



Histoire
de
Sainte Elisabeth
de Hongrie,
Duchesse de Thuringe.

1812

THE HISTORY

OF

THE UNITED STATES





G. CREUZER DELINEA.

A. OLESZCZYNSKI POŁOŃ SCU.

STATUE DE SAINTE ELISABETH
DANS L'ÉGLISE DE SON NOM Á MARBOURG.

Histoire
de
Sainte Elisabeth
de Hongrie,
Duchesse de Thuringe:

(1207-1231.)

par

Le Comte de Montalembert,
Pair de France.



Ab antiquo scriptis non contentus, ipse quoque
scripturire incepti, non ut scientiam meam quæ pene
nulla est, proponerem; sed ut res absconditas, quæ
in strue veritatis latebant, convellerem in lucem.

GUILLELM. MALMESB., de Gest. Reg. t. II. Prol.

PARIS,

E.-J. BAILLY, IMPRIMEUR, || DEBÉCOURT, LIBRAIRE,
2, PLACE SORBONNE. || 69, RUE DES SS.-FÈRES.

1836.

1891

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILL.

RECEIVED

APR 10 1891

BY

PROF. J. C. BOYD

PHYSICS DEPARTMENT

UNIVERSITY OF CHICAGO

1891

A la mémoire
de ma sœur

Elisabeth

Rosalie Clara
de
Montalembert,

morte à quinze ans.

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

INTRODUCTION.

INTRODUCTION

M. de la Hesse électoral, arriva à Marbourg, ville de la Hesse électoral, située sur les bords charmans de la Lahn; il s'y arrêta pour étudier l'église gothique qu'elle renferme, célèbre à la fois par sa pure et parfaite beauté, et parce qu'elle fut la première de l'Allemagne où l'ogive triompha du plein-cintre dans la grande rénovation de l'art au treizième siècle. Cette basilique porte le nom de Sainte-Élisabeth, et il se trouva que ce jour-là était le jour même de sa fête. Dans l'église, aujourd'hui luthérienne, comme tout ce pays, on ne voyait aucune marque de solennité; seulement, en l'honneur de ce jour, et contre l'habitude protestante, elle était ouverte, et de petits enfans y jouaient en sautant sur des tombes. L'étranger parcourut ses vastes nefs désertes et dévastées, mais encore jeunes de légèreté et d'élégance. Il vit adossée à un pilier

Le 19 novembre 18.., un voyageur arriva à Marbourg, ville de la Hesse électoral, située sur les bords charmans de la Lahn; il s'y arrêta pour étudier l'église gothique qu'elle renferme, célèbre à la fois par sa pure et parfaite beauté, et parce qu'elle fut la première de l'Allemagne où l'ogive triompha du plein-cintre dans la grande rénovation de l'art au treizième siècle. Cette basilique porte le nom de Sainte-Élisabeth, et il se trouva que ce jour-là était le jour même de sa fête. Dans l'église, aujourd'hui luthérienne, comme tout ce pays, on ne voyait aucune marque de solennité; seulement, en l'honneur de ce jour, et contre l'habitude protestante, elle était ouverte, et de petits enfans y jouaient en sautant sur des tombes. L'étranger parcourut ses vastes nefs désertes et dévastées, mais encore jeunes de légèreté et d'élégance. Il vit adossée à un pilier

la statue d'une jeune femme en habits de veuve, au visage doux et résigné, qui d'une main tenait le modèle d'une église et de l'autre donnait une aumône à un malheureux estropié ; plus loin, sur des autels nus, et dont nulle main sacerdotale ne vient jamais essayer la poussière, il examina curieusement d'anciennes peintures sur bois à demi effacées, des sculptures en relief mutilées, mais les unes comme les autres profondément empreintes du charme naïf et tendre de l'art chrétien. Il y distingua une jeune femme effrayée, qui faisait voir à un guerrier couronné son manteau rempli de roses ; plus loin, ce même guerrier, découvrant avec violence son lit, y trouvait le Christ couché sur la croix ; plus loin encore, tous deux s'arrachaient avec une grande douleur des bras l'un de l'autre ; puis on voyait la jeune femme, plus belle que dans tous les autres sujets, étendue sur son lit de mort au milieu de prêtres et de religieuses qui pleuraient : en dernier lieu, des évêques déterraient un cercueil sur lequel un empereur déposait sa couronne. On dit au voyageur que c'étaient là des traits de la vie de sainte Elisabeth, souveraine de ce pays, morte, il y avait six siècles à pareil jour, dans cette même ville de Marbourg, et enterrée dans cette même église. Dans une obscure sacristie on lui montra la châsse d'argent couverte de sculptures qui avait renfermé ses reliques jusqu'au moment où l'un de ses descendants, devenu protestant, les en avait arrachées et jetées au vent. Sous le baldaquin en pierre qui couvrait autrefois cette châsse, il vit que chaque marche était profondément creusée, et on lui dit que c'était la trace des pèlerins innombrables qui étaient venus s'y agenouiller autrefois, mais qui depuis trois siècles n'y venaient plus. Il sut qu'il y avait bien dans cette ville quelques fidèles et un prêtre catho-

INTRODUCTION.

v

lique, mais ni messe ni souvenir quelconque pour la Sainte dont c'était ce jour-là même l'anniversaire. La foi qui avait laissé son empreinte profonde sur la froide pierre, n'en avait laissé aucune dans les cœurs.

L'étranger baisa cette pierre creusée par les générations fidèles, et reprit sa course solitaire; mais un doux et triste souvenir de cette Sainte délaissée, dont il était venu, pèlerin involontaire, célébrer la fête oubliée, ne le quitta plus. Il entreprit d'étudier sa vie; il fouilla tour à tour dans ces riches dépôts d'antique science que la docte Allemagne offre en si grand nombre. Séduit et charmé chaque jour davantage par ce qu'il y apprenait sur elle, cette pensée devint peu à peu l'étoile directrice de sa marche. Après avoir épuisé les livres et les chroniques, et consulté les manuscrits les plus négligés, il voulut, comme l'avait fait le premier des anciens historiens de la Sainte, interroger les lieux et les traditions populaires¹. Il alla donc de ville en ville, de château en château, d'église en église, chercher partout les traces de celle qui a été de tout temps nommée dans l'Allemagne catholique *la chère sainte Elisabeth*. Il essaya en vain de visiter son berceau à Presbourg, dans la lointaine Hongrie; mais du moins il put séjourner dans ce célèbre château de Wartbourg, où elle vint tout enfant, où elle vécut jeune fille, et puis mariée avec un époux tendre et pieux comme elle; il put gravir les rudes sentiers par où elle allait distribuer aux pauvres, ses plus chers amis, d'inépuisables aumônes. Il la suivit à

¹ Cum non invenirem, ubi requiesceret pes affectus mei, visitavi monachorum et monialium monasteria, ivi ad civitates castraque et oppida; interrogavi personas antiquissimas et ve-

rases: dilexi litteras, historiae hujus integritatem, et rei gestae veritatem in his omnibus investigans. *Theodor. Thur., de vita B. Elisabethae Prolog.*

Creuzburg , où elle fut mère pour la première fois ; au monastère de Reinhartsbrunn , où il lui fallut quitter à vingt ans son époux bien-aimé qui allait mourir pour le tombeau du Christ ; à Bamberg , où elle trouva un asile contre de cruelles persécutions ; sur la sainte montagne d'Andechs , berceau de sa famille , où elle apporta en offrande sa robe de noces , lorsque d'épouse tendrement chérie elle fut devenue veuve errante et exilée. A Erfurth , il approcha de ses lèvres le pauvre verre qu'elle a laissé en souvenir d'elle à d'humbles religieuses. Enfin à Marbourg , où elle consacra les derniers jours de sa vie à des œuvres d'une héroïque charité , et où elle mourut à vingt-quatre ans , il revint prier sur sa tombe profanée et recueillir péniblement quelques souvenirs de la bouche d'un peuple qui a renié avec la foi de ses pères le culte de sa bienfaitrice.

Ce sont les fruits de ces longues recherches , de ces pieux pèlerinages , que renferme ce livre.

Souvent , en errant dans nos villes récrépiées , ou dans nos campagnes dépeuplées de leurs anciens ornemens , et d'où s'effacent chaque jour les monumens de la vie des aïeux , la vue d'un débris qui a échappé aux dévastateurs , d'une statue couchée dans l'herbe , d'une porte cintrée , d'une rose défoncée , vient éveiller l'imagination ; la pensée en est frappée , non moins que les regards ; on s'émeut , on se demande quel rôle ce fragment a pu jouer dans l'ensemble ; on se laisse entraîner involontairement à la réflexion , à l'étude ; peu à peu l'édifice entier se relève aux yeux de l'âme , et quand cette œuvre de reconstruction intérieure s'est accomplie , on voit l'abbaye , l'église , la cathédrale se redresser dans toute sa noblesse , toute sa beauté ; on croit errer sous ses voûtes majestueuses , mêlé aux flots du peuple fidèle , au milieu des pompes sym-

boliques et des ineffables harmonies du culte antique.

C'est ainsi que celui qui a écrit ce livre, ayant voyagé long-temps dans les contrées étrangères et les siècles passés, a ramassé ce débris, et qu'il l'offre à ceux qui ont la même foi et les mêmes affections que lui, pour les aider à reconstruire dans leur pensée le sublime édifice des âges catholiques.

Grâce aux monumens nombreux et vraiment précieux qui nous sont restés sur la vie de sainte Elisabeth, dans les grandes collections historiques de l'Allemagne comme dans les manuscrits de ses bibliothèques; grâce aux détails innombrables et tout-à-fait intimes qui nous ont été transmis sur elle par des narrateurs, les uns contemporains, les autres dominés par le charme que son caractère et sa destinée sont si bien faits pour exercer sur toute âme catholique; grâce à cette réunion tout-à-fait rare de circonstances heureuses, on peut se proposer un double but en racontant cette vie. Tout en restant fidèle à l'idée fondamentale d'un pareil travail, qui doit être de donner une *vie de Sainte*, une *légende* des siècles de foi, on peut en outre espérer de fournir un tableau fidèle des habitudes et des mœurs de la société d'une époque, où l'empire de l'Eglise et de la chevalerie était à son apogée. On a senti depuis long-temps que l'histoire même purement profane d'une ère si importante dans les destinées de l'humanité, ne pouvait que gagner en profondeur et en exactitude par les recherches particulières qui porteraient sur les objets des plus ferventes croyances et des plus chères affections des hommes de ce temps. Nous osons dire que dans l'histoire du moyen âge il y a peu de biographies qui prêtent mieux que celle de sainte Elisabeth à une étude semblable.

D'un autre côté, avant de parler plus au long de cette

Sainte et des idées qu'elle représente, il nous semble qu'il convient de tracer une esquisse de l'état de la chrétienté au temps où elle vécut; car tout serait inexplicable dans sa vie, pour qui ne connaîtrait et n'apprécierait pas son siècle: non seulement son nom, sa destinée, sa famille se trouvent liés de loin ou de près à une foule d'événemens de son époque, mais son caractère offre de trop nombreuses analogies avec tout ce que le monde voyait alors sur une plus grande échelle, pour qu'il ne soit pas indispensable de rappeler à ceux qui nous liront les principaux traits de l'ensemble social où son nom occupe une place si vénérée. Qu'il nous soit donc d'abord permis de détourner d'elle leur attention pour la concentrer sur ses contemporains et son époque.

Née en 1207, morte en 1231, sa rapide carrière se place au milieu de cette première moitié du treizième siècle, qui est peut-être la période la plus importante, la plus complète, la plus resplendissante de l'histoire de la société catholique. Il serait, du moins à ce qu'il nous semble, difficile de trouver, en parcourant les glorieuses annales de l'Eglise, une époque où son influence sur le monde et sur la race humaine dans tous ses développemens fût plus vaste, plus féconde, plus incontestée. Jamais peut-être l'Épouse du Christ n'avait régné avec un empire si absolu sur la pensée et sur le cœur des peuples; elle voyait tous les élémens anciens, contre lesquels elle avait eu à se débattre si long-temps, enfin vaincus et transformés à ses pieds; l'Occident tout entier ployait avec un respectueux amour sous sa sainte loi. Dans la longue lutte qu'il lui a fallu soutenir depuis sa divine origine contre les passions et les répugnances de l'humanité déchue, jamais elle ne les a plus victorieusement combattues, plus fré-

quemment domptées. Certes, sa victoire était loin d'être complète, et ne pouvait pas l'être, puisqu'elle est ici-bas pour combattre, et qu'elle attend le ciel pour triompher; mais au moins alors, plus qu'à aucun autre moment de ce rude combat, l'amour de ses enfans, leur dévouement sans bornes, leur nombre et leur courage chaque jour croissans, les saints que chaque jour elle voyait éclore parmi eux, offraient à cette mère immortelle des forces et des consolations dont elle n'a été depuis que trop cruellement privée.

Le treizième siècle est d'autant plus remarquable sous ce rapport, que la fin du douzième était loin de faire bien augurer du siècle suivant. En effet, l'écho de cette grande voix de saint Bernard, qui semble l'avoir rempli tout entier, s'était affaibli vers sa fin, et avec lui la force extérieure de la pensée catholique. La funeste bataille de Tiberiade, la perte de la vraie Croix et la prise de Jérusalem par Saladin (1187), avaient montré l'Occident vaincu par l'Orient sur le sol sacré que les croisades avaient racheté. Les débauches et la tyrannie de Henri II d'Angleterre, l'assassinat de saint Thomas Becket, la captivité de Richard Cœur-de-Lion, les violences de Philippe-Auguste contre sa femme Ingerburge, les atroces cruautés de l'empereur Henri VI en Sicile; tous ces triomphes de la force brutale n'indiquaient que trop une certaine diminution de la force catholique, tandis que les progrès des hérésies vaudoise et albigeoise, et les plaintes universelles sur le relâchement des clercs et des ordres religieux dévoilaient un mal dangereux au sein même de l'Église. Mais une glorieuse réaction ne devait pas tarder à éclater. Avec les dernières années de ce siècle (1198), on voit monter sur la chaire de saint Pierre un homme dans la force de l'âge, qui

devait, sous le nom d'Innocent III, lutter avec un invincible courage contre tous les adversaires de la justice et de l'Église, et donner au monde peut-être le modèle le plus accompli d'un souverain pontife, le type par excellence du vicairé de Dieu. Comme cette grande figure domine tout le siècle qu'il avait inauguré, on nous pardonnera d'en retracer quelques détails. Gracieux et bienveillant dans ses manières, doué d'une beauté physique peu commune, plein de confiance et de tendresse dans ses amitiés, généreux à l'excès dans ses aumônes et ses fondations; orateur éloquent et fécond; écrivain ascétique et savant; poète même, comme le démontre cette belle prose *Veni sancte Spiritus*, et cette sublime élégie *Stabat Mater*, dont il fut l'auteur; grand et profond jurisconsulte, comme il convenait de l'être au juge en dernier ressort de toute la chrétienté; protecteur zélé des sciences et des études religieuses; veillant avec sévérité au maintien des lois de l'Église et de sa discipline; il avait ainsi toutes les qualités qui eussent pu illustrer sa mémoire, s'il avait été chargé du gouvernement de l'Église dans une époque paisible et facile, ou si ce gouvernement s'était alors borné au seul soin des choses spirituelles. Mais une autre mission lui était réservée. Avant de monter sur le trône sacerdotal, il avait compris et même publié dans ses œuvres le but et la destinée du Pontificat suprême, non pas seulement pour le salut des âmes et la conservation de la vérité catholique, mais pour le bon gouvernement de la société chrétienne: toutefois plein de défiance en lui-même, à peine est-il élu qu'il demande avec instance à

1 Voyez ses *Sermons* et ses traités *psaumes pénitenciaux*.
De contemptu mundi et sur les *Sept*

tous les prêtres de l'univers catholique des prières spéciales pour que Dieu l'éclaire et le fortifie; et Dieu exauce cette prière universelle en lui donnant la force de poursuivre et d'accomplir la grande œuvre de saint Grégoire VII. Jeune encore, et pendant qu'il étudiait à l'Université de Paris, il avait été en pèlerinage à Cantorbéry, au tombeau de saint Thomas le martyr; et l'on comprend tout ce qu'il dut puiser d'amour, auprès de ces reliques sacrées, pour la liberté de l'Église, dont il fut désormais le victorieux champion. Mais en défendant cette liberté suprême, la constitution de l'Europe à cette époque lui conférait la glorieuse fonction de veiller en même temps à tous les intérêts des peuples, au maintien de tous leurs droits, à l'accomplissement de tous leurs devoirs. Il fut, pendant tout son règne de dix-huit années, à la hauteur de cette colossale mission. Quoique sans cesse menacé et attaqué par ses propres sujets, les turbulens habitans de Rome, il planait sur l'Église et le monde chrétien avec un calme imperturbable, avec une sollicitude permanente et minutieuse, portant partout un regard de père et de juge. De l'Islande à la Sicile, du Portugal jusqu'en Arménie, pas une loi de l'Église n'est transgressée qu'il ne la relève, pas une injure n'est infligée au faible qu'il n'en demande réparation, pas une garantie légitime n'est attaquée qu'il ne la protège. Pour lui, la chrétienté tout entière n'est qu'une majestueuse unité, qu'un seul royaume sans frontières intérieures, sans distinction de races, dont il est le défenseur intrépide au dehors, et le juge inébranlable et incorruptible au dedans. Pour la mettre à l'abri de ses ennemis extérieurs, il réveille l'ardeur défaillante des croisades; il se montre dévoré plus que personne de cette sainte ardeur de combats pour la Croix, dont saint Gré-

goire VII 'avait ressenti les premières atteintes, et qui enflamma tous les pontifes romains jusqu'à ce Pie II qui mourut croisé: le cœur des papes était alors comme le foyer d'où cette ardeur rayonnait sur toutes les nations chrétiennes: leurs yeux étaient sans cesse ouverts sur les dangers qui menaçaient l'Europe, et tandis qu'Innocent s'efforçait, chaque année, de lancer contre les Sarrazins vainqueurs à l'Orient quelque armée chrétienne, au Nord il propageait la foi parmi les peuples slaves et sarmates, et à l'Occident, en prêchant aux rois d'Espagne la concorde et un effort décisif contre les Maures, il présidait à leurs victoires miraculeuses. Il ramène à l'unité catholique, par la seule force de la persuasion et l'autorité de son grand caractère, les royaumes les plus éloignés, comme l'Arménie et la Bulgarie, qui, victorieuses des armées latines, n'hésitent pas à s'incliner devant la seule parole d'Innocent. A un zèle exalté, infatigable pour la vérité, il savait joindre la plus haute tolérance pour les personnes: il protégeait les Juifs contre les exactions de leurs princes et les aveugles fureurs de leurs concitoyens, comme les vivans témoins de la vérité chrétienne², imitant du reste en cela tous ses prédécesseurs sans exception: il correspondait même avec les princes musulmans, dans l'intérêt de la paix et de leur salut³: tout en luttant avec une rare perspicacité et une infatigable constance contre les innombrables hérésies qui éclataient dès lors et menaçaient les fondemens de tout l'ordre social et moral de l'univers, il ne cessait de prêcher aux catholiques vainqueurs et irrités, aux évêques mêmes la modération et la clémence⁴: il

¹ Ep. S. Greg. VII. Lib. II. 31.

² Ep. II. 302. ap. Hurter. I. 313.

³ Voyez sa lettre au sultan Malek-el-Adhel.

⁴ Ep. XII. 67. 69.

cherche long-temps à réunir l'Église séparée d'Orient à celle d'Occident par des voies de douceur et de conciliation : et lorsque le succès inespéré de la quatrième croisade, en renversant l'empire de Byzance, eut soumis de force à son autorité cette moitié égarée du monde chrétien, et doublé ainsi sa puissance, il recommande la douceur envers l'Église vaincue, et loin d'exprimer un seul sentiment de joie ou d'orgueil en apprenant cette conquête, il refuse de s'associer à la gloire et au triomphe des vainqueurs, il repousse toutes leurs excuses, tous leurs prétextes religieux, parce qu'ils avaient méconnu dans leur entreprise les lois de la justice, et oublié le tombeau du Christ ! C'est que pour lui la religion et la justice étaient tout, et qu'il avait identifié sa vie avec la leur. Son âme était enflammée d'un amour passionné de la justice qu'aucune acception de personnes, aucun obstacle, aucun échec ne pouvait diminuer ni arrêter; ne comptant pour rien les succès ni les défaites, dès que le droit était intéressé à une cause; doux et miséricordieux envers les faibles et les vaincus; inflexible pour les puissans et les orgueilleux; partout et toujours protecteur de l'opprimé, de la faiblesse et de l'équité contre la force triomphante et injuste. C'est ainsi qu'on le voit défendre avec un sorte de noble acharnement la sainteté du lien conjugal, comme la clef de voûte de la société et de la vie chrétienne. Aucune épouse outragée n'implorait en vain son intervention puissante. Le monde le vit avec admiration lutter pendant quinze années contre son ami et son allié Philippe-Auguste, pour défendre les droits de cette infortunée Ingerburge, venue du fond du Danemarck pour être l'objet des mépris de ce prince, seule, emprisonnée, abandonnée de tous au milieu de la terre étrangère, excepté par le pontife qui enfin sut la faire

rétablir sur le trône de son époux, au milieu des applaudissemens du peuple, heureux de voir qu'il y avait dès ce monde une justice également sévère pour tous ¹.

C'était dans le même esprit qu'il veillait avec une sollicitude paternelle, et jusque dans les pays les plus lointains, sur le sort des orphelins royaux, des légitimes héritiers des couronnes; qu'il sut maintenir dans leur droit et leur héritage les princes de Norwège, de Pologne et d'Arménie (1199), les infantes de Portugal, le jeune roi Ladislas de Hongrie, et jusqu'aux fils des ennemis de l'Église, tels que Jacques d'Aragon, dont le père avait été tué en combattant pour les hérétiques, et qui, captif lui-même de l'armée catholique, fut libéré par ordre d'Innocent; tels encore que Frédéric II, l'unique héritier de la race impériale de Hohenstaufen, le rival le plus redoutable du saint siège; mais qui, laissé orphelin à la garde d'Innocent, est élevé, instruit, défendu par lui, et maintenu dans son patrimoine avec une affection et un dévouement, non plus de tuteur, mais de père. Il nous paraît surtout admirable, alors qu'il offre un asile, au pied de son trône, au vieux Raymond de Toulouse, l'ancien et opiniâtre ennemi du catholicisme, et à son jeune fils; lorsqu'il plaide lui-même leur cause contre les prélats et les croisés victorieux; lorsqu'après avoir prodigué les plus tendres conseils à ce jeune prince, après avoir essayé en vain de fléchir ses vainqueurs, il lui assigne, malgré leurs murmures, le Comtat et la Provence, pour que le fils innocent du coupable dépouillé ne soit pas sans patrimoine. Comment s'é-

¹ Il fut de même le défenseur triomphant de la reine Marie d'Aragon, devenue importune à son mari débauché, et de la reine Adélaïde de Bo-

hème, que son époux voulait répudier pour faire un mariage plus avantageux, et qu'un concile avait déjà condamnée.

tonner si, à une époque où la foi était regardée comme la base de tous les trônes, et lorsque la justice ainsi personnifiée était assise sur la chaire de Pierre, les rois cherchaient à s'y rattacher par les liens les plus forts; si le vaillant Pierre d'Aragon ne croit pas pouvoir mieux garantir la jeune indépendance de sa couronne, qu'en traversant les mers pour la déposer aux pieds d'Innocent, et la recevoir comme vassal de sa main; si Jean d'Angleterre, poursuivi par la juste indignation de son peuple, se proclame, lui aussi, vassal de cette Église qu'il avait si cruellement persécutée, sûr d'y trouver un refuge et un pardon que les hommes lui refusaient; si, outre ces deux royaumes, ceux de Navarre, de Portugal, d'Écosse, de Hongrie et de Danemarck, s'honoraient d'appartenir, en quelque sorte, au saint siège, par un lien de protection tout spécial. Tous savaient qu'Innocent respectait autant les droits des rois à l'égard de l'Église, que ceux de l'Église elle-même contre les rois. Comme ses illustres prédécesseurs, une haute et prévoyante politique se mêlait à son culte pour l'équité; comme eux, en s'opposant à l'hérédité de l'empire dans la maison de Souabe, en soutenant la liberté des élections en Allemagne, il a sauvé cette noble contrée de la centralisation monarchique, qui aurait altéré sa nature et étouffé tous les germes de cette prodigieuse fécondité intellectuelle dont elle s'enorgueillit à juste titre; comme eux, en rétablissant et en défendant avec une inébranlable constance l'autorité temporelle du saint siège, il a garanti l'indépendance de l'Italie, non moins que celle de l'Église. Il forme, par son exemple et ses préceptes, tout une génération de pontifes également dévoués à cette indépendance, et dignes d'être ses auxiliaires, comme le furent Étienne Langton en Angleterre, Henri de Gnesen

en Pologne, Roderic de Tolède en Espagne, Foulquet de Toulouse au milieu des hérétiques; ou même de mourir martyrs de cette cause sainte, comme S. Pierre Parentice et Pierre de Castelnau¹. Sa glorieuse vie se termine par ce Concile célèbre de Latran (1215), qu'il convoqua et présida, où furent resserrés tous les liens de l'Église, où les *jugemens de Dieu*, dégénérés en abus de la force, furent définitivement abolis, où la communion pascale fut prescrite, où fut établie cette procédure criminelle² qui a servi de modèle à celle de tous les tribunaux séculiers, où furent enfin présentés, pour ainsi dire, au monde chrétien, ces deux grands ordres de saint Dominique et de saint François, qui devaient l'animer d'une vie nouvelle, et qu'Innocent III eut la gloire de voir tous deux naître sous son pontificat³.

Les successeurs de ce grand Pape ne dérogeaient pas, et offrent, pendant près d'un demi-siècle, le spectacle sublime d'une lutte soutenue avec les seules forces de la foi et de la justice, contre toutes les ressources du génie et de la puissance humaine, concentrées dans l'empereur Frédéric II, et employées pour amener le triomphe de l'ordre matériel. Honorius III a le premier à lutter avec ce pupille ingrat du saint siège. Doux et patient, il semble placé entre deux combattans impérieux et inflexibles, Innocent III et Grégoire IX, comme pour montrer jusqu'où pouvait aller la longanimité apostolique. Il prêchait

¹ Tués par les hérétiques, le premier à Orvieto en 1199, le second en Languedoc en 1209.

² Au 8^e canon de ce concile.

³ Les travaux des historiens protestans de l'Allemagne, Jean de Müller, Wilken et Raumer, ont enfin rendu hommage au génie et aux vertus de ce

grand pontife si indignement méconnu par tant d'historiens français. Un écrivain du même pays, M. Hurter, vient, par son *Histoire d'Innocent III et de ses Contemporains*, d'élever à sa gloire et à celle de l'Église un monument qui mérite la reconnaissance de tous les amis de la vérité.

aux rois sa propre mansuétude¹ ; il épuisait son trésor pour fournir aux frais de la croisade. Il eut le bonheur de confirmer solennellement les trois grands ordres qui devaient, en quelque sorte, allumer un nouveau foyer de charité et de foi dans le cœur des peuples chrétiens ; les Dominicains (1226), les Franciscains (1223), et les Carmes (1226). Malgré sa douceur, il se vit forcé de mettre, une première fois, au ban de l'Église, Frédéric, en laissant à Grégoire IX le soin de continuer le combat. Celui-ci, octogénaire au moment où il ceignit la tiare (1227), montra pendant ses quinze ans de règne la plus indomptable énergie, comme s'il avait rajeuni en devenant dépositaire de cette puissance déléguée par l'Éternel. Ce fut lui qui fut le protecteur et l'ami de cette sainte Élisabeth qui nous a amenés à l'étude de ce siècle ; il la rapprocha de saint François d'Assise, dont elle sut imiter les héroïques vertus ; il la protégea dans son veuvage et son abandon ; et quand Dieu l'eut appelée à lui, il proclama ses droits à la perpétuelle vénération des fidèles, en l'inscrivant parmi les saints. Mais c'est dans tous les rangs qu'il était le protecteur universel des faibles et des opprimés ; et tandis qu'il promettait son appui à la royale veuve de Thuringe, il étendait sa paternelle sollicitude sur les plus pauvres serfs des contrées les plus éloignées de la chrétienté, comme on le voit par sa lettre aux seigneurs polonais, où il leur reproche, comme un détestable forfait, d'user la vie de leurs vassaux, rachetés et anoblis par le sang de Jésus-Christ, à veiller sur des faucons ou des oiseaux de proie². Ami zélé de la

¹ Au roi d'Angleterre, *ut subjectos suos studeret regere in spiritu lenitatis* : au roi de Bohême, *sicut regem decet, mansuetum habere animum et clementem*. Regest. Honor. III. IX. 16. 25. ap. Raumer.

² *Animas fidelium quas J. C. redemit sanguine, avium intuitu vel ferarum, Sathanae prædam effici, detestabile decernimus et iniquum*. Reg. Greg. IX. 11. ap. Digby, *Mores catholici*.

vraie science, il fonde l'université de Toulouse, et fait rétablir celle de Paris par saint Louis, non sans avoir sagement protesté contre l'envahissement de la philosophie profane dans la théologie. Dans la collection des Décrétales, il a la gloire de donner à l'Église son code, qui était alors aussi celui de la société tout entière. Digne neveu d'Innocent III, il sut unir toujours la justice et la fermeté : réconcilié avec Frédéric II, après l'avoir excommunié d'abord, il le soutient avec une noble impartialité contre la révolte de son fils Henri (1235), et de même contre les exigences trop grandes des villes lombardes, qui étaient cependant les meilleures alliées de l'Église (1237). Quand plus tard cet empereur manque à ses plus solennelles promesses, et qu'il faut une seconde fois l'excommunier, qu'il est beau de voir ce vieillard, presque centenaire, s'engager hardiment dans une lutte désespérée, tout en recommandant à l'armée de Jean de Brienne, qui marchait contre le perfide empereur, la clémence, la douceur, le soin des prisonniers. Puis vaincu et abandonné de tous, assiégé dans Rome par Frédéric ligué contre lui avec les Romains eux-mêmes, il retrouve dans ce moment terrible et au sein de la faiblesse humaine, cette force qui n'appartient qu'aux choses divines : il fait tirer les reliques des saints Apôtres, les promène en procession à travers la ville, et demande aux Romains s'ils veulent voir périr ce sacré dépôt qu'il ne peut plus défendre sans eux : aussitôt leur cœur est touché, ils jurent de mourir pour lui, l'empereur est repoussé, et l'Église délivrée ¹.

Après lui, Innocent IV (1242), jusqu'à son élection ami et partisan de Frédéric, à peine élu, sacrifie ses liaisons antérieures à l'auguste mission qui lui est confiée et

¹ Raynaldus, an. 1240.

à cette admirable unité de vues qui avait pénétré tous ses prédécesseurs depuis deux siècles. Poursuivi et menacé, enfermé entre les serres impériales qui, du nord et du midi, et d'Allemagne et de Sicile, font pour lui de Rome une prison, il faut bien qu'il s'échappe. Où trouvera-t-il un asile? Tous les rois, même saint Louis, le lui refusent : mais heureusement Lyon est libre et n'appartient qu'à un archevêque indépendant : Innocent y rassemble autour de lui en concile général tous les évêques qui peuvent échapper au tyran, et ses frères les cardinaux ; il donne à ceux-ci le chapeau rouge pour leur montrer qu'ils doivent toujours être prêts à verser leur sang pour l'Église : et puis, du sein de ce tribunal suprême, que Frédéric avait lui-même invoqué et reconnu, et devant lequel ses avocats vinrent plaider solennellement sa cause, le pontife fugitif fulmine, contre le plus puissant souverain du monde, la sentence de déposition, comme oppresseur de la liberté religieuse, spoliateur de l'Église, hérétique et tyran. Triomphe à jamais mémorable du droit sur la force, de la foi sur l'intérêt matériel : troisième acte de ce grand drame, où saint Grégoire VII et Alexandre III avaient déjà foulé aux pieds l'élément rebelle aux acclamations des saints et des hommes. On sait assez comment la Providence se chargea de ratifier cette sentence ; on connaît la chute et les dernières années de Frédéric, la mort prématurée de son fils, et la ruine totale de cette race redoutable. Par une admirable marque de la confiance absolue qu'inspirait la droiture du saint siège, comme autrefois Frédéric lui-même, orphelin au berceau, avait été légué à la protection d'Innocent III, les proches et les alliés de son petit-fils Conradin, dernier et infortuné rejeton de la maison de Souabe, ne voulurent point confier sa tutelle à

d'autres qu'au pontife même qui avait déposé son aïeul, et qui la géra loyalement jusqu'à ce qu'elle lui fût trop tôt arrachée par le perfide Mainfroy.

La lutte se continue contre celui-ci et contre tous les autres ennemis de l'Église, avec la même intrépidité, la même persévérance, sous Alexandre IV (1254), digne rejeton de cette famille des Conti, qui avait déjà donné au monde Innocent III et Grégoire IX, et après lui, sous Urbain IV (1261), ce fils de cordonnier qui, loin de rougir de son origine, fit peindre son père exerçant son métier sur les vitraux de Troyes; qui eut la gloire de trouver un nouvel aliment à la piété catholique en instituant la fête du Saint-Sacrement (1264); et qui, inébranlable au milieu des plus grands dangers, meurt sans savoir où reposer sa tête, mais en léguant à l'Église la protection du frère de saint Louis et une royauté française dans les Siciles. Cette conquête s'achève sous Clément IV, qui réclame en vain la vie de Conradin, victime innocente et expiatoire de sa coupable famille. Et ainsi se termine pour un temps cette noble guerre de l'Église contre l'oppression laïque, qui devait recommencer avec un bien autre succès, mais non avec moins de gloire, sous Boniface VIII.

Il ne faut pas oublier que pendant que ces grands pontifes livraient cette guerre à outrance, loin d'être absorbés par elle, ils donnaient à l'organisation intérieure de l'Église et de la société tous les soins qu'aurait pu comporter un état de paix profonde. Ils continuaient l'un après l'autre avec une invincible persévérance l'œuvre gigantesque dont ils étaient chargés depuis la chute de l'empire romain, l'œuvre de mouler et de pétrir tous les divers élémens de ces races germaniques et septentrionales qui avaient conquis et ravivé l'Europe, d'y distinguer tout ce qui était

bon, pur et salubre, pour le sanctifier et le civiliser, et de rejeter tout ce qui était vraiment barbare. En même temps et avec la même constance, ils propageaient la science et les études; ils les mettaient à la portée de tous; ils consacraient l'égalité naturelle de la race humaine, en appelant aux plus hautes dignités de l'Église des hommes nés dans les dernières classes, pour peu qu'ils eussent la vertu et le savoir; ils élaboraient et promulguaient le magnifique ensemble de la législation ecclésiastique, et enracinaient cette juridiction cléricale dont les bienfaits étaient d'autant mieux sentis, que seule alors, elle ne connaissait ni la torture ni aucune peine cruelle, et que seule elle ne faisait aucune acception de personnes parmi les chrétiens.

Assurément, dans le sein de l'Église qui avait de pareils chefs, bien des misères humaines se trouvaient mêlées à tant de grandeur et de sainteté : il en sera toujours ainsi tant que les choses divines seront déposées entre les mains des hommes; mais on peut, ce nous semble, douter si à aucune autre époque il y en eut moins, et si jamais les droits de Dieu et ceux de l'humanité furent défendus avec un plus noble courage et par de plus illustres champions.

En face de cette majestueuse Église s'élevait la *seconde majesté* devant laquelle les hommes de ce temps s'inclinaient; ce Saint Empire Romain, dont semblaient découler toutes les royautés secondaires. Malheureusement, depuis la fin de la maison de Saxe, au onzième siècle, il était devenu l'apanage de deux familles où le grand et pieux esprit de Charlemagne s'était graduellement éteint, celles de Franconie et de Souabe. Il s'y en était substitué un autre, impatient de tout joug spirituel, superbe et fier de la seule force des armes et du lien féodal, tendant sans

cesse à confondre les deux puissances , à absorber l'Église dans l'Empire. Cette funeste tendance , vaincue par saint Grégoire VII dans la personne d'Henri IV , et par Alexandre III dans celle de Frédéric Barberousse , tenta un nouvel effort dans Frédéric II ; mais lui aussi trouva ses vainqueurs sur le saint siège. Ce Frédéric II domine tout ce demi-siècle que son règne embrasse presque en entier¹. Il nous paraît impossible, même pour les yeux les plus prévenus, de n'être pas frappé d'une immense différence entre les commencemens de son règne, alors qu'il était fidèle à cette Église de Rome qui avait si scrupuleusement veillé sur sa minorité², et ses vingt dernières années, qui virent se flétrir toutes les gloires diverses qui avaient environné sa jeunesse. Rien de plus éclatant, de plus poétique, de plus grandiose que cette cour impériale à laquelle présidait un prince tout jeune, doué de toutes les qualités du corps et de l'esprit, enthousiaste des arts, de la poésie, de l'instruction ; sachant lui-même six langues, et versé dans une foule de sciences ; octroyant, pendant que le pape le couronnait à Rome (1220), au royaume de Sicile des codes sages, savans et remarquables par leur ensemble ; et plus tard, après sa première réconciliation avec le saint siège, publiant à Mayence les premières lois de l'Allemagne dans sa langue nationale ; réunissant autour de lui l'élite de la chevalerie de ses vastes états, leur donnant l'exemple de la valeur et du talent poétique, dans ses beaux palais de Sicile, où se trouvaient rapprochés les divers élémens de la civilisation germanique, italienne et orientale. Ce fut ce mélange qui le perdit : il eût été, dit un chroniqueur, sans

¹ Roi de Sicile en 1198, empereur en 1215, mort en 1250.

² Innocent III, Honorius III et Gré-

goire IX eurent tous trois part à sa tutelle, le premier comme pape, et les deux autres comme cardinaux.

rival sur la terre , *s'il avait aimé son âme* ¹ ; mais un penchant fatal l'entraînait vers les mœurs de l'Orient. Celui que l'on songea un moment à marier à sainte Élisabeth , lorsqu'elle fut devenue veuve , et qui brigua lui-même la main de sainte Agnès de Bohême ² , se renferma bientôt dans un honteux sérail , entouré de gardes sarrasines. A côté de ce sensualisme moral , il proclame bientôt une sorte de matérialisme politique , qui était au moins prématuré au treizième siècle : il renverse toutes les idées de la chrétienté , en allant au Saint Sépulcre comme l'allié des princes musulmans , et non plus comme le conquérant de la Terre-Sainte. De retour en Europe , peu satisfait de cette magnifique position d'empereur chrétien , le premier entre les puissans et les forts , et non pas le maître d'une foule d'esclaves , l'*avocat* de l'Église , et non pas son oppresseur , il dépose dans la société les germes des funestes doctrines qui n'ont que trop fructifié depuis. Comme plus tard Louis XIV et Napoléon , enivré par sa puissance , l'intervention de toute force spirituelle lui répugne ; et il fait publier par son chancelier , Pierre Desvignes , que le droit de disposer de toutes choses divines et humaines appartient à l'empereur. Ce siècle était encore trop chrétien pour supporter un pareil envahissement sur la force vitale du Christianisme. Pour régner alors sur les convictions et les imaginations , il fallait , même dans la puissance laïque , un autre esprit : il se trouva dans saint Louis. Aussi voit-on ce Frédéric qui , selon la parole de ce saint roi , avait *guerroyé Dieu de ses dons* , frappé par les foudres de l'Église , faire

¹ Salimbeni , ap. Raumer , III , 483.

² Elle le refusa pour devenir Française : l'empereur en l'apprenant dit : « Si elle m'avait préféré un homme

quelconque , je me serais vengé ; mais puisqu'elle ne me préfère que Dieu , je n'ai rien à dire. »

chaque jour de nouveaux progrès dans la cruauté, la perfidie, la duplicité¹; accabler ses peuples d'impôts et de pénalités; faire douter de sa foi par l'excès de ses débauches, et mourir enfin retiré à l'extrémité de l'Italie, étouffé par son propre fils, au milieu de ses Sarrasins, dont l'attachement ne le rendait que plus suspect aux chrétiens. Sous son règne, comme sous celui de ses prédécesseurs, l'Allemagne, qui du reste le vit peu, était dans un état florissant: elle voyait grandir la puissance des Wittelsbach, en Bavière; elle admirait l'éclat des princes d'Autriche, de Frédéric-le-Victorieux, de Léopold-le-Glorieux, que l'on disait être *brave comme un lion et pudique comme une jeune fille*²; elle célébrait les vertus de la maison de Thuringe, sous le beau-père et le mari de sainte Élisabeth; elle voyait dans l'archevêque Engelbert de Cologne³ un martyr de la justice et de la sûreté publique, que l'Église se hâta de mettre au nombre des saints. Ses villes, comme celles des Pays-Bas, se développaient avec une puissante et féconde individualité: Cologne et Lubeck étaient au faite de leur influence; et la célèbre Hanse commençait à se former. Sa législation se développait avec grandeur dans les deux Miroirs de Saxe et de Souabe, et dans une foule d'autres codes locaux, tous basés sur le respect des droits et des idées établies, et qui respiraient un si noble mélange de la pensée chrétienne avec les élémens de l'antique droit germanique, non encore terni par l'importation gibeline du droit romain. Enfin elle comptait déjà parmi ses preux un véritable monarque chrétien: car il croissait en silence, à l'ombre du trône des Hohenstaufen, ce Rodol-

¹ Par exemple le supplice du fils lui-même avait demandé.

du doge Tiepolo, de l'évêque d'Arezzo, l'emprisonnement des cardinaux qui se rendaient au concile que

² Guerre de la Wartbourg, 37, 44.

³ Tué en 1223 par le comte d'Altena.

phe de Habsbourg¹, digne d'être le fondateur d'une race impériale, puisqu'il sauva son pays de l'anarchie, et qu'il montra au monde un véritable représentant de Charlemagne. On put deviner son règne, lorsqu'à son sacre, ne trouvant pas son sceptre, il saisit le crucifix sur l'autel, et s'écria : « Voilà mon sceptre ! je n'en veux pas d'autre. »

Si l'empire semblait sorti de ses voies naturelles, en revanche la France le remplaçait en quelque sorte, et lui dérobait ce caractère de sainteté et de grandeur qui devait donner tant de lustre à la royauté très chrétienne. Mais elle-même renfermait dans son sein une plaie profonde qu'il fallait cicatriser à tout prix, pour que son unité et ses grandes destinées ne fussent pas à jamais compromises : c'était ce foyer d'hérésies à la fois anti-sociales et anti-religieuses qui souillaient le midi, et qui étaient enracinées dans les masses corrompues qu'on a désignées sous le nom d'Albigéois. On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur les mœurs et les doctrines de ces hommes qui avaient pour dignes représentans des princes dont les affreuses débauches font frémir, et que des historiens prévaricateurs ont si longtemps fait valoir aux dépens de la vérité et de la religion. On sait qu'ils furent au moins autant persécuteurs que persécutés²; on sait qu'après tout ils étaient les agresseurs contre la loi commune de la société à cette époque. Non seulement la France, mais encore l'Espagne et l'Italie, eussent été dès lors perdues pour la foi et la vraie civilisation, si la croisade n'avait pas été victorieusement prêchée contre cet impur foyer de doctrines païennes et orientales. Sans doute pour dompter cette rébellion contre le Christianisme on employa trop souvent des moyens dé-

¹ Il fut présenté au baptême par Frédéric II en mai 1218. Raumer, III. 273.

² Voy. Michelet, Hist. de France; t. II, p. 470.

plorables, dont la charité chrétienne a horreur, et que le saint siège réprouva toujours, même au plus fort de la lutte. Mais il est reconnu aujourd'hui que ces cruautés étaient au moins réciproques ; et l'on n'a pas encore, que nous sachions, trouvé le moyen de faire la guerre, et surtout une guerre de religion, avec aménité et douceur. Celui qui fut dans cette lutte terrible le champion du catholicisme, Simon de Montfort, a sans doute terni une partie de sa gloire par une trop grande ambition et par une rigueur que la bonne foi ne saurait excuser ; mais il lui en reste assez pour que les catholiques ne rougissent plus de la proclamer hautement. L'histoire offre assurément bien peu de caractères aussi grands que le sien par la volonté, la persévérance, le courage, le mépris de la mort ; et quand on songe à la ferveur et à l'humilité de sa piété, à la pureté inviolable de ses mœurs, à cet inflexible dévouement à l'autorité ecclésiastique, qui l'avait fait se retirer tout seul du camp des croisés devant Zara, parce que le pape lui avait défendu de guerroyer contre les chrétiens, on conçoit tous les excès de son indignation contre ceux qui troublaient la paix des consciences et renversaient toutes les barrières de la morale. Son caractère et son époque se peignent à la fois dans ce mot qu'il prononça au moment d'entreprendre une lutte inégale : « Toute l'Église prie pour moi, je ne saurais succomber. » Et encore, lorsque poursuivi par l'ennemi, et ayant passé avec sa cavalerie une rivière que les gens à pied ne pouvaient franchir, il la repasse avec cinq hommes seulement, en s'écriant : « Les pauvres du Christ sont exposés à la mort, et moi je resterais en sûreté ! adviene de moi la volonté du Seigneur, j'irai certainement avec eux !¹ »

¹ Vaulx-Cernay, ap. Michelet.

La bataille décisive de Muret (1212) qui assura la victoire de la foi, peint aussi par le contraste de ses deux principaux personnages, la nature de cette lutte : l'un, Montfort, à la tête d'une poignée de combattans, cherchant dans la prière et les sacremens le droit de demander une victoire qui ne pouvait être qu'un miracle ; l'autre, Pierre d'Aragon, venant affaibli par la débauche se faire battre et tuer au sein de sa nombreuse armée ¹.

Pendant que cette lutte s'achevait, et préparait la réunion directe de ces provinces reconquises avec la couronne de France, un roi digne de son surnom, Philippe-Auguste, entourait cette couronne des premiers rayons de cette gloire et de cette influence morale fondées sur la religion, qu'elle devait si long-temps conserver. Jeune encore, lorsqu'on lui demandait à quoi il songeait pendant ses longues et fréquentes rêveries : « Je songe, répondait-il, au moyen de rendre à la France l'éclat et la force qu'elle avait sous Charlemagne ² ». Et pendant son long et glorieux règne, il ne cessa de se montrer fidèle à cette grande pensée. La réunion de la Normandie et des provinces enlevées à l'assassin Jean-sans-Terre, jette les véritables fondemens de la puissance des monarques français. Après avoir fait ses preuves pour la cause du Christ à la croisade, il se montra pendant toute sa vie l'ami et le plus ferme appui de l'Eglise ³ ; et il le prouva par le plus pénible sacrifice, en triomphant de sa répugnance enracinée pour l'épouse que Rome lui imposait. Réconcilié avec son peuple, par sa réconciliation avec elle, il reçut bientôt du ciel sa récompense dans la grande victoire de Bouvines

¹ Vaulx-Cernay, ap. Michelet.

³ Il ne combattait jamais le diman-

² Silv. Girard. Cambrensis ap. Recheil des historiens, xviii.

(1215) ; victoire aussi religieuse que nationale , remportée sur les ennemis de l'Eglise aussi bien que sur ceux de la France. Cela est suffisamment établi par tout ce que les historiens nous ont transmis sur les projets si hostiles au clergé des confédérés qui étaient tous excommuniés , par les ardentes prières des prêtres pendant le combat , par les belles paroles de Philippe à ses guerriers : « L'Eglise prie pour nous : je vais combattre pour elle , pour la France et pour vous ¹. » Autour de lui combattent tous les héros de la chevalerie française , Matthieu de Montmorency , Enguerand de Coucy , Guillaume des Barres , et Guérin de Senlis , pontife , ministre et guerrier à la fois. L'ennemi défait , ils s'associent à leur roi pour fonder , en l'honneur de la sainte Vierge , cette abbaye de Notre-Dame-de-la-Victoire , destinée à consacrer par le nom de Marie la mémoire d'un triomphe qui avait sauvé l'indépendance de la France.

La grandeur de la royauté française et sa domination sur les provinces méridionales qu'elle devait finir par absorber ne firent que croître sous le règne court mais prospère de ce Louis VIII , mort victime de sa chasteté , ainsi que sous la brillante régence de cette Blanche de Castille , aussi tendre mère que souveraine courageuse et sage , qui disait mieux aimer voir tous ses enfans mourir que commettre un péché mortel , et qui n'en sut pas moins bien veiller à leur grandeur temporelle ; Blanche , objet bien naturel du romanesque amour du poète-roi Thibaut de Champagne , et qui portait à notre sainte Élisabeth une si tendre dévotion ². Cette régence annonce dignement le règne de saint Louis , ce modèle des rois , sur qui la pensée de l'historien se reporte comme sur le personnage peut-être le plus accompli des temps modernes , tandis que le

¹ Guillaume-le-Breton , etc.

² Voyez chap. xxvi de l'histoire.

culte du chrétien honore en lui la réunion de toutes les vertus qui peuvent mériter le ciel. En lisant l'histoire de cette vie si sublime et si touchante à la fois, on se demande si jamais le roi du ciel a eu sur la terre un serviteur plus fidèle que cet ange, couronné pour un temps d'une couronne mortelle, afin de montrer au monde comment l'homme pouvait se transfigurer par la foi et l'amour. Quel cœur chrétien pourrait ne pas tressaillir d'admiration en songeant à tout ce qu'il y a eu dans cette âme de saint Louis ; à ce sentiment si violent et si pur du devoir, à ce culte exalté et scrupuleux de la justice, à cette exquisite délicatesse de conscience, qui l'engageait à renoncer aux acquisitions illégitimes de ses prédécesseurs, aux dépens même de la sûreté publique et de l'affection de ses sujets ; à cet amour immense du prochain qui débordait de son cœur, qui, après avoir inondé son épouse chérie, sa mère, et ses frères dont il pleurait si amèrement la mort, allait chercher le dernier de ses sujets, lui inspirait une si tendre sollicitude pour les âmes d'autrui, et le dirigeait pendant ses heures de délassement vers la chaumière des pauvres qu'il soulageait lui-même ! Et cependant, à toutes ces vertus de saint, il savait unir la plus téméraire bravoure ; c'était à la fois le meilleur chevalier et le meilleur chrétien de France : on le vit à Taillebourg et à la Massoure. C'est qu'il pouvait combattre et mourir sans crainte, celui qui avait fait avec la justice de Dieu et des hommes un pacte inviolable ; qui savait, pour lui rester fidèle, être sévère contre son propre frère ; qui n'avait pas rougi, avant de s'embarquer pour la croisade, d'envoyer par tout son royaume des moines mendiants, chargés de s'informer auprès des plus pauvres gens s'il leur avait été fait quelque tort au nom du roi, et de le réparer aussitôt à ses dépens.

Aussi, comme s'il eût été une sorte d'incarnation de l'équité suprême, il est choisi pour arbitre dans tous les grands procès de son temps, entre le pape et l'empereur, entre les barons de l'Angleterre et leur roi : captif et enchaîné par les infidèles, c'est encore lui qu'ils prennent pour juge. Poussé deux fois par l'amour du Christ sur la plage barbare, après la captivité il y trouve la mort ; c'était une sorte de martyr, le seul qui fût à sa portée et le seul trépas digne de lui. Sur son lit de mort, il dicte à son fils ses mémorables Instructions, les plus belles paroles qui soient jamais sorties de la bouche d'un roi. Avant de rendre le dernier soupir, on l'entend murmurer à voix basse : « O Jérusalem, Jérusalem ! » Était-ce à celle du ciel ou à celle de la terre qu'il adressait ce regret ou cet espoir sublime ? Il n'avait pas voulu entrer dans celle-ci par traité et sans son armée, de peur que son exemple n'autorisât les autres rois chrétiens à faire de même. Ils firent mieux : pas un n'y alla après lui. Il fut le dernier des rois croisés, des rois vraiment chrétiens, des rois pontifes : il en avait été le plus grand. Il nous a laissé deux monumens immortels, son oratoire et son tombeau, la Sainte-Chapelle et Saint-Denis, tous deux, purs, simples, élancés vers le ciel comme lui-même. Il en a laissé un plus beau et plus immortel encore dans la mémoire des peuples, le chêne de Vincennes.

En Angleterre, cette race perverse de rois normands, tous oppresseurs de leur peuple, et tous persécuteurs acharnés de l'Eglise, n'avait pu opposer à Philippe-Auguste que l'infâme Jean-sans-Terre, et à saint Louis que le pâle et faible Henri III. Mais si la royauté y est scandaleuse, l'Eglise y brille de tout son éclat, et la nation y défend avec succès les plus importantes garanties. L'Eglise surtout avait été heureusement dotée en Angleterre d'une suite de

grands hommes sur le siège primatial de Cantorbéry, qui est peut-être sans pareille dans ses annales. Etienne Langton fut, sous le règne de Jean, le digne successeur de saint Dunstan, de Lanfranc, de saint Anselme, de saint Thomas Becket, et le digne représentant d'Innocent III. Après avoir défendu avec une invincible intrepidité les franchises ecclésiastiques, il se place à la tête des barons révoltés et réunis en armée de *Dieu et de la sainte Eglise* qui arrachèrent au roi la célèbre *Grande Charte*, base de cette constitution anglaise que les modernes ont tant admirée, oubliant sans doute qu'elle n'était que le produit de l'organisation féodale, et que cette Charte même, loin d'être une innovation, n'était qu'une réhabilitation des lois de saint Edouard, une confirmation du droit public de toute l'Europe de cette époque, fondé sur le respect de tous les droits anciens et individuels. Sous Henri III, que le saint siège maintint seul sur son trône chancelant, en empêchant la réunion avec la France par la conquête du fils de Philippe-Auguste, l'Eglise eut aussi ses défenseurs courageux et ses nobles victimes dans saint Edmond de Cantorbéry, mort dans l'exil en 1242, et dans saint Richard de Winchester; et la nation acheva de stabiliser ses libertés, sous la conduite du noble fils de Simon de Montfort, brave et pieux comme son père, vaincu et tué à la fin de sa carrière, mais non avant d'avoir fait de cette guerre populaire une croisade, et introduit les députés du peuple dans la première assemblée politique qui ait porté le nom, depuis si fameux, de *Parlement Britannique* (1258).

Vers le même temps, en Ecosse, on voit le pieux roi Guillaume, allié d'Innocent III, afin de donner une preuve de son amour pour l'Eglise et la sainte Vierge, ordonner que le pauvre peuple se reposerait de ses travaux tous les

samedis depuis midi (1202). Dans les royaumes scandinaves le treizième siècle commence sous le grand archevêque Absalon de Lund (1201), à la fois guerrier intrépide et saint pontife, bienfaiteur et civilisateur de ces peuples. La Suède grandissait sous le petit-fils de saint Eric, et la Norvège, où s'était conservé le plus de traces de l'ancienne constitution germanique, goûtait sous Haquin V (1217-1263), son législateur principal, un repos inaccoutumé. Waldemar-le-Victorieux (1202-1252), le plus illustre des rois de Danemarck, étendait son empire sur toutes les terres méridionales de la Baltique, et préluant à l'union de Calmar, concevait et était à la veille d'exécuter le projet grandiose de réunir sous un seul chef tous les pays riverains de la Baltique, jusqu'à ce que la bataille de Bornhoveden (1227) vint donner le dessus aux races germaniques sur les races scandinaves. Mais dans tout le cours de ses conquêtes, il ne perdait jamais de vue la conversion des peuples païens à laquelle le saint siège l'exhortait sans cesse; ses efforts pour la propagation de la foi en Livonie, se rencontraient avec ceux de l'Ordre des Porte Glaives, fondé dans ce seul but (1203), et plus tard avec l'Ordre Teutonique. La translation des principales forces de ce dernier Ordre en Prusse, pour y implanter le Christianisme (1234), est un fait immense dans l'histoire de la religion et de la civilisation du nord de l'Europe : et si les passions humaines vinrent trop tôt se mêler à cette croisade qui dura deux siècles, il n'en faut pas moins reconnaître que le Christianisme ne pénétra que grâce à elle dans ces populations obstinées, et admirer tout ce que firent les papes pour adoucir le régime de la conquête¹. Sur la même li-

¹ En 1249; un légat du pape alla en Prusse pour garantir aux populations conquises la liberté de mariage et de succession, etc.

gné, la Pologne offrait déjà les bases du royaume orthodoxe : l'archevêque Henri de Gnesen, légat d'Innocent III, y rétablissait la discipline et la liberté ecclésiastique contre les attaques du duc Ladislás : sainte Hedwige, tante de notre Élisabeth, y donnait sur le trône l'exemple des plus austères vertus, et offrait à Dieu, comme un holocauste, son fils, mort martyr de la foi en combattant les Tartares. La Pologne, en opposant à ces hordes terribles qui avaient asservi la Russie et inondé la Hongrie, un boulevard qu'elles ne purent jamais franchir, versa pendant tout ce siècle des flots de son sang, et apprenait ainsi à devenir ce qu'elle a toujours été depuis, la glorieuse victime de la Chrétienté.

En redescendant vers le midi de l'Europe, et en contemplant cette Italie qui était la plus animée et la plus brillante des nations chrétiennes, l'âme s'afflige d'abord au spectacle de ces cruelles et interminables luttes des Guelfes et des Gibelins, et de cet immense empire de la haine qui se propageait à la faveur de la guerre de principes dont ces partis tiraient leur origine. C'est ce funeste élément de la haine qui semble dominer l'histoire d'Italie à toutes ses époques ; il se liait à je ne sais quelle politique païenne et égoïste, reste des souvenirs de la république romaine, qui l'emporta pendant tout le moyen âge, dans les âmes italiennes, sur l'idée de l'Eglise ou de l'empire, et qui ne les dérobaient que trop à cette salutaire influence du saint siège dont ils auraient dû être les premiers objets, et dont ils avaient pu apprécier la puissance et le dévouement pendant toute la lutte des cités lombardes contre l'empereur. Mais quelque rebuté qu'on soit par ces discordes qui déchiraient le sein de l'Italie, comment ne pas céder à l'admiration qu'excite le spectacle de l'immense énergie morale

et physique, de l'ardeur du patriotisme, de la profondeur des convictions, qui est empreinte dans l'histoire de chacune des innombrables républiques qui couvraient son sol? On est stupéfait de cette incroyable fécondité de monuments, d'institutions, de fondations, de grands hommes en tout genre, guerriers, poètes, artistes, qu'on voyait éclore dans chacune de ces cités d'Italie, aujourd'hui si désertes, si dépeuplées. Jamais assurément, depuis les beaux siècles de la Grèce antique, on n'avait vu un si puissant développement de la volonté humaine, une si merveilleuse valeur donnée à l'homme et à ses œuvres, tant de vie dans un si petit espace! Mais quand on songe aux prodiges de sainteté que le treizième siècle vit naître en Italie, on comprend quel était le lien qui tenait ensemble tous ces cœurs impétueux; on se souvient de ce fleuve de charité chrétienne qui coulait, profond et incommensurable, sous ces orages et ces vagues furieuses. Au milieu de cette mêlée universelle, les villes se fondent et s'enrichissent, leur population est souvent décuple de ce qu'elle est de nos jours, les chefs-d'œuvre des arts s'y produisent, le commerce et surtout la science y grandissent chaque jour¹. A l'inverse des pays germaniques, toute l'existence politique et sociale se concentre avec la noblesse dans les villes, dont aucune cependant n'était alors assez prédominante pour absorber la vie des autres: et cette libre concurrence entre elles peut expliquer en partie la force inouïe dont elles purent disposer. La ligue des villes lombardes, triomphante depuis la paix de Constance, bravait victorieusement tous les efforts de la puissance impériale. Les croisades avaient donné un incalculable essor au com-

¹ La célèbre université de Padoue en 1202, Verceil en 1228, Trévise en 1222; celles de Vicence 1260, Naples en 1224.

merce et à la prospérité des républiques maritimes de Gênes et de Venise; celle-ci surtout, sous son doge Henri Dandolo, héros octogénaire et aveugle, devenait une puissance de premier ordre par la conquête de Constantinople et de ce *quart et demi* de l'empire d'Orient, dont elle fut si long-temps fière. La ligue des villes toscanes, sanctionnée par Innocent III, assurait une nouvelle garantie à l'existence de ces cités dont l'histoire vaut celle des plus grands empires, telles que Pise, Lucques, Sienne qui se donnait solennellement à la sainte Vierge avant la victoire glorieuse de l'Arbia; Florence surtout, peut-être la plus intéressante unité des temps modernes. A chaque page des annales de toutes ces villes, on trouve des traits de la plus touchante piété comme du plus généreux dévouement à la patrie. Pour n'en citer qu'un entre mille, quand on voit un peuple se plaindre, comme celui de Ferrare, qu'on ne l'impose pas assez pour les besoins de la patrie¹, on ne se sent guère le courage d'être sévère envers des institutions qui comportaient un tel degré de désintéressement et de patriotisme. A côté de ce mouvement purement italien, on sait que la grande lutte entre la puissance spirituelle et temporelle y était plus flagrante que partout ailleurs; et certes, celle-ci, réduite à se faire représenter par l'atroce Eccelin; lieutenant de Frédéric II, rend suffisamment hommage à la cause de l'Église. Le midi de l'Italie, sous le sceptre de la maison de Souabe, dut à Frédéric II et à son chancelier Pierre Desvignes, le bienfait d'une législation sage et complète, et tout l'éclat de la poésie et des arts; mais en même temps il fut inondé par cet empereur et son fils Mainfroy, de colonies sarrasines, jusqu'à ce que Rome

¹ Chron. Ferrar., p. 433, ap. Baumer.

y eût appelé une nouvelle race française , la maison d'Anjou , qui vint , comme autrefois les preux Normands , garantir l'indépendance de l'Église , et fermer aux infidèles cette porte de l'Europe.

Mais si l'historien catholique est forcé de lutter contre une certaine tristesse dans son jugement sur l'Italie , il ne trouve dans l'Espagne du treizième siècle que l'objet d'une admiration sans mélange. C'étaient alors sous tous les rapports les temps héroïques de cette noble nation , les temps où elle méritait de conquérir , en même temps que son sol et son indépendance , le glorieux titre de *monarchie catholique*. Des deux grandes divisions de la Péninsule , l'Aragon nous montre d'abord , après ce roi Pierre III que nous avons vu tenir volontairement sa couronne d'Innocent III , et cependant mourir en combattant l'Église à Muret , son fils , don Jacques-le-Conquérant , qui avait pour reine une sœur de sainte Élisabeth , qui mérita son surnom en enlevant aux Maures Majorque et Valence , qui écrivit comme César sa propre chronique , et qui , pendant soixante-quatre ans de règne et de combats ; ne fut jamais vaincu , gagna trente victoires , et fonda deux mille églises¹. En Castille , le siècle s'ouvre sous le règne d'Alphonse-le-Bref , fondateur de l'ordre de Saint-Jacques et de l'université de Salamanque² , ces deux gloires de l'Espagne ; appuyé sur cet illustre Roderic Ximenès , archevêque de Tolède (1208-1215) , digne précurseur de celui qui devait , deux siècles plus tard , immortaliser ce même nom ; il était à la fois , comme tant d'autres prélats de ce temps , guerrier intrépide , profond politique , prédicateur éloquent , historien exact et aumônier prodigue. Ce roi

¹ Bern. Gomes, Vit. Jac. I.

Salamanque en 1213.

² D'abord à Palencia , transférée à

et ce primat furent les héros de la sublime journée de las Navas de Tolosa (16 juillet 1212), où l'Espagne fit pour l'Europe ce que la France avait fait sous Charles Martel , ce que fit plus tard la Pologne sous Sobieski, où elle la sauva de l'irruption de quatre cent mille Musulmans qui la prenaient à revers. L'empire du croissant fut brisé à dater de cette glorieuse journée, véritable type d'une bataille chrétienne , consacrée dans la mémoire du peuple par des traditions miraculeuses, et que le grand Innocent III ne crut pouvoir dignement célébrer qu'en instituant la fête du *Triomphe de la Croix* qui s'observe encore aujourd'hui à pareil jour en Espagne. A Alphonse succède saint Ferdinand, contemporain et cousin-germain de saint Louis, et qui ne dérogea point à cette illustre parenté , puisque comme Louis il réunit toutes les gloires du guerrier chrétien à toutes les vertus du saint, et le plus tendre amour de son peuple au plus ardent amour de Dieu. Il ne voulut jamais consentir à grever ses sujets de nouveaux impôts : « Dieu pourvoira , disait-il , par d'autres manières à notre défense ; je crains plus la malédiction d'une seule pauvre femme que toute l'armée des Maures ! » Et cependant il poursuit avec un bonheur sans pareil l'œuvre de l'affranchissement national ; il prend Cordoue , le siège du califat d'Occident , et après avoir dédié la principale mosquée à la sainte Vierge , il fait reporter à Compostelle, sur les épaules des Maures , les cloches que le calife Almanzor en avait enlevées sur celles des Chrétiens. Conquérant du royaume de Murcie en 1240, de celui de Jaën en 1246 , de Séville enfin en 1248 , il ne laissa plus aux Arabes que Grenade ; mais humble au milieu de tant de gloire , et étendu sur son lit de mort , il s'écriait avec larmes : « O mon Seigneur ! vous avez tant souffert pour l'amour de

moi ! et moi malheureux qu'ai-je fait pour l'amour de vous ? »

L'Espagne avait sa croisade permanente sur son propre sol ; le reste de l'Europe allait au loin la chercher, soit au nord contre les barbares, soit au midi contre les hérétiques, soit à l'orient contre les profanateurs du Saint-Sépulcre. Cette grande pensée venait de temps à autre se jeter à travers toutes les agitations locales, toutes les passions personnelles, pour les absorber toutes en une seule. Elle ne descendit au tombeau qu'avec saint Louis ; elle était encore dans toute sa force pendant la première moitié du treizième siècle. Dès ses premières années, Foulques de Neuilly, rival par l'éloquence et l'enthousiasme qu'il inspire, de Pierre l'Hermitte et de saint Bernard, allant de tournois en tournois, fait prendre la croix à toute la chevalerie française : une armée de barons s'embarque à Venise, et va renverser l'empire de Byzance comme un acheminement à Jérusalem. Malgré l'improbation qu'une sévère équité fit prononcer à Innocent III contre cette étonnante conquête, on ne saurait disconvenir de sa grandeur et même du sentiment chrétien qui l'inspirait. On voit toujours les chevaliers français poser comme première base de leurs négociations la réunion de l'Église grecque avec Rome, et en faire le premier résultat de leur victoire. Cette conquête n'était d'ailleurs qu'un juste châtement infligé à la perfidie des empereurs grecs qui avaient toujours trahi la cause des croisés, et à leur peuple dégénéré et sanguinaire, toujours esclave ou assassin de ses princes. Bien que l'idée de la croisade, en se portant sur différentes directions, dût nécessairement perdre de sa force,

² Flos sanctorum, ap. Bollandist. 23 mai.

cependant cette force nous est révélée par tous ces princes généreux qui ne croyaient pas leur vie complète avant d'avoir vu la Terre Sainte ; tels étaient Thibaut de Champagne, à qui cette expédition a inspiré de si beaux vers ; le saint et pieux Louis, mari de notre Élisabeth, que nous verrons mourir en chemin ; Léopold d'Autriche ; et jusqu'au roi lointain de Norwège, qui voulut être le compagnon de saint Louis. Les femmes de ces preux n'hésitaient pas à les accompagner à ces dangereux pèlerinages, et l'on comptait presque autant de princesses que de princes dans les camps des croisés ; les enfans mêmes subissaient l'entraînement général, et sur tous les points de l'Europe on vit avec surprise cette croisade d'enfans en 1212, dont l'issue fut si funeste, puisqu'ils y périrent tous ; mais qui était une preuve suprême de cet amour du sacrifice, de ce dévouement exclusif aux croyances et aux convictions qui animait l'homme de ces temps-là, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Ce que ces petits enfans avaient tenté de faire avant l'âge, des vieillards usés par les années ne se lassaient pas de l'entreprendre, témoin ce Jean de Brienne, roi de Jérusalem, qui, après une vie tout entière consacrée aux combats de la foi et de l'Église, même contre son propre gendre Frédéric II, va, déjà plus qu'octogénaire, se charger de défendre le nouvel empire latin d'Orient ; et qui, après des succès presque miraculeux, expire à quatre-vingt-neuf ans, épuisé par la victoire plus encore que par la vieillesse, et ayant dépouillé la pourpre impériale et sa glorieuse armure pour se revêtir de l'habit de saint François et mourir sous ces insignes d'un dernier triomphe (1237).

A côté de ces manifestations individuelles de zèle, l'Europe voyait encore fleurir comme milice permanente de la

Croix les trois grands ordres militaires , les fraternités bel-
liqueuses du Temple, de Saint-Jean de Jérusalem et de
Sainte-Marie des Allemands. Ces derniers avaient pour
grand-maître , pendant les premières années du treizième
siècle , Hermann de Saltza , illustre par ses nobles et infati-
gables efforts pour concilier l'Église et l'Empire , et sous
le règne de qui eut lieu la première expédition des che-
valiers Teutoniques en Prusse , tandis que l'un des foyers
principaux de l'ordre , et plus tard sa capitale , étaient
auprès du tombeau de sainte Élisabeth à Marbourg.

Ainsi donc à l'orient la prise de Constantinople et la
ruine de l'empire grec par une poignée de Francs ; en
Espagne , las Navas de Tolosa et saint Ferdinand ; en
France , Bouvines et saint Louis ; en Allemagne , la gloire
et la ruine des Hohenstaufen ; en Angleterre , la grande
Charte ; au sommet du monde chrétien le grand Inno-
cent III et ses héroïques successeurs : en voilà assez , ce nous
semble , pour assigner à l'époque de sainte Élisabeth une
place mémorable dans l'histoire de l'humanité : et si nous
en cherchons les idées fondamentales , il sera facile de
les trouver , d'une part , dans cette magnifique unité de
l'Église qui était en même temps une universalité à la-
quelle rien n'échappait , qui proclamait dans ses plus au-
gustes mystères comme dans ses moindres détails la su-
prématie définitive de l'esprit sur la matière , qui consacrait plus qu'elle ne l'avait jamais été la loi de l'égalité
parmi les hommes , et qui , en garantissant au plus pauvre
serf la liberté du mariage et la sainteté de la famille , en
lui assignant dans ses temples une place à côté de ses maî-
tres , surtout en lui ouvrant l'accès de toutes ses propres
dignités , creusait un abîme entre sa condition et celle de
l'esclave le plus favorisé de l'antiquité. En face d'elle le

pouvoir laïc, l'Empire, la royauté, souvent profané par les passions de ceux qui en étaient dépositaires, mais retenu par mille liens dans la voie de la charité, trouvant partout dans ses écarts les barrières élevées par la foi et l'Église; n'ayant pas encore appris à se délecter dans ces législatures générales qui trop souvent écrasent le génie des nations sous le niveau d'une uniformité stérile; chargé au contraire de veiller au maintien de tous les droits individuels et des coutumes saintes des ancêtres, au développement régulier des besoins locaux et des inclinations particulières; enfin présidant à cette grande organisation féodale qui était fondée tout entière sur le sentiment du devoir comme entraînant le droit à sa suite, et qui donnait à l'obéissance toute la dignité d'une vertu et tout le dévouement d'une affection. Les horreurs commises par Jean-sans-Terre pendant sa longue lutte contre l'Église, la misérable décrépitude de l'empire byzantin, montrent assez ce qu'eût été la puissance laïque livrée à elle-même à cette époque, tandis que son alliance avec l'Église donnait au monde des saints couronnés comme saint Louis et saint Ferdinand: c'est ce qu'on n'a jamais vu depuis.

Voilà pour la vie politique et sociale de ce siècle. La vie de l'âme et des croyances, la vie intérieure, en tant qu'on peut la distinguer de celle qui précède, nous offre un spectacle plus grand et plus merveilleux encore, et qui se rattache bien plus intimement à la vie de la Sainte dont nous avons écrit l'histoire. A côté de ces grands événements qui changent la face des empires, nous verrons des révolutions plus complètes et plus durables encore dans le royaume des esprits; à côté de ces illustres guerriers, de ces saints assis sur le trône, nous verrons l'Église

enfanter et envoyer à la recherche des âmes d'invincibles conquérans et des armées de saints recrutés dans tous les rangs de la société chrétienne.

En effet, une grande corruption de mœurs s'était à la longue introduite dans cette société; formulée en hérésies de diverses natures, elle la menaçait de toute part; la ferveur et la piété s'étaient ralenties; les grandes fondations des siècles précédens, Cîteaux, Prémontré, les Chartreux, ne suffisaient plus pour la vivifier, tandis que dans les écoles une aride logique en desséchait trop souvent les sources. Il fallait à la chrétienté malade quelque remède nouveau et souverain; il fallait à ses membres engourdis une secousse violente; il fallait à sa tête, à l'Église de Rome, des bras nouveaux et plus puissans. Dieu, qui n'a jamais manqué à son épouse, qui a juré de ne lui manquer jamais, lui envoya le secours désiré et nécessaire.

C'étaient des visions bien prophétiques que ces rêves où Innocent III et Honorius III virent la basilique de Latran, la mère et la cathédrale de toutes les églises chrétiennes¹, au moment de s'écrouler, et soutenue, soit par un mendiant italien, soit par un pauvre prêtre d'Espagne. Le voilà! ce prêtre qui descend des Pyrénées dans le midi de la France envahi par les hérétiques, qui va nu-pieds à travers les ronces et les épines pour les prêcher. C'est ce grand saint Dominique de Gusman², que sa mère, pendant qu'elle le portait dans son sein, vit sous la forme d'un chien ayant une torche enflammée dans sa gueule,

¹ Dogmate papali et decreto imperiali mihi datum est esse caput et mater omnium ecclesiarum orbis terrarum. — Inscription du portail de

Saint-Jean-de-Latran.

² Né en 1170, commence à prêcher en 1200; mort en 1221.

emblème prophétique de sa vigilance et de son zèle brûlant pour l'Église : une étoile resplendit sur son front quand on le présente au baptême : il grandit dans la pureté et la piété, n'ayant d'autre amour que cette Vierge divine dont le manteau lui semblait envelopper toute la céleste patrie¹ : ses mains exhalent un parfum qui inspire la chasteté à tous ceux qui en approchent : il est doux, aimable, humble envers tous : il a le don des larmes en grande abondance : il vend jusqu'aux livres de sa bibliothèque pour soulager les pauvres ; il veut se vendre lui-même pour racheter une âme captive des hérétiques. Mais, pour sauver toutes les âmes qui périssaient au milieu de tant de dangers, il conçoit l'idée d'un ordre de moines, non plus reclus et sédentaires, mais qui erreraient de par le monde pour chercher partout l'impiété et la confondre, qui seraient les *prêcheurs* de la foi. Il va à Rome pour y faire confirmer son salutaire projet ; et dès la première nuit il voit en songe le Christ qui s'appête à frapper le monde coupable ; mais Marie intervient et présente à son fils, pour l'apaiser, Dominique lui-même avec un autre qu'il n'avait jamais vu. Le lendemain, en entrant dans une église, il y voit un homme en haillons, qu'il reconnaît pour être le compagnon que la Mère du Rédempteur lui avait donné ; aussitôt il se précipite dans ses bras : « Tu es mon frère, dit-il, tu cours dans la même lice que moi : soyons ensemble, et nul ne prévaudra contre nous. » Et dès ce moment, ils n'eurent plus qu'un cœur et qu'une âme². Ce

¹ Totam coelestem patriam amplexando dulciter continebat. *Act. SS. August.*, t. 1, p. 583.

² In oscula sancta ruens et sinceris amplexus, dixit Dominicus : Tu es so-

cius meus, tu curres pariter; stemus simul et nullus adversarius prævalebit. Ex tunc ergo facti sunt cor unum et anima una in Domino. *Act. SS. August.*, t. 1, p. 576.

mendiant était saint François d'Assise, le glorieux pauvre du Christ¹. Lui aussi avait conçu le projet de reconquérir le monde par l'humilité et l'amour, en devenant le *Mineur*, le moindre de tous les hommes. Il entreprend de rendre un époux à cette divine pauvreté, restée veuve depuis la mort du Christ². A vingt-cinq ans, il brise tous les liens de la famille, de l'honneur, de la bienséance, et descend nu de sa montagne d'Assise pour offrir au monde l'exemple le plus complet de la folie de la Croix qui lui eût été donné depuis que cette croix avait été plantée sur le Calvaire. Mais loin de révolter le monde par cette folie, il le subjugué. Plus ce sublime insensé s'avilit à dessein pour se rendre plus digne par son humilité et le mépris des hommes d'être le vaisseau de l'amour, et plus sa grandeur éclate et rayonne au loin, plus les hommes se précipitent sur ses pas; les uns ambitieux de se dépouiller de tout comme lui, les autres avides au moins de recueillir sa parole inspirée. C'est en vain qu'il va chercher en Égypte le martyr: l'orient le renvoie à l'occident, qu'il lui faut féconder, non pas de son sang, mais de ce fleuve d'amour qui s'échappait de son cœur, et de ces cinq plaies dont il avait reçu la glorieuse communication de celui qui avait aimé le monde jusqu'à la mort. Lui aussi, c'était le monde entier qu'il embrassait dans son amour: tous les hommes d'abord et avec un abandon sans bornes: « Si je ne donnais pas, dit-il en se dépouillant de son seul vêtement pour en couvrir un pauvre, ce que je porte à celui qui en a plus besoin que moi, je serais accusé de vol par

¹ Il glorioso poverello di Christo. —
Né en 1182, mort en 1226.

² Questa, privata del primo marito,

Mille e cent' anni e più dispetta e scura
Fino a costui si stetti senza invito...

DANTE, *Parad.* c. 11.

le grand aumônier qui est dans le ciel ¹. » Puis toute la nature, animée et inanimée : il n'y a point de créature qui ne soit son frère ou sa sœur, à qui il ne prêche la parole du père commun, qu'il ne veuille délivrer de l'oppression de l'homme, et dont il ne soit prêt à racheter les douleurs. « Pourquoi, dit-il à un boucher, pourquoi suspendez-vous « et torturez-vous ainsi mes frères les agneaux. ² » Et à des oiseaux captifs : « Tourterelles, mes chères petites « sœurs, simples, innocentes et chastes, pourquoi vous « êtes-vous laissé prendre ainsi ? » Il savait, dit son biographe, saint comme lui, que toutes ces créatures avaient la même origine que la sienne, et il a montré par cette tendresse envers elles, comme par leur miraculeuse obéissance envers lui, ce que l'homme victorieux du péché, et qui a rétabli en lui-même les rapports naturels avec Dieu, peut être pour cette nature qui n'est déchue qu'à cause de lui, et qui attend de lui sa réhabilitation. Jésus et Marie lui ouvrent eux-mêmes tous les trésors de l'Église dans cette chétive chapelle de la Portiuncule, qui nous est restée comme une relique précieuse de cette pauvreté dont il était, selon Bossuet, l'amateur désespéré ³; le pape confirme ces faveurs célestes à la vue des roses blanches et rouges que François lui présente au milieu de l'hiver.

¹ Pro furto mihi reputo a magno Eleemosynario imputandum si hoc quod fero, non dederò magis egentibus. *Act. SS. Octob. t. II.*

² Quare fratres meos agniculos sic ligatos et suspensos excrucias?... Sororculæ meæ turtures, simplices, innocentes et castæ, ut quid ita vos cepi permisistis?... Sciens creaturas quantumlibet parvas, unum secum habere

principium. S. BONAVENTURE, *Vita S. Franc.*, p. 176, ap. Bollandist.

³ Heureux mille et mille fois le pauvre François, le plus ardent, le plus transporté, et ; si j'ose parler de la sorte, le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait peut-être été dans l'Église. BOSSUET, *Panegyrique de saint François.*

Puis il monte sur les rochers de l'Alverne pour y recevoir ces stigmates triomphans ¹ qui devaient achever sa conformité avec le Sauveur, et faire de lui, aux yeux du peuple chrétien, le véritable porte-croix, le gonfalonnier du Christ ², tandis que le saint siège le nommerait, trois siècles plus tard, l'angé venu d'Orient, marqué du signe du Dieu vivant ³.

A la vue de ces deux hommes, le siècle comprit qu'il était sauvé, que du sang nouveau allait être instillé dans ses veines : d'innombrables disciples se rangent sous ces entraînantés bannières ; il s'élève un long cri d'enthousiasme et de sympathie, qui se prolonge à travers les siècles, qui retentit partout, dans les constitutions des souverains pontifes, comme dans les chants des poètes ⁴. « Quand l'empereur qui règne toujours, dit Dante, voulut sauver son armée compromise, il envoya au secours de son épouse ces deux champions : leurs actes, leurs paroles ramenèrent le peuple égaré ⁵. » « Ces deux ordres, » dit Sixte IV en 1479, après deux siècles et demi d'expérience, « comme les deux premiers fleuves du Paradis des délices, ont arrosé la terre de l'Église universelle par leur doctrine, leurs vertus et leurs mérites, et la rendent chaque jour plus fertile ; ce sont les deux séraphins qui, éle-

¹ Corpore suo Christi triumphalia stigmata præferenti. Bulle d'Alexandre IV, *Benigna*.

² *Il Gonfalonniere di Christo*. Fiorretti di S. Francesco, passim.

³ Angelum illum ascendentem ab ortu solis habentem signum Dei vivi beatum Franciscum. Bulle de Léon X, *Ite et vos in vineam meam*, 1517.

⁴ Cieco era il mondo ; tu failo visare :

Lebroso ; hailo mondato :

Morto ; l'hai suscitato :

Sceso ad inferno ; failo al ciel montare.

GUITTONE D'AREZZO, *Canz. à S. Francesco*.

⁵ Quando lo imperador che sempre regna

Provide alla milizia ch'era in forse....

..... a sua sposa soccorse

Con duo campioni, al cui fare, al cui dire

Lo popol disviato si raccorse »

Paradiso XII.

vés sur les ailes d'une contemplation sublime et d'un angélique amour, au dessus de toutes les choses de la terre, par le chant assidu des louanges divines, par la manifestation des bienfaits immenses qu'a conférés au genre humain l'ouvrier suprême qui est Dieu, rapportent sans cesse dans les greniers de la sainte Église les gerbes abondantes de la pure moisson des âmes rachetées par le précieux sang de Jésus-Christ. Ce sont les deux trompettes dont se sert le Seigneur Dieu pour appeler les peuples au banquet de son saint Évangile ¹ ! »

A peine les ordres qui devaient mériter de si magnifiques éloges sont-ils nés, que déjà leur propagation et leur puissance deviennent un des faits historiques les plus importants de l'époque. L'Église se trouve tout-à-coup maîtresse de deux armées nombreuses, mobiles et toujours disponibles, qui se mettent incontinent à envahir le monde. En 1277, un demi-siècle après la mort de saint Dominique, son ordre avait déjà quatre cent dix-sept couvens dans toute l'Europe. Saint François, de son vivant, rassemble un jour cinq mille de ses moines à Assise ; et trente-cinq ans plus tard, à Narbonne, on trouve, en dénombrant les forces de l'Ordre séraphique, qu'il y avait déjà, en trente-trois provinces, huit cents monastères et au moins vingt mille religieux. Un siècle plus tard, il y en avait cent cin-

¹ Instar duorum primorum fluminum à cœlestium voluptatum.... Paradiso egredientium SS. universalis Ecclesie terram..., irrigantes, magis in diem fructuosam efficiunt. Hi sunt duo Seraphim qui in sublimis contemplationis et seraphici amoris alis elevati, a terrenisque rebus abstracti, assiduo divinarum laudum clamore, et immensorum beneficiorum humano generi a

summo opifice Deo exhibitorum declaratione.... Domino Deo mundæ segetis animarum scilicet Redemptori nostri J.-C. pretiosi sanguinis effusione redemptarum, copiosos in horrea sanctæ Ecclesie manipulos referunt. Hi sunt duæ tubæ per quas Dominus præcipit ad pabulum S. Evangelii universum populum... advocari.

quante mille¹. La prédication des nations païennes recommence : des Franciscains, envoyés par Innocent IV et saint Louis, pénètrent dans le Maroc, à Damas, jusque chez les Mongols ; mais ils s'occupent surtout de vaincre les passions du paganisme dans le cœur des nations chrétiennes : ils se répandent sur l'Italie déchirée par tant de discordes, essayant de réconcilier partout les partis, de déraciner les erreurs, se posant comme les arbitres suprêmes, ne jugeant que d'après la seule loi de l'amour. On les voit, en 1233, parcourir toute la Péninsule avec des croix, de l'encens, des branches d'olivier, chantant et prêchant la paix, reprochant aux villes, aux princes, aux chefs mêmes de l'Église leurs fautes et leurs ressentimens. Les peuples, au moins pour un temps, s'inclinent devant cette médiation sublime : la noblesse et le peuple de Plaisance se réconcilient à la voix d'un franciscain ; Pise et les Visconti à celle d'un dominicain ; et dans la plaine de Vérone on voit deux cent mille âmes se presser autour du bienheureux Jean de Vicence, frère prêcheur, chargé par le Pape d'apaiser toutes les discordes de la Toscane, de la Romagne, de la Marche Trévisane. Dans cette occasion solennelle, il prend pour texte ces paroles : *je vous donne ma paix ; je vous laisse ma paix* ; et avant qu'il ait fini, une explosion de sanglots et de larmes lui montre que tous ces cœurs sont touchés, et les chefs des maisons rivales d'Este et de Romano donnent, en s'embrassant, le signal de la réconciliation universelle. De si heureux résultats ne dureraient pas long-temps, il est vrai : mais le mal était au moins vigoureusement combattu, la sève du Christianisme était ravivée dans les âmes, une immense lutte se livrait

¹ Wadding, Helyot.

chaque jour et partout au nom de l'équité contre la lettre morte de la loi, au nom de la charité contre les mauvais penchans de l'homme, au nom de la grâce et de la foi contre la sécheresse et la pauvreté des raisonnemens scientifiques. Rien ne se dérobaît à cette influence nouvelle, qui agitait les paysans épars dans les campagnes, qui partageait l'empire des universités, qui allait chercher jusqu'aux rois sur leurs trônes. Joinville nous apprend comment, au premier lieu où il débarqua en revenant de la croisade, saint Louis fut accueilli par un franciscain qui lui dit, que « oncques royaume ne se perdit, sinon par défaut de justice, et qu'il eût à prendre garde de faire bon droit et hâtif à son peuple. Et oncques ne l'oublia le roi ¹. » On sait comment il tenta de se dérober à son épouse si tendrement aimée, à ses proches, à ses conseillers, pour renoncer à la couronne qu'il portait si glorieusement, et aller lui-même mendier, comme saint François. Mais il lui fallut se borner à devenir pénitent du tiers-ordre : car dans leur armée conquérante ils avaient place pour tout le monde. A côté des bataillons de moines, de nombreux monastères s'ouvraient pour les vierges qui aspiraient à l'honneur de s'immoler au Christ, et les vastes affiliations connues sous le nom de Tiers-Ordre, offraient une place aux princes, aux guerriers, aux époux, aux pères de famille, en un mot à tous les fidèles des deux sexes qui voulaient s'associer, au moins indirectement, à la grande œuvre de la régénération de la chrétienté.

La tradition raconte que les deux glorieux patriarches de cette régénération avaient eu un moment le projet de réunir leurs efforts et leurs ordres, en apparence si sem-

¹ Joinville, éd. Petitot.

blables ; mais l'inspiration céleste qui les guidait leur révéla qu'il y avait place pour deux forces différentes, pour deux genres de guerre contre les envahissemens du mal. Ils semblent s'être partagé leur sublime mission, en même temps que le monde moral, de manière à ramener au sein de l'Église et à y concilier l'amour et la science, ces deux grandes rivales qui ne sauraient cependant exister l'une sans l'autre : et cette conciliation fut opérée par eux comme elle ne l'avait jamais été auparavant. Tandis que l'amour qui dévorait et absorbait l'âme de saint François lui a valu de tout temps dans l'Église le nom de Séraphin d'Assise, il ne serait peut-être pas téméraire d'attribuer avec le Dante, à saint Dominique, la force et la lumière des Chérubins¹. Leurs enfans se montrèrent fidèles à cette tendance distincte, qui aboutissait à la même éternelle unité, et tout en tenant compte de quelques exceptions éclatantes, on peut dire que dans toute l'histoire de l'Église, le rôle plus spécialement échu à l'Ordre séraphique a été de distiller et de répandre à grands flots les trésors de l'amour, les mystérieuses joies du sacrifice ; tandis que celui des Prêcheurs était, comme leur nom même l'indique, de propager la science de la vérité, de la défendre et de l'enraciner. Ni l'un ni l'autre ne manqua à sa mission ; et tous deux dès leur adolescence, et dans le cours de ce demi-siècle dont nous parlons, enfantèrent à l'Église plus de saints et de docteurs qu'elle n'en avait possédé dans un aussi court intervalle, depuis les premiers siècles de son existence. Sur lès pas de saint Dominique, de ce saint athlète de la foi, de ce coadjuteur du laboureur éternel²,

¹ L'un fu tutto serafico in ardore,
L'altro per sapienza in terra fue
Di cherubica luce uno splendore.

Paradis., c. XI.

² Della fede cristiana il santo atleta,
..... l'agricola che Christo
Elesse all' orto suo per aiutarlo.

DANTE, *Paradis.*, XI.

se précipite tout d'abord le B. Jourdain, digne d'être son premier successeur, comme général de son ordre, puis saint Pierre de Vérone¹, décoré du titre de martyr comme par excellence, et qui, assassiné par les hérétiques, écrivait sur la terre avec le sang de ses plaies les premiers mots du symbole dont il proclamait la vérité au prix de sa vie : puis saint Hyacinthe² et Ceslas son frère, ces jeunes et puissans Polonais, que la rencontre de saint Dominique à Rome suffit pour faire renoncer à toutes les grandeurs terrestres, afin de porter cette nouvelle lumière dans leur patrie, d'où elle devait s'étendre avec rapidité dans la Lithuanie, la Moscovie et la Prusse : puis, saint Raymond de Penafort, que Grégoire IX choisit pour coordonner la législation de l'Église, auteur des *Décrétales* et successeur de saint Dominique; enfin ce Théobald Visconti³, qui devait présider aux destinées de l'Église, sous le nom de Grégoire X, sur la terre, avant d'avoir droit éternellement à ses prières, comme Bienheureux dans le ciel. A côté de ces hommes dont l'Église a consacré la sainteté, une foule d'autres lui apportaient le tribut de leurs talens et de leurs études : Albert-le-Grand⁴, ce colosse de savoir, propagateur d'Aristote et maître de saint Thomas : Vincent de Beauvais⁵, auteur de la grande Encyclopédie du moyen âge : le cardinal Hugues de Saint-Cher, qui fit la première concordance des Écritures; le cardinal Henri de Suze, auteur de la *Somme Dorée*, et au dessus de tous par la sainteté comme par la

¹ Né en 1232.

² 1183-1237, canonisé en 1602.

³ Né en 1210, pape en 1271, mort en 1275.

⁴ Né en 1198, mort en 1280.

⁵ Mort en 1256. Auteur du quadruple *Speculum morale, historique, naturelle et spirituale*.

science, ce grand saint Thomas d'Aquin ¹, le *docteur angélique*, penseur gigantesque, en qui semble se résumer toute la science des siècles de foi, et dont la grandiose synthèse n'a pu être égalée par aucune tentative postérieure; qui, tout absorbé dans l'abstraction, n'en est pas moins un admirable poète, et mérite d'être choisi par saint Louis pour conseiller intime dans les affaires les plus épineuses de son royaume. « Tu as bien écrit sur moi, » lui dit un jour le Christ, « quel prix m'en demandes-tu? » « Vous-même, » répond le Saint. Toute sa vie, tout son siècle est dans ce mot.

L'armée de saint François ne marchait pas au combat sous des chefs moins glorieux : de son vivant, douze de ses premiers enfans avaient été cueillir les palmes du martyre chez les infidèles ². Le B. Bernard, le B. Egidius, le B. Gui de Cortone, toute cette compagnie de Bienheureux, compagnons et disciples du saint fondateur, lui survivent et conservent le dépôt inviolable de cet esprit d'amour et d'humilité dont il avait été transporté. A peine le Séraphin a-t-il été prendre son rang devant le trône de Dieu, que sa place dans la vénération et l'enthousiasme des peuples est occupée par celui que tous proclamaient son premier né; saint Antoine de Padoue, célèbre comme son père par cet empire sur la nature qui lui valut le surnom de *Thaumaturge*; celui que le pape Grégoire IX nomma l'*Arche des deux Testamens* ³, qui avait le don des langues, comme les Apôtres; qui, après avoir édifié la France et la Sicile, passe ses dernières années à prêcher

¹ Né en 1225. — Bene de me scripsisti Thoma. Quam ergo mercedem accipies? Non aliam, Domine, nisi te ipsum. *Brev. Rom.*

² Cinq à Maroc, en 1219, canonisés

par Sixte IV; sept à Ceuta, en 1221; leur culte fut autorisé par Léon X.

³ *Arca utriusque testamenti et divinarum Scripturarum armarium.*

la paix et l'union aux villes lombardes, obtient des Padouans le privilège de la cession de biens pour les débiteurs malheureux, ose seul reprocher au farouche Ezzelin sa tyrannie, de son propre aveu le fait trembler, et meurt à trente-six ans, la même année que sainte Élisabeth. Plus tard, Roger Bacon ¹ réhabilite et sanctifie l'étude de la nature, classe toutes les sciences et prévoit, s'il n'a pas accompli, les plus grandes découvertes des temps modernes. Duns Scotus dispute à saint Thomas l'empire des écoles ; et ce grand génie trouve un rival et un ami dans saint Bonaventure ², le *docteur Séraphique*, qui, lorsque son illustre rival, le docteur Angélique, lui demandait de quelle bibliothèque il tirait son étonnante science, montrait silencieusement son crucifix, et qui lavait la vaisselle de son couvent lorsqu'on lui apporta le chapeau de cardinal.

Mais c'est surtout par les femmes que l'ordre de saint François jette dans ce siècle un éclat sans pareil. Ce sexe, affranchi par le Christianisme, et qui s'élevait graduellement dans l'amour et l'estime des peuples chrétiens, à proportion des progrès que faisait chaque jour le culte de la Sainte-Vierge, ne pouvait manquer de prendre une part puissante aux nouveaux développemens de la force qui l'avait émancipé. Aussi, saint Dominique avait-il introduit une réforme féconde dans la règle des épouses du Christ, et ouvert une nouvelle carrière à leurs vertus ³. Mais ce n'était que plus tard, dans Marguerite de Hongrie ⁴, dans Agnès de Monte-Pulciano ⁵, dans Catherine de Sienne, que cette branche de l'arbre Dominicain devait produire les

¹ Né en 1214. On lui attribue la découverte de la poudre à canon, du télescope, etc. : on sait qu'il présenta à Clément-IV le projet de réforme du calendrier accompli par Grégoire XIII.

² Né en 1221.

³ A Rome, en 1218.

⁴ Nièce de sainte Élisabeth, née en 1242.

⁵ Née en 1268, morte en 1317.

prodiges de sainteté qui y ont été depuis si nombreux. François, plus heureux, trouve dès son début une sœur, une alliée digne de lui ; pendant que lui, pauvre fils de marchand, commençait son œuvre avec quelques autres humbles bourgeois d'Assise, dans cette même ville, Clara Sciffi ¹, fille d'un comte puissant, se sent saisie d'un zèle semblable. Un jour, à dix-huit ans, un dimanche des Rameaux ², tandis que les palmes que portent tous les autres fidèles sont desséchées et fanées, celle que tient sa jeune main reverdit et refleurit tout-à-coup. C'est pour elle un précepte et un avertissement d'en haut. La nuit même, elle fuit de la maison paternelle, pénètre dans la *Porziuncula*, s'agenouille aux pieds de François, reçoit de ses mains la corde, la robe de grosse laine, et se condamne avec lui à la pauvreté évangélique. En vain ses parens la persécutent ; sa sœur et d'innombrables vierges viennent la rejoindre et rivaliser avec elle de privations et d'austérités. En vain les souverains pontifes la supplient de modérer son zèle, de daigner posséder quelque chose de fixe, puisqu'une sévère clôture lui interdit d'aller, comme les frères Mineurs, implorer la charité des fidèles et la réduit à l'attendre du hasard. Elle résiste opiniâtement, et Innocent IV lui accorde enfin *le privilège de la pauvreté perpétuelle*, le seul, disait-il, que personne ne lui eût jamais demandé : « Mais celui, ajoutait-il, qui nourrit les petits
« oiseaux, qui a vêtu la terre de verdure et de fleurs, saura
« bien vous nourrir et vous vêtir jusqu'au jour où il se
« donnera lui-même à vous pour aliment éternel, quand
« de sa droite victorieuse il vous embrassera dans sa gloire
« et sa béatitude ³. » Trois papes et une foule d'autres

¹ Née en 1194, morte en 1253, canonisée en 1253.

² 19 mars 1212.

³ Bref du 9 août 1253, ap. P. Giu-

INTRODUCTION.

LV

saints et nobles personnages viennent chercher auprès de cette humble vierge des lumières et des consolations. En peu d'années elle voit tout une armée de femmes pieuses, avec des reines et des princesses à sa tête, se lever et se camper en Europe sous la règle de François d'Assise, et sous sa direction et son nom à elle, sous celui de *pauvres Clarisses*. Mais au milieu de cet empire des âmes, sa modestie est si grande qu'on ne la vit qu'une seule fois dans sa vie lever sa paupière pour demander au pape sa bénédiction, et qu'alors seulement on put connaître la couleur de ses yeux ¹. Les Sarrasins viennent assiéger son monastère : malade et alitée, elle se lève, prend en main l'ostensoir, marche au devant d'eux, et les met en fuite. Après quatorze ans d'une sainte union avec saint François, elle le perd ; puis, livrée elle-même aux plus cruelles infirmités, elle meurt après avoir dicté un testament sublime ; et le souverain pontife qui l'avait vue mourir, la propose à la vénération des fidèles, en la proclamant Claire entre toutes clartés, lumière resplendissante du temple de Dieu, princesse des pauvres, duchesse des humbles ².

Saint Antoine de Padoue eut dans la bienheureuse Héléne Ensimelli une amie et une sœur comme saint François dans sainte Claire ; mais par un merveilleux effet de la grâce divine, c'est surtout parmi les filles de rois que se recrute de saintes l'ordre de ce mendiant qui avait recherché tous les excès de la pauvreté ; soit qu'elles entrent dans la stricte observance des pauvres Clarisses, soit que retenues dans le lien du mariage elles ne puissent adopter

seppe di Madrid, Vita di S. Chiara, Roma. 1832, p. 124.

¹ P. Giuseppe di Madrid, p^o 187.

² Clara claris præclara... clarissima illuxit.... Hæc fuit altum sanctitatis

candelabrum, vehementer in habitaculo Domini rutilans... Pauperum primiceria, ducissa humilium, magistra continentium, abbatissa pœnitentium. Alexandre IV, *Bulle de canonisation*

que la règle du tiers-ordre. La première en date et en renommée est cette Élisabeth de Hongrie, dont nous avons écrit la vie ; ce ne fut pas en vain , comme nous verrons, que le pape Grégoire IX obligea saint François à lui envoyer son pauvre manteau : comme autrefois Élisée en recevant celui d'Élie , elle devait y trouver la force de devenir son héritière. Enflammée par son exemple , sa cousine germaine , Agnès de Bohême , repousse la main de l'empereur des Romains et du roi d'Angleterre, et écrit à sainte Claire ¹, qu'elle aussi a juré de vivre dans l'absolue pauvreté ; sainte Claire lui répond par une lettre admirable qui nous a été conservée, et envoie en même temps à sa royale néophyte une corde pour serrer ses reins , une écuelle de terre et un crucifix. Comme elle , Isabelle de France , sœur de saint Louis , refuse de devenir l'épouse de l'empereur Conrad IV , pour se faire Clarisse et mourir sainte comme son frère ². La veuve de ce saint roi , Marguerite , les deux filles de saint Ferdinand de Castille , Hélène sœur du roi de Portugal , suivent cet exemple. Mais comme si la Providence avait voulu bénir le tendre lien qui unissait notre Élisabeth à saint François et à sainte Claire qu'elle avait pris pour modèles, c'est principalement sa famille qui offre à l'ordre séraphique comme une pépinière de saintes : après sa cousine Agnès , c'est sa belle-sœur , la bienheureuse Salome , reine de Gallicie , sa nièce , sainte Cunégonde , duchesse de Pologne ; et tandis qu'une autre de ses nièces , la bienheureuse Marguerite de Hongrie , préfère l'ordre de saint Dominique , où elle meurt à vingt-huit ans ; la petite fille de sa sœur , nommée d'après elle Élisabeth ³, et reine de Portugal , embrasse comme

¹ En 1236.

² En 1269.

³ Née en 1271 , canonisée par Urbain VIII.

elle le tiers-ordre de saint François, et comme elle y mérita les palmes éternelles.

A côté de ces saintes franciscaines de naissance royale, il ne faut pas oublier celles que la grâce de Dieu faisait surgir des derniers rangs du peuple; comme sainte Marguerite de Cortone¹, qui de courtisane devint le modèle des pénitentes; comme surtout cette sainte Rose de Viterbe², illustre et poétique héroïne de la foi, qui à peine âgée de dix ans, au moment où le pape fugitif n'avait plus un coin de terre à lui en Italie, descendit sur la place publique de sa ville natale, pour y prêcher les droits du saint siège contre l'autorité impériale qu'elle sut ébranler, mérita d'être exilée à quinze ans, par ordre de Frédéric II, et revint triomphante avec l'Église, pour mourir à dix-sept ans, au milieu de l'admiration de cette Italie où son nom est encore aujourd'hui si populaire.

Ces deux grands ordres qui peuplaient le ciel en remuant la terre, se rencontraient, malgré la diversité de leurs caractères et de leurs moyens d'action, dans une tendance commune, dans l'amour et le culte de Marie. Il était impossible que l'influence de cette sublime croyance à la Vierge-Mère, qui avait exercé un empire toujours croissant sur les cœurs, depuis la proclamation de sa maternité divine au concile d'Éphèse, ne fût pas comprise dans l'immense mouvement des âmes chrétiennes au treizième siècle; aussi peut-on dire que si, dès le siècle précédent, saint Bernard, si tendrement dévoué à la sainte Vierge, avait donné à la dévotion du peuple pour elle le même élan qu'il avait imprimé à toute la chrétienté; ce furent les deux grands ordres mendiants qui portèrent ce culte à l'apogée d'éclat et de puissance dont il ne devait

¹ Née en 1244.

² Née en 1235, morte en 1252.

plus descendre. Saint Dominique, par l'établissement du Rosaire, et les Franciscains par la prédication du dogme de l'Immaculée Conception, lui élevèrent comme deux majestueuses colonnes, l'une de pratique, l'autre de théorie, du haut desquelles la douce majesté de la Reine des Anges présidait à la piété et à la science catholiques. Saint Bonaventure, le grand et docte théologien, devient poète pour la chanter, et ne craint pas de paraphraser deux fois le Psautier tout entier en son honneur¹. Toutes les œuvres et toutes les institutions de cette époque, surtout toutes les inspirations de l'art telles qu'elles nous ont été conservées dans ses grandes cathédrales et dans les chants de ses poètes, nous montrent un développement immense, dans le cœur du peuple chrétien, de sa tendresse et de sa vénération pour Marie².

Dans le sein de l'Église même, et en dehors des deux familles de saint Dominique et de saint François, le culte de la sainte Vierge enfantait des créations aussi précieuses pour le salut des âmes que vénérables par leur durée. Trois ordres nouveaux se consacraient en naissant à elle, et se plaçaient à l'ombre de son nom sacré. Celui du Mont-Carmel³, venu de la Terre-Sainte comme un dernier rejeton de ce sol si fécond en prodiges, donnait, par l'intro-

¹ Outre son *Speculum B. M. V.*, qui a été peut-être l'ouvrage le plus populaire du moyen âge, ce saint a écrit le *Psalterium Majus B. M. V.*, qui se compose de cent cinquante psaumes, analogues à ceux de David, et s'appliquant à la sainte Vierge; puis le *Psalterium Minus* qui est de cent cinquante stances de quatre vers chacune; puis enfin le *Laus B. M. V.*, et une paraphrase du *Salve*, également en vers.

² Ce fut en 1220 que le margrave Henri de Moravie, et sa femme Agnès, fondèrent la première chapelle à Mariazell en Styrie, qui a été depuis un pèlerinage si célèbre et si populaire en Allemagne. L'*Ave Maria* ne devint d'un usage général que vers 1240.

³ Il reçut sa première règle du patriarche Albert, en 1209, fut confirmé en 1226, devint mendiant en 1247. Le scapulaire fut donné par la Ste. Vierge à saint Simon Stock qui mourut vers 1250.

duction du Scapulaire, une sorte d'étendard nouveau aux fidèles de Marie. Sept marchands de Florence fondaient en même temps ¹ cet ordre dont le nom seul exprime tout l'orgueil qu'on éprouvait dans ces temps de dévouement chevaleresque, à se courber sous le joug si doux à porter de la Reine du ciel; l'ordre des *Servites* ou Serfs de Marie, qui donna aussitôt à l'Église saint Philippe Benizzi, auteur de la touchante dévotion des Sept-Douleurs de la Vierge. Enfin ce nom chéri était attaché à une institution digne de son cœur maternel, à l'ordre de Notre-Dame-de-la-Merci ², destiné à racheter les chrétiens tombés dans l'esclavage des infidèles : elle avait elle-même paru, disait-on, dans une même nuit, au roi Jacques d'Aragon, à saint Raymond de Penafort, et à saint Pierre Nolasque, en leur enjoignant de veiller pour l'amour d'elle au sort de leurs frères captifs. Tous trois lui obéirent, et Pierre devint le chef de l'ordre nouveau, qui fit de rapides progrès et qui produisit bientôt ce saint Raymond Nonnat, qui se vendit lui-même pour racheter un esclave, et à qui les infidèles mirent un cadenas aux lèvres, tant sa parole leur semblait invincible. Déjà ce même but de compassion et de propagation à la fois avait fait naître, à la fin du siècle précédent et sous les auspices d'Innocent III, l'ordre des Trinitaires ³, par les efforts réunis de deux Saints dont une partie de la vie au moins appartient au treizième siècle, saint Jean de Matha et saint Félix de Valois ⁴, qui était aussi l'adorateur spécial de Marie. Pendant six cents ans et jusqu'à nos jours, ces deux congrégations ont continué leur croisade pacifique mais pleine de périls pour eux.

¹ En 1239 : il fut confirmé au concile de Lyon en 1274.

³ Ou Mathurins, fondé en 1198.

² Commencé en 1223, approuvé en 1235.

⁴ Le premier, mort en 1243, le second en 1212.

Voilà déjà cinq ordres nouveaux, tous nés dans les trente premières années de ce siècle ; et ce n'est pas tout : le besoin de mettre en commun toutes ses forces pour le bien, qui avait son principe dans cette charité pour Dieu et le prochain que tout concourait alors à développer, n'en était pas satisfait ; d'autres *religions*, comme on les appela désormais, se formaient chaque jour au sein de la religion-mère. Les Humiliés reçurent leur règle définitive d'Innocent III, en 1201 ; les Augustins ¹, sous Alexandre IV, devinrent le quatrième membre de cette grande famille des Mendians, où les Carmes avaient déjà été se placer, à côté des Frères Mineurs et Prêcheurs. Les Célestins, fondés par Pierre de Mouron, qui devait être plus tard pape et canonisé sous ce même nom de Célestin, furent confirmés par Urbain IV ². Dans une sphère plus restreinte et plus locale, saint Eugène de Strigonie établissait les Ermites de saint Paul, en Hongrie ³ ; et de pieux professeurs de l'université de Paris, celui du Val des Écoliers, en France ⁴. En outre, à côté de ces nombreuses et diverses carrières offertes au zèle et au dévouement des âmes qui voulaient se consacrer à Dieu ; à côté des grands ordres militaires d'Orient et d'Espagne, qui jetaient alors leur plus vif éclat, les chrétiens que leurs devoirs ou leur inclination retenaient dans la vie ordinaire et profane, ne pouvaient, ce semble, se résigner à n'avoir point de part à cette vie de prières et de sacrifices qui excitait sans cesse leur envie et leur admiration : ils s'organisaient autant qu'ils le pouvaient sous une forme analogue. Ainsi s'explique l'apparition des *Frati gaudenti*, ou Chevaliers de la Vierge ⁵, qui, sans renoncer au monde, s'occupaient à rétablir en

¹ En 1256.

² En 1263.

³ En 1215.

⁴ En 1218.

⁵ En 1233.

l'honneur de Marie la paix et la concorde en Italie ; celle des Béguines, encore si nombreuses en Flandre, et qui ont pris sainte Élisabeth pour leur patronne ; enfin l'immense population des Tiers-Ordres de saint Dominique et de saint François, où pouvaient entrer toutes les personnes mariées et engagées dans le siècle qui voulaient se rapprocher de Dieu : c'était la vie monastique introduite dans la famille et la société.

En outre, comme si cette immense richesse de sainteté due aux ordres nouveaux n'avait pas suffi à cette glorieuse époque, des saints illustres sortirent en même temps des anciens ordres, de la hiérarchie, et de tous les rangs des fidèles. Nous avons déjà nommé saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, et sainte Hedwige de Pologne, qui se fit Cistercienne. A leurs côtés, il convient de placer saint Guillaume, archevêque de Bourges, lui aussi défenseur redoutable de la liberté ecclésiastique, et prédicateur de la croisade ; l'évêque de Die, Étienne de Châtillon (1208), et l'archevêque de Bourges, Ph. Berruyer (1266), tous deux béatifiés ; un autre saint Guillaume, abbé du Paraclet en Danemarck, où il avait porté la piété et la science des moines de sainte Geneviève de Paris dont il était ¹ ; dans l'ordre de saint Benoît, saint Sylvestre d'Osimo (1267), auteur d'une réforme qui a conservé son nom jusqu'à nos jours ; dans celui de Cîteaux, saint Thibault de Montmorency (1247) ; dans celui de Prémontré, le B. Hermann Joseph (1236), si célèbre par son ardent dévouement à la mère de Dieu, et les grâces éclatantes qu'il en reçut : enfin saint Nicolas de Tolentino ², qui, après soixante-dix ans d'une sainte vie, entendait chaque nuit les chants des Anges dans le ciel, qui l'enivraient tellement, qu'il ne savait plus comment vaincre

¹ Mort en 1209.

² Né en 1239.

son impatience de mourir. Parmi les saintes femmes, la B. Mafalda, fille du roi de Portugal; la B. Marie d'Oignies (1213), et cette douce sainte Humilité¹, abbesse de Valombreuse, dont le nom seul peint toute la vie. Parmi les Vierges, sainte Verdiane, l'austère recluse de Florence, qui étendait jusqu'aux serpens sa charité invincible²; sainte Zita, qui vécut et mourut humble servante à Lucques, et que cette république puissante ne dédaigna point de prendre pour sa patronne³; puis en Allemagne, sainte Gertrude et sa sœur sainte Mechilde, qui ont occupé au treizième siècle la même place que sainte Hildegarde au douzième, et sainte Catherine de Sienne au quatorzième, entre ces vierges sages à qui le Seigneur a révélé les plus intimes lumières de sa loi.

Enfin comment oublier parmi les merveilles du siècle d'Élisabeth, cet ouvrage que tous les siècles ont reconnu sans rival, l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont le glorieux anonyme n'a point été complètement levé, mais dont l'auteur présumé, Jean Gersen, abbé de Verceil, vivait à cette époque, avec laquelle du reste l'esprit de ce divin volume se trouve parfaitement d'accord. C'est la formule la plus complète et la plus sublime de l'ardente piété envers le Christ, d'une période qui avait déjà enfanté le Rosaire et le Scapulaire en l'honneur de Marie, et qui se clôt magnifiquement par l'institution de la fête du Saint-Sacrement, qui eut pour premier auteur une pauvre sœur de charité (sainte Julienne de Liège), pour confirmation le miracle de Bolsène⁴, et pour chantre saint Thomas d'Aquin⁵.

¹ Née en 1210.

² Morte en 1222.

³ Née en 1218. *Ecco uno degl'anzian di santa Zita*, dit le Dante, Inf. c. 21, pour désigner un magistrat de Lucques.

⁴ Née en 1222.

⁵ 1263 : la fête fut instituée en 1264 par Urbain IV, en mémoire de ce miracle.

⁶ On sait que ce fut lui qui com-

Nous ne craignons pas qu'on nous reproche d'insister trop longuement sur cette énumération des saints et des institutions religieuses d'une époque dont nous aspirons à donner une idée ; car tout homme qui aura étudié avec la moindre attention le moyen âge , saura parfaitement que ce sont là les véritables pivots de la société d'alors ; que la création d'un ordre nouveau était alors pour tous les esprits un événement bien plus important que la formation d'un nouveau royaume ou la promulgation d'une législation savante ; que les saints étaient alors les véritables héros du peuple , et qu'ils absorbaient à peu près toute la popularité de l'époque. Ce n'est qu'après avoir apprécié le rôle que jouaient dans l'opinion publique la piété et les miracles , ce n'est qu'après avoir étudié et compris la carrière de saint François et de saint Dominique , qu'on peut se rendre compte de la présence et de l'action d'un Innocent III et d'un saint Louis.

Mais ce n'était pas seulement sur le monde politique que s'exerçait l'empire de la foi et de la pensée catholique : dans sa majestueuse unité , elle embrassait tout l'esprit humain , et l'associait ou l'employait à tous ses développemens. Ainsi sa puissance et sa gloire sont profondément empreintes sur toutes les productions de l'art et de la poésie de cette époque , tandis qu'elle sanctifiait et consacrait , loin de les arrêter , tous les progrès de la science. Et ce treizième siècle , si fécond pour la foi , ne fut pas non plus stérile pour la science. Déjà nous avons nommé Roger Bacon et Vincent de Beauvais : c'est indiquer l'étude de la nature purifiée et ennoblie par la religion , en même temps que l'introduction de l'esprit de classification et de

posa les hymnes sublimes de l'office du Saint-Sacrement , *Pange lingua* , *Lauda Sion Salvatorem* , *Adoro te*

supplex. Un tableau à Bologne le représente écrivant le *Lauda Sion* sous la dictée des anges.

généralisation dans la direction des richesses intellectuelles de l'homme. Nous avons nommé saint Thomas et ses contemporains dans les ordres mendiants : c'est rappeler les plus belles gloires de la théologie, la première des sciences. Il ne faut pas en exclure ce fameux Pierre Lombard, le *Maître des sentences*, qui régna si long-temps sur les écoles, et mérita d'être commenté à la fois par le Docteur angélique et le Docteur séraphique ; ni Alain de Lille, le *Docteur universel*, qui vivait encore dans les premières années du siècle ; ni Guillaume Durand, qui en illustra la fin, et qui donna le code le plus complet de la Liturgique dans son *Rationale*. La plupart de ces grands hommes embrassaient à la fois la théologie, la philosophie et le droit, et leur nom appartient également à l'histoire de ces trois sciences. Raymond Lulle¹, que sa sainte vie fit honorer comme bienheureux, appartient plus spécialement à la philosophie. La traduction des œuvres d'Aristote, entreprise par les soins de Frédéric II, et devenue si rapidement populaire, ouvrit à cette dernière science des voies nouvelles dont nous ne devons constater que le commencement à l'époque qui nous occupe. La législation n'eut peut-être jamais de plus belle période. D'un côté, les papes, organes suprêmes en même temps de la foi et du droit, donnaient au droit canonique tous les développemens que comportait cette magnifique garantie de la civilisation chrétienne, siégeaient eux-mêmes comme juges avec une assiduité exemplaire², publiaient des collections immenses, fondaient des écoles nombreuses. De l'autre,

¹ Né en 1234.

² Innocent III siégeait trois fois par semaine ; Grégoire IX, Innocent IV et Boniface VIII, étaient de célèbres ju-

risconsultes : nous avons déjà parlé de saint Raymond de Penafort et du cardinal Henri de Suze, placé par le Dante dans son *Paradis*.

on voyait naître la plupart des législations nationales de l'Europe, les grands Miroirs de Souabe et de Saxe, les premières lois publiées en allemand par Frédéric II à la diète de Mayence, le code donné par lui à la Sicile; en France, les établissemens de saint Louis, accompagnés du *Droit Coutumier* de Pierre-des-Fontaines, et de la *Coutume de Beauvoisis* de Philippe de Beaumanoir; enfin la version française des *Assises de Jérusalem*, où se trouve le résumé le plus complet qui nous soit resté du droit chrétien et chevaleresque. Tous ces précieux monumens de la vieille organisation chrétienne du monde, nous sont restés dans les langues mêmes des divers peuples, et se distinguaient moins encore à ce titre, que par leur esprit généreux et pieux, de ce funeste droit romain, dont les progrès allaient bientôt en altérer tous les principes. A côté de ces sciences intellectuelles, la médecine fleurissait dans ses métropoles de Montpellier et de Salerne, toujours sous l'influence et avec l'alliance de l'Église: et le pape Jean XXI, avant de monter sur le trône pontifical, trouvait le loisir de composer le *Trésor des pauvres*, ou *Manuel de l'Art de guérir*. L'introduction de l'algèbre, des chiffres arabes¹, l'invention, ou du moins l'admission générale de la boussole², signalent encore cette époque comme une des plus importantes pour les destinées de l'humanité.

Mais c'est bien plus encore dans l'art que se manifeste le génie créateur de ce siècle: car c'est lui qui voit éclore cette douce et majestueuse puissance de l'art chrétien, dont l'éclat ne devait pâlir que sous les Médicis, lors de ce qu'on appelle la *Renaissance*, et qui fut en effet la renais-

¹ Elle eut lieu en Italie, sous Frédéric II, par Léonard Tibonacci, et en France sous saint Louis.

² Voyez la *Bible Guyot*, du temps de Philippe-Auguste.

sance de l'idolâtrie païenne dans les lettres et les arts¹; c'est le treizième siècle qui commence avec Cimabuë et la cathédrale de Cologne cette longue série de splendeurs qui ne finit qu'à Raphaël et au Dôme de Milan. L'architecture, le premier des arts pour la durée, la popularité et la sanction religieuse, devait être aussi le premier à subir la nouvelle influence qui s'était développée chez les peuples chrétiens, le premier où s'épanouiraient leurs grandes et saintes pensées. Il semble que cet immense mouvement des âmes que représentent saint Dominique, saint François et saint Louis, ne pouvait avoir d'autre expression que ces gigantesques cathédrales qui paraissent vouloir porter jusqu'au ciel, au sommet de leurs tours et de leurs flèches, l'hommage universel de l'amour et de la foi victorieuse des chrétiens. Les vastes basiliques des siècles précédens leur paraissent trop nues, trop lourdes, trop vides, pour les nouvelles émotions de leur piété, pour l'élan rajeuni de leur foi. Il faut à cette vive flamme de la foi le moyen de se transformer en pierre et de se léguer ainsi à la postérité. Il faut aux pontifes et aux architectes quelque combinaison nouvelle qui se prête et s'adapte à toutes les nouvelles richesses de l'esprit catholique : ils la trouvent en suivant ces colonnes qui s'élèvent vis-à-vis l'une de l'autre dans la basilique chrétienne, comme des prières qui, en se rencontrant devant Dieu, s'inclinent et s'embrassent comme des sœurs : dans cet embrassement, ils trouvent l'ogive. Par son apparition, qui ne devient un fait général qu'au treizième siècle, tout est modifié, non pas dans le

¹ On connaît l'exclamation du pape Adrien VI en arrivant à Rome après la mort de Léon X, à la vue de toutes les statues antiques qu'on avait déter-
rées : *Proh! Idola barbarorum!* Elle

était, certes, dictée autant par un juste sentiment de l'art chrétien que par l'émotion pieuse du chef de l'Église catholique.

sens intime et mystérieux des édifices religieux, mais dans leur forme extérieure. Au lieu de s'étendre sur la terre comme de vastes toits destinés à abriter les fidèles, il faut que tout jaillisse et s'élançe vers le Très-Haut. La ligne horizontale disparaît peu à peu, tant l'idée de l'élévation, de la tendance au ciel domine. A dater de ce moment, plus de cryptes, plus d'églises souterraines; la pensée chrétienne, qui n'a plus rien à craindre, se produira tout entière au grand jour. « Dieu ne veut plus, » dit le *Titu-rel*, le plus grand poème de l'époque, et où se trouve formulé l'idéal de l'architecture chrétienne, « Dieu ne veut « plus que son cher peuple se rassemble d'une manière « timide et honteuse dans des trous et des cavernes ». » Comme il a voulu donner tout son sang pour Dieu dans les croisades, ce cher peuple veut maintenant donner toutes ses fatigues, toute son imagination, toute sa poésie, pour qu'on fasse à ce même Dieu des palais dignes de lui. D'innombrables beautés fleurissent de toutes parts dans cette germination de la terre fécondée par le catholicisme, et qui semble reproduite dans chaque église par la merveilleuse végétation des chapiteaux, des clochetons et des fenestragés. Nous serions entraînés mille fois trop loin si nous entrions dans le détail de tout ce que cette transformation de l'architecture au treizième siècle a valu au monde de grandeur et de poésie. Il faut nous borner à constater que la première et la plus complète production, au moins en Allemagne, de l'architecture dite *gothique* ou ogivale, a été l'église bâtie sur le tombeau de *la chère sainte Eli-*

¹ Boisserée, *Essai sur la description de Cologne*, a rendu un nouveau et essentiel service à l'art par la publication du *Titu-rel*. Munich, 1834. Ce savant, déjà illustre par sa *Cathédrale*

*sabeth*¹, avec le produit des offrandes de la foule de pèlerins qui y affluait. Il nous faut aussi rappeler au moins les noms de quelques unes des immortelles cathédrales qui s'élevaient en même temps sur tous les points de l'Europe chrétienne, et qui, si elles ne furent pas toutes achevées alors, eurent leur plan tracé par la main d'hommes de génie qui ont dédaigné de nous laisser leur nom; ils aimaient trop Dieu et leurs frères pour aimer la gloire. C'étaient en Allemagne, après Marbourg, Cologne (1246)², l'église-modèle, où l'espérance de la foi se montre plus longue que sa durée, mais qui, restée suspendue dans sa gloire, est comme un défi jeté à l'impuissance moderne; Cologne, qui forme, avec Strasbourg et Fribourg, la magnifique trilogie gothique des bords du Rhin. En France, Chartres, dédiée en 1260, après un siècle et demi de persévérance; Reims (1232), la cathédrale de la monarchie; Amiens (1228), Beauvais (1250), la Sainte-Chapelle et Saint-Denis; la façade de Notre-Dame (1223): en Belgique, Sainte-Gudule de Bruxelles (1226); et l'église des Dunes, bâtie par quatre cents moines en cinquante ans (1214-62): en Angleterre, Salisbury, la plus belle de toutes (1220); une moitié de York (1227-60); le chœur d'Ély (1235); la nef de Durham (1212), et l'abbaye nationale de Westminster (1247): en Espagne, Burgos et Tolède, fondées par saint Ferdinand (1228): et presque toutes ces œuvres colossales, entreprises et menées à fin par une seule ville ou un seul chapitre, tandis que les plus puissans royaumes d'aujourd'hui seraient hors d'état avec toute leur fiscalité

¹ M. Möller, célèbre architecte allemand de nos jours, a publié un ouvrage spécial in-folio sur cette église.

(V. le ch. xxxi de notre histoire.)

² Les dates entre parenthèses marquent le commencement des travaux.

d'en achever une seule. Victoire majestueuse et consolante de la foi et de l'humilité sur l'orgueil incrédule, victoire qui étonnait dès ce temps-là même les âmes simples, et arrachait à un moine ce cri de naïve surprise : « Comment se fait-il que dans des cœurs si humbles il y ait un si fier génie ? »

La sculpture chrétienne ne pouvait que suivre les progrès de l'architecture, et commençait dès lors à porter ses plus beaux fruits. Ces belles rangées de saints et d'anges qui peuplent les façades des cathédrales, sortent alors de la pierre ¹. On voit s'introduire l'usage de ces tombes où apparaissent, dormant du sommeil des justes, l'époux à côté de l'épouse, leurs mains quelquefois entrelacées dans la mort comme elles l'avaient été dans la vie ; ou encore la mère couchée au milieu de ses enfans : ces statues si graves, si pieuses, si touchantes, empreintes de toute la placidité du trépas chrétien ; la tête soutenue par de petits anges, qui semblent avoir recueilli le dernier soupir ; les jambes croisées, quand on avait été à la croisade ². Les reliques des saints que l'on avait rapportées en si grand nombre de Byzance conquise, ou que fournissait sans cesse la gloire des élus contemporains, était une occasion perpétuelle de travail pour la sculpture catholique. La châsse si richement décorée de sainte Élisabeth, est un monument de ce qu'elle pouvait déjà produire en son enfance, quand la piété fervente l'inspirait. Celle de sainte Geneviève valut à son auteur, Raoul l'orfèvre, les premières lettres de noblesse qui

¹ Et mirum in tam humili corde potuisse inesse tam magnum animum. Vitâ Hugonis abb. ap. Digby, Mores Catholicici.

² Warton, Essay on gothic architecture.

³ Bloxam, Monumental architect. sculpt., p. 141. Les plus anciens exemples sont ceux de Guillaume-Longue-Épée à Salisbury, des fils de saint Louis à Royaumont.

furent données en France : et c'est ainsi que dans la société chrétienne l'art a triomphé avant la richesse de l'inégalité de la naissance.

Quant à la peinture, quoiqu'elle ne fit que de naître, déjà elle annonçait son glorieux avenir. Les vitraux, qui devenaient d'un usage universel, lui offraient un champ nouveau, en versant sur toutes les cérémonies du culte une nouvelle et mystérieuse lumière. Les miniatures du *Missel* de saint Louis et des *Miracles de la Sainte-Vierge*, par Gautier de Coinsy, qu'on voit à la Bibliothèque royale, montrent ce que pouvait déjà produire l'inspiration chrétienne. En Allemagne commençait déjà à poindre cette école si pure, si mystique du Bas-Rhin, qui devait plus que toute autre unir le charme et l'innocence de l'expression à l'éclat du coloris. Et déjà la popularité de cet art naissant était si grande, que l'on ne cherchait plus l'idéal de la beauté dans la nature déchue, mais bien dans ces types mystérieux et profonds dont d'humbles artistes avaient puisé le secret au sein de leurs contemplations religieuses¹.

Nous n'avons pas encore nommé l'Italie ; c'est qu'elle mérite une place à part dans cette trop rapide énumération. En effet, cette patrie éternelle de la beauté devançait et surpassait déjà le reste du monde dans le culte de l'art chrétien ; Pise et Sienne, encore aujourd'hui si belles dans leur mélancolie et leur abandon, servaient de berceau à cet art, et préparaient les voies à Florence, qui devait en être la première capitale. Quoique déjà peuplées depuis un siècle d'admirables édifices, Pise ciselait le déli-

¹ Wolfram d'Eschenbach, un des plus célèbres poètes de l'Allemagne à cette époque (1220), pour donner une idée de la beauté d'un de ses héros,

dit que les peintres de Cologne ou de Maestricht n'auraient pu le faire mieux. Ap. Passavant, *Kunstreise*, p. 403.

cieux bijou de Santa-Maria della Spina (1230), et préparait le Campo Santo¹, monument unique de la foi, de la gloire et du génie d'une cité chrétienne; Sienne voulait bâtir une nouvelle cathédrale (1225) qui devait tout surpasser si elle avait pu être achevée². Dans ces deux villes, Nicolas Pisan³ et son illustre famille fondaient cette sculpture si vivante et si pure qui donnait du cœur à la pierre, et ne devait finir qu'avec la chaire de Santa-Croce à Florence. Giunta de Pise et Guido de Sienne annoncent en même temps dans la peinture l'école grave et inspirée qui devait si tôt grandir sous Cimabuë et Giotto, et toucher au ciel avec le bienheureux moine de Fiesole. Florence accueillait une œuvre de Cimabuë comme un triomphe, et croyait qu'un ange était venu du ciel pour peindre cette tête vraiment angélique de Marie dans l'Annonciation, que l'on y vénère encore⁴. Orvieto voyait s'élever une cathédrale digne de figurer au milieu de celles du Nord (1206-1214) : Naples avait sous Frédéric II son premier peintre et son premier sculpteur⁵; enfin Assise élevait dans sa triple et pyramidale église, au dessus du tombeau de saint François, le sanctuaire des arts en même temps que d'une irrésistible ardeur pour la foi. Plus d'un Franciscain se distinguait déjà dans la peinture; mais l'influence de saint François sur les artistes laïcs fut désormais immense : ils semblaient avoir trouvé le secret de toute leur inspiration dans le développement prodigieux qu'il avait

¹ Le plan en fut conçu en 1200 par l'archevêque Ubaldo, et ne fut exécuté qu'en 1278.

² Rumohr, *Italiänische Forschungen*, t. II, p. 127.

³ Fleurit de 1207 à 1230 : ses chefs-d'œuvre sont la chaire du baptistère

de Pise, celui du dôme de Sienne, et le tombeau de saint Dominique à Bologne.

⁴ A l'église des Servites; elle fut peinte selon la légende en 1252.

⁵ Tommaso da Stefani et Nicolas Masuccio.

donné à l'élément de l'amour ; ils placèrent désormais sa vie et celle de sainte Claire à côté de celle du Christ et de sa mère , dans le choix de leurs sujets ¹ ; et l'on vit tous les peintres célèbres de ce siècle et du suivant aller lui payer leur tribut , en ornant de leurs peintures la basilique d'Assise. C'était près de là aussi que devait naître l'école mystique de l'Ombrie , qui , dans le Pérugin et dans Raphaël avant sa chute , a atteint le dernier terme de la perfection de l'art chrétien. On eût dit que , par une douce et merveilleuse justice , Dieu avait voulu accorder la couronne de l'art , la plus belle parure du monde , au lieu de la terre d'où s'étaient élevées vers lui les plus ferventes prières et les plus nobles sacrifices ².

Si l'art était déjà si riche au temps dont nous parlons , et répondait si bien au mouvement des âmes , que ne dirions-nous pas de la poésie , sa sœur ? Jamais , certes , elle n'a joué un rôle aussi populaire et aussi universel qu'alors. L'Europe semblait un vaste atelier de poésie , d'où sortait chaque jour quelque œuvre , quelque cycle nouveau. C'est qu'à part l'abondance des inspirations , les peuples commençaient à user d'un instrument qui devait prêter une force immense au développement de leur imagination. En effet , cette première moitié du treizième siècle , que nous avons déjà vu tant produire , fut aussi l'époque de la floraison , de l'expansion de toutes les langues vivantes de l'Europe , celle où elles commencèrent à la fois à produire des monumens qui nous sont restés. Des traductions de la

¹ Rumohr , tom. II , p. 213.

² Tout ce que nous venons d'indiquer sur la peinture et l'art en général , et surtout sur l'influence que saint François a exercée , se trouvera établi et éloquemment développé dans le livre

que M. Rio publiera incessamment sur la *Poésie Chrétienne*. Cet ouvrage , nous en avons la confiance , est destiné à effectuer une salutaire révolution dans l'étude et l'appréciation de l'art.

Bible ¹, des recueils de législation ², faits pour la première fois dans des idiômes modernes, prouvent leur importance croissante. Chaque peuple se trouva ainsi avoir à sa disposition une sphère d'activité toute fraîche pour sa pensée, où le génie national put se dégager à l'aise. La prose se forma pour l'histoire, et l'on vit bientôt des chroniques faites pour le peuple, et souvent par lui, prendre place à côté de ces chroniques latines, si long-temps méprisées, et qui renferment cependant tant d'éloquence, tant de beautés tout-à-fait inconnues au latin classique. Cependant la poésie conserva long-temps la suprématie que lui donnait son droit de primogéniture. On la voit dès-lors dans presque tous les pays de l'Europe se revêtir de toutes les formes que l'on s'est long-temps figuré comme réservées à la civilisation païenne ou moderne. L'épopée, l'ode, l'élégie, la satire, le drame lui-même, ont été aussi familiers aux poètes de cette période, qu'à ceux des siècles d'Auguste et de Louis XIV. Et quand on lit leurs œuvres avec la sympathie qu'entraîne une foi religieuse identique avec la leur, avec l'appréciation impartiale d'une société où l'âme dominait à un si haut point la matière, avec une indifférence assez facile à concevoir pour les règles de la versification moderne, on se demande ce qui a donc été inventé de nouveau par les écrivains des siècles plus récents; on cherche ce que la pensée et l'imagination ont gagné en échange

¹ En castillan, par ordre du roi Alphonse; en français, par Guyart Desmoulins.

² Voyez plus haut p. lxx pour les recueils de droit français et allemands.

³ Nous n'en saurions citer de meilleur exemple que la vie de sainte Elisabeth par Théodoric de Thuringe: les fréquentes citations que nous en

ferons pendant le cours de notre récit pourront en donner une idée au lecteur. Parmi les principaux historiens latins de cette époque, il faut citer Saxo Grammaticus, pour les royaumes scandinaves, le B. Vincent Kadlubek, pour la Pologne, et le cardinal Jacques de Vitry, pour les croisades et les guerres de religion.

des purs trésors qu'elles ont perdus. Car, il faut le savoir, tous les sujets dignes d'un culte littéraire ont été chantés par ces génies méconnus, et glorifiés par eux devant leurs contemporains ; Dieu et le ciel, la nature, l'amour, la gloire, la patrie, les grands hommes, rien ne leur a échappé. Il n'est pas un secret de l'âme qu'ils n'aient découvert, pas une mine de sentiment qu'ils n'aient exploitée, pas une fibre du cœur humain qu'ils n'aient remuée, pas une corde de cette lyre immortelle dont ils n'aient tiré des accords délicieux.

Pour commencer par la France, non seulement sa langue, formée par les trouvères du siècle précédent et les sermons de saint Bernard, était devenue une richesse nationale, mais sous saint Louis elle prit cet ascendant européen qu'elle n'a jamais perdu depuis. Tandis que le maître du Dante, Brunetto Latini, écrivait son *Tesoro*, espèce d'Encyclopédie, en français, parce que c'était, selon lui, la langue la plus répandue en Occident, saint François chantait le long des routes des cantiques en français¹. La prose française, qui devait être l'instrument de saint Bernard et de Bossuet, ouvrait avec Villehardouin et Joinville la série de ces grands modèles qu'aucune nation n'a surpassés ; mais la poésie, comme partout alors, était bien plus féconde et plus goûtée. Nous ne dirons rien de la littérature provençale des troubadours, quoique la critique moderne ait daigné lui laisser sa réputation, et quoiqu'elle fût encore dans tout son éclat au treizième siècle ; parce que nous croyons qu'elle ne renferme aucun élément catholique, qu'elle s'est bien rarement élevée au dessus du culte de la beauté matérielle, et qu'elle représente, sauf

¹ On raconte même que son nom de François lui fut donné au lieu de celui de son père, à cause de sa grande habitude de la langue française.

quelques exceptions, la tendance matérialiste et immorale des hérésies méridionales de cette époque. Tout au contraire, dans la France du Nord, à côté des fabliaux et de certaines œuvres lyriques qui se rapprochaient trop du caractère licencieux des troubadours, l'épopée nationale et catholique y apparaissait dans toute sa splendeur. Les deux grands cycles où se concentre la plus haute poésie des siècles catholiques, celui des épopées carlovingiennes, et celui de la Table Ronde et du Saint-Graal, inaugurés au siècle précédent par Chrestien de Troyes, se peuplèrent alors de ces *romans* dont la popularité était immense. Le *roman de Roncevaux*, dans la forme où nous le possédons aujourd'hui, ceux de *Gerard de Nevers*, de *Partenopex de Blois*, de *Berthe aux grands pieds*, de *Renaud de Montauban*, des *quatre fils d'Aymon*, ces transfigurations des traditions françaises sont toutes de cette époque; comme aussi ceux du *Renart* et de la *Rose*, qui ont conservé plus long-temps une certaine vogue. Plus de deux cents poètes, dont les œuvres nous sont restées, fleurissaient dans ce siècle¹ : un jour peut-être, les catholiques s'aviseront d'aller chercher dans leurs œuvres quelques unes des plus charmantes productions de la muse chrétienne, au lieu de croire, comme Boileau, que la poésie ne vint en France qu'avec Malherbe. Il nous faut bien nommer parmi eux Thibaut, roi de Navarre, qui a chanté la Croisade et la sainte Vierge avec un si pur enthousiasme, qui a mérité les éloges du Dante, et qui léguait son cœur en mourant aux pauvres Clarisses qu'il avait fondées à Provins; son ami Auboin de Sézanne; Raoul de Coucy, dont le

¹ Voyez leur énumération dans l'histoire littéraire de France, tom. XVI et XVII; Roquefort, Etat de la poésie

française; P. Paris, le Romancero français.

nom au moins est resté populaire , tué à la Massoure, sous les yeux de saint Louis ; le prieur Gauthier de Coinsy ¹, qui a élevé à la gloire de Marie un si beau monument dans ses *Miracles* ; puis cette femme d'origine inconnue, mais à qui son talent et le succès national qu'elle obtint ont valu le beau nom de Marie de France ; enfin Rutebeuf, qui ne crut pas pouvoir trouver d'héroïne plus illustre à chanter que notre Élisabeth. En même temps Étienne Langton, que nous avons déjà vu primat d'Angleterre et auteur de la grande Charte, entremêlait de vers ses sermons, et écrivait le premier drame connu des modernes, dont la scène est dans le ciel, où la justice, la vérité, la miséricorde et la paix discutent le sort d'Adam après sa chute, où J.-C. seul peut les réconcilier ². Nous ne faisons ici que jeter un regard fugitif sur une époque où la poésie jouait un rôle si populaire dans les mœurs françaises, que saint Louis ne dédaignait pas d'admettre des ménétriers ou poètes ambulans à sa table royale, et que ces mêmes hommes avaient le droit de s'affranchir de tout péage moyennant une chanson.

En Allemagne, le treizième siècle est le moment le plus brillant de cette admirable poésie du moyen âge. C'est l'aveu unanime des nombreux savans qui ont réussi à la rendre de nouveau populaire dans ce pays. Et nous le disons avec une conviction profonde, nulle poésie n'est plus belle, nulle n'est empreinte d'une telle jeunesse de cœur et de pensée, d'un enthousiasme si ardent, d'une pureté si sincère : nulle part enfin les nouveaux élémens que le christianisme a déposés dans l'imagination humaine,

¹ Né en 1177, mort en 1236.

² Delarue, *Archæologia*, tom. XIII. On regarde Jean Bodel d'Arras comme le plus notable poète dramatique de

cette époque ; son beau drame intitulé *Jeu de S. Nicolas*, nous a été révélé par M. Onésime Leroy, dans son ouvrage sur les mystères.

n'ont remporté un plus noble triomphe. Que ne pouvons-nous rendre un hommage plus éclatant aux délicieuses émotions que son étude nous a values, lorsque pour connaître sous toutes ses faces le siècle d'Élisabeth, nous avons ouvert les volumes où dort cette merveilleuse beauté! Avec quelle surprise, quelle admiration avons-nous vu tout ce que la grâce, la finesse, la mélancolie semblent réserver à la maturité du monde, réuni à la naïveté, à la simplicité, à l'ardente et grave piété des premiers âges! Tandis que la famille des épopées de race purement germanique et scandinave s'y développe à la suite des *Nibelungen*¹, de cette magnifique Iliade des races germaniques, le double cycle français et breton dont nous avons parlé plus haut, y trouve des interprètes sublimes dans des poètes qui savaient, tout en conservant le fond de traditions étrangères, marquer leurs œuvres d'une nationalité incontestable. Leurs noms sont encore presque inconnus en France, comme l'étaient il y a trente ans ceux de Schiller et de Goethe, mais ils ne le seront peut-être pas toujours. Le plus grand d'entre eux, Wolfram d'Eschenbach², a donné à son pays une amirable version du *Parceval*, et la seule que le monde possède du *Titurel*³, ce chef-d'œuvre du génie catholique qu'il ne faut pas craindre de placer, dans l'énumération de ses gloires, aussitôt après la *Divine comédie*. A côté de lui, Godefroi de Strasbourg publie le *Tristan*, où se résume tout l'amour des siècles chevaleresques, ainsi que les plus belles légendes de la Table Ronde; et Hartmann de l'Aue, l'*Iwain*, en même temps que la légende exquise du *pauvre Henri*, où ce poète chevalier

¹ Ce poème célèbre, dans la forme où nous le possédons, date des premières années du treizième siècle.

² Fleurissait de 1213 à 1220.

³ L'original français de Guyot de Provins est perdu.

prend pour héroïne une pauvre fille de paysan et se plaît à réunir en elle tout ce que la foi et les mœurs de son temps pouvaient donner d'inspirations sur le dévouement et le sacrifice, le mépris de la vie et de ses biens, l'amour du ciel. Combien d'autres épopées religieuses et nationales, qu'il serait maintenant inutile même de nommer ! Mais le génie lyrique n'était pas moins abondant sur ce riche sol de l'Allemagne que le génie épique. La pédante et ignorante critique des siècles incrédules n'a pas réussi à effacer les souvenirs nationaux de cette brillante et nombreuse phalange de chantres d'amour (*Minnesænger*)¹ qui sortit de 1180 à 1250 des rangs de la chevalerie allemande, ayant à sa tête par la naissance, l'empereur Henri VI, mais par le génie, Walther de Vogelweide, dont les écrits sont comme le miroir de toutes les émotions de son temps, et le résumé le plus complet de cette ravissante poésie. Aucun de ses rivaux et de ses contemporains n'a réuni à un plus haut degré aux affections de la terre, à un patriotisme zélé et jaloux, l'enthousiasme des choses saintes, l'enthousiasme pour la croisade où il avait été combattre, et par dessus tout pour la Vierge mère, dont il a chanté la miséricorde et les douleurs mortelles avec une tendresse sans égale. On voit bien chez lui que ce n'était pas seulement l'amour humain, mais encore l'amour céleste et toutes ses richesses dont la science lui

¹ Telles sont le *Wigalois*, par Wirnt de Gravenberg, vassal de l'aïeul d'Elisabeth, et qui accompagna son mari à la croisade; *Guillaume d'Orange*, que le beau-père d'Elisabeth demanda à Wolfram d'Eschenbach; *Floires et Blanchefleur*, par Conrad de Flecke; le *Chant de Roland*, par le

prêtre Conrad; *Barlaam et Josaphat*, par Rodolphe de Hohenems, etc.

² La principale collection de leurs œuvres est à la Bibliothèque royale à Paris, dans le manuscrit dit de Manesse. Elle renferme les vers de cent trente-six poètes.

avait mérité, à lui et à ses parcils, leur titre de *Chantres d'Amour*. Marie, partout reine de la poésie chrétienne, l'était surtout en Allemagne : et nous ne pouvons nous empêcher de nommer parmi ceux qui lui ont offert dans leurs vers le plus pur encens, Conrad de Wurtzbourg, qui dans sa *Forge dorée*, semble avoir voulu concentrer tous les rayons de tendresse et de beauté dont elle avait été entourée par la vénération du monde chrétien. Et comme pour nous rappeler que tout dans ce siècle doit nous rattacher à sainte Elisabeth, nous voyons les sept chefs de ces poètes épiques et de ces chantres d'amour s'assembler en concours solennel à la cour de Thuringe, chez leur protecteur spécial le landgrave Hermann, beau-père de notre sainte, au moment même de sa naissance : les chants qui furent le produit de la rencontre de cette brillante pléiade forment, sous le nom de *Guerre de la Wartbourg*, une des manifestations les plus éclatantes du génie germanique, et un des trésors les plus abondans du mysticisme légendaire du moyen âge, en même temps qu'une couronne de poésie pour le berceau d'Élisabeth.

On voit partout des têtes couronnées parmi les poètes de cet âge, mais dans la péninsule Ibérique, ce sont les rois qui guident les premiers pas de la poésie. Pierre d'Aragon est le plus ancien troubadour d'Espagne. Alphonse le Sage, fils de saint Ferdinand, et qui mérita avant François I^{er} le titre de *père des lettres*, historien et philosophe, fut aussi poète ; on n'a guère de vers espagnols plus anciens que ses cantiques à la Vierge et le touchant récit qu'il fit de la guérison miraculeuse de son père en langue galicienne¹. Denis I^{er}, roi de Portugal, est le premier poète connu de son royaume. En Espagne commençait

¹ V. Act. SS. Bollandist. Maii, t. VII.

avec le plus vif éclat cette admirable effusion de splendeur chrétienne qui s'y est prolongée bien plus long-temps qu'en aucune autre contrée, et ne s'éclipsa qu'après Calderon. Tandis que la poésie légendaire y jetait une douce lumière dans les œuvres du bénédictin Gonzales de Berceo¹, chantre vraiment inspiré de Marie et des saints de sa patrie, on voit surgir l'épopée espagnole dans ces fameuses *Romances*², qui forment pour l'Espagne une gloire à part, qu'aucune autre nation ne saurait lui disputer; où sont enregistrées toutes les luttes et les beautés de son histoire, qui ont doté le peuple de souvenirs immortels, et qui ont réfléchi tout ce qu'il y avait d'éclat et de prestige dans l'élégance et la galanterie des Maures, sans jamais perdre ce sévère caractère catholique qui consacrait en Espagne plus que partout la dignité de l'homme, la féaulté du vassal et la foi du chrétien.

L'Italie ne vit naître le Dante qu'à la fin de la période³ que nous envisageons, mais elle l'annonçait noblement. La poésie, moins précoce qu'en France et en Allemagne, ne commença qu'alors à jaillir de son sein, mais ce fut avec une abondance prodigieuse⁴. Sur tous les points de cette noble et féconde terre, s'élèvent des écoles de poètes, comme bientôt devaient s'élever des écoles d'artistes. En Sicile, la muse italienne a son premier berceau⁵; elle y paraît pure, animée, amoureuse de la nature, délicate,

¹ 1198-1268. Ses œuvres ont été publiées par Sanchez, tom. II.

² Celles du *Cid*, regardées comme les plus anciennes, ne sauraient, d'après les meilleurs juges, avoir été composées avant le treizième siècle.

³ Il naquit en 1265.

⁴ Il faut voir le recueil intitulé *Poeti*

del primo secolo, c'est-à-dire du treizième, où l'on trouve des chefs-d'œuvre bien faits pour déconcerter ceux qui se figurent que la poésie italienne n'a commencé qu'avec le Dante.

⁵ C'est du moins l'avis du Dante, *De Vulg. Eloq.*, I, 12, et de Pétrarque, *Trionfo d'amore*, v. 33.

sympathisant vivement avec le génie français qui devait deux fois faire de la Sicile son apanage, mais toujours profondément catholique¹. A Pise et à Sienne, elle est plus grave, plus solennelle, comme les beaux monumens que ces villes ont conservés. A Florence et dans les villes environnantes, elle est tendre, abondante, pieuse, en tout digne de sa patrie². C'était une véritable légion de poètes, qui avait pour chefs l'empereur Frédéric II, les rois Enzo et Mainfroy ses fils, son chancelier Pierre Desvignes³; puis ce Guittone d'Arezzo, poète si fécond, et quelquefois si éloquent et si touchant, loué avec ardeur par Pétrarque et imité par lui; enfin Guido Guinicelli, que le Dante n'a pas hésité à proclamer son maître⁴. Mais tous avaient été devancés et surpassés par saint François d'Assise⁵: son influence devait vivifier l'art, son exemple devait enflammer les poètes. Tout en réformant le monde, Dieu lui permet d'user le premier de cette poésie qui allait produire le Dante et Pétrarque. Comme c'était son âme seule qui lui inspirait ses vers, et qu'il ne suivait aucune règle, il les faisait corriger par le frère Pacifique, qui était devenu son disciple, après avoir été le poète lauréat de Frédéric II; et puis tous deux s'en allaient le long des chemins, chantant au peuple ces hymnes nouveaux, et leur disant qu'ils étaient les musiciens de Dieu, qui ne voulaient d'autre salaire que la pénitence des pécheurs. Nous les avons encore

¹ Voyez le beau chant à l'Hostie de Guglielmotto d'Otrante en 1236.

² Il nous faut surtout citer les charmantes poésies du Notajo d'Oltrarno (1240); on les trouve dans Crescimbeni et les *Rime Antiche*.

³ On lui attribue le premier sonnet italien.

⁴ *Purgat.* cant. vi.

⁵ Nous devons rappeler ici le beau travail de M. Gœrres, intitulé *S. François d'Assise Troubadour*, traduit dans la *Revue Européenne* de 1833. Il n'y a point de vers italiens dont on puisse avec certitude fixer la date avant ceux de saint François. Nous avons parlé plus haut des belles poésies de saint Bonaventure.

ces chants radieux où le pauvre mendiant célébrait les merveilles de l'amour d'en haut, dans la langue du peuple, et avec une passion qu'il craignait lui-même de voir accuser de folie.

Nullo donca oramai più mi riprenda,
 Se tal amore mi fa pazzo gire.
 Già non e core che più si difenda,
 D'amor si preso, che possa fuggire.
 Pensi ciascun come cor non si fenda,
 Fornace tal come possa patire....
 Data m'è la sentenzaia,
 Che d'amore io sia morto.
 Già non voglio conforto,
 Se non morir d'amore.....
 Amore, amore grida tutto 'l mondo :
 Amore, amore ogni cosa clama....
 Amore, amore tanto penarmi fai,
 Amore, amore nol' posso patire :
 Amore, amore tanto mi ti dai,
 Amore, amore, ben credo morire :
 Amore, amore tanto preso m' hai,
 Amore, amore, famm' in te transire :
 Amore dolce languire,
 Amor mio desioso,
 Amor mio diletto,so,
 Annegami in amore †.

Non, jamais cet amour qui était, comme nous l'avons vu, toute sa vie, n'a poussé un cri si enthousiaste, si vraiment céleste, si pleinement détaché de la terre : il l'était tellement, que non seulement les siècles suivans n'ont jamais pu l'égaliser, mais qu'ils n'ont pas même su le comprendre. On connaît mieux ce célèbre cantique à son frère le soleil, composé après une extase où il avait reçu la certitude de son salut. A peine échappé de son cœur, il va le

† Rime di S. Francesco, dans Crescimbeni, Commentarj della volgar poesia.

chanter sur la place publique d'Assise, où l'évêque et le podestat allaient en venir aux mains. Mais aux accens de cette lyre divine, la haine s'éteint dans les cœurs, les ennemis s'embrassent en pleurant, et la concorde renaît ramenée par la poésie et la sainteté.

Enfin, la plus haute et la plus belle des poésies, la liturgie, produit en ce siècle quelques uns de ses chefs-d'œuvre les plus populaires, et si saint Thomas d'Aquin lui donne le *Pange lingua*, et l'office admirable du Saint-Sacrement, c'est un disciple de saint François, Thomas de Celano, qui nous lègue le *Dies Iræ*, ce cri de sublime terreur, et un autre, le B. Jacopone, qui dispute à Innocent III la gloire d'avoir composé, dans le *Stabat Mater*, le plus beau chant qu'ait inspiré la plus pure et la plus touchante des douleurs.

Nous voici revenus à saint François, et on peut dire que cette époque, dont nous avons entrepris d'esquisser les traits les plus saillans, peut se résumer tout entière dans les deux grandes figures de saint François d'Assise et de saint Louis de France.

L'un, homme du peuple, et qui fit pour le peuple plus que n'avait encore fait personne, en élevant la pauvreté à la dignité suprême, en la prenant pour condition et pour sauve-garde d'une influence toute nouvelle sur les choses du ciel et de la terre; investi de cette vie surnaturelle du Christianisme, qui a si souvent conféré la souveraineté spirituelle aux derniers de ses enfans; jugé par ses contemporains comme l'homme qui avait marché le plus près des traces du Christ; enivré pendant toute sa vie d'amour

divin; et par la toute-puissante vertu de cet amour, orateur, poète, législateur, conquérant.

L'autre, laïc, chevalier, pèlerin, croisé, roi ceint de la première couronne chrétienne, brave jusqu'à la témérité, n'hésitant pas plus à exposer sa vie qu'à courber sa tête devant Dieu; amoureux du danger, de l'humiliation, de la pénitence; champion infatigable de la justice, de l'opprimé, du faible; personnification sublime de la chevalerie chrétienne dans toute sa pureté, et de la véritable royauté dans toute son auguste grandeur. Tous deux dévorés de la soif du sacrifice, du martyre; tous deux perpétuellement préoccupés du salut de leur prochain; tous deux marqués de la croix du Christ, François dans les glorieuses plaies qui lui sont communes avec le Crucifié, et Louis dans *ce milieu du cœur où gît l'amour* ¹.

Ces deux âmes si identiques dans leur nature et leur tendance, si bien faites pour se comprendre et se chérir, ne se rencontrèrent jamais sur la terre. Mais une pieuse et touchante tradition veut que saint Louis soit allé en pèlerinage au tombeau de son glorieux contemporain, et qu'il y ait trouvé un digne successeur de saint François dans un de ses disciples les plus vénérés, le B. Ægidius. L'histoire de leur rencontre donne trop bien la mesure du siècle dont nous traitons, pour qu'on ne nous pardonne pas de la rapporter. Saint Louis étant donc venu d'Assise au couvent de Pérouse, où demeurait Ægidius, le fait prévenir qu'un pauvre pèlerin demandait à lui parler. Mais une vision intérieure révéla aussitôt au frère que ce pèlerin n'était autre que le saint roi de France. Il court au devant de lui, et dès qu'ils se voient, quoique ce soit pour la première

¹ Walther von der Vogelweide.

fois, ils se jettent à genoux tous deux au même moment, et s'embrassant tendrement, ils demeurent long-temps appuyés sur le cœur l'un de l'autre, et confondus dans ce baiser d'amour et d'effusion intime, sans échanger une seule parole. Après être restés ainsi embrassés pendant très-long-temps, toujours à genoux et dans un profond silence, ils se détachent l'un de l'autre, se lèvent et s'en retournent, le roi à son royaume, le moine à sa cellule¹. Mais les autres frères du couvent ayant découvert que c'était le roi, allèrent faire de grands reproches à Ægidius. « Comment, lui dirent-ils, peux-tu être si grossier, lorsqu'un si saint roi vient de France exprès pour te voir, que de ne pas lui dire une seule parole? » « Ah! mes frères bien-aimés, leur répondit le Bienheureux, ne vous étonnez pas si ni moi ni lui, nous n'avons pu parler, car dès que nous nous sommes embrassés, la lumière de la divine sagesse m'a révélé tout son cœur et lui a révélé tout le mien; et ainsi, en nous regardant dans nos deux cœurs, nous nous connaissions bien autrement que si nous nous étions parlé, et avec une bien autre consolation que si nous avions voulu rendre par des paroles ce que nous sentions, tant la langue humaine est incapable d'exprimer les secrets mystères de Dieu!² » Touchant et admirable symbole de cette in-

¹ Esce di cella è corre alla porta... insieme con grandissima divozione inginocchiandosi, s'abbracciarono insieme, e bacciaronsi con tanta dimestichezza, siccome per lungo tempo avessono tenuta grande amistade insieme, ma per tutto questo non parlava nè l'uno nè l'altro, ma stavano così abbracciati, con quelli segni d'amore caritativo, in silenzio. E stati che furono per grande spazio nel detto modo

senza dirsi parola insieme, si partirono l'uno dall' altro, e santo Lodovico se n'andò al suo viaggio, e frate Egidio si torno alla cella. *Fioretti di S. Francesco*, cap. 34, chronique célèbre de la fin du treizième siècle.

² O frate Egidio, perche sei tu stato tanto villano..... Carissimi Frati, non vi maravigliate de cio, imperocche nè io a lui, nè egli a me poteva dire parola, perocchè sì tosto come noi ci ab-

telligence secrète , de cette victorieuse harmonie qui unissait alors les âmes supérieures, les âmes saintes, comme un pacte éternel et sublime.

On peut dire aussi que ces deux âmes se sont complètement rencontrées et unies dans une âme de femme, dans celle de cette sainte Élisabeth, dont le nom s'est déjà trouvé tant de fois sous notre plume. Ce brûlant amour de la pauvreté qui enflammait le séraphin d'Assise, cette volupté de la souffrance et de l'humiliation, ce culte suprême de l'obéissance se rallume tout-à-coup dans le cœur d'une jeune princesse qui, du sein de l'Allemagne, reconnaît en lui son modèle et son père. Cette immense sympathie pour la passion d'un Dieu fait homme, qui envoyait saint Louis, pieds nus, à vingt-quatre ans, au devant de la sainte couronne d'épines, qui le forçait d'aller deux fois sous la bannière de la Croix chercher en Afrique la captivité et la mort; cette soif d'une vie meilleure qui le faisait se débattre contre sa famille et ses amis pour abdiquer la couronne et se cacher sous le froc d'un moine; ce respect de la pauvreté qui lui faisait baiser la main de tous ceux à qui il donnait des aumônes; ses larmes si abondantes, sa douce familiarité avec Joinville, et jusqu'à sa vive tendresse conjugale: tout cela se retrouve dans la vie d'Élisabeth, qui ne fut pas moins sa sœur par toutes les émotions et toutes

bracciammo insieme, la luce della divina sapienza rivelò e manifestò a me il cuore suo, e a lui il mio, e così per divina operazione ragguardandoci ne' cuori ciò ch'io volea dire a lui, ed egli a me, troppo meglio conoscemmo, che se noi ci avessimo parlato colla

bocca, e con maggiore consolazione, che se noi avessimo voluto esplicare con voce quello che noi sentivamo nel cuore, per lo difetto della lingua umana, la quale non puo chiaramente esprimere li misterj segreti di Dio.....
Ibid.

les sympathies intimes de sa vie , que par leur engagement commun sous la règle de saint François.

Il a été établi de nos jours que le treizième siècle a été remarquable par l'influence croissante des femmes sur le monde social et politique ¹, qu'elles y dirigèrent souverainement les affaires de plusieurs vastes états ², et que chaque jour on leur rendait dans la vie publique et la vie privée plus d'hommages. C'était la suite inévitable de ce culte de la sainte Vierge, dont nous avons plus haut constaté les progrès. Il faut tenir compte, dit un poète du temps, à toutes les femmes de ce que la mère de Dieu a été femme ³. En effet, comment les rois et les peuples auraient-ils pu la prendre chaque jour pour médiatrice entre son fils et eux, mettre sous sa sanction toutes leurs œuvres, la choisir pour objet spécial de leur plus ardente dévotion, sans reporter une partie de cette vénération sur le sexe dont elle était la représentante auprès de Dieu, et le type régénéré? Puisque la femme était si puissante au ciel, il fallait bien qu'elle le fût aussi sur la terre. Mais tandis que d'autres princesses apprenaient à partager avec les rois les droits du commandement suprême, la fille du roi de Hongrie, issue d'une race de saintes, et dont l'exemple devait en tant produire, montrait qu'il y avait encore pour les femmes une royauté des âmes qui était au dessus de toutes les pompes de la terre, et c'est en l'exerçant sans le vouloir et à son insu qu'elle a conquis sa place dans l'histoire.

Sa vie, si courte qu'elle fût, offre une réunion peut-

¹ Michelet, *Histoire de France*, tome II, pag. 344.

² Blanche de Castille; Isabelle de la Marche qui dirigeait toute la politique du roi Jean-Sans-Terre, son époux;

Jeanne, comtesse de Flandre, qui réclama le droit d'assister comme pair de France au sacre de saint Louis.

³ Frauenlob, poème du treizième siècle.

être unique des phases les plus diverses, des traits les plus attrayans et les plus graves à la fois que peut renfermer la vie d'une chrétienne, d'une princesse et d'une sainte. Mais dans les vingt années qui s'écoulent depuis le jour où on l'apporte dans un berceau d'argent à son fiancé, jusqu'à celui où elle expire sur le grabat d'hôpital qu'elle a choisi pour lit de mort, il y a deux parties bien distinctes, sinon dans son caractère, du moins dans sa vie extérieure. La première est toute chevaleresque, toute poétique, faite pour enchanter l'imagination autant que pour inspirer la piété. Du fond de la Hongrie, de cette terre à moitié inconnue, à moitié orientale, frontière de la chrétienté, qui se présentait sous un aspect mystérieux et grandiose aux imaginations du moyen âge¹, elle arrive au sein de la cour de Thuringe, la plus brillante et la plus poétique de toute l'Allemagne. Pendant son enfance sa vertu précoce est méconnue, sa piété méprisée; on veut la renvoyer ignominieusement à son père; mais son fiancé lui garde une inébranlable fidélité, la console des persécutions des méchans, et dès qu'il est maître de ses états se hâte de l'épouser. Le saint amour d'une sœur se mêle dans son cœur à l'ardente tendresse de l'épouse pour celui avec qui elle a passé son enfance avant de partager sa couche, et qui rivalise de piété et de ferveur avec elle: un abandon plein de charme, une naïve et délicieuse confiance président à leur union. Pendant tout le temps de leur vie conjugale ils offrent certainement l'exemple le plus touchant et le plus édifiant d'un

¹ La fameuse Berthe la débonnaire, femme de Pepin, mère de Charlemagne, principale héroïne du cycle des épopées carlovingiennes, était aussi fille du roi de Hongrie. V. *li Reali di Francia*, et le roman de *Berthe aux*

grands Pieds, édit. de M. P. Paris. Floires, ce héros d'une des épopées les plus populaires du moyen âge, *Floires et Blanchefleur*, était héritier du trône de Hongrie. Voy. Mss. de la Bibl. roy. fonds Saint-Germain des Prés, n° 1989.

mariage chrétien : et l'on peut affirmer que dans les annales des saintes, aucune n'a offert, au même degré qu'Élisabeth, le type de l'épouse chrétienne. Mais au milieu du bonheur de cette vie, des joies de la maternité, des hommages et de l'éclat d'une cour chevaleresque, son âme s'élançait déjà vers la source éternelle de l'amour, par la mortification, l'humilité et la plus fervente dévotion ; et les germes de cette vie supérieure, déposés en elle, se développent et s'épanouissent dans une charité sans limites, dans une sollicitude infatigable pour toutes les misères des pauvres. Cependant l'irrésistible appel de la croisade, le devoir suprême de délivrer le tombeau de Jésus entraîne loin d'elle son jeune époux après sept ans de la plus tendre union : il n'ose lui révéler ce projet secret encore, mais elle le découvre dans un épanchement de familiarité intime. Elle ne sait comment se résigner à ce dur destin : elle le suit et l'accompagne bien au delà des frontières de son pays ; elle ne peut s'arracher de ses bras. Au désespoir qui déchire son âme lors de ces adieux si touchans, et lorsqu'elle apprend la mort prématurée de son époux bien-aimé, on reconnaît tout ce que ce jeune cœur renfermait d'énergie et de tendresse ; précieuse et invincible énergie, digne d'être consacrée à la conquête du ciel ; tendresse profonde et insatiable dont Dieu seul pouvait être le remède et le prix.

Aussi cette séparation une fois consommée, tout change dans sa vie, et Dieu prend la place de tout dans son âme. Le malheur se plaît à l'accabler : elle est brutalement chassée de sa résidence souveraine ; elle erre dans la rue avec ses petits enfans en proie à la faim et au froid, elle qui avait nourri et soulagé tant de pauvres ; nulle part elle ne trouve un asile, elle qui en avait tant donné. Mais quand ses injures sont réparées, elle n'en est pas plus réconciliée

avec la vie. Restée veuve à vingt ans, elle méprise la main des plus puissans princes : le monde lui fait mal ; les liens de l'amour mortel une fois brisés, elle se sent blessée d'un amour divin¹ ; son cœur, comme l'encensoir sacré, se ferme à tout ce qui vient de la terre et ne reste ouvert que vers le ciel². Elle contracte avec le Christ une seconde et indissoluble union : elle le recherche et le sert dans la personne des malheureux : après leur avoir distribué tous ses trésors, toutes ses possessions, quand il ne lui reste plus rien, elle se donne elle-même à eux ; elle se fait pauvre pour mieux comprendre et mieux soulager la misère des pauvres ; elle consacre sa vie à leur rendre les plus rebutans services. C'est en vain que son père, le roi de Hongrie, envoie un ambassadeur pour la ramener auprès de lui ; ce seigneur la trouve à son rouet, décidée à préférer le royaume du ciel à toutes les splendeurs royales de sa patrie. En échange de ses austérités, de sa pauvreté volontaire, du joug de l'obéissance sous lequel elle brise chaque jour tout son être, son divin époux lui accorde une joie et une puissance surnaturelles. Au milieu des calomnies, des privations, des mortifications les plus cruelles, elle ne connaît pas une ombre de tristesse ; un regard, une prière d'elle suffisent pour guérir les maux de ses frères. A la fleur de son âge elle est mûre pour l'éternité, et elle meurt en chantant un cantique de triomphe qu'on entend répéter aux anges dans les cieux.

¹ Hæc sancto amore saucia. *Hymne du bréviaire romain pour les saintes femmes.*

² Li cuers doit estre
Semblans à l'encensier
Tous clos envers la terre,
Et overs vers le ciel.

Le Séraphin, poème MS. de la Bibl. roy., n° 1862. Ce poète inconnu semble avoir ainsi devancé la magnifique expression de Bossuet, lorsqu'il dit du cœur de madame de La Vallière, *qu'il ne respirait plus que du côté du ciel.*

Ainsi, dans les vingt-quatre années de sa vie, nous la voyons tour à tour orpheline étrangère et persécutée, fiancée modeste et touchante, femme sans rivale pour la tendresse et la confiance, mère féconde et dévouée, souveraine puissante bien plus par ses bienfaits que par son rang; puis veuve cruellement opprimée, pénitente sans péchés, recluse austère, sœur de charité, épouse fervente et favorisée du Dieu qui la glorifie par des miracles avant de l'appeler à lui; et, dans toutes les vicissitudes de la vie, toujours fidèle à son caractère fondamental, à cette parfaite simplicité qui est le plus doux fruit de la foi et le plus fragrant parfum de l'amour, et qui a transformé sa vie tout entière en cette céleste enfance à laquelle Jésus-Christ a promis le royaume du ciel.

Tant de charme, tant d'intérêt dans la brève existence mortelle de cette jeune femme, ne sont pas la création d'un poète ou le fruit d'une piété exagérée par la distance: ils sont tout au contraire garantis par toute l'autorité de l'histoire. La profonde impression que la destinée et les héroïques vertus d'Élisabeth ont faite sur son siècle, s'est manifestée par le soin tendre et scrupuleux avec lequel on a recueilli et répété de génération en génération les moindres actions de sa vie, les moindres paroles qui lui échappaient, et mille traits qui portent la lumière jusque dans les derniers replis de cette âme si naïve et si pure. Il nous est ainsi donné, à six siècles de distance, de rendre compte de cette bienheureuse vie avec tous les détails familiers et intimes qu'on ne s'attend guère à trouver que dans des mémoires écrits d'hier, et avec des circonstances si poétiques, nous dirons presque si romanesques, qu'on a de la peine à ne pas y voir d'abord les résultats d'une imagination exaltée et qui s'est plu à

embellir de tous ses attraits une héroïne de roman. Et cependant leur authenticité historique ne saurait être soupçonnée ; car la plupart de ces détails, recueillis en même temps que ses miracles et vérifiés par de solennelles enquêtes aussitôt après sa mort, ont été enregistrés par de graves historiens, dans les chroniques nationales et contemporaines qui font foi pour tous les autres événemens du temps¹. Aux yeux de ces pieux narrateurs qui écrivaient comme agissait la société où ils vivaient, sous l'empire exclusif de la foi, une si belle victoire du Christ, tant de charité et de sollicitude pour le pauvre peuple, et des manifestations si éclatantes de la puissance de Dieu, opérées par un être si faible et si jeune, apparaissaient comme un doux champ de repos au milieu des batailles, des guerres et des révolutions politiques.

Et non seulement cette vie si poétique et en même temps si édifiante est certifiée par l'histoire, mais elle a reçu une sanction bien autrement haute ; elle a été environnée d'un éclat qui fait pâlir et les prestiges de l'imagination, et la renommée du monde, et toute la popularité que peuvent donner les historiens et les rhéteurs ; elle a été ornée de la plus belle couronne qui soit connue des hommes, de la couronne de *sainte* ! elle a été glorifiée par le culte du monde chrétien ! elle a été dotée de cette popularité de la prière, la seule éternelle, la seule universelle, la seule qui soit décernée à la fois par les savans et les riches, et par les pauvres, les malheureux, les ignorans, par cette immense masse d'hommes qui n'ont ni le temps ni l'esprit de s'occuper des gloires humaines. Et pour ceux chez qui l'imagina-

¹ Voyez plus loin l'*Indication des Sources historiques*.

tion domine , quel bonheur de sentir que tant de poésie , tant de traits charmans où se peignent tout ce que le cœur humain saurait éprouver de plus frais et de plus tendre , peuvent être rappelés , glorifiés , non plus dans les pages de quelque roman , ou sur les planches d'un théâtre , mais sous les voûtes de nos églises , au pied des saints autels , dans l'effusion de l'âme chrétienne aux pieds de son Dieu.

Peut-être, égaré comme on l'est souvent par cette partialité involontaire qu'on éprouve pour ce qui a été le but d'une étude et d'un attachement de plusieurs années, nous sommes-nous exagéré la beauté et l'importance de notre sujet. Nous ne doutons pas que même à part toute l'imperfection de notre mise en œuvre, plusieurs ne trouvent que ce siècle si reculé n'a rien de commun avec le nôtre ; que cette biographie si détaillée, que cette peinture de mœurs depuis si long-temps surannées, n'offre aucun résultat profitable et positif aux idées religieuses de nos jours : les âmes simples et pieuses pour qui seules nous écrivons en jugeront. L'auteur de ce livre s'est fait à lui-même une objection plus grave : séduit d'abord par le caractère poétique , légendaire , presque romanesque , qu'offre au premier aspect la vie d'Élisabeth, il s'est trouvé comme à son insu, à mesure qu'il avançait, aux prises avec l'étude d'un admirable développement de la force ascétique qu'engendre la foi, avec la révélation des plus profonds mystères de l'initiation chrétienne : il a dû se demander alors s'il avait bien le droit d'entreprendre une œuvre pareille, si le récit des sublimes triomphes de la religion ne devait pas être réservé à des plumes dont cette religion puisse s'honorer ou qui du moins lui soient exclusivement vouées. Il lui a bien fallu reconnaître qu'il n'avait

pour cela aucune mission, et ce n'a plus été qu'en tremblant qu'il a achevé un travail qui semble ne s'accorder ni avec sa faiblesse, ni avec son âge, ni avec son caractère laïc.

Et cependant, après de longues hésitations, il s'est laissé entraîner par le besoin de donner quelque suite à des études prolongées et consciencieuses, et par le désir de présenter aux amis de la religion comme à ceux de la vérité historique, le tableau fidèle et complet de la vie d'une sainte des anciens jours, d'un de ces êtres qui résumaient en eux toutes les croyances et les plus pures affections des siècles chrétiens; de les peindre autant que possible avec les couleurs de leur époque, et de les montrer dans tout l'éclat de cette complète beauté avec laquelle ils se présentaient à l'esprit des peuples du moyen âge.

Nous n'ignorons pas que pour reproduire une vie pareille dans toute son intégrité, il faut aborder de front tout un ordre de faits et d'idées qui est depuis long-temps frappé de réprobation par la vague religiosité des derniers temps, et qu'une piété sincère mais craintive a trop souvent écarté de l'histoire religieuse : nous voulons parler des phénomènes surnaturels qui sont si abondans dans la vie des saints, qui ont été consacrés par la foi sous le nom de miracles, et flétris par la sagesse mondaine, sous le nom de légendes, de superstitions populaires, de traditions fabuleuses. Il s'en trouve un grand nombre dans l'histoire d'Elisabeth. Nous avons cherché à les reproduire avec la même scrupuleuse exactitude que nous avons mise dans le récit de tout le reste de sa vie. La seule pensée de les omettre, ou même de les pallier, de les interpréter avec une adroite modération, nous eût révolté. C'eût été à nos yeux un sacrilège, que de voiler ce que nous croyons la

vérité pour complaire à l'orgueilleuse raison de notre siècle : c'eût été une inexactitude coupable, car ces miracles sont racontés par les mêmes auteurs, constatés par la même autorité que tous les autres événemens de notre récit ; et nous n'aurions vraiment pas su quelle règle suivre pour admettre leur véracité dans certains cas et la rejeter dans d'autres. C'eût été enfin une hypocrisie, car nous avouons sans détour que nous croyons de la meilleure foi du monde à tout ce qui a jamais été raconté de plus miraculeux sur les saints de Dieu en général, et sur sainte Élisabeth en particulier. Ce n'est pas même une victoire sur notre faible raison qu'il nous a fallu remporter pour cela : car rien ne nous paraît plus raisonnable, plus simple pour un chrétien, que de s'incliner avec reconnaissance devant la miséricorde du Seigneur, quand il la voit suspendre ou modifier les lois naturelles dont elle a été seule créatrice, pour assurer et glorifier le triomphe des lois bien autrement hautes de l'ordre moral et religieux. N'est-il pas doux et facile de concevoir combien des âmes de la trempe de celles d'Élisabeth et de ses contemporains, exaltées par la foi et l'humilité bien au dessus des froids raisonnemens de la terre, épurées par tous les sacrifices et toutes les vertus, habituées à vivre d'avance dans le ciel, offraient à la bonté de Dieu un théâtre toujours préparé ; combien aussi la foi ardente et simple du peuple appelait, et si on l'ose dire, justifiait l'intervention fréquente et familière de cette force toute-puissante que nie en la repoussant l'orgueil insensé de nos jours!

Aussi est-ce avec un mélange de respect et d'amour que nous avons long-temps étudié ces traditions innombrables des générations fidèles, où la foi et la poésie chrétienne, où les plus hautes leçons de la religion et les plus déli-

cieuses créations de l'imagination se confondaient dans une union si intime qu'on ne saurait comment les décomposer. Quand même nous n'aurions pas le bonheur de croire avec une entière simplicité aux merveilles de la puissance divine qu'elles racontent, jamais nous ne nous sentirions le courage de mépriser les innocentes croyances qui ont ému et charmé des millions de nos frères pendant tant de siècles : tout ce qu'elles peuvent renfermer même de puéril s'exalte et se sanctifie à nos yeux, pour avoir été l'objet de la foi de nos pères, de ceux qui étaient plus près du Christ que nous ; et nous n'avons pas le cœur de dédaigner ce qu'ils ont cru avec tant de ferveur, aimé avec tant de constance. Loin de là, nous confesserons hautement que nous y avons mainte fois trouvé secours et consolation ; et nous ne sommes pas les seuls : car si partout les gens qui se disent éclairés et savans les méprisent, il y a encore des refuges où ces douces croyances sont restées chères aux pauvres et aux simples. Nous avons trouvé leur culte chez les habitans de l'Irlande, du Tyrol, de l'Italie surtout, et même souvent de plus d'une province française ; nous les avons recueillies sur leurs lèvres et dans les larmes qui coulaient de leurs yeux : elles ont encore un autel dans le plus beau des temples, dans le cœur du peuple. Nous oserons même le dire : il manque quelque chose à la gloire humaine des Saints qui n'ont pas été entourés de cette popularité touchante, qui n'ont pas reçu, en même temps que les hommages de l'Église, ce tribut d'humble amour et d'intime confiance qui se paie sous le chaume, au coin du feu de la veillée, de la bouche et du cœur des simples et des pauvres. Élisabeth, dotée par le ciel d'une simplicité si absolue, qui, au milieu des splendeurs de son rang, préférerait à toute autre société celle des gens malheureux et méprisés

du monde ; Élisabeth, l'amie, la mère, la servante des pauvres, ne pouvait être oubliée par eux ; et c'est ce doux souvenir qui explique quelques uns des plus charmans récits que nous aurons à répéter sur elle.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'approfondir cette grave question de la foi due aux miracles de l'histoire des saints ; il nous suffit d'avoir énoncé notre point de vue personnel : eût-il même été tout différent, il n'aurait pu nous dispenser, en écrivant la vie d'Élisabeth, d'exposer tout ce que les catholiques ont cru sur elle, et de lui tenir compte de la gloire et de l'influence que ses miracles lui ont valu dans l'âme des fidèles. Dans toute étude du moyen âge, la foi implicite du peuple, l'adhésion unanime de l'opinion publique, donnent à toutes les traditions populaires inspirées par la religion, une force qu'il est impossible à l'historien de ne pas apprécier. De sorte qu'en laissant même de côté leur valeur théologique, on ne saurait méconnaître, sans aveuglement, le rôle qu'elles ont joué de tout temps dans la poésie et dans l'histoire.

Quant à la poésie, il serait difficile de nier qu'elles n'en renferment une mine inépuisable ; c'est ce qu'on reconnaîtra chaque jour davantage à mesure qu'on reviendra aux sources de la véritable beauté. Quand même il faudrait se résigner à ne regarder la légende que comme la *mythologie chrétienne*, selon l'expression méprisante des grands philosophes de nos jours, encore nous paraîtrait-elle une source de poésie bien autrement pure, abondante et originale que la mythologie usée de l'Olympe. Mais il ne faut pas s'étonner si on lui a long-temps refusé tout droit à une influence poétique. Les générations idolâtres qui avaient concentré tout leur enthousiasme sur les monumens et les inspirations du paganisme, et les générations impies qui

ont décoré du nom de poésie les muses souillées du dernier siècle, ne pouvaient certes donner le même nom à ce fruit exquis de la foi catholique ; elles ne pouvaient lui rendre qu'un genre d'hommages, c'était de l'insulter et d'en rire, comme elles l'ont fait.

Sous le point de vue purement historique, les traditions populaires, et notamment celles qui se rattachent à la religion, si elles n'ont pas une certitude mathématique, en ont eu du moins toute la puissance, et ont exercé sur les passions et les mœurs des peuples une influence bien autrement grande que les faits les plus incontestables pour la raison humaine. A ce titre elles méritent assurément l'attention et le respect de tout historien sérieux et solidement critique.

Il doit en être de même pour tout homme qui s'intéresse à la suprématie du spiritualisme dans la marche de la race humaine, qui élève le culte de la beauté morale au dessus de la domination exclusive des intérêts et des penchans matériels ; car il ne faut pas l'oublier, au fond des croyances les plus puérides, des superstitions les plus risibles qui ont pu régner quelque temps chez des populations chrétiennes, il y avait toujours une reconnaissance formelle d'une force surnaturelle, une protestation généreuse en faveur de la dignité de l'homme déchu mais non pas sans retour. Partout et toujours elles gravaient dans les convictions populaires la victoire de l'esprit sur la matière, de l'invisible sur le visible, de la gloire innocente de l'homme sur son malheur, de la pureté primitive de la nature sur sa corruption. La moindre petite légende catholique a gagné plus de cœurs à ces immortelles vérités que toutes les dissertations des philosophes. C'est toujours le sentiment de cette glorieuse sympathie entre le Créateur et la créature, entre

le ciel et la terre, qui se fait jour à travers les siècles ; mais tandis que l'antiquité païenne l'avait balbutié, en donnant à ses dieux tous les vices de l'humanité, les âges chrétiens l'ont proclamé en élevant l'humanité et le monde régénérés par la foi à la hauteur du ciel.

Dans les siècles dont nous parlons, de pareilles apologies eussent été bien mal placées. Alors personne dans la société chrétienne ne doutait de la vérité et de la douceur ineffable de ces pieuses traditions. Les hommes vivaient dans une sorte de tendre et intime familiarité avec ceux d'entre leurs pères que Dieu avait manifestement appelés à lui, et dont l'Église avait proclamé la sainteté. Cette Église, qui les avait placés sur ses autels, ne pouvait certes pas s'offenser de ce que ses enfans vinssent en foule et avec une infatigable tendresse, apporter toutes les fleurs de leur pensée et de leur imagination à ces témoins de l'éternelle vérité. Ils avaient déjà reçu la palme de la victoire ; ceux qui combattaient encore ne se lassaient pas de les féliciter, d'apprendre d'eux la science du vainqueur. D'ineffables affections, de salutaires patronages se formaient ainsi entre les Saints de l'Église triomphante et les humbles combattans de l'Église militante. On choisissait à son gré dans ce peuple glorifié un père, un ami, une amie ; et sous son aile on marchait avec plus de confiance et de sécurité vers l'éternelle lumière. Depuis le roi et le pontife jusqu'au plus pauvre artisan, chacun avait une pensée spéciale dans le ciel : au sein des combats, dans les dangers et les douleurs de la vie, ces saintes amitiés exerçaient toute leur influence consolatrice et fortifiante. Saint Louis mourant au delà des mers pour la Croix, invoquait avec ferveur l'humble bergère qui était la protectrice de sa capitale. Les preux Espagnols, accablés par les Maures, voyaient saint Jacques se mêler à

leurs rangs , et retournant à la charge , changeaient aussitôt leur défaite en victoire. Les chevaliers et les nobles seigneurs avaient pour modèles et pour patrons saint Michel et saint Georges : pour dames de leur pieuse pensée , sainte Catherine et sainte Marguerite ; et s'il leur arrivait de mourir prisonniers et martyrs pour la foi , ils songeaient à sainte Agnès , à la jeune fille qui avait aussi ployé sa tête sous le fer du bourreau . Le laboureur voyait dans les églises l'image de saint Isidore avec sa charrue , et de sainte Nothburge , la pauvre servante tyrolienne , avec sa faucille. Le pauvre en général , l'homme livré aux durs travaux rencontre à chaque pas ce colossal saint Christophe succombant sous le poids de l'enfant Jésus , et retrouvait en lui le symbole de ces rudes labeurs de la vie dont le ciel est la moisson. L'Allemagne surtout était fertile en ce genre de croyances ; et on le conçoit sans peine encore aujourd'hui , en étudiant son esprit si naïf et si pur , en y trouvant cette ignorance du sarcasme , du rire moqueur qui flétrit toute poésie , en sondant sa langue si riche , si expressive. Nous ne finirions jamais si nous essayions de spécifier les innombrables liens qui attachaient ainsi le ciel à la terre , si nous pénétrions dans cette vaste sphère , où toutes les affections et tous les devoirs de la vie mortelle se trouvaient mêlés et entrelacés à d'immortelles protections ; où les âmes même les plus délaissées et les plus solitaires trouvaient tout un monde de consolations et d'intérêts à l'abri de tous les mécomptes d'ici-bas. On s'exerçait ainsi à aimer dès ce monde ceux qu'on devait aimer dans l'autre : on comptait retrouver au delà de la tombe les saints protecteurs du

Et lors me seignai et m'agenoillai au pié de l'un d'eulz , qui tenoit une hache danoise à charpentier , et dis :

« Ainsi mourut sainte Agnès. » Joinville.

berceau, les douces amies de l'enfance, les fidèles patrons de l'existence tout entière; on n'avait qu'un vaste amour qui réunissait les deux vies de l'homme, et qui, commencé au sein des orages du temps, se prolongeait à travers les gloires de l'éternité.

Mais toutes ces croyances et toutes ces tendres affections qui s'élançaient du cœur de l'homme de ces temps-là vers le ciel, se rencontraient et se fixaient toutes sur une image suprême. Toutes ces pieuses traditions, les unes locales, les autres personnelles, s'éclipsaient et se confondaient dans celles que le monde entier répétait sur Marie. Reine de la terre autant que reine du ciel, pendant que tous les fronts et tous les cœurs étaient inclinés devant elle, tous les esprits étaient inspirés par sa gloire; tandis que le monde se couvrait de sanctuaires, de cathédrales en son honneur, l'imagination de ces générations poétiques ne tarissait pas dans la découverte de quelque nouvelle perfection, de quelque nouvelle beauté, au sein de cette beauté suprême. Chaque jour voyait éclore quelque légende plus merveilleuse, quelque nouvelle parure que la reconnaissance du monde offrait à celle qui lui avait rouvert les portes du ciel, qui avait repeuplé les rangs des Anges, qui avait ôté aux hommes le droit de se plaindre du péché d'Ève; à l'humble ancelle couronnée par Dieu de la couronne que Michel avait arrachée à Lucifer, en le jetant dans les enfers¹. « Il faut bien, » lui disait-on avec une délicate simplicité, « il faut bien que tu nous exauces, nous avons tant de bonheur à t'honorer². » « Ah! s'écrie

¹ Expression du poème de la *guerre de Wartbourg*, du temps de la naissance de sainte Elisabeth, et autres des douzième et treizième siècles.

² Cantique en l'honneur de Marie dans Hoffmann, *Histoire des Chants d'église en Allemagne*, p. 102.

Walther, chantons toujours cette douce vierge à qui son fils ne sait rien refuser. Voilà notre consolation suprême ; c'est que dans le ciel on fait tout ce qu'elle veut ¹ ! » Et pleine d'une inébranlable confiance en l'objet de tant d'amour, convaincue de sa vigilance maternelle, la Chrétienté s'en remettait à elle de toutes ses peines et de tous ses dangers, et se reposait dans cette confiance, selon la belle image d'un poète contemporain de sainte Élisabeth :

Endormie est la périllée
 Mais nostre Dame est éveillée....
 Oncques ne fut la glorieuse
 Ne someillanz ne pareceuse....
 Et nuit et jor la Virge monde
 En esveil est por tot le monde.
 S'ele dormait une seule hore,
 Toz li monz ce desous de sore
 Trebucherait por les meffetz
 Que nous fasons et avons fez ².

Dans l'esprit de ces siècles, où il y avait une si grande surabondance de foi et d'amour, deux fleuves avaient inondé le monde ; il n'avait pas seulement été racheté par le sang de Jésus, il avait aussi été purifié par le lait de Marie, par ce lait qui avait été la première nourriture de Dieu sur la terre et qui lui avait rappelé le ciel ³ ; il avait sans cesse besoin de l'un et de l'autre ; et comme le dit un pieux religieux qui a écrit avant nous la vie d'Élisabeth : « Tous ont le droit d'entrer dans la famille de Jésus-Christ, quand ils

¹ Walt. v. d. Vogelweide, 1, 126.

² Miracles de la Vierge, par le prieur Gautier de Coinsy, Mss. de la Bibl. Roy., n° 20.

³ Salvatorem sæculorum, ipsum Re-

gem angelorum, sola Virgo lactabat ubere de cælo pleno. *Office de l'Eglise pour les matines de la Circoncision, lect. VIII. B.*

font un excellent usage du sang de leur Rédempteur et de leur père , et du laict de la sacrée Vierge , leur mère ; oui , de ce sang adorable qui encourage les martyrs , qui enchante leurs douleurs.... et de ce laict virginal qui adoucit nos amertumes en apaisant la colère de Dieu ¹. » Et encore , il faut le dire , l'enthousiasme de cette filiale tendresse ne suffisait pas à ces âmes si pieuses envers la Vierge-Mère. Il leur fallait un sentiment plus tendre , s'il était possible , plus intime , plus encourageant , le plus doux et le plus pur que l'homme puisse concevoir. Après tout , Marie n'avait-elle pas été une simple mortelle , une faible femme qui avait connu toutes les misères de la vie , qui avait passé par la calomnie , et l'exil , et le froid , et la faim ? Ah ! c'était plus qu'une mère , c'était une sœur que chérissait en elle le peuple chrétien ! Aussi la conjurait-on sans cesse de se rappeler cette fraternité si glorieuse pour la race exilée : aussi un grand saint , le plus passionné de ses serviteurs , n'hésitait pas à l'invoquer ainsi. « O Marie , lui disait-il , nous te supplions comme Abraham suppliait Sara dans la terre d'Égypte.... O Marie , ô notre Sara , dis que tu es notre sœur , afin qu'à cause de toi Dieu nous veuille du bien , afin que par ta grâce nos âmes vivent en Dieu. Dis-le donc , ô notre très chère Sara , dis que tu es notre sœur , et à cause d'une telle sœur les Égyptiens , c'est-à-dire les démons , auront peur de nous ; à cause d'une telle sœur , les anges viendront se ranger en bataille à nos côtés ; et le Père , et le Fils et le Saint-Esprit nous feront miséricorde à cause d'une sœur telle que toi ². »

¹ Vie de sainte Elisabeth , par le Abraham obsecravit Saram , dicens :
R. P. Apollinaire , Paris , 1660 , p. 41. Dic obsecro , quod soror mea sis , ut

² Obsecrare possumus Mariam sicut bene mihi sit propter te et viveat anima

C'est ainsi qu'ils aimaient Marie, ces chrétiens d'autrefois. Mais quand leur amour avait embrassé le ciel et sa reine, et tous ses bienheureux habitans, il redescendait sur la terre pour la peupler et l'animer à son tour. La terre qui leur avait été assignée pour séjour, cette belle créature de Dieu, devenait aussi l'objet de leur féconde sollicitude, de leur affection ingénue. Des hommes qu'on nommait alors, et peut-être à bon droit, savans, étudiaient la nature avec le soin scrupuleux que des Chrétiens devaient mettre à l'étude des œuvres de Dieu ; mais ils ne pouvaient se résoudre à en faire un corps sans vie supérieure ; ils y cherchaient toujours des relations mystérieuses avec les devoirs et les croyances de l'homme racheté par son Dieu ; ils voyaient dans les mœurs des animaux, dans les phénomènes des plantes, dans le chant des oiseaux, dans les vertus des pierres précieuses, autant de symboles des vérités consacrées par la foi¹. De pédantes nomenclatures n'avaient point encore fermé l'accès de la science de la nature au peuple et aux poètes ; les souvenirs de l'idolâtrie païenne n'avaient pas encore envahi et profané le monde reconquis au vrai Dieu par le Christianisme. Quand, dans la nuit, le pauvre levait les yeux au ciel, il y voyait, au

mea ob gratiam tui. O ergo Maria, o Sara nostra, dic quod sis soror nostra, ut propter te bene nobis sit a Deo, et ob gratiam tui, vivam animæ nostræ in Deo. Dic, inquam, charissima Sara nostra, quod sis soror nostra, ut propter talem sororem Ægyptii, id est dæmones, nos revereantur, ut etiam propter talem sororem angeli nobis in acie conjungantur, ut insuper propter talem sororem Pater et Filius et Spiritus sanctus nostri misereantur. S. Bo-

naventura, *Speculum Mariæ*, lect. IX.

¹ L'étude de la nature, sous ce point de vue, était très répandue au treizième siècle, comme on peut voir dans le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais, et par la foule de *Bestiaires*, de *Volucraires*, de *Lapidaires*, qui parurent en vers et en prose vers ce temps. Elle est d'ailleurs empreinte dans toute la poésie de cette époque.

lieu de la voie lactée de Junon, le chemin qui guidait ses frères au pèlerinage de Compostelle, ou celui que suivaient les bienheureux pour aller au ciel. Les fleurs surtout offraient un monde peuplé des plus charmantes images; un langage muet qui exprimait les sentimens les plus tendres et les plus vifs. Le peuple se rencontrait avec les docteurs pour donner à ces doux objets de son attention journalière les noms de ceux qu'il aimait le plus, les noms des Apôtres, de ses Saints favoris, ou des Saintes dont l'innocence et la pureté semblaient se réfléchir dans la pure beauté des fleurs. Notre Élisabeth eut aussi sa fleur, humble et cachée, comme elle voulut toujours être¹. Mais Marie surtout, cette fleur des fleurs, cette rose sans épines, ce lys sans tache², avait une innombrable quantité de fleurs que son doux nom rendait d'autant plus belles et plus chères à son peuple. Chaque détail des vêtemens qu'elle avait portés sur la terre était représenté par quelque fleur plus gracieuse que les autres : c'étaient comme des reliques partout éparses et sans cesse renouvelées : les grands savans de nos jours ont cru mieux faire de substituer à son souvenir celui de Vénus³. La sympathie était censée réciproque ; la terre devait de la reconnaissance pour cette association à la religion de l'homme. On allait, dans la nuit de Noël, annoncer aux arbrès des forêts

¹ On appelle en Allemagne *Elisabethsblümchen* ou Fleurette d'Elisabeth, le *Cystus Helianthemum*.

² *Lilium sine maculâ, rosa sine spinis, flos florum*; expressions des anciennes liturgies de l'Eglise, mille fois répétées par les poètes de tous les pays aux douzième et treizième siècles.

O vaga mia rosa, dit encore saint Alphonse de Liguori dans ses *Canzoncine in onore di Maria santissima*.

³ Par exemple, la fleur qui dans toutes les langues de l'Europe s'appelait le *Soulier de la Vierge*, a été nommée *Cypripedium Calceolus*.

que le Christ allait venir ¹: *Aperiatur terra et germinet Salvatorem*. Mais en revanche elle devait donner des roses et des anémones au lieu où l'homme versait son sang, et des lys là où il laissait tomber des larmes ². Quand une sainte mourait, toutes les fleurs des environs devaient se faner en même temps, ou s'incliner sur le passage de son cercueil ³. On conçoit cette ardente fraternité qui unissait saint François à la nature entière animée et inanimée, et qui lui arrachait des cris si plaintifs et si admirables. Tous les chrétiens avaient alors plus ou moins le même sentiment; car la terre, aujourd'hui si dépeuplée, si stérilisée pour l'âme, était alors imprégnée d'une beauté immortelle. Les oiseaux, les plantes, tout ce que l'homme rencontrait sur son passage, tout ce qui avait vie, avait été marqué par lui de sa foi et de son espérance. C'était un vaste royaume d'amour, et de science aussi; car tout avait sa raison, et sa raison dans la foi. Comme ces rayons brûlans qui, partis des plaies du Christ, avaient imprimé les sacrés stygmates sur les membres de François, ainsi des rayons partis du cœur de la race chrétienne, de l'homme simple et fidèle, avaient été imprimer sur chaque particule de la nature le souvenir du ciel, l'empreinte du Christ, le sceau de l'amour.

Oui, il y a eu dans le monde comme un immense volume, où cinquante générations ont écrit pendant douze siècles leurs croyances, leurs émotions, leurs rêves, avec une tendresse et une patience infinies: non seulement chaque mystère de la foi, chaque triomphe de la Croix y avait sa page, mais encore chaque fleur, chaque fruit, chaque bête des champs y figurait à son tour. Comme dans les

¹ Cela se fait encore dans le Holstein. Grimm, Mährchen.

² Grimm. Deutsche Sagen.

³ Légende de sainte Jeanne de Portugal.

anciens missels, comme dans les grands antiphonaires des vieilles cathédrales¹, à côté des brillantes peintures où sont tracées avec une inspiration si chaleureuse et si profonde à la fois les grandes scènes de la vie du Christ et de ses Saints, on y voyait le texte des lois de Dieu et de sa divine parole, encadré au milieu des beautés de la nature; tous les êtres animés s'y retrouvaient pour chanter les louanges du Seigneur, et des Anges sortaient à cette fin du calice de chaque fleur. C'était là la *Légende*, la lecture des pauvres et des simples, l'Évangile paré à leur usage, *Biblia pauperum!* Leurs yeux innocens y lisaient mille beautés dont le sens est aujourd'hui à jamais perdu; le ciel et la terre leur y apparaissaient peuplés de la plus douce science; ils pouvaient bien chanter d'une voix sincère : *Pleni sunt caeli et terra gloriâ tuâ.*

Qui pourrait calculer combien la vie s'est appauvrie depuis lors? qui songe aujourd'hui à l'imagination des pauvres, au cœur des ignorans?

Oui, le monde était alors enveloppé par la foi comme d'un voile bienfaisant qui cachait les plaies de la terre, qui devenait transparent pour les splendeurs du ciel. Aujourd'hui, c'est autre chose : tout est à nu sur la terre, tout est voilé dans le ciel.

Il fallait, pour vêtir le monde de cette parure consolante, l'union complète et sans réserve des deux principes qui s'alliaient si merveilleusement dans Élisabeth et dans son siècle, la simplicité et la foi. Aujourd'hui, comme chacun le sait et le dit, elles ont disparu de la société en masse : la première surtout a été extirpée complètement, non seu-

¹ Par exemple, à la bibliothèque du Nuremberg, etc.
Dôme de Sienne, à Saint-Laurent de

lement de la vie publique, mais aussi de la poésie, de la vie privée et domestique, des rares asiles où l'autre est restée. Ce n'a pas été sans une profonde habileté que la science athée et la philosophie irrégieuse des siècles modernes ont prononcé leur divorce avant de les condamner à mourir. Lorsque leur sainte et délicieuse alliance eut été brisée, ces deux célestes sœurs n'ont pu que s'embrasser encore dans quelques âmes méconnues, dans quelques populations éparses et oubliées; et puis elles ont marché séparément à la mort.

Cette mort, il n'est pas besoin de le dire, n'a été qu'apparente, n'a été qu'un exil. Elles ont trouvé au sein de l'Église impérissable le berceau d'où elles étaient sorties pour peupler et décorer le monde : tout homme peut les y retrouver; tout homme peut aussi ramasser sur leur route les immortels débris qu'elles y ont semés, et qu'on n'a pas encore pu anéantir. Le nombre en est si grand, la beauté si éclatante, qu'on serait tenté de croire que Dieu ait permis à dessein que tous les charmes extérieurs du Catholicisme tombassent un moment dans l'oubli, afin que ceux qui lui demeureraient fidèles au milieu des épreuves modernes, eussent l'ineffable bonheur de les découvrir eux-mêmes et de les révéler de nouveau.

Il y a là tout un monde à reconquérir, pour l'histoire, pour la poésie : la piété même y retrouvera des trésors. Qu'on ne nous reproche point de remuer des cendres à jamais éteintes, de fouiller d'irréparables ruines : ce qui serait vrai des institutions humaines, ne saurait l'être des objets de notre étude, au moins à des yeux catholiques; car s'il est vrai que l'Église ne meurt pas, rien aussi de ce qu'elle a une fois touché de sa main, inspiré de son esprit, ne saurait mourir pour toujours. Il suffit qu'elle y ait dé-

posé un germe de son propre principe , un rayon de l'invariable et immobile beauté qu'elle a reçue avec la vie : s'il en a une fois été ainsi , c'est en vain que les temps s'obscurcissent , que la neige des hivers s'amoncèle : il est toujours temps de déterrer la racine , de secouer quelque poussière moderne , de briser quelques liens factices , de la replanter dans quelque bonne terre , pour rendre à la fleur , au moins dans quelques âmes , le parfum et la fraîcheur des anciens jours.

Il nous serait pénible qu'on pût croire , par suite des idées que nous venons d'exposer , que nous sommes d'aveugles enthousiastes du moyen âge , que tout nous y semble admirable , digne d'envie et sans reproche , et que dans le siècle où nous sommes destinés à vivre , les nations ne soient plus guérissables comme autrefois¹. Loin de nous la pensée de nous consumer en de stériles regrets , et de perdre la vue à force de verser des larmes sur le sépulcre des générations dont nous avons hérité. Loin de nous la pensée de ramener des temps à jamais passés. Nous savons que le Fils de Dieu est mort sur la Croix pour sauver l'humanité , non pas pendant cinq ou six siècles , mais pendant toute la durée du monde. Nous ne pensons pas que la parole de Dieu ait reculé ni que son bras soit raccourci. La mission de l'homme pur est restée la même ; le chrétien a toujours son salut à faire et son prochain à servir. Nous ne regrettons donc , tout en les admirant , aucune des institutions humaines qui ont péri selon la destinée des choses humaines , mais nous regrettons amèrement l'âme , le souffle di-

¹ *Sanabiles fecit nationes terra.* Sap. I. 14.

vin qui les animait et qui s'est retiré des institutions qui les ont remplacées. Ce n'est donc pas la stérile contemplation du passé, ce n'est pas le dédain ni le lâche abandon du présent que nous prêchons : encore une fois loin de nous cette triste pensée. Mais comme l'exilé, banni de ses foyers pour être resté fidèle aux lois éternelles, envoie souvent une pensée d'amour à ceux qui l'ont aimé et qui l'attendent dans la patrie ; comme le soldat, combattant sur des plages lointaines, s'enflamme au récit des batailles que ses aïeux y ont gagnées ; ainsi qu'il nous soit permis à nous, que notre foi rend comme des exilés au milieu de la société moderne, d'élever nos cœurs et nos regards vers les bienheureux habitans de la céleste patrie ; et humbles soldats de la cause qui les a glorifiés, de nous enflammer aussi au récit de leurs luttes et de leurs victoires.

Nous ne savons que trop tout ce qu'il y avait de souffrances, de crimes, de plaintes dans les siècles que nous avons étudiés ; comme il y en a toujours eu, comme il y en aura toujours, tant que la terre sera peuplée d'hommes déchus et pécheurs. Mais nous croyons qu'il y a entre les maux de ces siècles et ceux du nôtre, deux incalculables différences. D'abord l'énergie du mal rencontrait partout une énergie du bien qu'elle semblait augmenter en la provoquant au combat, et par qui elle était sans cesse vaincue avec éclat. Cette glorieuse résistance avait son principe dans la force des convictions qu'on reconnaissait, dans leur influence sur la vie entière : dire que cette force n'a pas diminué à mesure que la foi et la pratique religieuse se sont retirées des âmes, ce serait assurément contredire l'expérience de l'histoire et les souvenirs du monde. Nous sommes loin de contester d'éclatans progrès sous certains rapports, mais nous dirons avec un éloquent écrivain de

nos jours, dont les paroles montrent assez que sa partialité pour les temps anciens ne doit pas être suspecte : « Certainement la moralité est plus éclairée aujourd'hui ; est-elle plus forte ? . . . Qui ne tressaille de joie en voyant la victoire de l'égalité ? . . . Je crains seulement qu'en prenant un si juste sentiment de ses droits, l'homme n'ait perdu quelque chose du sentiment de ses devoirs. Le cœur se serre quand on voit que, dans ce progrès de toute chose, la force morale n'a point augmenté ! »

Puis, ces maux dont le monde souffrait et se plaignait alors avec raison, étaient tous physiques, tous matériels. Le corps, la propriété, la liberté matérielle, étaient exposés, blessés, foulés plus qu'ils ne le sont aujourd'hui en certains pays, nous le voulons bien. Mais l'âme, mais le cœur, mais la conscience étaient sains, purs, hors d'atteinte, libres de cette affreuse maladie intérieure qui les ronge de nos jours. Chacun savait ce qu'il avait à croire, ce qu'il pouvait savoir, ce qu'il devait penser de tous ces problèmes de la vie et de la destinée humaine qui sont aujourd'hui autant de supplices pour les âmes qu'on a réussi à paganiser de nouveau. Le malheur, la pauvreté, l'oppression, qui ne sont pas plus extirpés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient alors, ne se dressaient pas devant l'homme de ces temps-là comme une affreuse fatalité dont il était l'innocente victime. Il en souffrait, mais il les comprenait : il en pouvait être écrasé, mais non pas désespéré ; car il lui restait le ciel, et l'on n'avait encore intercepté aucune des voies qui conduisaient de la prison de son corps à la patrie de son âme. Il y avait une immense santé morale qui neutralisait toutes les maladies du corps social, qui leur oppo-

sait un antidote tout-puissant, une consolation positive, universelle, perpétuelle dans la foi. Cette foi qui avait pénétré le monde, qui réclamait tous les hommes sans exception, qui s'était infiltrée dans tous les pores de la société comme une sève bienfaisante, offrait à toutes les infirmités un remède sûr, simple, le même pour tous, à la portée de tous, compris par tous, accepté par tous.

Aujourd'hui le mal est encore là; il est non seulement présent, mais connu, étudié, analysé avec un soin extrême : la dissection serait parfaite, l'autopsie exacte ; mais avant que ce vaste corps ne devienne un cadavre, où sont les remèdes ? Ses nouveaux médecins ont usé quatre siècles à le dessécher, à en exprimer cette sève divine et salutaire qui faisait sa vie. Que va-t-on y substituer ?

C'est qu'il est temps maintenant de juger le chemin qu'on a fait faire à l'humanité et les voies par où on l'a menée. Les nations chrétiennes ont laissé détrôner leur mère ; ces mains tendres et puissantes qui avaient un glaive pour venger toutes leurs injures, un baume pour guérir toutes leurs plaies, elles les ont vues chargées de chaînes : sa couronne de fleurs lui a été arrachée, et on l'a trempée dans l'acide du raisonnement jusqu'à ce que chaque feuille en soit tombée, flétrie et perdue. Le philosophisme, le despotisme et l'anarchie l'ont promenée captive devant les hommes en l'abreuvant d'insultes et d'ignominie ; puis ils l'ont enfermée dans un cachot qu'ils appellent son tombeau, et à la porte duquel ils veillent tous trois.

Et cependant elle a laissé dans le monde un vide que rien ne saurait combler ; ce ne sont pas seulement les âmes restées fidèles qui pleurent ses malheurs, ce sont toutes les âmes non encore souillées qui demandent à respirer un autre air que celui qui est devenu mortel par son absence ;

ce sont toutes celles qui n'ont pas perdu le sentiment de leur dignité et de leur immortelle origine, qui demandent à y être ramenées ; ce sont surtout les âmes tristes qui cherchent partout en vain un remède à leur tristesse, une explication de leur désenchantement, qui ne trouvent partout que la place vide et saignante des anciennes croyances, et qui ne veulent et ne peuvent pas être consolées, *quia non sunt!*

Eh bien ! nous le croyons fermement, un jour viendra où l'humanité demandera à sortir du désert qu'on lui a fait ; elle demandera qu'on lui répète les chants de son berceau ; elle voudra respirer les parfums de sa jeunesse ; approcher ses lèvres altérées du sein de sa mère, afin de goûter encore avant de mourir ce lait si doux et si pur dont son enfance a été abreuvée. Et les portes de la prison de cette mère seront brisées par le choc de tant d'âmes souffrantes ; elle en sortira plus belle, plus forte, plus clémente que jamais : ce ne sera plus la naïve et fraîche beauté de ses jeunes années, après le sanglant enfantement des premiers siècles ; ce sera la grave et sainte beauté de la femme forte, qui a relu l'histoire des martyrs et des confesseurs, et qui y a ajouté sa page. On verra dans ses yeux la trace des larmes, et sur son front la ride des souffrances ; elle n'en paraîtra que plus digne d'hommages et d'adoration à ceux qui auront souffert comme elle.

Elle reprendra sa course glorieuse, course nouvelle, dont la route n'est connue que de Dieu ; mais en attendant que le monde lui redemande de présider à ses destinées, ses enfans fidèles savent qu'ils peuvent recevoir d'elle chaque jour des secours et des consolations infinies. Aussi, fils de la lumière, ils ne trembleront pas devant ce qu'un monde sans foi appelle sa décadence ; au milieu des téné-

bres qu'il accumule autour d'eux, ils ne se laisseront ni éblouir ni entraîner par aucun des météores trompeurs de la nuit orageuse. Calmes et confians, ils resteront les regards fixés avec un inébranlable espoir sur cet éternel Orient qui ne cesse jamais de briller pour eux, et où les générations assises dans l'ombre de la mort, découvriront aussi un jour l'unique et sacré soleil prêt à inonder de ses victorieuses clartés l'ingratitude des hommes.

Du reste, loin de nous l'ambition de résoudre ce qu'on appelle le problème du siècle, de donner la clef de toutes les contradictions de l'intelligence de nos jours. Ces grandes pensées sont loin de notre faible cœur. Nous osons même croire que tous les projets qu'elles ont motivés sont frappés d'une stérilité radicale. Tous les systèmes les plus vastes, les plus progressifs que la sagesse humaine a mis au jour, et qu'elle a voulu substituer à la religion, n'ont jamais pu intéresser que les savans, ou les ambitieux, ou tout au plus les heureux du monde. Mais la grande majorité du genre humain ne sera jamais dans ces catégories. La grande majorité des hommes est souffrante, souffrante de douleurs morales autant que de maux physiques. Le premier pain de l'homme est la douleur, et son premier besoin est d'en être consolé. Or, lequel de ces systèmes a jamais consolé un cœur affligé, peuplé un cœur désert? lequel de ces docteurs a jamais enseigné à essuyer une larme? Seul, depuis l'origine des temps, le Christianisme a promis de consoler l'homme des inévitables afflictions de la vie, en purifiant les penchans de son cœur : et seul il a tenu sa promesse. Aussi pensons-nous qu'avant de songer à le remplacer, il faudrait commencer par pouvoir chasser la douleur de la terre.

Telles sont les pensées qui nous ont animé en écrivant la vie d'Élisabeth de Hongrie, qui a beaucoup aimé et beaucoup souffert, mais dont la religion a épuré toutes les affections et consolé toutes les souffrances. Nous offrons à nos frères dans la foi, ce livre étranger autant par son sujet que par sa forme à l'esprit du temps où nous vivons. Mais la simplicité, l'humilité, la charité, dont nous voulons raconter les merveilles, sont, comme le Dieu qui les inspire, au dessus des temps et des lieux. Puisse seulement cette œuvre porter dans quelques âmes simples ou tristes un reflet des douces émotions que nous avons éprouvées en l'écrivant : puisse-t-elle monter vers le trône éternel comme une humble et timide étincelle de cette vieille flamme catholique qui n'est pas morte dans tous les cœurs !

1 mai 1836, anniversaire de la Translation de sainte Élisabeth ¹.

¹ Elle eut lieu à pareil jour il y a six siècles, en 1236.

INDICATION DES SOURCES HISTORIQUES CONSULTÉES.

POUR LA VIE DE SAINTE ÉLISABETH.

En cherchant à élever à la gloire si douce et si pure de *la chère sainte Elisabeth* cet humble monument, nous avons dû renoncer à tout mérite d'invention ou de création : le seul honneur que nous ayons ambitionné est celui d'être regardé comme un traducteur scrupuleux et un compilateur fidèle des monumens de la foi de nos pères. Une pieuse exactitude est la seule qualité à laquelle nous croyons avoir des droits; c'est pour les constater que nous insérons ici une liste de toutes les sources historiques où nous avons puisé pendant trois ans de recherches et de voyages entrepris dans ce seul but, et où chacun pourra vérifier les citations que nous avons faites. On nous reprochera peut-être le grand nombre et l'étendue de ces citations; nous y avons été forcés pour justifier la minutie et la familiarité de certains détails, de certains discours que nous avons trouvés dans d'anciens écrivains peu connus en

France, dont les uns étaient contemporains de la Sainte ou de sa postérité immédiate, dont les autres ont exploité la riche mine des traditions de la piété populaire, et n'ont pas cru devoir rejeter tout ce qui ne s'accordait pas avec la raison ou les mœurs de leur époque. Nous ne nous dissimulons pas qu'on trouvera une grande différence entre cette manière d'écrire l'histoire des Saints et celle qui a été employée, surtout en France, depuis deux siècles. Mais c'eût été faire violence à notre conscience et à notre foi que de suivre une autre méthode. A ceux qui croiraient trouver dans nos pages la trace d'une érudition exagérée, nous nous estimerons heureux de pouvoir donner une faible idée du zèle, de la patience, et surtout de la conscience scrupuleuse avec laquelle les historiens allemands d'aujourd'hui, sans distinction de religion, labourent le champ si fécond et encore si inexploré de l'histoire des siècles chrétiens. Quant aux lecteurs que le caractère poétique ou romanesque de quelques passages pourrait inquiéter sur notre sévère véracité, nous ne pouvons que les renvoyer aux auteurs dont l'énumération suit, ainsi qu'à tous les monumens authentiques sur l'histoire des Saints en général, antérieurs à l'époque des mutilations et des altérations modernes. Nous nous sommes imposé pour règle, en transcrivant les annales de la vie de notre Sainte, de ne rien ajouter, mais aussi *de ne rien supprimer*. Nous avons observé cette règle avec la plus scrupuleuse fidélité. Nous pouvons déclarer solennellement qu'il n'y a pas un seul détail, ni une seule parole attribuée à l'un des personnages de cette histoire, qui ne soit pas textuellement extraite des monumens imprimés ou manuscrits, investis d'une autorité suffisante à nos yeux. Qu'il nous soit permis de répéter à ce propos, et de nous appliquer à nous-

mêmes les expressions du premier biographe de la Sainte, heureux de pouvoir, à cinq siècles de distance, parler avec la même foi et la même simplicité. « Je prends à témoin « Dieu, et ses saints anges, que dans ce petit livre je n'ai « rien mis qui n'ait été recueilli dans les écrits des auteurs « approuvés, ou que je n'aie appris de personnes reli- « gieuses et d'une véracité éprouvée. J'avoue, en outre, « que je suis bien indigne d'exposer ces grandes et su- « blimes œuvres de la grâce ; je souhaite et j'espère qu'il « viendra quelqu'un qui, en lisant cette histoire, en aura « pitié, et lui consacrera une érudition et une éloquence « plus digne d'elle que la mienne ¹. »

I.

Imprimés.

I. ECRIVAINS CONTEMPORAINS DE LA SAINTE, OU
ANTÉRIEURS A LA RÉFORME.

1. *Epistola magistri Conradi de Marburch ad Papam, de vita B. Elisabeth.* Imprimé dans les *Συμμικτα* de Léon Allatius, et dans le tome ix des *Analecta Hassiaca*, de J.-P. Kuchenbecker, Marbourg

¹ Testificor coram Deo et electis angelis ejus, me nihil in hoc libello posuisse, nisi quæ ex scriptis probatorum habere potui, et nisi ea, quæ a personis religiosis et multum veracibus intellexi... Postremo fateor me indignum inculte et semiplene

hæc sublimia et grandia gratiæ opera protulisse, optans et sperans aliquem successurum, qui hæc legens et miserans, eruditori stylo et elegantiori eloquentia corrigens emendabit. *Theod. Thuring. Prologus in librum de vita beatæ Elisabeth.*

1735, d'après un manuscrit de la bibliothèque d'Upsal en Suède (*Ep. Conr. Marb.*)¹.

Cette lettre, écrite par le religieux que le pape Grégoire IX avait donné pour directeur et protecteur à sainte Elisabeth ; précède l'énumération des miracles opérés par l'invocation de la Sainte aussitôt après sa mort, recueillis et transmis au Souverain Pontife, par les commissaires qu'il avait désignés à cet effet, avant de procéder à la canonisation. Cette lettre est courte, et ne traite guère que de l'époque du veuvage d'Elisabeth.

2. *Libellus de dictis quatuor Ancillarum S. Elisabethæ, sive examen miraculorum et vite ejus*. Imprimé dans la collection des *Scriptores rerum Saxonicarum*, de J.-B. MENCKEN, in-folio. Leipzig 1728, tom. II, pag. 2007 (*Dict. IV Ancill.*).

C'est ici la source la plus ancienne et la plus authentique de détails sur notre Sainte. C'est le procès-verbal des dépositions faites par ses quatre suivantes ou demoiselles d'honneur, lorsqu'elles furent interrogées par les commissaires du Saint-Siège, en 1234, trois ans après la mort de sainte Elisabeth. Ces quatre témoins étaient : 1° *Guta* ou *Judith*, qui fut attachée à la duchesse alors qu'elle n'avait que cinq ans et qui prit l'habit de saint François avec elle ; 2° *Ysentrude de Hirseltgau*, qui devint dame d'honneur de la duchesse, quand elle eut quinze ans, et qui était sa plus intime amie ; 3° *Elisabeth* qui lui fut donnée pour servante dans sa retraite de Marbourg ; et 4° *Irmengarde*, sœur grise, qui vécut aussi avec elle à Marbourg. Leurs dépositions furent recueillies dans la forme où nous les possédons, par un anonyme, ou, selon le savant Basnage, écrites par elles-mêmes. Cet admirable et touchant récit a servi de base à tous les historiens postérieurs.

3. *Hæc est forma de statu mortis Lantgraviæ de Thuringiâ*, ex MS. Liesbornensi, apud MARTENE et DURAND, *Collectio amplissima*, etc. — Pars I, p. 1254-56 (*Mart.*).

Récit détaillé de sa mort et de quelques uns de ses miracles, tout-à-fait contemporain, car l'auteur dit qu'il ne veut pas raconter sa vie avant de voir ce que Dieu compte faire dans l'avenir de sa servante,

¹ Ces mots entre parenthèses sont les abréviations dont nous nous servirons pour indiquer les auteurs des passages cités dans les notes du texte de notre histoire.

c'est-à-dire avant qu'elle ne soit canonisée. Elle mourut en 1231, et fut canonisée en 1235.

4. *S. Bonaventuræ sermo de sancta Elisabeth*. Imprimé dans ses œuvres. Edition, de Mayence 1609, in-folio, tom. III, pag. 289 (*S. Bonavent.*). Le Saint confirme et répète dans son discours plusieurs des détails contenus dans le récit des quatre suivantes.

5. *Theodorici Turingi, ordinis prædicatorum, libri octo de S. Elisabeth, Andreæ regis Hungarorum filia*, imprimé dans le *Thesaurus monumentorum* de H. CANISIUS, tom. IV, de l'édition de 1725, p. 116-152 ; des supplémens fort importans ont été imprimés dans Mencken, tom. II, pag. 1987, et dans Struvius, *Act. litterar.*, tom. II, fascic. 1. Une version allemande a été imprimée en 1520, à Erfurt, mais est devenue fort rare. Elle existe en manuscrit à la bibliothèque de Cassel, avec des additions assez précieuses. Il y a des versions flamandes à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles (*Theod.*).

Théodoric, né à Apolda en Thuringe, en 1229, deux ans avant la mort de sainte Elisabeth, était prêtre et religieux de l'ordre de Saint-Dominique, dont il a aussi écrit une vie fort estimée. Il dit dans son prologue, qu'ayant commencé à étudier la vie de sainte Elisabeth, et ayant trouvé que la lettre de Conrad au Pape et la déposition des quatre suivantes n'étaient ni assez complètes, ni assez explicites, il s'est livré à de longues recherches et a fait de nombreux voyages pour recueillir de nouveaux documens, avant de se mettre à l'œuvre¹. Ce ne fut qu'en 1289, par conséquent cinquante-huit ans après la mort de la Sainte, qu'il commença à mettre en ordre ses matériaux et à écrire. Il indique lui-même la méthode qu'il a suivie. *Incomposita et sparsa composui, inordinata ordinavi, ornavi prout potui, impolita. Multa interserui et apposui..... Quædam sicut in scriptis reperi, de verbo ad verbum posui; et nonnulla etiam variavi, et universa et diversa in unum colligens hoc opusculum compilavi. Pertractavi autem mente mea, solus omnia conscribens, emendandoque rescribens plurima sæpius, caligantibus oculis, manu mea.* Il cite le discours sur sainte Elisabeth, d'un dominicain, nommé Otton; *doctissimi et devotissimi viri*, dont nous n'avons pu trouver aucune trace : mais il

¹ Voy. le passage déjà cité, p. v de l'Introduction.

ne cite pas le récit du moine Berthold, aumônier du mari de sainte Elisabeth, dont nous parlerons plus loin, aux sources manuscrites, et qu'il a cependant copié ou traduit textuellement dans ses quatre premiers livres.

L'œuvre de Théodoric est la plus importante et la plus complète qu'ait inspirée notre Sainte. A part l'incontestable mérite de l'ordre chronologique et méthodique qu'il a introduit dans les divers récits qui existaient de sa vie, il est impossible, ce nous semble, d'écrire avec plus de charme, une plus tendre piété, un enthousiasme plus sincère. Son style répond à son âme; et sauf quelques passages, tout son ouvrage peut être cité comme un des monuments les plus complets de cette belle latinité chrétienne, qui avait son éloquence et surtout sa poésie tout-à-fait indépendantes de celles de la latinité païenne, et à notre avis, souvent d'une bien plus haute beauté.

La version allemande est aussi empreinte d'un charme remarquable.

6. *De sancta Helisabeth*, légende de la fameuse collection des vies des Saints, intitulée : *Aurea legenda sanctorum quæ lombardica hystoria nominatur, compilata per fratrem Jacobum de Voragine*, et si souvent imprimée au xv^e siècle (*Leg. Aur.*).

Jacques de Voragine était dominicain et mourut en 1298. Il était donc du même siècle que notre sainte. Aussi lui a-t-il consacré une place plus étendue qu'à la plupart des autres saints : mais son récit ne contient que peu de détails qui ne soient pas dans Théodoric.

7. *Auctor Rhythmicus de vita S. Elisabethæ, landgraviæ Thuringiæ à codice bibl. Ducalis Saxo-Gothan. Apud MENCEN. Script. Rer. Saxonicar. Tom. II, pag. 2034 (Vit. Rhyt.)*.

Poème de quatre mille cinq cents vers divisés en 48 chants. On le regarde comme une traduction ou une nouvelle version en dialecte Thuringien, d'un poème latin que Tentzel (*Supplem. Hist. Gothan., II, pag. 536*) croit être du xv^e siècle, mais que Mencken, qui l'a le premier publié, fait remonter au XIII^e siècle. Bodmer et Græter (*Bragur, t. VI, p. II, pag. 127*) ont soutenu que ce poème était l'ouvrage du chanoine Rothe, auteur de la *Chronique de Thuringe* (voy. n^o 8), qui vivait au xv^e siècle : ils fondent leur opinion sur le préambule d'un manuscrit, dont le double existe à Munich : nous avons examiné ce passage, qui manque dans le texte donné

par Mencken, et nous croyons que Rothe n'y est indiqué que comme traducteur :

Der mann der ditt buchlyn gedutschet hat, etc.

Il y est parlé dans le dernier chant de la mort du landgrave Raspon, qui arriva en 1246, comme d'un événement contemporain. Le caractère intérieur de l'ouvrage prouve d'ailleurs suffisamment son antiquité.

Ce poème est une source aussi précieuse et aussi intéressante que la Chronique de Théodoric. Quoiqu'il ne soit pas peut-être aussi complet et aussi méthodique que celle-ci, il donne infiniment plus de détails sur toutes les parties de la vie de la Sainte qui y sont traitées. Rien ne semble échapper au narrateur, et il en résulte une abondance de renseignemens inappréciables pour la connaissance de l'époque en général, du genre de vie des cours, des opinions populaires, etc. Les discours sont simples, touchans et naturels ; les localités désignées avec le plus grand soin ; les dates fixées avec exactitude ; enfin tout y porte le sceau de la véracité et de la contemporanéité.

8. *Monachi Isenacensis vulgò JOHANNIS ROTHE, Chronicon Thuringie vernaculum*, apud MENCKEN, *Script. Res. Saxon.* Tom. II, pag. 1633-1824 (*Rothe*).

Ce Rothe était de Luxembourg, et chanoine de Notre-Dame à Eisenach ; il a dédié son ouvrage à Anne, femme du duc Guillaume, qui régna de 1445 à 1483. Son dialecte, qui est un mélange confus du haut et du bas allemand, est assez difficile à comprendre. Son œuvre est surtout précieuse par la liaison qu'elle établit entre la biographie de sainte Elisabeth et l'histoire nationale de Thuringe, ainsi que par les détails qu'elle renferme sur la personne et la conduite du duc Louis, mari de la Sainte. Les différences qu'il y a sur plusieurs points entre le récit de cette chronique et celui du poème n° 7, montrent assez que tous deux ne sauraient être du même auteur.

9. *Legende von sant Elsebctenn*, dans la grande légende dite *Passional*, imprimée par Knoblauch à Strasbourg, en 1517, fol. (*Passional*).

Cette même légende se trouve à part dans deux manuscrits de

la bibliothèque de Munich, nos 218 et 735, datés l'un de 1476 et l'autre de 1486, mais dont le langage est plus ancien d'un siècle environ, ce qui fait remonter au moins au XIV^e siècle l'origine de ce récit. Il est tout-à-fait indépendant des sources que nous avons énumérées jusqu'ici : c'est la tradition populaire dans toute sa naïveté. On y trouve une foule de détails qu'on chercherait en vain ailleurs, et plusieurs des traits les plus touchans, et des plus charmantes paroles de notre Sainte.

10. *Sermo de sancta Elisabeth*, dans le *Thesaurus novus de Sanctis*, Nürnberg 1487. *Serm.* clv.

Panégérique de la charité de la Sainte et de sa vie contemplative, sur le texte : *Vendidit omnia quæ habuit et emit eam*. Il y a de grandes beautés.

11. *Vita illustris ac divæ Elisabeth, regis Hungarorum filie, conscripta stilo elegantissimo opera Christi Sacerdotis JACOBI MONTANI spirænsis*, insérée dans la grande collection de Surius, intitulée : *De Probatis Sanctorum historiis*, etc., tom. vi. *Coloniæ Agrippæ* 1581.

Ce n'est guère qu'une amplification de Théodoric, en latin de la renaissance. L'édition originale très rare, mais imprimée à Ruremonde, qui se trouve parmi les documens recueillis par les Bollandistes à Bruxelles, contient une dédicace de l'auteur aux frères de Marbourg, datée des ides de mai 1511, et dans laquelle il annonce qu'il a composé cet ouvrage l'automne de l'année précédente.

12. *Annales de Hainaut*, par JEAN LEFÈVRE, publiées à la suite de l'*Histoire de Hainaut*, par JACQUES DE GUISE, d'après des manuscrits de la bibliothèque royale, par M. le marquis de Fortia d'Urban, en 1834 et 35 (*Jean Lefèvre*).

Le livre XLVI, c. 22 et suivans, de ces annales, contient une version française de la légende de sainte Elisabeth, par Jacques de Voragine, d'un style attrayant, et à laquelle le savant éditeur a joint des notes et des observations nombreuses.

Nous omettons à dessein plusieurs auteurs, tels que Vincent de Beauvais, etc., qui n'ont parlé de sainte Elisabeth que d'une manière incomplète et abrégée dans le cours de leurs écrits.

2^e ÉCRIVAINS POSTÉRIEURS A LA RÉFORME.

A. CATHOLIQUES.

13. ANTONII BONFINII *Rerum Ungaricarum decades quatuor cum dimidio*. Francof. 1581.

L'histoire de sainte Elisabeth y est racontée assez superficiellement et avec toute l'emphase des savans de la renaissance.

14. *Annales minorum, seu trium ordinum a S. Francisco institutorum a R. P. LUCA WADDINGO hiberno*, etc. 2^e édition. Rome, 1732, folio, tom. I et II. (*Wadding.*)

La vie de sainte Elisabeth occupe une grande place dans les deux premiers volumes de cette magnifique histoire. L'auteur a ajouté aux détails qu'il a pris dans Théodoric et le livre des quatre suivantes, des renseignemens précieux sur les liaisons de la Sainte avec saint François et son ordre ; il a pu les puiser aux sources spéciales de l'histoire franciscaine, qui sont malheureusement restées inaccessibles pour nous.

15. JUSTUS LIPSIUS, *Diva virgo Hallensis opera*. Tom. II, pag. 808.

Opuscule consacré par ce savant et pieux écrivain à l'histoire d'une image miraculeuse qui avait appartenu en premier lieu à sainte Elisabeth.

16. *Bavaria sancta, descripta a MATTHÆO RADERO de societate Jesu*. Monaci. 1615. (*Rader.*)

Bon résumé de sa vie dans le premier volume de cette intéressante collection.

17. *La vie de sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie, duchesse de Thuringe, première religieuse du tiers-ordre de saint François, recueilie par le R. P. APOLLINAIRE, revue, corrigée et augmentée par le R. P. JEAN-MARIE, du même ordre*. Paris, 1660. (*P. Apoll.*)

Écrit avec ferveur et enthousiasme , mais avec trop de déclamation et de développemens superflus.

18. *La vie de sainte Elisabeth, etc.*, par le P. ARCHANGE, religieux pénitent du troisième ordre de S. François. Paris, 1692. (P. Arch.)

Préférable quant à la forme au précédent ouvrage, et animé du même esprit de piété et d'affectueuse dévotion envers la Sainte. Tous deux ont pris pour base les auteurs latins datés plus haut, et ignoraient absolument les récits allemands. Le P. Archange, tout en omettant un grand nombre de détails très bien constatés, en a ajouté plusieurs, souvent touchans et édifiants, mais que nous n'avons pas reproduits, dans l'ignorance des sources où il avait pu les puiser.

19. *Auserlesenes history Buch... von den lieben Gottes heiligen, etc.* (Livre d'histoires choisies sur les chers saints de Dieu), par le P. MARTIN DE KOCHER, de l'ordre des Capucins. Augsbourg, 1732. (Première édition, 1692) (Kocher).

La 53^e histoire de ce recueil, 3^e partie, tom. II, pag. 802 à 836, est consacrée à notre Sainte. Quoique le pieux auteur n'ait guère fait que reproduire en allemand la vie de la Sainte, par Montanus, telle qu'elle se trouve dans Surius, il a répandu sur sa traduction un charme si pur, et entremêlé ses récits de prières si touchantes et d'élans du cœur si sincères vers celle dont il transcrivait les peines et les vertus, qu'il est impossible de le lire sans en être profondément touché et édifié. — Nous avouons que de toutes les vies des saints que nous avons rencontrées, il n'en est point auxquelles nous ne préférons les légendes de cet humble capucin.

20. *Histoire des Ordres monastiques*, par le P. HELYOT. Paris, 1718. Tom. VII, pag. 287-293.

21. *Die legende der H. Elisabeth*, von JOHANN GRAF MAILATH, dans l'Annuaire de l'histoire nationale, publiée par Hormayr, année 1822.

M. le comte Mailath, connu par ses recherches sur l'histoire de Hongrie, patrie de sainte Elisabeth et la sienne, s'est borné à reproduire la légende telle qu'elle se trouve dans la plupart des ouvrages précités. On est en général étonné de l'absence totale de renseignemens sur sainte Elisabeth, dans les historiens anciens et modernes de Hongrie, à l'exception du seul Bonfinius.

B. PROTÉSTANS.

22. ADAMI URSINI *Molybergensis chronicon Thuringiæ vernaculum*, apud MENCKENII, *Script. Rer. Saxonic.* Tom. III. (*Ad. Ursin.*)

Cette chronique, terminée en 1547, se distingue déjà par l'omission protestante des miracles de la Sainte, qui a cependant vivement préoccupé l'imagination du narrateur : on y trouve des détails précieux sur sa personne, et celle du duc Louis, ainsi que sur plusieurs traits de leur histoire.

23. *Diva Elisabetha magnifice coronata; Christliche Ehrengedächtniss der H. Elisabeth, in zwei Predigten, von J. B. HAPPEL* (curé luthérien de l'ordre Teutonique). Marburg, 1645. (*Happel.*)

Ce sont deux sermons en l'honneur de la Sainte, curieux comme provenant d'un écrivain luthérien, et cependant pénétré d'admiration pour elle.

24. GEORG MICHEL PFEFFERKORN. *Auserlesene Geschichte von der berühmten Landgrafschaft Thüringen*, etc., 1684.

C'est une histoire générale de Thuringe qui renferme l'histoire de notre Sainte, mais sans détails nouveaux.

25. J. J. WINKELMANN, *Beschreibung der Fürstenthümer Hessen*, etc. (Description historique de la Hesse), Bremen, 1698, in-^o. (*Winkelm.*)

La 6^e partie de cet excellent ouvrage contient l'histoire du duc Louis et de sainte Elisabeth, telle qu'elle était devenue nationale dans ces contrées; elle y est racontée avec une naïveté, une recherche de détails et une sympathie qui font de cette version une des meilleures à consulter, après les sources primitives. L'auteur cite continuellement un manuscrit intitulé : *Thesaurus antiquitatum Thuringicarum*, écrit en 1553, par Henri Crolachius, et qui existait encore en 1696. Nous avons fait de vains efforts pour le trouver dans les bibliothèques actuelles de la Hesse et de la Thuringe.

26. *Chr. Fron.* PAULLINI *historia Eisenacensis*, etc. Francfort, 1698.

27. ANDREAS TOPPIUS. *Historia der stadt Eisenach, verfasset*, 1660.

28. Joh. Mich. Koch. *Historische Erzählung von dem Schloss Wartburg ob Eisenach*, etc. 1710.

29. *Das im Jahr 1708 lebende und schwebende Eisenach*, von JOHANN LIMPERG. 1709.

Ces quatre ouvrages sont spéciaux pour l'histoire de la ville d'Eisenach et du château de Wartbourg, où Elisabeth passa les vingt premières années de sa vie. Ils renferment une foule de traditions, de détails, de dates, d'inscriptions et autres monumens relatifs à elle et à son mari, qui ne se trouvent que là. Le dernier (n° 29) est surtout curieux et amusant.

30. *Bina sanctarum Elisabetharum* (celle de Schœngau, morte en 1056, et la nôtre), *veluti illustrissimarum Sæc. XI et XIII, testium veritatis evangelicæ in Hassia memoria monumentis et nummis declarata*, à J. A. LIEBKNECHT, etc. Giessæ, 1729.

Quelques renseignemens utiles.

31. J. H. VON FALCKENSTEIN *Thüringische chronik*, 3 v. Erfurt, 1738.

32. J. G. A. GALLETI, *Geschichte Thüringens*. Gotha, 1783.

33. *Thüringische Geschichte aus SAGITTARIUS hinterlassenen Papieren*, etc. 1787.

Ces quatre ouvrages, plus ou moins empreints de l'esprit du dix-huitième siècle, ne sont importans que pour la chronologie et les événemens contemporains de la vie d'Elisabeth.

34. *Elisabeth die heilige, Landgræfin von Thüringen und Hessen*, etc. von Dr. KARL WILHELM JUSTI. 1^{re} édition, Zürich, 1797; 2^e édition, Marbourg, 1835 (Justi).

Nous devons un tribut de reconnaissance sincère à M. le Dr. Justi, surintendant (évêque) de l'église luthérienne à Marbourg, dont les écrits et les savans entretiens nous ont fourni nos premiers renseignemens sur l'histoire de notre Sainte, et qui a consacré une grande partie de sa vie à remettre en lumière les vertus et la gloire d'Elisabeth. Dans son ouvrage, il a utilisé avec une grande exactitude tous les monumens antérieurs dont il donne une description très détaillée. Tout en regrettant dans son ouvrage quelques omissions dictées par la sagesse moderne, et en y déplorant les erreurs et les préjugés anti-catholiques auxquels la position de cet écrivain l'exposait naturellement, on ne peut qu'admirer l'érudition et le zèle

qu'il a déployés en l'honneur d'une héroïne des temps catholiques ; et on pourrait même souhaiter à beaucoup de catholiques modernes d'avoir le même tendre respect que ce prélat luthérien , pour les anciennes gloires de leur Eglise.

La seconde édition du livre du D^r Justi , publiée trente-huit ans après la première , renferme des additions précieuses et considérables, fruit de ses travaux pendant cet intervalle. En outre, dans un recueil annuel, intitulé : *Die Vorzeit* (le passé), il a inséré, en 1823, un excellent abrégé de la vie de sainte Elisabeth, en 1824 et 26, des descriptions très complètes de son église et de son tombeau à Marbourg.

35. J. C. S. THON, *Schloss Wartburg*, etc. 4^e édition. Eisenach, 1826.

Important pour l'histoire et la topographie des lieux où Elisabeth a vécu.

36. *Histoire généalogique de la maison de Hesse*, par le baron de TURKHEIM. Strasbourg, 1819.

Bons éclaircissemens sur plusieurs points obscurs dans ses relations de famille.

37. *Geschichte von Hessen*, von CHRISTOPH ROMMEL. 1820.

Résumé assez superficiel, sauf sur Conrad de Marbourg.

38. *Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit* (Histoire des empereurs de la maison de Hohenstaufen et de leur époque), par FRÉDÉRIC DE RAUMER.

Dans le 3^e volume de cet excellent ouvrage, M. de Raumer a rendu pleine justice à notre sainte, ainsi qu'à son mari, et raconte leur vie avec tout le détail que comportait les bornes de son histoire.

II.

Manuscrits.

1. *Das Leben des edeln tuginhastin lantgraven Ludewigis der de was elich gemahel unde wert der heiligen hochgebornen Frouwin Elyzabeth... das beschrebin hat er Berlt sin cappellan der ym heimelich gewest ist von*

joggent bis yn synen tod (Vie du noble et vertueux landgrave Louis, qui était l'époux légitime et le seigneur de la sainte et très noble dame Élisabeth, écrite par sire Berthold, son chapelain, qui a été intime avec lui depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort). Manuscrit allemand double à la bibliothèque de Gotha, n° 52. Autre exemplaire à celle de Cassel. (*Berthold MS.*)

Cette biographie, infiniment précieuse par le caractère de son auteur, témoin oculaire de la plupart des événemens qu'il raconte, se place naturellement au premier rang des sources de notre histoire. Elle offre pour tout ce qui se rapporte au duc Louis et à la vie conjugale d'Élisabeth, les mêmes garanties d'authenticité et d'exactitude que les dépositions des quatre suivantes pour le temps de son veuvage. Les dialogues y sont plus fréquens que dans aucun autre récit. Elle a été évidemment connue et copiée par Théodoric, qui n'en parle cependant jamais. Il est surprenant qu'un manuscrit aussi précieux n'ait jamais été imprimé. On croit que ce Berthold, qui accompagna le duc Louis à la croisade, était moine du monastère de Reinhartsbrunn, dont il parle très souvent.

2. *Vita S. Elisabethæ landgraviæ, a fratre CÆSARIO, sacerdote in monasterio vallis Sancti Petri.* Ce précieux document, dû à l'écrivain connu sous le nom de *Cæsarius Heisterbacensis*, et mort en 1237, six ans après sainte Élisabeth, est indiqué d'une manière très superficielle par Leibnitz, *Introd. in script. rer. Brunsv.*, t. II, p. 47; et Harzheim, *Bibliot. Coloniens.*, p. 45. M. Justi dit, dans sa dernière édition, qu'il n'a pu en constater l'existence. Nous l'avons découvert parmi les matériaux rassemblés par les Bollandistes pour la continuation des *Acta Sanctorum*, et aujourd'hui déposés à la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles. La copie qui s'y trouve a été transcrite par le P. Gamans en 1638, sur un manuscrit du couvent d'Eyflud (?), et envoyée par lui aux Jésuites d'Anvers. Dans le prologue, ou épître dédicatoire adressée aux frères de l'Ordre Teutonique à Marbourg, Cæsarius leur raconte que maître Conrad, directeur d'Élisabeth, lui avait conseillé, avant sa mort, d'écrire la vie de sa pénitente, et que ses amis les religieux de Marbourg lui en ayant fait la demande, il a rédigé le texte qu'il leur envoie d'après les récits que lui a faits frère Christian, moine de son propre couvent, qui revenait d'assister à la translation de la Sainte (en 1236). Sa réputation d'auteur et de chroniqueur estimé (grâce à ses *Historiæ memorabilæ*) lui avait sans doute

valu la prière que lui adressaient les religieux de Marbourg, qui pouvaient mieux que personne vérifier l'exactitude de son travail. Il serait difficile, comme on voit, pour un écrit contemporain, d'offrir plus de garanties de fidélité. *Quia*, dit-il, *sancta illa humiliter et simpliciter in hoc mundo vixit*, il annonce que son style sera conforme à cette simplicité et sans aucune fleur de rhétorique. Son récit est presque en tout conforme aux dépositions des quatre suivantes, mais renferme en outre des renseignemens très curieux, et la confirmation authentique de plusieurs détails touchans que les poètes et les légendaires des siècles suivans ont rapportés, sans indiquer où ils les avaient pris.

3. *Der lieben frowen sant Elysabeten der landgrefin leben* (Vie de la chère dame sainte Élisabeth la duchesse). Manuscrit allemand, n° cv, de la célèbre Bibliothèque palatine de Heidelberg, envoyé à Rome par le duc Maximilien de Bavière en 1622, et rapporté à Heidelberg en 1815. (*Cod. Pal. Heid.*)

L'écriture de ce manuscrit est du xv^e siècle, selon M. Wilken; mais l'auteur est évidemment, d'après plusieurs passages de son récit, contemporain de la sainte. Il se dit Franciscain, et suit en général la version des quatre suivantes, en y ajoutant plusieurs détails relatifs aux relations d'Élisabeth avec saint François et d'autres empruntés au récit de Berthold. Nous sommes convaincus que ce manuscrit n'est que la traduction du manuscrit latin souvent cité par Wadding, dans ses *Annales Minorum*, comme ouvrage d'un Franciscain contemporain, qu'il qualifie ainsi, tom. II, p. 217 : *Anonymus coævus qui se vidisse vel ab aliis certe fide accepisse, quæ de sancta femina scripsit, testatur*. Ce manuscrit latin était à Louvain du temps de Wadding; nous avons fait de vains efforts pour le trouver dans les bibliothèques de cette ville.

4. *Cy encomence la vie de sainte Elyzabel fille au roy de Hongrie*, Manuscrit n° 7633 de la Bibliothèque royale à Paris, écriture du xiv^e siècle (*Rutebeuf*).

C'est l'histoire en vers français de notre Sainte, par le célèbre trouvère Rutebeuf, l'un des poètes les plus féconds de notre ancienne littérature, qui fleurit pendant la dernière moitié du xiii^e siècle, et mourut en 1310. Il se nomme lui-même dans les vers suivans :

Dont Rutebeuf a fait la rime

Ce Rutebeuf rudement rime

Et sa rudesse en sa rime a...

Il dit que messire Érad l'a requis de composer ce poème,

et toute traire
De latin en rime françoise,

en l'honneur de la reine Isabelle, femme du roi Thibaut de Navarre.
La Sainte y est toujours nommée *Isabelle*. Il dit ensuite :

Ceste estoire

Qui est venue de Hongrie
Si est le procès et la vie
D'une dame que Ihesu Criz
Ama tant, (ce dit li escriz)
Qu'il Papela a son servize.
De lei lit on en sainte église ;
Si com hon tient le lit Abel,
Doit on tenir sainte Ysabel
À sainte, à sage et a senée.
Vers Dieu ce fut si asenée
Que toz i fu ses cuers entiers
Et sa tendue et ses mestiers....

Il suit principalement les dépositions des quatre suivantes, avec quelques détails de plus. Il termine ainsi :

Or prions donques à celi (celle)
A cui tant bien faire abeli,
Que pour nos deprist à celui
Dieu qui nè refuse nè lui,
Et por la proiere enroit cele
Qui fut et sa meire et sancele (son ancelle)
Quil nos otroie cele ioie
Queil a ceste dame otroie.
Explicit. Diex en soit loetz.
Dites amen vos qui loeiz.

Outre l'incontestable mérite poétique de cette œuvre, elle est pour nous un monument authentique et contemporain de l'effet produit en France par les vertus et les miracles de la sainte allemande.

5. *Chi commenche de sainte Yzabel*. Manuscrit du XIII^e siècle, de la Bibliothèque du roi à Paris ; fonds Saint-Germain-des-Prés, n^o 1862 (*Le moine Robert*).

Encore un poème en vers français en l'honneur de sainte Élisabeth, par un auteur contemporain (comme le montre l'écriture seule du

manuscrit), qui se nomme lui-même dans ces vers qui terminent son œuvre :

Je vous requier, si vos agréé,
 Ke vos nous vouliez otroier
 Ke Ihu Crist voelliez prorez,
 Ki sires est de tout le monde,
 Ke celui face net et monde
 Ki a ceste istoire rimée,
 Et ensi dite et compassée;
 Ke tels oeuvres face en sa vie
 Kil en ait gloire deservie;
 Ke Diex eskieuce d'estre en duel
 Frère Robert de Camblinmuel.

Ce religieux poète, sur la vie duquel nous n'avons point de détails, a surtout reproduit la légende franciscaine (n° 3), et le récit de son confrère, César de Heisterbach (n° 2); il a rendu avec beaucoup de grâce et de charme tous les traits et les paroles de la Sainte rapportés par ce dernier, surtout la conversation nocturne avec son mari (V. p. 62 de notre histoire). Il a particulièrement appuyé sur l'union et la tendresse conjugale des deux époux.

6. *Sente Elsebet Leben*. Poème allemand aux archives de Darmstadt, de 221 pages, écrit au XIV^e siècle, mais dont le langage semble remonter au XIII^e. Une portion assez notable en a été imprimée dans la collection intitulée *Diutiska*, publiée par le professeur Graff de Berlin. (*Cod. Darmst.*)

C'est une reproduction en vers des récits de Théodoric et de Berthold, avec quelques détails de plus.

7. *Von sente Elysabethen*. Poème allemand, dans une grande légende rimée de la Bibliothèque de Strasbourg, fonds des Johannites, A. 77, sur parchemin, écriture du XIV^e siècle (*Cod. Argent.*).

La vie de notre sainte occupe les feuilles 179 à 203 de ce volume in-fol., que le savant professeur Massmann regarde comme le troisième volume d'une collection générale de légendes en vers. Ce petit poème contient peu de détails nouveaux; mais il est délicieux par le style et la pensée, plein de naïveté et de véritable poésie.

8. *Von sente Elsebethen*. Légende en prose de la Sainte dans la collection manuscrite de HERMANN DE FRITZLAR, intitulée *Leben der Heiligen und Predigten*, et datée de 1345 et 1349, à la bibliothèque palatine de Heidelberg, n° CXIII et CXIV. (*Herm. Fritz.*)

Imprimé en partie par le professeur Massmann, dans ses *Denkmæhler*, 1827. C'est un abrégé fort court, mais qui renferme quelques traits originaux et précieux.

9. *Vita S. Elisabethæ Hungariæ reginæ*. Manuscrit de la bibliothèque laurentienne à Florence, Plut. xxvii. Cod. I, n° 18. Indiqué par Montfaucon, *Biblioth. manusc.*, n° 292. (*Cod. Flor.*)

C'est la version de la légende dorée avec quelques additions.

10. *Legende der H. Elisabet und St. Gertraud ir mutter*, dans la *Chronique* manuscrite dite d'*Andechs*, à la bibliothèque de Munich, Cod. Germ. 218.

On y trouve des détails curieux sur la reine Gertrude, mère d'Elisabeth.

11. *Historia ecclesiastica Isenacensis*, per M. NICOLAUM REBHANN, datée de 1621, à la bibliothèque du gymnase à Eisenach.

Cet auteur, quoique surintendant luthérien à Eisenach, a recueilli d'une manière assez complète toutes les traductions de la piété catholique sur notre Sainte. Il déclare que, *partim fabulosa sunt, partim superstitionem respiciunt*, mais qu'il racontera tout ce qu'il sait en laissant au lecteur chrétien le soin de juger.

12. JOH. WILH. WALDSCHMIDT, *Commentatio succincta de vita et fatiis M. Conradi de Marburg, confessoris divæ Elisabethæ*, etc. Collection de pièces manuscrites en latin du xvii^e siècle, à la bibliothèque de Cassel. *Hassiaca*, fol. n° 112.

Matériaux rassemblés pour une œuvre qui n'a probablement jamais été terminée.

13. *Leben Mag. Conradi von Marburg*, par J. N. SCHMINKIUS, bibliothécaire et historiographe à Cassel, vers 1740. Manuscrit de la bibl. de Cassel. *Hass.* 4° n° 136.

Brouillon d'une vie détaillée de Conrad et de sainte Elisabeth, accompagnée de plusieurs pièces curieuses, mais tout imprégnée de la haine la plus fanatique contre le catholicisme.

14. Parmi les matériaux et documens manuscrits rassemblés par les jésuites d'Anvers, dits Bollandistes, pour la continuation de leur collection des *Acta Sanctorum*, et qui se trouvent en ce moment, très bien coordonnés et reliés par ordre de date, à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles; ceux relatifs à sainte Elisabeth occupent les

deux tiers d'un volume in-folio consacré aux saints du 19 novembre. En voici l'énumération (*MS. Bolland. Brux.*) :

1. Copie de la déposition des quatre suivantes.
2. Narration latine et anonyme du miracle des vêtemens , raconté p. 90 et 91 de notre texte.
3. Vie de la Sainte en latin , divisée en trois parties , que les savans compilateurs semblent attribuer à un certain Césarius , et qui leur a été envoyée de la bibliothèque de Fulde ; ce n'est qu'une re-fonte en latin classique des anciennes sources.
4. Vie de la Sainte en latin , extraite d'un MS. de la bibl. de Louvain , écrit en 1320 ; reproduction pleine d'emphase et de digressions , de Théodoric et des quatre suivantes , divisée en deux livres , dont le premier renferme la vie , et le second les miracles.
5. Supplément à la vie écrite par Théodoric : ce sont les mêmes qui ont été imprimés par Mencken et Struve.
6. Plusieurs chapitres sur les instructions données à la Sainte par un ange , envoyés par le P. Gamans en 1641.
7. Vie de la Sainte par Cæsarius Heisterbacensis : voyez plus haut n° 2 de cette division.
8. *Brevis vita S. Elisabethæ Thuringicæ* , sans importance.
9. Lettre de Conrad au pape , suivie de l'énumération des miracles , telle qu'elle a été imprimée depuis.
10. Correspondance du P. Willeman , en mission en Allemagne , avec le P. Papebroch à Anvers , sur les différens manuscrits et monumens relatifs à la Sainte , qui existaient à Wetzlar , Aldenberg , etc. , en 1697 et 1698.
11. Diverses légendes , hymnes , proses et homélies sur elle , extraites d'anciens Bréviaires , Missels , etc. Nous en reproduirons quelques unes dans l'appendice.
12. *Revelationes beatæ Mariæ factæ beatæ Elisabeth filiæ regis Hungariæ*. L'un des plus précieux monumens de notre histoire. Cet extrait a été envoyé d'un monastère d'Allemagne dont nous n'avons pas su déchiffrer le nom
13. Vie de la Sainte par Théodoric , avec quelques variantes de la version imprimée par Canisius , et des additions précieuses , copiée sur un livre de chœur de l'église Sainte-Marie de Wetzlar , et envoyée par le P. Wilman en 1696.
14. Plusieurs versions flamandes de Théodoric ; l'ancienne édition de Montanus , etc.

CXXXVI INDICATION DES SOURCES HISTORIQUES.

Nous n'avons pas cru devoir comprendre dans cette énumération toutes les chroniques latines et allemandes, ni toutes les vies des saints plus ou moins détaillées, où il est question de sainte Elisabeth, et que nous avons consultées : le nombre en eût été immense. Le P. Giry, de l'ordre des Minimes, dans sa *Vie des Saints*, publiée au XVIII^e siècle, disait que plus de cent auteurs avaient traité cette vie, et l'on peut hardiment porter aujourd'hui ce nombre au triple.

Mais il y a quelques ouvrages spécialement consacrés à notre Sainte et qui sont restés, malgré toutes nos recherches, inconnus pour nous. Ce sont surtout :

1^o Le manuscrit latin du franciscain contemporain, cité par Wadding, comme étant à Louvain. (V. plus haut n^o 14 des imprimés, et 3 des manuscrits.)

2^o *Thesaurus antiquitatum Thuringicarum*, de H. CROLACHIUS, MS. de 1553.

3^o PELBARTUS A TEMESWAR, *Sermones tres de S. Elisabeth.*

4^o JODOCUS CLICHTOVÆUS *de Natali S. Elisabethæ sermo.*

5^o H. HANCKINS, *Angli, Soc. Jes., Historia de S. Elisabetha*, Paris, 1632, 8^o.

6^o PAULUS KRAY (Bibliothécaire à Bude en 1784), *Commentarius de S. Elisabetha*, indiqué par Wallazky, dans son *Conspectus reipublicæ litterariæ in Hungaria*, 1785.

Histoire

de

Sainte Elisabeth

de Hongrie,

Duchesse de Thuringe.

Respondens Jesus dixit : Confiteor tibi, Pater Domine
cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et
prudentibus, et revelasti ea parvulis.

S. MATTH. XI. 25.





Santa Elizabeth
 -vea- pro nobis

FR. MULLER DELINEAVIT

A. OLESZCZYNSKI SCULP

SAINTE ELISABETH

DISTRIBUE DES AUMONES A SES PAUVRES DANS L'INTERIEUR DU CHATEAU DE WARTBOURG.

Chapitre premier.

Comment le duc Hermann régnaît en Thuringe, et le roi André en Hongrie, et comment la chère¹ sainte Elisabeth naquit à Presbourg et fut transportée à Eisenach.

Quasi stella matutina in medio nebulae.

ECCLI. L. 6.

Elisabeth fut fille d'ung noble roy et fut noble de lignage; mais elle fut plus noble par foy et religion, et sa tres noble lignée elle l'ennoblit par exemple; elle l'esclairchit par miracle, elle l'embellit par grace de sainteté.

JEAN LEFÈVRE, *Ann. de Hainaut*, l. XLVI.

Parmi les princes qui régnaient en Allemagne au commencement du treizième siècle, il n'y en avait point de plus puissant ni de plus renommé que Hermann, landgrave ou duc² de Thuringe et de Hesse, et comte palatin de Saxe. Le courage et les talens qu'il avait reçus avec l'héritage de son illustre père, Louis *le Ferré*, l'un des princes les plus remarquables du moyen âge³; la protection spéciale du pape Innocent III⁴, sa proche parenté avec l'empereur

¹ Nous avons cru pouvoir conserver la naïve qualification dont se servent tous les anciens écrivains allemands qui ont parlé de notre Sainte, depuis Tauler et Suso jusqu'au P. Martin de Kochem : *die liebe H. Elisabeth*.

² Le titre de *landgraf* n'a point d'équivalent exact en français, surtout au féminin; mais comme le rang et l'autorité des

princes qui l'ont porté étaient en tout semblables à ceux des ducs, nous avons en général rendu les termes de *landgraf* et *landgräfin* par ceux de *duc* et *duchesse*, qui se trouvent d'ailleurs employés dans ce sens par quelques auteurs allemands de cette époque. Voy. les MS. de Heidelberg.

³ Voyez Appendice n° 1.

⁴ Innoc. III. ép. vi. 42. Philippe-Auguste

Frédéric Barberousse dont il était neveu, avec le roi Ottocar de Bohême, et les maisons de Saxe, de Bavière et d'Autriche, la position de ses vastes états au centre de l'Allemagne, qui s'étendaient depuis la Lahn jusqu'à l'Elbe, tout lui assignait un grand rôle politique. Bien qu'il ne fût pas au nombre des sept électeurs du Saint-Empire romain, c'était cependant son influence qui déterminait leur choix, et son alliance était regardée comme décisive pour le succès des divers prétendants à la couronne impériale. Il fut ainsi plus d'une fois l'arbitre des destinées de l'empire. « Quand il se trouve
 « un roi trop court ou trop long, dit un poème contemporain, ou
 « peu fait pour réjouir le pays et tout le monde, le seigneur de
 « Thuringe lui ôte sa couronne et la donne à qui il veut »¹. C'était principalement à lui que le célèbre empereur Frédéric II avait dû son élection en 1211.

Ce n'était pas seulement sa puissance qui lui attirait le respect de l'Allemagne : il se distinguait encore par sa générosité sans bornes, son instruction et sa piété. Il ne se couchait jamais sans avoir entendu ou fait lui-même une lecture tirée de l'Écriture-Sainte. Il avait étudié dans sa jeunesse à Paris, qui était alors le sanctuaire suprême de la science sacrée et profane². Il en avait rapporté un amour très vif pour la poésie : pendant tout son règne il fit recueillir avec soin les poèmes héroïques des anciens Germains, et entretenait à cette fin plusieurs écrivains occupés à transcrire les chants des vieux maîtres³. Vivant à l'époque où la poésie catholique et chevaleresque jetait en Allemagne son plus pur éclat, il en comprit toute l'immortelle beauté ; s'il ne put, comme l'empereur Henri VI et une foule de princes et seigneurs de son temps, prendre place parmi les chantres d'amour (*Minnesaenger*), et entendre comme eux répéter ses vers dans les châteaux et les chaumières, nul d'entre eux du moins ne le surpassa en admiration du *gai*

lui demanda une de ses filles en mariage. Schultz et Schannat. Ord. guelf. cod. prob. n° 103.

¹ Singerkriec uf Wartburg. st. vi.

² Civitas Parisiensis.... fons hortarum, et puteus aquarum vivarum, irrigabat uni-

versæ terræ superficiem, panem delicatum, et delicias præbens regibus : et universæ Dei ecclesiæ, super mel et favum ubera dulciora propinans. — Jac. de Vitraco, Hist. Occid., cap. 7.

³ Paullini, Annales Isenac., p. 50.

savoir, en munificence et en affection envers les poètes ; ils formaient sa société habituelle et étaient l'objet de sa plus vive sollicitude. Sa cour était en quelque sorte leur patrie à tous , et pendant toute sa vie orageuse , il ne démentit jamais cette prédilection de ses jeunes années ¹. Aussi ont-ils célébré à l'envi sa gloire et ses qualités , car son nom se trouve dans le *Titurel*, le *Parcival*, et tous les monumens les plus populaires de la poésie nationale : aussi Walther von der Vogelweide, le plus grand poète de cette période, a-t-il dit de lui ² : « les autres princes sont tous très cléments, « mais nul n'est aussi généreux que lui ; il l'était autrefois et l'est « encore... Nul ne souffre de ses caprices... La fleur de Thuringe « brille à travers la neige ; son été et l'hiver de sa gloire sont doux « et beaux comme son printemps. »

Il arriva en l'an 1206 que le duc Hermann se trouvant à son château de Wartbourg, au-dessus de la ville d'Eisenach, réunit à sa cour six des poètes les plus renommés de l'Allemagne, savoir : Henri Schreiber, Walther von der Vogelweide, Wolfram d'Eschenbach, Reinhart de Zwetzen, qui étaient tous quatre des chevaliers d'ancienne lignée ; Bitterolf, officier de sa maison, et enfin Henri d'Osterdingen, simple bourgeois d'Eisenach. Une rivalité violente se déclara bientôt entre les cinq poètes de noble naissance, et le pauvre Henri qui était au moins leur égal en talent et en popularité. La tradition les accuse d'avoir voulu même attenter à sa vie, et raconte qu'un jour qu'ils fondirent tous ensemble sur lui, il ne put leur échapper qu'en se réfugiant auprès de la duchesse Sophie (car le duc lui-même était en course), et en se cachant dans les plis de son manteau ³. Pour vider leur différend, ils convinrent de se livrer un combat public et définitif, en présence du duc et de sa cour, et avec l'assistance du bourreau, la corde à la main, qui devait pendre séance tenante celui dont les chants seraient reconnus inférieurs à ceux

¹ C'est grâce à lui que Henri de Veldeck put achever son *Énéide*, la plus ancienne épopée allemande qui nous ait été conservée.

² Ed. Lachmann, p. 55 :

Der Dürnge bluome schinet dur den snè
Sumer und winter blüet sin lop als in den
ersten jaren.

³ Under iren mantell er kroch. — Vita
Rhyt., § 11.)

de ses rivaux¹ ; montrant ainsi que la gloire et la vie étaient à leurs yeux inséparables. Le duc consentit à cette condition et présida à cette lutte solennelle qui retentit dans toute l'Allemagne, et à laquelle vinrent assister une foule de seigneurs et de chevaliers. Ils chantèrent tour à tour et sous les formes les plus variées, l'éloge de leurs princes favoris, les grands mystères de la religion, le mariage légitime de l'âme avec le corps après la résurrection, l'inépuisable clémence de Dieu, la puissance du repentir, l'empire de la Croix, et surtout les gloires de Marie, la bien aimée de Dieu, neuf fois plus belle que la miséricorde, qui est elle-même plus belle que le soleil. Ces chants recueillis par l'auditoire, se sont conservés jusqu'à nos jours, sous le titre de *La Guerre de la Wartbourg*². Leur collection forme encore aujourd'hui un des monumens les plus importants de la littérature germanique, à la fois comme trésor des croyances anciennes et populaires, et comme irrécusable témoignage du rôle immense que jouait la poésie dans la société, la science et la foi de ce siècle. Il fut impossible de décider du mérite des ménestrels rivaux, et il fut convenu que Henri d'Osterdingen irait chercher en Transylvanie le célèbre maître Klingsohr, tellement expert dans les sept arts libéraux et surtout en astronomie et en nécromancie, que les esprits même étaient obligés, disait-on, d'obéir à sa science, et que le roi de Hongrie lui faisait une pension de trois mille marcs d'argent pour prix de ses services. Un délai d'un an fut accordé à Henri pour faire ce voyage ; et au jour fixe il se trouva aux portes d'Eisenach avec le grand savant³.

Tandis que toute la chevalerie allemande avait les yeux fixés sur

¹ Decretum est ut jam accersito spiculate, presentique funem tenenti, pars devicta daretur suspendenda.—Tentzell. Supplem. II. Hist. Goth., p. 320.

² *Der Singerkriec uf Wartburg*. Le principal manuscrit de ce précieux recueil existe à Iéna, accompagné de mélodies contemporaines : il a été publié en 1850 par M. Ettmüller.

³ Une tradition populaire, mentionnée par les historiens, veut que le délai étant

expiré moins un jour ayant qu'ils ne pussent partir de Transylvanie, Klingsohr se fit transporter ainsi que son client, en une seule nuit, jusqu'à Eisenach, dans la cour du meilleur aubergiste. Henri, en s'éveillant, entendit les cloches de Saint-George qui sonnaient matines, et reconnut leur son : aussitôt il se leva, et ayant regardé autour de lui, il se vit à Eisenach ; ce dont il remercia Dieu sur-le-champ. — Voyez surtout *Vita Rythmica*, § v.

cette lutte dont la mémoire devait se perpétuer jusqu'à la postérité la plus éloignée, le Seigneur, toujours jaloux de la gloire de ses élus, l'avait destinée surtout à entourer d'une auréole de poésie et de gloire populaire, le berceau d'une de ses plus humbles servantes.

En effet, Klingsohr, s'étant logé à Eisenach chez l'aubergiste Henri Hellgref, à gauche de la porte Saint-George¹, descendit le soir même de son arrivée dans le jardin de son hôte, où se trouvaient plusieurs seigneurs de Hesse et de Thuringe, venus exprès pour le voir, ainsi que des officiers de la cour du prince, et beaucoup d'honnêtes bourgeois de la ville, qui, selon la coutume encore existante de la bonne Allemagne, y buvaient le coup du soir². Ces braves gens l'entourèrent et lui demandèrent de leur apprendre quelque chose de nouveau : sur quoi il se leva et se mit à contempler les astres avec attention pendant long-temps. Puis il leur dit : « Je vous apprendrai quelque chose de nouveau et de joyeux
« aussi ; je vois une belle étoile qui se lève en Hongrie, et qui
« rayonne de là à Marbourg, et de Marbourg dans le monde en-
« tier³. Sachez que cette nuit même, il est né à monseigneur le
« roi de Hongrie une fille qui sera nommée Élisabeth, qui sera
« donnée en mariage au fils du prince d'ici, qui sera sainte, et
« dont la sainteté réjouira et consolera toute la chrétienté⁴. » Les assistans entendirent ces paroles avec une grande joie : et le lendemain de grand matin les chevaliers montèrent à la Wartbourg pour les redire au landgrave, qu'ils rencontrèrent comme il allait à la messe. Ils ne voulurent pas le retenir et l'entendirent avec lui⁵ ; mais aussitôt qu'elle fut finie, ils lui racontèrent ce qui s'était passé la veille. Le prince en fut surpris ainsi que toute sa cour, et ayant

¹ Rothe, Chronic. Thuring., p. 1699.

² Und trunken den abunt trang. — Ibid.

³ Passional. fol. 37.

⁴ Theodor. Thur., c. 1. Rothe, loco citato. — Vita Rhyt., § v, etc., etc., etc. Il serait sans doute superflu de déclarer ici que nous nous inclinons devant la proscription prononcée par l'Église, notam-

ment dans l'admirable bulle de Sixte-Quint *Cœli et terræ creator Deus*, contre tout ce qui touche à l'astrologie ; mais nous n'avons pas dû passer sous silence une tradition invétérée, et qui est reproduite par tous les écrivains.

⁵ Vita Rhythmica, § v.

demandé aussitôt son cheval, alla lui-même, avec une nombreuse escorte, chercher maître Klingsohr, et le mena avec lui à la Wartbourg. On lui rendit les plus grands honneurs, surtout les prêtres qui le traitèrent en évêque, dit un contemporain ¹. Le landgrave le fit dîner à sa table; et après le repas, ils parlèrent longtemps ensemble. Le prince, chez qui l'anxiété paternelle était déjà éveillée, lui demanda comment allaient les affaires de Hongrie, ce qu'entreprenait le roi, s'il était encore en paix avec les infidèles, ou si la guerre avait recommencé ². Klingsohr satisfit en détail à sa curiosité: après quoi il s'occupa du grand procès qui l'avait amené à Eisenach. Il présida au nouveau combat qui s'engagea, et réussit à calmer la haine des rivaux de Henri son client, et à faire reconnaître publiquement son mérite. Il retourna ensuite en Hongrie, comme il était venu, c'est-à-dire, selon la tradition populaire, en une seule nuit.

Or, la Hongrie était alors gouvernée par le roi André II, dont le règne était aussi agréable à Dieu qu'à ses peuples ³. Illustre par ses guerres contre les nations païennes qui entouraient les frontières de son royaume, il l'était plus encore par sa profonde piété et par sa générosité envers l'Église et les pauvres. Quelques unes de ces vastes mines d'or qui enrichissent encore aujourd'hui la Hongrie, furent découvertes sous son règne, et le peuple fidèle ne manqua pas d'y voir une récompense accordée par Dieu à ses vertus. Ses mineurs vinrent lui raconter un jour qu'en fouillant les flancs d'une montagne, ils avaient entendu une voix leur crier de prendre courage, parce que ce roc renfermait une masse d'or

Vita Rhythmica, § v.

¹ Ibid.

³ Bonfinius., Decad., lib. VIII. S'il faut en croire un poème français de cette même époque, la langue française était dès lors très cultivée à la cour de Hongrie, par l'entremise de précepteurs et de gouvernantes venus de France.

Tout droit à celui tems que ci je vous devis
Avoit une coutume ens el Tyois pais

Que tout li grand seignor li conte et li marchis
Avoient entour aus, gent françoise tourdis
Pour aprendre françois leurs filles et leur fils
Li rois et la roynet et Berte o le cler vis
Sorent près d'aussi bien le françois de Paris
Comme se ils fussent nés el bour à S. Denis.

Berthe aux grands Pieds, Ed. de M. Paris.

Il est donc probable que sainte Élisabeth
savait le français et le parlait.

inépuisable que Dieu destinait au roi André, pour le récompenser de sa piété et de sa charité. Le roi se réjouit grandement de la faveur divine, et profita de sa nouvelle richesse pour fonder des églises et des couvents, et pour augmenter ses aumônes¹.

Il avait pour épouse Gertrude de Méranie, ou d'Andechs, de la maison peut-être la plus illustre de l'empire à cette époque. Elle descendait en droite ligne de Charlemagne, et possédait les plus belles provinces du midi de l'Allemagne. Le père de Gertrude, Berchtold III, était duc de Méran et de Carinthie, margrave d'Istrie et souverain du Tyrol. Son frère Berchtold IV avait refusé, en 1198, la couronne impériale que les princes lui offraient unanimement. Une de ses sœurs, Hedwige, depuis canonisée, était duchesse de Silésie et de Pologne; et une autre, Agnès, fut l'épouse, célèbre par sa beauté et ses malheurs, de Philippe-Auguste, roi de France². Gertrude ne le céda pas à son époux en piété. Les historiens vantent son courage et son âme virile³. Le plus tendre amour unissait ces deux nobles époux⁴.

En l'an 1207, au jour et à l'heure annoncée par Klingsohr à Eisenach, la reine Gertrude se trouvant à Presbourg⁵, donna le jour à une fille, qui reçut sur les fonts le nom d'ÉLISABETH⁶. La cérémonie de son baptême se fit avec une très grande magnificence : on la porta à l'église sous un dais qui était ce qu'on avait pu trouver de plus beau à Bude, où était alors un des principaux entrepôts du luxe oriental.

Dès le berceau, cette enfant prédestinée donna des gages de la destinée sublime que Dieu lui réservait : les noms consacrés par la religion furent les premiers mots qui frappèrent son attention, les

¹ Vita Ryth., § II.

² Voyez le tableau généalogique de la famille maternelle d'Élisabeth, dans l'Appendice n° II.

³ Theod., lib. I. c. 2.

⁴ Le moine Robert. MS.

⁵ Tous les historiens allemands sont d'accord pour placer le lieu de la naissance de Ste Élisabeth à Presbourg; mais le comte

Jean Mailàth, savant hongrois, dit qu'elle naquit à Séros Patak, dans le comitat de Zemplin. — Histor. Taschenbuch, 1822.

⁶ En hongrois *Erzsebèt* ou *Erzsi*; selon l'étymologie hébraïque ce nom signifie *pleine* ou *rassasiée de Dieu*. C'est le sens adopté par le pape Grégoire IX dans la bulle de canonisation.

premiers aussi qu'elle voulut bégayer à mesure que sa langue se déliait ; et lorsqu'elle put parler, ce ne fut long-temps que pour réciter des oraisons. Elle prêtait une attention surprenante aux premiers enseignemens de la foi qu'on lui donnait , bien qu'assurément une lumière intérieure éclairât déjà pour elle ces saintes vérités. A l'âge de trois ans , à ce qu'assurent les historiens , elle exprimait sa compassion pour les pauvres et s'efforçait de subvenir à leurs misères par des dons ¹. Toute sa vie était ainsi déjà en germe dans cette vie du berceau , dont le premier acte était une aumône , et la première parole une prière : aussi semble-t-elle avoir été dès lors admise par Dieu à posséder ces grâces qu'elle devait plus tard si abondamment distribuer sur la terre. A peine eut-elle vu le jour que les guerres où était engagée la Hongrie cessèrent : les dissensions intérieures même se calmèrent. Cette tranquillité passa bientôt de la vie publique à la vie privée ; les violations de la loi de Dieu , les excès , les blasphèmes devinrent moins fréquens ; et le roi André vit se combler tous les désirs que pouvait former un roi chrétien ². Les âmes simples et pieuses ne manquèrent pas dès lors de remarquer la coïncidence de cette paix et de cette prospérité subite avec la naissance d'un enfant chez qui la piété était si précoce : et lorsqu'on vit plus tard se réaliser d'une manière si éclatante les promesses de ses premières années , les Hongrois aimaient à se rappeler que jamais enfant royal n'avait apporté plus de grâces à sa patrie ³.

Cependant le duc Hermann n'avait rien négligé pour savoir si la prédiction de Klingsohr s'était accomplie , et si une princesse était née en Hongrie au jour qu'il avait indiqué. Et lorsqu'il eut appris non seulement sa naissance mais encore les marques de dévotion qu'elle donnait déjà , et le bonheur qu'elle semblait avoir apporté

¹ Le P. Apollinaire , p. 36, 37, 39. Nous remarquons, dit à ce sujet le bon religieux, que le vent qui se lève au point de l'aurore a plus de durée que celui qui ne commence à souffler que sur le soir... Ces premiers mouvemens de la grâce n'estoient,

ce semble , que de douces agitations d'un vent matinal.

² Es gieng seinen vatter nach allen seinem willen. — Passion. f. 37.

³ Ibid.

du ciel à son pays, il conçut le plus vif désir de voir la prédiction s'accomplir tout entière, et son jeune fils ¹ devenir l'époux d'Élisabeth ². Les voyageurs qui arrivaient de temps à autre de cette contrée, qui n'était guère plus isolée qu'aujourd'hui du reste de l'Europe, lui apportaient souvent des détails sur la fille du roi André. Un jour surtout un moine, qui venait de Hongrie, lui raconta qu'étant aveugle depuis quatre ans, il avait été subitement guéri par l'attouchement de la jeune princesse. — « Toute la Hongrie », dit-il au duc, « se réjouit de cette enfant, car elle a apporté la paix avec elle ! »

C'en fut assez pour décider Hermann à envoyer auprès du roi de Hongrie une ambassade composée de seigneurs et de nobles dames, pour lui demander la main d'Élisabeth, au nom de son fils Louis, et pour l'amener avec eux, s'il était possible, en Thuringe. Il choisit pour cette mission le comte Reinhard de Muhlberg, Gauthier de Varila, son échanson, et madame Berthe, veuve d'Égilolf de Beindeliben, qui était, au dire des chroniqueurs, connue pour sa sagesse et sa modestie, et en outre belle, pieuse et honorable en tout ³. Elle eut pour compagnes deux nobles et belles demoiselles, et deux écuyers. Les ambassadeurs avaient une suite d'au moins trente chevaux. Tout le long de leur route ils furent reçus par les princes et les prélats dont ils traversaient les terres, avec la distinction que méritait leur propre rang et celui de leur seigneur. Parvenus heureusement à Presbourg, ils y trouvèrent une hospitalité royale ⁴, et dès le lendemain de leur arrivée, des messes en grand nombre ⁵.

Lorsqu'ils eurent exposé au roi l'objet de leur mission, celui-ci assembla un conseil pour délibérer sur la demande du duc de Thuringe. Klingsohr l'appuya avec chaleur : dans un discours qui peut servir de tableau de l'état de la Thuringe à cette époque, il fit longuement valoir les richesses et la puissance de Hermann ; il énu-

¹ Né en 1200.

Theod. I. 1.

² Ach mœcht das kind meinem sun werden. — Passion. f. 37.

⁵ Des morgens dae sie aufgestunden
Der messen sie gaug funden.

³ Vita Rhyt. § VIII.

⁴ Jucundè et regaliter sunt recepti. —

Vita Rhyt. § 8.

méra les douze comtes qui étaient ses vassaux, sans compter les barons et les chevaliers ; les bonnes forteresses qui défendaient son pays ; il raconta combien ce pays lui avait paru fertile, bien cultivé, entouré de belles forêts, garni d'étangs poissonneux ; combien aussi le peuple était aisé, buvant force bière et mangeant du bon pain blanc¹. Il fit ensuite le plus grand éloge du caractère personnel du duc, et ajouta que son fils lui avait paru réunir toutes les qualités qu'on pouvait demander à son âge. La reine Gertrude se prononça également en faveur de la demande du duc, et le roi, cédant à son influence, consentit à se séparer de sa fille chérie. Mais avant de la laisser partir, il voulut célébrer une fête en son honneur ; et ayant convoqué tous les chevaliers de sa cour et leurs dames, il ordonna des réjouissances brillantes : les jeux, les danses, la musique surtout et les chants des ménestrels durèrent trois jours, au bout desquels les ambassadeurs thuringiens demandèrent congé au roi. On apporta la petite Élisabeth, qui n'avait que quatre ans, enveloppée d'une robe de soie brodée d'or et d'argent : on la coucha dans un berceau d'argent massif, et on la remit ainsi aux Thuringiens. Le roi dit au sire de Varila : « Je confie à ton honneur de chevalier ma consolation suprême. » La reine vint aussi en pleurant lui recommander son enfant : à quoi le chevalier répondit : « Je la tiendrai volontiers en ma garde et lui serai fidèle à toujours². » Il tint parole, comme nous verrons.

Avant de quitter Presbourg, les ambassadeurs reçurent du roi et de la reine des présents d'une richesse infinie, tant pour eux-mêmes, que pour être transmis au duc Hermann, comme dot de la princesse. Les narrations contemporaines énumèrent avec détail ces présents³, en disant expressément que jamais on n'avait rien vu d'aussi précieux ni d'aussi beau en Thuringe⁴. D'où l'on peut conclure que ce mariage a signalé l'introduction en Allemagne d'un nouveau développement de l'industrie et du luxe de l'Orient, qui,

¹ Dicke bier trinken die bawr....

Weis brot zu essen ist oer sete.

Vita Rhyt. § 8.

² Passion. f. 67. Adam Urs. p. 1279.

³ Cod. Darmst. ; Vita Rhyt., § 8 ; Cod.

Palat. Heid. cv.

⁴ Theod. I. 2.

à une époque aussi reculée, ne saurait être sans importance pour l'histoire de l'art et de l'industrie germanique¹. La reine ajouta mille marcs d'argent, en promettant que si elle vivait, elle doublerait cette somme de son trésor privé.

Les ambassadeurs partirent enfin; ils étaient venus avec deux voitures, ils s'en retournaient avec treize, tant leur bagage s'était accru. Le roi leur avait confié treize nobles demoiselles de Hongrie pour servir de compagnes à sa fille, et qui furent toutes dotées et mariées en Thuringe par le duc Hermann².

Leur voyage de retour se fit sans encombre. Dès que le duc Hermann et la duchesse Sophie eurent reçu la nouvelle de leur approche et du succès de leur mission, ils se mirent à genoux et bénirent Dieu de ce qu'il avait exaucé leurs vœux. Puis ils descendirent aussitôt de la Wartbourg à Eisenach pour y recevoir leurs envoyés que Dieu avait si bien conseillés³. La joie d'avoir obtenu une jeune duchesse leur avait à peu près fait perdre la tête, à ce que dit un des chroniqueurs officiels de leur cour⁴. Ils conduisirent tout le cortège dans l'auberge d'Hellgref, ou Klingsohr avait fait sa prédiction, et qui était la meilleure du temps⁵. Là, le landgrave prit la petite Élisabeth entre ses bras, et la serrant contre sa poitrine, il remercia encore Dieu de la lui avoir accordée⁶. Puis il remonta à la Wartbourg pour y préparer les logemens; mais la duchesse Sophie passa toute la nuit auprès de l'enfant. Le lendemain matin elle la conduisit au château, où le duc avait rassemblé toute sa cour, et où il fit inviter les principaux bourgeois d'Eisenach et leurs femmes, afin qu'ils pussent voir l'enfant que Dieu et le roi de Hongrie lui

¹ On voyait parmi ces présens beaucoup de vases ciselés en or et en argent, des cassettes d'ivoire sculpté, des diadèmes, des guirlandes de pierres précieuses, des bagues et des ceintures garnies de bijoux, en outre de nombreux vêtemens et des garnitures de lit en soie pourpre. Ensuite une baignoire d'argent pour faire pendant au berceau de la princesse; enfin six chevaux d'une grande beauté, valant plus de mille florins, et destinés par le roi à l'usage spécial de sa fille. — Theod. l. c. Vita Rh. l. c.

² Hermann Fritz. 113.

³ Die Got wol hatte beratenn.

Vita Rhy. §. 9.

⁴ Sie wursten nicht was sy solden.

Vor grosser freude die sy hatten.

Ibid.

⁵ Des beste herberg dy zu der zeit.

Ibid.

⁶ Passional, f. 57.

12 HISTOIRE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE.

avaient envoyé. On célébra solennellement les fiançailles de la princesse, âgée de quatre ans, avec le jeune duc Louis, qui en avait onze, et on les coucha, l'un à côté de l'autre, dans le même lit¹. Puis il y eut, comme à Presbourg, des banquets et des fêtes somptueuses, où la poésie, qui était la principale magnificence de la cour de Thuringe, brilla de son éclat accoutumé².

A dater de cette époque Elisabeth ne quitta plus celui qui devait être plus tard son époux, et qu'elle nomma dès lors son frère. Touchante et salutaire coutume des âges et des familles catholiques, que cette commune éducation donnée à ceux dont la vie devait être toujours commune; inspiration bienfaisante qui confondait dans le cœur de l'homme le pur nom de sœur avec le nom sacré d'épouse; qui faisait que rien n'était perdu dans la vie; qui utilisait toutes les fraîches et fugitives émotions de la fraternité au profit des graves et longs devoirs du mariage; qui s'emparait tout d'abord de ce qu'il y a d'impétueux et d'ardent dans le cœur humain pour le calmer et le sanctifier; enveloppant ainsi dans les liens d'un seul et même amour ce que la vie a de plus pur et ce qu'elle a de plus intime, ses souvenirs les plus doux et ses affections les plus saintes.

¹ Sponso puero infantula apposita est.—
Theod. I. 2.

² Manch froelich lydichen gesungen.
Vita Rhy. § 9.

Chapitre ij.

Comment la chère sainte Elisabeth honorait Dieu dans son enfance.

Elegit eam Deus et præelegit.

OFF. DES SAINTES FEMMES.

**V ans avait d'aage droit
Sainte Ysabiaux la Dieu aimée
La fille le roi de Hongrie
Quant a bien faire commensa.**

RUTEBRUF, MS. Bibl. Roy. 7635.

Du sein même de la famille dont la Providence éloignait ainsi la petite Elisabeth, deux causes vinrent contribuer à développer de bonne heure dans son âme les précieuses dispositions que l'on y avait reconnues dès le berceau. Elle avait en premier lieu un exemple illustre de l'union de toutes les vertus chrétiennes avec la majesté souveraine dans sa tante maternelle, Hedwige, duchesse de Pologne, qui devait mériter plus tard le culte des fidèles, et dont la piété austère et fervente était dès lors un titre de gloire pour sa famille, et un sujet d'édification qu'Elisabeth sut comprendre et imiter¹.

Mais outre l'influence de cet exemple, Dieu permit qu'un malheur imprévu vint jeter comme un ombre de tristesse sur les premiers jours de sa vie, et lui faire comprendre tout d'abord la fragilité des grandeurs mondaines. Deux ans après qu'elle eut été transportée de Hongrie en Thuringe, sa mère, la reine Gertrude, périt de la mort la

¹ Melancht. Chron. l. v. ep. Liebknecht, p. 29 et 57.

plus cruelle, assassinée à la fleur de l'âge par les sujets de son époux. On est incertain sur la cause de sa mort : selon les uns, elle fut immolée par le banus de Croatie et de Dalmatie, qui voulut venger ainsi l'honneur de sa femme outragée par le patriarche Berchtold, frère de la reine ¹ : selon d'autres elle fut victime d'une conspiration dirigée contre les jours de son mari, et pour lui donner le temps de fuir, elle se livra aux coups des conjurés ². Cette funeste nouvelle parvint bientôt aux oreilles d'Elisabeth, et tous les historiens s'accordent à regarder l'impression qu'elle en reçut comme une des principales sources des graves pensées et de la profonde piété qui se faisait jour dans toutes les actions de cette enfant.

Dès son arrivée, le landgrave avait choisi sept demoiselles des plus nobles familles de sa cour et à peu près du même âge que sa future belle-fille, parmi lesquelles était sa propre fille Agnès, pour les faire élever avec elle. Une d'elles, Guta, qui n'avait alors que cinq ans, un an de plus qu'Elisabeth, resta à son service jusqu'à peu de temps avant sa mort ; et lorsque Dieu l'eut rappelée à lui, et que le bruit de sa sainteté eut attiré l'attention des autorités ecclésiastiques, cette même Guta, interrogée publiquement, raconta les souvenirs de son enfance. C'est à sa déposition, soigneusement conservée et transmise au saint siège, que nous devons la connaissance des détails que nous allons donner sur l'emploi des premières années de notre Elisabeth.

Dès cet âge si tendre toutes ses pensées, toutes ses émotions paraissent s'être concentrées dans le désir de servir Dieu et de mériter le ciel ³. Toutes les fois qu'elle le pouvait, elle entrait dans la chapelle du château, et là, en se couchant au pied de l'autel, elle faisait ouvrir devant elle un grand psautier, bien qu'elle ne sût pas encore lire ⁴, puis pliant ses petites mains et levant les yeux vers le

¹ Bonfin. Dec. iv. lib. vii. p. 234. — Dlugosz. — Engel. Geschichte Ungarns.

² Elle dit au roi, en lui conseillant de fuir :

Et iou en regarde de Dieu
Remanrai, qui garde est de tous,

De moi ne me chaut fors de vous.

Le moine Robert. MS. Bibl. roy. 1362.

³ Cœlestibus prout potebat intendebat. Theod. i. 3.

⁴ Cum esset quinquennis et literas omnino ignoraret. Dict. iv. Anc. p. 2012.

ciel, elle se livrait avec un recueillement précoce à la méditation et à la prière.

En jouant avec ses compagnes, et par exemple, en sautant sur un pied, elle faisait en sorte que toutes fussent obligées de se diriger vers la chapelle¹; et quand elle la trouvait fermée, elle en baisait avec ferveur la serrure, la porte et les murs extérieurs, par amour pour le Dieu voilé qui y reposait. Dans tous ses jeux, c'était toujours la pensée de Dieu qui la dominait : elle espérait gagner pour lui², car elle donnait tout ce qu'elle gagnait à de pauvres filles, en leur imposant le devoir de réciter un certain nombre de *Pater* et d'*Ave*. Elle y cherchait sans cesse des occasions de se rapprocher de Dieu : et lorsqu'elle avait éprouvé quelque obstacle à faire autant de prières ou de génuflexions qu'elle aurait voulu, elle disait à ses petites compagnes : « Couchons-nous par terre pour voir qui de nous est la plus grande. » Puis s'étendant successivement à côté de chacune des petites filles, elle profitait de ce moment pour s'humilier devant Dieu et réciter un *Ave*. Devenue épouse et mère, elle se plaisait à raconter ces innocentes ruses de son enfance³.

Souvent aussi elle conduisait ses amies au cimetière, et leur disait : « Souvenez-vous que nous ne serons un jour rien que de la poussière. » Puis arrivant devant le charnier, elle disait : « Voici les os des morts : ces gens ont été vivans comme nous le sommes et sont maintenant morts comme nous le serons ; c'est pourquoi il faut aimer Dieu : mettons-nous à genoux, et dites avec moi : Seigneur, par votre mort cruelle et par votre chère mère Marie, délivrez ces pauvres âmes de leur peine; Seigneur, par vos cinq plaies sacrées, faites-nous sauver. » C'étaient là, dit un auteur, ses danses et ses jeux⁴. Ces enfans récitaient ces prières après elle, et

¹ In uno pede saliens puellas versus capellam fugabat. Dict. iv. Ancill. l. c.

² Spem vincendi et lucrandi in Deo ponebat. Ibid.

³ Mensuremus nos quæ nostrum sit longior... Sicut et ipsa postmodo adulta pluribus recognovit. Ibid.

Sachiez ia ne fust en ce leu
Cele ioast a queilque geu

Que sesperance et sa mémoire
Ne fust a Dieu le roi de gloire
Car se li cors içoit le fuer
A Dieu avait fichié le cuer.

Rutebeuf, MS. 7635. p. 29.

⁴ Ce fus ces droits entendemens
Ces geux et ces esbatemens.

Rutebeuf, l. c.

bientôt éblouis par l'ascendant qu'elle prenait sur eux, ils racontèrent que l'enfant Jésus venait souvent la trouver, la saluait tendrement et jouait avec elle. Mais elle leur défendit sévèrement de dire pareilles choses ¹.

Hors de ses récréations elle cherchait à apprendre le plus de prières qu'elle pouvait. Tous ceux qui voulaient lui parler de Dieu et de sa sainte loi, lui devenaient chers par cela seul ². Elle s'était assigné un certain nombre d'oraisons à réciter par jour; et lorsqu'elle avait été empêchée de remplir cet engagement volontaire avant la nuit, et que ses suivantes l'obligeaient de se mettre au lit, elle ne manquait jamais de s'en acquitter tandis qu'on la croyait endormie, se souvenant comme David, du Seigneur sur sa couche ³. Elle sentait déjà le prix de la modestie qui est ordonnée aux vierges chrétiennes, et arrangeait toujours son voile de manière à ce qu'on vît le moins possible de ses traits enfantins ⁴.

La charité sans bornes qui devait plus tard s'identifier avec sa vie même, enflammait déjà son âme prédestinée. Elle distribuait aux pauvres tout l'argent qu'elle recevait de ses parens adoptifs, ou qu'elle pouvait leur dérober sous un prétexte quelconque ⁵. Elle allait sans cesse dans les offices et dans les cuisines du château pour y ramasser quelques restes qu'elle portait avec soin aux pauvres affamés, ce qui ne laissait pas que d'éveiller déjà contre elle le mécontentement des officiers de la maison ducale ⁶.

Plus elle grandissait, et plus elle croissait en vertu et en piété, plus elle vivait en elle même, recueillie en la présence de Dieu qui se plaisait dès-lors à la parer de ses grâces les plus précieuses et les plus rares.

L'usage voulait à cette époque que les princesses et les jeunes

¹ Passional, fol. 37.

² Vita Rhyt., 9.

³ Et ab ancillis lectum ingredi cogere-tur. MS. Florent. 431. — Memor fui tui supers tratum meum. Ps. lxii. 17.

⁴ Passional, l. c.

⁵ Harpagatam à parentibus vafre pecu-

niam piè miserabilibus erogasse. Bonfinii Dec. Hung. iv. l. 7. 234,

⁶ Cod. Heidelb. 2. Les manuscrits de Heidelberg racontent à cet endroit de sa vie le miracle des roses que des autorités plus sûres nous portent à ne placer que plusieurs années plus tard. V. chap. viii.

filles de haut parage¹ tirassent au sort parmi les saints Apôtres un patron spécial. Elisabeth qui avait déjà choisi la sainte Vierge pour sa protectrice et son avocate suprême², avait aussi une vénération et, comme le dit un manuscrit, une amitié toute particulière pour saint Jean l'Évangéliste, à cause de la pureté virginale dont cet Apôtre était le type³. Elle se mit donc à prier avec chaleur Notre-Seigneur de faire en sorte que le sort lui assignât saint Jean : après quoi elle alla humblement avec ses compagnes à l'élection. On se servait à cette fin de douze cierges, sur chacun desquels était écrit le nom d'un apôtre, et que l'on mêlait ensemble sur l'autel où chaque postulante allait en choisir un au hasard. Le cierge qui portait le nom de saint Jean échut tout d'abord à Elisabeth ; mais ne se contentant pas de ce premier accomplissement de ses vœux, elle fit renouveler deux fois l'épreuve, et toujours avec le même résultat. Se voyant ainsi comme recommandée à son apôtre bien-aimé par une manifestation spéciale de la Providence, elle sentit accroître sa dévotion envers lui, et fut fidèle à ce culte pendant toute sa vie : jamais elle ne refusait ce qu'on lui demandait au nom de saint Jean, qu'ils'agît ou de pardonner une injure ou de conférer un bienfait⁴.

Placée sous ce patronage sacré, la pieuse enfant y vit un nouveau motif de se rendre digne du ciel, et de redoubler par conséquent de pratiques chrétiennes et de privations volontaires. Elle ne négligeait jamais de sanctifier le nom du Seigneur par une grande réserve dans ses paroles. Les dimanches et fêtes elle laissait de côté quelque partie de ses ornemens, préférant honorer Dieu par l'humilité de son esprit que par l'éclat de sa parure. Guta nous apprend qu'en ces occasions elle ne mettait pas de gants, ni de manchettes lacées comme on en portait alors, si ce n'était après la fin de la messe⁵.

¹ Secundum consuetudinem dominarum.
Dict. iv. Ancill. 2013.

² Cod. Florent. p. 154. Ann. de Hainaut,
l. xlvi. c. 22.

³ Johannes evangelista

Dirme herzen lac vil na
An sunderlicher vruntschaft.

Cod. Argent. f. 199.

⁴ Theod. I. 4. Rutebeuf. MS. p. 30.

⁵ Nec chirothecas, nec manicas con-

Tous les jours elle cherchait quelque moyen de briser sa volonté dans les petites choses, pour s'habituer aux grands sacrifices. Dans ses jeux, quand elle gagnait et que le succès la rendait toute joyeuse, elle cessait tout-à-coup, en disant : « Maintenant que je suis en « veine de bonheur je vais m'arrêter pour l'amour de Dieu. » Elle aimait à danser selon la coutume universelle du pays où elle était née, et de celui où elle était élevée; mais lorsqu'elle avait fait un tour, elle disait : « c'est assez d'un tour pour le monde, je me prie « vrai des autres en l'honneur de Jésus-Christ ¹. »

Cependant le jeune Louis, son fiancé, était sans cesse auprès d'elle, et Elisabeth se trouvait avec plaisir auprès de lui : elle l'appelait *mon cher frère*; et lui l'appelait *ma mie* et aussi *ma chère sœur* ².

Telle fut la première enfance de cette jeune fille ³ : le Seigneur, qui lui réservait une destinée si pure et si éclatante devant lui, mais qui avait compté le nombre de ses jours, et qui voulait bientôt l'appeler à prendre place dans le ciel, daigna lui ouvrir tout d'abord le trésor de ses grâces. Sa vie devait être trop courte pour laisser place à ces grandes révolutions intérieures qui ont signalé la vie et la conversion de quelques uns des Saints les plus illustres. Aucun orage du cœur ne vint obscurcir le rayon céleste qui la conduisit du berceau à la tombe. Tout devait se répandre et se suivre dans sa carrière bénie. Ce n'est pas la seule des servantes du Seigneur qui ait rendu un témoignage précoce à sa miséricorde et à sa puissance : et certes il n'y a point pour des yeux chrétiens de clarté plus douce que l'aube de ces grandes lumières dont la destinée est d'éclairer le ciel et la terre.

suendo stringere consuevit. Dict. iv. Ancill. 2015 :... Gebrisene ermele... Cod. Pal. cv. Antequam missarum solemnia complerentur. Cod. Flor. 131.

¹ Modo in optimo successu pro Deo demittam... sufficit mihi unus pro mundo circuitus, reliquos pro Jesu Christi nomine intermittam. Dict. iv. Ancill. l. c.

² So hiess er sie bul und meine liebe schwæster. Passion. 37.

³ Cil bien de cele douce enfance
Faisoient au monde demonstrance
De plus grans biens a en avant
Ki puis li sont venu devant.

Le moine Robert, MS. 1262.

Chapitre iij.

Comment la chère sainte Elisabeth eut à souffrir pour Dieu.

*Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua.
Venientes autem venient cum exultatione portantes
manipulos suos.*

Ps. cxxv. 7. 8.

Elisabeth avait à peine atteint sa neuvième année, lorsqu'elle vit mourir le père de son fiancé, le landgrave Hermann (1216). Une nuit, il avait vu en songe que les cadavres des suppliciés exposés au lieu des exécutions hors la porte d'Eisenach, s'étaient tout-à-coup transformés en vierges blanches, et que ces vierges s'étaient dirigées vers son lit, ayant à leur tête Notre-Dame et sainte Catherine qu'il chérissait particulièrement, lesquelles lui avaient dit : « Il faut que sur ce site même tu nous bâtisses une maison et que tu y mettes des vierges qui nous appartiendront, et alors nous te réunirons à nous sous peu ¹. » Le duc exécuta fidèlement ce mandat. Il fonda au lieu indiqué un couvent de femmes sous l'invocation de sainte Catherine, y installa pour première abbesse une jeune veuve, Imagina, duchesse de Brabant ², et désigna ce sanctuaire pour être le lieu de sa propre sépulture et de celle de ses descen-

¹ Rothe, Chron. Thur. 1702.

² Rothe rapporte que comme cette première abbesse, étant veuve, ne pouvait plus, en prenant le voile, recevoir la cou-

ronne des vierges, toutes les religieuses qui firent leurs vœux en même temps y renoncèrent par amour d'elle, et que cet usage se maintint depuis.

dans ¹. Après quoi il mourut et fut enterré comme il l'avait ordonné. Le jeune Louis, à peine âgé de seize ans ², hérita de son père dont il était le fils aîné ; ses deux frères puînés, Henri Raspon et Conrad reçurent chacun un apanage, le titre de comte, et le gouvernement d'une partie des états du landgrave, selon l'usage de la maison de Thuringe.

La mort de Hermann fut un malheur pour Elisabeth. Ce prince illustre et pieux avait continué à l'aimer avec tendresse à cause de sa piété précoce : il l'avait toujours traitée comme sa propre fille ³, et personne de son vivant n'eût osé mettre obstacle à ses pratiques religieuses. Mais après sa mort il n'en fut plus de même. Bien que Louis, qu'elle regardait comme son fiancé et son seigneur ⁴, fût devenu souverain du pays, sa jeunesse le laissait encore en quelque sorte sous la dépendance de sa mère, la duchesse Sophie, fille du célèbre Otton de Wittelsbach, duc de Bavière. Cette princesse voyait avec déplaisir l'extrême dévotion d'Elisabeth, et lui en témoignait souvent son mécontentement. La jeune Agnès, sœur de Louis, qui était élevée avec sa future belle-sœur, et que son éclatante beauté avait rendue plus facile à séduire par les vanités du monde, lui reprochait sans cesse avec amertume ses habitudes humbles et retirées. Elle lui disait sans détour qu'elle n'était faite que pour devenir une femme de chambre ⁵ ou une servante. Les autres jeunes filles de grande maison, qui étaient les compagnes des deux princesses, voyant qu'Elisabeth prenait chaque jour moins de part à leurs jeux, à leurs danses et à leur vie gaie et frivole, répétaient ce qu'elles entendaient dire à Agnès et se moquaient ouvertement d'elle. Enfin les officiers les plus influens de la cour ducale, sans égard pour sa royale naissance, son sexe et son extrême jeunesse, ne rougissaient pas de la poursuivre par des dérisions et des injures publiques ⁶.

¹ Ce couvent, sépulture de la majeure partie des souverains catholiques du pays, fut supprimé à la réformation, puis changé en théâtre par le duc Jean Georges II. Aujourd'hui ce site est occupé par l'auberge *xum Stern*. Thon. Schloss Wartburg. §. 72.

² Il était né le 23 octobre 1500. Galletti. *Hist. Thur.* II.

³ Kochem, p. 303.

⁴ *Erin herren und fridil. Rothe*, I. c.

⁵ *Gurteill maydt. Vita Rh.* § 9.

⁶ *Potentis quidam secretarii.... amaris*

Tous s'accordaient à dire qu'il n'y avait rien en elle qui ressemblât à une princesse.

En effet, Élisabeth montrait une sorte d'éloignement pour la société des jeunes comtesses et des nobles demoiselles qu'on lui avait données pour compagnes : elle recherchait beaucoup plus celle des humbles filles de quelques bourgeois d'Eisenach, et même celle des filles attachées à son service ¹. Elle aimait surtout à s'entourer des enfans des femmes à qui elle distribuait ses aumônes. Les injures dont elle était l'objet ne servirent qu'à lui rendre plus douce et plus chère cette société; et elle ne laissa surnager dans son cœur aucun sentiment d'orgueil ou d'amour-propre blessé, ni même d'impatience. Ce premier essai de l'injustice des hommes et des misères du monde devint comme un nouveau lien entre Dieu et elle : elle y puisa de nouvelles forces pour le servir et l'aimer. Comme le lis entre les épines, dit un de ses historiens, l'innocente Élisabeth fleurissait et germait au milieu des amertumes, et répandait autour d'elle le doux et fragrant parfum de la patience et de l'humilité ².

Elle donna vers ce temps un exemple de cette humilité, que tous les narrateurs de sa vie ont soigneusement rapporté. C'était le jour de l'Assomption, jour où il y avait de grandes indulgences dans les églises consacrées à la sainte Vierge, et où on lui faisait l'offrande des fruits et des grains de l'année ³. La duchesse Sophie dit à Agnès et à Élisabeth : « Descendons dans la ville, à Eisenach ; allons à « l'église de notre chère Dame, entendre la belle messe des che- « valiers Teutoniques qui l'honorent spécialement. Peut-être y « entendrons-nous prêcher sur elle ⁴. Mettez vos plus beaux habits

verborum injuriis eam afficiebant et pro-
tervis insultationibus ejus teneritudinem
perturbabant. Theod. I. 3.

¹ Cum ancillis semper et pedisequis.
Ib.

² Velut lilium inter spinas, innocens
Elisabeth florens et germinans pungeba-
tur aculeis, sed humilitatis ac patientiæ
fragrans suavitatis diffundebat odorem. Ib.

³ De là le nom de *Wurtzweyh*. V. Hal-
taus, *Calendarium Germanicum*.

⁴ Dae singen schœne messen die deutschen
herren
Die unser lieben frawen tag sonderlich
erenn
Dae predigt man von ir ouch villeichten.
Vita Rhyt. § 14.

« et vos couronnes d'or¹. » Les deux jeunes princesses, s'étant parées comme elle l'avait ordonné², descendirent avec elle à la ville et étant entrées dans l'église, allèrent s'agenouiller sur un prie-dieu en face d'un grand crucifix. A la vue de cette image du Sauveur mourant, Élisabeth ôta sa couronne et la posant sur son banc, elle se prosterna par terre sans autre ornement de tête que ses cheveux³. La duchesse en la voyant ainsi, lui dit brusquement : « Qu'avez-vous
« donc, mademoiselle Élisabeth ? qu'allez-vous nous faire de nouveau ?
« voulez-vous encore faire rire tout le monde de vous. Les demoi-
« selles doivent se tenir droites et ne pas se jeter par terre comme
« des folles, ou comme de vieilles nonnes qui se laissent tomber à
« la manière des rosses fatiguées. Ne pouvez-vous pas faire comme
« nous, au lieu de faire comme les enfans mal élevés. Est-ce que
« votre couronne est trop lourde ? A quoi sert de rester ainsi ployée en
« deux comme un paysan⁴ ? » Élisabeth se releva et répondit humblement à sa belle-mère : « Chère dame, ne m'en voulez pas. Voici
« devant mes yeux mon Dieu et mon roi, ce doux et miséricordieux
« Jésus, qui est couronné d'épines aiguës, et moi qui ne suis
« qu'une vile créature je resterais devant lui couronnée de perles,
« d'or et de pierreries ! ma couronne serait une dérision de la
« sienne⁵. » Et aussitôt elle se mit à pleurer amèrement, car l'amour

¹ Decenter compositæ et auro et gemmis coronatæ. Theod. I. 3.

² Le MS. de Darmstadt décrit à ce propos en détail le costume que portaient Élisabeth, Agnès et deux autres demoiselles élevées avec elle. « Toutes les quatre, » y est-il dit, « avaient la même parure, des vêtemens d'une même couleur, des bandeaux dans les cheveux, des bracelets et des ornemens sur la poitrine, une tunique et un surtout ou manteau, un bandeau et un voile.

Borten und harbant
Brachten und forschan
Surkot und kidele an.
Huben und hullen.
An stirnen unde an nüllen,

³ Und legt sich in iren blossen haer.

Vita Rhyt. l. c.

⁴ Jungfrau Elisabet....

Wolt ir uns nu ein neues machen...
Das unser die leute lachen...
In der weysen als die alden nonnen
Die dae sein also gar fawell
Das sie niederfallen wie ein muder gaul...
Ist euch der krantz zu schwere wurden...
Und liegt kromb als ein gebawer.

Ib.

⁵ Liebe frau nu verargt mir das nicht...

Wie der susses und der milde
Mit scharffen dornen ist gekrönt.
Von meyer kron wirt er gehönt...

Ib.

du Christ avait déjà blessé son tendre cœur ¹. Elle se recoucha sur son banc comme auparavant, laissa parler Sophie et Agnès tant qu'elles voulurent, et continua à prier avec tant de ferveur, qu'ayant mis un pan de son manteau devant ses yeux, elle le trempa de ses larmes ². Les deux autres princesses, pour éviter aux yeux du peuple un contraste fâcheux, se virent obligées de faire comme elle, et de se tirer le manteau devant les yeux : ce qu'il leur aurait été tout aussi agréable de ne pas faire, ajoute le chroniqueur ³.

De pareils traits ne pouvaient servir qu'à envenimer la haine qu'elle inspirait déjà aux âmes profanes. Cette haine semble s'être propagée de plus en plus, à mesure qu'elle grandissait ; et lorsqu'enfin elle eut atteint l'âge nubile, ce fut comme une explosion générale de persécutions et d'injures dans toute la cour de Thuringe. Les parens du landgrave, ses conseillers, ses principaux vassaux, tous se déclarèrent contre elle ⁴. Ils disaient hautement qu'il fallait la renvoyer à son père et reprendre la parole donnée ; qu'une pareille béguine ⁵ n'était pas faite pour leur prince ; qu'il lui fallait une épouse bien alliée, riche, et de mœurs vraiment royales ; qu'il ferait beaucoup mieux de se marier à la fille d'un prince voisin qui pourrait lui donner des secours en cas de besoin, tandis que le père d'Élisabeth était trop éloigné pour cela, de même que pour venger l'injure faite à sa fille, s'il la ressentait : mais que, du reste, il paraissait déjà l'avoir oubliée, et ne lui avait point envoyé le sup-

¹ Vulnaverat jam tunc charitas tenerum cor, gladiusque dominicæ passionis pertransierat animam ejus delicatam. Theod. l. c.

² Vita Rhyt. l. c.

³ Sie hetten als gerne von ir gesehenn
Das es vor den leuten nicht war gescheen.
Ibid.

⁴ A cognatis proximis, vasallis et consiliariis sponsi sui... manifestas persecutiones perpessa est. Theod. I, G.

⁵ Eine solche begina wir ane nicht eben.
Vita Rhyt. 12.

Dans la première moitié du XIII^e siècle, précisément au temps d'Élisabeth, on vit

naitre dans la plupart des villes de France et d'Allemagne des associations de vierges ou de veuves sous le nom de *béguines*, qui faisaient les vœux de religion et s'astreignaient à toutes les pratiques de la vie monastique, sauf la clôture. Elles restaient dans leurs familles ou dans des quartiers qui leur étaient spécialement réservés sous le nom de *béguinages*, comme ceux qu'on voit encore aujourd'hui à Gand et à Bruges. Elles prirent bientôt sainte Élisabeth pour patronne, et transformèrent ainsi en titre de gloire pour l'humble princesse le nom que lui appliquaient ses ennemis comme une injure.

plément de dot que sa mère avait promis ¹. Les compagnons intimes du jeune duc profitaient de toutes les occasions pour l'exciter à laisser là Élisabeth, à la renvoyer dans sa Hongrie, parce qu'elle était trop timide et réservée ². La duchesse mère faisait tous ses efforts pour qu'elle fût obligée de prendre le voile dans quelque couvent de femmes ³. Agnès surtout la poursuivait de ses mépris et de ses injures : elle lui répétait sans cesse qu'elle avait manqué sa vocation en ne devenant pas servante ⁴. « Mademoiselle Élisabeth, » lui dit-elle un jour, « si vous vous figurez que monseigneur mon « frère vous épousera, vous vous trompez fort : ou bien il faudra « que vous deveniez tout autre que vous n'êtes ⁵. »

C'étaient de pareils propos qu'il lui fallait entendre chaque jour. Elle sentit profondément toute l'amertume de sa position ; elle se voyait à peine sortie de l'enfance et déjà sans soutien, sans amis, sans consolation humaine, exilée en quelque sorte de sa patrie, privée de la protection paternelle, au milieu d'une cour étrangère, exposée sans défense aux insolences et aux persécutions des ennemis de Dieu et des siens. Elle en reconnut d'autant mieux que sa vie ne devait être qu'un pèlerinage dans ce monde instable ⁶. Elle eut recours à son Dieu : elle lui confiait sa douleur en silence et lui ouvrait tout son cœur. Elle cherchait à confondre sa propre volonté avec celle de ce père céleste, et le suppliait d'accomplir cette très aimable volonté en elle par toutes les épreuves qu'il jugerait convenables ⁷. Puis quand elle avait retrouvé sa paix et sa

¹ Ibid.

² Etmüller. Krieg uf die Wartburg, p. 196.

³ Domina Sophia satagebat operose... Theod. I. G.

⁴ Eine dienst mayt were an ir vertorben. Vita Rh. I. c.

⁵ Frawlein Elisabeth wan ihr gedenc- ket meinen herrn bruder, etc. Kochem, p. 303.

⁶ Die juncfrawe erkande
Daz si ellende were
Von ir fader huse hie.
Ie baz ie baz erkande sie.

In leide unde ouch in pine

Daz si eine pilgerin

In dirre unstedem welde was.

Cod. Darmst.

⁷ Medullitus ingemiscens confugit ad Dominum. Theod. I. c.

Unde klagte ime ir leyt in dem stillen

Und gab iren willen in seinen willen.

Vita Rh. § 12.

... Und bevalch sich unsern Herrn mit gantzem hertzen.... das er sinen allerliebsten willen mit ir in allen dingen vollebrehete. Cod. Heid. cv.

résignation aux pieds du crucifix, elle venait rejoindre ses femmes de chambre et les pauvres filles qu'elle s'était choisies pour compagnes, et redoublait de caresses envers elles¹, ce qui, d'un autre côté, faisait redoubler les invectives et les moqueries des deux princesses et des courtisans.

Ici, un de ses biographes interrompt son récit pour adresser à la sainte cette prière :

« O très chère sainte Élisabeth ! j'honore ta vertueuse jeunesse, et je m'afflige avec toi de tes mépris et de tes persécutions. Que n'ai-je passé aussi saintement que toi mes premières années ! que n'ai-je souffert aussi patiemment que toi toutes mes contrariétés ! Je te supplie, par ton enfance bienheureuse, d'anéantir ma malice enfantine ; et par ton héroïque patience de m'obtenir le pardon de mon impatience et de toutes mes fautes². »

¹ Mit in ir kosen si gefinc. Cod. Darmst.

² P. Martin a Kochem. p. 806.

Chapitre iv.

Comment le jeune duc Louis fut fidèle à la chère sainte Elisabeth, et comment il l'épousa.

Lectare cum muliere adolescentiæ tuæ...
In amore ejus delectare jugiter.

Prov. v. 28. 29.

Le Dieu juste qui avait accueilli les prières et les larmes de sa fille Élisabeth, ne tarda pas à la récompenser de sa soumission et de sa patience. Seul, au milieu de toute sa cour, le jeune duc Louis ne s'était pas laissé prévenir contre elle; et, trompant l'espoir et l'attente de tous ¹, il resta fidèle à celle qu'il avait regardée, dès son enfance, comme sa fiancée. Son amour pour elle augmentait chaque jour; et bien que, probablement par égard pour sa mère, il ne jugeât point à propos de le manifester publiquement, cette pure et sainte affection n'en jetait pas moins les plus profondes racines dans son cœur. Les sarcasmes et les exhortations de sa mère le trouvèrent aussi sourd que les conseils de ses faux amis et la voix des passions. Il voyait avec joie et admiration ce qui attirait à Élisabeth les injures du monde, sa modestie extrême, l'absence de toute pompe dans ses vêtemens, sa piété, sa charité: il pensait en lui-même qu'il serait heureux d'apprendre d'elle ces vertus ². Son chapelain Berthold, qui a écrit sa vie, ne doute pas que Dieu, par une inspiration

¹ Contra spem et opinionem omnium.
Dict. iv. Anc. 2013.

² Das wolde er von ir lernen. Vita
Rhyt. § 14.

secrète, n'eût tourné son cœur vers la royale exilée ¹. Car ce n'était pas seulement comme son épouse et d'un amour humain et conjugal qu'il l'aimait, mais comme une sœur en Jésus-Christ et avec une affection qui semblait versée dans son cœur par la main du Très-Haut ². Plus les méchans l'obsédaient de conseils perfides, et plus il se sentait l'âme pénétrée de fidélité et de tendresse pour cette innocente étrangère; plus il la voyait haïe par les autres à cause de sa vertu et de sa piété, et plus il éprouvait le besoin de l'aimer et de la défendre ³. Bientôt il profita de toutes les occasions qui s'offraient à lui pour pouvoir, sans offenser sa mère, aller la consoler secrètement dans ses momens de tristesse ⁴. Dans cette solitude, sans autre témoin que Dieu, qui avait déjà béni cette sainte union, ils se parlaient de leur secret et mutuel amour, et le prince cherchait, par ses paroles tendres et encourageantes, à adoucir les blessures que d'autres avaient faites à cette jeune âme ⁵. Aussi, trouvait-elle dans ces douces relations un inexprimable soulagement ⁶. Toutes les fois qu'il faisait des courses un peu lointaines et qu'il passait par des villes marchandes, il y achetait quelque objet qui lui paraissait rare ou précieux, pour en faire présent à sa fiancée. Jamais il ne revenait les mains vides: c'était, ou un chapelet de corail, ou un petit crucifix, ou une image pieuse, ou bien un couteau, une bourse, des gants, des bijoux pour orner la poitrine, des chaînes ou des épingles d'or, quelque chose enfin qu'elle n'avait point encore ⁷. A son retour, elle allait joyeusement au devant de lui pour le saluer; il l'embrassait

¹ Occulte inspiratione sua ad dilectionem exulis reginæ cor et affectum principis inclinavit. Theod. ex Berthold. MS. p. 41.

² Sunder mit einer ingegossener gœttlichen liebe und minne in Got. Cod. Heid. cv. 6.

³ Ibid.

⁴ Sponsum suum mœroris et tristitiæ in omnibus habuit consolatorem occultum. Dict. iv. Ancill. 2015.

⁵ Ut in solitudine secreti et mutui amoris loqueretur ad cor ejus dulciter, dicens

sibi verba bona, verba consolatoria. Théod. I. 6.

⁶ Dasselbig halff sie sere nu. Vita Rhyt, § 42.

⁷ Irgend in eine grosse statt
Dae man kostliche dinge feyl hat...
Als pater noster von corallen....
Oder ein seuberlich creutzichen,
Oder was der anders mochte gesein
Das sie vor hatte nicht....
... Ein messer odir ein peuttel
Odir hentschue, vorgespän, nolden keyt.
Ib.

avec tendresse, et puis lui donnait ce qu'il lui avait rapporté comme un gage de son amour et un signe qu'il avait pensé à elle en route¹.

Une fois cependant que le duc avait été accompagné dans sa course par plusieurs seigneurs étrangers, qui ne le quittèrent pas jusqu'à son retour, il oublia d'apporter à Élisabeth son présent accoutumé². La princesse, rendue défiante par la persécution et l'injustice, ressentit vivement cet oubli que ses ennemis remarquèrent aussi avec joie, et dont ils se vantèrent comme d'un symptôme de changement dans les dispositions de Louis. Ayant rencontré le sire Gaultier de Varila, grand échanson, qui l'avait ramenée de Hongrie, à qui le roi son père l'avait spécialement confiée, et qui avait toujours combattu de son mieux les intrigues des autres courtisans, elle ne put s'empêcher de découvrir sa peine à ce vieil ami. Le bon chevalier se montra touché de son affliction et lui promit d'en parler à son seigneur. Il en eut bientôt l'occasion, le duc l'ayant pris avec lui à une partie de chasse dans les environs de la Wartbourg. Comme ils se reposaient ensemble couchés sur l'herbe dans un certain bois d'où l'on voyait devant soi l'Inselberg, la plus haute montagne de Thuringe³, le sire Gaultier dit au duc : « Vous plaît-il, mon seigneur, de répondre à une question que je vais vous faire ? » A quoi le bon prince répondit : « Parle en toute confiance et je te dirai tout ce que tu voudras. » « Or donc, » reprit le chevalier, « que pensez-vous faire de mademoiselle Élisabeth que je vous ai amenée ? La prendrez-vous pour épouse, ou bien vous dégagez-vous de votre parole et la renverrez-vous à son père ? » Alors Louis se leva aussitôt, et étendant la main vers l'Inselberg : « Voistu, » dit-il, « cette montagne qui est devant nous ? eh bien ! si elle était d'or pur depuis la base jusqu'au sommet et que tout cela

¹ Zu warzeichen das er an sie gedacht...
Und wenn er danne heim kaem
An seinen arm er sie nam
Wen sie guetlich zu imé gieng
Und ine nach iren sitten empfieng
Dae gab er ir was er bracht hatte
Also er mit ir seine liebe bestatte....

Vita Rh. § 12.

² Adam Ursin. p. 1279.

³ Etmüller. Krieg uf Wartburg. p. 196.

⁴ Placeat tibi ut loquar ad te Domine mi.... Loquere confidenter et ego quidquid tibi conveniens fuerit revelabo. Hic ergo, inquit miles, obsecro mi, etc.... Theod. I. 7. Vit. Rhyt. l. c.

« dût m'appartenir , à condition de renvoyer mon Élisabeth , jamais
 « je ne le ferais. Qu'on pense et qu'on dise d'elle tout ce qu'on vou-
 « dra , moi je dis ceci : je l'aime et je n'aime rien plus ici-bas. Je
 « veux avoir mon Élisabeth. Elle m'est plus chère par sa vertu et
 « sa piété que toutes les terres et toutes les richesses du monde . »
 « Je vous supplie , monseigneur , » dit alors Gaultier , « de me per-
 « mettre de lui redire ces paroles. » « Dis-les lui , » répondit le
 « duc , « dis-lui que jamais je n'écouterai ce qu'on me conseillera
 « contre elle , et donne lui ceci comme un nouveau gage de ma
 « foi. » Ce disant , il fouilla dans son aumônière et en tira un petit
 miroir à double fond monté en argent , où se trouvait au dessous de
 la glace une image de N.-S. crucifié ². Le chevalier se hâta d'aller
 retrouver Élisabeth , lui répéta ce qu'il avait entendu et lui remit le
 miroir. Elle se mit à sourire avec une grande joie ³ , et remercia
 beaucoup le sire Gaultier de ce qu'il lui servait ainsi de père et
 d'ami ⁴ ; puis elle ouvrit le miroir , et ayant vu l'image de Jésus-
 Christ , elle le baisa avec amour et le pressa contre son cœur ⁵.

Le moment allait du reste bientôt arriver où Louis tiendrait sa
 parole de chrétien et de prince , et où Élisabeth serait récompensée
 de sa patience et consolée de ses épreuves. En 1218 , le jour de
 Saint-Kilian , le duc ayant accompli sa dix-huitième année se fit
 armer chevalier dans l'église de Saint-Georges d'Eisenach avec plu-
 sieurs autres jeunes seigneurs ; l'évêque de Naumbourg vint y bénir
 leurs épées ⁶. L'année suivante fut occupée en partie par une
 guerre qu'il eut à soutenir contre l'archevêque Sigefroi de Mayence ,

¹ Da erhob sich Ludwig : « Und wenn der Emserberg eitel gold ware , und ich ihn haben sollte wenn ich meine Elsbeth verstiesse.... Etmüller. l. c. — Elisabeth ego diligo , ejusque matrimonio nihil præpono... Theod. l. c. — Man sage was man sage , so spreche ich das. Sy est mir lieb unde uff dissem ertriche ich nichts lieber habe. Berth. MS. 42. — Ich wil myn Elysabeth haben.... Cod. Heid. 7.

² Proferens de bursâ suâ... speculum duplex argenteis inclusum sedibus ; unâ

parte simplex vitrum , et in partē alterā imaginem præferens Crucifixi. Theod. l. c. Les miroirs de cette sorte ont été usités en Allemagne jusque dans les derniers temps. Selon Raumer , Hist. des Hohenstaufen , t. v. , ce miroir était monté en ivoire et venait d'Orient.

³ Conceptum gaudium risu jucundissimo proplavit. Theod. l. c.

⁴ Vit. Rhyt. l. c.

⁵ Adam Ursin. l. c.

⁶ Vit. Rhyt. l. c.

qui, par suite de certains démêlés avec le duc Hermann, avait excommunié son fils. Mais celui-ci étant entré inopinément en Hesse, y ravagea les possessions du prélat et de ses amis, et l'obligea à demander la paix. Une conférence eut lieu à Fulde le jour de Saint-Boniface de l'année 1219; le landgrave y fut formellement absous et une réconciliation complète eut lieu. De retour de cette première campagne, Louis proclama son intention d'épouser sa fiancée et imposa en même temps silence à toutes les injures et à tous les conseils pervers dont elle avait été victime. Nul n'osa plus combattre une volonté aussi décidée, et l'astuce des hommes se trouva désormais impuissante pour séparer plus long-temps deux âmes que Dieu avait unies dans ses conseils éternels. Admirez, dit leur historien, admirez comment cet heureux jeune homme et ce chaste époux, en se mariant, reste sourd aux conseils des impies et étranger à la soif de l'or, sachant que c'est une bonne épouse qui est cette bonne part promise par le Seigneur à l'homme qui a fait le bien sur la terre¹.

Ce fut en 1220 que le mariage fut célébré au château de Wartbourg avec beaucoup de pompe. Le duc y invita tous ses comtes de Hesse et de Thuringe et une foule de chevaliers et d'écuyers. Tous les convives furent logés à ses frais dans la ville d'Eisenach. D'un commun accord, les seigneurs remirent l'honneur de conduire la mariée à l'église au comte Meinhard de Mühlberg et au sire de Varila, qui l'avaient été chercher neuf ans auparavant en Hongrie, et qui devaient maintenant mettre en quelque sorte le sceau à leur voyage². Elle fut en outre accompagnée par toutes les nobles dames et demoiselles du pays. Les chroniqueurs ne parlent pas des sentimens avec lesquels toute cette noblesse vit le triomphe de celle qui avait été si long-temps l'objet de ses dédains et de ses persécutions. Ils nous vantent en revanche l'harmonieuse musique de la messe, le luxe des festins et des danses, et l'éclat du tournoi qui

¹ Nullus deinceps ausus est, nuptiis et matrimonio Elisabeth verbis vel consiliis contra ire..... nec valuit hominis separare astutia quos Dei providentia conjunxit.... Intuere juvenem felicem sponsumque pu-

dicum.... quoniam *pars bona*, etc. Theod. I. 8.

² Das sye die reyse nu vollen volbrechten. Vit. Rhy. § 13.

dura trois jours, et où se distinguèrent plusieurs jeunes chevaliers ¹. Après ces trois jours de fête, les seigneurs et leurs dames reprirent successivement la route de leurs châteaux, et l'ordre habituel recommença à régner dans le vaste manoir de Wartbourg. Les deux jeunes époux se retrouvèrent appartenant désormais l'un à l'autre ². Louis avait vingt ans, Élisabeth n'en avait que treize; tous deux innocens par le cœur encore plus que par l'âge, tous deux unis par l'esprit et la foi encore plus que par la chair, ils s'aimèrent en Dieu, nous dit-on, d'un incroyable amour, et c'est pourquoi les saints anges demeuraient autour d'eux ³.

¹ Ibid.

² Quelques auteurs, et notamment les manuscrits de Heidelberg, racontent qu'Élisabeth ne se résolut qu'avec beaucoup de peine au mariage, qu'elle désirait consacrer sa virginité au Seigneur, et qu'il fallut pour vaincre sa résistance l'avis de plusieurs prêtres savans qui lui prouvèrent qu'elle ne pouvait rompre l'engagement contracté par son père. Cette version est contredite par celle des auteurs les plus avérés et les plus rapprochés des événemens.

Ce ne fut que plus tard qu'elle manifesta à son confesseur des idées de cette nature. Voyez chap. XIII.

³ Sanctus cum sancta, innocens cum innocente et non tam carnale quam spirituale connubium sortiti, invicem se in caritate Domini, supra quam credi valeat, dilexerunt. Theod. I, 8. Der heilige Engel was zwischen an eyn bote. Berth. MS. 44. Darum woneten die Engel bey inen. Pasion. 59.

Chapitre v.

Comment le duc Louis, mari de la chère sainte Elisabeth,
était agréable à Dieu et aux hommes.

Erat vir ille simplex et rectus, ac timens Deum,
et recedens à malo.

Job. I. 1.

L'époux que Dieu avait destiné dans sa miséricorde à sa pieuse servante, et qu'elle aimait avec une tendresse si profonde et si réservée à la fois, était assurément digne d'elle et de son amour. Tous les historiens de Thuringe et de notre Sainte sont d'accord pour tracer de lui le portrait le plus attrayant ; et, à l'exception de son glorieux homonyme saint Louis de France, l'histoire de son siècle n'offre pas un prince qui, si jeune encore, ait possédé à un si haut point toutes les vertus du chrétien et du souverain.

La noblesse et la pureté de son âme se manifestaient à tous dans son extérieur. Sa mâle beauté était célèbre parmi ses contemporains. Tous les auteurs vantent la parfaite proportion de sa taille, la fraîcheur de son teint, ses blonds et longs cheveux, l'expression sereine et bienveillante de son visage¹. Plusieurs croyaient voir en lui une ressemblance frappante avec le portrait que la tradition avait conservé

¹ Er was nicht ze lang noch ze kurz
In einer rechten messe hab ich gehoert
Rot schöne waren Ime seyne wangen,
Gele was das haar an seinem heubte
Und sein lachen guttlich laute
In seinem gehen gieng er aufgericht.

Vit. Rhyt. I.

Extulit enim mediocris staturæ decens
valde proceritas et gratiosi vultus serenitas,
speciosi forma præ filiis hominum imagine representans. Theod. II, 1. Id. apud
Adam Ursinus. Cod. Darmst. Rothe.

du Fils de Dieu fait homme ¹. Le charme de son sourire était irrésistible. Sa démarche était noble et digne; sa voix d'une extrême douceur. Nul ne pouvait le voir sans l'aimer ². Ce qui le distingua surtout dès ses plus jeunes années, ce fut une pureté d'âme et de corps à laquelle il ne laissa jamais porter la plus légère atteinte. Il était modeste et pudique comme une jeune fille ³; il rougissait facilement; il observait dans ses paroles la plus grande réserve ⁴. Ce ne fut pas seulement dans ses premières et innocentes années qu'il sut préserver le trésor de cette pureté; elle n'était pas chez lui le fruit d'une jeunesse dérobée à tout danger, ou bien d'émotions fugitives, de résolutions sincères, mais destinées à s'évanouir devant le premier orage des sens; c'était une volonté ferme et enracinée qui devint la règle de sa vie entière; c'était une résistance inflexible aux tentations les plus fréquentes et les plus dangereuses. Livré à lui-même au moment d'entrer dans l'adolescence, maître à seize ans d'une des principautés les plus riches et les plus puissantes de l'Allemagne, entouré de tous les prestiges du pouvoir, du luxe, de la vie agitée de cette époque, entouré surtout de perfides conseillers, de flatteurs avides de voir périr sa vertu, jamais il ne fléchit, jamais il ne ternit de l'ombre la plus légère la fidélité qu'il avait promise à Dieu, à lui-même et à celle qu'il aimait en Dieu ⁵. Qu'il nous soit permis à ce propos de reproduire ici deux traits que les écrivains contemporains ont racontés avec détail et qui nous semblent de nature à édifier les âmes simples.

Peu de temps après la mort de son père, comme il était un jour avec sa mère, la duchesse Sophie, au château d'Ebersberg, un certain seigneur voulut mettre à l'épreuve sa jeune innocence. Ayant trouvé, dans le village voisin d'Auerbach, une jeune fille d'une beauté remarquable, il la fit venir au château et la conduisit à la

¹ Cod. Darmst. p. 383.

² Eloquentia dulcis. Theod. II, 3. Susse war er mit der Rede. Vit. Rhyt. 12. Mit schonen fœrstlichen geberden... es was nyman der en sach her worde eme gunstig. Roth. Chr. Thur. 1702.

³ Schamhaftig als eine Junckfraw. Ad.

Ursinus 1278.

⁴ Rothe 1703.

⁵ Apud omnes. Qui cum adolescens esset adeo castus exstitit et pudicus, ut plerique eum matrimonio reputarent inhabilem. Theod. II, 1.

chambre du prince. Il fallait pour cela traverser une cour où la petite Élisabeth jouait en ce moment avec ses compagnes. A la vue de cette étrangère qu'on menait chez son fiancé elle se mit à pleurer ; et lorsqu'on lui demanda la cause de ses larmes, elle répondit : « Parce qu'ils veulent prendre l'âme précieuse de mon frère et la perdre ¹. » Cependant le jeune duc reposait sur son lit pendant la chaleur du jour, quand il entendit frapper à sa porte ; aussitôt sautant à bas de sa couche et nus pieds, il alla ouvrir. La jeune fille entra avec le chevalier ; après qu'ils se furent assis : « Damoiselle, » dit Louis « que venez vous faire ici ? » « Je n'en sais rien, monseigneur, » répondit-elle ². Alors le chevalier lui dit : « Je vous l'ai menée pour que vous en fassiez votre plaisir. » A ces mots, le pieux et prudent prince appela un de ses chambellans et lui dit d'apporter trois marcs d'argent pur. Dès qu'il les eut reçus, il les donna à la jeune fille en lui disant : « Baissez votre voile, belle jeune fille, et prenez ce faible présent en guise de bénédiction, afin que vous puissiez retourner avec joie dans votre famille ³. » Puis prenant à part l'indigne chevalier, il lui ordonna de reconduire cette jeune fille à ses parens en la préservant de toute atteinte. « S'il lui arrive la moindre chose, » ajouta-t-il, « je te promets que je te ferai pendre ⁴. » Le narrateur dit qu'il taira le nom de ce malheureux chevalier pour éviter le scandale ⁵. Élisabeth voyant partir sitôt l'étrangère essuya ses larmes et s'en réjouit en remerciant Dieu.

Une autre fois, comme il regardait par une fenêtre à Eisenach sur une place où l'on dansait, un des assistans lui montra la femme

¹ Erat beata Elisabeth parvula ludens in area cum cœvis suis puellis... Quia volunt pretiosam animam fratris mei capere et damnare. Theod. II. 2.

² In meridie composuerat se namque ad quiescendum in lectulo... expergefactus de stratu suo nudis pedibus exiliens ostium aperuit.... Cumque consedisset.... Domicella, ad quid venisti? At illa : Nescio, domine, ad quid veni. Ibid. — Le titre de *Domicellus*, *Domicella*, dérivé du français, se donnait aux pages et aux filles d'honneur

des grandes maisons. V. Ducange et Seguzius. Saint François dans ses Opusculs dit que Jésus-Christ eut pour *Domicella* la pauvreté.

³ Expende, speciosa virgo, velum capitis tui et hoc munusculum pro benedictione de manu mea accipe, ut ad tuos cum gaudio revertaris. Ibid.

⁴ Absque contradictione suspensio te faciam interire. Ibid.

⁵ Propter scandalum. Ibid.

d'un bourgeois de la ville qui se faisait remarquer par sa beauté et sa grâce ; il ajouta que si elle lui plaisait, il se chargeait de la rendre favorable à ses vœux. Le prince se retourna vers lui vivement irrité : « Tais-toi, » dit-il ; « si jamais tu oses souiller mes oreilles par un « pareil langage, je te chasserai de ma cour. Comment oses-tu me « proposer de devenir complice d'un crime que je puis être appelé « à juger et à punir tous les jours ¹ ? »

Une vertu si rare et si courageuse ne pouvait avoir pour fondement que la foi la plus active et la pratique de tous les devoirs imposés par l'Église. On célébrait chaque jour, en sa présence, les saints mystères, et il y assistait avec une dévotion exemplaire. Il était le défenseur le plus zélé des droits de l'Église et des monastères ; bien qu'il sût parfaitement distinguer ces droits de l'intérêt personnel de quelques prélats, comme on l'a vu par la guerre qu'il soutint contre l'archevêque de Mayence. Mais quand c'était l'injustice brutale ou l'avidité de ses vassaux laïcs qui troublaient la vie paisible et bien-faisante des ministres du Seigneur, il montait aussitôt à cheval pour aller défendre, la lance au poing, la cause de Dieu et du pauvre peuple ². La société dans laquelle il semblait le plus se plaire était celle des religieux ; et le but ordinaire de ses courses, en temps de paix, était l'abbaye des Bénédictins de Reinhartsbrunn ³, où il avait choisi sa sépulture. Sa première visite, en y arrivant, était à l'hospice des pauvres et des pèlerins, qui était une partie essentielle de chaque monastère. Il cherchait à consoler les malades et les infirmes par sa présence et ses douces paroles, et leur laissait toujours, comme aumône, quelque partie de son riche costume ou d'autres petits objets ⁴. De retour dans son château, il cherchait à reproduire dans sa vie quelques unes des privations dont la vie religieuse lui avait donné l'exemple. Par esprit de pénitence, jamais il ne mangeait de mets salés ou épicés, et, ce qui contrastait étrangement avec les

¹ Hujus amplexu si volueris, mi Domine, frui te faciam. Tunc vehementer iratus princeps : Obmutescere, etc.. Theod. III. 5. Rothe 1714. Celui-ci fixe la date de ce trait à l'année 1226. D'autres traits de cette nature sont rapportés par les historiens.

² V. chapitre XII.

³ A six lieues d'Eisenach. — Adeundo frequentius scrutabatur curiosius. Theod. II. 6.

⁴ Ibid.

usages des princes allemands de cette époque, il ne buvait jamais de bière, et du vin seulement quand il était malade ¹.

Cette fidélité simple et naïve aux devoirs les plus rigoureux de la vie chrétienne ne servait qu'à rendre plus éclatantes en lui les qualités d'un preux chevalier et d'un prince sage et aimable. Aucun prince de son temps ne le surpassait en courage, ni même en force physique et en adresse dans les exercices du corps ². Il déploya ce courage dans une occasion que les historiens de l'époque ont commémorée avec soin. L'empereur lui avait fait présent d'un lion, et un matin que le duc, à peine vêtu ³ et sans armes ni défense quelconque, se promenait dans sa cour, il vit ce lion, qui s'était échappé de sa cage, courir sur lui en rugissant. Sans s'effrayer, il l'attendit de pied ferme, lui montra le poing et le menaça de la voix en se fiant à Dieu. Le lion vint aussitôt se coucher à ses pieds en agitant la queue. Une sentinelle qui était sur le rempart, attirée par le rugissement du lion, aperçut le danger de son maître et appela du secours. Le lion se laissa enchaîner sans résistance, et bien des gens virent, dans cet empire exercé sur les animaux féroces, un gage évident de la faveur céleste, méritée par la piété du prince et la sainteté de la jeune Élisabeth ⁴.

A ce courage, dont la suite de ce récit offrira bien d'autres preuves, il joignait, au suprême degré, cette noble courtoisie que saint François d'Assise, son sublime contemporain, a nommée *la sœur de la Charité* ⁵. Il portait à toutes les femmes un respect plein de pudeur. Il était envers tout le monde, et surtout envers ses inférieurs, d'une bienveillance, d'une affabilité qui ne se démentaient jamais ⁶. Il aimait à faire plaisir aux autres ⁷. Jamais il ne blessait ni ne repoussait personne par son orgueil ou sa froideur. Une gaieté douce et franche, une familiarité aimable présidaient à toutes ses relations

¹ Vita Rhythm. § 1, et alii.

² Animo constans et virilis, exercitiis militaribus strenuus et agilis. Theod. III. 3.

³ Linea tantum insuper injecta veste, sotularibusque indutus. Ibid.

⁴ Rothe, p. 1714. Ce chroniqueur fixe l'époque de cet événement à l'an 1227.

⁵ E la cortesia sirocchia della caritate... Fioretti di S. Francesco, p. 63.

⁶ Ad omnes feminas reverens exstitit et verecundus. Cunctisque generaliter affabilis, tractabilis et amabilis. Theod. III, 3.

⁷ Und machte den leuten gern freude. Vit. Rh. I. c.

intimes et domestiques. Ses chevaliers et ses écuyers se louaient de sa grande générosité; les comtes et les seigneurs qui venaient à sa cour y étaient traités par lui avec les plus grands égards et tous les honneurs dus à leur rang ¹.

A ces vertus cheyalesques il ajoutait toutes celles d'un souverain chrétien. La seule passion véhémement que tous ses historiens lui reconnaissent était celle de la justice. Il l'aimait avec énergie et dévouement; et cet amour lui donnait toute la sévérité nécessaire pour punir les violateurs de ses lois. Il éloigna de sa cour et priva sans rémission de leurs charges ou emplois tous ceux qui opprimaient leurs subordonnés, ou même qui étaient orgueilleux envers les pauvres ², ainsi que ceux qui se laissaient emporter à des actes de violence et ceux qui lui adressaient des dénonciations fausses ou malicieuses. Les blasphémateurs et les hommes qui ne rougissaient pas de faire entendre en sa présence des paroles impures, étaient aussitôt condamnés à porter pendant un certain temps un signe public d'ignominie ³. Inflexible envers ceux qui outrageaient la loi de Dieu, il était indulgent et patient envers tous ceux qui lui manquaient à lui-même. Quand quelques uns de ses serviteurs s'oubliaient avec lui, il se bornait à leur dire : « chers enfans, ne le faites plus, car vous « affligez mon cœur ⁴. » Dans toutes ses délibérations il apportait une prudence éprouvée; ses expéditions militaires, ses actes politiques montraient une habileté et une prévoyance qu'on n'aurait pas cru pouvoir s'unir facilement avec sa grande jeunesse et la simplicité de son caractère ⁵. Il s'occupait avec zèle et assiduité de tous les travaux que lui imposait le gouvernement de ses états. Sa véracité était à toute épreuve, et sa moindre parole inspirait la même sécu-

¹ Familiaribus socialis et jucundus. Theod. r. c. Tous les auteurs allemands vantent sa gaieté. — Gegen seinen Rittern war er mild und freigebig, gegen seinen Hausgenossen gesprächig und fröhlich, gegen den Grafen und Junckern ehrerbietig. Kochem. 83.

² Wer mit armen leuten hochfahrt treib. Vit. Rhy. §. 12.

³ Selon quelques auteurs c'était la figure d'un âne en bois que les écoliers portaient sur le dos, comme ils font encore aujourd'hui en Pologne.

⁴ Passional. f. 37.

⁵ Und that mit rate alle ding Und mit grosser weysheit.

Fürsichtig was er sollte beginnen.

Vit. Rhyt. 12.

rité que le serment le plus solennel. On pouvait bâtir sur cette parole comme sur un rocher ¹. Plein de miséricorde et de générosité envers les pauvres, il témoignait une extrême sollicitude pour toutes les classes de son peuple. Tous ceux qui se trouvaient lésés par qui que ce fût recouraient à lui en toute confiance, et ce n'était jamais en vain ². Nous le verrons plus d'une fois se mettre en campagne pour venger les torts faits à ses plus humbles sujets. Sous un prince pareil, la prospérité morale et matérielle de la Thuringe ne pouvait que s'accroître, aussi les chroniques du pays ont-elles célébré avec enthousiasme le bonheur dont il jouit pendant ce règne trop court, et les fruits féconds que porta l'exemple des vertus du souverain. La noblesse imita son chef, et l'on n'entendait plus les vassaux se plaindre des habitudes oppressives et belliqueuses auxquelles quelques seigneurs s'étaient livrés. Le peuple se montrait soumis et tranquille. L'union, la paix, la sécurité régnaient partout. Ce n'était au dedans comme au dehors du pays qu'une commune voix pour vanter et envier le bonheur que devait la Thuringe aux vertus du duc Louis ³.

En un mot, tout son caractère et toute sa vie peuvent se résumer dans la noble devise qu'il s'était choisie dès ses premières années : *Piété, Chasteté, Justice* ⁴. Il a justifié plus que personne la glorieuse croyance des siècles catholiques, qui établissait une analogie fondamentale entre la chevalerie et le sacerdoce; pour qui les véritables chevaliers étaient les prêtres armés de la justice et de la foi, comme les prêtres étaient les chevaliers de la parole et de la prière.

¹ Seyne wort waren also getraw
Das man wol mocht daruf bawn.

Vita Rhyt. § 12.

² Trost und hülfe hatten alle arme Luth
by Lantgrafin Ludewige. Rothe. 1709.

³ Fuerunt tunc nobiles veraces et paci-

fici, milites suis stipendiis contenti, reli-
qui de populo humiles et quieti... bono-
rum omnium abundantia... ubique habita-
bant homines confidenter. Theod. III. 4.

⁴ Pié, casté, justé. — Apud omnes.

Chapitre vi.

Comment le duc Louis et la chère sainte Elisabeth vivaient ensemble devant Dieu dans le saint sacrement du mariage.

**Pars bona, mulier bona, in parte timentium Deum
dabitur viro pro factis bonis.**

PROV. XXVI. 5.

Vulnerasti cor meum soror mea sponsa.

CANT. IV. 9.

Un prince qui offrait un si parfait modèle du preux chrétien ne pouvait recevoir ici-bas de récompense plus douce et plus belle que l'amour d'une Sainte¹. On a vu comment notre Elisabeth n'avait conservé de lien avec la vie de ce monde que cet amour qu'elle associait à de si religieuses pensées. Louis de son côté ne démentit jamais la tendre fidélité de ses premières années.

Elle avait du reste tout ce qui peut toucher et séduire un jeune cœur. Parée devant Dieu de sa piété et de son humilité, elle était encore parée devant les hommes de tous les attraits corporels. Les historiens qui ont conservé son portrait la représentent comme une beauté régulière et parfaite : sa personne toute entière ne laissait rien à désirer ; son teint était brun et pur², ses cheveux noirs, sa

¹ Sel porvit li dous Jhuerist
Kilui dona feme de pris
Feme sainte religieuse
Bone cremetans et honteuse...
Maisons et terres et avoires
Vient de par le père à soirs (ses héritiers),
Mais de Dieu vient tot proprement
Et de son douch porvéement

Savoirs et feme de bones meurs
Cest grans trésors et precieus.

Le moine Robert. MS. 1862.

² S. Elisabeth was vollkommen an dem
leybe, braun an dem angesichte und schön,
ernst ym wandel, etc. Adam. Urs. 1278.

taille d'une élégance et d'une grâce sans rivale, sa démarche grave et pleine de noblesse et de majesté¹. Ses yeux surtout semblaient un foyer de tendresse, de charité et de miséricorde². Il est facile de voir que dans cette beauté terrestre il se peignait un reflet éclatant de l'immortelle beauté de son âme.

Mais ce n'était pas sur les sentimens éphémères d'une admiration et d'un attrait purement humains que ces deux jeunes époux avaient élevé l'inaltérable union de leurs cœurs. C'était sur une foi commune et sur la sévère pratique de toutes les vertus que cette foi enseigne, de tous les devoirs qu'elle impose. Malgré sa grande jeunesse et la vivacité presque enfantine de son amour pour son mari, Eilsabeth n'oubliait jamais qu'il était son chef, comme Jésus-Christ est le chef de l'Eglise, et qu'elle devait lui être soumise en tout comme l'Eglise à Jésus-Christ. Elle joignait donc à son ardente affection pour lui un grand respect; elle obéissait avec empressement au moindre signe, au moindre mot venu de lui; elle mettait un soin scrupuleux à ce qu'aucune de ses actions, de ses paroles les plus insignifiantes ne pût le blesser ou même l'impatienter³. Le joug auquel elle se soumettait était du reste comme le veut l'Eglise, un joug d'amour et de paix⁴, car Louis lui accordait pleine liberté dans l'exercice des œuvres de piété et de miséricorde qui seules l'intéressaient. Il l'encourageait et la soutenait même dans ces salutaires exercices avec une pieuse sollicitude, se bornant à l'arrêter quand son zèle lui semblait l'entraîner trop loin, en lui adressant des avertissemens toujours dictés par une affectueuse prudence et toujours reçus avec docilité⁵.

¹ La nature lui avait été encore plus libérale que la fortune. Elle était de la plus riche et de la plus belle taille du monde; et l'on voyait quelque chose de si noble, de si grand, et de si majestueux en son port, qu'il était impossible de la regarder sans l'admirer. Il n'y avait pas de plus belle personne au monde... Le P. Archange. p. 82, d'après Jac. Montanus Spirens. cap. 3. Le comte Mailath dans l'Hist. Taschenbuch de 1822 répète à peu près les mêmes ex-

pressions d'après une chronique anonyme.

² Ad. Ursin. l. c.

³ Maritum ardentissimo amore complexa est, reverenter coluit, ad omnia dicta ejus, ad singulas nutus attendit, seduloque cavita ne verbulo aut gestu ullo eum offenderet aut bilem ipsi moveret. Rebhahn, Hist. eccl. MS.

⁴ Préface de la Messe du mariage.

⁵ Beneficiorum ejus dulcis fautor, fidelis exhortator... fervorem ejus nimium suavi prudentia temperavit. Theod. III. 1.

Toutes les nuits la jeune épouse profitant du sommeil vrai ou feint de son mari ¹, sortait du lit conjugal et s'agenouillant à côté, priait longuement en pensant à la sainte crèche, et remerciait Dieu de ce qu'il avait daigné naître à minuit, dans le froid et la misère, pour la sauver, elle et tout le genre humain ². Souvent son mari s'éveillait, et craignant qu'elle ne fût trop délicate pour se livrer impunément à de telles pénitences il la priait de cesser. « Chère sœur, lui disait-il, ménage-toi, et prends ton repos ³. » Puis il lui prenait la main, et la tenait ainsi jusqu'à ce qu'elle se fût recouchée ou que lui-même se fût endormi en laissant sa main dans celle de sa femme; et alors elle mouillait souvent des larmes de sa pieuse ferveur cette main chérie qui semblait vouloir la retenir sur la terre ⁴. Cependant jamais il n'employa la contrainte pour l'obliger de cesser ces œuvres de piété dont il se félicitait et se réjouissait au fond du cœur ⁵. Ysentrude, la suivante la plus confidentielle d'Elisabeth, a raconté aux juges ecclésiastiques un trait qui prouve l'indulgence de Louis. La duchesse pour ne pas s'oublier dans le sommeil, et en même temps pour ne pas troubler celui de son mari, avait chargé une de ses filles d'honneur de l'éveiller à une certaine heure, en la tirant par le pied ⁶. Il arriva une fois qu'Ysentrude se trompa et tira le pied du duc qui se réveilla subitement, mais qui devinant la cause de cette interruption, se recoucha sans donner le moindre signe d'impatience.

Il voyait bien, dit son historien, qu'elle aimait Dieu de tout son cœur, et cette pensée le rassurait ⁷: et elle de son côté, se confiait en la piété et la sagesse de son époux, et ne lui cachait aucune de

¹ Singulis noctibus... Marito quandoque dormiente vel etiam dissimulante. Theod. II. 1.

² Passional. 53.

³ Liebe Schwester, schone dich selbst und lege dich an deine ruhe. Berth. Capl. MS.

⁴ Manum ejus castissimus juvenis sua tenuit manu. Theod. I. c. — Etwene so nam er ir hant in sine hant und enslief...

Cod. Palat. 12. — Elle lui mouillait souvent le corps de ses larmes. Ann. Hain. I. 46. c. 25.

⁵ Congaudebat enim vir pius sanctis ejus moribus. Theod. I. c.

⁶ Trahendo ejus pedicam... Evigilans, conjugisque devotionem cognoscens, sustulit patienter. Dict. IV. Ancill. 2013.

⁷ Wenn er sach das sy Got lieb hatte. Vit. Rhyt. § 12.

ses mortifications ¹, sachant que jamais il n'interviendrait entre elle et son Sauveur. Aux témoignages si fréquens qu'ils se donnaient de leur mutuelle tendresse, tous deux mêlaient de douces exhortations à avancer ensemble sur le chemin de la perfection : cette sainte émulation les fortifiait et les maintenait dans le service de Dieu : ils savaient ainsi puiser, au sein de l'ardent amour qui les unissait, le sentiment et le charme de l'Amour suprême ².

Le caractère grave et pur de leur affection se révélait surtout par la touchante habitude qu'ils conservèrent toujours de s'appeler *frère* et *sœur*, même après leur mariage, comme pour perpétuer le souvenir de leur enfance passée ensemble, et pour confondre leur vie toute entière dans un seul attachement.

Le bonheur d'être ensemble était pour eux si indispensable, le chaste attrait qui les portait l'un vers l'autre si puissant, l'alliance de leurs âmes si intime, qu'ils ne pouvaient souffrir de rester séparés l'un de l'autre, même pendant l'espace de temps le plus court ³. Aussi quand le duc faisait des courses qui ne fussent pas trop lointaines, il prenait toujours sa chère Elisabeth avec lui ⁴, et elle l'accompagnait avec bonheur, bien qu'elle eût souvent à parcourir ainsi des chemins âpres et dangereux, à franchir des distances considérables, à braver de violens orages. Mais ni les gelées, ni la neige, ni l'excessive chaleur, ni les inondations ne pouvaient l'arrêter ⁵, tant elle tenait à n'être pas éloignée de celui qui jamais ne l'éloignait de Dieu. Il arrivait cependant quelquefois que Louis était obligé par ses devoirs de souverain d'entreprendre des voyages au loin, de sortir de ses états, et de ne pas emmener sa femme : alors aussitôt qu'il était parti elle se dépouillait de ses vêtemens de princesse, et se revêtait du costume des veuves, en se voilant la tête comme

¹ Kochem. p. 308.

² Miro se affectu diligentes, et se invicem ad Dei laudem et servitium dulciter invitantes et confortantes. Dict. iv Ancill. 2019. Déposition d'Ysentrude.

³ Pudici amoris mutuæque societatis dulcedine affecti abesse ab invicem non pa-

tiebantur diutius vel longius. Theod. II, 4.

⁴ Nahme er seine Liebste allzeit mit sich. Kochem. 308.

⁵ Quamvis tellus aut gelu inhorresceret, aut nivibus tegetetur, aut immodicis caloribus patesceret, aut imbrum præcipiti lapsu maderet. Wadding. Ann. II.

elles. Elle restait ainsi pendant toute la durée de son absence, attendant son retour dans la prière, les veilles et les plus sévères mortifications ¹. Mais dès qu'on venait lui annoncer l'approche de son époux, elle s'empressait de se parer avec tout le soin et l'éclat que pouvait exiger son rang. « Ce n'est pas, » disait-elle à ses suivantes, « par complaisance charnelle ou par vanité que je me pare ainsi, Dieu m'en est témoin; mais seulement par charité chrétienne, afin d'ôter à mon frère toute occasion de mécontentement ou même de péché, si quelque chose lui déplaisait en moi; afin qu'il n'aime que moi dans le Seigneur, et que Dieu qui a consacré notre union sur la terre, nous donne à tous deux l'union de la vie éternelle ². »

Puis elle allait au devant de lui avec la joie naïve d'un enfant, et tant qu'ils étaient ensemble, elle faisait tous ses efforts pour plaire à ses yeux et à son cœur ³. Aux repas elle ne pouvait se résoudre à prendre une place loin de son époux, et allait toujours s'asseoir à ses côtés, ce qui était déjà alors expressément contraire à l'usage observé par les dames de haut parage ⁴. En cela elle ne satisfaisait pas au besoin d'être le moins possible éloignée de lui, mais elle sentait que par sa présence elle mettait un frein aux discours légers des jeunes chevaliers ⁵. Rien ne pouvait en effet être plus propre à imposer aux âmes mondaines que la vue de tant de vertu dans deux êtres si jeunes. Unis ainsi par une concorde sainte, pleins d'humilité et de pureté devant Dieu, pleins de charité et de bonne volonté envers les hommes, pleins d'amour l'un envers l'autre, mais d'un amour qui les entraînait tous deux vers Dieu, ils offraient au ciel et à la terre le plus doux et le plus édifiant spectacle,

¹ Vigiliis, orationibus et verberibus noctes deducens. Theod. II, 3.

² Ornare decenter et regaliter se consuevit. « Non pro carnis libidine et mentis elatione, sed pure pro Christi caritate... Si quid forsani ei in me displiceret, ut me solam in domino affectu maritali diligat et licito.... æternæ vitæ consortium pariter expecte-

mus. » Dict. IV. Ancill. 2015. Déposition d'Ysentrude.

³ Ut præsentî gratiosam se offerret et amabilem. Theod. II, 3.

⁴ Contra morem aliarum sublimium feminarum. Theod. II, 2.

⁵ Herm. Fritz. MS. Heidelb.

44 HISTOIRE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE.

et d'avance ils réalisaient le charmant tableau que le plus grand poète catholique a tracé d'un mariage céleste :

La lor concordia, e i lor lieti sembianti,
Amore e maraviglia e dolce sguardo
Faceano esser cagion de' pensier santi.

DANTE, Parad. c. XI.

Chapitre vij.

Comment la chère sainte Elisabeth mortifiait son corps.

Or a la dame ainsi vescu
Et de sa vie a fait eseu
Por l'arme deffendre et couvrir
Et por saint paradix ouvrir.

RUTEBEUF, MS. f. 54.

Voilà donc notre jeune princesse en possession de ce bonheur des premiers ans, de ces douces joies du matin de nos jours, qu'aucune joie plus tardive ne peut remplacer, qu'aucune douleur aussi ne peut faire oublier. Pour des yeux humains leur absence obscurcit toute la vie : leur mémoire suffit pour adoucir les plus cruelles misères. Aussi Dieu donne-t-il le plus souvent à sa créature cette rosée matinale pour qu'elle sache résister ensuite au poids et à la chaleur du jour. Mais Elisabeth dont les yeux intérieurs étaient fixés sur le ciel, tout en acceptant ce bonheur avec un tendre abandon, en comprenait le danger ; et pour cette âme d'élite, c'était une sorte d'épreuve dont il lui fallait triompher.

Elle sentait que la grâce que Dieu lui avait accordée en l'unissant à celui qu'elle avait tant aimé ici bas, l'obligeait à une fidélité d'autant plus zélée, à une reconnaissance d'autant plus ardente envers son bienfaiteur céleste. Bien qu'assurément sa jeune conscience ne dût pas être chargée de très graves reproches, elle ne se rappelait pas moins que devant la stricte justice de Dieu, les âmes les plus

fidèles ne sont encore que des serviteurs inutiles¹, et qu'on ne peut jamais s'imposer assez de sacrifices pour mériter le salut. Dès lors elle commença dans l'humilité de son âme à amasser cette surabondance de grâces et de mérites qui est, selon la douce et consolante doctrine de l'Eglise, pour les Saints de Dieu une gloire si éclatante, et pour les fidèles un trésor si riche et un refuge si sûr.

Elle chercha d'abord à dompter sa chair par les veilles. Nous avons vu avec quelle sévérité persévérante elle savait se mortifier sur ce point, et avec quel mélange de sollicitude et d'indulgence, son pieux époux la voyait se lever d'auprès de lui pour se rapprocher de Dieu. Mais souvent malgré sa bonne volonté, Elisabeth au milieu de ses prières ne pouvait résister au sommeil, et s'endormait sur le tapis à côté du lit, sa main dans la main de son mari ; ses femmes, en la trouvant ainsi étendue lorsqu'elles entraient le matin lui en faisaient des reproches, et lui demandaient si elle ne ferait pas tout aussi bien de dormir dans son lit qu'au pied de son lit : « Non, » disait-elle ; « si je ne puis pas prier toujours, je puis du moins me mortifier en m'éloignant de mon bien aimé. Je veux que ma chair soit domptée ; elle ne peut que gagner à faire ce que l'âme veut². »

Quand son mari était absent, elle veillait toute la nuit avec Jésus, l'époux de son âme³. Mais, ce n'étaient pas seulement des pénitences de ce genre que s'infligeait la jeune et innocente princesse. Sous ses plus beaux habits, elle portait toujours contre sa peau un cilice⁴. Tous les vendredis, en mémoire de la Passion douloureuse de notre Seigneur, et pendant le carême tous les jours, elle se faisait donner en secret la discipline avec sévérité, afin, dit un historien, « de rendre à nostre Seigneur, qui fut flagellé, aucune recompensation⁵, » et reparaissait ensuite devant sa cour avec un visage joyeux et serein. Plus tard même ce fut la nuit que, se levant d'auprès de son époux,

¹ Cum feceritis omnia, quæ præcepta sunt vobis, dicite : servi inutiles sumus. S. Luc. XVII. 10.

² Licet semper orare non possim, tandem hanc carni meæ violentiam inferam, quod evellat a predilecto marito meo. Dict. IV. Ancill. l. c. Cod. Pal. 15.

Je veux que la chair ait damage
En ce quele soffrir ne puet
A faire ce que l'arme esluet.

Rutebeuf, MS. f. 52.

³ Jean Lefèvre. Ann. Hain. l. 46, c. 29.

⁴ Rothe. Chr. Thur. 1704.

⁵ Ann. Hain. l. c.

elle entrait dans une chambre voisine où ses suivantes étaient obligées de la frapper durement ; puis , rassurée contre elle-même et sa propre faiblesse par ses austères pénitences , elle revenait auprès de son mari avec qui elle redoublait de gaieté et d'amabilité ¹. C'est ainsi, dit un poème contemporain , qu'elle cherchait à s'approcher de Dieu et à briser les liens de sa prison de chair, comme une valeureuse guerrière de l'amour du Seigneur ². Mais elle avait pour règle de ne pas souffrir que ces secrètes austérités exerçassent une influence fâcheuse sur ses relations habituelles, ou la rendissent triste et morose. Elle ne faisait même nulle difficulté de prendre part aux fêtes et aux réunions mondaines où sa position lui assignait en quelque sorte un rôle ; et comme l'a dit d'elle un grand et aimable saint, digne à tous égards de la juger et de la comprendre, « elle jouait et dansait parfois , se trouvant ès assemblées de passe-temps , sans intérêt de sa dévotion , laquelle était bien enracinée dedans son ame ; si que comme les rochers qui sont autour du lac de Riette, croissent étant battus des vagues, ainsi sa dévotion croissait parmi les pompes et vanités auxquelles sa condition l'exposait ³. » Elle détestait toute espèce d'exagération extérieure dans les œuvres de piété, toute affectation de douleur, et disait de ceux qui prenaient en priant un visage triste ou sévère : « Ils ont l'air de vouloir épouvanter le bon Dieu ; qu'ils lui donnent donc ce qu'ils peuvent gaiement et de bon cœur ⁴. »

Elle ne négligeait du reste aucun moyen d'offrir à ce Dieu le tribut de son humilité et de son obéissance. Elle avait pour confesseur maître Conrad de Marburg, dont nous parlerons plus tard, et envers qui son mari lui avait permis de contracter un vœu d'obéissance en tout ce qui ne serait pas contraire à l'autorité maritale : or Conrad, qui s'était élevé contre la perception de certains impôts, dont le produit

¹ Lacerabat duris verberibus carnem puella innocens et pudica. Lætam coram hominibus se ostentans.... Ad lectumque mariti reversa hilarem se exhibuit et jucundam. Theod. II. 1.

Unseres Herren minne.

Cod. Argent. fol. 199.

³ S. François de Sales, Introduction à la vie dévote, 5^e partie, c. 54.

⁴ Videntur Dominum quasi deterrere, dent Deo quod habent cum hylaritate et jocunditate. Dict. VI. Ancill. 2051. Dép. d'Irmengarde. Voyez aussi Cod. Heidelb.

• Dar uz si menlich enprach
Sich als ein Kempfne

était destiné à couvrir les dépenses de la table royale, avait prescrit à sa pénitente de ne se nourrir que des mets qu'elle saurait positivement provenir des biens propres de son mari, et non pas des redevances de ses pauvres vassaux, qu'il regardait comme étant trop souvent le produit d'extorsions injustes et contraires à la volonté de Dieu ¹. Le cœur compatissant de la jeune duchesse adopta avec empressement cette pensée qu'elle mit à exécution avec la sévérité la plus scrupuleuse; elle en était quelquefois embarrassée, puisque, comme nous l'avons dit, elle tenait à rester assise auprès de son mari pendant ses repas. Ce pieux prince ne mit du reste aucun obstacle à ses désirs; et lorsque trois des filles d'honneur de la duchesse lui demandèrent la permission de suivre l'exemple de leur maîtresse, il la leur accorda sur-le-champ en ajoutant: « Je ferais bien volontiers comme vous, si je ne craignais les médisances et le scandale; mais avec l'aide de Dieu, moi aussi je changerai bientôt de genre de vie ². » Plein d'un tendre respect pour la conscience de sa femme, il l'avertissait lui-même avec un doux et affectueux empressement quand il y avait des mets qui n'entraient pas dans sa règle; comme aussi, lorsqu'il savait que tout provenait de son propre bien, il la pressait de manger. Mais Élisabeth osait à peine toucher à quoi que ce fût, craignant toujours que ce ne fût le fruit des amères sueurs du pauvre ³. Elle avait cependant soin de dérober aux yeux du monde ce qu'elle faisait pour l'amour de Dieu, et lorsqu'elle était assise à la table du duc, au milieu de ses chevaliers et des officiers de sa cour, elle avait recours à mille petits manéges pour qu'on ne pût s'apercevoir de ses privations. Elle feignait de surveiller le service avec une grande sollicitude, donnait des ordres fréquens aux domestiques, parlait à chaque convive, lui offrait à boire; quelquefois même elle coupait en petits morceaux le pain ou les autres mets

¹ Ut abstineret de iis quæ de officiis et questu officiorum proveniebant, non utens cibus, nisi sciret de relictibus et justis bonis mariti provenisse. Dict. iv. Ancill. 2014.

² Hoc et ego libens facerem, nisi aliorum detractioes et scandala formidarem. Adjuvante autem Domino statum meum cito aliter ordinabo. Ipse etiam pius et dulcis

maritus... dum quicquam scrupulosum fuit appositum, præmunivit eam, ne ejus ex hoc tenera conscientia turbaretur. Theod. II. 2. Kochem. p. 307.

³ Fürchtend selbige speisen waren von den sauren Schweiss der armen Unterthanen verschafft worden. Kochem. I. c.

qu'on plaçait devant elle, et les disposait par-ci par-là pour leur donner l'air de restes ¹. Elle se levait ainsi souvent affamée et altérée de la table la plus abondante ; ses demoiselles d'honneur, compagnes de sa pénitence, racontent que quelquefois elle était réduite, pour toute nourriture, à du pain sec ou à quelques petits gâteaux qu'elle recouvrait de miel : un jour, à un très grand festin, elle ne put se réserver que cinq tout petits oiseaux qu'elle abandonna, presque en entier, à ses suivantes, car leurs privations la préoccupaient beaucoup plus que les siennes propres ². Une autre fois, comme elle allait rejoindre son mari à la Diète de l'empire, elle ne trouva rien dont elle pût manger en conscience, qu'un morceau de gros pain noir et si dur, qu'elle fut obligée de le faire ramollir dans de l'eau chaude ; mais comme c'était jour de jeûne, elle s'en contenta, et fit, en ce même jour, avec ce seul repas, seize lieues à cheval ³.

Une tradition touchante et gracieuse montre combien Dieu adoucisait pour elle, et même d'une manière matérielle et sensible, ce que ces privations pouvaient avoir de rude et de rebutant. Un jour, pendant l'absence de son mari, elle mangeait seule chez elle son pauvre repas composé de pain sec et d'eau. Le duc étant survenu à l'improviste voulut, en signe d'amitié, boire dans son verre ; il y trouva, à sa grande surprise, une liqueur qui lui sembla être le meilleur vin qu'on pût boire au monde. Il demanda aussitôt à l'échanson d'où il l'avait pris, et celui-ci répondit qu'on n'avait servi à la duchesse que de l'eau. Louis ne dit plus rien ; mais, selon l'expression aussi pieuse que juste d'un narrateur, il eut *assez d'esprit* ⁴ pour voir une marque de la faveur divine et une récompense des sacrifices que s'imposait sa femme.

¹ Nunc principem alloquitur, nunc his lautiores buccellas apponit, nunc illis poculum... nunc statoribus ancillive negotium aliquod injungit... Wadding, Ann. Minor. t. II. Panem aliosque cibos frangendo et hinc et inde disponendo se comedere simulabat. Theod. II. 2.

² Solis quinque tortulis melle conditis solo plerumque pane contenta... Quinque aviculas minutissimas... ex quibus parum reservans reliquam pedissequis misit. Dict.

iv. Ancill. 2015.

³ Maritum secutura ad magnam diætam ubi erat... Tantum grossum nigrum panem et durum quem in calida aqua simplici mollefactum comedebat.... Hoc prandio illa die cum suis contenta.... Et sic equitabant eodem die octo miliaria theutonica quæ large faciunt triginta italica. Dict. iv. Ancill. I. c.

⁴ Do hete er witze also genuc.... Cod. Argent. p. 200.

Souvent elle parcourait les offices du château avec ses suivantes, et s'informait avec le plus grand soin de l'origine de tous les mets et de toutes les boissons. Quand elle avait trouvé quelque viande permise, elle disait à ses demoiselles : « Vous ne mangerez que cela ; » ou bien quand c'était une boisson licite, comme du vin des vignes de son mari, elle disait : « Ne buvez que cela. » Mais quand elle trouvait qu'il n'y avait rien qui pût l'inquiéter, elle se mettait à battre des mains avec une joie enfantine, en s'écriant : « Aujourd'hui cela « va bien, nous pouvons manger et boire ¹. » Elle pouvait avoir alors quinze ans, et avait conservé l'enfance de l'esprit et du cœur tout en se rendant digne du ciel par des vertus bien au dessus de son âge.

Un genre de vie si rigoureux et si contraire à tous les usages de son rang et de son époque attira sur la duchesse l'improbation et les reproches publics de toute sa cour ; le duc lui même n'était pas épargné, à cause de sa tolérance pour ce qu'on regardait comme les extravagances de sa femme. Tous deux se résignaient avec patience et indulgence à ces jugemens profanes, aimant mieux plaire à Dieu qu'aux hommes.

Pendant la jeune princesse trouva bientôt un nouveau champ pour exercer son zèle et son amour de la mortification. Un jour de grande fête, elle descendit, selon l'usage de la Wartbourg, à Eisenach, revêtue d'un costume somptueux, couverte de bijoux et la tête ceinte de sa couronne ducale ², accompagnée de sa belle-mère et d'une suite nombreuse, et se rendit à une des églises de la ville. Elle avait coutume, toutes les fois qu'elle entraît dans une église, de porter sur-le-champ ses regards vers le crucifix ³ ; c'est ce qu'elle fit encore cette fois, et ayant vu l'image de son Sauveur, nu, couronné d'épines, les mains et les pieds percés de clous, elle se sentit pénétrée de componction, comme autrefois dans son enfance ⁴, et

¹ *Scrutabatur curiosius.... Dum officinas circumiret, ut pote domina domesticæ curæ particeps.... Wadding l. c. Exultans et plaudens manibus cum hilaritate dixit : « Bene nobis hodie, comedemus et bibemus. »* Dict. IV, Ancill. l. c.

² *Pretiosissimis vestibus, monilibus gemmisque inultis ornata et diademate aureo coronata.* Theod. II. 3.

³ *Oculos semper in introitu ecclesie ad crucem dirigere solebat.* Ibid.

⁴ V. plus haut p. 22.

rentrant en elle-même, elle se dit : « Voilà ton Dieu nu et suspendu à une croix, et toi, créature inutile, tu es couverte de vêtemens précieux. Sa tête est couronnée d'épines, et toi, tu as une couronne d'or ¹. » Et au même moment, vaincue par sa pieuse compassion, elle s'évanouit et tomba à terre. Les assistans effrayés la relevèrent et la portèrent à l'entrée de l'église pour lui donner de l'air, et lui jetèrent de l'eau bénite sur le visage ². Elle revint bientôt à elle ; mais à partir de ce moment, elle prit la résolution de renoncer à toute parure quelconque, hormis les cas où l'exigeraient les obligations de son rang ou la volonté de son mari. Dans les dépositions de ses suivantes, on trouve le détail de plusieurs des objets qui faisaient alors partie de la toilette d'une princesse, et qu'elle ne voulut plus porter. Elle renonça par exemple aux étoffes teintes, aux voiles de couleur éclatante pour la tête, aux manches étroites et plissées qui paraissent avoir été un grand luxe de cette époque, aux bandeaux de soie qui retenaient les cheveux, enfin aux robes trop longues et traînantes ³. Lorsqu'elle se trouvait dans la nécessité de revêtir ses habits de cérémonie, elle conservait sous l'or et la pourpre des vêtemens de simple laine, et son cilice qu'elle ne quittait jamais ; et dans les solennités publiques, elle offrait toujours l'union de la dignité et de la modestie d'une princesse chrétienne. Elle recommandait cette modestie chrétienne aux nobles dames qui venaient lui rendre visite ; les exhortait instamment à renoncer au moins en cela aux vanités du siècle, et leur envoyait même des modèles de vêtemens qu'elle croyait leur convenir ⁴. Ses efforts ne furent pas sans fruit ; plusieurs de ces dames, touchées par l'exemple de cette jeune

¹ En pendet Deus tuus nudus, et tu homo inutilis vestibus pretiosis operiris. Spinis caput ejus pungitur, et tuum caput redimitur auro... Cecidit exanimis effecta.... ad ostium ecclesiæ propter refrigerium portaverunt, et reclinantes eam, faciem ejus aquâ benedicta, quæ aderat, consperse-runt. Theod. l. c.

² Coloratis peplis, fucatisque velaminibus capitis, manicis consutitiis nimis strictis, crinalibus sericisque zonis pro or-

natu capillis implicitis, longis vestibus.... Dict. iv Ancili. p. 2016 ; v. aussi le manuscrit de Darmstadt.

³ Modesto semper et christianæ religioni congruo processit habitu, quantum principalis dignitas permittebat. Theod. l. c.

⁴ Dans et mittens eisdem exemplaria, quibus salvis bonis moribus uti possent. Theod. l. c. Adhuc existens juvenula viro noviter copulata. Theod. l. c.

femme à peine mariée , renoncèrent aux superfluités mondaines , et quelques unes d'entre elles firent même le vœu de continence perpétuelle.

O sainte simplicité ! candeur des premiers âges , tendresse naïve et pure des anciens jours , ne revivrez-vous jamais ? Faut-il croire que vous soyez éteintes et mortes pour toujours ? Et s'il est vrai que les siècles ne sont dans la vie du monde que comme les années dans celle des hommes , ne reviendrez-vous pas , après un si long et si sombre hiver , ô doux printemps de la foi , rajeunir le monde et nos cœurs !

Chapitre viij.

De la grande charité de la chère sainte Elisabeth, et de son amour pour la pauvreté.

Da pauperi ut des tibi : da pauperi micam ut accipias totum panem ; da tectum , accipe cœlum ; da res perituras ut accipias æternas mensuras.

S. PETRUS CHRYSOLOGUS , apud Thesaur. Nov. de Sanctis.

**In te misericordia , in te pietate ,
In te magnificenza , in te s'aduna
Quantunque in creatura è di bontate.**

DANTE , Parad. c. 35.

Tandis qu'Élisabeth imposait un joug si rigoureux à ses sens, et se traitait elle-même avec une sévérité si soutenue, son cœur débordait de charité et de miséricorde envers ses frères malheureux. La tendre pitié qui l'avait toujours animée dès son enfance prenait chaque jour le nouveau développement qui devait en si peu de temps la conduire à mériter ce glorieux et doux surnom de *Patronne des pauvres*, sous lequel la chrétienté la vénère aujourd'hui. La générosité envers les pauvres était un des traits les plus distinctifs de l'époque où elle vivait, notamment chez les princes ; mais on remarquait que chez elle la charité ne provenait pas de l'influence de sa naissance, et moins encore du désir de mériter des éloges ou une reconnaissance purement humaine, mais bien d'une inspiration céleste et intérieure. Dès le berceau, elle n'avait jamais pu supporter

la vue d'un pauvre sans que son cœur en fût comme percé de douleur ¹; et maintenant que son époux lui avait accordé la liberté la plus entière pour tout ce qui touchait à l'honneur de Dieu et au bien du prochain ², elle s'abandonnait sans réserve à son penchant naturel pour soulager les membres souffrans du Christ. C'était sa pensée de chaque jour, de chaque moment ³; c'était aux pauvres qu'elle consacrait tout ce superflu qu'elle refusait aux habitudes de son sexe et de son rang; et malgré les ressources que la charité de son mari mettait à sa disposition, elle donnait si rapidement tout ce qu'elle avait, qu'il lui arriva souvent d'être réduite à se dépouiller elle-même de ses vêtemens pour avoir de quoi soulager les malheureux.

Une si touchante abnégation de soi ne pouvait manquer de frapper le cœur et l'imagination du peuple; aussi raconte-t-on dans les anciennes chroniques qu'un jour de jeudi que la duchesse descendait en ville, richement habillée et couronnée, elle rencontra une foule de pauvres sur son passage, et leur distribua tout ce qu'elle avait d'argent avec elle; puis quand elle eut tout donné, elle en vit un qui lui demanda l'aumône d'un ton plaintif; elle gémit de n'avoir plus rien à lui donner; mais pour ne pas le contrister, elle ôta un de ses gants qui était richement brodé et orné de bijoux, et le lui donna. Un jeune chevalier qui la suivait, ayant vu cela, alla aussitôt rejoindre le pauvre et lui acheta le gant de la duchesse, qu'il attacha sur son casque en guise de cimier, comme un gage de la protection divine. Et il eut raison; car à dater de ce moment il s'aperçut que dans tous les combats, dans tous les tournois, il renversait toujours ses adversaires et n'était jamais vaincu lui-même. Il alla plus tard à la Croisade, où ses exploits lui acquirent un grand renom. De retour dans sa patrie et sur son lit de mort, il déclara qu'il attribuait toute sa gloire et tous ses succès au bonheur

¹ Arm mensche nummer ane gesach
Si in hette sunder 'ungemach
Unde iamerlichen Schmerzen
Mit ime in irme Herzen.

Cod. Darmst.

² Theod. II, 6.

³ Eleemosynisque et misericordiis pauperum insistens, in justificationibus Domini exercebatur die ac nocte. Ibid.

qu'il avait eu de porter pendant toute sa vie un souvenir de la chère sainte Élisabeth ¹.

Mais ce n'était pas par des présens ni avec de l'argent que la jeune princesse pouvait satisfaire à son amour pour les pauvres du Christ ; c'était bien plus par ce dévouement personnel, par ces soins tendres et patiens qui sont assurément aux yeux de Dieu comme à ceux des malheureux la plus sainte et la plus précieuse aumône. Elle se livrait à ces soins avec la simplicité et la gaieté extérieure qui ne la quittaient jamais ². Quand des malades venaient invoquer sa charité, après qu'elle leur avait donné ce qu'elle pouvait, elle s'informait de leur demeure afin d'aller les y voir. Et alors aucune distance, aucune difficulté du chemin ne l'arrêtait ; elle savait que rien ne fortifie le sentiment de la charité comme d'approfondir les misères humaines dans ce qu'elles ont de plus matériel et de plus positif. Elle pénétrait dans les huttes les plus éloignées de son château, les plus repoussantes par la saleté, le mauvais air ; elle entrait dans ces asiles de la pauvreté avec une sorte de dévotion et de familiarité à la fois ; elle y apportait elle-même ce qu'elle croyait être nécessaire à leurs tristes habitans ; elle les consolait bien moins encore par ses dons généreux que par ses douces et affectueuses paroles ³. Quand elle trouvait qu'ils étaient endettés et sans moyen de s'acquitter, elle se chargeait de payer leurs dettes avec ses propres deniers ⁴. Les pauvres femmes en couche étaient surtout l'objet de sa compassion ; toutes les fois qu'elle le pouvait elle allait se mettre à côté de leurs misérables lits, les assistait et les encourageait ⁵. Elle prenait

¹ Rebhahn. Hist. Eccles. Isenac. MS. — Passional. f. 59. Selon ce dernier, ce n'était pas un gant, mais une des manches de sa robe ; selon d'autres auteurs, c'était son écharpe.

² Omnia caritatis opera in maxima hilaritate et vultus constantia exhibebat. Theod. l. c.

³ Und wenne siechen zu ire kament... so frogete si denne wo ir herberge were daz sie kunde dar kommen. Cod. Heidelb. p. 18. Quantumcumque distarent hospitia

et quantumlibet via esset lutosa vel aspera, eos visitabat. Theod. l. c. — Viles camelulas familiariter subintrans... nec sordes abhorrens... Cod. Florent. 135. — Und trostete sie mit almusen und mit süssen worten. Cod. Heidelb. 10.

Ceulx sermoit sainte Ysabriaux
Les moz lor dizoit doux et biaux
De pacience et de salut.

Rutebeuf, MS. p. 53.

⁴ Cod. Heidelb., 10.

⁵ Ibid. — Theod. l. c.

leurs nouveaux nés entre ses bras avec un amour de mère, les couvrait d'habits qu'elle avait faits elle-même, et les tenait souvent sur les fonts de baptême, afin que cette maternité spirituelle pût lui fournir un motif de plus pour les aimer et les soigner pendant toute leur vie¹. Quand un de ses pauvres mourait, elle venait, dès qu'elle le pouvait, veiller auprès du corps, l'ensevelissait de ses propres mains, souvent avec les draps de son propre lit², assistait à ses obsèques; et l'on voyait avec admiration cette puissante souveraine suivre avec humilité et recueillement le pauvre cercueil du dernier de ses sujets³.

Rentrée chez elle, elle employait ses loisirs, non pas aux délassemens délicats de la richesse, mais comme la femme forte de l'Écriture, à des travaux pénibles et utiles; elle filait de la laine avec ses demoiselles d'honneur, et en faisait ensuite de ses propres mains des vêtemens pour ses pauvres ou pour les religieux mendiants qui vinrent à cette époque s'établir dans ses états⁴. Elle se faisait souvent accommoder pour tout repas des légumes à dessein mal cuits, sans sel, sans assaisonnement quelconque, afin de savoir par expérience comment les pauvres étaient nourris, et elle les mangeait avec une grande joie⁵.

On a vu plus haut comment elle souffrait sans cesse la faim pour ne pas user de la nourriture qu'elle croyait être le fruit du travail injustement exigé des pauvres sujets; mais elle ne bornait pas à ces scrupules purement personnels, son zèle pour la justice et sa tendre sollicitude pour les malheureux. Lorsque, dans l'exercice des soins domestiques de sa maison, elle découvrait la trace de quelque violence, de quelque tort commis à l'égard des pauvres gens de la campagne, elle allait sur-le-champ le dénoncer à son mari, et cherchait elle-même à le compenser autant que le permettaient ses

¹ De sacra fonte eos lavavit, ut compaternitatis occasione liberius eis benefacere posset. Theod. l. c.

² Jean Lefèvre, l. XLVI. c. 24.

³ Eorum funera propriis manibus contrectabat et ipsorum obsequiis devote manebat. Cod. Florent. 133.

⁴ Manum mittens ad fortia fusum apprehendit regis filia, et cum pedissequis suis lanam filabat.... pauperum vestes, insuper catechumenorum egenorum propriis manibus consuebat.

⁵ Herm. Fritzl. MS. Heidelb.

moyens ¹. Comme si ces touchantes vertus étaient l'apanage imprescriptible de la maison de Hongrie, on les retrouve presque deux siècles plus tard, dans une jeune et illustre souveraine, fille, comme notre Élisabeth, d'un roi de Hongrie, dans Hedwige, élue à treize ans reine de Pologne, qui effectua par son mariage avec Jagellon l'union de la Pologne et de la Lithuanie, et qui mourut à vingt-huit ans en odeur de sainteté (1399), après avoir été renommée comme la plus belle ² et la plus courageuse princesse de son temps. Digne d'être de la race d'Élisabeth par l'immense pitié de son cœur, elle a laissé dans les annales de son pays une des plus délicieuses paroles qui aient jamais échappé à l'âme d'une chrétienne. De pauvres paysans étant venus tout en pleurs se plaindre à elle que les domestiques du roi leur avaient enlevé tous leurs bestiaux, elle courut chez son époux et en obtint la restitution immédiate; après quoi elle dit: « Bétail leur est rendu, mais qui leur rendra leurs larmes ³? »

Élisabeth aimait à porter elle-même aux pauvres, à la dérobee, non seulement l'argent, mais encore les vivres et les autres objets qu'elle leur destinait. Elle cheminait ainsi chargée par les sentiers escarpés et détournés qui conduisaient de son château à la ville et aux chaumières des vallées voisines. Un jour qu'elle descendait, accompagnée d'une de ses suivantes favorites, par un petit chemin très rude que l'on montre encore ⁴, portant dans les pans de son manteau du pain, de la viande, des œufs et d'autres mets, pour les distribuer aux pauvres, elle se trouva tout-à-coup en face de son mari qui revenait de la chasse. Étonné de la voir ainsi ployant sous le poids de son fardeau, il lui dit: « Voyons ce que vous portez; » et en même temps ouvrit malgré elle le manteau qu'elle serrait toute effrayée contre sa poitrine; mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût vues de sa vie; cela le

¹ Vim vel injuriam passis pro viribus satisfieri laborabat. Theod. l. c.

² In orbe universo parem in forma non habere credita est. Dluzosz. x.

³ Etsi pecora colonis reddimus, quis illis effusas lacrymas restituet? Ibid. — Dans l'appendice n° III, nous avons cherché

à tracer une esquisse de la vie de la reine Hedwige, que quelques auteurs ont nommée sainte, mais qu'il ne faut pas confondre avec sainte Hedwige, tante d'Élisabeth,

⁴ Il se nomme encore comme aux jours d'Élisabeth, du nom très expressif de *Kniesbrechen*, casse-genou.

surprit d'autant plus que ce n'était plus la saison des fleurs ¹. Voyant le trouble d'Élisabeth, il voulut la rassurer par ses caresses; mais s'arrêta tout-à-coup en voyant apparaître sur sa tête une image lumineuse en forme de crucifix. Il lui dit alors de continuer son chemin sans s'inquiéter de lui, et remonta lui-même à la Wartbourg, en méditant avec recueillement sur ce que Dieu faisait d'elle, et emportant avec lui une de ces roses merveilleuses qu'il garda toute sa vie. A l'endroit même où cette rencontre eut lieu, à côté d'un vieil arbre qui fut bientôt abattu, il fit élever une colonne surmontée d'une croix, pour consacrer à jamais le souvenir de celle qu'il avait vue planer sur la tête de sa femme ².

Parmi tous les malheureux qui attireraient sa compassion, ceux qui occupaient la plus large place dans son cœur, étaient les lépreux, que le caractère spécial et mystérieux de leur infortune, rendu pendant tout le moyen âge l'objet d'une sollicitude mêlée d'affection et de frayeur ³. Elisabeth, à l'instar de plusieurs saints et

¹ In iren manteln und kruegen
Wan sy waren beid woll beladen
Mit fleysche, eyern und fladen
Er sprach *Lasset sehen was traget ihr*
Und deckte ine auf ire mentell schier.
Vit. Rhyt. §. 21.

Do waren iz alles rote rosen und wizze...
die schenster die er je gesach, und waz doch
zu der zit in dem jare das jeman kein rosen
haben mohte. Cod. Heidelb. cxiii
et cv.

² Alser mit ine begunde ze kosen...
Ir erschrecken war ime leydt...
Da erschien im zu den gezeiten, etc.
Vit. Rhyt. l. c.

Hermann de Fritzlar et le manuscrit des Franciscains reportent ce miracle au temps de sa première enfance. Selon eux, un jour qu'elle sortait des cuisines avec des vivres qu'elle avait dérobés pour les pauvres, elle rencontra son père ou son beau-père, qui lui dit : « Chère petite, que portes-tu là ? » Elle répondit : « Des roses pour me faire une guirlande. » — « Voyons ces roses, » dit-

il. Et en effet, il n'y avait que cela. Nous avons préféré suivre la majorité des auteurs et la tradition générale qui appliquent ce miracle à sa vie conjugale et y font intervenir son mari. C'est, du reste, le plus célèbre et le plus populaire des miracles de notre sainte : elle a été souvent représentée, par les peintres et les sculpteurs catholiques, avec des roses dans son manteau. On cultive encore des roses en grande quantité autour de son église à Marbourg, comme aussi sur la Wartbourg. Le peuple de ces deux lieux, quoique protestant, a conservé avec amour cette légende. Nous l'avons entendu raconter par un paysan des environs de Marbourg, le 29 juin 1854, avec le détail de la rose prise et gardée par le landgrave, que nous n'avions trouvé dans aucun auteur.

Le même miracle est attribué à sainte Elisabeth de Portugal, petite-nièce de notre sainte, et à sainte Rose de Viterbe.

³ Voyez plus loin les détails à ce sujet, chapitre xxv.

princes illustres de son temps, se plaisait à triompher de ce dernier sentiment, et à mépriser toutes les précautions qui séparaient extérieurement de la société chrétienne, ces êtres marqués de la main de Dieu. Partout où elle en voyait, elle allait les trouver, comme s'il n'y avait aucune contagion à craindre, s'asseyait à leurs côtés, leur tenait des discours tendres et consolans, les exhortait à la patience et à la confiance en Dieu, et ne les quittait qu'après leur avoir distribué d'abondantes aumônes ¹. « Vous devez, leur disait-elle, à bonne chère souffrir ce martyre ; vous ne devez en avoir ni deuil ni colère. Quant à moi, je suis certaine que si vous prenez en patience cet enfer que Dieu vous envoie en ce siècle, vous serez sauvés et quittes de l'autre enfer. Or, sachez que c'est un grand mérite ². » Ayant rencontré un jour un de ces infortunés qui souffrait en outre d'une maladie à la tête, et dont l'aspect était repoussant au plus haut degré, elle le fit venir en secret dans un endroit retiré de son verger, et lui coupa elle-même ses affreux cheveux, lava et pansa sa tête qu'elle tenait sur ses genoux : ses demoiselles d'honneur l'ayant surprise dans cette étrange occupation, elle leur sourit sans rien dire ³.

Un jour de Jeudi-Saint, elle rassembla un grand nombre de lépreux, leur lava les pieds et les mains, puis se prosternant devant eux, elle baisa humblement leurs plaies et leurs ulcères.

Une autre fois, le landgrave étant allé passer quelques jours à son château de Naumbourg, qui était au centre de ses possessions septentrionales et voisines de la Saxe, Elisabeth resta à la Wartbourg, et employa le temps que son mari devait être absent, à soigner avec un redoublement de zèle les pauvres et les malades, à les laver elle-même, à les vêtir des habits qu'elle leur avait faits, malgré le

¹ *Ubi cumque tales reperit assidens illis consolabatur exhortans ad patientiam, etc.* Theod. Cod. Heid. l. c.

² Rutebeuf, MS. de la Bibl. Roy. p. 44.

³ *Mendicum horrendum aspectu capitis infirmitate laborantem, secreto assumsit, caputque ejus in sinu suo reclinans, hor-*

ridos capillos ipsius sanctis manibus totondit, etc... Supervenientibus corropta pedissequis ridebat et tacebat. Theod. II, l. c., Cod. Heid.

Et elle ne savoit que dire,
Se prenoit par amours à rire.

Rutebeuf, p. 31, MS.

mécontentement qu'en témoignait hautement la duchesse-mère Sophie qui était restée avec son fils depuis la mort de son mari. Mais la jeune duchesse ne tenait que fort peu de compte des plaintes de sa belle-mère. Parmi ces malades, il y avait alors un pauvre petit lépreux, nommé Hélias ou Élie, dont l'état était si déplorable, que personne ne voulait plus le soigner. Élisabeth seule, le voyant abandonné de tous, se crut obligée de faire plus pour lui que pour tout autre; elle le prit, le baigna elle-même, l'oignit d'un onguent salutaire, et puis le coucha dans le lit même qu'elle partageait avec son mari ¹. Or il arriva justement que le duc revint au château pendant qu'Élisabeth était ainsi occupée. Aussitôt sa mère courut au devant de lui, et, comme il mettait pied à terre, elle lui dit : « Cher fils, viens avec moi, je veux te montrer une belle merveille de ton Élisabeth ». — « Qu'est-ce que cela veut dire ? » dit le duc. « Viens seulement voir, » reprit-elle, « tu verras quelqu'un qu'elle aime bien mieux que toi. » Puis le prenant par la main, elle le conduisit à sa chambre et à son lit, et lui dit : « Maintenant regarde, cher fils, ta femme met des lépreux dans ton propre lit, sans que je puisse l'en empêcher : elle veut te donner la lèpre; tu le vois toi-même. » En entendant ces paroles, le duc ne put se défendre d'une certaine irritation, et enleva brusquement la couverture de son lit ². Mais au même moment, selon la belle expression de l'historien, le Tout-Puissant lui ouvrit les yeux de l'âme, et au lieu du lépreux, il vit la figure de Jésus-Christ crucifié, étendu dans son lit ³. A cette vue, il resta stupéfait ainsi que sa mère, et se mit à verser des larmes abondantes sans pouvoir d'abord

¹ Den sy batte schmirte und zwueg
Darnach sy ine in ir bette trueg
Dae sy mit irem Herren inne lag.

Vit. Rhyt., 20.

² Und alz er von syme pherde getrad,
do quam syn muthir.

Ein wunder will ich zeigen dir
Das deine Elisabeth treibt an.....

Do sprach her : « Was ist daz ? » Do
sprach sie : « Komme und siehe.... einen

den sy viel lieber hat dan dich.... »

Sy nam den son bey seiner hant....

« Dae wirstu vergiftet von

Nu sych selber zu mein lieber son. »

Sein gemueth was ime etwas scharff

Des bettes decke er aufwarf.

Vit. Rh. 20. Rothe, 1707. Passional, 39.

³ Tunc aperuit Deus interiores principis
oculos, viditque in thoro suo positum Cru-
cifixum. Theod. l. c.

proférer une parole. Puis se retournant, il vit sa femme qui l'avait suivi tout doucement pour calmer sa colère contre le lépreux : « Élisabeth, » dit-il aussitôt, « ma bonne chère sœur, je te prie de donner bien souvent mon lit à de pareils hôtes : je t'en saurai toujours bien bon gré ; ne te laisse arrêter par personne dans l'exercice de tes vertus ¹. » Ensuite il se mit à genoux et dit à Dieu cette prière : « Seigneur, ayez pitié de moi, pauvre pécheur ; je ne suis pas digne de voir toutes ces merveilles ; je ne le reconnais que trop : mais aidez-moi à devenir un homme selon votre cœur et votre divine volonté ². »

Elisabeth profita de la profonde impression qu'avait fait cette scène sur le duc, pour obtenir de lui la permission de construire un hospice à mi-côte du rocher que domine le château de Wartbourg, sur le site occupé depuis par un couvent de Franciscains. Elle y entretint, à dater de ce moment, vingt-huit pauvres malades ou infirmes, choisis parmi ceux qui étaient trop faibles pour grimper jusqu'au château même ³. Tous les jours elle allait les visiter et leur portait elle-même à manger et à boire.

Vivant ainsi avec les pauvres et pour eux, il n'est pas étonnant que Dieu lui ait inspiré ce saint amour de la pauvreté qui a illustré les âmes les plus riches de ses grâces. Tandis que, sorti du peuple, François d'Assise ouvrait au monde comme une nouvelle porte du sanctuaire par où se précipitaient avec ardeur toutes les âmes avides d'abnégation et de sacrifices, Dieu suscitait au milieu de la chevalerie allemande cette fille de roi, qui, à quinze ans, sentait déjà le désir de la pauvreté évangélique lui brûler le cœur, et qui confondait l'orgueil et la magnificence de ses pairs par un profond et souverain mépris de tous les biens terrestres ⁴. Il semblait lui marquer ainsi la

¹ Und begegnet seyne Elisabeth
Dy ime nach hatte geschrieten
Auf das sy versunet seinen Zorn
Und der sieche bliche unverworn.

Vit. Rhyt. 20.

Elyzabeth, myn liebe swester, sulche
geste soltu vehil dicke yn myn bette le-
gen, das ist mir wol zu dancks. Berth.

Capl. 7.

² Passional, f. 57.

³ Dy nicht moechten gehen noch kriechen
Gein Wartburg wan es was zehoch.

Vit. Rhyt., l. c.

⁴ Evangelicæ desiderium paupertatis
Spiritus Sancto in ejus dulciter accensus
precordiis fortiter aestuabat. Theod. II, 7.

place qu'elle se hâta de prendre dans le culte de l'Église et l'amour du peuple chrétien, à côté du séraphin d'Assise. Au milieu de la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, elle avait su dessécher dans son cœur jusqu'aux dernières racines des gloires mondaines ¹. « Elle, » dit un ancien écrivain, « elle qui estoit en souveraine gloire, quëtoit l'estat de povreté afin que le monde n'eust rien propre en elle, et qu'elle fust povre comme Jésus-Christ l'avoit été ². »

Elle ne pouvait se défendre d'associer son époux bien-aimé à toutes ses secrètes et saintes rêveries, à tous les élans de son imagination enfantine vers une vie à la fois plus simple et plus conforme à la perfection évangélique. Une nuit qu'étant couchés ils ne dormaient pas, elle lui dit : « Sire, si cela ne vous ennuie pas, je vous dirai une pensée que j'ai sur le genre de vie que nous pourrions mener pour mieux servir Dieu. » « Dites-le donc, douce amie, » répondit son mari « quelle est votre pensée à ce sujet ? » « Je voudrais, » dit-elle « que nous n'eussions qu'une seule charruée de terre, qui nous fournirait de quoi vivre, et environ deux cents brebis, et alors vous pourriez labourer la terre, mener les chevaux, et souffrir pour Dieu ces travaux ; et moi j'aurais soin des brebis et je les tondrais. » Le landgrave sourit de cette simplicité de sa femme et lui répliqua : « Eh ! douce sœur, si nous avions tant de terre et tant de brebis, il me semble que nous ne serions guère pauvres ; et bien des gens nous trouveraient encore trop riches ³. »

D'autres fois c'était avec ses suivantes, qui étaient aussi ses amies, qu'elle parlait longuement des joies de la pauvreté ; et sou-

¹ *Intra semetipsum spiritu pauper mendicitatem præ his omnibus affectabat.... Flore juventutis vernabat in corpore, sed mundanæ gloriæ flos decidens ejus aruit in corde. Ibid.*

² Jean Lefèvre, I. XLVI. c. 25.

³ Une nuit gisoient
Ensemble en lor lit et villoient....
Si dist, sire, ne vous anuit
Je dirai mon pense danuit....
Douce amie, dites le donc....
Je volroie moult doucement

Une seule kerue avoir,
De terre dont nous vesquissions.
Et ij cens brebis ensemment.
Qu'il vous couenroit abatier
La terre et mener les chevaus
Et souffrir por Dieu les travaux,
Et iou dautre part overroie
As brebis et les tondroie....
— Landegraue dist en riant,
Par la simplece qu'il savoit
Que sa feme en son cuer avoit,
E douce suer si nous aviens, etc....

Le moine Robert, MS. 1352.

vent, dans ses épanchemens familiers avec elles, la jeune princesse, aussi enfant par le cœur que par l'âge, cherchait à réaliser, au moins en image, ses pieux désirs. Dépouillant ses habits royaux, elle se revêtait d'un misérable manteau de couleur grise, réservée aux pauvres et aux vilains, couvrait sa tête d'un voile déchiré, et marchait devant ses compagnes comme une pauvre, en feignant de mendier son pain; et, comme avertie par une inspiration céleste du sort que Dieu lui réservait, elle leur disait ces paroles prophétiques : « C'est ainsi que je marcherai lorsque je serai pauvre et « dans la misère pour l'amour de mon Dieu ¹. »

« O mon Dieu ! » s'écrie Saint François de Sales, en racontant ce trait à sa chère Philotée, « que cette princesse était pauvre en sa « richesse, et qu'elle était riche en sa pauvreté ² ! »

Nous l'avouons de bon cœur, dans la vie de cette sainte que nous avons étudiée avec tant d'amour, rien ne nous semble plus touchant, plus digne d'admiration et d'envie que cette simplicité enfantine qui pourra appeler sur quelques lèvres le sourire du dédain. A nos yeux, ce naïf abandon à toutes ses impressions, ces sourires, ces pleurs si fréquens, ces joies et ces inquiétudes de petite fille, ces jeux innocens de l'âme qui se repose au sein de son Père céleste, mêlés à des sacrifices si pénibles, à des pensées si graves, à une si fervente piété, à une charité si active, si dévouée, si ardente, offrent le charme le plus doux et le plus puissant. C'est surtout dans un temps comme le nôtre, où toutes les fleurs sont flétries sans que les fruits aient mûri, où la simplicité est morte dans les cœurs et dans la vie privée tout autant que dans la vie sociale et publique, qu'un chrétien ne saurait étudier sans émotion et sans envie comment s'est développée et s'est manifestée l'âme de cette Élisabeth, dont la courte vie n'a été qu'une longue et céleste enfance, qu'une perpétuelle obéissance à la parole dite par le Seigneur, lorsque prenant un petit enfant et

¹ Coram ancillis in palatio... vili pallio se induens.... processit tanquam pauper-cula.... tanquam præsago corde sui futuri status prophetissa, dixit ad ipsas : « Sic

incedam cum pro Deo meo miserias sustinebo. » Theod. l. c.

² Introd. à la vie dévote, III. p. c. 15.

l'ayant placé au milieu de ses disciples, il leur dit : « *En vérité*
« *je vous le dis, si vous ne devenez comme ces petits enfans,*
« *vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux* »¹.

¹ Amen dico vobis, nisi efficiamini sicut S. Matt. XVIII, 5.
parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.

Chapitre ix.

De la grande dévotion et humilité de la chère sainte Elisabeth.

Mittet radicem deorsum et faciet fructum sursum.

IV. REG. XIX. 50.

Assez se fit dou siècle l'estrange,
A Dieu servir veut son cuer mettre,
Car si comme tesmoigne la lettre
Vertus planta dedans son cuer...
Tous vices de sa vie osta
De Dieu sest (sait) : qui tel hoste a
Ne peut ameir Dieu par amors.
Escole fu de bones mors
Essample fu de pénitence
Et droit miraouers d'innocence.

RUTEBEUF, MS.

Il était impossible qu'Élisabeth pût se livrer à l'amour du prochain avec un si merveilleux dévouement sans que l'amour de Dieu eût inondé et maîtrisé son cœur. Pour aimer ses frères autant et plus qu'elle-même, il fallait bien qu'elle aimât Dieu par dessus toutes choses. Aussi la voyons-nous chaque jour faire de nouveaux progrès dans cette science sublime; chaque jour l'humilité, qui avait été la première compagne de son enfance, croissait dans son âme et remplissait cette sainte demeure; car elle s'y trouvait à merveille, selon l'expression d'un de ses poétiques biographes ¹.

¹ Demuth die viel hobe tugend
Hete ir gevolget uzer iugent,
Und wuchs an ir von tage zu tage

Wenn ir was sere wol mit ir.
Cod. Argent.

Chaque jour, aidée par cette divine amie, elle apprenait mieux à dompter tout ce qu'il lui restait de terrestre dans le cœur; de sorte que malgré son extrême jeunesse, malgré les devoirs de son état et les distractions de sa position, elle était parvenue à un degré de repos et de confiance en Dieu que les plus grands Saints auraient pu envier.

Pour y arriver comme pour s'y maintenir elle n'avait point eu de secours plus efficace et plus constant que la pratique fidèle des commandemens de l'Église, et la fréquentation des sacremens que cette mère inépuisable en bienfaits offre à tous ses enfans. Élisabeth comprenait avec toute l'intelligence de la foi le prix ineffable de ces trésors. Elle assistait aux offices divins avec un respect mêlé de crainte et d'amour, et avec un empressement sans égal. A peine entendait-elle sonner la cloche qui annonçait l'office, qu'elle volait en quelque sorte à l'église¹, et cherchait toujours à y arriver avant ses suivantes; aussitôt arrivée, elle faisait à la dérobée plusieurs genuflexions accompagnées de prières ferventes, comme des confidences secrètes à son Père céleste².

Pendant la messe elle cherchait à témoigner par des actes d'humilité extérieure la tendre reconnaissance que lui inspirait le sacrifice toujours renouvelé de la Victime innocente et suprême³. Obligée, par égard pour la présence de son époux, et pour ne point scandaliser les fidèles, de se revêtir d'un costume conforme à son rang, elle manifestait l'humilité de son cœur par la modestie et la réserve de sa tenue; comme aussi en se dépouillant, en présence des autels, de tous les ornemens qu'elle pouvait déposer et reprendre sans gêne; comme par exemple sa couronne ducale, ses colliers, ses bracelets, ses bagues et ses gants⁴. C'est ce qu'elle faisait surtout pendant la lecture de l'Évangile et au moment de la consécration

¹ Si gemach gerne vloch
Als man di glocken en zoch.
Cod. Argent.

² Ancillas celeri gressu ad ecclesiam
præveniens, genuflexiones faciebat oc-
culte.... Theod. II, 10. — Ut quasi quibus-

dam clandestinis orationibus aliquam Dei
gratiam impetraret. Cod. Flor. 482.

³ Flagrabat enim erga sacramentum fer-
vore omnium medullarum. Theod. I. c.

⁴ Theod. I. c.

et de la communion. Or il arriva un jour ¹ que pendant le canon de la messe, comme elle priait avec ferveur, les mains modestement jointes et cachées sous son manteau, et son voile relevé afin de pouvoir contempler la sainte hostie ², une lumière céleste vint l'entourer. Le prêtre qui était à l'autel, homme d'une vie et d'une renommée très saintes, vit au moment de la consécration le visage de la duchesse réfléchir une splendeur si grande, qu'il en fut tout ébloui; et jusqu'à la communion il se trouva entouré des rayons qui jaillissaient d'autour d'elle, comme s'il avait été en plein soleil ³. Pénétré de surprise, il rendit gloire à Dieu de ce qu'il avait manifesté par une lumière visible et merveilleuse la lumière intérieure de cette âme sainte, et raconta plus tard ce qu'il avait vu.

Elle mettait la plus grande sollicitude à observer les préceptes de l'Église sur les fêtes. Elle consacrait le saint temps de carême par le jeûne habituel, quoique son âge l'en dispensât, ainsi que par des prières et des aumônes plus nombreuses. Mais rien ne saurait exprimer la ferveur, l'amour, la vénération pieuse avec laquelle elle célébrait ces jours sacrés où l'Église rappelle aux fidèles par des cérémonies si touchantes et si expressives, le mystère douloureux et ineffable de notre Rédemption ⁴. Le Jeudi-Saint, imitant le Roi des rois, qui à pareil jour s'étant levé de table, déposa ses vêtements ⁵, la fille des rois de Hongrie ôtant tout ce qui pouvait lui rappeler les pompes mondaines, se revêtit de l'habit ordinaire des pauvres mendiants, et allait visiter les églises chaussée d'une sorte de brodequins qui paraît avoir été réservée alors aux malheureux ⁶. Ce même jour elle lavait humblement les pieds de douze

¹ En 1224, selon la chronique de Thuringe, par Rothe.

² *Plicatis sub chlamyde manibus. Theod. l. c. Montanus, cap. 10.*

³ Rothe, Chron. Thur., 1707. *Vidit faciem ejus claritate nimia divinitus illustratam, tanquam solem radios lucifluos emittentem, etc. Theod. l. c.*

⁴ *Festivitates quoque, quibus nostræ re-*

demptionis beneficia recoluntur, quanta veneratione adoraverit, qua caritate amplexa fuerit, qua pietate susceperit, qua fide coluerit, quis digne enarrabit? Theod. II, c. 11.

⁵ *Surgit a cœna et ponit vestimenta sua. Joan. XIII. 4.*

⁶ *Calceis cruri alligatis utens. Quis unquam de regis filia audivit talia? Th. l. c.*

pauvres, quelquefois de lépreux ¹, et leur donnait à chacun douze pièces d'argent, un habit de drap et un pain blanc.

Elle passait toute la nuit du Jeudi au Vendredi-Saint en prières et dans la contemplation de la Passion de Notre Seigneur. Dès l'aurore du jour de la consommation du sacrifice divin, elle disait à ses suivantes : « C'est aujourd'hui un jour d'humiliation pour tous ; je veux qu'aucune de vous ne me témoigne le moindre respect ². » Vêtue du même costume que la veille, et se conformant en tout à la coutume des pauvres femmes du pays, elle mettait dans un pan de sa robe quelques petits paquets de linge grossier, un peu d'encens et de tout petits cierges ³ ; puis se rendait nu-pieds, au milieu de la foule, dans toutes les églises ; et s'agenouillant devant chaque autel, elle y déposait un paquet de linge, de l'encens et un cierge ; après quoi elle se prosternait humblement et passait au prochain autel. Quand elle avait ainsi achevé le tour d'une église, elle sortait sur la place et distribuait de larges aumônes aux pauvres ; mais comme on ne la reconnaissait pas, on la foulait impitoyablement dans la presse comme toute autre femme du peuple ⁴.

Des personnes de sa cour lui reprochaient de ce qu'elle faisait à l'église, en cette occasion solennelle, des offrandes si mesquines, elle qui comme princesse et souveraine devait donner l'exemple de la munificence ; mais l'instinct céleste de son cœur lui disait qu'un pareil jour était mieux fêté par l'humilité que par toute autre vertu. Elle faisait violence à la générosité excessive de sa nature, pour pouvoir d'autant plus complètement se confondre avec les petits et les humbles, et offrir à Dieu ce sacrifice d'un cœur contrit et humilié, qu'il a déclaré lui être le plus agréable de tous.

A la fête des Rogations, qui était à cette époque célébrée par

¹ Voy. p. 45.

² Hodie dies humiliationis est, nullam a vobis volo mihi reverentiam exhiberi. Theod. II, 44.

³ Ordinavit more pauperum in gremio suo lini fasciculos plurimos parvulos et plenum thure vasculum, de chaque lu-

mina parva multa. Ibid.

⁴ Ad singula fasciculum lini parvulum et thus cum lumine modico obtulit. Et inclinans humiliter discessit... Ibat sic et comprimebatur tanquam una de populo. Ibid.

⁵ Ibid.

des réjouissances mondaines, et surtout par un grand luxe de parure, la jeune duchesse s'adjoignait toujours à la procession, vêtue de grosse bure et nu-pieds. Pendant les sermons des prédicateurs elle prenait toujours place parmi les plus pauvres mendiantes, et suivait ainsi en toute humilité, à travers les champs, les reliques des Saints et la Croix du Sauveur ¹. Car, dit un de ses contemporains, toute sa gloire était dans la Croix et la Passion du Christ; le monde était crucifié pour elle, et elle était crucifiée au monde ².

Aussi le Dieu qui s'est lui-même nommé le Dieu jaloux, ne pouvait souffrir que le cœur de sa fidèle servante fût envahi même pour un moment, par une pensée ou par une affection purement humaine, quelque légitime qu'en pût être l'objet. Un trait remarquable rapporté par le chapelain Berthold, et répété par tous les historiens, nous montre jusqu'où Élisabeth et son époux portaient ces saints et délicats scrupules qui sont comme le parfum qui s'exhale des âmes élues. Une fois tous les deux s'étaient fait saigner en même temps, et selon la coutume d'alors, le duc avait réuni à cette occasion les chevaliers des environs, pour se réjouir avec eux, et leur donner des fêtes pendant plusieurs jours ³. Un de ces jours, comme ils assistaient tous à une messe solennelle dans l'église Saint-Georges d'Eisenach, la duchesse, oubliant la sainteté du sacrifice, fixa ses regards et sa pensée sur son époux bien-aimé qui était auprès d'elle, et resta long-temps à le contempler, en se laissant entraîner avec abandon à l'admiration de cette beauté et de cette amabilité qui le rendaient si cher à tous ⁴. Mais revenue à elle-même au mo-

¹ Cum quidam contra sanctorum decreta facientes pretiosis et delicatis vestibus decorantur, ipsa princeps Regis filia laneis induta, nudis pedibus processionem Crucis et sanctorum reliquias sequebatur, et in prædicatorum stationibus semper inter pauperrimas se locabat. Theod. ii, 11.

² Cod. Pal. Heid.

³ Sie hatten beide gelassen zu einem mal. Herm. Fritz. — C'était au moyen âge une affaire importante et solennelle que de se faire saigner : quand l'opération réus-

sissait heureusement on en remerciait Dieu et on se réunissait avec ses amis dans un festin. Les princes et seigneurs en faisaient le prétexte de grandes réjouissances. Pour les époux et les fiancés c'était l'occasion d'un usage touchant. Le jeune homme allait chez celle qu'il aimait lui demander du bon sang. La fiancée baisait et bénissait la plaie. Le bienheureux Henri Suso demandait ce bon sang à la sainte Vierge. Voy. sa vie. Ed. Diepenbrock, p. 150.

⁴ Aliquantisper a divinis abstracta ama-

ment de la consécration, le divin époux de son âme lui manifesta combien cette préoccupation purement humaine l'avait offensé ; car lorsque le prêtre éleva l'hostie consacrée pour la faire adorer au peuple, elle crut voir entre ses mains le Seigneur crucifié et ses plaies toutes saignantes ¹. Consternée par cette vision, elle reconnut aussitôt sa faute, et tomba le visage contre terre, et baignée de larmes, devant l'autel, pour en demander pardon à Dieu. La messe étant finie, le landgrave, habitué sans doute à la voir enseveli dans ses méditations, sortit avec toute sa cour ; et elle resta seule et ainsi prosternée jusqu'à l'heure du dîner. Cependant le repas préparé pour les nombreux convives étant prêt, et personne n'osant troubler la duchesse dans sa prière, le duc lui-même vint la trouver et lui dit avec une grande douceur : « Chère sœur, pourquoi ne viens-tu pas à table, et pourquoi nous fais-tu attendre si long-temps ? » A sa voix elle leva la tête et le regarda sans rien dire, et lui, voyant ses yeux rouges comme le sang à cause de l'abondance et de la violence de ses larmes ², lui dit tout troublé : « Chère sœur, pourquoi as-tu tant pleuré et si amèrement ? » et aussitôt s'agenouillant à côté d'elle, et ayant écouté son récit, il se mit à pleurer et à prier avec elle ³. Après un certain temps il se leva et dit à Élisabeth : « Ayons confiance en Dieu ; je t'aiderai à faire pénitence et à devenir meilleure encore que tu n'es ⁴. » Mais comme il vit qu'elle était trop accablée de tristesse pour pouvoir paraître au milieu de la cour, il essuya ses propres yeux, et alla rejoindre ses convives, tandis que la duchesse continuait à pleurer sa faute ⁵.

bilis ac dilecti mariti intuitu suspensa, quadam humanæ affectionis dulcedine ducebatur. Th. III, 3. — Do er bi ir stund do vil ir an ein gedanc von yme wanne er waz ein schone furste des libes. Herm. Fritz.

¹ Vidit Christum crucifixum per manus sacerdotis guttas sanguinis distillantem. Theod. I. c.

² Tunc ipse dulcissimus princeps accedens, Theod. I. c. — Liebe swester, was ist dy sache das du nicht zu tische kommst,

etc. Berth. MS.

³ Vidit oculos ejus sanguineo colore turbidos præ amaritudine lacrymarum. Qui nimio dolore percussus... Theod. I. c.

⁴ Liebe swester warumbs hast du also sere geweynt unde szo bitterlich. Berth. MS.... Totus in lacrymas resolutus. Theod.

⁵ Lat uns frolich seyn in Gote, ich will dir helfen buzen und besseren. Herm. Fritz.

⁶ Repressis lacrymis, detersaque facie,

Cette jeune et pieuse princesse avait donc reçu du ciel le *don des larmes* ¹, de ces larmes douces et rafraîchissantes qui révèlent au fond de l'âme la présence d'un trésor inépuisable de grâces et de consolations d'en haut. Les compagnes de sa vie racontent que ses larmes, quelque abondantes qu'elles fussent, n'altéraient en rien la beauté et la sérénité de son visage ². Ce n'était pas du reste une grâce qui lui fût spéciale; c'était tout son siècle, tout le peuple catholique de ces temps heureux, qui la possédait, en même temps que sa foi ardente et simple. Elles en connaissaient la précieuse vertu, ces ferventes générations qui honoraient d'un culte si touchant la divine larme que Jésus avait laissé tomber sur le sépulcre de son ami ³. Il y avait des larmes au fond de toute la poésie ⁴ et de toute la piété des hommes du moyen âge. Ce *sang de l'âme*, comme disait saint Augustin ⁵, cette *eau du cœur*, comme l'appellent nos vieux romans ⁶, coulait à grands flots de leurs yeux; c'était pour les âmes simples et pieuses en quelque sorte une formule de prières, un culte à la fois intime et expressif ⁷, une tendre et silencieuse offrande qui les associait à toutes les douleurs et à tous les mérites de Jésus-Christ et de ses Saints, à tous les hommages de l'Église. Comme la B. Dominique du Paradis, on lavait avec ses larmes les souillures de son âme ⁸; comme sainte Odile, on rachetait avec elles les péchés de

inter convivas lætus apparuit et serenus.
At mulier timens Deum perduravit in fletibus. Theod. l. c.

¹ Habebat gratiam lacrymarum. Dict. iv. Ancill. — Da mihi gratiam lacrymarum. S. August. Medit. passim.

² Fluebant tanquam de fonte, vultu ejus serenissimo et jucundissimo existente. Dict. iv. Ancill.

³ On voit encore à Vendôme, dans la belle église de la Trinité, l'autel où était vénérée la *sainte larme*, c'est-à-dire une de celles que Jésus avait versées sur le tombeau de Lazare (*et lachrymatus est Jesus*, Joan. xi, 35), avec cette inscription : Ad bustum amici Christus olim flens dedit testem hanc amorisque et doloris lacrymam.

⁴ Voy. les *Contes* de Grimm, la *Légende de sainte Catherine et du chevalier*, etc., etc.

⁵ Quidam sanguis animæ. Serm. 351, n° 7^o.

⁶ *Berthe aux grands pieds*. Ed. de M. Paulin Paris.

⁷ Dabat pro cantu lacrymas plebs ignara canendi. S. Bernard., Oper. Ed. Mabill., t. II, p. 11, 97.

⁸ L'aveva il signore ammaestrata à lavar l'anima sua : dopo esser lavata e ornata ritiravasi con il pensiero di lavarsi il cuore all' orazione; e una mattina mentre con semplicità puerile pregava Dio con molte lagrime, che le mostrasse quest' anima, che doveva lavare, le fu mostrata l'anima

ceux que l'on avait chéris en ce monde ¹ ; recueillies par les anges qui les portaient aux pieds du père des miséricordes, elles étaient comptées par lui comme un don précieux de repentir et de saint amour ².

Et ce n'étaient pas seulement les faibles femmes, ce n'était pas seulement le peuple ignorant qui ressentait ainsi la douceur et la puissance des larmes ; il suffit d'ouvrir au hasard un historien de ces siècles, pour voir à chaque page comment les princes, les rois, les chevaliers, les armées entières s'épanchaient en pleurs sincères et involontaires. Tous ces hommes de fer, tous ces preux invincibles portaient dans leur poitrine un cœur tendre et naïf comme celui des enfans. On ne leur avait point encore appris à flétrir l'innocence naturelle de leurs sentimens, ou à en rougir. Ils n'avaient point encore desséché et glacé dans leurs âmes la source des émotions simples, pures et fortes, de cette rosée divine qui féconde et embellit la vie. Qui ne se souvient des sanglots et des larmes immortelles de Godefroi et des premiers croisés, à la vue de ce tombeau du Christ qu'ils avaient conquis après de si merveilleux exploits et de si dures épreuves ? Plus tard, Richard Cœur-de-Lion pleurait amèrement à la vue de Jérusalem qu'il ne pouvait sauver ³ ; et le confesseur de saint Louis raconte de son pénitent, que « quand l'on disoit en la litanie ces mots : Bia sire Dieux, nous te prions que tu nous doignes « fontaine de larmes ⁴ ; li saint roi disoit dévotement : O sire Dieux,

sua dentro del suo cuore in forma di bella e graziosissima bambina : ondè tal gusto ne concepi, che versò dagl'occhi molte lagrime per l'allegrezza, e da esse vedendo bagnato il suo benduccio, lo fregò sopra il lato del cuore, intendendo che non con altra acqua che con le lagrime della penitenza si, puo lavare l'anima propria. Borgiaiani, *Intera Narrazione*, etc., t. 1, p. 48.

¹ Elle racheta l'âme de son père en pleurant cinq jours et cinq nuits, au point d'en devenir aveugle. C'est pourquoi elle est la patronne des maux d'yeux. On montre encore sur le Mont-Saint-Odile, en Alsace,

la chapelle des Larmes (Zæhren-Capelle), où elle fit ce sacrifice ; et une fontaine dont les pèlerins viennent encore de bien loin chercher l'eau, souveraine pour les maux d'yeux.

² Une pauvre femme pleurait un jour ses péchés dans une église : l'évêque qui était à l'autel vit une colombe qui venait recueillir ses larmes et les porter au ciel. Grimm. t. III, p. 40.

³ Joinville, p. 116 ; éd. 1761. Voy. aussi l'admirable scène des Croisés et des Vénitiens, en 1204, racontée par Villehardouin.

⁴ Dans les anciennes litanies, à dater du

« je n'ose requerre fontaine de larmes , ainçois me souffissent petites
 « gouttes de larmes à arouser la sécherèce de mon cuer.... Et il re-
 « connut à son confesseur privéement que aucune foiz lui donna notre
 « Sire larmes en oraison ; lesquelles quand il les sentait courre par
 « sa face souef (doucement) et entrer dans sa bouche, elles lui sem-
 « bloient si savoureuses et très douces , non pas seulement au cuer,
 « mais à la bouche ¹. »

ix^e siècle, on trouve le verset suivant : **Hist. de France. Le Bréviaire romain, dans**
Ut compunctionem cordis et fontem lacry- **l'office de S. Louis, vante aussi chez lui**
marum nobis dones, te rogamus, etc. **son assiduité à pleurer : Lacrymarum assi-**
¹ Le confesseur, p. 324, Ap. Michelet, **duitas.**

Chapitre x.

**Comment la chère sainte Elisabeth fut connue et chérie du
glorieux saint François, et comment elle eut pour directeur
maître Conrad de Marbourg.**

**De paupertatis horreo
Sanctus Franciscus satiat
Turbam Christi famelicam:
In via ne deficiat
Iter pandit ad gloriam,
Et vitæ viam ampliat.
Pro paupertatis copia
Regnat dives in patria,
Reges sibi substituens,
Quos hic ditat inopia.**

ANTIENNE DU BRÉVIAIRE FRANCISCAIN.

Ce que nous avons déjà raconté sur Élisabeth suffit, ce semble, pour faire comprendre la sorte de parenté qu'il y avait entre son âme et celle de ce glorieux pauvre du Christ qui illuminait alors l'Italie des rayons de sa miraculeuse puissance. Dieu ne voulait pas que cette alliance intérieure restât stérile ou ignorée; elle devait au contraire être féconde en consolations pour sa fidèle servante, et en bénédictions pour toute la chère Allemagne. Une remarquable analogie existait déjà dans leur vie extérieure. L'année 1207, celle-là même qui avait vu naître Élisabeth au sein des grandeurs souveraines

à Presbourg , avait vu renaître à Dieu saint François ; au moment où elle , fille d'un roi puissant et petite fille de Charlemagne , venait au monde environnée de tout l'éclat de la royauté , lui , fils du marchand Bernardone , renonçait à son pauvre avoir , à sa famille , à son honneur pour l'amour de Dieu ; et battu , emprisonné par son père , délivré de ses liens par l'amour de sa mère , couvert de boue et de huées par ses concitoyens , il se dépouillait de son dernier vêtement pour aller seul et nu à la conquête du monde ¹ . Élisabeth n'avait pas eu besoin de cette seconde naissance ; elle s'était trouvée tout d'abord préparée pour le Ciel , et dès le berceau , son cœur innocent avait pu offrir un champ fertile et pur à ces semences de force et de vie que la main de François allait répandre sur l'univers chrétien , et dont Dieu lui réservait le privilège d'être une des premières et des plus illustres dépositaires.

Il ne nous appartient pas de raconter ici la merveilleuse histoire des triomphes de saint François en Italie , à dater du moment où il commença ses prédications ; il faut nous borner aux faits qui se lient directement à la destinée d'Élisabeth . Au bout de quelques années , la commotion imprimée par la parole du nouvel apôtre aux âmes endormies et attiédies devint si générale , le bouleversement qu'elle opérait dans toutes les relations sociales et privées si violent , qu'il lui fallut aviser aux moyens de régulariser et de modérer la force dont Dieu lui permettait de disposer . A chaque pas , il rencontrait une foule de maris qui voulaient abandonner leurs femmes et leurs enfans pour se consacrer avec lui à la pauvreté et à la prédication évangélique ; des femmes qui se montraient prêtes à renoncer à leurs devoirs d'épouses et de mères , pour peupler les monastères où Claire , sa rivale et sa sœur , présidait aux austérités des pauvres Clarisses . Placé dans la pénible alternative ou d'étouffer ces germes salutaires qui se développaient dans tous ces cœurs , ou d'entretenir une révolte dangereuse contre des liens consacrés par Dieu même , il eut recours à un moyen terme que le Ciel devait bénir

¹ Hélyot , Histoire des ordres religieux , de Lisbonne , Chron. etc. etc. Acta sanctor. t. vii. Wadding. Annal. Minor. t. I. Marc. Oct. t. II.

comme toutes ses autres œuvres ; il promit à cette foule avide de lui obéir, une règle de vie spéciale qui associerait à ses religieux les chrétiens engagés dans la vie domestique par une communauté de prières, de bonnes œuvres et de pénitence, sans rompre des liens consacrés par Dieu même. Il donna d'abord cette règle de vive voix à plusieurs fidèles des deux sexes qui s'empressèrent de la mettre en pratique, surtout à Florence et dans les villes voisines. Chaque jour ils se félicitaient d'avoir trouvé le moyen de renoncer, même hors de l'enceinte des monastères, aux joies dangereuses et aux superfluités du monde. François voyant la ferveur et le nombre toujours croissant des membres de cette association, leur donna le nom de *Pénitens du Tiers Ordre*, comme formant la troisième branche de sa famille, où figuraient déjà les moines dont il était le chef direct, et les religieuses de Sainte Claire ; et en 1224 il écrivit et publia la règle qu'il leur avait prescrite. D'après ses principales dispositions, il fallait, pour être admis dans l'Ordre, si l'on était marié, le consentement de l'époux conjoint ; il fallait en outre avoir réparé les torts de toute nature qu'on avait pu commettre, et s'être réconcilié publiquement avec tous ses ennemis. Tout en ne quittant ni sa famille ni sa position sociale, on ne devait se vêtir que d'habits d'une couleur grise et obscure, et ne point porter d'armes, si ce n'était pour la défense de la patrie ou de l'Église¹. On devait s'abstenir d'assister aux fêtes, aux danses, à toute réjouissance profane ; outre les abstinences et les jeûnes prescrits par l'Église, ne pas manger de chair le lundi ni le mercredi, et jeûner depuis la Saint-Martin jusqu'à Noël, ainsi que tous les mercredis et vendredis de l'année ; entendre la messe tous les jours ; communier aux trois grandes fêtes de Pâques, de Pentecôte et Noël ; réciter chaque soir quelques prières spéciales, visiter les frères et les sœurs de l'Ordre dans leurs maladies et assister à leurs obsèques. Cette règle, comme on le voit, n'établissait qu'une sorte d'association ou de confraternité pieuse, et nullement un ordre monastique. Ce

¹ On pouvait être dispensé de ces deux articles, lorsque des devoirs de position y autorisaient.

ne fut que plus tard que le Tiers Ordre, en adoptant l'usage des vœux solennels, prit cette dernière forme qu'il conserve encore aujourd'hui dans les pays où il existe ¹.

L'immense et rapide propagation de l'Ordre de saint François est un des faits les plus remarquables, les mieux constatés de cette époque; et l'on peut croire que l'Église fut surtout redevable de ces progrès à l'association du Tiers Ordre. Un nombre infini de chrétiens des deux sexes s'y affilièrent chaque jour; l'Italie, la France et l'Allemagne furent successivement envahies par cette armée nouvelle. Il fallut en tenir compte dans les affaires du siècle, car les ennemis de l'Église s'aperçurent bientôt des puissans obstacles qu'ils allaient rencontrer dans une organisation qui embrassait des fidèles de tout âge, de tout rang et de toute profession, le guerrier comme le marchand, le prêtre comme le juriste, le prince comme le paysan; et où l'obligation d'une pratique sévère et minutieuse des devoirs de la religion resserrait nécessairement le lien d'affection et d'obéissance qui les unissait à l'immortelle épouse du Christ, tout en les laissant au milieu de la vie sociale et mondaine pour y développer à leur aise ce dévouement et cet amour fraîchement rallumés dans leurs cœurs. Aussi entendit-on l'empereur Frédéric II se plaindre publiquement qu'il trouvait dans ce Tiers Ordre une entrave à l'exécution de ses projets contre le Saint-Siège; et son chancelier Pierre des Vignes raconte dans ses lettres que la chrétienté tout entière semblait y être entrée, et que, grâce à cette institution et à ses progrès, le pouvoir du Ciel était devenu dès ce monde plus redoutable et plus avantageux que celui de la terre ².

Ce fut en 1224, l'année même où saint François publiait la règle du Tiers Ordre, que ses religieux s'établirent définitivement en Allemagne ³. Ils ne pouvaient certes trouver nulle part plus de

¹ Hélyot, t. VII.

² P. Apollin. Vie, p. 148. Hélyot, VII, p. 22.

³ La première tentative des Franciscains en Allemagne, qui eut lieu en 1216, ne fut pas heureuse. Le grave Wadding, histo-

rien officiel de l'ordre, raconte à ce sujet une histoire, extraite des chroniques manuscrites des provinces de Saxe, de Strasbourg et de Basse-Germanie, qu'il avait sous les yeux. Les premiers religieux, dit-il, qui furent chargés de cette mission ne savaient

sympathie et d'encouragemens que chez la jeune et pieuse duchesse de Thuringe. Aussi leur donna-t-elle bientôt toutes les marques d'un dévouement zélé et tout l'appui qui était en son pouvoir. Elle commença par fonder un couvent de Franciscains avec son église au sein même de sa capitale, à Eisenach¹, dès les premiers temps de leur introduction en Allemagne. Elle choisit ensuite pour confesseur le frère Rodinger, l'un des premiers Allemands qui eût embrassé la règle séraphique², religieux distingué par son zèle, et qui lui conserva pendant toute sa vie un attachement sincère. Par suite de ces relations nouvelles, tout ce qu'elle entendait raconter sur François lui-même enflamma son jeune cœur d'une ardente affection pour lui, et une sorte d'entraînement irrésistible l'excitait à marcher sur les traces de ce modèle suprême de toutes les vertus qu'elle estimait le plus. Elle le choisit dès lors pour son patron et son père spirituel³. Ayant connu par ses nouveaux hôtes l'existence du Tiers Ordre en Italie et dans les autres pays où la famille de saint François s'était déjà étendue, elle fut frappée à son tour des avantages qu'offrait à une chrétienne fervente cette affiliation. Elle pouvait y voir une sorte de consécration spéciale donnée aux mortifications et aux pieuses pratiques qu'elle s'était imposées de son propre mouvement; elle demanda donc humblement à son mari la permission de s'y faire

de la langue allemande qu'un seul mot, *ja* (oui). Dans la première ville où ils entrèrent, et où leur costume étrange attira une grande foule autour d'eux, on leur demanda s'ils voulaient un gîte et quelque nourriture; ils répondirent *ja*, et se voyant très bien traités par suite de cette réponse, ils résolurent de l'employer dans toutes les occasions. (*Præfatam responsionem cui-cunque interrogationi accommodare statuerunt.*) Malheureusement quelqu'un s'avisait de leur demander si par hasard ils étaient hérétiques, et s'ils venaient prêcher en Allemagne une autre foi que la foi catholique; à quoi ils s'empressèrent de répondre *ja, ja*. Aussitôt on les chargea de liens, et on les jeta en prison, et après avoir été

accablés de coups et de mauvais traitemens de toute sorte, ils furent chassés ignominieusement du pays. Ils retournèrent immédiatement en Italie, où leur récit inspira une telle frayeur aux autres frères qu'ils suppliaient le Seigneur dans leurs prières de les délivrer de la barbarie des Teutons: *Ut illos a sævitia Teutonicorum liberare dignaretur.* Wadding, 1216, ix.

¹ Theod. lib. vi, c. 4. P. Archange, p. 116 et 122.

² Wadding, 1221, ix. P. Archange, p. 122, 154.

³ *Ipsa sancta cujusdam sincerissimæ dilectionis continuâ teneritudine trahebatur ad ipsum pauperem patrem Franciscum.* Wadding, t. II, p. 139.

agréger, et l'ayant obtenue sans peine, elle s'empressa de contracter ce premier lien avec le saint qui devait bientôt la voir venir régner à côté de lui dans le Ciel. Elle fut la première en Allemagne qui s'associa au Tiers Ordre ¹; elle en observa la règle avec une scrupuleuse fidélité; et l'on peut croire que l'exemple d'une souveraine si haut placée par son rang et si renommée par sa piété ne fut pas sans influence sur la rapide extension de cette institution.

François fut bientôt informé de la précieuse conquête que ses missionnaires avaient faite en la personne d'Élisabeth ². Il apprit en même temps et son affiliation à son ordre, et son attachement pour sa personne, et les touchantes vertus par lesquelles elle édifiait et bénissait la Thuringe. Il en fut pénétré de reconnaissance et d'admiration, et en parlait souvent avec le cardinal protecteur de son Ordre, Hugolin, neveu d'Innocent III, et depuis pape sous le nom de Grégoire IX. Celui-ci, qui devait plus tard veiller à la sécurité d'Élisabeth sur la terre et consacrer sa gloire dans le Ciel, lui portait déjà un affectueux intérêt; et ce sentiment ne pouvait qu'être augmenté par la sympathie qu'il trouvait chez la jeune princesse pour cet apôtre, dont il était lui-même le principal soutien ainsi que l'intime et tendre ami ³. Il ne put donc que fortifier François dans ses sentimens affectueux envers elle. L'humilité exemplaire dont cette princesse si jeune encore offrait le modèle, son austère et fervente piété, son amour de la pauvreté, formaient souvent le sujet de leurs conversations familières ⁴. Un jour le cardinal recommanda au saint de faire passer à la duchesse un gage de son affection et de son souvenir; et en même temps il lui enleva des épaules le pauvre vieux manteau dont il était couvert, en lui enjoignant de l'envoyer sur-le-champ à sa fille d'Allemagne, à l'humble Élisabeth, comme un tribut dû à l'humilité et à la pauvreté volontaire

¹ Hélyot, t. VII, p. 239. Le P. Archange, 113.

1226, p. 61.

² Ibid.

³ Erant enim ambo, antistes scilicet et sanctus secreta, familiaritate, et intimo amore a multis diebus conjuncti. Wadding,

⁴ Dictus pontifex cum prædicto sancto super auditis aliquando de ipsius famulæ Dei Elisabethæ sanctitate tam famosa, paupertate tam stricta, et humilitate tam profunda familiariter conferebat. Ibid.

dont elle faisait profession , et en même temps comme un témoignage de reconnaissance pour les services qu'elle avait déjà rendus à l'Ordre¹. « Je veux , » dit-il , « que puisqu'elle est pleine de votre esprit , vous lui laissiez un pareil héritage qu'Élie à son disciple « Élisée². » Le saint obéit à son ami et envoya à celle qu'il pouvait nommer à si bon droit sa fille ce modeste présent , accompagné d'une lettre où il se réjouissait avec elle de toutes les grâces que Dieu lui avait conférées , et du bon usage qu'elle en faisait³.

Il est facile de concevoir la reconnaissance avec laquelle Élisabeth reçut ce don si précieux à ses yeux ; elle le prouva par le prix qu'elle attachait toujours à sa possession ; elle s'en revêtit toutes les fois qu'elle se mettait en prières pour obtenir du Seigneur quelque grâce spéciale⁴ ; et lorsque plus tard elle renonça sans réserve à posséder quoi que ce fût en propre , elle trouva moyen de conserver le cher manteau de son pauvre père jusqu'à sa mort⁵. Elle le légua alors , comme son plus précieux bijou , à une amie. Il fut depuis conservé avec le plus grand soin comme une relique doublement sainte par les chevaliers teutoniques à Weissenfels , au diocèse de Spire ; et le frère Berthold , célèbre prédicateur de ce siècle , raconta aux juges du procès d'Élisabeth qu'il l'avait souvent vu et touché avec vénération , comme la glorieuse bannière de cette pauvreté qui avait vaincu le monde et toutes ses pompes dans tant de cœurs⁶.

C'est à l'ombre de cette bannière qu'Élisabeth va recueillir dans le secret de son âme les forces requises pour remporter plus tard sur le monde et sur son propre cœur les victoires éclatantes que Dieu lui réserve ; ce sera désormais unie par un lien intime et filial à l'homme séraphique qu'elle va faire de nouveaux pas dans cette

¹ Propriis manibus de scapulis B. Francisci rapuisse dicitur , volens et præcipiens eidem ut ipsum humillimæ filiæ suæ Teutonicæ Elisabethæ , tanquam suæ voluntariæ paupertati et humilitati proprium , aptum et debitum transmittere non tardaret. Ibid.

² In signum gratitudinis multorum be-

neficiorum in suos sectatores collatorum. Ibid. Cod. Heid. cv, p. 23.

³ P. Archange , p. 123.

⁴ Cod. Heidel. p. 62. Wadding , l. c.

⁵ P. Apoll. l. c. Cod. Heidel. l. c.

⁶ Velut felicissimum paupertatis vexillum. Wadding , l. c. ex MS. Lovanensi.

voie étroite et épineuse qui conduit à l'éternelle gloire, et qu'il lui faudra franchir en si peu d'années.

Cependant, à peine âgée de dix-sept ans, elle vit s'éloigner son confesseur franciscain, le Père Rodinger, qui avait guidé ses premiers pas sur la trace de saint François ¹.

Il fallut songer à le remplacer, et le duc, qu'Élisabeth consulta dans cet embarras, et qui était affligé de ce qu'elle ne lui paraissait pas assez instruite dans l'Écriture sainte et la science de la religion ², écrivit au Pape et lui demanda un guide savant et éclairé pour sa femme. Le souverain pontife lui répondit qu'il ne connaissait nul prêtre plus pieux et plus docte que maître Conrad de Marburg, qui avait étudié à Paris ³, et qui exerçait alors les fonctions de commissaire apostolique en Allemagne. En effet, maître Conrad jouissait alors de la plus haute estime parmi le clergé et les fidèles. Il brillait en Allemagne, disent les contemporains, comme un astre éclatant ⁴. Il joignait à une vaste science des mœurs d'une pureté exemplaire, et une pratique constante de la pauvreté évangélique ⁵. Il avait renoncé non seulement à tous les biens temporels auxquels sa noble naissance lui donnait des droits, mais encore à toute dignité et à tout bénéfice ecclésiastique, ce qui l'a fait ranger par plusieurs historiens dans l'un des ordres mendiants qui se propageaient alors dans le monde chrétien, mais il paraît plus probable qu'il resta toujours prêtre séculier ⁶. Son extérieur était simple, modeste et même austère; son costume strictement clérical; son éloquence exerçait une puissante influence sur les âmes, et une foule immense de prêtres et de laïcs le suivait partout où il portait ses pas, pour recueillir de sa bouche le pain de la divine parole ⁷. Il inspirait par-

¹ Hélyot, l. c.

² Nun was sie nit geleert daz was irem herrn gar layd. Passional. f. 33.

³ Voyez plus haut page 2 et la note.

⁴ Velut clarum sidus in Alemannia præfulsit. Theod. III, 12. Rothe, p. 1713.

⁵ Eruditus scientiâ, conversatione purus, vita evangelica.... Divitias et possessiones temporales et beneficia ecclesiastica habere noluit. Theod. l. c.

⁶ Voy. dans Justi, Elisabeth die heilige, p. 126, 129, de longues recherches sur cette question, ainsi que sur la famille dont on le croit issu.

⁷ Simplici, modesto et humili, clericali habitu contentus, gravis in moribus et maturus, aspectu austerus.... Prædicabat per totam Teutoniâ... Et sequebatur eum cleri et populi innumera multitudo. Theod. l. c.

tout l'amour ou la crainte, selon qu'il s'adressait à des chrétiens fervens, ou à des populations déjà infestées par l'hérésie ¹. Le grand Innocent III lui avait confié les fonctions de commissaire du saint Office en Allemagne avec la mission spéciale de combattre les progrès menaçans de l'hérésie des Vaudois, des pauvres de Lyon et autres analogues qui s'étaient introduites dans les pays d'outre Rhin et promettaient à l'Église les mêmes malheurs que dans la France méridionale. Il était en même temps chargé de prêcher la croisade, et sut plus d'une fois réchauffer la tiédeur germanique pour ces expéditions sacrées, avec une ardeur et une constance dignes d'Innocent lui-même ². Les deux successeurs de ce pontife, Honorius III et Grégoire IX, lui continuèrent ces fonctions, et il se rendit digne de toute leur confiance par la persévérance, le zèle et l'indomptable courage qui présidèrent à sa carrière. Pendant les vingt années qu'elle dura, il ne recula devant aucun obstacle, devant aucune opposition, quelque redoutable qu'elle pût être; les princes et les évêques eux-mêmes n'échappèrent pas plus que les plus pauvres laïcs à sa sévère justice, lorsqu'ils lui parurent le mériter, et l'on peut attribuer à cette impartialité absolue la grande popularité qu'il sut acquérir dans l'exercice de ses pénibles fonctions ³. Il finit par être victime, comme nous le verrons, de sa sévérité sans doute poussée à l'excès, puisque la mort violente qui lui fut infligée par ceux qu'il avait poursuivis, ne lui valut pas les honneurs suprêmes décernés par le saint siège à saint Pierre Parentice et à saint Pierre de Vérone, morts comme lui vers la même époque, martyrs de la foi.

Conrad, qui était sans doute déjà connu du duc Louis avant de lui avoir été spécialement recommandé par le Pape, lui inspira bientôt tant de confiance et de vénération, qu'il investit, par un acte solennel scellé par lui et ses frères, ce simple prêtre du soin

¹ Metuebant eum utpote virum sanctum et justum omnes, alii amore, alii timore. Theod. l. c.

² Conr. Ursperg. ad an. 1227.

³ Auctoritatem magnam sibi comparaverat in populis, et animi constantia præditus, ita animosus factus est, ut nemi-

nem timeret, tantique esset ei Rex vel Episcopus, quanti pauper laicus. Gest. Archiep. Trevirensium ad an. 1251. — Bonis Christianis gratus et benignus, pravis autem et perfidis in judicando justus et districtus fuit. Theod. l. c.

de conférer aux sujets les plus dignes tous les bénéfices ecclésiastiques sur lesquels il exerçait les droits de patronat ou de collation. C'était la meilleure réponse qu'il pût faire aux exhortations que Conrad lui avait adressées sur la sollicitude scrupuleuse qu'il devait mettre à l'exercice d'un droit si important pour le salut des âmes : « Vous faites un plus grand péché, » lui avait dit le zélé prédicateur, « quand vous conférez une église ou un autel (c'est-à-dire un bénéfice attaché à la desserte d'un autel) à un prêtre ignorant ou indigne, que si dans un combat vous tueiez cinquante ou soixante hommes de vos propres mains ¹. » Louis le pria ensuite de se charger de la direction spirituelle de sa femme, et Conrad y consentit autant par égard pour la piété du prince que pour la recommandation du Souverain Pontife ².

Quand la jeune duchesse, qui n'avait encore, comme nous l'avons dit, que dix-sept ans, sut qu'un homme si renommé par sa sainteté et sa science allait lui consacrer ses soins spéciaux, elle en fut pénétrée d'humilité et de reconnaissance. Elle se prépara à ce qu'elle regardait comme une faveur céleste par des jeûnes et des mortifications nouvelles. Elle disait souvent : « Pauvre femme pécheresse que je suis ; je ne suis pas digne que ce saint homme ait soin de moi. « Mon Dieu ! combien je vous remercie de vos grâces ³ ! » Lorsqu'on l'avertit de l'approche de Conrad, elle alla au devant de lui et se jeta à ses genoux, en disant : « Mon père spirituel, daignez me « recevoir pour votre fille en Dieu. Je suis indigne de vous ; mais « je me recommande à vous pour l'amour de mon frère ⁴. » Conrad voyant dans cette humilité si précoce et si profonde chez une jeune et puissante princesse le présage de la gloire future de son âme, ne put s'empêcher de s'écrier : « O Seigneur Jésus, que « de merveilles vous faites dans les âmes qui sont à vous ! » et il témoigna à plusieurs reprises la joie que lui faisait éprouver

¹ Rothe, 1716. Theod. l. c.

² Passional. f. 33.

³ Ich armes sundiges weib ich bin nit würdig daz mein der heilig man sol pflegen. Herr ich dank dir deiner genaden. Pas-

sional. f. 33.

⁴ Mein geystlicher vatter empfahe mich deiner tochter durch Gott. Ich binn dein nit würdig und lass dir mein bruder empfohlen seyn. Ibid.

cette rencontre ¹. Il devint son confesseur à dater de cette époque, et se dévoua avec son zèle accoutumé à la culture de cette plante précieuse qu'il était chargé de faire croître pour le ciel. Bientôt l'instinct de la vie spirituelle se développa avec tant de force dans l'âme d'Élisabeth, ses élans vers la perfection de la vie chrétienne devinrent si fréquens et si vifs, que Conrad la trouva un jour, à ce qu'il écrivit lui-même au Pape, tout en larmes et se plaignant amèrement de ce que ses parens l'avaient destinée à l'état du mariage, et de ce qu'elle n'avait pu traverser cette vie mortelle en conservant la fleur de sa virginité pour l'offrir à Dieu ². Cependant, a remarqué un de ses historiens, malgré ces regrets inspirés par sa ferveur, elle n'en témoignait pas un amour moins tendre et moins ardent à son mari ³. Celui-ci, en revanche, bien loin de gêner ses progrès dans la voie où Conrad l'engageait, y coopérait de son mieux. Il n'hésita pas à lui permettre de faire un vœu d'obéissance complète à tout ce que son confesseur lui prescrirait, et qui ne serait pas contraire aux droits et à la juste autorité du mariage ⁴. Elle y ajouta le vœu de continence absolue dans le cas où elle deviendrait veuve ⁵. Elle fit ces deux vœux en 1225, étant âgée de dix-huit ans, avec une certaine solennité, entre les mains de maître Conrad, dans l'église des religieuses de Sainte-Catherine à Eisenach, qu'elle affectionnait particulièrement. Elle mettait dans l'observation de ce vœu d'obéissance la plus stricte fidélité, et cette humilité sans réserve qu'elle ne démentait jamais, en offrant à Dieu tous les sacrifices qui pouvaient le plus lui coûter ⁶. Nous avons vu plus haut avec quelle délicatesse et quelle scrupuleuse exactitude elle se conformait à la

¹ « O herr Christus was würckest du mit den deiner » und was fro. Ibid.

² Ipsam querulantem reperivi, quod aliquando fuerit conjugio copulata, et quod in virginali flore vitam præsentem non poterat terminare. Ep. Conr. Marb. ad Papam, p. 109. Voy. aussi Cod. Pal. Heid., Wadding, etc.

³ Nec tamen ob hoc signiore maritum dilectione prosecuta est. Wadding, t. II,

p. 32. Quem quamvis præcordialis amoris affectu diligeret. Theod. II, 1.

⁴ Lege et jure matrimonii sibi salvo. Theod. III, 12.

⁵ Si contigeret eam supervivere mortuo marito suo. Dict. IV Ancill. 2014.

⁶ Custodivit ergo mulier sancta obedientiam strictam et humilem, sicut voverat, propter Deum. Theod. I. c.

prohibition que Conrad lui avait faite relativement à l'usage des mets de la table ducale, dont l'origine lui paraissait entachée d'injustice envers le pauvre peuple ¹. Fidèle à l'inflexible rigidité de son caractère, et ne voyant en elle qu'une simple chrétienne, il ne tempérait par aucun ménagement le joug volontaire qu'elle s'était imposé, et la traitait dès lors avec une sévérité qui ne pouvait qu'augmenter ses mérites devant Dieu. Un jour il la fit appeler pour l'entendre prêcher; mais elle se trouva en ce moment retenue par sa belle-sœur, la margravine de Misnie, qui était venue lui faire visite, et ne se rendit pas à son invitation ². Irrité de sa désobéissance, et de ce qu'elle avait ainsi manqué de gagner l'indulgence de vingt jours que le Pape avait accordée à tous ceux qui assisteraient à ses sermons ³, il lui fit dire que désormais il renonçait à avoir soin de son âme. Mais le lendemain matin elle courut auprès de lui, et le conjura avec les plus vives instances de revenir sur cette cruelle résolution et de lui pardonner sa faute. Il la refusa d'abord avec dureté; enfin elle se prosterna à ses pieds, et après l'avoir long-temps supplié dans cette posture, elle obtint enfin sa grâce, moyennant une sévère pénitence qui lui fut imposée ainsi qu'à ses filles d'honneur, à qui Conrad imputa une portion de sa désobéissance ⁴.

Il nous est resté un monument précieux de la direction spirituelle que Conrad exerçait sur son illustre pénitente, dans les douze maximes qu'il lui avait données comme résumé de sa règle de conduite, et que les chroniqueurs ont soigneusement conservées. Nous les transcrivons textuellement, à la fois comme expression fidèle de la tendance qui dominait dès lors sa vie et comme l'annonce du but glorieux qu'elle sut si rapidement et si complètement atteindre.

¹ Voyez p. 47.

² *Accidit ergo ut.... per marchionissam Misnensem, viri sui sororem, quæ super-venerat, tunc præpedita non veniret.* Theod. l. c.

³ Cod. Darmst. p. 394, Kuchenb. coll. III, ap. Rommel, geschichte von Hessen, t. III.

⁴ *Mandavit ei servus Dei quod... dein-*

ceps gerere nollet curam. At illa sequente die festinans venit, recipique in gratiam postulavit: quod dum renueret vir, serius et severus, ad pedes ejus humiliter se prosternens filia regis, veniam impetravit. Ancillas vero ejus durius verberibus castigavit. Theod. l. c.—*Quibus culpam imposuit.* Dict. IV Anc. 2017.

1. Souffrez patiemment les mépris au sein de la pauvreté volontaire.
2. Donnez à l'humilité la première place dans votre cœur.
3. Renoncez aux consolations humaines et aux voluptés de la chair.
4. Soyez miséricordieuse en tout envers le prochain.
5. Ayez toujours la mémoire de Dieu au fond de votre cœur.
6. Rendez grâces à Dieu de ce que par sa mort il vous a racheté de l'enfer et de la mort éternelle.
7. Puisque Dieu a tant souffert pour vous, portez aussi patiemment la croix.
8. Consacrez-vous tout entière, corps et âme, à Dieu.
9. Rappelez-vous souvent que vous êtes l'œuvre des mains de Dieu, et agissez par conséquent de manière à être éternellement avec lui.
10. Pardonnez et remettez à votre prochain tout ce que vous désirez qu'il vous remette ou pardonne; faites pour lui tout ce que vous désirez qu'il fasse pour vous.
11. Pensez toujours combien la vie est courte, et que les jeunes meurent comme les vieux; aspirez donc toujours à la vie éternelle.
12. Déplorez sans cesse vos péchés et priez Dieu de vous les pardonner ¹.

¹ 1. Contemptum in spontaneâ paupertate patienter ferto. 2. Humilitatem tibi cordi esse sinito. 3. Missum fac humanum solatium et carnis voluptates. 4. Esto misericors erga proximum. 5. Semper Deum in pectore tuo habeto et ejus memento. 6. Gratias Deo agite quod morte sua te ab inferis et æterna morte redemit. 7. Quia Deus multa pro te passus est, et tu crucem patienter ferto. 8. Totam te, corpus et animam tuam, Deo consecrato. 9. Ad animum sæpe revocato, te manuum Dei opus esse et

propterea operam dato, ut in æternum cum Deo esse possis. 10. Quidquid volueris, ut faciant tibi homines, et tu eis facito. 11. Semper cogitato quam brevis sit humani vita, quodque tam juvenes, quam senes moriantur. Ideoque semper ad cœlestem vitam aspirato. 12. Semper doleto de peccatis tuis, Deumque rogato, ut illa tibi remittat. Toppius, Beschreibung der Stadt Eisenach. Rehbahn, Hist. Isen. eccl. MS. f. 86, etc., etc.

Chapitre xi.

Comment le Seigneur se plut à manifester ses grâces en la personne de la chère sainte Elisabeth.

Ecce sancti tui, Domine, florent ante te sicut liliium.

S. AUGUST. Medit. c. 37.

Après avoir ainsi tracé les traits généraux de la vie d'Élisabeth pendant toute la durée de son union avec le duc Louis, il nous faut retourner aux premiers temps de son mariage pour raconter quelques uns des incidens qui ont varié l'uniformité de cette vie, et qui ont été en même temps des preuves touchantes de la faveur de Dieu envers son humble servante.

En 1221, peu de temps après ses noces, le roi André son père, qui s'était croisé quelques années auparavant et qui revenait d'une expédition glorieuse en Égypte², apprit de bonne source que le mariage de sa fille s'était accompli, et qu'elle était devenue réellement duchesse de Thuringe. Pour mieux s'assurer du fait, il chargea quatre magnats de sa cour, qui allaient en pèlerinage à Aix-la-Chapelle, de passer à leur retour par la Thuringe et de lui apporter des renseignemens précis sur sa fille, sur son genre de vie, sur l'état de sa cour et du pays qu'elle habitait, et pour l'inviter en même

¹ Voici, Seigneur, tes Saints qui fleurissent devant toi comme des lis!

pendant lesquels les croisés avaient pris Damiette, Heliopolis, etc. Bonfin. Decad.

² Elle avait duré trois ans (1218-1221)

lib. VII.

temps à venir accompagnée de son mari en Hongrie, pour réjouir les vieux jours de son père, car il avait grande envie de les voir tous deux¹. Les magnats, après avoir accompli leur pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, prirent en effet pour revenir la route de Thuringe au lieu de celle de Franconie, et arrivèrent un jour à la Wartbourg. Le landgrave les reçut avec empressement, mais il lui vint aussitôt à l'esprit que sa femme n'avait pas de vêtements convenables pour paraître devant ses convives, qu'elle avait déjà découpé ses habits de noces pour leur donner une forme mieux adaptée à sa modestie², et qu'il n'y avait plus le temps d'en commander de nouveaux. Plein de sollicitude à cet égard, il l'alla trouver dans sa chambre et lui dit : « Ah ! chère sœur, voilà
« des gens de la cour de ton père qui arrivent ; je suis sûr qu'ils
« viennent pour savoir quel genre de vie tu mènes avec moi, et
« pour voir si tu as vraiment un train de duchesse. Mais toi,
« comment vas-tu paraître devant eux ? Tu t'occupes tant de tes
« pauvres que tu t'oublies toi-même ; tu ne veux jamais porter que
« de ces misérables habits qui nous font honte à tous deux. Quel
« déshonneur pour moi quand ils iront dire en Hongrie que je te
« laisse manquer d'habits et qu'ils t'ont trouvée dans un état si pitoyable ! et voilà que je n'ai plus le temps de t'en faire faire d'autres
« qui conviendraient à ton rang et au mien³. » Mais elle lui répondit doucement : « Mon cher seigneur et frère, que cela ne t'inquiète
« pas, car je suis bien résolue à ne jamais mettre ma gloire dans mes

¹ Der erfure zu Hungern in deme lande
Von einem manne guter hande....
Er wolde wissen obs also were....
Und wie es des Koenigstochter gieng
Ob ir leben were geringe
Oder ob ire herrschaft wurde gross
Und ob sie mochte zu iue keeme
Und iren Herre mit ir neme
Uf das er sie beide beschawet.

Vit. Rhyt. § 16.

² Ire brautkleider hatte sie zeschnitten
Und demutig gemacht nach irem sytten.

Ibid.

³ Ach liebe schwester er dae sprach

Deynes vaters dyner die sein kommen
Nu weys ich wol, etc....
Sie wollen dich nue beschawin
In eren als eine lantgræfin.
Nu wilt du tragen jamerliche kleider....
Das mus ich gar sere klagen
Das sy dahime davon sagen
Das ich dir lasse kleider gebrechen.

Ibid.

Das du dich mit armen leuthen also sere
bekummerst, das du din selber vergissist.
Rothe, Chr. 1704. — Tempus ut tibi in ornatu provideam non habeo.... Theod. lib. II, c. 8.

« vêtements; je saurai bien m'excuser envers ces seigneurs, et je
 « m'efforcerai de les traiter avec tant de gaîté et d'affabilité que je
 « leur plairai tout autant que si j'avais les plus beaux habits ¹. »
 Et aussitôt elle se mit en prières et demanda à Dieu de la rendre
 agréable à ses amis; puis s'étant habillée le mieux qu'elle pouvait,
 elle alla rejoindre son mari et les envoyés de son père. Non seule-
 ment elle les enchantait par la cordialité de son accueil, par la dou-
 ceur et l'aménité de ses manières, par sa beauté qui brillait d'un
 éclat et d'une fraîcheur toute spéciale ², mais à la grande surprise
 du duc et à la grande admiration des étrangers, elle leur parut
 vêtue d'habits de soie magnifiques et enveloppée d'un manteau de
 velours d'azur tout parsemé de perles du plus grand prix ³. Les
 Hongrois dirent que la reine de France n'aurait pas pu être aussi
 richement parée ⁴. Après un brillant festin, le duc fit beaucoup
 d'instances pour engager ses convives à rester plus long-temps avec
 lui; mais comme ils s'excusèrent sur ce que leurs compagnons de
 pèlerinage ne voudraient pas les attendre, il descendit avec eux à la
 ville, y défraya toute la dépense que leur suite y avait faite, et les
 accompagna jusqu'à une certaine distance. Puis il revint en toute
 hâte auprès de sa femme et lui demanda avec anxiété comment
 elle avait fait pour se vêtir ainsi. Élisabeth lui répondit avec un
 doux et pieux sourire : « Voilà ce que sait faire le Seigneur quand
 « cela lui plaît ⁵. »

¹ Liebir Herre und Bruder... Rothe, l. c.
 Non magni pendas hoc quia in vestitu pro-
 posui nunquam gloriari. Theod. l. c.

Ich will mich

Also frolich und behaglich machen

Das ich ine also wol mag behagenn

Also ich schone kleider hette getragen.

Vit. Rhyt.

² Et fu tant bele et colorée

Come rose est la matinée.

Moine Robert.

³ Vit. Rh. — MS. Darmstadt. — Kochem.
 p. 308. — Hyacinthini coloris vestibus quæ
 margaritis erant pretiosissimis adornatæ.

Theod.

⁴ Eine Kœnigin von Frankreich

Nicht mochte getragen eren gleich.

Vit. Rh. l. c.

Dans tous les monumens du moyen âge,
 c'est toujours la reine de France qui est
 posée comme le type de la beauté et de la
 magnificence. En Italie de même.

Ben mi rassembrâ reina di Franza

Poiche dell' altre mi par la più gente (gentile).

Guido Guinicelli.

⁵ Pie subridens : talia, inquit, scit Do-
 minus operare. Theod. l. c.

Plusieurs auteurs rapportent une version différente de ce miracle¹. Ils disent que comme le bruit des vertus d'Élisabeth se répandait partout, un puissant seigneur (selon quelques uns c'était l'Empereur lui-même) vint à traverser les états du landgrave. Celui-ci alla au devant de lui et voulut le recevoir dans son château. Mais l'étranger refusa d'accepter son invitation à moins que le duc ne lui promit en même temps de lui faire voir la duchesse et de le laisser parler avec elle. Louis y consentit volontiers et emmena le seigneur à la Wartbourg. Après un grand festin, le seigneur rappela au duc sa promesse; celui-ci envoya dire à Élisabeth qui était dans sa chambre à prier, de venir lui parler. Mais elle avait, selon sa coutume, donné aux pauvres tous ses habits et toutes ses parures, de sorte qu'elle fit répondre en secret à son mari qu'elle le priaît humblement de l'excuser pour cette fois parce qu'elle n'avait pas de costume convenable pour paraître devant ses hôtes. Mais le seigneur insistant toujours, Louis se leva de table et alla la supplier lui-même de venir, en lui faisant quelques doux reproches de ce qu'elle ne lui avait pas obéi tout d'abord. Elle répondit qu'elle le suivrait sur-le-champ.

« Beau doux sire, » ajouta-t-elle, « j'irai et je ferai votre volonté, car ce serait une grande folie à moi que de vous contredire en rien. Je suis vôtre, sire, je vous suis donnée, je vous ai toujours loyalement obéie, et dorénavant je ferai aussi toute votre volonté; car vous êtes après Dieu mon Seigneur². »

Puis quand il fut sorti, elle se mit à genoux et dit : « Seigneur Jésus-Christ, père très clément et très fidèle, doux consolateur des pauvres et de tous ceux qui sont en peine, ami et auxiliaire fidèle de tous ceux qui se confient en toi, viens à l'aide de ta pauvre servante, qui s'est dépouillée de toute sa parure pour

¹ Ce sont le manuscrit franciscain de Heidelberg, le poème du frère Robert à la bibliothèque royale, le Passional, etc.

² Biau dou sire iou irai
Et votre volonté ferai
Car grant folie ie feroic
Se de riens vous contredisoie,

Votre sui si vous sui donée
Et loiauté vous ai portée
Et ferai des or en avant
Sire trestot votre commant,
Car ie ne le doi contredire
Vous estes apres Dieu me sire.

Le moine Robert, MS.

« l'amour de toi. » Aussitôt un ange lui apparut et lui dit : « O noble épouse du roi des cieux, voici ce que Dieu t'envoie du ciel en te saluant avec une tendre amitié; tu te vêtiras de ce manteau et tu te couronneras de cette couronne comme un signe de ta gloire éternelle. » Elle remercia Dieu, mit la couronne et le manteau, et se rendit à la salle du festin. En la voyant si richement habillée et si belle, tous les convives furent effrayés, car son visage brillait comme celui d'un ange. Elle s'assit au milieu d'eux et les salua avec cordialité et gaieté; puis elle leur tint des discours plus doux que le miel; tellement qu'ils se trouvèrent plus nourris de ce qu'elle leur disait, que par tous les mets du festin. Le seigneur, enchanté d'avoir vu cette Élisabeth qu'il désirait tant connaître, prit congé; le duc l'accompagna pendant un certain temps, puis revint en toute hâte auprès de sa femme et lui demanda d'où elle avait eu cette parure. Elle ne put le lui cacher. Alors le pieux prince s'écria : « En vérité, c'est un bien bon Dieu que le nôtre! Il y a du plaisir à servir un maître si bon qui vient si fidèlement au secours des siens. Moi aussi je veux dès à présent être à toujours et de plus en plus son varlet¹. »

L'année suivante, en 1222, conformément à l'invitation que les envoyés du roi André leur avait faite en son nom, le duc Louis conduisit Élisabeth en Hongrie. Il confia la garde de ses états, pendant son absence, aux comtes de Muhlberg, de Gleichen et autres, et se fit accompagner des comtes de Stolberg, de Schwartzbourg, de Besenbourg, de Beichlingen et d'une foule de seigneurs, parmi lesquels on remarquait Rodolphe de Varila, fils du sire Gauthier qui avait été chercher Élisabeth en Hongrie onze ans auparavant, et qui avait succédé à son père, non seulement dans ses fonctions de grand échanson, mais surtout dans son féal dévouement à la duchesse. Celle-ci avait pour compagnes dans ce voyage les épouses des comtes

¹ Werlichen er ist ein guter Got : es ist gut eime so getruwen, etc.... Nu wil ouch von diseme tage sin knecht fürbaz iemer

me sin. MS. Heidelb., p. 16, 17. Passional. f. 39.

que nous venons de nommer, et un grand nombre de nobles dames et demoiselles. Le roi André reçut sa fille et son gendre avec une vive joie ; ils restèrent assez long-temps à sa cour et assistèrent à beaucoup de fêtes et de tournois qui furent donnés en leur honneur, et où les chevaliers thuringiens se distinguèrent particulièrement. Ils assistèrent aussi aux secondes noces du roi qui se remaria avec Yolande de Courtenay, fille de l'empereur français de Constantinople. André à cette occasion les combla de présens et leur donna surtout des pierres précieuses de la plus grande valeur. Tous les chevaliers, toutes les dames de leur suite et jusqu'aux moindres domestiques, reçurent du roi des dons très riches. Il fit même construire une voiture d'une forme particulière pour contenir tout l'or et les bijoux que sa fille devait emporter avec elle. Quand le moment du départ fut arrivé, le roi les mena à une grande chasse, car le duc Louis était grand chasseur ¹. Puis ils se séparèrent, et le duc ramena heureusement en Thuringe sa femme, sa suite et ses nouvelles richesses ².

Quelque temps après son retour, le duc maria sa sœur, la belle Agnès, compagne d'enfance d'Élisabeth, à Henri duc d'Autriche ³ ; et soit à cette occasion, soit pour fêter son retour dans ses états, il donna à la Wartbourg un grand festin auquel il convia tous les comtes et les principaux seigneurs de son duché avec leurs dames. Comme on allait se mettre à table, on remarqua l'absence de la duchesse qui n'était point venue, selon la coutume, prendre de l'eau pour se laver les mains avec les hôtes de son mari ⁴. Ils déclarèrent tous qu'ils ne voulaient point commencer jusqu'à ce que la duchesse fût arrivée. Cependant Élisabeth, en venant de l'église à la salle du festin, avait vu couché sur les marches de l'escalier un pauvre malheureux presque nu, et d'un air si malade et si faible, qu'elle s'étonna de ce qu'il avait pu, dans un pareil état, monter de la ville

¹ Landgraf Ludewig ein heutmeister was... Vit. Rhyt. 17.

² Rothe, p. 1708. Vit. Rhyt. 27.

³ Agnès fut grand'mère de ce jeune Frédéric, duc de Bade-Autriche, qui mourut

sur l'échafaud avec Conradin de Souabe.

⁴ Das sie nicht mit irem jungfrawe queme Und wasser mit den Herre nehme.

Vit. Rh. § 19.

au château ¹. Dès qu'il l'aperçut, il la conjura de lui donner quelque aumône en l'honneur du Christ. Elle lui répondit qu'elle n'en avait pas le temps, qu'elle n'avait du reste plus rien à donner, mais qu'elle lui enverrait à manger du festin. Mais le pauvre insistait toujours avec de grands cris pour qu'elle lui donnât quelque chose sur-le-champ, jusqu'à ce que la duchesse se laissant vaincre par la pitié, ôta le précieux manteau de soie dont elle était couverte, et le jeta au mendiant. Celui-ci l'ayant pris, le roula à la hâte et disparut subitement ². Élisabeth n'ayant plus que sa robe sans manteau, ce qui était tout-à-fait contraire à l'usage du temps ³, n'osa plus entrer dans la salle du festin et retourna dans sa chambre, où elle se recommanda à Dieu. Mais le sénéchal, qui avait vu tout ce qui s'était passé, alla aussitôt le raconter au duc devant tous les convives en lui disant : « Voyez, monseigneur, si ce que notre très chère dame la
« duchesse vient de faire est raisonnable ; tandis que tant de nobles
« seigneurs sont ici à l'attendre, elle s'occupe d'habiller les pauvres
« et vient de donner son manteau à un mendiant ⁴. » Le bon landgrave dit en riant : « Je vais voir ce qui en est ; elle nous viendra tout
« de suite ⁵. » Quittant pour un moment ses hôtes, il monta chez elle et lui dit : « Sœur bien aimée, ne viens-tu pas dîner avec nous ?
« nous serions depuis long-temps à table si nous ne t'avions atten-
« due ⁶. » « Je suis toute prête à faire ce que tu veux, mon frère chéri, »
répondit-elle. « Mais où est donc, » reprit le duc, « le manteau que
« tu avais en allant à l'église ? » « Je l'ai donné, mon bon frère, »
dit-elle ; « mais si cela t'est égal, je viendrai comme je suis. » A ces
mots, une de ses femmes de chambre lui dit : « Madame, en venant
« ici j'ai vu votre manteau pendu à son clou dans l'armoire, je vais

¹ Rothe. Chron. 1703.

² At ille magis et magis clamabat... quod ille mirâ celeritate complicans abscessit. Theod. II, 9.

³ Da stundt sie in irem rocken baer Und das zu der zeit ungewöhnlich Das sy also zu tische setze sich....

Vit. Rh. 49.

⁴ Judicat nunc Dominus meus, si rationi sit consonum, quod conjux ejus præ-

dilecta Domina nostra, etc. — Tunc mitissimus princeps subridens dulciter... Theod. I. c.

⁵ Und sprach : Ich muss das besehen Sy sall gleichwohl ze uns gehen.

Y. R.

⁶ Veniesne ad prandendum nobiscum, dilecta? Theod. I. c. — Swester was ist das das du nicht will zu tische kommen. Vit. Rhyt. — Cod. Darmst.

« vous le chercher. » Et aussitôt elle revint avec le même manteau que le pauvre venait d'emporter. Élisabeth se mit un instant à genoux et remercia Dieu à la hâte ¹. Puis elle alla au festin avec son mari. Tandis que tous les chevaliers et notamment le duc d'Autriche et sa jeune épouse se livraient à la joie, le landgrave Louis était sérieux et recueilli, car il pensait en lui-même à toutes ces grâces si nombreuses que Dieu conférait à son Élisabeth ². « Qui pourrait douter », ajoute un de ses pieux et naïfs historiens, « que ce ne fût un ange du ciel qui rapporta le manteau, et le Christ lui-même qui prit la figure d'un mendiant nu, pour éprouver sa bien aimée Élisabeth, comme autrefois le glorieux saint Martin ³. Il avait ainsi paré sa chère fleur Élisabeth, ce lis de pureté et de foi, comme n'avait pu l'être Salomon dans toute sa gloire ⁴. »

Mais Dieu réservait à ce noble et pieux couple une grâce encore plus douce et plus chère à leurs cœurs. La plus précieuse bénédiction du mariage ne pouvait être refusée par le Tout-Puissant à ces deux époux qui offraient à tous les yeux le modèle d'une union chrétienne. Il donna donc à sa fidèle servante la grâce de la fécondité, comme pour la récompenser dès ici-bas de la pureté de son âme et de son corps.

En 1223, Élisabeth, étant âgée de seize ans, devint mère pour la première fois. A l'approche de ses couches, elle s'était fait transporter au château de Creuzburg, sur la Werra, à quelques lieues d'Eisenach. Elle y était bien plus tranquille qu'à la Wartbourg, centre du mouvement politique et administratif du pays, et s'y trou-

¹ Parata sum ut vis, frater dilectissime.
Theod. l. c.

Bruder ich hab ihn vergeben
Ich komme also, ists dir ebenn....
Zu hant die Gurtell mayd dae sprach
Fraw ewern besten mantell ich sach
Itzund uf dem rycke hangen
Als ich zu euch kaem gegangen
Den hole ich euch wolt irs han. —
Sy sprach: «Hole ine heer, so gae ich dann»
Sy kniet dae uf die erden nyder
Und dancket Gotte gar geschwinde.
Vit. Rhyt. 19.

² Und Lantgraf Ludwig vil sere
Der bedachte dy gotliche ere
Dy seyner Elisabet was gescheen.

Ibid.

³ Rothe. Chr. Thur. 1706. Vit. Rhyt. l. c. 24.

⁴ Sic pater caelestis suum liliun Elisabeth vestivit, quomodo nec Salomon in omni gloria sua potuit operiri. Theod. l. c. Ce manteau fut conservé jusqu'au xv^e siècle chez les Franciscains d'Eisenach qui en avaient fait un ornement pour la Messe.

vait encore plus rapprochée de son mari qui était allé tenir les États de la Hesse à Marbourg¹. Beaucoup de nobles dames vinrent pour l'assister, et la veillèrent nuit et jour. Le 28 mars, trois jours après l'Annonciation de Notre Dame, elle mit au monde son premier né. Le duc n'avait pas pu quitter à temps Marbourg ; ce fut là qu'on vint lui annoncer qu'il lui était né un fils. Louis au comble de la joie récompensa richement le messenger et partit sur-le-champ pour aller rejoindre la jeune mère. Il arriva assez à temps pour voir baptiser l'enfant, et lui donna le nom de Hermann, en mémoire de son père. Pour manifester la satisfaction que lui causait la naissance de ce fils, il fit construire en pierre le pont de bois qui conduisait à la ville de Creuzburg². Ce pont existe encore avec une belle chapelle gothique consacrée à saint Liborius.

Un an après (1224), la duchesse étant à la Wartbourg, d'où le duc n'avait pas voulu lui permettre de s'éloigner³, afin qu'il pût être toujours près d'elle, accoucha d'une fille qui fut nommée Sophie, comme la duchesse-mère. Cette princessé épousa depuis le duc de Brabant et fut la tige de la maison actuelle de Hesse.

Élisabeth eut encore deux autres filles ; la seconde fut également nommée Sophie, et la troisième, née après la mort de son père, Gertrude ; toutes deux furent consacrées à Dieu dès le berceau, et prirent le voile des épouses du Seigneur.

Fidèle en tout à l'humilité et à la modestie qu'elle s'était prescrites, Élisabeth conserva scrupuleusement ces vertus au milieu des joies de la maternité, comme elle l'avait fait au milieu des magnificences souveraines. Après chacune de ses couches, quand le moment de ses relevailles était arrivé, au lieu d'en faire, comme c'était l'usage, l'occasion de fêtes et de réjouissances mondaines, elle prenait son nouveau-né entre ses bras, sortait secrètement du château, vêtue d'une robe de simple laine⁴ et nu-pieds, et se dirigeait vers

¹ Dae meinte sye weren irem herre nae
Und were ouch geruhet dae.

Vit. Rhyt.

² Rothe. Chron. — Berth. Capp. MS. — Winkelmann.

³ Der lantgraf wollt sie nirgent lasse.

Vit. Rhyt. 20.

⁴ A son retour elle donnait toujours la robe qu'elle avait portée à une pauvre mère récemment accouchée comme elle-même. Theod., Jean Lefèvre, etc.

une église éloignée, celle de Sainte-Catherine, située hors des murs d'Eisenach. La descente était longue et rude, le chemin rempli de pierres aiguës qui déchiraient et ensanglantaient ses pieds délicats¹. Elle portait elle-même, pendant le trajet, son enfant, comme l'avait fait la Vierge sans tache; et arrivée à l'église, elle le posait sur l'autel avec un cierge et un agneau en disant: « Seigneur Jésus-
 « Christ, je vous offre ainsi qu'à votre chère mère Marie ce fruit
 « chéri de mon sein². Voici, mon Dieu et mon Seigneur, que je vous
 « le rends de tout mon cœur, tel que vous m'e l'avez donné, à vous
 « qui êtes le souverain et le père très aimable de la mère et de
 « l'enfant. La seule prière que je vous fais aujourd'hui et la seule
 « grâce que j'ose vous demander, c'est qu'il vous plaise recevoir ce
 « petit enfant, tout baigné de mes larmes, au nombre de vos
 « serviteurs et de vos amis, et lui donner votre sainte bénédic-
 « tion³. »

¹ *Ibat siquidem per difficilem castris des-
 censum via dura et saxosa... Theod. II, 8.
 Das ire fuss blüeten. Passional. 58.*

lieber Mutter Marie mein allerliebste
 Frucht. Passion. I. c.

³ Le P. Archange, p. 112, ex Wadding.

² Herr J. C. ich opfre dich und deiner

Chapitre xij.

Comment le bon duc Louis protégeait son pauvre peuple.

Liberabit pauperem a potente, pauperem cui non erat adjutor.

PS. lxxi. 4. 12.

Indutus est justitia ut lorica, ut galea salutis in capite ejus : indutus est vestimentis ultionis, et opertus est quasi pallio zeli....

Quia ego Dominus diligens judicium et odio habens rapinam.

Is. lix. 17; lxi. 8.

Dans la vie de ces deux saints époux, tout démontre la profonde sympathie qui les unissait, et à quel point ils étaient dignes l'un de l'autre. Nous avons vu la duchesse employer toute l'énergie et l'ingénieuse tendresse de son âme au soulagement des malheureux qui se trouvaient à sa portée; il nous reste à montrer comment le duc Louis consacrait son courage et ses talens militaires à la défense des intérêts du peuple que Dieu lui avait confié. Cet amour inné de la justice que nous avons signalé déjà comme sa principale vertu, lui donnait un sentiment si profond des droits de ses sujets, et une sympathie si généreuse pour leurs injures, que ces motifs seuls le déterminaient à des expéditions lointaines et coûteuses dont la cause étonnait profondément ses voisins et ses vassaux¹.

¹ Nu merket was der milder togintamer forste arbeit und koste umme syne

armen lute willen. Rothe. p. 1712.

Ainsi, en 1225, le duc apprit que quelques uns de ses sujets, qui trafiquaient avec la Pologne et les autres pays slaves, avaient été volés et dépouillés auprès du château de Lubantsk ou Lubitz, en Pologne. Il demanda au duc de Pologne une réparation pour ces infortunés, qui lui fut refusée. Alors il convoqua, pour le jour de la Dispersion des Apôtres ¹, une armée considérable de Hessois, de Thuringiens et de Franconiens, sans oublier les chevaliers de l'Osterland. Il la conduisit secrètement jusque sur les bords de l'Elbe, sans annoncer le but de sa marche. Arrivé à Leipzig, il s'y adjoignit les chevaliers saxons de son palatinat, et beaucoup d'hommes d'armes de la Misnie, car il était tuteur du jeune margrave de cette province, son neveu. Alors seulement il déclara qu'il comptait aller jusqu'en Pologne pour assiéger le château de Lubantsk, et venger l'injure faite à ses pauvres sujets. Ce fut un étonnement général parmi les chevaliers, qui ne pouvaient concevoir qu'il voulût aller si loin pour une simple affaire de négocians ². Comme il ne se laissait ébranler par aucune de leurs remontrances, beaucoup d'entre eux eurent envie de se retirer; mais la honte, et peut-être la crainte de sa sévérité, les retint. Force leur fut donc de le suivre jusqu'en Pologne, où il entra à la tête de son armée, et précédé d'une avant-garde de trois mille cinq cents hommes d'élite qui arrivèrent trois jours avant lui devant Lubantsk. Ils brûlèrent la ville, et investirent le château en l'attendant. Le duc de Pologne fut extrêmement surpris d'apprendre qu'un landgrave de Thuringe était venu de si loin envahir son pays, à la tête d'une si puissante armée ³, et lui envoya des offres de satisfaction pécuniaire; mais Louis les repoussa en lui disant qu'il aurait dû les faire lorsqu'il lui en écrivit à l'amiable, avant de se mettre en campagne, et qu'il ne voulait pas avoir fait une si longue route pour

¹ Cette fête, qui se trouve dans les anciens calendriers dès le ix^e siècle, était fixée au 18 juillet. Elle avait pour but de célébrer le départ des apôtres pour leurs différentes missions après l'ascension de N. S. et la descente du Saint-Esprit.

² Do sie das vernamen, do wunderte

sich das gantze heer solches zuges von dem herrn. Etliche weren gerne daheyden bleiben, etc. Adam Ursinus, p. 1263.

³ Do verwunderte er sich dessen gar sehr das ein Landgraffe zu Duringen also mit solcher grosser macht aus fernem landen ihn suchte. Ibid.

rien ¹. Puis étant arrivé devant Lubantsk, il en pressa vivement le siège. Le prince polonais lui envoya alors un évêque pour lui adresser de nouvelles et plus fortes représentations. Cet évêque lui dit qu'il ne devait pas oublier que les Polonais étaient aussi de fameux guerriers, et que, s'il ne s'en retournait pas sans délai, le duc de Pologne viendrait le lundi d'ensuite avec toute son armée, et exterminerait tous ces Allemands. A quoi le landgrave reprit qu'il serait charmé de faire la connaissance du duc, et qu'il resterait huit jours après le lundi fixé, afin de voir un peu quelle sorte de gens c'était que les Polonais ². Mais ni le duc ni ses Polonais ne parurent. Après quelques assauts, le château se rendit, et Louis, après l'avoir rasé, s'en retourna chez lui, en laissant dans toute l'Allemagne orientale l'opinion la plus favorable sur sa justice, son courage et son amour du pauvre peuple.

Quelque temps après, le duc se mit en campagne pour une cause qui parut encore plus insignifiante ; mais cet incident donne une idée si juste de la bonté et de la popularité de son caractère, ainsi que des mœurs de cette époque, que nous le raconterons en détail. Deux ou trois ans auparavant, à la foire annuelle d'Eisenach, comme le duc était descendu dans la ville, et s'amusait à regarder les boutiques et les étalages, il vit un pauvre colporteur qui n'avait qu'une fort petite pacotille, qui vendait des dés, des aiguilles, des cuillers, des images de plomb, et des petits bijoux de femmes ³. Le duc lui demanda s'il avait de quoi se nourrir avec ce petit négoce. « Eh ! monseigneur, » répondit le colporteur, « j'ai honte de mendier, et je ne suis pas assez fort pour travailler à la journée ; mais si je pouvais seulement aller en sûreté d'une ville à l'autre, je pourrais, avec la grâce de Dieu, gagner ma vie avec ce petit magot, et même faire en sorte qu'au bout de l'année il vaudrait une fois plus qu'au commencement ⁴. » Le bon duc, touché de compassion,

¹ Ehr wolte sich nicht umbsonst so ein ferne reyse und zugk gethan. Ibid.

² Was die Polen vor Leute weren. Winkelmann, p. 239.

³ Und ginge dorch kortze wile, und hawsahe dy kræmer. Nu fant er gar eyuen ar-

men kremer mit eyme verlichin krame, der hatte fingirhute, naldin, drummen, floitten, blien, vorspan und leffele. Rothe, p. 1709.

⁴ Ich wolde mich von Gotes gnadien wo von desseme kreme irnerin. Ib.

lui dit : « Eh bien ! je te donnerai mon sauf-conduit pendant un an ; « tu ne paieras ni octrois ni péages dans toute l'étendue de mon « domaine. Combien estimes-tu ton paquet ? » — « Vingt schel- « lings, » répondit le colporteur. « Donnez-lui dix schellings, » dit le prince à son trésorier qui l'accompagnait, « et faites-lui expé- « dier un sauf-conduit avec mon sceau. » Puis se retournant vers le colporteur : « Je veux me mettre de moitié dans ton commerce ; « promets-moi que tu seras fidèle compagnon, et moi je te tiendrai « quitte de tout dommage ¹. » Le pauvre colporteur fut au comble de la joie, et se remit en course avec confiance et succès. Au nouvel an, il revint trouver son noble associé à la Wartbourg, et lui montra tout son paquet qui s'était beaucoup accru. Le landgrave y prit quelques petits objets qu'il donna à ses domestiques. A chaque premier jour de l'an le colporteur revenait à la Wartbourg pour faire par au prince des accroissemens de son petit fonds, qui devint bientôt si considérable qu'il ne put plus le porter sur le dos. Aussi acheta-t-il un âne, fit deux ballots de sa marchandise, et se mit à faire des tournées de plus en plus longues et productives.

Or, il arriva que, vers la fin de l'année 1225, le colporteur avait été à Venise, où il avait acheté une foule d'objets étrangers et précieux, force bagues, bracelets et broches pour la poitrine des femmes, des couronnes et des diadèmes en pierres précieuses, des coupes et des miroirs en ivoire, des couteaux, des langues de couleuvre, des chapelets de corail, etc. ². Et comme il se disposait à regagner la Thuringe, afin de se trouver à la Wartbourg pour la nouvelle année, selon sa coutume, il arriva à Wurtzbourg en Franconie, où il exposa en vente sa marchandise. Certains Franconiens qui vinrent la voir y trouvèrent plusieurs bijoux fort à leur gré, et qu'ils auraient bien voulu donner à leurs femmes ou à leurs amies ³, mais sans les payer cependant. C'est pourquoi ils firent guetter le départ du colporteur, et se mirent en embuscade pour l'attendre à quelque

¹ Ich wel din geselle werde mit der kreme-
merie, globe mir getruwe gesellschaft, und
ich will dichsc hadeloz halten. Rothe, l. c.

² Nattirne zcungen und corallen, pater

noster, und derglichin. Ibid.

³ Unde sy erin wibin unde amyen gebin
woldin... Ibid.

distance de la ville, puis fondirent sur lui comme il passait, et lui enlevèrent son âne et toute sa marchandise. Il eut beau leur montrer le sauf-conduit du landgrave de Thuringe, ils s'en moquèrent, et voulurent même le lier et l'emmener avec eux. Ce ne fut qu'avec peine qu'il s'échappa de leurs mains. Il s'en vint tout tristement à Eisenach trouver son seigneur et associé ¹, et lui raconta son malheur. « Mon cher compère, » lui dit en riant le bon prince, « ne te mets pas tant en peine de la perte de notre marchandise; prends un peu patience, et laisse-moi le soin de la chercher ². » Aussitôt il convoqua les comtes, les chevaliers et les écuyers des environs, et même les paysans qui combattaient à pied, se mit à leur tête, entra sans délai en Franconie, et dévasta tout le pays jusqu'aux portes de Wurtzbourg en s'enquérant partout de son âne. A la nouvelle de cette invasion, le prince-évêque de Wurtzbourg lui envoya demander ce que voulait dire une semblable conduite. A quoi le duc répondit qu'il cherchait un certain âne à lui, que les hommes de l'évêque lui avaient volé ³. L'évêque fit aussitôt restituer l'âne et son bagage, et le bon duc s'en retourna tout triomphant chez lui, à la grande admiration du pauvre peuple dont il prenait ainsi la défense.

Mais, pendant qu'il était ainsi occupé, il reçut de l'empereur Frédéric II l'invitation de venir le rejoindre en Italie. Il partit aussitôt, et franchit les Alpes avant la fin de l'hiver. Il fit avec l'empereur toute la campagne contre les Bolonais et les autres villes insurgées, et se trouva à la grande diète de Crémone, à Pâques 1226. L'empereur fut si satisfait de son courage et de son dévouement qu'il lui accorda l'investiture du margraviat de Misnie, dans le cas où la postérité de sa sœur Judith, veuve du dernier margrave, s'éteindrait, et en même temps celle de tout le pays qu'il pourrait

¹ Und quam zcu syme herrin unde gesellin trurig. Rothe.

² Do antwerte eme der milder forste lachinde, unde sprach « myn liber geselle, betruwe dich nicht umme unsirn kram,

und zuch ouch nergin. » Ibid.

³ Waz her damede meynete. Do antwerte der Lantgrafe, her suchte synen esil, den eme syne man genommen hetten. Ibid.

conquérir en Prusse et en Lithuanie, où il nourrissait le projet d'aller porter la foi chrétienne ¹.

¹ Ce projet fut exécuté peu d'années plus tard par l'ordre teutonique, dont Conrad, frère du duc Louis, était l'un des principaux chefs; on peut donc croire que les plans de l'époux d'Elisabeth n'ont pas été

sans quelque influence sur cet événement, l'un des plus importants du moyen âge par ses suites. — Berthold. MS. Goth.-Sagittarius, etc.

Chapitre xiiij.

Comment une grande disette dévasta la Thuringe, et comment la chère sainte Elisabeth pratiqua toutes les œuvres de miséricorde.

Esuriivi et dedistis mihi manducare : sitivi et dedistis mihi bibere : hospes eram, et collegistis me : nudus et cooperuistis me : infirmus et visitastis me : in carcere eram et venistis ad me.

S. MATTH. XXV. 34-36.

A peine le duc fut-il parti pour aller se ranger sous la bannière impériale, qu'une affreuse disette se déclara dans toute l'Allemagne, et ravagea surtout la Thuringe. Le peuple affamé fut réduit aux plus dures extrémités : on voyait les pauvres se répandre dans les campagnes, dans les bois et sur les chemins pour arracher les racines et les fruits sauvages qui servaient ordinairement à la nourriture des animaux. Ils dévoraient les chevaux et les ânes morts et les bêtes les plus immondes. Mais, malgré ces tristes ressources, un grand nombre de ces malheureux moururent de faim, et les routes étaient jonchées de leurs cadavres ¹.

A la vue de tant de misères, le cœur d'Élisabeth s'émut d'une pitié immense. Désormais son unique pensée, son unique occupation nuit et jour fut le soulagement de ses infortunés sujets. Le château

¹ Sie sich nereten von den kreuten
Und würtzeln grob als die schwein....
Knoten holzopffel und schleen....
Ouch haynbotten sy das alle assen

Pferde esel sy nicht vergassen....
Das assen sy alles ane brodt....
Vit. Rhyt. § 22...

de Wartbourg, où son mari l'avait laissée, devint comme le foyer d'une charité sans bornes, d'où découlaient sans cesse d'inépuisables bienfaits sur les populations voisines. Elle commença par distribuer aux indigens du duché tout ce qu'il y avait d'argent comptant dans le trésor ducal, ce qui se montait à la somme énorme, pour cette époque, de soixante-quatre mille florins d'or, lesquels provenaient de la vente récente de certains domaines ¹. Puis elle fit ouvrir tous les greniers de son mari, et malgré l'opposition des officiers de sa maison, elle en fit distribuer tout le contenu au pauvre peuple, sans en rien réserver. Il y en avait tant que, selon les récits contemporains, pour racheter seulement le blé qu'elle abandonna aux pauvres, il aurait fallu mettre en gage les deux plus grands châteaux du duché et plusieurs villes ². Elle sut cependant unir la prudence à cette générosité sans bornes. Au lieu de donner le blé par grandes quantités, qui auraient pu être inconsidérément employées, elle faisait distribuer chaque jour à chaque pauvre la portion qui pouvait lui être nécessaire ³. Pour leur éviter toute dépense quelconque, elle faisait cuire dans les fours du château autant de farine qu'ils pouvaient contenir, et servait elle-même le pain tout chaud aux malheureux ⁴. Neuf cents pauvres venaient ainsi chaque jour lui demander leur nourriture, et s'en retournaient chargés de ses bienfaits ⁵.

Mais il y en avait encore un plus grand nombre que la faiblesse, la maladie ou les infirmités empêchaient de gravir la montagne où était située la résidence ducale; et ce fut surtout pour ceux-ci qu'Élisabeth redoubla de sollicitude et de compassion pendant cette crise douloureuse. Elle portait elle-même au bas de la montagne, à quelques uns qu'elle avait choisis parmi les plus infirmes, les restes

¹ Rader, *Bavaria Sancta*. — Turckheim, hist. généalog. de la maison de Hesse. Winkelmann, p. 260.

² Das man meynt man muss gar gelosen
Beyd burge und etliche stete
Das man kunde vergelden damitte
Das korn und das brot allein.

Ibid.

³ Theod. III, 9.

⁴ Vit. Rhyt. 26.

⁵ Sed et nongenti pauperes quotidie in conspectu ejus per ministros de consolatione eleemosynarum reficiebantur. Theod. III, 10.

de ses repas et de celui de ses suivantes, auxquels elles n'osaient presque plus toucher, de peur de diminuer la part des pauvres ¹. Dans l'hôpital de vingt-huit lits dont nous avons déjà parlé, qu'elle avait fondé à mi-côte de la montée du château, elle plaça les malades qui réclamaient des secours particuliers, et elle l'organisa de telle sorte que, à peine un des malades était-il mort, son lit était sur-le-champ occupé par un autre venu du dehors ². Elle institua ensuite deux nouveaux hospices dans la ville même d'Eisenach, l'un sous l'invocation du Saint-Esprit, près la porte Saint-Georges, pour les pauvres femmes ³, et l'autre, sous celle de Sainte-Anne, pour tous les malades en général. Ce dernier existe encore ⁴. Tous les jours sans exception, et deux fois, le matin et le soir, la jeune duchesse descendait et remontait la longue et rude côte qui conduit de la Wartbourg à ces hospices, malgré la fatigue qu'elle en ressentait, pour y visiter ses pauvres et leur apporter ce qui leur était nécessaire ou agréable ⁵. Arrivée dans ces asiles de la misère, elle allait de lit en lit, demandait aux malades ce qu'ils désiraient, et leur rendait les services les plus rebutans avec un zèle et une tendresse que l'amour de Dieu et sa grâce spéciale pouvaient seuls lui inspirer. Elle nourrissait de ses propres mains ceux dont les maladies étaient les plus dégoûtantes, faisait elle-même leurs lits, les soulevait et les portait sur le dos ou entre les bras sur d'autres lits, essuyait leur visage, leur nez et leur bouche avec le voile qu'elle portait sur la tête ⁶, et tout cela avec une gaieté et une aménité que rien ne pouvait altérer. Bien qu'elle eût une répugnance naturelle

¹ Theod. l. c.

² *Infirmos et debiles plurimos, qui generalem eleemosynam expectare non poterant... Ut uno mortuo continuo alter ejus uteratur lecto. Ibid.*

³ Selon quelques auteurs la fondation de cet hôpital remonte à la première croisade, mais dans tous les cas il fut agrandi par Elisabeth.

⁴ L'inscription qu'on lit aujourd'hui sur la porte d'entrée, dit qu'il a été fondé par sainte Elisabeth en 1229; c'est probable-

ment une erreur de date.

⁵ *Non obstante montis altitudine bis in die mane et vespere omnes infirmos suos personaliter visitavit. Dict. iv. Ancill. — Mit grossem arbeiten... MS. de Heidelb.*

⁶ *Abominabiles magis inter eos et debiles quosdam parit, quibusdam stravit, alios in humeros suos sustulit... Hilariter manibus tractans eos, faciei ipsorum salivam, sputum, sordes oris et narium veli sui capitis detorgebat. Theod. l. c.*

pour le mauvais air, et qu'il lui fût ordinairement impossible de l'endurer, elle restait cependant au milieu de l'atmosphère méphitique des salles de malades, par les plus grandes chaleurs de l'été, sans exprimer la moindre répugnance, tandis que ses suivantes en étaient accablées, et murmuraient hautement ¹.

Elle avait fondé dans un de ces hospices un asile particulier pour les pauvres enfans malades, abandonnés ou orphelins; ils étaient l'objet spécial de sa tendresse, elle les entourait des soins les plus doux et les plus affectueux. Leurs petits cœurs comprirent bientôt quelle douce mère le Seigneur avait daigné leur donner dans leur misère. Toutes les fois qu'elle venait au milieu d'eux, tous couraient au devant d'elle et s'attachaient à ses vêtemens en criant *maman, maman* ². Elle les faisait asseoir autour d'elle, leur distribuait de petits présens, examinait l'état de chacun d'eux; elle témoignait surtout son affection et sa pitié à ceux d'entre eux dont les maux faisaient le plus horreur, en les prenant sur ses genoux et en les comblant de caresses ³.

Elle était non seulement la bienfaitrice de tous ces infortunés, mais encore leur amie et leur confidente. Un pauvre malade lui ayant un jour raconté secrètement qu'il avait la conscience chargée du souvenir d'une dette qu'il n'avait point acquittée, elle le tranquillisa en lui promettant de s'en charger en son lieu, et accomplit aussitôt sa promesse ⁴.

Le temps qu'elle pouvait dérober à la surveillance des hospices elle le consacrait à parcourir les environs de la Wartbourg, à distribuer des vivres et des secours aux pauvres qui ne pouvaient monter jusqu'au château, à visiter les moindres chaumières, à y rendre les services les plus bas et les plus étrangers à son rang. Un

¹ Et licet nullam corruptionem æris ubicunque alias potuerit sustinere, infirmorum tamen etiam in æstivo tempore fœtores, quos ancillæ graviter et cum murmura vix tolerabant, ipsa sine horrore, etc. Theod. l. c.

² Daz si gein ir liefen
Muter, muter riefen:

Cod. Darmst., p. 339.

³ Sibi filialiter assidendo.... scabiosos, infirmos, debiles, magis sordidos et deformes specialiter dilexit, capita eorum manibus attractans et in sinu suo collocans. Theod. l. c.

⁴ Ibid.

jour qu'elle entra dans la cabane d'un pauvre malade qui y était tout seul, il lui demanda plaintivement du lait, en disant qu'il n'avait pas la force d'aller traire sa vache : aussitôt l'humble princesse entra dans l'étable et se mit en devoir de traire de ses propres mains la vache du pauvre ; mais l'animal, peu habitué à être manié par des mains aussi délicates, ne lui permit pas d'accomplir sa bienfaisante intention ¹.

Elle s'efforçait de se trouver auprès du lit de mort des agonisants, afin d'adoucir leur dernière lutte, recueillait leur dernier soupir dans un baiser de fraternelle charité, et priait Dieu avec ferveur et pendant des heures entières, de sanctifier la fin de ces infortunés et de les recevoir dans sa gloire ². Plus que jamais elle était fidèle à son habitude de veiller aux obsèques des pauvres, et malgré l'accroissement de la mortalité, on la voyait toujours accompagner leur dépouille au tombeau ; après les avoir ensevelis de ses propres mains dans la toile qu'elle avait elle-même tissue à cet effet ³, ou bien qu'elle prenait parmi ses vêtemens. Elle découpa pour cet usage un grand voile blanc qu'elle portait habituellement ⁴. Mais elle ne ne pouvait souffrir qu'on employât à ensevelir les riches des étoffes neuves ou précieuses, et exigeait qu'on y en substituât de vieilles, en donnant aux pauvres la valeur des étoffes neuves ⁵.

Les pauvres prisonniers n'échappèrent pas non plus à sa sollicitude : elle allait les visiter partout où elle savait qu'il y en eût, délivrait à prix d'argent autant qu'elle pouvait de ceux qui étaient détenus pour dettes, pensait et oignait les blessures que leurs chaînes avaient produites, puis se mettait à genoux à leur côté, et demandait avec eux à Dieu de veiller sur eux et de les préserver de toute peine ou de tout châtement futur ⁶.

Toutes ces occupations si propres à faire naître dans l'âme hu-

¹ In loco secreto vaccam mulgere volebat... Sed vacca insolenter se habens non sustinuit. Dict. iv, Ancill. 2017.

² Passional. f. 60.

³ Ad mortuorum pauperum sepulturam vestes propriis manibus fecit, ipsosque tractans et manibus tangens, eorum humi-

liter exequiis studuit interesse. Theod. l. c.

⁴ Ipsa velum lineum albissimum et magnum, etc. Ibid.

⁵ Novis linteis et camisis non sinebat involvi. Ibid.

⁶ Passional. f. 60.

maine la fatigue, le dégoût et l'impatience, produisaient en elle une paix et une joie céleste. Tandis qu'elle répandait sur tant de ses pauvres frères les trésors de sa charité, elle avait le cœur et la pensée toujours élevés vers le Seigneur, et interrompait souvent ses bienfaisantes occupations pour lui dire à haute voix : « O Seigneur, « je ne peux pas assez vous remercier de ce que vous me donnez « l'occasion de recueillir ces pauvres gens qui sont vos plus chers « amis, et de ce que vous me permettez de les servir ainsi moi- « même. » Et un jour comme elle faisait dans l'hôpital cette oraison jaculatoire, les pauvres crurent voir un ange qui lui apparaissait et qui lui disait : « Réjouis-toi, Élisabeth, car toi aussi tu es l'amie « du Dieu tout-puissant, et tu brilles devant ses yeux comme la « lune ¹. »

D'autres signes merveilleux semblèrent prouver aux âmes simples et fidèles combien étaient agréables à Dieu la charité et l'humilité de cette princesse ². Un jour qu'elle avait été acheter à la ville quelques vases en poterie et plusieurs sortes d'anneaux et de jouets en verre pour les petits enfans pauvres qu'elle avait recueillis ³, comme elle rentrait au château dans un chariot, tenant dans un pan de son manteau ces divers objets, la maladresse du conducteur fit verser la voiture qui tomba du haut d'un rocher sur un amas de pierres : cependant Elisabeth ne fut pas blessée, et même aucun des jouets qu'elle portait ne fut brisé; elle alla aussitôt les distribuer à ses petits pauvres pour les réjouir ⁴.

Une autre fois comme elle portait dans son tablier des vivres à un groupe de malheureux, elle vit avec inquiétude qu'elle n'en avait pas une quantité suffisante pour en donner à chacun; car il survenait à tout instant d'autres mendiants. Elle se mit alors à prier intérieurement, tout en distribuant ce qu'elle avait dans sa robe, et à mesure qu'elle en retirait des morceaux, elle les trouvait toujours

¹ Passional, p. 60.

² Ipse autem pietatis amator Deus, in rebus vilibus opus suæ magnitudinis demonstravit. Theod. l. c.

³ Parvulis suis infirmis vascula victilia, annulos vitreos et quædam alia puero-

rum jocalia oportuna xenia proprio pallio deferret. Ibid.

⁴ De rupe altissima prærupta ceciderunt. Ecce licet ad petram allisa.... ab ipsa sunt pueris pro solatio distributa. Ib.

remplacés par d'autres, et il lui en restait encore après avoir donné à chaque pauvre sa portion ¹. Elle s'en retourna au château en chantant avec ses compagnes les louanges du Dieu qui avait daigné lui communiquer sa vertu toute puissante, conformément à sa promesse formelle : *En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, fera les œuvres que je fais, et en fera encore de plus grandes* ².

Ce n'était pas seulement aux populations voisines de sa résidence qu'elle réservait ses soins et son amour. Les habitans de toutes les parties, même les plus éloignées, des états de son mari, furent également l'objet de sa souveraine et maternelle sollicitude. Elle donna des ordres exprès pour que tous les revenus des quatre principautés que possédait le duc Louis ³ fussent exclusivement consacrés au soulagement et à l'entretien des pauvres habitans que la disette laissait sans ressources, et veilla strictement à l'exécution de cet ordre, malgré l'opposition de la plupart des officiers du duc. De plus, et comme pour tenir lieu des secours et des soins personnels que l'éloignement l'empêchait de donner elle-même à cette portion de ses sujets, elle fit vendre toutes ses pierreries, ses bijoux et autres objets précieux, et leur en fit distribuer le prix ⁴.

Ces dispositions furent continuées jusqu'à la moisson de 1226 ; alors la duchesse réunit tous les pauvres en état de travailler, hommes et femmes, leur donna des faux, des chemises neuves, des souliers pour que leurs pieds ne fussent pas meurtris ou déchirés par le chaume resté dans les champs ⁵, et les envoya à l'ouvrage. A tous ceux qui n'étaient pas assez forts pour travailler, elle distribua des vêtemens qu'elle avait fait fabriquer ou acheter au marché à cet effet. Elle faisait toutes ces distributions de ses propres mains. A chaque pauvre qui s'en allait elle faisait des adieux pleins d'affection ⁶ en lui donnant une petite somme ; et lorsque l'argent lui manqua, elle prit ses voiles et ses robes de soie et les partagea entre les

¹ Vita Rhyt. §. 25. Theod. l. c.

² Amen amen dico vobis, qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet et majora horum faciet. Joan. 14. v. 12.

³ La Thuringe, la Hesse, le Palatinat de Saxe et l'Osterland.

⁴ Theod. l. c.

⁵ Ne pedes in culmis offenderent. Dict. iv. Ancill. 2018.

⁶ Valedicens autem recedentibus singulis dona obtulit. Theod. l. c.

pauvres femmes en leur disant : « Je ne veux pas que vous vous serviez de ces objets comme d'une parure, mais que vous les fassiez vendre pour subvenir à vos besoins, et que vous travailliez selon vos forces, car il est écrit : Que celui qui ne travaille point ne mange point¹. » Une pauvre vieille femme à qui la duchesse avait donné des chemises, des souliers et un manteau, en eut un tel saisissement de joie, qu'après s'être écriée qu'elle n'avait jamais de sa vie éprouvé un tel bonheur, elle tomba par terre comme une morte. La bonne Élisabeth tout effrayée s'empressa de la relever et se reprocha comme un péché d'avoir compromis par son imprudence la vie de cette femme².

Nous avons visité avec un tendre respect et un soin scrupuleux les lieux qui furent le théâtre d'une charité si inépuisable, d'un dévouement si céleste. Nous avons suivi tous ces sentiers escarpés que foulait le pied de l'infatigable amie des pauvres; long-temps nous avons promené nos regards sur le magnifique paysage que l'on contemple du haut de la Wartbourg, en songeant que les yeux bénis d'Élisabeth avaient aussi, pendant la plus grande partie de sa vie, contemplé cette vaste étendue de pays et l'avaient embrassé tout entier d'un seul regard de cet amour qui n'a ni sa source ni sa récompense sur la terre. Hélas ! les monumens fondés par la royale aumônière ont tous péri ; le peuple l'a oubliée en même temps que la foi de ses pères ; quelques noms seuls ont résisté et conservent pour le pèlerin catholique la trace de la sainte bien-aimée. Au château même de la Wartbourg, le souvenir de Luther³, de l'orgueil révolté et victorieux, a détrôné celui de l'humilité et de la charité d'Élisabeth ; dans l'antique chapelle où elle a si souvent prié, c'est la chaire du superbe hérésiarque que l'on montre aux voyageurs. Mais le site de cet hôpital qu'elle avait élevé à la porte de sa résidence

¹ Nolo quod his ad voluptatem, sed vendendo ad vestram utamini necessitatem et pro viribus justis laboribus insistatis : scriptum est enim : qui non laborat non manducet. Dict. iv. Anc. l. c.

² Theod. l. c.

³ Il y fut retenu secrètement par l'électeur de Saxe, son protecteur, à son retour de la diète de Worms, pour le mettre à l'abri de la sentence prononcée contre lui. Il nommait modestement cette retraite son île de Pathmos.

ducale, comme pour ne jamais perdre de vue le comble des misères humaines au milieu des splendeurs de son rang, ce site modeste et caché lui a été laissé et a conservé son nom. Cent ans après sa mort, en 1331, l'hôpital fut remplacé par un couvent de Franciscains fondé en son honneur par le landgrave Frédéric le Sérieux. A la réformation il fut supprimé, alors que dix-sept autres couvens et églises, dans la seule ville d'Eisenach, furent ruinés et pillés en un seul jour, et que les moines et les prêtres s'en allèrent deux à deux en chantant le *Te Deum* au milieu des huées de la populace¹. Le monument de la bienfaitrice du pays ne fut pas plus respecté que les autres, et les pierres en furent employées à réparer les fortifications du château. Mais il y est resté une fontaine, une source d'eau pure et fraîche qui s'écoule dans un simple bassin de pierre voûté, sans ornement quelconque, si ce n'est les fleurs nombreuses et l'herbe verdoyante qui l'entourent. C'était là où la duchesse lavait elle-même le linge des pauvres², et cela s'appelle encore la *Fontaine d'Élisabeth*. Tout autour se trouve une plantation touffue qui cache ce lieu à la plupart des passans, et quelques faibles débris d'un mur d'enceinte; c'est ce que le peuple a nommé le *jardin d'Élisabeth*.

Plus loin, à l'orient, au bas de la montagne que domine la Wartbourg, et entre cette montagne et l'ancienne Chartreuse consacrée à la sainte en 1394³, on voit se déployer une vallée charmante arrosée par un paisible ruisseau qui coule au milieu de prairies pleines de roses et de lis; les flancs en sont ombragés par de vénérables chênes, débris des antiques forêts de la Germanie. Dans un de ses détours, cette vallée forme une gorge secrète et solitaire où s'élève une pauvre chaumière qui était autrefois une chapelle. C'était là qu'Élisabeth donnait rendez-vous à ses pauvres, les amis de Dieu et les siens;

¹ En 1524. Voyez la touchante description qu'en fait l'historien protestant : *Be-richt von der stadt Eisenach*. P. 189 et 229.

² Ou, selon quelques uns, les pauvres eux-mêmes. Limperg, *das im Jahr 1702 lebende und schwebende Eisenach*, p. 220.

³ Cette chartreuse, qui portait le nom d'Élisabethenhaus, a aussi été complètement rasée. Il n'en reste qu'une seule pierre, qui est un tombeau. Le site est occupé aujourd'hui par la maison de correction et le jardin botanique.

c'était là qu'elle descendait, tendre, ingénieuse et infatigable, par des sentiers cachés, à travers les bois, chargée de vivres et d'autres secours, pour leur éviter la montée pénible du château, et aussi pour échapper aux regards des autres hommes. Cette gorge solitaire s'appelle encore aujourd'hui le *Champ des Lis*, cette humble chaumière, le *Repos des pauvres*¹, et toute la vallée portait naguère encore le doux nom de *Vallée d'Élisabeth*.

¹ *Elisabethenthal, Liliengrund, Armenruh*, Thon. Schloss Wartburg, et renommemens pris sur les lieux en juin 1854.

Aujourd'hui la vallée a été débaptisée et s'appelle Marienthal, en l'honneur d'une grande-duchesse de Saxe-Weimar.

Chapitre xiv.

Comment le duc Louis revint auprès de sa femme, et comment il rendit bonne justice à ses chers moines de Reynhartsbrunn.

Confidit in ea cor viri sui.

PROV. XXXI. 11.

In tribus placitum est spiritui meo... concordia fratrum, et amor proximorum, et vir et mulier bene sibi consentientes.

ECCLEI. XXV. 1. 2.

Cependant le duc Louis, informé sans doute des maux qui affligeaient son pays, demanda congé à l'empereur pour retourner chez lui et l'obtint. Il partit le 22 juin 1226 et s'en vint coucher à Crémone, la veille de la Saint-Jean, comme on allumait des feux sur toutes les hauteurs¹. Après avoir heureusement franchi les Alpes, il vint prendre gîte chez un prince que les historiens ne nomment pas, mais qui était son proche parent et son ami². Il y fut reçu avec empressement et magnificence; et après un festin abondant, embelli par la musique et le chant, on le conduisit à sa chambre à coucher, où le prince, curieux d'éprouver la vertu de son hôte, avait fait placer une jeune femme d'une grande beauté³. Mais le jeune duc dit aussitôt

¹ Berthold. MS.

² Cujusdam principis sui consanguinei proximi. Theod. VII. 8. Rothe, p. 1715. — C'était probablement un duc de Bavière de

la maison de sa mère.

³ Ein allzen subirlichis jungis wibichin. Rothe. — Muliercula quædam lecto ejus ab impudicis injecta est. Theod. I. c.

à son fidèle échanton, le sire de Varila : « Éloigne tranquillement
 « cette jeune femme et donne-lui un marc d'argent pour s'acheter
 « un manteau neuf, afin que le besoin ne la fasse plus s'exposer au
 « péché. Je te dis en toute sincérité que quand même l'adultère ne
 « serait pas un péché contre Dieu ni un scandale aux yeux de mes
 « frères, moi je n'y songerais jamais, uniquement par amour de
 « ma chère Élisabeth, et pour ne pas la contrister ou troubler son
 « âme ¹. » Le lendemain matin, comme le prince commençait à
 plaisanter à ce sujet, Louis lui répondit : « Sachez, mon cousin,
 « que pour avoir l'empire romain tout entier, je ne commettrais pas
 « un tel péché ². » Puis ayant continué sa route, il arriva le 2 juillet
 à Augsbourg, où il resta quinze jours pour recommander la cause
 du jeune Henri, fils de l'empereur, auprès du duc de Bavière, et
 pour obtenir de lui qu'il consentît à recevoir ce jeune prince à sa
 cour. Ayant réussi dans cette négociation, il repartit pour sa Thu-
 ringe, et passa le Mein à Schweinfurt, où il fut reçu avec de grands
 honneurs par la bourgeoisie; mais après souper on vint l'avertir que
 le comte Poppon de Henneberg, son plus mortel ennemi, projetait
 de l'attaquer et de le surprendre pendant la nuit. Pour éviter ce dan-
 ger, il repartit aussitôt, voyagea toute la nuit et arriva à la Wart-
 bourg le lendemain, qui était un vendredi, vers l'heure de None ³.

Cependant la nouvelle de l'approche du prince bien aimé avait ré-
 pandu dans toute la Thuringe une immense joie. Tous ces pauvres
 affamés voyaient dans le retour de leur père et de leur généreux
 protecteur comme le signal de la fin de leurs maux. Sa mère, ses
 jeunes frères se réjouirent aussi vivement, mais la joie d'Élisabeth
 surpassait celle de tous les autres ⁴. C'était la première absence pro-
 longée qu'avait faite cet époux qui lui était si cher, et qui seul la
 comprenait et sympathisait avec tous les élans de son âme vers Dieu

¹ Das sy einen nuwin rag mede ge-
 kouffe, und sich furbass vor den sun-
 den hüt..... Ich spreche das zeu dir in
 ganzer warheit, were, etc., noch so wolde
 ich es myner liebîn Elsebethin zeuliebe
 lassin, etc. Rothe, l. c. — Passional, f. 58.

² Passional, f. 60.

³ Berthold, MS. f. 63.

⁴ Exultavit tota terra, principem suum
 cum inestimabili gaudio suscipiens læta-
 bunda. Gaudebat præcipue mater et fra-
 tres, sed jucundabatur domina Elisabeth
 super omnes. Theod. III. 11. D'après Ber-
 thold, MS.

et une vie meilleure. Elle seule aussi, avec ce merveilleux instinct que Dieu donne aux âmes saintes, avait sondé toute la richesse de l'âme de son époux, tandis que le reste des hommes lui attribuait toujours des sentimens et des passions semblables à celles des autres princes de son temps. Les principaux officiers de la maison ducale, et notamment le sénéchal et le maréchal, craignant la colère de leur seigneur quand il apprendrait l'emploi qui avait été fait de ses trésors et de ses provisions, allèrent au devant de lui et lui dénoncèrent les folles largesses de la duchesse, en lui racontant comment elle avait vidé tous les greniers de la Wartbourg et dissipé tout l'argent qu'il avait laissé à leur garde, malgré tous leurs efforts ¹. Ces plaintes, dans un pareil moment, ne firent qu'irriter le duc qui leur répondit : « Ma chère femme se porte-t-elle bien? Voilà tout ce que je veux savoir; que m'importe le reste! » Puis il ajouta : « Je veux que vous laissez ma bonne petite Élisabeth faire autant d'aumônes qu'il lui plaît, et que vous l'aidiez plutôt que de la contrarier; laissez-lui donner tout ce qu'elle veut pour Dieu, pourvu seulement qu'elle me laisse Eisenach, la Wartbourg et Naumbourg. Dieu nous rendra tout le reste quand il le trouvera bon. Ce n'est pas l'aumône qui nous ruinera jamais ². » Et aussitôt il se hâta d'aller rejoindre sa chère Élisabeth. Quand elle le revit, sa joie ne connut plus de bornes; elle se jeta dans ses bras et le baisa mille fois de bouche et de cœur ³. « Chère sœur, » lui dit-il aussitôt, tandis qu'il la tenait embrassée, « que sont devenus les pauvres gens pendant cette mauvaise année? » Elle répondit doucement : « J'ai donné à Dieu ce qui était à lui, et Dieu nous a gardé ce qui est à toi et à moi ⁴. »

¹ Die schësser und Haus Marschalk. Winkelmann, p. 260. — MS. Darmst. — Vita Rhyt. § 22.

² Des verdross den Herrn zu hören und sprach : « Ist nun mein lieb frau gesundt so wird mir nichts. » Passional, f. 60. Lasset mein liebes Elisabethlein geben wem, wan und was sie geben wil... Winkelmann, 260. — Sinite, inquit piissimus, eam benefacere et quæcumque vult pro Deo dare, Warburg tantum et Nevenburg

meæ ditioni servate. Theod. l. c. — Vita Rhyt., § 22. Kochem, p. 315.

³ Sy kusste in mit herzin unde mit munde mehr danne tusend stunde. Berthold, MS, p. 66, témoin oculaire.

⁴ Er umbfieng sie gar freuntlich und sprach: Lieb schwester waz soll dein arm gesind leben daz hert jar. Do antwort sie: Ich hab Got geben daz sein ist, das dein und das mein hat uns Got behalten. Passional, l. c.

Une tradition ajoute que, comme le duc se promenait en long et en large avec elle dans sa grande salle, il vit entrer le blé de toutes parts, sous les portes, tellement qu'on marchait dessus. Ayant demandé au sénéchal d'aller voir d'où cela venait, celui-ci répondit que les coffres étaient tellement pleins de blé, que le grain en débordait et ruisselait sur le plancher. Alors il remercia Dieu avec sa femme¹. Puis le sire de Varila raconta à la duchesse ce qui s'était passé chez le prince où la fidélité de son époux avait été mise à l'épreuve ; et aussitôt elle se mit à genoux et dit : « Seigneur, je ne suis pas digne d'avoir un si bon mari ; mais aidez-nous tous deux à observer la sainteté du mariage, afin que nous puissions vivre éternellement ensemble auprès de vous². »

A peine revenu dans ses foyers, ce noble et pieux prince recommença à s'occuper des intérêts de ses sujets. Pendant qu'il veillait avec prudence et intelligence aux importantes négociations que l'empereur lui avait confiées, malgré son extrême jeunesse, il avait toujours l'épée à la main pour défendre les moines et les pauvres. Ainsi tout en servant de médiateur entre l'empereur et le roi Ottocar de Bohême, et en traitant du mariage de la fille de ce souverain avec le jeune roi des Romains Henri, il se mit à parcourir ses états pour découvrir et réparer tous les dommages qui avaient pu être commis envers le pauvre peuple pendant son absence³. Plusieurs chevaliers de l'Osterland, qui avaient opprimé leurs vassaux et troublé la sécurité publique, prirent la fuite en apprenant son arrivée ; il fit occuper leurs châteaux, et fit détruire de fond en comble ceux de Sultz et de Kalbenrück⁴.

Il alla aussi le plus tôt possible visiter son cher couvent de Reinhartsbrunn. L'abbé se plaignit à lui de ce qu'un seigneur voisin, celui de Saltza, avait profité de son absence pour usurper un terrain appartenant aux religieux, sur la montagne dite Aldenberg, qui domine la vallée où le monastère est situé, et qu'il y avait bâti un réduit

¹ Passional, f. 60.

² Ibid. 58.

³ Rothe, p. 1701. Adam Ursinus, p. 1286.

⁴ Berthold, MS. Ce chapelain, qui évi-

demment accompagna son seigneur dans toutes ses expéditions, nous en a laissé un récit détaillé.

fortifié¹, d'où il vexait continuellement les religieux et leurs sujets. Ce fut un samedi soir que le landgrave arriva et qu'il entendit cette plainte. Il fit aussitôt écrire au bailli de la Wartbourg et à celui d'Eisenach qu'ils eussent à venir le trouver au couvent le lendemain matin avant le jour, avec leurs hommes d'armes et des échelles pour escalader. Le dimanche, dès l'aube, il entendit une messe basse, dit à l'abbé de ne pas faire porter la croix, ni chanter la grand'messe jusqu'à son retour, puis monta à cheval et alla au devant de ses soldats qu'il conduisit sur-le-champ à l'attaque du château. La surprise fut complète; les murailles furent escaladées, et le sire de Saltza lui-même fait prisonnier. Le duc le fit enchaîner et mener à pied à l'abbaye; à peine arrivé, il fit sortir la croix et se mit à la suite de la procession habituelle de la messe, tandis que le chevalier usurpateur et ses soldats étaient conduits enchaînés devant la croix. Le chantre entonna le verset: *Domine, tu humiliasti sicut vulneratum superbum*; et tous les religieux répondirent: *In brachio virtutis tuæ dispersisti inimicos tuos*². Après la messe, le duc fit jurer au sire de Saltza qu'il renoncerait à toute entreprise ultérieure contre le monastère, et puis le relâcha après avoir donné l'ordre de raser immédiatement le château qui avait été pris le matin³.

Le bon prince redoutait par dessus tout d'être à charge au monastère; il y avait établi une cuisine et une cave spéciales pour l'usage de sa maison pendant le temps qu'il y passait, et il y laissait toujours en s'en allant des restes si considérables, que le couvent entier y trouvait de quoi se nourrir pendant trois jours⁴. Mais le dimanche de l'expédition contre le sire de Saltza, l'abbé le pria de prendre son repas avec lui et lui donna un riche et abondant festin. En se levant de table, le duc prit à part son trésorier et lui ordonna de payer tout largement. Le trésorier alla trouver les moines et voulut leur donner cet argent, mais ils refusèrent opiniâtrément de le prendre, comme

¹ En bergfred. Rothe, 1712.

² Ps. LXXXVIII. 10.

³ Berthold, Vie, MS. p. 75. Rothe, p. 1712.

⁴ Habuit etiam pro suis coquinam et cel-

lerarium speciale, non passus servorum Dei officinas suis rebus vel servitiis occupari..... quin imo de residuo conventus etiam per triduum pasceretur. Theod. III. 6.

il convient à des religieux bien nés, dit l'aumônier qui nous a laissé le récit de cette scène. « Cher seigneur trésorier, » dirent-ils, « tout ce que nous pouvons faire, pauvres moines que nous sommes, est à la disposition de notre bon seigneur, et non seulement aujourd'hui, mais toutes les fois qu'il le désirera ; nous ne voulons pas de son argent ¹. » Le trésorier n'insista pas et partit avec le duc ; mais celui-ci, à moitié chemin d'Eisenach, se retourna vers lui et lui demanda s'il avait bien exécuté ses ordres. Le trésorier raconta ce qui s'était passé ; à quoi le duc vivement irrité répondit : « Puisque tu n'as pas voulu payer de mon argent ce que j'ai dépensé, tu le paieras du tien. » Et le pauvre homme fut obligé de retourner à Reinhartsbrunn et de payer de sa propre bourse jusqu'au dernier liard ².

Peu de temps après, l'abbé de ce même monastère fit savoir au duc que *certaines honorables gens* ³ de Franconie lui avaient enlevé une barrique de vin et six chevaux. Le duc leur écrivit pour les sommer de restituer sans délai le bien volé ; et comme ils n'eurent aucun égard à sa réclamation, il entra aussitôt en Franconie à la tête d'une armée, ravagea les biens des coupables et les obligea de venir nu-pieds, en chemise et une corde au cou, faire amende honorable au couvent. Il les relâcha ensuite, mais après qu'ils se furent engagés à envoyer au couvent une grande quantité de bon vin et plusieurs bons chevaux.

A peu près vers cette époque, il y eut une grande cour ou assemblée de princes à Merseburg, où se réunirent la plupart des seigneurs de Misnie, de Saxe, et de la Marche Brandebourgeoise. Ceux de Hesse et de Thuringe s'y rendirent aussi, guidés par l'exemple de leur duc Louis qui y mena son Élisabeth accompagnée d'une cour nombreuse. Un trait qui peint bien les mœurs de l'époque signala cette réunion. Un chevalier thuringien, très renommé par sa valeur et sa piété, le sire Gauthier de Settelstædt, ami et officier de la maison du duc

¹ Also geistlichen leute wolgeboren... Liebe er kammermeister, was eben vermogin wir arme klosterbruder... Berthold, MS. p. 75.

² Bis uf den understem pfennig. Ibid.

³ Etlzliche erbar luthe uz Frankenlande. Rothe, p. 1713.

Louis, y suivit son suzerain; il conduisait avec lui une demoiselle d'une grande beauté, montée sur un destrier superbe, et avec un bon faucon sur le poing. Le long de la route, il s'arrêtait de trois en trois milles pour jouter contre tout venant, à condition que s'il était désarçonné, son adversaire victorieux lui enleverait son armure et ses équipages, le palefroi et le faucon de la demoiselle, et que la demoiselle elle-même serait obligée de se racheter moyennant un anneau d'or. Si au contraire le sire Gauthier avait le dessus, c'était le vaincu qui devait offrir à la demoiselle un anneau d'or. Il y eut de grandes contestations entre les chevaliers, à chaque halte du sire de Settelstædt, pour savoir qui aurait l'honneur de jouter avec lui; il fallut, pour les mettre d'accord, qu'il désignât chaque fois lui-même celui d'entre les concurrens qui devait engager le combat. Il fit ainsi le voyage de Merseburg et de retour sans être jamais vaincu; et en revenant en Thuringe, sa demoiselle avait à chaque doigt de ses deux mains un anneau payé par un chevalier vaincu ¹. Le sire Gauthier fit hommage des dix anneaux aux dames et aux filles d'honneur de la duchesse Élisabeth, ce qui les réjouit fort; et toutes, ainsi que leur maîtresse, le remercièrent avec chaleur de sa générosité ².

¹ Und sie brachte also manch fingerleyn, Frauen und Junckfrawen, die mitt S. Elisabeth waren, und hatten davon grosse froligkeyt, und danketen den frommen
als manchen finger sie an beyden henden hatte. Adam Ursin. p. 1287.

² Und teylete da die fingerlein unter die Ritter, etc. Ibid.

Chapitre xv.

Comment le bon duc Louis se croisa, et de la grande douleur avec laquelle il prit congé de ses amis, de sa famille et de la chère sainte Elisabeth¹.

Osculantes se alterutrum, flevērunt pariter.

I. REG. XX. 41.

**Quo abiit dilectus tuus, o pulcherrima mulierum?
Quo declinavit dilectus?**

CANT. V. 17.

Et vous aussi, apprenez à quitter, pour l'amour de Dieu, l'homme qui vous est nécessaire et l'ami qui vous est cher.

IMITATION, L. II. C. 9.

La Thuringe ne jouit pas long-temps de la présence de son souverain chéri après son retour d'Italie, et Élisabeth, qui avait vu revenir son époux auprès d'elle avec une joie si vive et si tendre, allait être bientôt condamnée à une séparation bien autrement longue et inquiétante. En effet, tout se préparait en Allemagne pour une croisade. L'empereur Frédéric II, cédant enfin aux sommations réitérées des souverains pontifes Honorius III et Grégoire IX, avait invité la noblesse et les fidèles de la chrétienté à se ranger sous la bannière

¹ Le duc Louis avait alors vingt-sept ans, et sainte Élisabeth en avait dix-neuf.

de la Croix et à le suivre en Terre Sainte, pour l'automne de l'année 1227. L'idée et le mot seul de croisade faisaient encore alors palpiter tous les cœurs et remuaient de fond en comble les nations entières. Ces grandes et saintes expéditions exerçaient sur les âmes un attrait si puissant, qu'aucun vaillant chevalier, aucun chrétien pieux et fervent, ne savait comment s'y dérober. Le souvenir des exploits presque fabuleux de Richard-Cœur-de-Lion, quarante ans plus tôt, vivait encore dans la mémoire de la chevalerie et dans celle du peuple. Le succès brillant et inespéré de la quatrième croisade avait ébloui l'Europe. On avait vu s'écrouler ce vieil empire de Byzance, qui n'avait jamais fait que trahir ou abandonner les chrétiens combattant pour la foi, mais qui occupait encore une place immense dans la vénération traditionnelle des peuples; et sur ses ruines s'était élevé en un jour un nouvel empire fondé par quelques seigneurs français et quelques marchands de Venise. C'était plus qu'il n'en fallait pour émouvoir et ébranler toutes les imaginations, à part même des inspirations de la foi. Mais celles-ci n'avaient encore rien perdu de leur force. Le treizième siècle tout entier a été pénétré d'un ardent désir de sauver le tombeau du Christ et de courber l'Orient devant la Croix; ce désir n'est mort qu'avec saint Louis. L'Allemagne, qui jusqu'alors n'avait pas toujours été la première à se lancer dans ces nobles dangers, se sentit subitement enflammée d'un enthousiasme qui s'est fait jour surtout dans les chants des nombreux poètes de cette époque. Walther von der Vogelweide, celui de tous qui a le mieux réfléchi les mœurs et les passions de son temps, et qui fit partie de cette croisade, a surtout compris et exprimé cet entraînement des âmes chrétiennes vers la terre que le sang du Christ avait arrosée. « Nous savons tous, » s'écrie-t-il avant de partir lui-même pour cette expédition, « comme cette noble et sainte terre est malheureuse, comme elle est abandonnée et solitaire! Pleure, Jérusalem, pleure! Comme on t'a oubliée! La vie se passe, la mort nous trouvera pécheurs. C'est dans les dangers et les épreuves que se gagne la grâce; allons guérir les plaies du Christ, allons briser les chaînes de son pays. O reine de toutes les femmes, laisse-nous voir ton secours! C'est là où ton fils fut assassiné! C'est

là où il s'est laissé baptiser, lui si pur, pour nous purifier; c'est là où il s'est laissé vendre pour nous racheter, lui si riche, pour nous si pauvres! c'est là où il a subi l'affreuse mort! Salut à vous! lance, croix, épines! Malheur à vous, Païens! Dieu veut venger par le bras des héros ses injures ¹!

Ce sont les mêmes émotions qui dictaient à la même époque au royal poète de Navarre, Thibaut de Champagne, quelques uns de ses plus beaux vers, alors qu'il s'adresse à ses chevaliers et leur dit : « Sachez-le bien, seigneurs, qui ne s'en ira pas en cette terre, où Dieu fut mort et vif, qui ne prendra pas la croix d'outre mer, n'entrera qu'à grand'peine en paradis. Tout homme qui garde en soi quelque pitié, quelque souvenir du haut Seigneur, doit chercher à le venger, à délivrer sa terre et son pays. Tous les vaillans bacheliers s'en iront; tous ceux qui aiment Dieu et l'honneur de ce monde, tous ceux qui veulent aller sagement à Dieu. Il ne restera que les morveux, les cendreaux (*ceux qui restent dans la cendre au coin du feu*). Qu'ils sont aveugles ceux qui ne donnent à Dieu, dans toute leur vie, aucun secours, et qui pour si peu perdent la gloire du monde! Dieu, qui s'est laissé mettre à mort pour nous sur la croix, nous dira au jour où tous viendront : Vous qui m'avez aidé à porter ma croix, vous irez là où sont les Anges; là, vous me verrez, moi et ma mère Marie : mais vous dont je n'eus jamais aucun service, descendez tous au fond des enfers. Douce dame, reine couronnée, priez pour nous, vierge bien heureuse, et alors rien ne pourra nous nuire ². »

De pareils sentimens ne pouvaient trouver nulle part plus d'écho

¹ Jérusalem, nu weine
Wie dîn vergezen ist!....
Bî swære ist gnâde funden.
Nâ heilent Kristes wunden,...
Kûngin ob allen frouwen.
Dîn kint wart dort verbouwen,...
Hie leit er den grimmen tût,
Er vil rîche ûhr uns vil armen...
Wol dir, sper, kruiz unde dorn!
Wê dir, heiden! etc., etc.

Walther von der Vogelweide. Ed. Lachman, p. 13, 77, 79.

² Ki a en soi pitié et ramembrance
Au haut seignor, doit querre sa venjance
Et delivrer sa terre et son païs...
Or s'en iront cil vaillant bacheler,
Ki aiment Dieu, et l'onour de cest mont,
Ki sagement voelent à Dieu aler,
Et li morveux, li cendreaux demourront :
Avugle sunt, de ce ne dout je mie,
Ki un secours ne font Dieu en sa vie,
Et por si pot pert la gloire del mont...
Diex se laissa por nos en crois pener,
Et nous dira au jour, où tuit venront,

que chez le duc Louis de Thuringe, dont le poète Walther avait été le vassal ; nul ne pouvait être plus porté que lui à suivre son empereur et ses frères d'armes au secours de la Terre Sainte. Son éclatant courage, l'ardeur de sa foi et de sa piété, tout ce qu'il y avait dans cette jeune âme de généreux, de fervent, de désintéressé, de chrétien en un mot, devait se réunir pour l'entraîner à prendre la croix, ou, comme on disait alors en Allemagne, à se parer de la *Fleur du Christ*¹. A ces motifs personnels venaient se joindre les nobles exemples qu'il trouvait dans ses souvenirs de famille. Le frère et le prédécesseur de son père, Louis-le-Pieux, avait accompagné Richard-Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste en Palestine, et s'y était couvert de gloire². Son beau-frère, le roi André de Hongrie, avait passé plusieurs années de sa vie, sous le ciel de l'Orient, à combattre les infidèles. C'eût été déroger à sa noblesse que de rester dans ses foyers ; aussi ne balançait-il pas long-temps. S'étant rencontré, dans une de ses courses, avec le vénérable évêque Conrad de Hildesheim, il lui confia son dessein, et ayant reçu son approbation, il fit vœu de s'adjoindre à l'expédition qui se préparait et prit la croix des mains de ce prélat.

Cependant, en revenant à la Wartbourg, il lui vint à l'esprit la pensée de la douleur et de la cruelle anxiété que sa bien aimée Élisabeth ressentirait en apprenant sa résolution ; et comme elle était d'ailleurs grosse de son quatrième enfant, il ne se sentit pas le courage de lui en parler. Il se décida à cacher son projet jusqu'au moment même de son départ, pour ne pas affliger d'avance celle qui l'aimait si ardemment et ne pas compromettre sa santé³ ; et au lieu d'attacher à découvert sur ses vêtemens la croix qu'il avait prise, il

¹ Vos, ki ma crois m'aidates à porter,

« Vos en irez là où li Angèle sont,

« Là me verrez, et ma mère Marie ;

« Et vos, par qui je n'oi onques aie,

« Descendez tuit en infer le parfout... »

Douce Dame, Roïne coronée ...

Proiez pour nos, Virge bien eürée,

Et puis après ne nos puit mescheoir.

Poésies du Roy de Navarre, chans. 54.

² Hartmann von der Aue. 1. 131.

² Un poème allemand très intéressant sur la croisade de ce prince se trouve dans l'histoire des croisades de Wilken, supplément n° II du t. IV.

³ Ne uxor quæ eum tenerrimo diligebat affectu, hoc aspiciens de futura ejus absentia anxia turbaretur. Theod. IV. l. c.... Wanne sy was schwanger. Berthold, MS. n° 74.

se borna à la porter secrètement sur lui, tant qu'il lui fut possible de ne point publier son prochain départ.

Mais un soir qu'il se trouvait seul avec la duchesse et qu'ils étaient assis tout à côté l'un de l'autre, dans un moment de cette tendre et intime familiarité qui régnait entre eux, Élisabeth s'avisa de détacher le ceinturon de son mari et se mit à fouiller dans l'aumônière qui y était attachée. Tout-à-coup elle en retira la croix que l'on fixait habituellement sur les habits des Croisés; à cette seule vue, elle comprit le malheur qui la menaçait, et saisie de douleur et d'effroi, elle tomba par terre sans connaissance ¹. Le duc désolé la releva et chercha à la rappeler à elle et à calmer sa douleur par les paroles les plus douces et les plus affectueuses; puis lui parla longuement en empruntant la voix de la religion et les expressions mêmes des saintes Écritures, qui ne la trouvaient jamais insensible ². « C'est pour l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ, » lui dit-il, « que je le fais; tu ne voudras pas m'empêcher de faire pour Dieu ce que je serais bien obligé de faire pour un prince temporel, pour l'empereur et l'empire, s'ils le voulaient ³. Après un long silence et beaucoup de larmes, elle lui dit : « Cher frère, si ce n'est pas malgré Dieu, reste avec moi. » Mais il lui répondit : « Chère sœur, permets-moi de partir, car c'est un vœu que j'ai fait à Dieu. » Alors, rentrée en elle-même, elle immola sa volonté à celle de Dieu et lui dit : « Contre le gré de Dieu, je ne veux pas te garder. Que Dieu t'accorde la grâce de faire en tout sa volonté; je lui ai fait le sacrifice de toi et de moi-même. Que sa bonté veille sur toi; que tout bonheur soit avec toi à jamais; ce sera ma prière de chaque instant. Pars donc au nom de Dieu ⁴. » Après un nou-

¹ Eyns abendis sie synen gœrtel begreif und begunste yn sunderlichen freundschaft yn syner taschen zu suchene.... Und erschrock dass sie recht niedersank. Berthold, MS. — Theod. l. c. — Kochem, etc.

² Der susse furst hub sie uf... Und trostete sy mit der heiligen schrift... Berthold, l. c.... Cujus mœstitiam suavissimus princeps divinis monitis et dictis dulcibus delinivit. Theod. l. c.

³ Rothe, p. 1716.

⁴ Lieber bruder seys nit wider Gott so helib bey mir... Liebe schwœster gunne mir daz ich hin far wann ich hab es gelobt.... Do gab sy iren willen in Gotes willen und sprach... Got gebe dir seinen willenn zu thun, ich habe dich und mich geopfert. In dem namen solt du reitten. Passional, f. 59. 60.

veau silence, ils parlèrent de l'enfant dont elle était enceinte, et ils résolurent tous deux de le consacrer à Dieu dès sa naissance. Dans le cas où ce serait un fils, ils convinrent qu'on le ferait entrer à l'abbaye de Ramersdorf; mais si c'était une fille, dans le monastère des Prémontrées d'Aldenburg près Wetzlar.

Le duc n'ayant plus de motif pour faire un secret de sa décision, la fit connaître à tous ses sujets. Il annonça en même temps que cette expédition aurait lieu entièrement à ses propres frais, et qu'il ne ferait aucune levée extraordinaire d'argent sur son peuple¹, heureux de pouvoir restituer ainsi au Seigneur une partie des bienfaits qu'il en avait reçus. Après avoir pourvu aux préparatifs militaires qu'exigeait son projet, il convoqua les États du pays à une assemblée solennelle qui se tint à Creutzburg. Il leur y exposa en détail son projet et prit avec eux les mesures nécessaires pour la bonne administration du pays en son absence. Il exhorta vivement les seigneurs à gouverner le peuple avec douceur et équité, et à faire régner la justice et la paix entre eux et leurs vassaux². Avant de quitter l'assemblée, il lui adressa les paroles suivantes, qu'il prononça d'une voix très douce³: « Chers et féaux frères d'armes, barons, sei-
« gneurs et nobles chevaliers, et vous, tout mon peuple fidèle, vous
« savez que du vivant de mon seigneur père, de pieuse mémoire,
« notre pays a eu des guerres cruelles et de longs troubles à subir.
« Vous savez tous combien mon seigneur père a enduré de peines,
« de traverses et de fatigues, pour se défendre contre les ennemis
« puissans qu'il s'était faits, et pour préserver ses états d'une entière
« ruine. Il y a réussi à force de courage et de générosité, et son nom
« est devenu redoutable à tous. Mais à moi, Dieu m'a accordé,
« comme à Salomon, fils de David, la paix et des jours tranquilles.

¹ Ut nullus exactione qualibet gravaretur, considerans quod de manu Domini omnia quæ habebat acceperat, etc. Theod. l. c.

² Diligenter hortabatur ut populum cum tranquillitate et æquitate regerent, ut ipsi cum subditis suis in pace et justitia remanerent. Theod. l. c.

³ Ce discours nous a été conservé par son aumônier Berthold, qui ne quitta pas le prince pendant les dernières années de sa vie. V. le MS. de Gotha.—Theod. et Winkelmann le donnent en l'abrégeant. Son authenticité ne peut être suspecte. On ne connaissait pas assez alors les classiques pour songer à imiter leurs harangues.

« Je ne vois autour de moi aucun voisin que j'aie à craindre, comme
 « aussi aucun d'eux n'a à redouter de ma part des violences illégitimes. Si j'ai eu quelques démêlés par le passé, je suis maintenant en paix avec tout le monde, grâce au Seigneur qui donne la
 « paix. Vous devez tous reconnaître ce bienfait et en remercier Dieu ;
 « quant à moi, par amour de ce Dieu qui m'a comblé de ses grâces,
 « pour lui en témoigner toute ma gratitude et pour le salut de mon
 « âme, je veux maintenant aller dans le pays d'Orient pour y consol-
 « ler la chère chrétienté qui y est opprimée, et pour la défendre
 « contre les ennemis du nom et du sang de Dieu¹. Je ferai cette
 « expédition lointaine à mes propres dépens et sans vous imposer à
 « vous, mes chers sujets, aucune charge nouvelle. Je recommande
 « à la protection du Très Haut ma bonne et bien aimée épouse, mes
 « petits enfans, mes chers frères, mes amis, mon peuple et mon
 « pays, tout ce que je quitte enfin de bon cœur pour l'honneur de
 « son saint nom. Je vous recommande fortement de garder la paix
 « entre vous pendant mon absence ; je veux surtout que les seigneurs
 « se conduisent chrétiennement envers mon pauvre peuple. Enfin,
 « je vous demande en grâce de prier beaucoup Dieu pour moi, pour
 « qu'il me défende de tout malheur pendant ce voyage et qu'il me
 « ramène sain et sauf au milieu de vous, si toutefois telle est sa très
 « clémente volonté, car avant tout, je me sou mets, moi et vous, et
 « tout ce que j'ai, à la volonté de sa divine majesté². » Dans ces
 touchantes paroles se révèlent à nous toutes les profondeurs de ce
 qu'on nommait alors le *Mystère de la Croisade*³, mystère de foi,
 de dévouement et d'amour, qui sera toujours impénétrable pour les
 froides intelligences des siècles sans foi. En entendant cette harangue,

¹ Meine liebe getreuen, etc... Winkelmann, n° 262. — O commilitones, barones, magnati, etc... Christo concedente pacem... Ego autem pro caritate ejus et salute nostro. Theod. l. c. — Gott zu ehren, seiner lieben und unterdrückten Christenheit in den Morgenlaendern zu Trost und Rettung wider die Feinde seines namens und Bluts. Winkelmann. ex Berth.

² « Rogo igitur omnes vos ut oretis... Si suæ placuerit pietati quia super omnia, me et vos mihi subditos substerno suæ sincerissimæ pietatis majestati. » His auditis conturbati sunt nobiles et milites robustos obtinuit dolor... Theod. l. c.

³ Le Chronicon Halberst. nomme la croisade *mysterium*. Hurter, Hist. d'Innocent III, liv. vi, note 213.

si digne d'un prince chrétien, toute l'assemblée fut profondément émue; l'on vit les plus robustes chevaliers accablés de douleur; des pleurs et des soupirs nombreux exprimèrent l'anxiété que causait le départ du jeune et bien aimé souverain.

Le duc choisit ensuite avec une grande prudence les divers officiers qu'il voulait mettre à la tête de ses provinces, et désigna les magistrats de ses villes parmi les bourgeois les plus sages et les plus sûrs¹. Il mit ordre à toutes les affaires particulières de sa maison, et recommanda spécialement sa chère Élisabeth à la sollicitude de sa mère, de ses frères et de tous ses officiers. « Je sais bien, » lui dit alors le cellérier, « que madame la duchesse donnera tout ce qu'elle trouvera et qu'elle nous réduira à la misère². » A quoi Louis répondit que cela lui était égal et que Dieu saurait bien remplacer tout ce qu'elle donnerait.

Il alla aussi visiter tous les couvens d'Eisenach, même ceux de religieuses, leur demanda leur bénédiction, leur distribua de riches aumônes et se recommanda à leurs prières. Puis il partit d'Eisenach accompagné de sa femme, de sa mère, de ses enfans et de ses frères, et alla d'abord à Reinhartsbrunn, au monastère qu'il chérissait par dessus tous, et auquel il était attaché par les liens d'une dévotion spéciale et de la plus douce familiarité³. Après y avoir assisté à l'office, comme les moines sortaient du chœur à la fin des complies pour recevoir selon l'usage l'eau bénite, le bon prince se plaça à côté du prêtre qui aspergeait, et à mesure que chaque religieux passait, il l'embrassait affectueusement; il n'y eut pas jusqu'aux tout petits enfans de chœur qu'il ne soulevât dans ses bras pour imprimer sur leurs fronts innocens un baiser paternel⁴. Pénétrés de tant de bonté, les religieux fondirent en larmes, et pendant un temps on n'entendit que le bruit étouffé des sanglots et des soupirs

¹ Rothe, p. 1716.

² Ich weiss wol dass mein frauw allez daz hingibt daz sy hat und wirt uns bringen in grosse not... Passional, f. 60.

³ Sibi prædilectum monasterium, ad quod singulari devotione et familiari dul-

cedine ducebatur. Theod. l. c.

⁴ Tempore completorii... Benignus princeps astans et sacerdoti aspergenti, sigillatim senes cum junioribus saluta vit, pusillos quoque in ulnas suas accipiens impressit dulciter omnibus oris sui osculum. Ibid.

que leur arrachait la pensée de l'absence de leur protecteur ¹. Le duc se laissa gagner par l'émotion et versa lui-même des pleurs ; une sorte de pressentiment funèbre vint s'emparer de lui et il leur dit : « Ce n'est pas sans raison que vous pleurez, très chers amis ; car je sais que quand je serai parti, des loups rapaces fondront sur vous et que leur dent meurtrière vous tourmentera cruellement. Quand vous serez malheureux, appauvris, vous verrez que vous avez perdu en moi un défenseur et un souverain comme il s'en trouve peu. Mais je sais aussi pour sûr que le Très Haut, se souvenant de mon pèlerinage, vous ouvrira les entrailles de sa miséricorde, et je le lui demande maintenant et toujours de tout mon cœur ². » Puis il les quitta et eux le suivirent de leur pieuse affection et de leurs regards pleins de larmes ³.

Le duc, toujours accompagné de toute sa famille, se rendit de Reynhartsbrunn à Schmalkalde, où il avait donné rendez-vous aux chevaliers et autres qui allaient le suivre en Terre Sainte. C'était là où il devait prendre congé de ses proches, de sa femme, de tous ceux qu'il portait dans son cœur ⁴. Dès qu'il y fut arrivé, il prit à part son frère Henri et lui dit : « J'ai fait tout ce que je pouvais, avec l'aide de Dieu, pour marcher dans les voies du salut de mon âme, et je ne me souviens de rien qui puisse le compromettre, si ce n'est de n'avoir pas encore détruit, comme mon père déjà me l'avait ordonné, le château d'Eyterburg, qui a été construit au préjudice du couvent voisin. Je te supplie donc, très doux frère, de ne pas oublier de le renverser de fond en comble, dès que je serai parti ; cela profitera au salut de ton âme ⁵. »

Enfin le jour de la Nativité de saint Jean Baptiste, fixé pour le départ, étant arrivé, il fallut se séparer. Ce fut au milieu des chevaliers venus des extrémités de ses états, et du peuple qui se pres-

¹ Tum omnes tam grandi benignitatis exhibitione permoti in lacrimas proruperant uberrimas... Ibid.

² Quos lamentantes aspiciens lacrimatus est stansque juxta illos... Dixit : « Non incassum carissimi lugetis et fletis scio enim

quod post discessionem meam... Ibid.

³ Piis affectibus et lacrimosis aspectibus sequebantur. Ibid.

⁴ Præcordiales sibi. Ibid.

⁵ Vita Rhytm. § 24. Theod. l. c.

sait pour voir une dernière fois son prince chéri, que Louis dut s'arracher des bras de tous ceux qu'il aimait. Il commença par bénir affectueusement ses deux frères, qui pleuraient tous deux ¹; il leur recommanda avec ferveur sa mère, ses enfans et son Élisabeth. Ses petits enfans le tenaient par ses habits, l'embrassaient en pleurant et lui faisaient leurs adieux en langage enfantin : « Bon soir, « cher père, mille fois bonsoir, cher bon père ². » Il ne pouvait retenir ses pleurs en les embrassant; et quand il se retourna vers sa bien-aimée Élisabeth, les sanglots et les larmes étouffèrent tellement sa voix, qu'il ne sut lui rien dire ³. Alors l'entourant d'un de ses bras et sa mère de l'autre, il les tint ainsi toutes deux contre son cœur sans pouvoir parler, en les couvrant de ses baisers, et en versant d'abondantes larmes pendant plus d'une demi-heure ⁴. A la fin il dit : « Ma mère chérie, il faut que je te quitte; je te laisse au lieu de moi tes deux autres fils, Conrad et Henri; je te recommande ma femme, dont tu vois l'angoisse ⁵. » Mais ni la mère, ni l'épouse, ne voulaient se détacher de l'objet de leur amour, et le retenaient chacune de son côté. Ses frères et les autres chevaliers se pressaient confusément autour de ce groupe douloureux. Tous les cœurs étaient émus, tous les yeux humides, en voyant ce fils si pieux, cet époux si tendre et si fidèle, cherchant à se dérober aux derniers embrassemens des êtres qu'il aimait le plus au monde, pour aller servir Dieu au péril de sa vie. Le pauvre peuple mêlait sa douleur sincère et bruyante à celle des princes et des guerriers ⁶. Ce n'était

¹ Unde gebeinete da gar fruntlichin syne brudir beyde weynende. Rothe, 1716.

² Gutenacht lieber Vatter viel tausend Guternacht Herzguldener Vatter! Winkelm. ex Crolach. MS.

³ Darnach sine libin frauwin sente Elsebethin, der kunde er vor jamir kume zugerede. Rothe, l. c.

⁴ Und nam an itziglichen arm eine Und begunde also hitziglich zeweynen Das er nicht gesprechen konde Mehir dan bey einer halben stunde Und kuste sye dae alle beide.

Vita Rhyt. § 21.

⁵ Ich bevel dir ouch meine frawen Dy mag man elende schawenn.

Ibid.

⁶ Mater tenens filium, uxorque maritum In diversa pertrahunt et tenent invitum. Fratres cum militibus velut compeditum Stringunt....

Erat in exercitu maximus tumultus, Cum carorum cernerent alternari vultus; Flebant pariter senex et adultus, Turbæ cum militibus, cultus et incultus.

Theod. l. c. — Il y a beaucoup plus de détails encore dans le manuscrit de Darmstadt.

pas du reste la seule famille que déchirait la douleur de l'absence ; il y avait là , parmi la foule des croisés qui devaient accompagner le duc , bien des pères , des maris , des frères , qui pleuraient et luttaien t comme leur souverain pour s'arracher à leurs familles et à leurs amis . Chacun semblait avoir réservé pour ce lieu ce moment de cruelle épreuve . Les Thuringiens , les Hessois , les Saxons , y étaient tous réunis par leur affliction comme par l'objet de leur expédition . Tant de liens ne pouvaient être brisés sans un effort surnaturel ; l'on entendait de tous côtés des gémissemens et des sanglots , des bruits confus et sourds , qui se confondaient dans une angoisse commune ¹ .

Cependant plusieurs , plus maîtres de leurs cœurs , ou bien qui s'étaient plus tôt éloignés des leurs , ou enfin assez isolés dans la vie , pour n'avoir ni famille ni liens quelconques à briser , n'étaient dominés en ce moment solennel que par le caractère sacré de l'entreprise qu'ils allaient commencer . Ceux-ci , croisés et pèlerins , avant tout , pendant que les autres pleuraient et se lamentaient , entonnèrent des hymnes pour remercier Dieu qui daignait les faire combattre en l'honneur de son saint nom . Le son de ces cantiques d'actions de grâces allait se mêler aux cris de deuil et aux gémissemens qui retentissaient partout ; et ainsi se trouvaient réunis par un contraste sublime l'exaltation de la joie qu'inspirait l'amour du Seigneur , et l'épanchement des intimes douleurs que ce même amour savait braver et vaincre ² .

Quand le duc put enfin se dégager des embrassemens de sa mère , il se vit comme emprisonné par les chevaliers qui restaient et par ce pauvre peuple auquel il était , à juste titre , si cher ; chacun voulait le retenir , l'embrasser encore , lui prendre la main , ou au moins toucher ses vêtemens ; mais lui , étouffé par les larmes , ne répondait à personne ³ . Ce ne fut qu'après maint effort qu'il put se frayer un che-

¹ Tot honestos nobiles , tam diversas gentes
Cum Thuringis , Saxones illuc venientes
Ut videntes socios suos abscedentes...

Erat ibi tunc mœstitudo maxima , luctus
et planctus ingens , voces miserabiles , larga
lacrimorum effusio cum rugitu anxio et
clamore . Theod. ex Berthold. MS. — MS. de
Darmstadt.

² Erat nihilominus devota illic mens , et

vox grata benedictium Deum , etc. Ibid.
Gar minnesame liebe durch Godes liebe
scheident. Cod. Darmst.

³ Amico luctamine cuncti certavère ,
Quis eum diutiùs posset retinere.
Quidam collo brachiis , quidam inhærere
Vestibus , nec poterat cuiquam respondere.

Theod. l. c. — Vita Rhyt.

min vers l'endroit où l'attendait son coursier : s'étant jeté dessus, il se plaça au milieu des croisés, et partit en mêlant sa voix aux chants sacrés qu'ils répétaient en chœur ¹.

Sa bien-aimée Élisabeth était encore auprès de lui, car elle n'avait pu se résigner à recevoir ses adieux en même temps que tous les autres, et elle avait obtenu de pouvoir l'accompagner jusqu'à la frontière de Thuringe. Ils chevauchaient ainsi à côté l'un de l'autre, le cœur accablé de tristesse ². Ne sachant plus comment parler, la jeune duchesse ne faisait que soupirer ³. Arrivée à la frontière du pays, elle n'eut pas le courage de le quitter là, et fit encore une journée de route à ses côtés, puis une seconde, vaincue et entraînée par la douleur et l'amour ⁴. A la fin de cette seconde journée, elle déclara qu'elle ne savait pas si elle pourrait le quitter jamais, ou si plutôt elle n'irait pas avec lui jusqu'au bout ⁵. Cependant il lui fallut enfin céder; et cet amour divin, qui est fort comme la mort, vainquit dans ces deux tendres et nobles cœurs l'amour de la créature ⁶. Le sire de Varila, grand échanson, s'approcha du duc et lui dit : Mon « seigneur, il est temps; laissez partir madame la duchesse, il faut « bien que cela soit ⁷. » A ces mots les deux époux fondirent en larmes, et s'embrassèrent en palpitant, avec des sanglots et des gémissemens qui émurent tous les assistans ⁸. Cependant le sage sire de Varila insistait et cherchait à les séparer; mais ces deux âmes qui s'étaient si

¹ In nomine Domini ipsum cordibus et vocibus collaudantes. Ibid.

² Seine hertzliebste Elisabeth aber wollte keinen abschied von ihm nehmen.... Also ritten sie mit traurigem hertzen neben einander.... Kochem, p. 315. 16.—Sequebatur non a longe, sed a prope corde mestissimo mulier fidelissima principem dulcissimum, amantissimum conjugem... Theod. IV. 5.

³ Suften ufte si began
Si begab irz herzen nit.

MS. de Darmst.

⁴ Tunc reversuram vis amoris et separationis dolor retinuit, et ad iter unius diei progredi compulsi; sed nec ista sufficit progressio, processit adhuc discessionis

impatiens, diei alterius iter complens. Theod. l. c.

⁵ In obirschwenkliche liebe sy wuste nicht ob sy mit ime wolde addir ob sy wolde bliben. MS. de Berthold, témoin oculaire.

⁶ Rupit tamen moras affectionis fortis ut mors dilectio conditoris. Theod. ex Berth.

⁷ Gnädiger Herre is ist zeyt : lasset unsre gnädige frowe wedderkeren : es muss doch syn. Berth. MS. 80, témoin oculaire.

⁸ Quis gemitus, quæ suspiria, qui singultus, quæ lacrymæ, quis motus vel strepitus cordis, ubi tam importuna et vehemens scissio, etc. Theod. ex Berth.

tendrement et si intimement aimées, adhéraient l'une à l'autre avec une invincible force dans ce moment suprême. A la fin Louis se surmonta et donna le signal du départ. Il montra à la duchesse un anneau qu'il portait au doigt, et qui lui servait de cachet pour ses lettres secrètes : « Élisabeth, » lui dit-il, « ô la plus chère des sœurs !
 « regarde bien cet anneau que j'emporte avec moi, où est gravé,
 « sur un saphir, l'agneau de Dieu avec sa bannière : que ce soit à tes
 « yeux un signe sûr et certain pour tout ce qui me regarde. Celui qui
 « t'apportera cette bague, chère et fidèle sœur, et qui te racontera
 « que je suis en vie ou bien mort, crois à tout ce qu'il te dira ¹. »

Puis il ajouta : « Que le Seigneur te bénisse, chère petite Élisabeth, sœur bien-aimée, mon doux trésor, que le Seigneur très-fidèle garde ton âme et ton courage ; qu'il bénisse aussi l'enfant que tu portes sous ton cœur ; nous en ferons ce dont nous sommes convenus ensemble. Adieu ; souviens-toi toujours de notre vie commune, de notre tendre et saint amour ; ne m'oublie jamais dans aucune de tes prières ; adieu, je ne puis plus rester ². » Et il partit ³, et laissa sa bien-aimée entre les bras de ses dames ; elle le suivit longtemps de ses regards, puis, à demi morte, tout inondée de larmes, et au milieu des lamentations de ses compagnes, s'en retourna vers la Wartbourg, portant dans son cœur le pressentiment qu'elle ne le reverrait plus ⁴.

Revenue dans ses tristes foyers, elle se dépouilla sur-le-champ de

¹ Quo pro secreto sigillo utebatur. Theod. ex Berth.

² Elizabet du allerliebste schwester... getruwe schwester. Vita Rhyt. — Rothe ex Berth. — Selon le Passional et plusieurs auteurs, au lieu d'emporter l'anneau avec lui, il le donna à Elisabeth ; la pierre n'était pas un saphir, mais une hyacinthe qui avait la propriété de s'échapper de sa monture lorsqu'il arrivait un malheur à la personne qui l'avait donnée. Pass. f. 60. Happel, Concio II. p. 23. Theodoric est équivoque sur ce point.

³ Theod. l. c. — Vita Rhyt. 24. — Rothe, 1717. Herzliebste Elisabethlein, herzaller-

liebste Schwester, mein edler schatz.... bleibe eingedenk unsers ehelichen Lebens und herzlich gepflogenen Liebe... gesegne dich der getreue almaechtige Gott.... Crolachius, MS. apud Winkelm. p. 264.

⁴ Hæc dixit et abiit princeps a dilecta. Theod. l. c.

⁵ Nach langem Nachsehen... die halbtodte Fürstin... es andete sie er würde nicht wieder kommen... Kochem, 817. — Et cum ea redeuntium lamentationes puellarum. Theod. l. c. — Cette scène si touchante est représentée parmi les vieilles peintures sur bois de l'église de Marbourg avec beaucoup de naïveté et de grâce.

son costume royal, pour prendre, avec un trop juste désespoir, les habits de veuve qu'elle ne devait plus quitter ¹.

« Aujourd'hui, » dit un pieux franciscain qui a écrit la vie de sainte Élisabeth, au temps de Louis XIV, « aujourd'hui où on trouve si peu de véritable amitié entre les personnes mariées, entre celles même qui paraissent avoir de la piété, ... on s'étonnera peut-être de voir en une princesse si intérieure et si austère, tant d'attachement pour le prince son époux ². » Nous ne suivrons pas ce bon religieux dans la défense qu'il s'est cru obligé de faire de ce trait si prononcé de la vie d'Élisabeth. Nous pourrions dire d'elle, ce que disait saint Bernard de Marie : « Ne vous étonnez pas, mes chers frères, de ce que Marie a été nommée martyre par le cœur; pour s'en étonner, il faudrait oublier que saint Paul a regardé comme un des plus grands crimes des Gentils, qu'ils étaient sans affection ³. » Mais il nous suffit de constater, d'après les nombreux détails que nous avons rapportés, que de toutes les âmes que l'Église a couronnées de sa gloire, aucune

¹ Nous ne pouvons nous défendre de rapprocher de ces adieux si touchans ceux d'un autre Louis, saint Louis de France, partant vingt ans plus tard pour la même sainte destination, et dont M. P. Paris nous a révélé le récit admirable qu'on lit dans la chronique de Reims encore manuscrite : « Quand li rois ot atourné sa voie, si prist s'eskerpe et son bourdon à Notre Dame à Paris; et li canta sa messe li évesques. Et se mut de N. D. entre lui et la roïne et ses frères et lor femmes, deschaus et nus piés; et toutes les congrégations et li peuples de Paris les convoièrent jusques à S. Denis, en larmes et en plours. Et là, prist li rois congiet à eus et les renvoia à Paris, et plora assés au départir. — Mais la roïne, sa mère, demoura avec lui et le convoia trois jors, maleoit gré le roi, et li dist adont : « Bièle très douce mère, par celle foi que vous me devez, retournez dès ore mais. Je vous lais mes deus enfans en garde, Loéys, Philippe et Ysabel; et vous lais à garder le roiaume de France, et je sais de fi que il sera bien

gardés et bien gouvernés. » A dont, li dist la roïne en plorant : « Biaux très dous fils, coment porra li miens cuers endurer la départie de moi et de vous ? Certes, il sera plus dure que pierre sé il ne sent en deus moitiés. Car vous m'avez esté li mieudres fils qui onques fust a mère. » A cé mot chéi pasmée, et li rois la redrecha et l'en leva, et prist congiet à li en plorant; et la roïne se repasma et fut une grande pièce en pamisons; et quant ele fu revenue, si dist : Biaux tenres fius, jamais ne vous verrai; li cuers me le dist bien. » Et ele dist voir, car elle fut morte, avant qu'il revenist. » Chronique de Reims, ap. Le Romancero Français, p. 205.

² Le P. Archange, p. 169, 170.

³ Non miremini fratres, quod Maria martyr in anima fuisse dicatur. Miretur qui non meminerit se audivisse Paulum inter maxima gentium crimina memorantem, quod sine affectione fuissent. S. Bern. Serm. de 12 stellis.

n'a offert, à un tel point qu'Élisabeth, le type de l'*épouse*; aucune n'a réalisé au même degré qu'elle l'idée qu'on peut se faire d'un mariage vraiment chrétien; aucune n'a ainsi ennobli et sanctifié un amour humain, en le plaçant si haut dans un cœur tout inondé de l'amour de Dieu.

Ce n'était pas, du reste, un spectacle si rare dans ces temps de fortes et pures émotions, que cette union des affections légitimes de la terre avec la piété la plus fervente et la plus austère. Ce serait un doux et fécond travail, et nous nous le revendiquerons peut-être un jour, que de montrer combien, pendant les âges catholiques, les sentimens les plus tendres et les plus passionnés du cœur humain étaient en même temps sanctifiés et redoublés par la foi, et combien, en se ployant toujours devant la croix du Sauveur, l'amour même purement humain puisait d'exaltation et d'énergie dans cette victoire permanente de l'humilité chrétienne sur l'orgueil et l'égoïsme. Les sentimens, moins variés, moins étendus, moins raffinés peut-être qu'aujourd'hui, étaient alors bien autrement profonds; et lorsqu'une fois la religion leur avait apposé le sceau de son immortalité, il s'y manifestait on ne sait quelle force intime et merveilleuse, et une sorte d'ineffable transfiguration, où venaient se réunir à la fois le calme de la durée et la fraîcheur de l'innocence, toute l'énergie de la passion avec toute la pureté et la simplicité de la religion. Tous ceux qui connaissent les monumens historiques et littéraires du moyen âge, apprécieront la vérité de cette assertion. Aussi ce qui caractérise surtout la vie morale et intérieure de ces temps, c'est l'union inséparable des affections les plus ardentes et les plus vives avec leur consécration légitime; c'est d'y voir le devoir, l'obligation religieuse, devenir comme un élément essentiel des épanchemens passionnés du cœur. Ici encore, comme sous tant d'autres rapports, Élisabeth a été une personnification admirable et complète de son siècle. N'était-ce pas celui où saint Louis conservait, à travers toute sa vie, pour sa femme Marguerite, l'ingénieuse et passionnée tendresse de ses premières années¹; où ce grand roi et ce grand saint,

¹ V. Joinville, *passim*. — « Le grand saint Louis, » dit saint François de Sales, « également rigoureux à sa chair et tendre en l'amour de sa femme, fut presque blâmé

montrant l'anneau qu'il portait toujours, et où il avait fait graver ces trois mots : DIEU, FRANCE et MARGUERITE, disait avec une si délicate simplicité : *Hors cet anel n'ai point d'amour?* N'était-ce pas encore le siècle où Édouard I^{er} d'Angleterre élevait ces quinze croix admirables, dont les restes peuvent compter parmi les merveilles de l'art chrétien, aux lieux de repos du cercueil de sa bien-aimée épouse, la reine Éléonore, pendant son trajet de la ville où elle mourut à Westminster? C'est sans doute la plus touchante et la plus magnifique pompe funèbre qui fut jamais, mais était-ce trop pour la femme qui, vingt ans auparavant, était allée partager les dangers de la croisade avec son époux, avait sucé de ses propres lèvres le poison qu'un fer sarrasin avait infligé à Édouard, et lui avait ainsi sauvé la vie au péril de la sienne?

Mais chose vraiment remarquable, et qui n'a pas, que nous sachions, été justement appréciée jusqu'à présent, cette union se trouve aussi bien consacrée par la fiction que par la réalité, et les créations de l'imagination lui rendent un aussi éclatant hommage que les monumens de l'histoire. Toute la poésie contemporaine d'Élisabeth, ou antérieure à son époque, respire le même esprit. Ce ne fut que plus tard qu'un amour illégitime, ou même non consacré par l'Église, put intéresser¹. Jusqu'alors il semble qu'il fallait toujours, dans l'histoire de deux cœurs, le mariage ou au moins les fiançailles, pour autoriser les âmes catholiques à s'émouvoir au récit des poètes; l'amour et l'intérêt, bien loin de finir avec le mariage, comme dans les œuvres de l'imagination moderne, semblaient presque ne commencer qu'avec lui. La fidélité conjugale est en quelque sorte le pivot et le nerf de toute cette belle poésie. Les scènes les plus animées, les plus romanesques, sont celles qui se passent entre époux. Il n'était pas seulement ainsi dans les légendes² et les poèmes spéciale-

d'être abondant en telles caresses; bien qu'en vérité il méritât plutôt louange de savoir démettre son esprit martial et courageux à ces menus offices requis à la conservation de l'amour conjugal. » Introduction à la vie dévote, III^e partie, c. 58.

¹ Le *Tristan* est le premier grand poème du moyen âge, où l'intérêt roule sur une passion condamnée par la religion. Il ne devint populaire, surtout en Allemagne, que vers le milieu du XIII^e siècle.

² Telles sont, par exemple, la touchante

ment consacrés aux sujets religieux ; les œuvres en apparence purement chevaleresques et profanes portent la même empreinte de consécration du sentiment par le devoir. C'est seulement de la femme comme épouse fidèle et pieuse que ces poètes chevaliers traçaient l'apothéose dans ces vers si nombreux, où elle est presque divinisée, et où elle semble entrer en partage de la tendre vénération réservée à Marie ¹. Dans notre littérature nationale, le touchant et pudique amour de Roland et de sa fiancée Aude, dans le roman de Roncevaux ; l'admirable histoire des malheurs partagés par Gérard de Roussillon et sa femme, suffiraient pour donner une idée du parti que nos poètes ont su tirer de cette donnée toute chrétienne. En Allemagne, dans la patrie adoptive de notre Élisabeth, on peut dire qu'elle a été bien plus féconde et plus goûtée que partout ailleurs. On en voit l'exemple le plus brillant et le plus populaire dans les *Nibelungen*, dans Sigefroi et Criemhilde, ces époux si beaux de naïveté, de candeur et de dévouement. Cette étoile de pur amour, qui éclaire les plus belles traditions historiques du pays, comme celles de Henri le Lion, de Florentia, de Geneviève de Brabant, du comte Ulric, est encore le foyer lumineux des grands poèmes des cycles chevaleresques. Parseval est tellement absorbé par la vue de trois gouttes de sang sur la neige, qui lui rappellent le teint rose et blanc de sa femme, qu'il méprise la gloire et les combats pour les contempler. L'épouse de Lohengrin, toutes les fois que son mari s'éloigne d'elle, tombe en faiblesse et reste évanouie jusqu'à son retour. Dans le Titurel, quand deux fidèles époux se sont rejoints dans la mort, il sort de leur tombe commune deux belles vignes qui s'entrelacent et se soutiennent l'une l'autre. Doux et nobles symboles de ces saintes affections, qui ne donnaient à la terre que de charmantes fleurs, mais dont les racines et les fruits étaient ailleurs.

légende de S. Alexis, qui se trouve en allemand comme en italien ; celles aussi de sainte Nothburge de Souabe, de sainte Mathilde, et les épisodes de Faustinianus et de Crescentia dans le *Kaiser Chronik*, publié par M. Massmann.

¹ Voyez, par exemple, le poème du *Winsbeke*, dans Schilter, *Thesaurus antiquit. Germ.*, ceux de Henri Frauenlob, qui dut son nom à ses beaux chants en l'honneur des femmes, plusieurs poèmes manuscrits à Heidelberg, etc.

Chapitre xvj.

Comment le bon duc Louis mourut en route pour la Terre-Sainte.

Consummatus in brevi explevit tempora multa : placita enim erat Deo anima illius : propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum.

SAP. IV. 13. 14.

Louis retrouva bientôt, en perdant de vue sa triste et chère Élisabeth, la joyeuse et confiante énergie qui présidait à ces lointaines expéditions, et cette sainte allégresse que puise la foi dans le sentiment des sacrifices qu'elle s'impose et des victoires qu'elle remporte ¹.

Il menait avec lui l'élite de la chevalerie de ses états ; cinq comtes, Louis de Wartberg, Günther de Kefernburg, Meinhard de Muhlberg, Henri de Stolberg et Burkhard de Brandenburg ; son échançon, Rodolphe, sire de Varila ; son maréchal, Henri, sire d'Ebersberg ; son chambellan, Henri, sire de Fahnern ; son sénéchal, Hermann de Hosheim, et une foule d'autres barons et chevaliers ². Le nombre des fantassins qui le suivaient était petit, nous dit un chroniqueur, à cause de la grande distance qu'il y avait à parcourir. Cinq prêtres, parmi lesquels était son aumônier Berthold, qui a

¹ Perrexit Dominus exultans ut gigas ad currendam viam.... cum gaudio et iucunditate maxima. Theod. l. c.

² Leurs noms se trouvent, ainsi que tous ceux que nous venons de citer, dans Rothe, p. 1717. Voy. aussi Justi, p. 88, etc.

écrit la vie de Louis, étaient chargés de munir de messes, de confessions et d'autres secours spirituels, tous ces guerriers pendant leur expédition ¹.

Outre ces comtes et seigneurs, qui étaient tous vassaux immédiats du duc Louis, il était accompagné, en sa qualité de commandant en chef des croisés de toute l'Allemagne centrale, d'une foule d'autres chevaliers de Souabe, de Franconie et des bords du Rhin ². On remarque parmi eux le nom de ce comte Louis de Gleichen, si célèbre en Allemagne par ses aventures romanesques pendant cette croisade. Une tradition enracinée et appuyée par de nombreuses preuves scientifiques, raconte qu'ayant été fait prisonnier en Palestine, et transporté en Égypte, il fut délivré par la fille du Soudan, Melechsala, à condition qu'il l'épouserait, quoiqu'il eût laissé en Thuringe sa femme, née comtesse d'Orlamunde; il l'emmena avec lui à Rome, où il obtint, à ce qu'on prétend, l'autorisation du pape pour cette double union, et de là à son château de Gleichen, où les deux épouses vécurent dans la plus parfaite union ³.

Pourvu d'une si bonne compagnie, le duc prit route à travers la Franconie, la Souabe et la Bavière, franchit les Alpes du Tyrol; et passant par la Lombardie et la Toscane, alla rejoindre l'empereur en Apulie. La réunion eut lieu dans la ville de Troja, vers la fin d'août 1227. L'empereur y avait rassemblé une puissante armée: près de soixante mille hommes y campaient sous la bannière de la croix. Mais une épidémie s'était déjà déclarée au sein de ces troupes, et retardait leur embarquement. Cependant tout y était disposé: le landgrave eut une conférence secrète avec l'empereur dans l'île de Saint-André, pour y traiter en détail de la conduite de l'expédition;

¹ Fünff frome priester, dy synen hoff mit messin unde mit bichtin unde mit andern gotlichin und nottichin dingen vorstehin solden. Rothe, l. c.

² Justi, p. 88. Dilich, Hess. Chr. II. p. 151.

³ Cette histoire, déjà qualifiée dans une chronique du xv^e siècle comme *historiam nominatissimam comitis de Gleichen*, a été l'objet de nombreuses discussions entre les

savans et historiens allemands des deux derniers siècles qui ont tour à tour combattu ou affirmé la réalité de ce double mariage. On peut en voir l'énumération dans Justi, p. 92-94. Le tombeau de ce comte, couché entre ses deux femmes, se voit dans la cathédrale d'Erfurth. Les traditions de la chevalerie française attribuent le même trait à Gilles de Trazegnies.

car malgré sa jeunesse, aucun prince n'inspirait plus de confiance à son suzerain comme à ses inférieurs. Aussitôt après cette conférence, les deux princes s'embarquèrent à Brindes, ayant recommandé à Dieu leur trajet par des prières solennelles et d'autres cérémonies religieuses. Mais dès que le duc Louis eut mis le pied sur son navire, il se sentit saisi d'une fièvre froide ¹. Au bout de trois jours, l'empereur lui-même, ne pouvant supporter la mer, fit relâcher à Otrante ², où était l'impératrice ³. Le duc l'y suivit, quoiqu'une grande partie de ses hommes eussent continué leur route vers la Palestine. Il rendit visite à l'impératrice avec le respect accoutumé ; mais sa fièvre redoubla de violence, et il put à peine regagner son vaisseau, où il fut obligé de s'aliter ⁴. Le mal fit des progrès rapides, et bientôt il fallut renoncer à tout espoir de guérison ⁵. Le duc fut le premier à reconnaître la gravité de son état, dicta aussitôt son testament, et fit appeler le patriarche de Jérusalem pour lui porter les derniers sacremens. Ce prélat vint accompagné de l'évêque de Sainte-Croix, et lui administra l'extrême-onction. Puis s'étant confessé avec humilité et une grande contrition de ses péchés, il fit assembler autour de son lit ses chevaliers, et reçut en leur présence le pain des forts avec la plus fervente dévotion et l'expression de la foi la plus vive ⁶.

Il ne se trouve ni dans le récit de son aumônier, qui assistait à ses derniers instans, ni dans aucun des historiens qui les ont racontés depuis, un seul mot qui puisse nous faire croire que ce saint et preux chevalier ait éprouvé un seul regret en quittant la vie. Ni sa jeunesse, dont il emportait la fleur dans sa tombe, ni sa patrie, dont

¹ Vita Rhyt. 25.

² Il y tomba aussi malade, ou feignit de l'être, et licencia son armée; ce qui lui valut l'excommunication du pape Grégoire IX.

³ Yolande de Brienne, qui mourut peu après.

⁴ Ad navim reversus lecto decubuit. Theod. iv. 4.

⁶ Plusieurs historiens, Sigonius, de Reg.

Ital. t. 7. Platina. de Vit. Greg. IX. et Krantzius, lib. 7, disent que l'empereur fut véhémentement soupçonné d'avoir fait empoisonner le landgrave : mais on a peine à admettre un pareil soupçon, qui paraît tout-à-fait sans fondement, d'après l'alliance intime et confidentielle qui existait entre tous deux.

⁶ Rothe, p. 1717.

il mourait éloigné, ni le pouvoir dont il avait si noblement et si pleinement usé, ni ses proches, ni ses enfans, qu'il avait eu à peine le temps de connaître, ni même cette Élisabeth qu'il avait si fidèlement, si tendrement, si uniquement aimée, nul de tous ces biens ne paraît avoir enchaîné, même pour un instant, son âme avide du ciel. Au contraire, nous dit-on, il avait hâte de mourir; et le bonheur d'avoir trouvé le trépas sous la bannière du Christ, à son service, à sa solde pour ainsi dire ¹, après avoir sacrifié tout pour cela, le dominait exclusivement, et ne laissait de place dans son cœur à aucun souvenir, à aucun regret de la terre. Comme il n'avait vécu que pour Dieu et en Dieu, il lui sembla tout simple de mourir au premier moment voulu par Dieu, et au poste qui lui était assigné. Comme un docile et fidèle soldat, il reçut sans murmure le signal qui le rappelait avant la fin du combat. Celui qui avait versé tant de pleurs en quittant, pour un temps seulement, sa famille chérie; celui qui s'était arraché avec tant d'angoisse des bras d'une épouse qu'il pouvait espérer de bientôt revoir; n'a plus en ce moment de complète et irréparable séparation, ni un soupir ni une larme à lui donner. C'est qu'il avait bien pu gémir et pleurer d'être loin d'elle sur la terre; mais à la porte du ciel, cette chère image ne pouvait se présenter à lui qu'au sein des joies futures de l'éternité bienheureuse.

Il se borna à charger des chevaliers d'aller annoncer sa mort à sa famille et à son Elisabeth, en lui apportant la bague qu'il lui avait montrée, et certaines paroles qui ne nous ont pas été conservées. Il supplia aussi tous ses hommes qu'il voyait là, au nom de Dieu et de Notre-Dame, de penser à lui s'ils survivaient à leur sainte entreprise; de rapporter ses os en Thuringe, et de les enterrer à Reinhartsbrunn, où il avait choisi sa sépulture; comme aussi de ne jamais l'oublier dans leurs prières ². Quelque temps avant d'expirer, il vit une foule de colombes blanches qui remplissaient la chambre

¹ Uud starb als ein frommer Cristen
Der sein leben nicht wolt fristen,
Sondern durch Cristem verzeren...

In seynem dienst und an seynem soldt...
Vit. Rhyt. 23.

² Vit. Rhyt. 23.

et voltigeaient autour de son lit. « Voyez ! voyez ! » dit-il, « ces colombes plus blanches que la neige. » Les assistans crurent qu'il délirait ; un moment après il dit : « Il faut que je m'envole avec ces belles colombes. » En disant ces mots, il s'endormit dans le Seigneur, quittant ce pèlerinage mortel pour rentrer dans l'éternelle patrie, et prendre place parmi les chevaliers de Dieu ¹, le troisième jour après la Nativité de la Sainte Vierge ², ayant à peine accompli sa vingt-septième année.

Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, son aumônier Berthold vit les colombes dont il avait parlé qui s'envolaient vers l'orient ; il les suivit long-temps du regard, et ne s'étonna pas de ce que l'Esprit Saint, qui était descendu sur le Fils de Dieu sous la forme d'une colombe, eût envoyé des anges sous ce blanc vêtement, pour aller chercher et conduire au soleil de la justice éternelle cette jeune âme qui avait conservé dans son pèlerinage mortel l'innocence et la candeur d'une colombe ³. Son visage, déjà si beau pendant sa vie, parut puiser une beauté nouvelle au sein de la mort ; et l'on ne pouvait contempler sans admiration l'expression de foi satisfaite, de douce paix, de joie ineffable, qui se peignait sur ses joues pâles, avec cette placidité du trépas dont le charme est si profond et si pur ⁴.

Ce fut une affreuse douleur pour ceux qui l'avaient suivi si loin, de le voir mourir entre leurs bras dans tout l'éclat de la jeunesse et de la valeur, et de se trouver sans chef dans une expédition si péril-

¹ « Videtisne columbas has super nivem candidas ? » ipsum fantasias decipi putaverunt. Et ille post paululum iterum dixit eis : « Oportet me cum columbis istis splendidissimis evolare. » Quo dicto in pace obdormiens vir christianissimus pro Christi nomine exul et peregrinus, Christi cruce signatus a peregrinatione vitæ præsentis rediens ad patriam, ad dominum emigravit. Theod. l. c. — Do fur er zu den rittern Gottes. *Passional*, f. 61. — Dans les Heures françaises du moyen âge on appelle souvent les anges *chevaliers*, *amis de Dieu*.

² 11 septembre 1227.

³ Vidit easdem columbas ad orientem evolare, quas diurno intuitu sequebatur. Spiritus sanctus qui a, etc.... ipse in candidissimis columbis angelicos spiritus misit, qui columbinum innocentis viri spiritum deducerent, etc. Theod. ex Berth. l. c. — On connaît la belle légende de saint Polycarpe, qui fut brûlé vif ; son sang étouffa les flammes, et de ses cendres on vit sortir une colombe blanche qui s'envola vers le ciel. On vit de même une colombe sortir du bûcher de Jeanne d'Arc.

⁴ Berth. MS.

leuse. Elle fut encore plus vive pour ceux d'entre ses vassaux et frères d'armes qui l'avaient devancé, qui n'avaient pas eu le triste bonheur de veiller à ses derniers instans et de recevoir son dernier soupir, et à qui l'on alla annoncer en pleine mer la perte qu'ils avaient faite. Leurs cris de douleurs et leurs longs gémissemens fendirent les airs et retentirent sur les flots. « Las! cher seigneur, » disaient-ils, « las! bon chevalier, comment nous avez-vous laissés ainsi exilés sur une terre étrangère? Comment vous avons-nous perdu, vous la lumière de nos yeux, le chef de notre pèlerinage, l'espoir de notre retour! Malheur à nous ! »

Ils revinrent aussitôt sur leurs pas. De concert avec ceux qui étaient restés à terre, ils firent tous le serment solennel d'exécuter les dernières volontés de leur bien-aimé prince, s'ils échappaient eux-mêmes aux dangers de la croisade. En attendant, ils célébrèrent avec solennité ses obsèques, et ensevelirent soigneusement son corps. Puis ils se remirent en route pour accomplir leur vœu.

Factus est ploratus et ululatus multus, ut mare concussum tremere videbitur a vocibus plangentium clamore miserabili. O heu, inquit, Domine, heu inclyte, quomodo a te in terra aliena exules dere-

lictis sumus! Quomodo te amisimus, lumen oculorum nostrorum, duces peregrinationis nostræ, spem reversionis nostræ. Væ nobis! Theod. l. c.

Chapitre xvij.

Comment la chère sainte Elisabeth apprit la mort de son mari, et de sa grande angoisse et tribulation.

Quo mihi avulsus es ? quo mihi raptus è manibus,
homo unanimis, homo secundum cor meum ? amavimus
nos in vita : quomodo in morte sumus separati ?...
Omnino opus mortis, horrendum divortium. Quis
enim tam suavi vinculo mutui nostri non pepercisset
amoris, nisi totius suavitatis inimica mors ?

S. BERNARD, in cant. serm. 26.

Flebat igitur irremediabilibus lacrymis.

TOB. I. 4.

Les seigneurs que le duc Louis avait chargé en mourant d'aller annoncer sa mort en Thuringe, avaient un long et difficile voyage à accomplir ; et la funèbre nouvelle qu'ils avaient à rapporter dans leur patrie, n'était pas de nature à leur faire accélérer leur marche. Ils n'arrivèrent en Thuringe que l'hiver déjà commencé. La jeune duchesse avait pendant cet intervalle donné le jour à son quatrième enfant, Gertrude, et ne put voir les messagers lorsqu'ils arrivèrent. Ce fut donc à la duchesse mère et aux jeunes princes Conrad et Henri qu'ils apprirent la perte si cruelle et si inattendue qui les avait frappés. Au milieu de la consternation générale que cette nouvelle répandit dans la famille et le peuple de l'illustre défunt, des hommes pieux et prudens s'occupèrent de l'effet qu'elle pourrait produire

sur la jeune mère, veuve sans le savoir ¹. Sophie elle-même retrouva un cœur de mère pour celle que son fils avait tant aimée : elle donna les ordres les plus sévères pour que personne ne laissât soupçonner à sa belle-fille le malheur qui l'avait frappée, et prit toutes les précautions nécessaires pour que ces ordres fussent fidèlement exécutés ². Cependant le temps nécessaire s'étant écoulé depuis ses couches, il fallut bien apprendre à cette tendre et fidèle épouse le malheur dont Dieu l'avait frappée, et ce fut la duchesse Sophie qui se chargea de cette douloureuse mission ³. Accompagnée de plusieurs nobles et discrètes dames, elle alla trouver sa belle-fille dans son appartement. Élisabeth les reçut avec respect et affection, et les fit asseoir autour du lit de repos sur lequel elle était couchée, sans se douter le moins du monde de l'objet de leur visite ⁴. Quand elles eurent toutes pris place, la duchesse Sophie lui dit : « Prenez courage, ma fille bien-aimée, et ne vous laissez pas troubler par ce qui est arrivé à votre mari, mon fils, par la volonté de Dieu, à qui, comme vous savez, il s'était entièrement abandonné ⁵. » Élisabeth, voyant le calme de sa belle-mère qui lui disait ces mots sans pleurer, ne soupçonna pas toute l'étendue de son malheur, ets'imaginant que son mari avait été fait prisonnier, elle répondit : « Si mon frère est captif, avec l'aide de Dieu et de nos amis il sera bientôt racheté. Mon père, j'en suis sûr, viendra à notre secours, et je serai bientôt consolée ⁶. » Mais la duchesse Sophie reprit aussitôt : « O ma bien chère fille, soyez patiente, et prenez cette bague qu'il vous a envoyée; car, pour notre malheur, il est mort ⁷. » « Ah ! madame, » s'écria

¹ Providebat autem providentia piorum et discretorum... Theod. iv. 6.

² Vita Rhyt. § 26.

³ Selon une autre version, appuyée sur plusieurs chroniques, ce fut la pierre de la bague que le duc lui avait laissée, qui en sautant hors de l'anneau à l'heure même où Louis expirait, fit concevoir à Élisabeth la première notion de son malheur.

⁴ Assumtis quibusdam nobilibus et discretis matronis.... Reverenter ab ipsa et benigne suscepta est. Theod. l. c.

Und hette keine achtong uf den ding

Sy satzen sich zu ir umb ir bette...

Vita Rh. l. c.

⁵ Forti animo esto, filia mea dilecta.... Theod. — Rothe, 1713.

⁶ Umb das ire swiger....

One weynen ir das nicht konde gesage...

Vita Rhyt. l. c.

Si captivus detinetur frater meus, Dei et amicorum nostrorum adjutorio poterit liberari. Theod.

⁷ Biz geduldig, du allerlibiste tochtir,

la jeune duchesse, « que dites-vous? » « Il est mort, » répéta la mère ¹. A ces mots Élisabeth devint pâle, puis toute rouge; laissant tomber ses bras sur ses genoux et joignant ses mains avec violence ²; elle dit d'une voix étouffée : « Ah! Seigneur mon Dieu! Seigneur mon Dieu! voilà que le monde entier est mort pour moi, le monde et tout ce qu'il renferme de doux ³. » Puis, se levant éperdue, elle se mit à courir de toutes ses forces à travers les salles et les corridors du château, en criant : « Il est mort, mort, mort! » Elle ne s'arrêta que dans le réfectoire, où elle trouva devant elle un mur contre lequel elle resta collée et baignée de larmes. Elle était comme folle ⁴. La duchesse Sophie et les autres dames la suivirent, la détachèrent de la muraille qu'elle tenait embrassée, la firent asseoir, et essayèrent de la consoler. Mais aussitôt elle commença à pleurer et à sangloter avec violence, en prononçant des paroles entrecoupées : « Maintenant, » répétait-elle sans cesse, « maintenant j'ai tout perdu, ô mon bien-aimé frère, ô l'ami de mon cœur, ô mon bon et pieux mari, tu es donc mort, et tu m'as laissée dans la misère! Comment vivrai-je sans toi? Ah! pauvre veuve abandonnée, malheureuse femme que je suis! Que celui-là qui n'abandonne pas les veuves et les orphelins me console! O mon Dieu, consolez-moi! ô mon Jésus, fortifiez-moi dans ma faiblesse ⁵! »

und nim zu dir dis fingirlin, den her dir gesant had, wan her ist leidir gestorben...
Rothe, 1718.

¹ Ey, frowe mein was saget ir. C.Darmst.
Cui socrus « mortuus est. » Theod. l. c.

² Dae wurde sie bleich und darnach rodt
Dy arn fylen ir in den schos...

Vitâ Rhyt. l. c.

Connodatos digitos super genua mittens.
Theod. l. c.

³ Ach herre Gotte, herre Gott, sie sprach!... Vita Rhyt. — Mortuus est mihi mundus, et omne quod in mundo blanditur. Theod. l. c.

⁴ Repente surgens cum fletu celeri gressu longitudinem palatii cum impetu pertran-

siit. Extra se namque posita mente usque quaque percurrisset, nisi paries obstisset, cui adhæserat. Theod. ... Unde ging snellis gehins obir daz muez huez hene; und ted also ab sy nicht mer redelichkeit hette und sprach : *gestorbin, gestorbin, gestorbin*. Rothe, p. 1718.

⁵ Ach mir armen trostelosin wetwen, ach mir enelindin frowin, nu troste mich der, der wetwen und weisin mit synen gnadin nicht vorlessit. Rothe, l. c. O mein hertzallerliebster Bruder, ach mein lieber frommer mann, bist du dann gestorben... ach wie wille ich kennen leben ohne dein gegenwart... O mein Jesus staerke mich in meiner schwachheit. » Kochem, p. 318.

Cependant ses femmes vinrent la prendre et voulurent la conduire dans son appartement ; elle se laissa entraîner en chancelant, mais arrivée dans sa chambre, elle tomba la face contre terre sur le parquet ¹. Quand on l'eut relevée, elle recommença ses pleurs et ses lamentations. A son tour la duchesse Sophie s'abandonna à sa douleur de mère, et mêla ses larmes à celles de sa belle-fille, comme firent aussi les nobles dames et demoiselles qui assistaient à ce triste spectacle. A leur exemple, toute la maison ducal, toute la population de ce château de Wartbourg où Louis avait passé presque toute sa courte vie, se livra sans réserve à la douleur, qu'avaient retenue jusqu'alors les ménagemens dus à l'état de la pauvre veuve. Le spectacle de la profonde angoisse de celle-ci ajoutait encore à l'impression produite par l'irréparable perte du souverain bien-aimé ². Pendant huit jours, ce ne furent, dans cette résidence, que larmes, gémissemens et hurlemens de douleur ³. Mais ni cette abondante sympathie, ni aucun autre adoucissement, ne pouvaient calmer l'affliction d'Élisabeth : en vain cherchait-elle un remède à son désespoir. Et cependant il y avait auprès d'elle, dit son pieux historien, un consolateur tout puissant ⁴, l'Esprit saint, le père des veuves, des orphelins, des cœurs brisés, qui mesurait ses épreuves à sa force, et qui songeait à la combler de ses grâces, en mettant le sceau à sa douleur.

En effet, voilà cette chère Sainte, que nous avons vue dotée, dans une union vraiment chrétienne, du plus riche bonheur de cette vie, la voilà veuve à vingt ans ; voilà l'épouse aimante et tant aimée, condamnée désormais à l'épreuve souveraine de la solitude du cœur. Ce n'était point assez pour le divin Seigneur de son âme, de l'avoir initiée dès l'enfance aux traverses de la vie, à la calomnie et aux persécutions des méchans ; elle y avait conservé intacte sa tendre confiance en

¹ Kochem, p. 318.

² Fluebant oculi omnium et madebant lacrymis super interitu viri tam amabilis, et compassione relictæ uxoris tam miserabilis. Theod. l. c.

³ Alle gegenwärtige mussten weinen und heulen. Kochem, l. c.

Bey den gantzen acht tagen

Gehort ny auf das grosse clagen.

Vit. Rh. l. c.

⁴ Aderat tamen qui pupillum suscipit et viduarum consolator internus, Spiritus sanctus.... Theod. l. c.

lui. Ce n'était pas assez de l'avoir tentée par l'éclat des grandeurs royales, par les hommages flatteurs d'une brillante chevalerie, par les joies intimes et la pure félicité de sa vie conjugale : au milieu de tout ce bonheur, elle avait toujours placé au premier rang, dans son cœur, la pensée du ciel ; dans sa vie, le soulagement des misères de ses frères délaissés et souffrants. Tout cela ne suffit point encore aux exigences de l'amour divin : il faut de plus, qu'avant d'entrer en partage des joies célestes, celle qui a soulagé tant de misères devienne à son tour la plus misérable et la plus délaissée des créatures ; avant de voir s'ouvrir le trésor de la vie éternelle, il faut qu'elle meure chaque jour mille fois au monde et à tous les biens de la vie mondaine. Désormais, jusqu'au dernier jour de son existence, des orages sans fin vont assaillir cette frêle plante ; et, par une faveur merveilleuse, mais facilement intelligible aux amis de Dieu, au lieu de se briser ou de se ployer affaissée contre terre, la voilà qui se redresse, s'épanouit de toutes parts, pour recevoir la rosée du ciel, et reflleurir avec un éclat sans pareil. Si la perte d'un si tendre époux, si la ruine subite d'une union si sainte, a pu plonger pour un jour dans l'abîme du désespoir ce cœur prédestiné, bientôt de nouvelles et cruelles épreuves vont lui rendre toute sa force, tout son calme et son invincible ardeur. Si elle a succombé un instant, percée d'outré en outré par la blessure d'un amour mortel, bientôt relevée, elle enveloppera tout son cœur d'une chaîne d'amour céleste, qu'elle attachera au trône du Très Haut, et que rien ne pourra rompre ni relâcher. A mesure qu'elle approchera de la fin de sa carrière, l'exaltation de la victoire remplacera en quelque sorte dans elle le tranquille courage de ses luttes précédentes ; elle aura le pressentiment et l'instinct du triomphe.

Chapitre xviii.

Comment la chère sainte Elisabeth fut chassée de son château avec ses petits enfans, et réduite à une extrême misère ; et de la grande ingratitude et cruauté des hommes envers elle.

Paupercula, tempestate convulsa, absque ulla consolatione....

ISAÏ. LIV. II.

Egentes, angustiati, afflicti, quibus dignus non erat mundus....

HEBR. XI. 37. 58.

En commençant cette seconde partie de la vie d'Élisabeth avec sa vingtième année, nous ne pouvons nous défendre d'avertir le petit nombre de lecteurs qui nous auront suivis jusqu'ici, qu'ils vont voir disparaître désormais le peu d'attrait purement humain, de semblant romanesque, qu'ils ont peut-être trouvé dans ce qui précède. Ce ne sera plus une jeune et naïve épouse, cherchant à confondre dans l'innocente tendresse de son âme, le culte de son père céleste, avec les plus douces affections de la terre ; ce sera une pénitente livrée à toute l'exaltation de la vie ascétique, s'élançant hors des voies ouvertes à la piété commune des fidèles, déracinant de sa vie et brisant dans son cœur tout ce qui avait pu s'y placer à côté de Dieu ; ce sera la veuve chrétienne élevée à sa plus haute puissance, de plus en plus dépouillée d'elle-même, et arrivée enfin à

un degré d'abnégation et de mortification spirituelle qui répugne profondément à l'intelligence comme au cœur, tels que la nature nous les a donnés, et qui exige pour être goûté et compris, à la fois toute la force et tout l'abandon d'une foi sans mélange.

La compassion dont nous avons vu la jeune veuve entourée pendant les premiers momens de son deuil, ne devait être ni longue ni efficace. Peu de temps s'écoula avant que la persécution et l'ingratitude ne vinssent ajouter toute leur amertume à la douleur qui remplissait son cœur. Tandis que livrée tout entière à cette douleur, elle restait étrangère aux soins du gouvernement qui lui était dévolu par la mort de son mari et par la minorité de son fils, encore enfant, d'anciennes inimitiés se réveillèrent contre elle, et profitèrent de cette occasion favorable pour accabler celle qui venait d'être frappée d'en haut, et pour envenimer la blessure que Dieu lui avait infligée ¹. Le duc Louis avait, comme on l'a vu, deux frères puînés, Henri et Conrad; ces jeunes princes s'étaient laissé entourer d'hommes étrangers à tout sentiment de justice et d'honneur ². Ces conseillers iniques s'attachèrent surtout à séduire le landgrave Henri, dit Raspon, et à l'engager, au nom de ses propres intérêts, dans une lâche conspiration contre sa pieuse belle-sœur. Ils lui représentèrent que, conformément à l'antique loi du pays de Thuringe, la principauté tout entière devait rester indivisible entre les mains de l'aîné des princes de la famille souveraine, qui seul devait se marier; que si les puînés voulaient prendre femme, ils pouvaient tout au plus obtenir en apanage quelques domaines, et descendaient du rang de comte, en restant toujours vassaux de leur aîné; que par conséquent il était de la plus haute importance pour lui, Henri, de s'emparer immédiatement de l'autorité souveraine et des droits de l'aîné de la maison, en mettant de côté le fils du duc Louis ³, Hermann, et de se marier lui-même, pour que le pays restât à sa lignée. Ils n'osèrent, à ce qu'il paraît, lui conseiller d'attenter à la vie de l'héritier légitime, mais ils le pressèrent d'expulser la veuve de

¹ Percussam a Deo persecuti sunt, et super dolorem vulneris ejus addentes.... Theod. iv. 7. ex Psalm.

² Dei timoris et justitiæ, propriæ honestatis et disciplinæ obliti. Ib.

³ Vita Rhyt. § 27.

son frère avec tous ses enfans, y compris le petit Hermann, non seulement de la résidence souveraine de Wartbourg, mais aussi d'Eisenach et de toutes les autres possessions souveraines. Si par hasard, ajoutaient-ils, cet enfant vivait, il serait trop heureux, arrivé à l'âge d'homme, de recevoir de son oncle un ou deux châteaux pour tout apanage ¹. En attendant, il fallait se hâter de l'éloigner, et pour cela chasser sa mère, la prodigue et bigote Élisabeth ².

Le duc Henri eut le malheur de se laisser gagner par ces lâches conseils. La justice et l'honneur, dit le vieux poète, s'enfuirent de son cœur ³, et il déclara la guerre à la veuve et à l'orphelin qu'il avait juré de protéger. Son jeune frère, Conrad, se laissa convaincre comme lui ; et munis de leur double consentement, les félons courtisans coururent auprès de la duchesse Élisabeth, pour lui signifier la volonté de leur nouveau maître. Ils la trouvèrent auprès de sa belle-mère, Sophie, qu'une douleur commune avait rapprochée d'elle. Ils commencèrent par l'accabler d'injures ; lui reprochèrent d'avoir ruiné le pays, prodigué et épuisé les trésors de l'état, trompé et déshonoré son mari, et lui annoncèrent que pour châtiement de ses crimes, elle était dépouillée de toutes ses possessions, et que le duc Henri, désormais souverain, lui ordonnait de sortir à l'instant même du château ⁴. Élisabeth, étonnée de ces insultes et de ce message, essaya de fléchir ses grossiers ennemis, et les supplia humblement de lui accorder au moins un délai. La duchesse Sophie, révoltée par tant de brutalité, prit sa belle-fille entre ses bras, et s'écria : « Elle restera avec moi ; personne ne me l'arrachera. Où sont mes fils ? je veux leur parler. » Mais les émissaires lui répondirent : « Non, il faut qu'elle sorte d'ici et à l'instant ⁵ ; » et se mirent en devoir de séparer de force les deux princesses. Voyant

¹ So worde er fro das eme eyn slöz adir zewey wordin. Rothe, p. 1729.

² Tanquam dissipatrix et prodiga. Leg. Aurea.

³ Beyde die hubscheit und die zucht Dy teten von eme dy flucht.

⁴ Leg. Aurea ; Kochem, 319 ; P. Apollin. 287.

⁵ Dy mutter sprach « Sy'solten dae oben pleiben
Manu solt sie nirgend von ihr treibenn
Bys das ir soen ze ir queme....»
Sy sprachen « Sy soll und muss daevon. »

que toute résistance était vaine , la duchesse Sophie voulut du moins accompagner la pauvre Elisabeth jusqu'à la porte extérieure du château. On refusa à la souveraine détrônée jusqu'à la faculté d'emporter quoi que ce fût avec elle ; mais elle trouva dans la cour ses petits enfans et deux de ses filles d'honneur qui devaient être expulsées en même temps, et qui nous ont conservé le récit de cette scène douloureuse. Arrivées à la porte du château, la duchesse Sophie embrassa de nouveau Elisabeth en versant d'abondantes larmes , et ne pouvait se décider à la détacher de son sein. La vue des enfans du fils qu'elle avait perdu , de ces orphelins condamnés à partager le sort de leur innocente mère , redoubla l'affliction et l'indignation de leur aïeule ¹. Elle demanda de nouveau , et avec les plus vives instances , à voir ses fils Henri et Conrad , persuadée qu'ils ne résisteraient pas à ses supplications. Mais on lui répondit qu'ils n'étaient pas là ; et en effet, ils s'étaient cachés pendant l'exécution de leurs ordres indignes, et n'avaient pas osé affronter les pleurs et les prières de leur mère , ni le spectacle des maux auxquels ils condamnaient leur belle-sœur. Enfin, après avoir long-temps mêlé ses larmes à celles d'Elisabeth, qu'elle tenait toujours embrassée, Sophie, chez qui, dit un narrateur, la douleur de la mort de son fils s'était tout entière renouvelée et augmentée de la honte qu'elle ressentait de la félonie de ses enfans qui lui restaient, Sophie se résigna à laisser partir sa belle-fille, en s'abandonnant aux transports de la plus violente douleur. Les portes du château où la jeune duchesse avait régné pendant tant d'années, se refermèrent derrière elle. Dans cette cour dont à la vérité les plus nobles chevaliers étaient partis pour reconquérir le tombeau du Christ, il ne se trouva personne pour remplir le premier devoir de la chevalerie, et offrir asile ou secours à la veuve et aux orphelins. La fille des rois descendit seule et à pied, en pleurant, le sentier rude et escarpé qui menait à la ville. Elle portait elle-même entre ses bras l'enfant dont elle venait d'accoucher : les trois autres étaient conduits par ses filles d'honneur qui la

¹ Zusammen giengen dy zwey
Fraw Sophia und saud Elisabet
Dy kinder schrietten ouch damit

Es mocht Gott in dem hymmel erbar-
men, etc., etc.
Vita Rhyt. l. c.

suiuaient ¹. C'était en plein hiver ², et le froid était très rigoureux ³. Arrivée au bas de la montagne de Wartbourg, et étant entrée dans cette ville d'Eisenach qu'elle avait comme inondée de sa charité, une nouvelle et plus cruelle épreuve l'y attendait. En effet, le duc Henri avait fait proclamer dans la ville que quiconque accueillerait la duchesse Elisabeth ou ses enfans encourrait son très grand déplaisir; et, par une ingratitude plus révoltante encore que la lâche cruauté de cet ordre, tous les habitans d'Eisenach y obéirent: le désir de complaire au nouveau maître, peut-être aussi cette conscience des bienfaits reçus qui pèse si lourdement sur les âmes viles, l'emporta chez eux sur toutes les lois de l'humanité, de la pitié, de la justice. En vain l'infortunée princesse alla-t-elle, toujours entourée de ses quatre petits enfans, frapper en pleurant à toutes les portes, à celles surtout des gens qui lui avaient auparavant témoigné le plus d'affection ⁴: elle ne fut admise nulle part. Enfin elle s'en vint à une misérable taverne, d'où l'hôtelier ne put ou ne voulut pas la chasser; car elle déclara que cet endroit était commun à tout le monde, et qu'elle voulait y rester ⁵: « On m'a pris tout ce que j'avais, » disait-elle toujours en pleurant; « je n'ai plus qu'à prier Dieu ⁶! » L'hôtelier lui assigna pour asile pendant la nuit, à elle et aux siens, une mesure qui renfermait ses ustensiles de ménage, et où étaient aussi logés ses pourceaux ⁷. Il les fit sortir pour donner leur place à la duchesse de Thuringe, à la princesse royale de Hongrie. Mais, comme si ce dernier degré d'humiliation avait ramené subitement le calme dans son âme, à

¹ Descendit ergo de sublimi filia regis, flens et tristis, per declivum montis... Theod. l. c.

Ir kynd trueg sy an iren armen... Vita Rhyt. l. c. Justi. p. 68. Les vieilles peintures de Marburg la représentent ainsi.

² Au commencement de l'année 1223.

³ Rothe, l. c. Vita Rhyt.

⁴ Weynende....

Dae sy niemend herbergen wolt
Dy ir vor freuntlich waren und holt.
Vita Rhyt. l. c.

⁵ Der wirt konde sy nicht ausgetreiben
Sy wolt in der tabern bleiben
Dy allermeniglich gemein was.

Ibid.

⁶ Hom m'a tollu quanque j'avaie
Dit la bonne dame en plorant
De ce vais-je Dieu aorant.

Rutebeuf, f. 34.

⁷ In qua erant vasa et supellectilia ipsius cauponis et in qua fuerant porci illius. Dict. iv Ancill. 2019. In arâ porcorum pernoctare compulsa. Serm. S. Bonaventuræ.

peine se trouva-t-elle seule dans ce réduit impur que ses pleurs séchèrent, et qu'une joie surnaturelle descendit en elle, et la pénétra tout entière. Elle resta dans cette disposition jusqu'à minuit, lorsqu'à cette heure elle entendit la cloche qui sonnait Matines au couvent des Franciscains qu'elle avait elle-même fondé du vivant de son mari. Elle se rendit sur-le-champ à leur église, et après avoir assisté à l'office, elle les pria de chanter le *Te Deum* pour rendre grâces à Dieu des grandes tribulations qu'il lui envoyait¹. Son ardente piété, sa soumission absolue à la volonté divine, la sainte joie de l'âme chrétienne que son père céleste daigne éprouver, son ancien amour de la pauvreté évangélique, reprirent alors sur elle tout leur empire pour ne le reperdre jamais. Prosternée au pied des autels, pendant qu'au milieu des ténèbres de cette triste nuit ce chant d'allégresse si incompréhensible au monde montait vers le ciel, elle édifiait ses fidèles suivantes par la ferveur et l'humilité des élans de son âme vers Dieu. Elle le remerciait à haute voix de ce qu'elle était maintenant pauvre et dépouillée de tout, comme il l'était lui-même dans la crèche de Bethléem. « Seigneur, » disait-elle, « il faut que votre « volonté soit faite ! Hier j'étais duchesse, avec de grands et riches « châteaux; aujourd'hui me voilà mendiante, et personne ne veut me « donner asile. Seigneur, si je vous avais mieux servi pendant que « j'étais souveraine, si j'avais fait plus d'aumônes pour l'amour de « vous, c'est maintenant que je m'en féliciterais; malheureusement « il n'en a pas été ainsi² ! » Mais bientôt la vue de ses pauvres enfans tourmentés par la faim et le froid éveillait de nouvelles douleurs dans son tendre cœur : « Je l'ai mérité, » disait-elle avec une grande humilité; « j'ai mérité de les voir souffrir ainsi, et je m'en « repens amèrement !... Mes enfans sont nés princes et princesses,

¹ Mansit cum magna jucunditate spiritus... Media vero nocte surgens ad matutinas fratrum minorum... rogans eos ut hymnum decantarent angelicum: Te Deum laudamus, in tribulationibus suis glorians et gratias agens Deo. Theod. l. c. Ce couvent était situé au lieu où l'on voit aujourd'

d'hui, sur la grande place d'Eisenach, l'ancien palais des ducs, la tour des cloches, et le jardin de Charlottenbourg.

² Gestern was ich ein landgræffin und het burg und slot... Das habe ich leider nicht gethan. Passional. f. 61. — Happel. Conc. p. 23.

• et les voilà affamés, et n'ayant pas même de la paille pour se cou-
 • cher ¹ ! J'en ai le cœur percé d'angoisses, à cause d'eux ; quant à
 • moi, vous savez, ô mon Dieu ! que je suis indigne d'avoir été élue
 • par vous à la grâce de la pauvreté ! »

Elle resta assise dans cette église, entourée des siens, pendant tout le reste de la nuit et une partie du jour suivant : cependant l'intensité du froid et la faim dont se plaignaient ses enfans, l'obligèrent d'en sortir, et d'aller de nouveau mendier un gîte et quelques alimens ². Elle erra long-temps en vain dans cette ville, où tant d'hommes avaient été nourris, soignés, guéris, enrichis par elle ³ : enfin un prêtre, très pauvre lui-même, eut pitié de cette sainte et royale misère, et bravant la colère du landgrave Henri, il offrit à la veuve et aux enfans de son défunt souverain, de partager son humble logis : Elisabeth accepta avec reconnaissance cette charité ; il leur prépara des lits avec de la paille et les traita selon sa pauvreté ⁴ ; mais afin d'obtenir quelque chétive nourriture pour ses enfans et elle-même, elle fut obligée de mettre en gage quelques objets qu'elle avait sans doute sur elle au moment de son expulsion de la Wartbourg ⁵. Cependant ses persécuteurs ayant appris qu'elle avait trouvé un asile, et persévérant dans leur acharnement, lui intimèrent l'ordre d'aller loger chez un des seigneurs de la cour, qui lui avait témoigné le plus d'inimitié, et qui possédait à Eisenach une vaste habitation avec de grandes dépendances. Toutefois cet homme ne rougit pas d'assigner à la duchesse un réduit étroit où il la renferma avec toute sa famille, en la traitant avec une grossièreté révoltante, et en lui refusant toute nourriture et même de quoi se

¹ Meine kind seyð fürsten und fürstin und sein erhungert und ligen hye on alles stro. Das beschweret mir mein hertz.... Ibid.

² Ad ecclesiam multum morabatur sendendo in eâ.... In multa frigoris asperitate nesciebat quo cum parvulis diverteret. Theod. I. c.

³ Do ging die liebe S. Elsabet die arme leute dieke geherberget hatte unde gespi-

sit, unde bad zcu Ysenache herberge spise und tranke.... Rothe, p. 1729.

⁴ P. Apollin. p. 299.

⁵ Se suosque misere pascens pignoribus obligatis. Theod. I. c. Voyez aussi le Dicta IV Ancillarum, Rothe, le P. Apollinaire, Kochem, le manuscrit de Darmstadt et Justi, qui répètent et confirment tous ces détails.

chauffer : sa femme et ses serviteurs imitaient son exemple ¹. Elisabeth passa la nuit dans cet indigne lieu , toujours désolée par le spectacle des souffrances de ses enfans que la faim et le froid rigoureux tourmentaient ². Le lendemain matin elle ne voulut plus rester dans ce gîte si inhospitalier ; en s'en allant elle dit : « Je vous remercie, ô murailles, qui m'avez protégée pendant cette nuit autant que vous le pouviez contre la pluie et le vent : je voudrais du fond de mon cœur remercier vos maîtres , mais en vérité je ne sais pas de quoi ³. »

Elle alla regagner l'ignoble asile qu'elle avait trouvé dans la taverne où elle était entrée la première nuit ⁴ : c'était le seul que ses ennemis ne lui enviassent point. Elle passait du reste la plus grande partie du jour et même des nuits dans les églises. « De là, du moins, » disait-elle, « personne n'osera me chasser, car elles sont à Dieu, et Dieu seul y est mon hôte ⁵. » Mais la misère à laquelle elle était réduite devait entraîner pour elle un sacrifice nouveau et plus dur que tous les autres pour son cœur : elle qui avait recueilli et nourri tant d'orphelins, tant de pauvres enfans abandonnés, qui s'était pluë à répandre sur eux encore plus que sur tous les autres indigens, les trésors de sa miséricorde, qui avait été pour eux une mère si tendre, elle devait maintenant se voir forcée de se séparer de ses propres enfans, pour ne pas les condamner à subir avec elle dans leur jeune âge le dénuement et la misère ; il lui fallut se priver elle-même de sa dernière consolation

¹ Quidam æmulus ejus habitationem habens in qua multæ structuræ et habitacula plurima.... Quo cum jussa intrasset in arcto loco compulsus est cum tota sua familia.... Cui hospes et hospita ejusque familia.... hostilitatis multa gravamina intulerunt. Theod. l. c.

² A merveille faisoit froit
De ses enfans ot grant anuit
Car moult froit eurent a cele nuit
Ains ne mangèrent ne ne burent
Tout come en cele maison furent.

Le moine Robert, MS.

³ Ich danke euch ihr Wænd, etc.... Kochem, p. 321. Parietibus valedicens.... Hominibus libens benedicerem, sed nescio unde. Dict. iv Ancill. 2019. Cod. Darmstadt.

⁴ Iterum rediit in priorem sordidam domum in quâ fuerat ab initio, nullum aliud valens habere hospitium. Dict. iv Ancill.

⁵ Wen sy Gottes sein und gemein
Und Gott der herbergt sy darinne allein.
Vit. Rhyt. 23.

humaine ¹. Des personnes sûres, dont l'histoire ne nous dit pas le nom, ayant appris le sort où elle était réduite, lui offrirent de se charger de ses enfans, et elle dut accepter cette offre, sous peine de les voir chaque jour exposés à manquer des alimens qu'elle n'avait pas le moyen de leur assurer. Mais ce qui la décida surtout à cette séparation, dit un historien contemporain, ce fut la crainte d'être amenée à pécher contre l'amour de Dieu, par la vue des souffrances de ces êtres si ardemment aimés; car, ajoute-t-il, elle aimait ses enfans à l'excès ². Ils lui furent donc enlevés et cachés séparément dans des lieux éloignés ³. Rassurée sur leur sort, elle n'en devint que plus résignée au sien. Ayant mis en gage tout ce qu'elle avait d'objets précieux, elle chercha à gagner le prix de sa frugale nourriture en filant ⁴. Quoique tombée elle-même dans une si profonde misère, elle ne pouvait s'habituer à ne pas soulager les misères d'autrui, et retranchait quelque chose de ses chétifs restes pour en faire une aumône aux pauvres qu'elle rencontrait ⁵.

Une si héroïque patience, une douceur si inébranlable, semblent avoir calmé la fureur de ses puissans persécuteurs, mais ne suffirent pas pour ouvrir à la pitié ou à la reconnaissance les cœurs des habitans d'Eisenach. Aucun trait de compassion ou de sympathie de leur part ne se fait jour à travers les récits si détaillés qui nous sont restés de ces circonstances touchantes. Ils paraissent au contraire avoir montré combien il est vrai que l'ingratitude, comme toutes les autres basses inclinations de l'âme humaine, ne sait imposer silence aux remords et aux souvenirs qu'en renchérissant sur ses premiers torts par de nouveaux excès. Il y avait entre autres dans ce temps-là à Eisenach une vieille mendiante, affligée de plu-

¹ O stupenda et inscrutabilis Dei compensatio! Quæ solebat pauperum parvulos ut mater nutrire et tanquam nutrix reficere, nunc pressa inopia, parvulos uteri sui... compulsus est a se propter alimoniam elongare. Theod. l. c.

² Das sie von ihrem leide nicht geirret wurde an unsers Herren liebe wanne si minnete ir kind gar sere. Cod. Palat.

Heid. 21.

³ Ad diversa loca et remota. Theod. l. c.

⁴ Do versatzte die heilige frowe erpfande, daz sy sich generete, unde span, und erbeite was sy kunde. Rothe l. c.

⁵ Id ipsum modicum quod habere poterat, ori suo subtrahens pauperibus erogabat. Theod. l. c.

sieurs infirmités graves, qui avait été pendant long-temps l'objet de la générosité et des soins empressés et minutieux de la duchesse, devenue aujourd'hui mendiante à son tour ¹. Un jour que celle-ci traversait un ruisseau bourbeux qui coule encore dans une des rues d'Eisenach ², et sur lequel on avait jeté quelques pierres étroites pour aider aux passans à le franchir ³, elle y rencontra cette même vieille qui, s'avançant en même temps qu'elle sur ces pierres, ne voulut pas lui céder le pas, et heurtant rudement la jeune et faible femme, la fit tomber tout de son long dans cette eau infecte. Puis ajoutant la dérision à cette brutale ingratitude, la vieille lui cria : « Te voilà bien : tu n'as pas voulu vivre en duchesse pendant que tu l'étais : te voilà pauvre et couchée dans la boue : ce n'est pas moi qui te ramasserai ⁴. » Élisabeth, toujours patiente et douce, se releva de son mieux et se mit à rire aux éclats de sa propre chute, en disant : « Voilà pour l'or et les pierreries que je portais autrefois ⁵ ; » puis elle alla, dit son historien, pleine de résignation et d'une joie sans mélange, laver ses vêtemens souillés dans une eau voisine, et son âme patiente dans le sang de l'agneau ⁶.

Arrivé à cet endroit de son histoire, un naïf et pieux religieux que nous avons déjà cité, s'écrie avec une tendre compassion : « O ma pauvre chère sainte Élisabeth, je souffre bien plus de ta misère que

¹ *Ægritudini per medicinales species... succurrebat.* Theod. l. iv, c. 3.

² Ce ruisseau s'appelle dans les anciens historiens *Rivus Coriarorum*, et sert encore aujourd'hui aux corroyeurs et aux teinturiers.

³ *Pro luti profunditate lapides erant transeuntibus collocati... vetula impigit proterva in mansuetam... Corruit ergo in lutum Dei famula omnino cum vestibus omnibus inquinata.* Theod. l. c.

⁴ *Woltest du nicht ein Landgræffin sein... Lig in den kot, ich hilf dir nymer uff.* Passional, p. 61.

⁵ *Elevata multum risit... Theod. l. c. Das sey mir für daz das ich vor gold und edelgestein truck.* Passional.

⁶ *Lavit cum gaudio vestes suas sordidas*

in flumine, et animam verò patientem in agni sanguine. Theod. l. c. Ancien manuscrit cité par Justi, p. 31. Cet incident, conservé soigneusement par la tradition populaire, paraît avoir frappé même la postérité protestante. En effet, dans le xvi^e ou xvii^e siècle on érigea une colonne à la place même où la Sainte était tombée dans le ruisseau, avec deux longues et ridicules inscriptions dans le goût classique, où l'on compare la pauvre Sainte aux Grâces!

Tres inter Divas Charites, nymphasque sorores,
En! quartum tenet hoc Elisabetha locum,
etc.

Cette colonne existait encore en 1753. Paullini. Ann. Isenac. p. 39. Falckenstein. Chr. Thur. t. II, p. 695.

tu n'en as toi-même souffert; et je m'indigne avec une juste colère contre ces hommes ingrats et impitoyables, bien autrement que tu n'en as été indignée. Oh! si j'avais seulement été là, comme je t'aurais accueillie, toi et les tiens, du fond de mon cœur! avec quel amour je t'aurais soignée et j'aurais pourvu à tous tes besoins! Qu'au moins ma bonne volonté te soit agréable, et lorsque viendra ce jour redoutable où je paraîtrai seul et abandonné du monde entier devant Dieu, daigne venir au devant de moi et m'accueillir dans les tabernacles éternels¹. »

¹ O du liebe h. Elisabeth dein Elend gehet mir mehr zu Herzen, etc... O ware ich damals gegenwärtig gewesen, wie herzlich gern wolte ich dich aufgenommen.... P. Martinus à Kochem.

Chapitre xix.

Comment le très miséricordieux Jésus consola la chère sainte Elisabeth dans sa misère et son abandon, et comment la très douce et très clémente Vierge Marie vint l'instruire et la fortifier.

Ego, ego ipse consolabor vos...

IS. LI. 12.

Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.

APOCAL. VII. 17.

Au milieu de tant de tribulations, Elisabeth n'oublia pas un seul instant que c'était la main de Dieu qui les lui envoyait; et jamais son cœur ne s'ouvrit au murmure ou à la plainte¹. Tout au contraire, uniquement livrée à la prière et à toutes les pieuses pratiques que l'Église offre avec une si maternelle générosité aux âmes affligées, elle y cherchait sans cesse le Seigneur et ne tarda pas à le trouver. Il vint à elle avec toute la tendresse d'un père, prêt à transformer les épreuves qu'elle avait si noblement acceptées en ineffables consolations². Celui qui a promis à ses élus *qu'il essuierait chacune de leurs larmes*³, ne pouvait oublier son humble servante, prosternée devant lui sous le poids de toutes les douleurs qui peuvent

¹ Hæc omnia venerunt super eam; nec oblita est Dei, et inique non egit... Theod. l. c.

² Quanto magis abundabant tribulationes, tanto abundabant consolationes. Ib.

³ Apoc. VII. 7.

accabler une âme mortelle. Non seulement il essuya ses larmes, mais il lui ouvrit les yeux et lui permit de plonger d'avance ses regards dans les régions de lumière éternelle où sa place était déjà marquée.

Pendant qu'elle priait nuit et jour au pied des autels, des visions bienheureuses, de fréquentes révélations de la gloire et de la miséricorde céleste, vinrent récréer et rafraîchir son âme¹. Isentrude, la plus chérie de ses filles d'honneur², qui ne la quittait jamais et qui avait voulu partager sa misère après avoir partagé sa splendeur, a raconté aux juges ecclésiastiques tous les souvenirs qu'elle avait conservés de ces merveilleuses consolations. Souvent elle remarquait que sa maîtresse entraînait dans une sorte d'extase dont elle ne savait pas d'abord se rendre compte. Un jour surtout, pendant le carême, la duchesse étant allée assister à la messe, et s'étant agenouillée dans l'église, se renversa tout-à-coup contre le mur³, et resta long-temps comme absorbée et élevée au dessus de la vie actuelle, dans une contemplation profonde, les yeux immobiles et fixés sur l'autel jusqu'après la communion⁴. Lorsqu'elle revint à elle, sa figure portait l'empreinte d'un bonheur extrême. Isentrude, qui avait suivi de l'œil tous ses mouvemens, profita de la première occasion⁵ pour la supplier de lui révéler la vision que sans doute elle avait eue. Élisabeth, toute joyeuse, lui répondit : « Je n'ai pas ce droit de raconter aux hommes ce que Dieu a daigné me révéler ; mais je ne veux pas te cacher que mon esprit a été inondé de la plus douce joie, et que le Seigneur m'a permis de voir par les yeux de l'âme d'admirables secrets⁶. »

Après la dernière bénédiction, rentrée dans son chétif domicile, elle prit une très légère collation, et, se sentant accablée de faiblesse

¹ Multas divinas revelationes quibus frequenter visitabatur novis diurnis et nocturnis in orationibus instituta. Theod. l. c.

² Nobilis illa et devota Ysentrudis, beatæ Elisabethæ præ aliis specialissima. Ib. c. 9.

³ Genibus flexis acclinata est parieti. Dict. iv. Ancill. p. 2020.

⁴ Fervore devotissimo ignita et super

semetipsam mente et spiritu devota, contemplando diutissime defixos oculos habuit in altare. Theod. l. c.

⁵ Post opportunitatē nacta, etc. Ibid.

⁶ Cui felix Elisabeth, etc... Hoc tamen latere nolo quod anima mea suavissimo perfusa fuit gaudio et admiranda Dei secreta interiori conspexi mentis oculo. Ibid.

et de lassitude, elle se coucha sur un banc en face de sa fenêtre, et appuya sa tête sur le sein de sa chère et fidèle Ysentrude. Celle-ci crut que la duchesse était malade et qu'elle voulait dormir; mais en restant ainsi couchée, elle tenait ses yeux ouverts et regardait fixement le ciel¹. Bientôt Ysentrude vit son visage s'animer; une sérénité céleste, une joie profonde et extrême s'y peignaient; un doux et tendre sourire animait ses lèvres². Mais peu après ses yeux se fermèrent, et il en coula des ruisseaux de larmes³; puis ils se rouvrirent; la joie et le sourire reparurent⁴ pour faire de nouveau place aux pleurs, et elle resta ainsi jusqu'à l'heure de complies, toujours la tête appuyée sur le cœur de son amie, et plongée dans ces alternatives de joie et de tristesse, où cependant la joie semblait l'emporter de beaucoup⁵. Vers la fin de cette extase silencieuse, elle s'écria avec un accent d'ineffable tendresse⁶: « Oui certes, Seigneur, si tu veux être avec moi, je veux être avec toi et n'être jamais séparée de toi. » Un instant après elle revint à elle, et Ysentrude la conjura de lui dire pourquoi elle avait ainsi ri et pleuré tour à tour, et ce que signifiaient les paroles qu'elle avait prononcées. Élisabeth, toujours pleine d'humilité, chercha encore à taire les grâces qu'elle avait reçues de Dieu. Enfin, cédant aux prières de celle qui l'aimait avec un si fidèle dévouement; et qui lui était depuis long-temps si chère: « J'ai vu, » dit-elle, « le ciel entr'ouvert, et mon Seigneur, le très miséricordieux Jésus, a daigné s'abaisser vers moi et me consoler

¹ Cum ad illud suum humile de ecclesia rediisset hospitium, permodicum valde sumsit cibum. Post cibum debilis valde erat, erumpente sudore, in sinum Ysentrudis, tanquam ad quiescendum, se recepit. Ibid. — Oculos defixos habebat versus fenestras apertas. Dict. iv Anc. l. c.

Vor muedigkeit legte sy sich nieder

Und ruegte auf einer banck

If mayt fürchte sich sy wurd krank

Sy lag und sach zu deme fenster aus.

Vita Rh. § 59.

Serenata facie, magnaue hilaritate circumfusa dulcis in ejus ore risus appa-

ruit et jucundus. Theod. l. c.

² Clausit oculos, fluebantque, tanquam rivi, ex ipsis lacrymæ infinitæ. Ibid.

³ Interviente morula apertis oculis lætus apparuit vultus ut prius et in ore risus. Ibid.

⁴ Fletum clausis oculis et risum ipsis apertis alternando usque ad horam completorii. Ibid. Sed multo plus immorans jocunditati. Dict. iv Ancill. l. c.

⁵ In hæc affectuosa verba prorupit... Theod. l. c. — Ita, Domine, si tu vis esse mecum, et ego volo esse tecum, et nunquam volo a te separari. Dict. iv Ancill. l. c.

« de toutes les tribulations dont je suis accablée ¹. Il m'a parlé avec
 • une extrême douceur ; il m'a appelée sa sœur et son amie. Il m'a
 • fait voir sa très chère mère Marie, et aussi son bien-aimé apôtre
 • saint Jean, qu'il avait avec lui ². A la vue de mon divin Sauveur,
 • j'ai dû montrer ma joie et mon sourire : quelquefois il détournait
 • son visage de moi comme pour se retirer, et alors je pleurais de ce
 • que mes mérites étaient trop faibles pour me permettre de le voir
 • long-temps ³. Mais lui, ayant eu pitié de moi, tourna encore une
 • fois ses regards célestes sur moi, et me dit : *Élisabeth, si tu veux*
 • *être avec moi, je veux bien être avec toi et n'être jamais sé-*
 • *paré de toi.* » Et aussitôt je lui ai répondu : « Oui, oui, Seigneur,
 • je veux être avec toi et n'être jamais séparée de toi, ni en heur ni
 • en malheur ⁴. » Et dès lors ces paroles divines se gravèrent dans
 son cœur en traits de flamme et l'éclairèrent d'une splendeur céleste ⁵.
 Dans ce pacte sacré, dans cette intime et affectueuse union avec
 Jésus, le Dieu de la paix, le père des pauvres et des malheureux ⁶,
 elle put voir comme la fin de son veuvage et comme de nouvelles et
 indissolubles fiançailles avec un époux immortel ⁷.

Ce ne fut pas du reste la seule fois que ce divin époux lui mani-
 festa d'une manière sensible sa tendre et vigilante sollicitude. Un
 jour qu'elle avait été en butte de la part de ses persécuteurs à un

¹ Dilectæ dilectricis precibus respondit :
 « Vidi cœlum apertum et Dominum meum
 Jesum dulcissimum inclinantem se ad me
 et consolantem me de variis angustiis
 meis et tribulationibus... » Theod.

² Er hiess mich swester und freundinn...
 soinen lieben zwœlfboten Johannem , etc.
 Passional, 61.

³ Cum vero vultum tanquam recessurus
 averteret, flevi. Theod. — Das meine Tug-
 end seynd alle zeit kleine... V. Rhyt. 39.
 J'ay vu le chiel ouvers, et Jhesu Christ
 qui s'inclinoit débonnairement, sy estoie
 joyeuse de sa vision, et plorois de sa dé-
 partie ; et me dist : — Se tu veux estre
 avoecques moy, je seray avoec toy. — Et
 je respondis si comme vous oystes. » Ann.

de Haynaut, Liv. xlvi, ch. 26.

⁴ Qui miseris mei iterum vultum suum
 serenissimum ad me convertit dicens : Ely-
 sabeth, si tu vis esse mecum.... Ita Do-
 mine.... et ego volo esse tecum... Theod.
 l. c.—In liebe noch in leide. Cod. Argent. —
 Cornelius à Lapide cite cette vision de sainte
 Élisabeth dans son Commentaire sur les
 Actes des Apôtres, c. vii. p. 131. ed. 1648.

⁵ Sich gruben in ir herze
 Mit steter minne smerze
 In vol luchtendem glaste...

Cod. Argent.

⁶ Jesus, Deus pacis... pater pauperum...
 Litanies.

⁷ O felix et firma pactio et fida despon-
 satio!... Theod. l. c.

affront dont la nature nous est restée inconnue, mais tellement cruel que son âme, ordinairement si patiente, en fut toute bouleversée ¹, elle chercha un refuge dans l'oraison : elle se mit à prier avec instance et en versant d'abondantes larmes pour tous ceux qui l'avaient insultée, en suppliant le Seigneur de leur conférer un bienfait pour chacune des injures qu'elle en avait reçues ². Comme elle se fatiguait à force de prier ainsi ³, elle entendit une voix qui lui disait : « Jamais tu n'as fait de prières qui me fussent aussi agréables que celles-ci; elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur. C'est pourquoi je pardonne à tous les péchés que tu as jamais commis de ta vie. » Et la voix lui fit alors l'énumération de tous ses péchés, en lui disant : « Je te pardonne tel et tel péché ⁴. » Élisabeth, étonnée, s'écria : « Qui êtes-vous qui me parlez ainsi? » A quoi la même voix répondit : « Je suis celui aux pieds de qui Marie-Madeleine est venue s'agenouiller dans la maison de Simon le lépreux ⁵. » Plus tard, comme elle se désolait de ce qu'elle n'avait pas auprès d'elle son confesseur habituel, le Seigneur lui désigna pour confesseur le saint qu'elle avait spécialement préféré dans son enfance, et qu'elle avait toujours si vivement chéri, saint Jean l'Évangéliste. L'apôtre de l'amour lui apparut : elle se confessa à lui avec une mémoire plus fidèle, disait-elle, et une confusion plus grande de ses fautes, qu'elle n'en avait jamais éprouvée aux pieds d'un prêtre : il lui imposa une pénitence, et lui adressa des exhortations si tendres et si efficaces, que ses maux physiques lui en parurent soulagés aussi bien que les plaies de son âme ⁶.

¹ *Die quadam fuerat facta sibi magna verecundia de qua multum turbata ixit ad orationem. MS. Bollandist. Bruxell.*

² *Instantissime cum lacrymis rogare cepit... Ut pro qualibet injuria unum gaudium rependere Deus dignaretur. Ibid.*

³ *Cumque sic fatigata oraret...*

⁴ *Nunquam ullas orationes fecisti sic mihi gratas sicut istæ fuerunt... Penetraverunt istæ ad intima cordis mei. Quapropter ego parco omnibus peccatis tuis que dixisti vel fecisti toto tempore vitæ*

tus. Et dinumerans omnia peccata sua dicebat : ego parco tali peccato tuo, etc. Ibid.

⁵ *Ego sum ad cujus pedes venit Maria Magdalena in domo Simonis leprosi. Ibid.*

⁶ *Cum esset desolata eo maximo quod confessoris copiam non haberet, summus pater dedit sibi beatum Johannem Evangelistam in confessorem... Miro modo omnium peccatorum suorum recordabatur et coram ipso magis verecundabatur quam coram aliquo de mundo.... Ibid.*

Il lui fut encore permis de pénétrer par de vives et fréquentes contemplations jusque dans les moindres détails de la passion douloureuse du Sauveur. Une fois, par exemple, qu'elle priait avec ferveur, elle vit intérieurement s'ouvrir devant elle une main resplendissante de blancheur et de lumière, mais extrêmement amaigrie, ayant les doigts très longs et déliés, et au milieu de la paume une cicatrice profonde ¹ : elle reconnut à ce dernier signe que c'était la main du Christ, et s'étonna de ce qu'elle était si maigre et si décharnée. La voix qu'elle connaissait lui répondit aussitôt : « C'est parce que j'étais épuisé la nuit par les veilles et les prières, et le jour par mes courses à travers les villes et les campagnes pour prêcher le royaume de Dieu ² ! » Elle vit encore le sang épais et trouble qui était sorti du flanc transpercé de Jésus crucifié ³, et s'étonna de ce qu'il n'était pas plus liquide et plus pur : la même voix lui répliqua que c'était là l'effet du brisement de tous les membres divins et des affreuses douleurs que le Fils de Dieu avait endurées par la suspension de son corps sur la croix.

Toutes ces merveilleuses visions excitaient dans le tendre cœur d'Élisabeth une douleur excessive de ses péchés, dont l'expiation avait coûté tant de supplices à la victime souveraine ; comme elle versait un jour à ce sujet d'abondantes larmes, son divin consolateur lui apparut et lui dit : « Ne te tourmente plus, très chère fille, car tous tes péchés te sont remis ; moi j'en ai été puni dans tous les membres et toutes les parties de l'être par où tu as pu offenser ton créateur. Sache que tu es pure de tout péché ⁴. » « Si je suis ainsi sanctifiée, » répondit alors Élisabeth, « pourquoi ne puis-je cesser de vous offenser ? » « Je ne t'ai pas sanctifiée, » lui fut-il

¹ Vidit mentalibus oculis ante se manum candidissimam et splendidissimam, sed macilentam : habebatque digitos longos et in palma magni lateris vulneris cicatricem. Ibid.

² Quia nocte vigiliis et orationibus, fatigabar et in die discurrebam, etc. Ibid.

³ Vidit de Christi latere sanguinem largiter exire spissum et turbidum supra

modum ; de quo cum plurimum miraretur audivit, etc. Ibid.

⁴ Die quadam dum peccata sua amarissime fletet, apparuit ei consolator Jesus... Noli, carissima filia, amplius angustiari, quia omnia peccata sunt tibi dimissa. Ego enim in omnibus membris et locis et partibus fui afflictus in quibus offendiati creatorem tuum. Ibid.

répondu, « au point de ne pouvoir plus pécher, mais je t'ai donné
 • la grâce de m'aimer tellement que tu aimes mieux mourir que
 « pécher ¹. »

Cependant l'âme si délicate et si humble d'Élisabeth, loin de puiser dans ces insignes faveurs de son Dieu une confiance profonde, semble au contraire n'y avoir vu qu'un motif de plus pour se mépriser elle-même, pour se défier de ses forces, pour exagérer à ses propres yeux son indignité. Pendant qu'elle foulait aux pieds les épreuves extérieures et les persécutions si cruelles dont elle venait d'être l'objet, elle trouvait en elle-même, dans les scrupules et les terreurs de son humilité, une source abondante d'amertume. Mais le Dieu à qui elle avait fait le don exclusif de sa vie et de son cœur, veillait toujours sur ce trésor; et comme s'il avait voulu lui faire goûter successivement toutes les consolations qui sont l'apanage de ses enfans de prédilection, comme s'il avait voulu l'amener et l'unir à lui par les liens les plus doux et les plus puissans à la fois, il chargea celle que nous nommons chaque jour la santé des malades, le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés, de guérir toutes les plaies de cette jeune âme toute languissante, malade et désolée d'un excès d'amour, et que cet excès même entraînait dans des fautes contre l'espérance et la foi. La reine du ciel devint désormais l'intermédiaire de toutes les grâces et de toutes les lumières que son divin Fils voulut répandre sur l'épouse qu'il s'était réservée depuis le berceau. Marie eut pour notre Élisabeth la même condescendance que pour sainte Brigitte et plusieurs autres saintes illustres dans la mémoire des chrétiens; elle lui apparut mainte fois pour l'instruire, l'éclairer et la fortifier dans les voies où Dieu l'appelait à marcher: celle que l'Église nomme toujours *Mère, souveraine, guide et maîtresse de tous les hommes* ², ne dédaignait pas de guider chaque pas de cette jeune et humble

¹ Si, inquit, ita sanctificata sum, quare non possum cessare vos offendere?... Non te sanctificavi quod peccare non posses, sed ratione gratiæ quam tibi dedi, qua me tam diligis ut mori magis eligas quam peccare.

² Patrocinio virginis sanctissimæ implorato, quæ omnium mater est, domina, dux et magistra..... Bref de Grégoire XVI à M. l'évêque de Rennes, du 3 octobre 1835.

amie de son Fils. La tradition détaillée de ces entretiens sacrés, recueillie d'après les récits d'Élisabeth elle-même, a été conservée à la postérité catholique dans les annales de l'ordre de S. François ¹, et surtout dans les inappréciables documens rassemblés par les savans jésuites de Belgique, à l'effet d'achever leur collection des Actes des Saints ². Grâce à ces précieux monumens, il nous est permis d'admirer de loin la douce familiarité et la sollicitude maternelle avec laquelle Marie s'associait à toutes les émotions, à toutes les crises qui agitaient l'âme si tendre, si délicate et si scrupuleuse d'Élisabeth, et comment elle lui servait d'auxiliaire dans ces luttes intérieures, si fréquentes chez toutes les âmes prédestinées. Aussi ne craignons-nous pas de reproduire, tout en les abrégeant, ces récits touchans, avec la confiance et la pieuse admiration qu'ils doivent exciter dans tout cœur vraiment catholique.

Rien ne saurait surpasser la douce clémence qui présida à l'origine de ces célestes communications. Un jour que la veuve affligée cherchait intérieurement son bien-aimé avec ferveur et anxiété, sans pouvoir le trouver, sa pensée vint s'arrêter sur les causes de la fuite de Jésus en Égypte, et elle conçut un vif désir d'en être instruite par quelque saint moine ³. Tout-à-coup la très sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Si tu veux être mon élève, moi je serai ta

¹ Luc Wadding, Ann. Minor., t. II, p. 169, d'après Marianus Florentinus. Il en est aussi question dans S. Bonaventura, med. vitæ Christi, c. 3; S. Antonin, tit. 29, c. 49; DuRAND, l. 7 de Div. off. c. 4.

² Les travaux imprimés des Bollandistes s'arrêtent, comme on sait, au 15 octobre; mais ils avaient préparé et coordonné une foule d'extraits et de documens sur l'histoire des saints de tous les autres jours, jusqu'à la fin de l'année, que l'on trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles. Ceux relatifs à sainte Élisabeth, recueillis par les Pères qui voyageaient *ad hoc* dans divers couvens d'Allemagne, à la fin du XVII^e siècle, occupent les deux tiers d'un volume in-folio

de pièces diverses consacrées aux saints du 19 novembre. Les passages que nous allons citer s'y trouvent sous la rubrique suivante : *Revelationes beatæ Mariæ factæ beatæ Elisabeth filiæ regis Hungariæ*. Une note qu'il nous a été impossible de déchiffrer indique le nom du couvent où ce manuscrit a été trouvé; mais la comparaison des écritures nous porte à croire qu'il a été copié et envoyé par le P. Wilman, qui a transmis plusieurs autres pièces du même volume de Wetzlar et des environs où il se trouvait en 1696.

³ Die quadam... cum dilectum sum mente devota et anxie quæreret et non posset invenire, cœpit cogitare... Desiderans hoc ab aliquo sancto fratre audire... MS. Bolland. Brux.

• maîtresse ; si tu veux être ma servante , moi je serai ta dame ¹. »
 Élisabeth n'osant se croire digne de tant d'honneur, dit : « Mais
 • qui êtes-vous , qui me demandez pour élève et pour servante ². »
 Marie répondit aussitôt : « Je suis la mère du Dieu vivant , et je te
 • dis qu'il n'y a point de moine qui puisse mieux t'instruire là-des-
 • sus que moi ³. » A ces mots , Élisabeth joignit les mains et les
 étendit vers la mère des miséricordes , qui les prit entre les siennes
 et lui dit : « Si tu veux être ma fille , moi je veux être ta mère ; et
 • quand tu seras bien instruite et obéissante comme une bonne
 • élève , une servante fidèle et une fille dévouée , je te remettrai
 • entre les mains de mon fils. Evite toutes les discussions , et ferme
 • les oreilles à toutes les injures qu'on dit de toi. Souviens-toi enfin
 • que mon fils s'est enfui de la terre d'Égypte pour échapper aux
 • embûches d'Hérode ⁴. »

Cependant une si éclatante faveur ne suffit point pour tranquilliser
 complètement Élisabeth ; sa défiance d'elle-même ne fit qu'augmen-
 ter ; mais la mère qui l'avait si généreusement adoptée ne devait
 plus l'abandonner. Le jour de sainte Agathe (5 février ⁵), comme elle
 pleurait amèrement sa désobéissance aux instructions de sa divine
 maîtresse , cette douce consolatrice se trouva tout-à-coup à ses côtés ,
 et lui dit : « O ma fille ! pourquoi cette violente affliction ? je ne t'ai
 • pas choisie pour ma fille afin de te faire tant de mal ; ne te déses-
 • père pas parce que tu n'as pas pleinement observé mes préceptes ;
 • je savais bien d'avance que tu y manquerais. Dis une fois ma sa-
 • lutation , et cette offense te sera entièrement remise ⁶. »

¹ Si vis esse mea discipula , ego ero tua
 magistra : si vis esse mea ancilla , ego ero
 tua domina. Ibid.

² Quæ es tu quæ me petis in discipu-
 lam et ancillam ? Ibid.

³ Ego sum mater Filii Dei vivi et dico
 tibi quod nullus frater est qui de eo te
 sciat melius informare. Ibid.

⁴ Illa manus junxit et perrexit quas in-
 ter suas recepit B. Virgo... « Si vis esse
 filia ego volo esse tua mater et quando eris
 bene instructa... ego te mittam in manus

filii mei. Fuge contentiones... Recordare
 quod filius meus , etc. Ibid.

⁵ Probablement de l'année 1228.

⁶ In festo sanctæ Agathæ dum amaris-
 sime fletet... Adfuit sibi vigilantî dulcis-
 sîma consolatrix et dixit : « O filia mea
 quare te vehementer affligis ? Non enim te
 elegi in filiam , ut te offendum ne des-
 peres.... ego enim bene sciebam quod in
 ipsis offenderes. Sed dic semel meam sa-
 lutationem , etc. MS. Bolland. Bruxell.

Quelques jours plus tard, à la fête de sainte Scholastique (10 février), Élisabeth pleurait encore, en sanglotant avec violence ¹ ; son infatigable consolatrice vint à elle, accompagnée cette fois de saint Jean l'évangéliste, l'ami spécial et le patron d'enfance de notre Élisabeth. « Tu m'as choisie, » lui dit Marie, « pour maîtresse et pour mère, et tu t'es donnée toi-même à moi ; mais je veux que ce choix de ta part soit publiquement confirmé, et c'est pourquoi j'ai amené avec moi mon bien-aimé Jean ². » Élisabeth joignit alors de nouveau les mains, et les mit entre celles de la reine du ciel, comme une vassale fidèle entre celles de sa suzeraine, et lui dit : « Faites de moi, Madame, tout ce qu'il vous plaira, comme de votre servante ³. » Puis elle confirma cette donation qu'elle avait faite d'elle-même par serment, et saint Jean en dressa l'acte ⁴.

Une nuit, pendant qu'Élisabeth récitait la Salutation Angélique, celle à qui elle adressait cette prière bénie lui apparut, et lui dit entre autres choses : « Je veux t'apprendre toutes les prières que je faisais pendant que j'étais dans le temple.... Je demandais sur tout à Dieu de l'aimer lui-même et de haïr mon ennemi. Il n'y a pas de vertu sans cet amour absolu de Dieu, par lequel la plénitude de la grâce descend dans l'âme ; mais après y être descendue, elle n'y reste pas, et s'écoule comme de l'eau, à moins que l'âme ne haïsse ses ennemis, c'est-à-dire les péchés et les vices. Celui donc qui sait bien conserver la grâce d'en haut doit savoir coordonner cet amour et cette haine dans son cœur ⁵. Je veux que tu fasses tout ce que je faisais. Je me levais au milieu de chaque nuit, et j'allais me prosterner devant l'autel, où je de-

¹ Dum sic fletet quod a clamoribus non se continere posset. Ibid.

² Cœlestis imperatrix advenit... Tu me elegisti in magistram et matrem, et te ipsam tradidisti mihi; sed ego volo quod ista tua electio instrumento publico confirmetur, et ideo mecum dilectum meum Johannem duxi. Ibid.

³ De me tanquam de ancilla vestra, sicut vobis placet, faciatis, domina. Ibid.

⁴ Donationem juramento firmavit, et beatus Johannes de hoc instrumentum fecit. Ibid.

⁵ Ego volo te docere omnes orationes quas ego faciebam dum starem in templo... Ab isto enim amore descendit omnis gratiæ plenitudo. Postquam autem descendit, non perseverat in anima sed fluit ut aqua, nisi inimicos suos, id est, vitia et peccata habuerit odio, etc. Ibid.

« mandais à Dieu d'observer tous les préceptes de sa loi, et je le
 « suppliais de m'accorder les grâces dont j'avais besoin pour lui
 « être agréable. Je lui demandais surtout de voir le temps où vi-
 « vrait cette vierge très sainte qui devait enfanter son Fils, afin que
 « je pusse consacrer tout mon être à la servir et à la vénérer¹. »

Élisabeth l'interrompit pour lui dire : « O très douce dame, n'étiez-
 « vous donc pas déjà pleine de grâce et de vertus ! » Mais la sainte
 Vierge lui répondit : « Sois sûre que je me croyais aussi coupable et
 « aussi misérable que tu te crois toi-même ; c'est pourquoi je de-
 « mandais à Dieu de m'accorder sa grâce². »

« Le Seigneur, » ajouta la très sainte Vierge, « faisait de moi ce
 « que fait de sa harpe le musicien, qui en ordonne et en dispose
 « toutes les cordes, pour qu'elles rendent un son agréable et har-
 « monieux, et qui ensuite en joue pendant qu'il chante. C'est ainsi
 « que Dieu avait mis d'accord avec son bon plaisir mon âme, mon
 « cœur, mon esprit et tous mes sens³. Ainsi réglée par sa sagesse,
 « j'étais souvent emportée jusque dans le sein de Dieu par les anges,
 « et là je goûtais tant de joie, de douceur et de consolation, que
 « je ne me ressouvenais plus d'avoir jamais vu le jour dans ce
 « monde. J'étais en outre si familière avec Dieu et ses anges, qu'il
 « me semblait avoir toujours vécu avec cette cour glorieuse⁴. Puis
 « quand il plaisait à Dieu le père, les anges me reportaient au lieu
 « où je m'étais mise en prière. Lorsque je me retrouvais sur la terre,
 « et que je me rappelais où j'avais été, ce souvenir m'enflammait
 « d'un tel amour de Dieu, que j'embrassais la terre, les pierres,
 « les arbres et toutes les choses créées, par affection pour leur créa-

¹ Volo te facere sicut et ego faciebam. Surgebam semper in noctis medio, etc... ut faceret me videre tempus in quo nata esset illa sanctissima virgo quæ Dei Filium pareret... Ibid.

² O dulcissima Domina, non eratis vos gratia et virtutibus plena?... Pro firmo scias quod ita me reputabam ream et vilissimam, sicut et tu... Ibid.

³ De me faciebat Dominus sicut citharista de cithara multarum cordarum,

qui, etc... et postea cantat cum ipsa. Sic Deus meam animam, etc... Ad suum beneplacitum concordaverat.

⁴ Sic ipsius sapientia ordinata, ad sinum Dei patris portabar ab angelis, et ibi recipiebam tantam consolationem et gaudium, etc... Tantam insuper familiaritatem habeam cum Deo et angelis suis quod videbatur mihi semper stesisse in illa curia gloriosa.

• teur. Je voulais être la servante de toutes les saintes femmes qui
 • habitaient le temple; je souhaitais d'être soumise à toutes les
 • créatures, par amour pour le Père suprême, et ceci m'arrivait
 • sans cesse ¹. Tu devrais faire de même. Mais toi tu discutes tou-
 • jours, en disant : *Pourquoi m'arrive-t-il de telles faveurs* ,
 • *qaand je suis indigne de les recevoir?* Et puis tu tombes dans
 • une sorte de désespoir, et tu ne crois pas aux bienfaits de Dieu ².
 • Aie soin de ne plus parler ainsi, car cela déplaît beaucoup à Dieu;
 • il peut donner, comme un bon maître, ses bienfaits à qui il veut,
 • et comme un sage père, il sait bien à qui ils conviennent. Enfin, •
 lui dit en terminant la divine institutrice, « je suis venue à toi par une
 • grâce spéciale; je te suis donnée pour cette nuit; interroge-moi en
 • toute sécurité, je répondrai à tout ³. » Élisabeth n'osa d'abord pas
 user de cette faculté; mais Marie l'ayant une seconde fois exhortée à
 la questionner, elle hasarda cette question : « Dites-moi donc, Ma-
 • dame, pourquoi vous aviez un si violent désir de voir la vierge
 • qui devait enfanter le Fils de Dieu ⁴? » Alors la sainte Vierge
 lui raconta comment, en cherchant à se consoler de l'absence des
 grâces surnaturelles dont elle venait de parler, elle avait été conduite
 par la lecture des prophètes à cette idée; comment elle avait résolu
 de consacrer à Dieu sa virginité, afin d'être plus digne de servir
 cette vierge prédestinée; comment enfin Dieu lui avait révélé que
 cette vierge n'était autre qu'elle-même ⁵.

Quelque temps après, comme Élisabeth priaît avec ferveur, sa
 tendre mère lui apparut de nouveau et lui dit : « Ma fille, tu crois

¹ *Reversa in terram... ex hac recordatione divini amoris ignita incendio, terram et lapides, ligna et creaturas amplexabar et osculabam illius amore qui ipsas creaverat; et videbatur mihi esse ancilla omnium dominarum quæ erant in templo, et optabam subjici omnibus creaturis propter amorem supremis patris. Ibid. — Les mêmes expressions à peu près dans Wadding, l. c.*

² *Sed tu semper litigas, dicens : Quare, etc... et in quadam desperatione cadens,*

beneficia Dei non credis. Cave ne ulterius sic dicas... Ipse enim sicut bonus et sapiens dominus, etc... Ibid.

³ *Ego veni ad te de speciali gratia; hac nocte, data sum tibi. Interroga igitur secure, quia de omnibus respondebo. Ibid.*

⁴ *Dicite mihi, Domina, quam ob causam cœpistis vos tanto desiderio, etc. Ibid.*

⁵ Nous avons renvoyé à l'Appendice, n° v, le texte de ce récit, trop long pour être inséré ici.

que j'ai eu toutes ces grâces sans peine, mais il n'en est pas ainsi. En vérité je te dis que je n'ai pas reçu de Dieu une seule de ces grâces sans beaucoup de peine, sans une prière continuelle, un ardent désir, une profonde dévotion, beaucoup de larmes et d'épreuves¹. Sois certaine qu'aucune grâce ne descend dans l'âme que par l'oraison et la mortification du corps. Lorsque nous avons donné à Dieu ce que nous pouvons par nous-même, quelque peu que ce soit, il vient lui-même dans notre âme en portant avec lui ces dons suprêmes qui font en quelque sorte défaillir l'âme et lui ôtent la mémoire de tout ce qu'elle a pu faire d'agréable à Dieu. Elle devient alors plus vile et plus méprisable à ses propres yeux que jamais². Et que doit faire l'âme alors? Rendre dévotement grâce à Dieu de ces faveurs. Quand Dieu voit que l'âme s'humilie et le remercie, il lui fait des promesses si hautes qu'elles dépassent infiniment tous les vœux secrets de l'âme³. C'est ainsi qu'il en a agi envers moi quand il m'a envoyé son archange Gabriel. Qu'ai-je-fait alors? je me suis agenouillée et en joignant les mains j'ai dit : *Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon sa parole*. Alors Dieu me donna son Fils et le sept dons du Saint-Esprit : Et sais-tu pourquoi? parce que j'avais cru en lui et m'étais humiliée devant lui⁴. Je te dis ces choses, ma fille, parce que je veux que tu te corriges de ton défaut de foi et d'espérance. Lorsque le Seigneur t'aura fait une promesse, dis comme moi : *Voici la servante, etc.*, et reste dans la ferme foi et l'attente de cette promesse, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie : et si elle ne s'accomplit pas, dis-toi que tu as commis quelque faute contre Dieu par où tu as cessé de mériter ce qu'il t'a promis⁵.

¹ Filia, tu credis quod omnem gratiam habuerim sine labore, sed non est ita. Imo dico tibi, etc. MS. Bolland. Brux.

² Postquam dederimus Deo quod per nos possumus, licet sint parva, ipse venit in animam secum ferens illa altissima dona, etc. Ibid.

³ Et quid debet facere anima?... Quando videt Deus quod anima se ipsam humiliat, etc. Tunc facit tales et tantas pro-

missiones, etc. Ibid.

⁴ Ita faciebat mihi... Ego vero quid feci? genuflexi et junctis manibus dixi... Tum donavit mihi, etc.... Et scis quare fecit? Quia sibi credidi et me ipsam humiliavi. Ibid.

⁵ Hæc, filia, ideo tibi dico, quia de modica fide et spe quam habes volo quod te emendes... dicas : aliquid contra Deum feci, etc. Ibid.

Pendant la vigile de Noël, Elisabeth suppliait le Seigneur de lui donner la grâce de l'aimer de tout son cœur : la sainte Vierge lui apparut encore et lui demanda : « Qui est-ce qui aime Dieu ? toi, l'aimes-tu ? » L'humble Élisabeth n'osa pas l'affirmer et ne voulait pas le nier. Pendant qu'elle hésitait à répondre, Marie continua : « Veux-tu que je te dise qui l'a aimé ? le bienheureux Bar-
« thélemi l'a aimé, le bienheureux Jean, et le bienheureux Lau-
« rent l'ont aimé ; veux-tu, comme eux, te laisser écorcher et brûler
« vive ! ? »

Elisabeth se taisait encore et Marie reprit : « En vérité je te dis ,
« si tu consens à être dépouillée de tout ce qui t'est cher, précieux
« ou aimable, et même de ta propre volonté, moi, j'obtiendrai
« pour toi le même mérite qu'eut Barthélemi lorsqu'on le dépouilla
« de sa peau. Si tu supportes patiemment les injures, tu auras le
« même mérite que Laurent quand il fut brûlé ; si tu ne réponds
« rien aux reproches et aux injures, tu auras le même mérite que
« Jean lorsqu'on voulut l'empoisonner : et dans tout cela je serai
« là pour t'aider et te fortifier ². »

Un jour qu'Elisabeth pensait à toutes ces prières que la sainte Vierge lui disait avoir faites dans le temple, et qu'elle se demandait pourquoi elle avait sollicité des grâces qui ne lui manquaient pas, Marie vint elle-même lui répondre, avec une infinie douceur et une extrême familiarité ³ : « J'ai fait, » dit-elle, « comme l'homme qui
« veut faire une belle fontaine. Il va au pied d'une montagne et il
« examine soigneusement d'où s'élancent les sources d'eau, il creuse
« jusqu'à ce qu'il les ait trouvées, et puis il les dirige vers le
« lieu où il veut élever sa fontaine. Il orne et purifie ce lieu pour
« que l'eau y reste pure et claire ; il entoure sa fontaine d'un mur,
« il y construit une colonne et tout autour des canaux par où l'onde

¹ Quis est qui Deum diligit ? Diligis tu eum ?.... Vis ut ego dicam tibi quis eum diligit ? Dilexit eum beatus... Visne tu dimittere te decorari et exuri ?

² In veritate dico tibi quod si tu dimiseris tibi conferri quicquid, etc.... Ego ac-

quiram tibi meritum quod habuit B. Bartholomæus pro decoratione sua.... Et ad omnia ista tecum ero adjuvans et confortans te. Ibid.

³ Respondit Domina nostra cum multa jucunditate et lætitia et familiaritate.

« puisse s'échapper à larges flots pour la consolation de tous ¹
 « J'en ai agi de même, j'ai été à la montagne, quand je me suis
 « mise à étudier la loi. J'ai trouvé la source, quand la lecture et la
 « prière m'ont révélé que la source de tout bien est d'aimer Dieu
 « du fond du cœur. J'ai préparé l'emplacement quand j'ai conçu
 « le désir d'aimer tout ce qu'il aimait. J'ai voulu que l'eau fût
 « claire et pure quand j'ai résolu de fuir et de haïr le péché. Je l'ai
 « entourée de murs lorsque j'ai inséparablement uni l'humilité,
 « la patience et la mansuétude par le feu de la charité, et que je
 « les ai conservées ainsi unies jusqu'à ma mort. J'ai élevé la colonne
 « et construit les canaux, quand je me suis posée comme le refuge
 « universel : car je suis toujours prête à verser les consolations
 « et les grâces d'en haut à grands flots sur tous ceux qui m'invo-
 « quent pour eux-mêmes ou pour d'autres ² ! Je t'ai révélé, » dit-
 « elle en terminant, « très chère fille, toutes les prières que je faisais
 « afin que tu apprennes par mon exemple à demander à Dieu avec
 « confiance et humilité tout ce qui te manque. Sais-tu pourquoi les
 « vertus ne sont pas également réparties entre les hommes ? Parce
 « que les uns ne savent pas les demander avec autant d'humilité,
 « ni les conserver avec autant de soins que d'autres : c'est pour-
 « quoi Dieu veut que celui qui en est dépourvu soit aidé par celui
 « qui les possède. Et moi je veux que tu puisses prier avec ferveur
 « et dévotion pour ton salut et pour celui des autres ³. »

Ces doux entretiens terminés, Elisabeth vit un jour un superbe
 tombeau couvert de fleurs, d'où sortit sa divine consolatrice pour
 s'élever au ciel au milieu d'anges innombrables qui la conduisirent

¹ Ego feci sicut fecit homo qui vult fa-
 cere pulchrum fontem. Vadit ad radices
 montis, etc... Circulariter collocat cannel-
 las per quas egrediatur aqua largissime ad
 solatium singulorum.

² Sic ego faciebam. Tunc ego ivi ad mon-
 tem quando studui discere legem. Tunc
 venam inveni quando, etc... Tunc muros
 erexi undique quando virtutem humilita-
 tis, patientiæ, benignitatis et mansuetu-
 dinis calore charitatis ignitas et conjunctas

usque ad vitæ exitum inseparabiliter con-
 servavi.... Parata sum omnibus pro se vel
 pro aliis postulantibus subsidium et sola-
 tium impertiri gratissime.

³ Propterea, charissima filia, orationes
 quas ego faciebam tibi revelavi... Scis
 quare virtutes non sunt æquanimitè datæ ?
 Quia nescit una persona, etc... Dico tibi
 quia volo, te pro tua et aliorum salute
 orare sollicitè et devotè.

entre les bras de son Fils ; un ange vint lui expliquer cette vision de l'Assomption ¹, qui devait être à la fois une faveur d'en haut pour la soutenir dans ses malheurs actuels, et un doux présage de la gloire que Dieu lui réservait, comme à Marie, si elle restait jusqu'à la fin fidèle et docile à sa volonté.

L'humble servante du Christ, en racontant toutes ces merveilles, disait qu'elle les avait vues et entendues avec une évidence si intime et si claire de leur réalité, qu'elle aimerait bien mieux mourir que nier leur existence.

C'est ainsi que Dieu commençait déjà à payer de retour sa fidèle servante. Il se donne lui-même pour époux à la veuve solitaire ; à la jeune femme découragée et troublée, il donne pour maîtresse et pour mère, celle qui est à la fois la mère des douleurs et des miséricordes ; à l'âme qu'il a dépouillée de tous les biens de la terre il ouvre dès ici-bas les impérissables trésors du ciel.

¹ Supplément au manuscrit de Théodoric à Cassel.

Chapitre xx.

Comment la chère sainte Elisabeth refusa de se marier une seconde fois, et comment elle consacra sa robe de noces à Jésus, l'époux de son âme.

Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi, qui pascitur inter lilia.

CANT. VI. 2.

La vraie veuve est en l'Église une petite violette de mars, qui répand une suavité non pareille par l'odeur de sa dévotion, et se tient presque toujours cachée sous les larges feuilles de son abjection.... elle vient ès lieux frais et non cultivés, ne voulant être pressée de la conversation des mondains, pour mieux conserver la fraîcheur de son cœur contre toutes les chaleurs que lui pourrait apporter le désir des biens, des honneurs, ou même des amours.

S. FRANÇOIS DE SALES, Introd. III. 2.

La triste position à laquelle avait été réduite une princesse d'une naissance si illustre et alliée aux plus puissantes maisons de l'empire, ne pouvait manquer d'exciter la compassion et l'intervention de ses parens dès qu'elle leur serait connue. La duchesse Sophie, après avoir fait de vains efforts auprès de ses fils pour adoucir le sort de la pauvre Élisabeth, fit annoncer en secret ses malheurs à sa tante, Mathilde, abbesse de Kitzingen, sœur de la reine de Hongrie sa mère. Cette pieuse princesse, pénétrée de douleur par ce récit, envoya sur-le-champ des messagers affidés avec deux voitures

pour chercher sa nièce ainsi que ses enfans, et les conduire à l'abbaye ¹. Elisabeth, heureuse surtout de pouvoir se réunir à ses enfans qu'elle aimait si ardemment, accepta l'offre de sa tante, que ses persécuteurs n'osèrent sans doute pas contrarier, et se rendit à travers les vastes forêts et les montagnes qui séparent la Thuringe de la Franconie ² à Kitzingen, sur le Mein. L'abbesse la reçut avec une bonté maternelle et d'abondantes larmes ³; elle lui assigna un logement convenable à son rang, et chercha à lui faire oublier les cruelles douleurs d'âme et de corps qu'elle avait eues à subir. Mais la jeune duchesse ne trouvait pas de plus douce consolation que celle d'adopter autant que possible les habitudes de la vie monastique, et témoignait souvent le regret de ce que le soin de ses enfans l'empêchait de s'astreindre à la règle comme une simple religieuse ⁴. Cependant Egbert, prince-évêque de Bamberg, frère de l'abbesse Mathilde, de la duchesse Hedwige de Pologne et de la reine Gertrude, et par conséquent oncle maternel d'Elisabeth, ayant appris ses malheurs et son arrivée à Kitzingen, crut que son séjour prolongé dans ce monastère, avec sa famille, ne convenait ni à sa position ni aux habitudes d'une maison religieuse, et l'invita à venir dans ses états. La docile princesse lui obéit, peut-être à regret, et en laissant aux soins de sa tante sa seconde fille, Sophie, à peine âgée de deux ans, laquelle prit ensuite le voile dans l'abbaye qui avait servi d'asile à sa mère, et qui avait été le berceau de sa propre jeunesse. Le prélat fit à sa nièce un accueil qui dut la convaincre et de son affection pour elle et du respect que lui inspiraient de si grands malheurs ⁵. Il lui proposa de la faire conduire en Hongrie, auprès du roi son père; mais elle refusa, probablement à cause du triste souvenir de la mort cruelle de sa mère Gertrude. Il lui assigna alors pour résidence le château de Botenstein, en lui donnant une maison montée selon son rang, et dont elle devait disposer à son gré ⁶.

¹ Vita Rhyt. § 29.

² Cette chaîne est connue sous le nom de *Thuringerwald* et *Rœdelgebirge*.

³ Und mit weynenden armen umbfangen. Vita Rh. l. c.

⁴ Ibid.

⁵ Ipsam benigne et reverenter susceptam, cum omni honestate caritateque pertractavit. Theod. v. 1.

⁶ Elle était composée de deux demoiselles d'honneur, deux gentilshommes, deux femmes de chambre, et deux autres

Elle s'y rendit avec ses enfans et ses fidèles suivantes, Ysentrude et Guta, qui avaient noblement partagé avec elle toutes ses épreuves; et dans ce tranquille asile elles reprirent nuit et jour leurs exercices de piété. Mais l'évêque, voyant que la duchesse était encore toute jeune, puisqu'elle n'avait que vingt ans, et en outre d'une beauté remarquable ¹, se souvenant d'ailleurs du précepte de saint Paul ², conçut le projet de la remarier. Selon plusieurs auteurs, il espérait la faire épouser à l'empereur Frédéric II ³, qui venait de perdre sa seconde femme, Yolande de Jérusalem. L'empereur lui-même, d'après un récit contemporain, nourrissait un vif désir d'épouser Elisabeth. L'évêque se rendit auprès d'elle pour lui communiquer ce dessein : il lui dit qu'il voulait la marier à un seigneur bien autrement illustre et puissant que son défunt époux ⁴. Elle lui répondit avec une grande douceur, qu'elle préférerait rester seule pendant le reste de sa vie, et servir Dieu seul ⁵. Le prélat lui soutint qu'elle était encore trop jeune pour embrasser un tel genre de vie : il lui rappela les persécutions qu'elle avait déjà eues à souffrir, et lui fit entrevoir la possibilité de leur renouvellement quand il viendrait à mourir; car bien qu'il eût résolu de lui léguer Botenstein et ses dépendances, une fois dans la tombe, il ne pourrait plus la protéger contre les attaques des méchans ⁷. Mais Elisabeth ne se laissa pas ébranler; un poète français nous a conservé sa réponse : « Sire », lui dit la belle et pieuse princesse, « j'ai eu pour seigneur un mari qui m'a
« très tendrement aimée, qui a toujours été mon loyal ami; j'ai eu
« part à ses honneurs et à sa puissance; j'ai eu beaucoup de bijoux,
« de richesses et de joies de ce monde; j'ai eu tout cela; mais j'ai
« toujours pensé ce que vous-même savez bien, que la joie du monde
« ne vaut rien. C'est pourquoi je veux quitter le siècle, et payer à
« Dieu ce que je lui dois, les dettes de mon âme. Vous savez bien

serviteurs. Elisabeth s'était opposée à ce que sa maison fût plus nombreuse. Rothe, p. 1720. Vita Rhyt. 29.

¹ S. Elisabeth war damahls nur 20 jahr alt, schön von gestalt, etc. Kochem, 321.

² Adolescentiores viduas volo nubere, 1. Tim. v. 11.

³ Cod. Heidelb. 21.

⁴ Er wolte si gerne zu der e genommen han... Ibid. p. 54.

⁵ Ibid.

⁶ Gar gutlich sie das widersprach, etc. Vita Rhyt. l. c.

⁷ Ibid.

« que toutes les aises mondaines ne produisent que douleurs et tourmens, et la mort de l'âme. Sire, il me tarde beaucoup d'être en la compagnie de Notre Seigneur ; je ne lui demande plus qu'une chose sur la terre : j'ai deux enfans de mon seigneur ¹, qui seront riches et puissans ; je serais bien joyeuse et bien reconnaissante envers Dieu, s'il m'aimait assez pour les amener à lui ². » Il ne paraît pas que la duchesse lui eût objecté alors le vœu de continence perpétuelle qu'elle avait fait du vivant de son mari, pour le cas où elle lui survivrait ³, mais elle s'en entretenait souvent avec ses filles d'honneur, qui avaient fait ce vœu en même temps qu'elle, et qui craignaient que l'évêque n'employât sa puissance pour la leur faire violer ⁴ ; elle cherchait à leur faire prendre courage et leur garantissait sa propre persévérance à tout prix. « J'ai juré, » disait-elle, « à Dieu et à mon seigneur mari, quand il était en vie, que jamais je n'appartiendrais à aucun autre homme. Le Dieu qui lit dans les cœurs, et qui y découvre les plus secrètes pensées, sait que j'ai fait ce vœu avec un cœur simple et pur et une entière bonne foi. Je me confie en sa miséricorde ; il est impossible qu'il ne défende pas ma chasteté contre tous les projets des hommes, et même toutes leurs violences. Ce n'est pas un vœu sous condition, et dans le cas seulement où cela plairait à mes parens et à mes amis, mais bien un vœu spontané, libre et absolu, de me consacrer tout

¹ Elle parlait de ceux qui n'étaient pas destinés à la vie monastique, de son fils Hermann et de sa fille aînée Sophie.

² La bone dame sainte et bele....

Ains li a dit en grand doucher.

Sire iou ai eu signor

Ki estoit mes loiaux amis

Et ses honors et grans delits

Ai eu, et mainte richece

Maint bel ioel mainte liece.

Tout cou eu iou, mais ie pensai

Autre chose que vous dirai :

Vous meismes le savez bien,

Joie del monde ne valt rien....

Par cou voel le siecle laisser,

Et ce que doi a Dieu paier.

Cest lame que li doins daoite....

Sire moult longuement me tarde

Que soie en la compaignie

Nostre signor a compaignie.

De mon signor ai ij enfans ;

Chascun sera riche puisans ;

Je seraie lie et joyeuse

Et envers Dieu très gracieuse

Sil mavait faite tel amor

Quils fuissent à mon creator.

Le moine Robert, MS. 1362.

³ V. page 84.

⁴ Episcopi potentiam formidantes, cum ea super hæc querulando cum lacrimis loquerentur. Theod. l. c.

« entière après la mort de mon bien-aimé, à la gloire de mon créa-
 « teur. Si l'on ose, au mépris de la liberté du mariage, me livrer
 « à un homme quelconque, je protesterai devant l'autel; et si je ne
 « trouve pas d'autre moyen d'échapper, je me couperai secrètement
 « le nez, afin de devenir un objet d'horreur à tous les hommes ¹. »
 Cependant elle n'en était pas moins inquiète, et la volonté bien ar-
 rêtée de l'évêque lui annonçait qu'elle aurait de rudes combats à
 soutenir pour rester fidèle à son Dieu et à sa conscience. Une grande
 tristesse s'empara d'elle : elle eut recours au consolateur suprême,
 et agenouillée à ses pieds, baignée de larmes, elle le supplia de
 veiller à la conservation du trésor qu'elle lui avait consacré ². Elle
 s'adressa aussi à la reine des vierges, qui lui avait été donnée pour
 mère. Tous deux ne dédaignèrent pas de la rassurer et de ramener
 la paix dans son cœur. Elle se trouva bientôt tranquillisée et animée
 d'une confiance sans bornes dans la protection céleste ³.

C'est sans doute à cette époque de la vie d'Élisabeth qu'il faut
 rapporter le récit que des traditions locales ont conservé jusqu'à nos
 jours de quelques voyages qu'elle entreprit, soit pour échapper aux
 importunités de son oncle, soit dans un but de dévotion et de pieuse
 curiosité. Ce mobile suffisait, à une époque où les intérêts matériels
 ne dominaient pas encore l'humanité, pour mettre en mouvement,
 malgré la difficulté des communications, plus d'hommes peut-être
 que la cupidité ou l'ennui des voyageurs modernes. Les pauvres,
 les infirmes, les femmes même, ne résistaient pas à l'envie de prier

¹ Ich habe gote gelobet unde myme
 herrin, do der lebete, das ich vort num-
 mer mannis mehr schuldig werdin wel.
 Rothe, p. 1730.—Inspector cordium et ab-
 sconditorum cognitor Deus novit votum...
 de puro corde et simplici et fide non ficta
 processisse... Neque enim conditionatum...
 sed spontaneum, absolutum ac liberum
 edidi votum servandæ post mortem dilecti
 mei integerrimæ castitatis ad gloriam con-
 ditoris. Verum etsi contrâ libertatem ma-
 trimonil.... occulte nasum proprium meis
 truncarem manibus ut sic me omnis abhor-

reret homo turpiter maculatam. Theod.
 l. c.

² Pavens et tremens periculum confugit
 ad Dominum et ipsius custodiæ castitatem
 suam lacrimosis orationibus commenda-
 bat. Ib.

³ Cele qui tant le pot amier
 Rendi grace a Dieu lou peire
 Et a la soie douce meire
 De ce qu'ainsi la conseilie
 De terreir cest aparillie.

Rutebeuf, fol. 33.

dans un sanctuaire célèbre, de vénérer les restes d'un saint spécialement chéri, de recueillir pour leurs vieux jours les doux souvenirs de quelque pèlerinage fait sous la protection de Dieu et des saints Anges. Élisabeth alla ainsi deux fois à Erfurth, ville célèbre par le nombre et la beauté de ses monumens religieux, et située au centre des états de son époux, quoique appartenant à l'archevêché de Mayence. Elle y choisit pour séjour un couvent de filles repenties¹, et passa plusieurs jours dans une retraite absolue. En partant, elle leur laissa le simple verre dont elle s'était servie à ses modestes repas, et que l'on y vénère encore aujourd'hui comme un souvenir de sa bonté et de son humilité².

Elle alla aussi vers cette époque visiter le château de ses ancêtres maternels, à Andechs, situé sur une éminence voisine des Alpes qui séparent la Bavière du Tyrol. Ce château ancien et fameux venait d'être transformé par le margrave Henri d'Istrie, autre oncle d'Élisabeth, en un monastère de Bénédictins³, illustré depuis par la possession de quelques unes des plus précieuses reliques de la chrétienté, et par les nombreux miracles qui s'y rattachent. Élisabeth vint s'associer par sa présence à la pieuse fondation qui devait à jamais honorer sa famille. Du haut de cette sainte montagne elle put contempler cette belle Bavière, riche alors de la double beauté de la nature et de la religion, toute parsemée de monastères célèbres⁴, les uns cachés au sein des forêts antiques, les autres se mirant dans l'onde pure et calme des lacs de cette contrée; tous foyers de la civilisation chrétienne du pays, et qui devaient pendant bien des siècles encore offrir un inviolable sanctuaire à la science, un asile doux et sûr aux âmes avides de repos et de prière, et une hospitalité sans bornes aux nombreux pèlerins qui suivaient cette grande route des

¹ Dites les *Dames blanches*, aujourd'hui remplacées par les Ursulines. On y montre une chambrette qui donne sur l'église et qu'on croit avoir été occupée par elle.

² Le jour de la fête de notre sainte, on y fait boire toutes les jeunes élèves de la communauté. (Juin 1854.)

³ Selon d'autres, de Chanoines réguliers

de saint Augustin.

⁴ Tels sont Diessen, sur les bords de l'Ammersee, fondée par sainte Mathilde, de la maison de Méran; Wessobrunn, célèbre par les manuscrits qu'on a trouvés dans sa bibliothèque; Steingaden, Polting, Rottenbuch, etc.

royaumes du nord aux tombeaux des apôtres. Que de fois aussi les regards de notre Élisabeth durent s'arrêter sur cette majestueuse chaîne des monts du Tyrol, derrière laquelle tout cœur catholique devine en tressaillant Rome et l'Italie ! Elle devait, à son insu, jeter les bases de la vénération dont ces beaux lieux ont été entourés. Au pied du mont elle fit naître, par ses prières, une source si abondante qu'elle ne tarit jamais, même dans les années de la plus grande sécheresse, et en outre douée de plusieurs qualités salutaires. La pieuse princesse apportait encore avec elle à ce lieu qui allait passer de la protection de sa famille à celle du Dieu tout-puissant, un doux et touchant souvenir de sa vie conjugale, qu'elle venait offrir dans sa simplicité au nouvel époux de son âme. C'était sa robe de noces, la robe qu'elle avait portée le jour de son mariage avec son bien-aimé Louis. Elle la déposa sur l'autel, et donna en même temps aux religieux une petite croix d'argent contenant des reliques des instrumens de la passion, sa *pax* ou le reliquaire qu'elle avait toujours porté sur elle, et plusieurs autres objets qui lui étaient chers. Peu d'années s'écouleront, et le nom de cette jeune veuve qu'on avait vu venir en humble pèlerine faire son offrande à ce naissant sanctuaire, remplira le monde chrétien de sa gloire, et la main du vicaire de Dieu l'inscrira dans le ciel. Faut-il s'étonner si dès lors les présens de cette sainte, qui appartenait à tant de titres à ces lieux sacrés, devinrent d'inappréciables reliques ; et si même aujourd'hui, malgré les orages et les ténèbres des temps, le peuple simple et fidèle vient encore les vénérer et les baiser avec un respectueux amour ¹.

¹ Le monastère d'Andechs, lors de la sécularisation de tous les biens religieux, par le roi Maximilien de Bavière, en 1806, fut vendu à un juif ! Cependant l'église et le trésor des reliques ont été conservés : la robe de noces de sainte Elisabeth y sert d'enveloppe à trois hosties miraculeuses. Aux principales fêtes de l'année de nombreux pèlerins s'y rendent ; les villages voisins y viennent processionnellement en chantant des lita-

nies. Andechs est à huit lieues environ de Munich, près du beau lac de Staremburg : de la hauteur où est située l'église, la vue embrasse toute la chaîne des Alpes du Tyrol. Peu d'endroits en Allemagne sont plus dignes de la visite du voyageur catholique. Ceux qui pourraient s'y rendre sont priés de s'y souvenir devant Dieu de l'auteur de ce livre.

Chapitre xxi.

Comment la chère sainte Elisabeth reçut les ossemens de son époux bien-aimé, et comment ils furent enterrés à Reinhartsbrunn.

Benedicti vos Domino, qui fecistis misericordiam hanc cum Domino vestro, et sepelistis eum.

II. REG. II. 5.

Requiem tibi dabit Dominus semper, et implebit splendoribus animam tuam, et ossa tua liberabit...

Is. LVIII. 11.

A peine Élisabeth fut-elle de retour à Botenstein, qu'un messenger de l'évêque vint l'appeler auprès de lui, à Bamberg, afin d'y recevoir les restes de son mari, que les chevaliers thuringiens, de retour de la croisade, allaient y apporter¹. En effet, les compagnons du duc Louis, comme nous l'avons vu, l'avaient enseveli à Otrante, et s'étaient ensuite mis en route pour la Syrie, afin de remplir leur vœu. Plusieurs d'entre eux, qui purent pénétrer jusqu'à Jérusalem, y firent des dons et des prières à son intention², comme il les en avait suppliés sur son lit de mort. En revenant de leur pèlerinage, ils repassèrent par Otrante, afin d'en emporter avec eux les dépouilles de

¹ Ecce subito venit nuntius episcopi....
Theod. v. 2.

² Des historiens vont jusqu'à dire qu'on y célébra sa fête parce que sa sainteté s'é-

tait déjà révélée par de nombreux miracles:
Keza. Chron. Manusc. citat. apud Wadding:
Ann. Minor. II, 166.— Script. rer. Hungar.
I. 149.

leur souverain. Ils les détèrèrent et trouvèrent que ses ossemens étaient blancs comme la neige, ce qui était à cette époque un signe que l'époux avait gardé une fidélité inviolable à son épouse ¹. Après avoir déposé ces restes précieux dans un riche cercueil, ils en chargèrent un cheval, et se mirent en route pour leur pays. Ils faisaient précéder le cercueil d'une grande croix d'argent ornée de pierreries, comme une marque de leur propre piété et de leur attachement envers leur maître ². Dans toutes les villes où ils s'arrêtaient pour passer la nuit, ils déposaient le cercueil dans une église, ils le faisaient veiller par des religieux ou par des personnes pieuses qui chantaient les vigiles des morts et d'autres oraisons pendant toute la nuit. Ils ne repartaient le lendemain matin qu'après avoir fait célébrer une messe, et y avoir fait leur offrande. Pour peu que l'église fût cathédrale ou conventuelle, ils lui laissaient la draperie de pourpre qui recouvrait le cercueil, afin que le produit en fût appliqué à l'intention de l'âme du défunt. De mémoire d'homme on n'avait vu des obsèques plus solennelles ³.

Ils traversèrent ainsi toute l'Italie et l'Allemagne méridionale. Arrivés à quelque distance de Bamberg, ils firent prévenir de leur approche l'évêque, qui envoya aussitôt chercher la duchesse à Botenstein. Il ordonna en même temps à tous les seigneurs et aux dignitaires de sa cour de se disposer à l'accueillir avec une bienveillante sympathie, et à l'entourer pendant la triste cérémonie du lendemain, de peur que ses forces ne l'abandonnassent ⁴. Lui-même se rendit alors au devant du corps, accompagné de tout son clergé, des religieux des divers monastères de la ville, des enfans des écoles, et suivi d'une foule immense de peuple dont la voix se mêlait aux chants funèbres des prêtres et au son de toutes les

¹ Apparuerunt ossa candida super nivem. Theod. l. c. — Das bedeut das er sein Ee recht gehalten hat. Passional. p. 61. On fit bouillir son corps pour séparer les os de la chair. Cette coutume fut interdite dans la suite par Boniface VIII, sauf le cas où le décès aurait lieu chez les infidèles. Signius, de Reliquiis. c. 38.

² Ut pote Christianitatis cultores et sui domini fidelissimi amatores. Theod. l. c.

³ Quis unquam imperatorum vel principum, vel etiam sanctorum tales legitur habuisse exequias ? Ibid.

⁴ Ut omnes nobiles et digniores in occursum funeris ejus assisterent lateri, et eam ne deficeret, confortarent. Ibid.

cloches de la cité épiscopale. Plusieurs comtes et seigneurs des environs s'étaient joints au cortège, qui rentra dans la ville et conduisit le corps jusqu'à la célèbre cathédrale où reposaient les corps sacrés de l'empereur saint Henri et de sainte Cunégonde. On célébra pendant toute la nuit l'office des morts ¹.

Le lendemain Elisabeth, toujours accompagnée de sa fidèle Ysentrude et de Guta, fut conduite auprès de ces dépouilles chéries : on ouvrit le cercueil et on lui permit de contempler les restes de son époux ². Ce qu'il y eut alors, dit un pieux narrateur de cette scène, ce qu'il y eut alors de douleur et d'amour dans son cœur, celui-là seul peut le savoir, qui lit dans tous les cœurs des enfans des hommes ³. Toute l'affliction des premiers momens où elle apprit son malheur se renouvela dans son âme; elle se précipita sur ces ossemens, et les baisa avec transport ⁴; ses larmes furent si abondantes, son agitation si violente que l'évêque et les seigneurs qui assistaient à ce douloureux spectacle, crurent devoir la calmer et essayer de l'en détourner. Mais elle se souvint de Dieu, et aussitôt toute sa force lui revint ⁵. « Je vous rends grâces, Seigneur, dit-elle, « de ce que vous avez daigné écouter votre servante, et exaucer le « désir immense que j'avais de contempler les restes de mon bien- « aimé qui était aussi le vôtre. Je vous rends grâces d'avoir ainsi « miséricordieusement consolé mon âme affligée et désolée. Il « s'était offert lui-même, et moi aussi je vous l'avais offert, pour « la défense de votre terre sainte; et je ne reviens pas sur ce sa- « crifice, bien que je l'aie aimé de toutes les forces de mon cœur. « Vous savez, ô mon Dieu, combien j'ai aimé cet époux qui vous « aimait tant : vous savez que j'aurais mille fois préféré à toutes les « joies du monde, sa présence qui m'était si délicieuse, si votre « bonté me l'avait accordée : vous savez que j'aurais voulu vivre

¹ Rothe, p. 1751. Vit. Rh., § 50. Theod. l. c.

² Reserata sunt scrinia et ossa revelata. Theod.

³ Quid tunc doloris et amoris in corde ejus fuerit, solus scire poteritis, qui novit

corda omnium filiorum hominum. Ibid.

⁴ Renovatus est dolor, commota sunt viscera, contremuerunt ossa... Theod. — Le P. Apollinaire, p. 558.

⁵ Memor Dei, resumpto spiritu, dixit... Theod. l. c.

« toute ma vie avec lui dans la misère, lui pauvre et moi pauvre,
 « et mendier avec lui de porte en porte à travers le monde entier,
 « seulement pour avoir le bonheur d'être avec lui, si vous l'aviez
 « permis, ô mon Dieu! Maintenant je l'abandonne et je m'aban-
 « donne moi-même à votre volonté. Et je ne voudrais pas, quand
 « même je le pourrais, racheter sa vie au prix d'un seul cheveu
 « de ma tête, à moins que ce ne fût votre volonté, ô mon Dieu ¹. »

Ce fut là le dernier cri de la nature vaincue, le dernier soupir des affections de la terre expirantes dans ce cœur de vingt ans, sous le joug de l'amour du ciel.

Ayant dit ces paroles elle essuya les torrens de larmes qui l'avaient inondée ², et sortit en silence de l'église. Elle alla s'asseoir dans un petit cloître planté d'herbe ³, attendant à la cathédrale, et fit prier les seigneurs thuringiens qui avaient ramené le corps de son mari, de venir l'y trouver. A leur approche, elle se leva humblement pour leur faire honneur, et les pria de prendre place à côté d'elle parce qu'elle ne se sentait pas assez forte pour rester debout ⁴. Elle leur parla ensuite longuement et avec une grande douceur, elle les supplia au nom de Dieu et de Jésus-Christ de

¹ Sire je te rends grâces de ce que j'ay esté a recevoir les os de mon doulz homme, et tu as daigné conforter ceste chetive. Sire tu sces que je ay moie moult cestuy qui l'aymoit. Jean Lefèvre, l. xlvi, c. 25. — Gratias tibi ago, Domine, quod ancillæ tuæ, ingens quod habui desiderium in aspectu ossium dilecti mei *virî dilecti tui*, adimplere... Ipsum tibi à semetipso et a me in subsidium terræ tuæ sanctæ oblatum non invideo, licet eum dilexerim ex corde. Tu scis Deus quod *ipsum te amantem multum amaverim*, quod ejus desiderabilem præsentiam, mihi gratissimam, omnibus hujus mundi deliciis et gaudiis anteferrem, si ipsum mihi tua benignitas concessisset. Optaremque omni tempore vitæ meæ cum eo vivere tali conditione *ut cum eo ipso paupere per totum mundum ostiatim paupercula mendicarem*, dummodo

ejus frui contubernio de tuo beneplacito licuisset. Nunc vero ipsum et me tuæ voluntatis dispositioni committo. Nec enim, etiam si possem, eum ad vitam revocare minimo mei capitis capillo, præter tuum beneplacitum vellem. Theod. l. c. — Les passages en italique sont complétés par le manuscrit de la bibliothèque Laurentienne à Florence. Plut. xxvii, Cod. 1, n° 18. — Ces paroles se trouvent aussi presque textuellement dans la déposition des quatre demoiselles d'honneur et autres sources.

² Repressis lacrimarum fluminibus conticuit. Theod. l. c.

³ In quodam pratello consedit. Ib. — Rothe, p. 1751.

⁴ Reverenter et humiliter assuravit.... Assidere sibi facient.... Wan sy vormuchte nicht zeu stehene.... Ibid.

vouloir bien être les protecteurs de ses pauvres enfans et leur servir de tuteurs : elle leur raconta le cruel et indigne traitement dont ils avaient été, ainsi qu'elle-même, l'objet de la part des landgraves Henri et Conrad, et la misère qu'il leur avait fallu endurer à Eise-nach. L'évêque vint à son tour confirmer le récit de sa nièce, et s'entretint en détail avec les chevaliers des moyens de réparer les torts faits à la veuve et aux orphelins de leur souverain. Une vive indignation se manifesta parmi les pèlerins lorsqu'ils eurent appris les injures de la jeune duchesse. Ils déclarèrent qu'ils la reconnaî-saient toujours pour leur dame et maîtresse, et qu'ils la défen-draient envers et contre tous ¹. Ils avaient à leur tête le noble et fidèle sire de Varila, le fils de celui qui, seize ans auparavant, avait été chercher dans le palais de son père, la princesse qui était alors devant lui comme une veuve opprimée et trahie; il se rappela sans doute le serment que son père avait prêté au roi André de veiller sur sa fille. Ses frères d'armes et lui engagèrent le prélat à leur confier cette noble et malheureuse famille qu'ils ramèneraient en Thuringe en même temps que les dépouilles mor-telles du duc Louis; ils lui jurèrent qu'ils lui feraient rendre bonne et entière justice. Rassuré par leurs promesses et leur renommée de preux chevaliers, que leur récente croisade n'avait pu qu'ac-croître, l'évêque de Bamberg consentit à cette condition à leur con-fier celle dont ils se constituaient les défenseurs; il ne paraît pas qu'il les ait entretenus de son projet d'un second mariage pour elle. Après avoir célébré lui-même en l'honneur du défunt une messe pontificale à laquelle toute la ville voulut assister, et avoir généreu-ment défrayé toutes les dépenses de ses hôtes pendant leur séjour à Bamberg, il leur donna congé ainsi qu'à la duchesse et à ses enfans. Le triste cortège se remit en route, et se dirigea vers l'abbaye de Reinhartsbrünn, où le pieux Louis avait voulu être enseveli ².

Cependant le bruit de l'arrivée des restes du souverain bien-aimé s'était répandu en Thuringe et avait profondément remué toute la

¹ Ut pote dominæ suæ. Theod. l. c. Vit. Rhyt. § 50, Rothe.

² Ils partirent le matin après avoir as-sisté à une messe de l'aurore. Rothe, 1751.

contrée. Ce ne furent pas seulement la duchesse Sophie, mère de Louis, et ses frères, Henri et Conrad, qui s'empressèrent d'aller à Reinhartsbrunn pour le recevoir; ce furent tous les comtes et seigneurs, toute la noblesse du pays; ce fut surtout le pauvre peuple que ce prince avait tant chéri et si énergiquement protégé. Une immense multitude, composée de riches et de pauvres, de bourgeois et de paysans, d'hommes et de femmes¹, se rassembla à Reinhartsbrunn pour rendre les derniers honneurs à celui qu'ils avaient vu partir si peu de temps auparavant pour aller chercher, en l'honneur de Dieu, sous un ciel étranger, la mort qu'il avait trop tôt trouvée. D'autres motifs contribuaient à grossir cette foule: le désir bien naturel de revoir les croisés qui avaient échappé aux dangers de la route, y conduisait tous ceux qui avaient parmi eux des parens ou des amis; enfin, l'intérêt qu'on ne refusait pas partout, comme à Eisenach, à la duchesse Élisabeth, les récits de ses malheurs et de son exil, qui avaient couru le pays, le désir de savoir quel serait le sort de cette femme si jeune et sans défense, y amenait beaucoup d'âmes pieuses et compatissantes². Plusieurs évêques et abbés y étaient aussi venus pour honorer le noble champion de l'Eglise et du Saint Sépulcre. Ces mêmes religieux, dont il avait pris congé avec une si tendre affection et des pressentimens trop bien réalisés, avaient maintenant le triste devoir de lui rendre ces sacrés honneurs que l'Eglise réserve à ses enfans dociles. Ils allèrent au devant de son corps, suivis par un nombreux clergé séculier et tout le peuple, en chantant des psaumes et des cantiques que leurs larmes interrompaient souvent³. Les obsèques y furent célébrés dans l'église de l'abbaye, en présence des deux duchesses et des deux jeunes landgraves; devant les restes de Louis, une douleur commune et également sincère les réunit. Toute la magnificence des cérémonies ecclésiastiques fut déployée et se prolongea pendant plu-

¹ Occurrerunt comites et nobiles milites et de civitatibus, oppidis, et villis, divites et pauperes, utriusque sexus innumera multitudo. Theod.

² Und ouch erfuren die mere

Wie es umb frau Elisabeth were....

Und was man mit ir wold tun....

Vit. Rh., f. 50.

³ Cum lacrymosis modulationibus. Theod.
l. c.

sieurs jours : les regrets et les pleurs du peuple y furent comme une pompe nouvelle et la plus belle de toutes. De généreuses offrandes à l'église¹, d'abondantes aumônes distribuées aux pauvres, furent un dernier hommage rendu à celui qui avait tant aimé les pauvres et tant respecté l'Eglise. Ses ossemens, renfermés dans une châsse, furent placés dans une tombe de pierre, exhaussés de manière à rester exposés, par la suite, aux regards des fidèles. Ils furent l'objet de nombreux pèlerinages. L'amour du peuple et la reconnaissance des religieux lui valurent le surnom de Louis le *Saint*, sous lequel il est connu dans l'histoire, et que justifiait un grand nombre de guérisons miraculeuses qui eurent lieu à son tombeau et par son invocation². Il en résulta qu'il fut pendant près de trois siècles l'objet d'un culte populaire, qui n'a cependant jamais été confirmé par l'autorité ecclésiastique. Aujourd'hui le voyageur catholique peut encore voir la pierre brisée de son sépulcre, adossée à une église qui n'est plus catholique. En contemplant ce dernier monument d'une si noble mémoire, on ne pourra refuser un souvenir d'émotion et d'admiration à celui qui, si l'Eglise ne l'a pas compté parmi ses saints, a du moins été le digne époux d'une sainte³.

¹ Le landgrave Henri donna dix arpens de terre situés à Luthersborn aux religieux pour prix de ce service funèbre. Justi, *Vorzeit* de 1823, p. 286.

² A la vie manuscrite de ce prince, par son chapelain Berthold, qui se trouve à la bibliothèque de Gotha, on a joint une lon-

gue liste des miracles que la tradition lui attribuait et dont les derniers sont du xv^e siècle. Il y a même des hymnes et des prières en son honneur.

³ Voyez le n^o vi de l'appendice sur le monastère de Reynhartsbrunn et son état actuel.

Chapitre xxij.

Comment les chevaliers de Thuringe firent repentir le duc Henri de sa félonie, et rendre justice à la chère sainte Elisabeth.

*Aperi os tuum muto, et causis omnium filiorum
qui pertranseunt : aperi os tuum, decerne quod
justum est, et judica inopem et pauperem.*

PROV. xxxi. 8. 9.

Aussitôt la cérémonie des obsèques terminée, le sire de Varila rappela aux chevaliers croisés, qui entouraient la duchesse Élisabeth, l'engagement qu'ils avaient pris envers l'évêque de Bamberg à l'égard de sa nièce. Ils se retirèrent à part pour en délibérer : « Il faut maintenant », dit le sire Rodolphe, « tenir la foi que nous avons jurée à notre noble prince et à notre dame Élisabeth, qui a déjà enduré tant de misères ; autrement je crains bien qu'elle ne nous vaille le feu éternel de l'enfer¹. » Tous comprirent ce langage, car dans ce temps-là les plus braves guerriers n'avaient pas honte de se laisser guider par la pensée d'une autre vie dans l'accomplissement des devoirs de leur vie d'ici-bas. Ils résolurent donc d'une commune voix qu'ils adresseraient sur-le-champ de vigoureuses remontrances au landgrave Henri et à son frère, et chargèrent spécialement de cette difficile mission quatre chevaliers dont les noms, dit l'histo-

¹ Ich fürcht wir verdienen die ewigen hell an ir. Passion. fol. 61.

rien, méritent d'être conservés avec une gloire immortelle ¹. C'était d'abord le sire de Varila, grand échançon, qui devait porter la parole au nom de tous, comme le plus éloquent et le plus attaché à la duchesse par ses antécédens ²; et avec lui, Ludolphe de Berstetten, Hartwig de Herba et Gauthier de Varila, parent de Rodolphe. Précédés par eux, tous les chevaliers se rendirent auprès des jeunes princes, qu'ils trouvèrent avec leur mère, et qu'ils entourèrent. Le sire de Varila se tournant vers le duc Henri, lui adressa les paroles suivantes, qui ont été soigneusement et à juste titre enregistrées dans les chroniques du pays ³.

« Monseigneur, mes amis et vos vassaux qui sont ici présents, « m'ont prié de vous parler en leur nom. Nous avons appris en Fran- « conie et ici, en Thuringe, des choses tellement blâmables sur « votre compte, que nous en avons été consternés, et que nous avons « dû rougir de ce que, dans notre pays et chez nos princes, il se « soit trouvé tant d'impiété, tant d'infidélité, un tel oubli de l'hon- « neur ⁴. Eh! jeune prince, qu'avez-vous donc fait et qui vous a « donné de tels conseils? Quoi! vous avez chassé ignominieusement « de vos châteaux et de vos villes, comme une femme perdue ⁵, « l'épouse de votre frère, la pauvre veuve désolée, la fille d'un roi « illustre, que vous auriez dû au contraire honorer et consoler. Au « mépris de votre propre renommée, vous l'avez livrée à la misère, « et laissé errer dans les rues comme une mendiante. Pendant que

¹ Hæc sunt eorum nomina celebri semper memoria retinenda. Theod. v. 8.

² Rothe, p. 1733.

³ Il est impossible de regarder ce discours comme une de ces compositions imaginaires dont les écrivains antiques, et à leur instar, ceux de la renaissance, ornaient leurs récits. Il se retrouve presque textuellement le même dans trois narrations tout-à-fait différentes entre elles : celle de Théodoric de Thuringe, celle de Rothe, dans la Chronique de Thuringe, p. 1733, et celle de la Vita Rhythmica. La version la plus étendue et qui est aussi le plus remarquable, comme faisant partie

d'une histoire générale du pays, et non pas seulement d'une biographie de la Sainte, est celle de Rothe. C'est celle-ci que nous avons littéralement reproduite en la complétant par les deux autres. C'est celle aussi qu'a adoptée M. de Raumer dans son excellente histoire des Hohenstaufen, t. III, p. 381, où il proclame son authenticité d'une manière victorieuse.

⁴ Operuit confusio vultus nostros pro eo quod talis vitæ inhonestas et impietas est inventa.... Eia, mi Domine, quid fecisti.... Theod. l. c.

⁵ Tanquam turpem. Ib.

« votre frère va donner sa vie pour l'amour de Dieu, ses petits
 « orphelins, que vous deviez défendre et nourrir avec l'affection et
 « le dévouement d'un fidèle tuteur, sont cruellement repoussés loin
 « de vous, et vous les forcez de se séparer même de leur mère,
 « pour ne pas mourir de faim avec elle ¹ ! Est-ce là votre piété fra-
 « ternelle ? est-ce là ce que vous a appris votre frère, ce vertueux
 « prince, qui n'aurait pas voulu en agir ainsi avec le dernier de ses
 « sujets ² ? Non, un grossier paysan ne serait pas aussi félon envers
 « un de ses parçils ³ ; et vous, prince, vous l'avez été envers votre
 « frère, pendant qu'il était allé mourir pour l'amour de Dieu ! Com-
 « ment nous fierons-nous désormais à votre fidélité et à votre hon-
 « neur ? Vous savez cependant que comme chevalier vous êtes tenu
 « de protéger les veuves et les orphelins, et c'est vous-même qui
 « outragez les orphelins et la veuve de votre frère. Je vous le dis
 « tout bonnement, cela crie vengeance à Dieu ⁴. »

La duchesse Sophie, en entendant ces reproches trop bien mé-
 rités qu'on adressait à son fils, fondit en larmes. Le jeune duc,
 troublé et honteux, baissa la tête sans répondre ⁵. Le grand échan-
 son reprit aussitôt : « Monseigneur, qu'aviez-vous à craindre d'une
 « pauvre femme malade ⁶, abandonnée et désespérée, seule, sans
 « amis et sans alliés dans ce pays ? Que vous aurait fait cette sainte
 « et vertueuse dame, quand même elle fût restée maîtresse de tous
 « vos châteaux ? Que va-t-on dire maintenant de nous dans les autres
 « pays ? Fi ! quelle honte ! je rougis d'y penser ⁷. Sachez que vous
 « avez offensé Dieu, vous avez déshonoré tout le pays de Thu-
 « ringe, vous avez terni votre propre renommée et celle de votre
 « noble maison ⁸ ; et je crains, en vérité, que la colère de Dieu ne

¹ A matre propter inopiam separari et elongari oportuit. Ib.

² Wo waz uwir brudirliche truwe ? diz had uch uwir brudir seligir nicht gelart... Rothe, l. c.

³ Ein grober pawer wolt das nicht pfliegen... Vit. Rhyt. l. c.

⁴ Aus der munde ich dyses sprech...

Es spricht Got in deme hymmel an.
Ibid.

⁵ Slug daz houbit nedir. Rothe, l. c.

⁶ An der kranckin verlassener betrubetin frowin. Rothe.

⁷ Phi der schande... Rothe, l. c. Ich scheme mich des nu ze reden. Vit. Rhyt. l. c.

⁸ Deum irritasti, personam tuam inhonorasti, Thuringiam confudisti, famam tuam minuisti. Theod. l. c. — Rothe, etc.

« s'appesantisse sur le pays, à moins que vous ne fassiez pénitence
« devant lui, que vous ne vous reconciliez avec cette pieuse dame,
« et que vous ne restituiez aux fils de votre frère ce que vous leur
« avez enlevé ¹. »

Tous les assistans s'étonnaient de l'extrême hardiesse des paroles du noble chevalier ; mais Dieu sut s'en servir pour toucher un cœur depuis long-temps inaccessible aux inspirations de la justice et de la pitié ². Le jeune prince, qui était resté muet jusque-là, fondit en larmes, et pleura long-temps sans répondre ³ ; puis il dit : « Je
« me repens sincèrement de ce que j'ai fait ; je n'écouterai plus
« jamais ceux qui m'ont conseillé d'agir ainsi : rendez-moi votre
« confiance et votre amitié ; je ferai volontiers tout ce que ma sœur
« Elisabeth exigera de moi ; je vous donne plein pouvoir de dispo-
« ser pour cela de ma vie et de mes biens ⁴. » Le sire de Varila lui répondit : « C'est bien ⁵ ! c'est le seul moyen d'échapper à la co-
« lère de Dieu. » Cependant Henri ne put s'empêcher d'ajouter à voix basse : « Si ma sœur Elisabeth avait à elle toute la terre d'Al-
« lemagne, il ne lui en resterait rien, car elle la donnerait tout
« entière pour l'amour de Dieu ⁶. » Mais Varila alla aussitôt, avec ses compagnons d'armes, raconter à la duchesse Elisabeth le résultat de ses remontrances, et lui annoncer que son beau-frère voulait se reconcilier avec elle et lui rendre justice à tout prix. Lorsqu'ils commencèrent à parler des conditions qu'il fallait imposer au duc Henri, elle s'écria : « Je ne veux ni de ses châteaux, ni de ses
« villes, ni de ses terres, ni de rien de ce qui peut m'embarrasser
« et me distraire ; mais je serai très reconnaissante envers mon
« beau-frère s'il veut bien me donner sur ce qui m'est dû de ma

¹ Nous avons donné au long cette harangue, afin de montrer quelle était la servilité de la noblesse chrétienne dans ces siècles de ténèbres et d'oppression. Ils étaient certes bien en arrière de celui où le maréchal de Villeroy montrait à Louis XV enfant, le peuple assemblé sous ses fenêtres, en lui disant : *Mon maître, tout cela est à vous.*

² *Mirabantur quod tam audacter ad prin-*

cipem vir constantissimus loquebatur : Sed vere merito probata virtus corripit insidientes. Theod. l. c.

³ *Resolutus in lacrymas multum flevit. Theod. Rothe, l. c.*

⁴ *Rothe, l. c.*

⁵ *Das ist recht. Rothe.*

⁶ *Sy gæb es all hyn umb Gottes willen. Passional. 61.*

« dot, de quoi pourvoir aux dépenses que je veux faire pour le salut de mon bien-aimé qui est mort et pour le mien¹. » Les chevaliers allèrent alors chercher le duc Henri, et l'amènèrent auprès d'Elisabeth. Il vint accompagné de sa mère et de son frère Conrad. En la voyant, il la supplia de lui pardonner tout le mal qu'il lui avait fait, en lui disant qu'il en avait de grands remords, et qu'il lui en ferait bonne et fidèle compensation. Sophie et Conrad joignirent leurs prières aux siennes. Pour toute réponse, Elisabeth se jeta dans les bras de son beau-frère, et se mit à pleurer². Les deux frères et la duchesse Sophie mêlèrent leurs larmes aux siennes, et les vaillans guerriers ne purent non plus retenir les leurs à la vue de ce spectacle touchant, et au souvenir du doux et gracieux prince qui avait été le lien commun de toute cette famille, et qu'ils avaient perdu sans retour³.

Les droits de ses enfans furent également assurés, et notamment celui du jeune landgrave Hermann, son premier-né, héritier légitime des duchés de Thuringe et de Hesse, dont la régence devait rester de droit, pendant sa minorité, entre les mains de l'aîné de ses oncles, le landgrave Henri. Tous ces arrangemens étant conclus, les chevaliers croisés se séparèrent pour retourner dans leurs châteaux, et Elisabeth, ainsi que ses enfans, se mit en route, accompagnée de la duchesse Sophie, sa belle-mère, et des jeunes ducs, pour rentrer à la Wartbourg, dont elle avait été si indignement chassée⁴.

¹ *Castra, civitates et oppida quibus implicari et distrahi oportet nolo. Verum pro his, quæ mihi jure debentur, respectu dotis, peto exhiberi de gratia fratris mei, quibus uti, habere et expendere ad votum libere mihi liceat pro salute dilecti mei defuncti, et propria.* Theod. v, 9.

² ...Unde nam sy gutlichin an synen arm unde do begonde dy seligen frowe alzo bitterlichin zu weynen... Rothe, 1754.

³ Rothe, p. 1756. *Justi, Vorzeit de 1225, p. 239.*

⁴ On était à la fin de 1223 ou au commencement de 1229.

Chapitre xxiiij.

Comment la chère sainte Elisabeth renonça à la vie du siècle, et s'étant retirée à Marbourg, y prit l'habit du glorieux saint François.

Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem
in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ : ut videam
voluptatem Domini..... Quoniam abscondit me in
tabernaculo suo.....

Ps. xxvi, 7, 8, 9.

Pro Francisci chordula
Mantello, tunicula,
Purpuram deposuit.

ANCIENNE PROSE DE SAINTE ÉLISABETH,
dans le Missel des Franciscains de 1618.

Le duc Henri fut fidèle à sa parole; et pendant tout le temps qu'Elisabeth resta auprès de lui, il chercha à lui faire oublier les injures qu'il lui avait auparavant infligées, par une conduite pleine d'affection et d'égards. Il lui fit rendre tous les honneurs dus à son rang, et lui laissa pleine liberté pour tous ses exercices de piété et ses œuvres de charité ¹. Elle les reprit avec son ancienne ardeur. C'est à cette époque qu'on rapporte la fondation de l'hospice Sainte-Marie-Madeleine, à Gotha, dont elle s'était déjà occupée du vivant de son mari, et qu'elle accomplit lors de son retour dans ses états ².

¹ Theod. l. v. c. 10. Rothe, p. 1734.

Briel à Gotha. Paullini. Ann. Isenac. p. 38.

² Cet hospice était situé sur la place du

Sagittarius in memorab. Gothan. p. 7.

Comme autrefois, son amour pour les pauvres remplissait dans sa vie toute la place que n'occupaient pas déjà la prière et la contemplation. Affranchie par son veuvage de l'obligation de paraître dans les fêtes et les cérémonies publiques, elle évitait également toutes les occasions de se trouver dans les assemblées des seigneurs et dans les réjouissances de la cour, qu'elle savait être trop souvent le fruit de l'oppression et des durs labeurs des malheureux. Elle préférait au faste des puissans du siècle l'humiliation du pauvre peuple de Dieu¹, et cherchait à s'associer à lui autant que possible par une pauvreté volontaire. Le spectacle d'une vie pareille offrait aux âmes mondaines une leçon trop sévère pour ne pas rallumer bientôt l'animosité des courtisans et de ces indignes chevaliers qui avaient déjà rempli de tant d'amertume son enfance et les premiers temps de son veuvage. Pour se venger de son mépris pour les richesses et les plaisirs, qu'ils estimaient au dessus de tout, ils affectaient de la mépriser elle-même. Ils dédaignaient de lui rendre visite ou de lui parler; et si par hasard ils la rencontraient, c'était pour eux une occasion de l'insulter, en l'appelant à haute voix : *sotte* et *folle*². Elle souffrait avec tant de bonheur ces outrages, son visage peignait si bien le calme et l'heureuse résignation de son âme, qu'ils s'avisèrent de lui reprocher d'avoir oublié déjà la mort de son mari, et de se livrer à une joie inconvenante. Les malheureux ! dit un auteur du temps, ils ignoraient qu'elle possédait cette joie qui n'est pas donnée aux impies³. La duchesse Sophie paraît elle-même s'être laissé entraîner par ces calomnies, et avoir manifesté à sa belle-fille sa surprise et son indignation; mais Élisabeth ne s'en émut pas, car le Seigneur, qui seul était tout pour elle, lisait dans son cœur⁴.

¹ De præda et exactione pauperum, quæ sæpius in curiis principum fiunt, noluit victum habere. Dict. iv Ancill. 2023. Cognoscens... fastus principum et divitum de incommodis oppressionibus pauperum plerumque provenire, subduxit se, diligens magis affligi cum populo Dei et inter populares computari, quam regalibus divitiis interesse. Theod. l. c.

² Nec alloqui nec videre eam curarent. Dict. iv Anc. p. 2022... Insultabant autem et infamabant eam multipliciter, insanam et fatuam dicentes. Theod. c. 10.

³ Quod oblita mortis mariti gauderet, cum lugendum magis illi feret, ignorantes miseri, eam habere gaudium quod non datur impiis. Id.

⁴ Passional. f. 61.

D'un autre côté, les âmes pieuses et vraiment sages, dont elle était connue, appréciaient et admiraient son humilité. Elle reçut en outre, à cette époque, l'encouragement le plus doux pour une âme chrétienne, la protection la plus puissante pour une femme méconnue. Du haut de ce Saint-Siège, qui était alors le refuge assuré des faibles et des persécutés, une parole de père et d'ami vint la soutenir et l'honorer. Ce même cardinal Ugolin, que nous avons vu servir d'intermédiaire entre notre princesse et saint François d'Assise, devenu pape sous le nom de Grégoire IX, ayant appris ses malheurs et sa fidélité inébranlable dans les voies de Dieu, lui adressa une lettre où il lui prodiguait toutes les consolations apostoliques. Il l'exhortait, par l'exemple des saints et les promesses de la vie éternelle, à persévérer dans la continence et la patience; il lui enjoignait de mettre toute sa confiance en lui, parce qu'il ne l'abandonnerait jamais tant qu'il vivrait; qu'au contraire il la regarderait toujours comme sa fille, et prenait dès lors sa personne et ses biens sous sa protection spéciale¹. Il lui accorda en même temps le privilège d'une église et d'un cimetière pour son hôpital de Sainte-Marie-Madeleine, à Gotha². Enfin ce père tendre et vigilant ordonna à maître Conrad de Marbourg, qui était toujours investi des pouvoirs apostoliques en Allemagne, et qui venait de rentrer alors en Thuringe, de se charger absolument, et plus spécialement encore qu'il ne l'avait fait, de la direction spirituelle de la duchesse Élisabeth, et en même temps de sa défense contre tous ceux qui tenteraient de la persécuter³.

Soit que ces exhortations du père commun des fidèles aient donné à son courage une exaltation nouvelle, soit qu'elle n'ait fait qu'obéir à l'influence merveilleuse de la grâce divine dans son cœur, elle conçut bientôt la pensée et le violent désir d'une vie plus parfaite et plus rapprochée de Dieu. Bien qu'elle se fût assurément détachée autant que possible des pompes et des jouissances de son rang, cela

¹ Se non deserturum eam, quoad vivere, sed ut filiam, cum omnibus quæ consideret, suæ defensionis vindictam habiturum. Wadding, Ann. Minor. t. II, p. 208. Theod. l. c.

² La bulle se trouve dans Sagittarius. Hist. Gothan. p. 254.

³ Ep. Conrad Marb. ad Papam, p. 109, 110.

ne suffisait pas encore à son ardeur ; son âme avait encore trop de points de contact avec le monde, et ce monde lui faisait mal ¹. Après avoir longuement réfléchi sur tous les genres de vie qu'on pouvait mener pour se rendre agréable à Dieu, après avoir hésité entre les diverses règles monastiques qui existaient à cette époque, et la vie solitaire de recluse, le souvenir et l'exemple du glorieux séraphin d'Assise, dont elle était déjà fille comme pénitente du Tiers-Ordre, l'emporta dans son cœur ; elle se sentait le même courage, le même amour de Dieu et de la pauvreté que lui ; et elle se décida à embrasser sa règle dans toute sa rigidité primitive, et à aller comme lui et ses fervens disciples, après avoir fait l'abandon de tous ses biens, mendier de porte en porte ce qu'il lui faudrait pour vivre ². Elle fit part de sa décision à maître Conrad, et lui demanda humblement son consentement. Mais ce prudent directeur repoussa cette pensée avec indignation, et lui fit une réprimande sévère, persuadé que son sexe et sa faiblesse lui interdisaient un tel genre de vie ³. Elle insista avec la plus grande vivacité et en versa des larmes abondantes ; et comme il résistait toujours, elle le quitta en s'écriant : « Oh ! je le ferai, je le ferai ; vous ne m'en empêcherez pas ⁴. »

Mais comme elle voyait qu'elle ne pouvait vaincre la résistance de Conrad pour le moment, elle eut recours à d'autres voies pour satisfaire à l'ardeur du zèle qui la dévorait. Le régent Henri, comme nous l'avons dit, quelque opinion qu'il pût nourrir en lui-même sur les habitudes et les idées de sa belle-sœur, ne lui en témoignait pas moins extérieurement le respect et l'affection qu'il lui avait promis devant les cendres de son frère, et lui rendait en toute occasion des honneurs auxquels l'humble princesse se dérobaît de son mieux ⁵. Comptant sur ces bonnes dispositions, et après avoir passé environ

¹ Ir was in der werlde we. Cod. Argent. p. 280.

² Trutinans in animo monasticam perfectionem.... præeligit omnibus publicam mendicitatem, qua victui necessaria in nomine Domini peteret ostiatim. Theod. Lib. vi, c. 1.

³ Indignanter et cum severitate eam repulit, humilitati et imbecillitati providens muliebri. Ib.

⁴ Cum multus lacrymis poposcit... Hoc faciam, hoc faciam, quod me non potestis prohibere. Conr. Marb. Epist. p. 111.

⁵ Rothe, p. 1754.

une année au sein de sa famille , Élisabeth supplia le duc Henri de lui assigner une résidence où elle pût être entièrement livrée à elle-même et à son Dieu , et où rien ne pût la distraire de ses œuvres de piété et de charité. Henri , après avoir pris l'avis de sa mère et de son frère , lui céda en toute propriété la ville de Marbourg , en Hesse , avec toutes ses dépendances et les divers revenus qui s'y rattachaient , pour servir à son entretien. Pénétrée de reconnaissance , elle remercia tendrement son beau-frère et sa belle-mère , en leur disant qu'ils faisaient beaucoup plus pour elle qu'elle ne méritait , et que cela était plus que suffisant pour tous ses besoins. Mais le landgrave lui promit en outre , qu'il lui enverrait cinq cents marcs d'argent pour ses frais de premier établissement ¹. Maître Conrad ne paraît pas avoir approuvé cet arrangement , puisqu'il écrivit au pape que c'était malgré lui que la duchesse l'avait suivi dans sa patrie ². Mais il ne s'y opposa pas absolument ; et elle profita de son prochain départ pour quitter la Thuringe , et pour aller se fixer avec son père spirituel dans cette ville que son nom devait désormais entourer d'une si douce et si pure renommée.

A son arrivée à Marbourg , et après qu'elle y eut nommé , en se conformant aux avis de maître Conrad , les officiers et baillis qui devaient administrer en son nom , le peuple de la ville se montra si empressé de rendre honneur à sa jeune souveraine , que son humilité en fut grandement blessée , et qu'elle se retira aussitôt dans un petit village , à une lieue de la ville , appelé Wehrda , sur les bords charmans de la Lahn , rivière qui coule à Marbourg ³. En y entrant , elle choisit au hasard une chaumière abandonnée et en ruines pour lui servir d'habitation , afin de n'être à charge à aucun des pauvres habitans du village ; car toute sa tendre sollicitude s'était déjà éveillée pour

¹ Daz sy sich darmede zcu rathe gesetze zcu deme erstin.... Rothe. l. c. Vit. Rhyt. f. 32.

² Me licet invitum secuta est Marburch.. Ep. Conr. ad Pap.

³ Ce village existe encore , et le souvenir de sainte Elisabeth est encore à présent conservé par ses habitans protestans. Ils mon-

trèrent une maison bâtie sur le site de la chaumière qu'elle habita ; et qui était en 1834 occupée par un paysan nommé Schutz , et entourée d'un jardin de roses. Ce village offre un des plus beaux points de vue de la délicieuse campagne des environs de Marbourg.

ses nouveaux sujets ¹. Pour se mettre à l'abri, il lui fallut se blottir sous la voûte d'un escalier ou d'une cheminée, en bouchant avec des branches d'arbre garnies de leur feuillage les ouvertures par où le vent et le soleil venaient l'incommoder. Elle y préparait elle-même quelques chétifs alimens, comme elle pouvait, en rendant grâces à Dieu. Ce misérable réduit ne la protégeait ni contre la chaleur ni contre le froid; la fumée surtout y incommodait gravement ses yeux. Mais elle souffrait avec joie toutes ces mortifications, en pensant en Dieu ². Pendant ce temps, elle se faisait construire à Marbourg, auprès du couvent des Frères Mineurs, une maisonnette de bois et de terre glaise ³, comme une cabane de pauvre, afin de montrer ainsi à tous les yeux que ce n'était point une riche princesse qui venait s'établir dans sa capitale, mais bien une simple et patiente veuve qui venait y servir le Seigneur en toute humilité. Dès que ce palais de l'abjection chrétienne fut achevé, elle alla s'y installer avec ses enfans et fidèles suivantes.

Cependant il lui fallait toujours une rupture encore plus éclatante et plus complète avec le monde, un lien plus intime et plus manifeste à la fois avec Dieu. Comme son confesseur s'obstinait à lui refuser la permission d'embrasser la règle franciscaine dans toute son étendue, et de mendier son pain comme les religieuses de Sainte-Claire, elle voulut du moins se rapprocher autant que possible de cette vie qui lui semblait le type de la perfection évangélique. On a vu que, du vivant même de son mari, elle avait été agrégée au Tiers-Ordre de saint François. Elle résolut dès lors de donner à cette affiliation un caractère irrévocable et solennel; et bien que jusqu'alors cette branche de la famille franciscaine n'eût point été regardée comme formant un ordre régulier et à proprement dire monastique, elle voulut faire profession publique, comme les religieuses

¹ Ne cuiquam esset oneri... Theod. vi, 2.

² Sub gradu cujusdam caminate... Umbraculum ad solis objectum de frondosis lignis casæ appodiatis faciens... Cibos quales habere poterat, ibidem parabat cum sua familiola... In omnibus gratias agens... solis ardorem ventorumque turbosum in-

sultum fumique molestiam, oculis ejus gravissimam in arcto loco miserabiliter quidem sed tamen cum gaudio sustinuit. Dict. iv Ancill. 2021.

³ Materia luti et lignorum domuncula humilis. Ibid.

cloîtrées, et renouveler solennellement les vœux de chasteté, d'obéissance et d'absolue pauvreté, qu'elle avait tant de fois faits dans son cœur¹. Elle pouvait ainsi s'associer, selon la mesure de ses forces, à cette abnégation totale des biens terrestres, qui a mérité pendant tant de siècles à l'ordre séraphique l'éclatante protection de Dieu et la tendre admiration de l'univers chrétien. Maître Conrad approuva ce dessein, après lui avoir fait entendre que son vœu de pauvreté ne devait pas la priver, comme elle le voulait, de la libre disposition des biens qui provenaient de sa dot ou des terres que le duc Henri lui avait cédées; mais qu'au contraire elle devait les consacrer elle-même, graduellement, au soulagement des pauvres, ainsi qu'au paiement de certaines dettes que son mari avait laissées².

Elle n'en devait pas moins y renoncer en esprit, ainsi qu'à tous les autres biens et à toutes les autres affections du monde, même les plus légitimes. Pour remporter ce triomphe non seulement sur le monde, mais sur elle-même, la pieuse Élisabeth savait qu'il lui fallait plus que sa propre volonté, plus que l'exemple de son protecteur saint François ou des autres âmes saintes qui avaient marché dans cette voie avant elle; elle savait qu'il lui fallait avant tout la grâce d'en haut, et elle la demanda à Dieu, avec une ferveur inaccoutumée, pendant plusieurs jours avant sa prise d'habit. Elle racontait à son amie Ysentrude qu'elle suppliait sans cesse le Seigneur de lui accorder trois dons : d'abord le mépris complet de toutes les choses temporelles; puis le courage de dédaigner les injures et les calom-

¹ Hélyot, Hist. des ordres religieux, tome VII, c. 38, p. 290. Élisabeth fut ainsi la première religieuse du Tiers-Ordre de saint François, qui fit des vœux solennels. Du reste, cet ordre ne prit que plus tard un caractère tout-à-fait monastique, par l'adoption générale des trois vœux et de la clôture. On est peu d'accord sur la date exacte de cette transformation : elle est discutée dans Hélyot, c. xxx du t. VII. Mais les religieuses du Tiers-Ordre ont toujours pris sainte Élisabeth comme leur patronne spéciale, et plusieurs de leurs congrégations ont porté son nom, notamment en

France avant la révolution, et encore aujourd'hui celles qui se consacrent au service des malades en Allemagne et en Bohême. Les religieuses hospitalières connues en France sous le nom de *sœurs grises*, étaient toutes du Tiers-Ordre de saint François. Hélyot, VII, 501.

² Cum possessionibus etiam renuntiare vellet, retraxit eam pius et prudens magister, volens ut de his, quæ ratione dotis habere poterat, et mariti solverentur debita et egenis eleemosyna largiretur. Theod. VI, 1. — Wadding, II, p. 298. — Vita Rhyt: § 32.

niés des hommes ; enfin, et surtout, la diminution de l'amour excessif qu'elle portait à ses enfans ¹. Après avoir long-temps prié dans cette intention, elle vint un jour trouver ses compagnes, resplendissant d'une joie qui n'était plus de cette terre, et leur dit : « Le Seigneur a
 « exaucé ma prière ; voici que toutes les richesses et tous les biens
 « du monde, que j'aimais jadis, ne sont plus que comme de la boue
 « à mes yeux ². Quant aux calomnies des hommes, aux mensonges des
 « méchans, au mépris que j'inspire, je m'en sens toute fière et heu-
 « reuse. Mes petits enfans bien-aimés, les enfans de mon sein, que
 « j'aimais tant, que j'embrassais avec une si grande tendresse, eh
 « bien ! ces chers enfans eux-mêmes ne sont plus que des étrangers
 « pour moi, j'en prends Dieu à témoin. C'est à lui que je les offre, que
 « je les confie ; qu'il en fasse sa sainte volonté en tout. Je n'aime plus
 « rien, plus aucune créature ; je n'aime plus que mon Créateur ³. »

Enflammée de cet héroïque amour, Élisabeth se crut assez bien disposée pour faire ses vœux et prendre l'habit consacré par ses glorieux modèles, saint François et sainte Claire. « Si je pouvais », disait-elle, « trouver un habit plus pauvre que celui de Claire, je le
 « prendrais pour me consoler de ce que je ne puis entrer tout-à-fait
 « dans son saint ordre. Mais je n'en connais pas ⁴. » Elle choisit pour cette cérémonie l'église des Frères Mineurs, et le jour du vendredi-saint ⁵. C'était le jour où Jésus, dépouillé de tout pour l'amour de nous, fut attaché nu sur la croix, et où les autels nus et dépouillés comme lui, rappellent aux fidèles la mémoire du sacrifice suprême ; c'était aussi le jour où Élisabeth voulait, à son tour, se dépouiller de tout et briser les derniers liens qui l'attachaient à la terre, afin de s'élancer plus légère à la suite de l'époux de son âme dans le

¹ Ut puerorum dilectionem ei tolleret immoderatam.... Déposition d'Ysentrude, ap. Diet. iv Ancill. 2022.

² Dominus audivit orationem meam. Et ecce omnes mundanæ possessiones.... In calumniis quoque hominum et detractio-nibus malignorum, meique contemptu gra-tulor et delector. Theod. vi, 5.

³ Ipsos etiam uteri mei dilectissimos

parvulos, quas tenerrimo amplexu affecta-bam, jam velut alienos intueor, Deo teste ; ipsi eos obtuli et commisi, ipse de eis or-dinet, et impleat suæ beneplacitum volun-tatis... Nullam creaturam sed solum om-nium diligo creatorem. Ibid.

⁴ Cod. Heidelb. p. 25.

⁵ Probablement de l'année 1250 ; selon d'autres 1229.

chemin de la pauvreté et de la charité ¹. Ainsi donc en ce jour sacré elle vint, en présence de ses enfans, de ses amis, et de plusieurs religieux Franciscains ², poser ses saintes mains sur la pierre nue de l'autel, et jura de renoncer à sa propre volonté, à ses parens, à ses enfans, à ses alliés, à toutes les pompes et à toutes les joies de ce monde ³. Le frère Burckhard, gardien des Frères Mineurs de la province de Hesse, qui la regardait comme sa fille et son amie spirituelle, lui coupa les cheveux, la revêtit de la tunique grise, et la ceignit du cordon qui était la marque distinctive de l'Ordre de saint François, pendant que maître Conrad célébrait la messe ⁴. Elle conserva ce costume, allant en outre toujours nus pieds jusqu'à sa mort ⁵. A dater de ce moment, comme pour effacer toutes les marques de sa grandeur passée, elle fit substituer, sur le sceau dont elle se servait, la figure d'un franciscain déchaussé, aux armoiries de sa famille et de son époux ⁶.

Guta, sa demoiselle d'honneur, qui avait été sa fidèle et inséparable compagne depuis l'enfance, ne voulut point commencer maintenant à mener une vie différente de celle de sa chère maîtresse : elle prit en même temps l'habit du Tiers-Ordre, et renouvela solennellement le vœu de chasteté qu'elle avait fait quelques années auparavant, du vivant du duc Louis. Cette douce communauté de vie et d'intention assurait au moins à Élisabeth une consolation qu'elle se serait peut-être refusée, si elle en avait eu la conscience, et qui devait d'ailleurs ne lui être que trop tôt enlevée. Mais il lui fallut dès

¹ *Imitatrix Christi, ut nuda nudum paupertatis et caritatis gressibus sequeretur.* Theod. l. c.

² Cod. Heidelb. f. 22.

³ *Ponens super nudum altare manus sacras, voluntati propriæ, parentibus, liberis et cognatis, omnibusque hujus mundi pompis renuntiavit.* Theod. l. c.

⁴ *Frater Bourchardus... ipsam tanquam filiam suam carissimam et amicam spiritualem feliciter totondit... Magistro Conrado missam celebrante eadem horâ.* Wadding, t. iv ex Man. Lov.

⁵ Cod. Heidelb. p. 25. Ce narrateur contemporain ajoute que le roi de Hongrie, Étienne, neveu de sainte Elisabeth, étant venu visiter un couvent à Strigonie, et ayant vu dans l'église un tableau où la sainte était représentée sans corde autour des reins, et avec des souliers, ordonna sur-le-champ de la faire repeindre avec une corde et sans souliers. Nous verrons plus tard l'immense influence que l'exemple d'Élisabeth exerça sur plusieurs princes et princesses de sa maison.

⁶ Cod. Heidelb. cv. p. 25.

lors éloigner d'elle ses enfans qu'elle se reprochait d'aimer avec tant de passion. Son fils Hermann, le premier né, et souverain des états de son père, déjà âgé de six à sept ans, fut conduit au château de Creuzburg pour y rester sous bonne et sûre garde, jusqu'au moment où il pourrait prendre les rênes du gouvernement que son oncle tenait en attendant. Il est probable que le même lieu servit de résidence à sa fille aînée, Sophie, déjà fiancée au jeune duc de Brabant. Sa seconde fille Sophie retourna à l'abbaye de Kitzingen, où elle devait prendre le voile, et où elle passa le reste de ses jours. La plus jeune de toutes, Gertrude, à peine âgée de deux ans, née depuis la mort de son père, fut envoyée au couvent des religieuses prémontrées d'Aldenberg près de Wetzlar. Tout le monde s'étonna de ce que cette jeune princesse était placée dans une maison si pauvre et qui venait à peine d'être fondée, et l'on en fit de vifs reproches à Élisabeth : mais elle répondit que cela avait été convenu entre son mari et elle, au moment de leurs adieux, et avant même la naissance de l'enfant : « C'est le ciel, disait-elle, qui nous a inspiré de choisir ce monastère; car il veut que ma fille contribue à l'avancement spirituel et temporel de cette sainte maison ¹. »

Voilà donc son sacrifice accompli, son divorce avec la vie consommé, par un de ces efforts qui vont même au delà des prescriptions du devoir chrétien. Il ne lui reste plus rien à abdiquer, tout est mort pour elle dans le monde, et à vingt-deux ans, elle peut dire comme l'apôtre : *Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* ².

C'est aussi là que le monde et le prince de ce monde qui l'avaient toujours poursuivie de leur haine, l'attendaient pour redoubler leurs attaques et leurs outrages. Ce ne fut plus qu'une voix chez les grands

¹ Chronique manuscrite d'Aldenberg, chez le prince de Sölm à Braunfels, citée par Justi. Vorzeit. 1825, p. 271. La prophétie de la sainte fut vérifiée; car Gertrude, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus monastiques dans sa jeunesse, fut élue abbesse à vingt-un ans, et

gouverna pendant cinquante ans, avec une sagesse qui porta cette maison à un haut degré de prospérité. Elle y mourut en 1297.

² Vivo autem, jam non ego: vivit vero in me Christus. Gal. II. 20.

et les sages de ce temps-là pour insulter à cette épouse du Christ, et pour proclamer hautement sa folie¹ : et ils ne se trompaient pas, car elle avait compris et embrassé dans toute son étendue la folie de la Croix.

Ce qui se disait alors à la cour de Thuringe aura sans doute été bien souvent répété par beaucoup de ceux qui ont connu son histoire, et qui, tout en goûtant quelques frais et poétiques détails de ses premières années, auront été rebutés à cette crise décisive de sa vie. Quoi ! se sera-t-on dit, si jeune encore, ayant tant de devoirs à remplir, tant de bonheur légitime à goûter, aller choisir une existence si extraordinaire ! s'imposer des douleurs si superflues ! se dérober au soin de ses enfans, à toutes les obligations de la vie ! Et tant d'autres raisonnemens futiles, dont est si riche cette sagesse profane, qui ne sait que calomnier tout ce qui est au dessus de son égoïsme ou de sa faiblesse.

Chrétiens, telles ne seront pas nos pensées à la vue du triomphe de cette héroïne chrétienne : parce que nous sommes trop faibles pour l'imiter et la suivre, nous ne serons pas assez aveugles pour ne pas l'admirer. Nous nous inclinons avec un tendre respect devant ces secrets de l'amour divin, devant cette obéissance absolue aux solennelles paroles du Sauveur : *Celui qui vient à moi et qui ne hait pas son frère, sa mère, sa femme, ses enfans, ses frères, ses sœurs, et même encore son âme, celui-là ne saurait être mon disciple*².

Que le monde l'insulte et la méprise, il ne faut pas s'en étonner, car, comme le Christ, elle a vaincu le monde. Dans cette guerre qu'il déclare dès le berceau à l'âme rachetée par le sang d'un Dieu, elle a noblement combattu. De sa jeune main elle a ramassé sans crainte le gant qu'il lui avait jeté. Elle a engagé la lutte, non pas retirée loin de lui et à l'abri de ses coups, mais vivant au milieu de

¹ A magnatibus . terre . contumelias , blasphemias et magnum contemptum sustinebat. . . Frequenter multorum detractio-nibus, odiis, pressuris, invidiis et calump-nijs subiacebat. Dict. iv Ancill. 2023.

² Si quis venit ad me, et non odit pa-trem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus. S. Luc, xiv, 26.

ses attaques et de ses innombrables pièges. A un âge où les yeux de l'âme, à peine entr'ouverts, rendent excusables tant de fautes, elle a déjà confondu toutes ses fausses hontes, tous ses préjugés, tous ses mensonges. Elle a dénié ses droits sur elle, désobéi à ses lois, bravé ses calomnies, méprisé ses mépris. Elle l'a vaincu partout et toujours ; vaincu dans l'éclat des richesses et la pompe des cours, comme dans l'amertume de la faim et de la misère ; vaincu dans les plus douces et les plus légitimes affections du cœur, comme dans ses plus dures épreuves, dans l'abandon, la solitude, la mort. Ni le lien conjugal, ni le sein maternel, ni la réputation, ce dernier bien terrestre, elle n'a rien épargné en elle. Et si maintenant elle se retire loin de son ennemi, c'est que, victorieuse, elle a fini son combat. Descendue tout enfant dans le champ de bataille, elle ne le quitte qu'après avoir terrassé et immolé son rival. Maintenant qu'elle a foulé aux pieds le serpent confondu, qu'il lui soit donc permis de déposer les armes, et d'aller attendre, au sein des mystérieuses joies de la pauvreté et de l'obéissance, le jour du triomphe éternel.

Chapitre xxiv.

De la grande pauvreté où vécut la chère sainte Elisabeth; et comment elle redoubla d'humilité et de miséricorde envers tous les hommes.

Manum suam misit ad fortia et digiti ejus apprehenderunt fusum. Manum suam aperuit inopi et palmas suas extendit ad pauperem.

PROV. XXXI, 19, 20.

Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex his fratribus mei minimis, mihi fecistis.

S. MATTH. V, 40.

Elegi abjectus esse.

PS. LXXXIII, 11.

Elisabeth, restée seule avec son Dieu ¹, voulut que la pauvreté volontaire qu'elle s'était imposée fût aussi réelle et aussi complète que possible. Elle voulut que tout dans sa vie fût d'accord avec la hutte de bois et de terre qu'elle avait choisie pour demeure. Elle consacra donc tous les revenus, sans exception, que maître Conrad l'avait obligée de garder au moins nominalement, au soulagement des pauvres et à des institutions charitables. N'ayant pu obtenir de son confesseur la permission de mendier son pain, elle résolut de gagner sa vie par le travail de ses mains ². Pour cela, elle ne pouvait que filer; encore ne savait-elle pas filer le lin, mais seulement

¹ Paupercola Elisabeth sola Deo soli derelicta. Theod. VI. 7.

² Victum manuum opere velut questuaria querere. Id.

la laine ¹. Elle se faisait envoyer du monastère d'Altenberg, la laine qu'elle mettait en œuvre ; et la renvoyait toute filée aux religieuses, qui lui remboursaient en argent la valeur de son travail, et souvent sans une équité parfaite ². Elle, au contraire, mettait un scrupule extrême à l'accomplissement de son travail. Un jour qu'elle avait reçu d'avance le paiement d'une certaine quantité de laine qu'elle devait filer, maître Conrad lui fit dire de venir avec lui de Marburg à Eisenach ; voyant qu'elle ne pouvait achever entièrement sa tâche, elle renvoya au couvent le peu de laine qu'il lui restait à filer, avec un denier de Cologne, de peur qu'on ne l'accusât d'avoir gagné plus qu'elle n'avait mérité ³. Elle travaillait du reste avec tant d'ardeur, que même lorsque son extrême faiblesse et ses fréquentes maladies l'obligeaient de rester au lit, elle ne cessait pas d'y filer. Ses compagnes lui arrachaient la quenouille des mains, afin qu'elle pût se ménager ; mais alors, pour ne pas rester oisive, elle épluchait et préparait la laine pour la prochaine fois ⁴. Elle déduisait du faible produit de ses fatigues, de quoi faire quelques humbles offrandes à l'Église ; et avec le reste elle pourvoyait à sa chétive nourriture. Rien de plus grossier, de plus insipide que ses alimens. Si on lui offrait quelque mets savoureux ou délicat, elle s'empressait de le porter aux pauvres de son hospice, sans en goûter jamais. Cependant elle ne méprisait pas les conseils de la prudence chrétienne à ce sujet, et demandait à son médecin de lui indiquer exactement la limite possible de son abstinence, de peur qu'en l'exagérant elle ne s'attirât des infirmités illégitimes, qui la rendraient incapable de bien servir Dieu, et dont il exigerait d'elle un compte sévère ⁵ :

¹ *Linum quidem fusare nesciebat. Lanam vero.... Id.*

² *Minus accipiens, quam debuit. Id.*

³ *Remisit unum denarium coloniensem cum lanâ aliquantâ quam non filaverat, ne super debitum et eo quod labore non meruerat, quicquam haberet. Déposition d'Irmengarde. Dict. iv Ancill. 2027.*

⁴ *Sæpius debilis et infirma, lectoque jacens lanam fusabat, quandoque colum de manibus illius ut sibi parceret ancilla ra-*

piebat... Lanam ad futuros labores trahendo et dissipando manibus præparabat. Ibid.

⁵ *Adeo circumspecta fuit, quod medicum ad hoc quærebat, ut eam sic diætaret, ne forsan nimis sibi detraheret et de subtractione indebita infirmitatem incurreret, per quam divino obsequio se subtraheret et sic de nimia abstinentia Domino redderet rationem. Ibid. 2029.*

elle était du reste très souvent malade. Elle ne mangeait le plus souvent que des légumes les plus ordinaires, cuits dans l'eau pure et sans sel. Elle les préparait elle-même tant bien que mal¹. Pendant qu'elle était ainsi livrée aux travaux de son petit ménage, elle ne cessait d'élever son âme et même ses yeux vers Dieu, dans la prière ou la méditation ; et souvent, quand elle restait seule auprès du feu où cuisaient ses modestes alimens, ou quand elle s'en rapprochait pour se réchauffer, elle se laissait tellement absorber par la contemplation, que des étincelles ou des charbons tombaient sur ses pauvres vêtemens, et les brûlaient sans qu'elle s'en aperçût, quoique ses compagnes, en rentrant, fussent suffoquées par l'odeur de l'étoffe brûlée².

Ses vêtemens répondaient du reste à sa nourriture : elle portait une robe de gros drap non teint, dont les paysans et les pauvres seuls se servaient³. Cette robe, toute déchirée, surtout aux manches, était rapiécetée avec des morceaux de différentes couleurs, et serrée autour de sa taille par une grosse corde. Son manteau, de la même étoffe que sa robe, étant devenu trop court, elle le rallongea avec une pièce d'une autre couleur⁴. Elle ramassait partout où elle en trouvait des morceaux de drap de toutes sortes de couleurs, avec lesquels elle raccommodait, de ses propres mains, les déchirures et les brûlures de ses habits, en travaillant de son mieux ; mais elle ne savait pas bien coudre⁵. Elle ne craignait pas de sortir dans ce

¹ Cibos cum ancillis præparabat insipidos et insulsos ut sciebat... Leguminibus vel communibus oleribus sæpe in simplici aqua decoctis contenta erat. Theod. l. c. Déposition d'Irmengarde.

² Accidet multocius... ipsa manuum laboribus intendente, vel orationi instante... cum solitaria erat, ut flamma vel scintilla vestitunculas ejus attingens enormiter læderet, ea non advertante adustionem, donec ex ancillis rediret odorem ignis par sensum et olfactum suffocaret. Ibid.

³ Vestia vilis et aspera. Theod. l. Eyn ermlichis kleid von ungeferwetin tuche und grob. Rothe.

⁴ Tunica répétata maxime in manicis, succincta chordula satis rudi... Wadding, II. 218. ex MS. Lovan. Tunicæ rapturas alterius coloris panno habuit emendatas... Pallium alterius coloris panno prolongatum. Theod. l. c. ex Dict. IV Ancill.

⁵ Panniculos viles et abjectos cujusque coloris et undecunque collectos... Propriis manibus ut poterat, jacturam incendiis laris coquinæ restaurabat, veteresque scissuras... acu imperita... Ibid. — Confirmé par le témoignage de frère Gérard, provincial des franciscains, qui allait souvent la voir et qui déposa de tous ces faits. Wadding, 1229, n° 7.

costume ; ce qui enracinait d'autant plus l'opinion que les hommes profanes avaient conçue de sa folie ; mais ce qui la faisait regarder par quelques âmes pieuses comme une seconde sainte Claire ¹. Elle se dépouillait même sans cesse de ces grossiers vêtements pour les donner aux pauvres, et restait à peine couverte ; ce qui l'obligeait, dans les grands froids de l'hiver, à rester près de son petit foyer ² ; ou bien elle se cachait dans son lit entre deux couvertures, sans toutefois s'en couvrir, et disait : « Me voici couchée comme dans « mon cercueil. » Et cette nouvelle tribulation était pour elle une source de joie nouvelle ³.

Au milieu de toutes ces privations, elle ne perdait rien de l'aménité de son caractère, ni de l'affabilité, de la bonté extrême et universelle qui l'avaient toujours distinguée. Depuis sa plus tendre enfance, elle avait toujours préféré la société des pauvres et des humbles à toute autre ; et maintenant, retirée dans sa pieuse solitude, elle témoignait, non seulement pour ses demoiselles d'honneur qui avaient voulu s'y associer, mais encore pour les servantes que maître Conrad lui avait assignées, une tendre et douce cordialité. Elle ne voulut jamais qu'aucune d'elles, de quelque basse extraction qu'elle pût être, lui donnât aucun titre d'honneur ou l'appelât autrement que par son nom de baptême, *Élisabeth* tout court, et en la tutoyant, comme si elle eût été leur égale ou leur inférieure ⁴. Elle cherchait à les servir elle-même plutôt qu'à en être servie. Cette fille de roi se plaisait à laver et à nettoyer, au lieu d'elles, la vaiselle et les ustensiles de son ménage. Afin de pouvoir se livrer en toute liberté à cette œuvre servile aux yeux des hommes, mais ennoblie aux yeux de Dieu par une humilité sublime, elle trouvait moyen d'éloigner ses servantes, en les chargeant de quelque commission au dehors : quand elles rentraient, elles trouvaient que leur

¹ Cod. Heidelb., p. 22.

² Propter vestium penuriam algida, quia sibi eas subtrahens dederat pauperibus, igniculo appropriaret. Dict. iv Anc. 2030.

³ Inter duas culcitrâs, super neutrum tamen jacens, se celabat, et his verbis di-

cebat: Ego jaceo quasi in sarcophago, et erat gaudens in tribulatione. Ibid. 2028.

⁴ Simplici suo nomine tantum, sicut cœquales vel inferiores consueverant vocitari. Theod. vi. 9. Tantum numero singulari : Tu Elyzabeth, Dict. iv Anc. 2029.

maîtresse avait fait tout leur ouvrage¹. Après avoir préparé son repas avec elles, comme nous l'avons vu, elle les faisait manger à table à côté d'elle, et souvent de sa propre assiette². L'une d'elles, nommée Irmengarde, qui a raconté tous ces détails aux juges ecclésiastiques, confondue par tant d'humilité de la part d'une princesse naguère si puissante, lui dit un jour : « Il est vrai, madame, que vous vous donnez de très grands mérites par votre conduite envers nous, mais vous oubliez le danger que vous nous faites courir, celui de nous gonfler d'orgueil, en nous faisant manger avec vous et nous asseoir à vos côtés³. » A quoi la duchesse répondit : « Ah ! puisqu'il en est ainsi, il faut que tu viennes t'asseoir sur mes genoux ; » et aussitôt la prit entre ses bras et la fit asseoir comme elle l'avait dit⁴.

Sa patience et sa charité étaient à toute épreuve : rien ne pouvait l'irriter ni lui arracher une marque de mécontentement. Elle parlait souvent et longuement avec ses compagnes ; la céleste douceur et la gaité de son cœur débordaient dans ces entretiens intimes, qui n'en étaient pas moins profitables au salut de celles qui l'écoutaient⁵. Mais elle ne pouvait souffrir qu'on prononçât devant elle des paroles vaines et légères, ou bien empreintes de colère et d'impatience : elle les interrompait toujours. « Eh bien ! disait-elle, où est donc notre Seigneur, maintenant ? » et elle reprenait les coupables avec une autorité pleine de grâce et de douceur⁶.

Au milieu de cette vie, en apparence si dure et si humiliante, mais si glorieuse devant Dieu et si féconde en ineffables jouissances pour celle qui s'était donnée à lui tout entière, Élisabeth ne pouvait oublier ce qui était à ses yeux, après le soin du salut de son âme, le premier et l'unique intérêt de sa vie terrestre, le soulagement de ses

¹ Suis subserviens ollas, scutellas lavabat, patellas cæteraque vasa coquinaria mundabat suis manibus... ancillulas eo tempore de domo emittebat : quæ regressæ ipsam id agere vel egisse invenerunt. Theod. vi. 40.

² De sua scutella. Theod.

³ Tu Domina in nobis tuum meritum cumulas, nostrumque periculum perpendere dissimulas ; quæ intumescere possumus,

quod una tecum comedimus, et in tuo latere residemus. Dict. iv Ancill.

⁴ Ad hæc ancilla ancillarum Christi : Ecce, inquit, oportet te in sinu meo sedere. Theod. l. c.

⁵ Sermonibus affluens dulcibus et jucundis, et nihilominus utilitate fecundis. Ibid.

⁶ Gratiiosa auctoritate castigavit dicens : *Ubi nunc Dominus ?* Ibid. — Selon saint Bonaventure, *ubi non est Dominus ?*

frères affligés et pauvres. Ayant tout brisé, tout sacrifié pour trouver plus sûrement Jésus dans le ciel, elle ne pouvait négliger ses membres souffrants et épars sur la terre. Non contente d'avoir abandonné aux pauvres la jouissance exclusive de son patrimoine, au point de ne s'être pas même réservé de quoi subvenir aux premières nécessités de sa propre vie, ce qui avait obligé son directeur à imposer un frein à sa prodigalité ¹, il lui fallait encore, comme dans ses plus jeunes années, s'associer en tout aux maux des malheureux, panser elle-même les plaies de leur corps et de leur âme. A peine arrivée à Marbourg, son premier soin fut d'y faire construire un hôpital; elle le consacra à la mémoire de saint François d'Assise, d'après l'injonction du pape Grégoire IX. Ce pontife, qui venait de canoniser l'homme angélique, crut devoir, à l'occasion de la translation de son corps, envoyer à sa royale et intrépide imitatrice, un présent encore plus précieux que ce pauvre manteau qu'elle avait reçu naguère avec tant de reconnaissance: ce furent quelques gouttes du sang qui s'était échappé de son flanc lorsqu'il reçut du ciel l'impression des divins stygmates ². Élisabeth reçut ce don sacré avec le même esprit qui avait inspiré au pape de le lui accorder, comme un gage nouveau de son alliance et de son affection pour celui de tous les hommes qui avait su, jusqu'alors, suivre de plus près le Sauveur du monde ³. Elle ne crut pas pouvoir mieux honorer cette sainte relique, qu'en la déposant dans l'asile des humaines misères auxquelles elle allait consacrer le reste de ses jours. Dès que cet hôpital fut achevé, elle y plaça le plus grand nombre possible de pauvres malades. Puis, chaque jour, accompagnée de ses deux fidèles amies et sœurs en religion, Guta et Ysentruide, elle y allait passer de longues heures à les panser, à les soigner, à leur administrer les remèdes prescrits, surtout à les consoler par les plus affectueuses exhortations adaptées au genre de souffrance et à l'état spirituel de cha-

¹ Nimiam ei effusionem et prodigiam interdixit, eo quod nihil prorsus retineret, quin pauperibus erogaret. Theod. VII. 4. Quia nihil sibi retinuit in proprias necessitates... Quod illa ori proprio subtra-

heret, tantum quod deficeret ut aliis erogaret. Dict. IV Ancill. p. 2025.

² Wadding, II. 216.

³ Ut strictius confederaret amicitiam cultum et studium, etc. Ibid.

que malade ¹. Ce n'était plus seulement à l'instinct charitable de son âme, au besoin impérieux de soulager les maux de son frère, qu'elle paraissait obéir ; mais comme si elle avait voulu chercher dans ces œuvres de miséricorde un dernier moyen d'immoler cette chair qu'elle avait déjà tant de fois vaincue, elle les transformait en mortifications et en austérités d'un genre nouveau et redoutable, et on ne peut savoir ce qui l'emportait le plus dans son cœur, ou de l'amour de son prochain, ou de la haine de ce corps de péché qui, seul, la séparait encore de son divin Sauveur. Elle n'était pas seulement la consolatrice des pauvres, elle devenait encore leur servante, et aucun service ne lui semblait trop rebutant, trop dur, trop vil ; car chacun d'eux était pour elle la vivante image de l'époux céleste de son âme. Ceux des malades qui étaient le plus faits pour inspirer le dégoût, qui éloignaient et révoltaient tout le monde, devenaient aussitôt l'objet de sa sollicitude et de sa tendresse, et recevaient de ses royales mains les soins les plus rebutants. Elle les caressait avec une douce familiarité ; elle baisait leurs ulcères et leurs affreuses plaies. De mémoire d'homme, on n'avait vu remporter un si merveilleux triomphe sur toutes les répugnances des sens, et unir à ce point l'ardeur et la persévérance dans la pratique du plus humble dévouement. Chacun restait stupéfait au spectacle d'une vie pareille, choisie de plein gré par une fille de roi, à peine âgée de vingt-deux ans, et dont l'histoire des saints elle-même n'offrait pas jusqu'alors d'exemple ; mais l'esprit d'en haut lui avait inspiré dans toute son énergie cette sainte violence à qui le ciel a été promis ².

De pareilles pratiques étaient loin de lui attirer une sympathie ou une approbation universelles, et il y avait même des personnes pieuses qui trouvaient qu'elle allait trop loin ; mais elle savait trop bien se

¹ Vita Rhyt. § 32.

² Circa horridos et fœtidos et omnibus abominatos miseros inaudita a sæculis et stupenda ferebatur sancti spiritus vehementia, et incredibili et miranda commanendi, contractandi, procurandique studiosissima diligentia.... Nulla scriptura lo-

quitur sanctorum quemquam tanta sedulitate tantaque familiaritate sordidissimorum infirmorum immunditias obsequiosis manibus contractasse, tamque indefesso corde omnibus misericordiæ operibus usque ad mortem insudasse. Theod. l. vii. c. 3.

vaincre elle-même pour reculer devant l'opinion des hommes¹. Un jour, en allant à l'église, elle rencontra un pauvre mendiant qu'elle ramena chez elle, et dont elle voulut aussitôt laver les pieds et les mains : cette fois, cependant, cette occupation lui inspira un tel dégoût, qu'elle en frissonna ; mais aussitôt, pour se dompter, elle se dit à elle-même : « Ah ! vilain sac, cela te dégoûte ; sache que c'est une « boisson très sainte. » Et, en disant ces mots, elle but l'eau dont elle venait de se servir, puis elle dit : « O mon Seigneur ! quand « vous étiez sur votre sainte croix, vous avez bien bu le vinaigre et « le fiel : je ne suis pas digne d'une telle boisson ; aidez-moi à de- « venir meilleure². »

Les lépreux, qui étaient surtout un objet d'horreur pour la plupart des hommes, à cause de la contagion si facile de leur affreuse maladie, étaient par cette raison même ceux qu'elle chérissait et qu'elle soignait le plus. Elle les lavait et les baignait elle-même, découpait des rideaux et d'autres étoffes précieuses pour avoir de quoi les essuyer et les envelopper à la sortie du bain³ ; elle faisait elle-même leurs lits, les couchait et les couvrait de son mieux⁴. « Oh ! que nous sommes heureuses, » disait-elle un jour à ses suivantes, « de pouvoir ainsi laver et vêtir notre Seigneur ! » A quoi l'une d'elles répondit : « Il se peut que vous, madame, vous vous « trouviez bien avec ces gens, mais je ne sais trop si d'autres s'y « trouvent aussi bien que vous⁵. » Cependant maître Conrad trouva que sa charité l'entraînait au delà des bornes de la prudence chrétienne, et il lui interdit de toucher et de baiser les ulcères des lépreux et des autres malades, de peur qu'elle ne gagnât elle-même

¹ Apud quosdam autem pios reprehensibilis apparuit, nunc autem tanquam sol resplendet. Ibid.

² Do gieng es so unsauber dass es ir grauwet... O du unreiner sack widersteet es dir? es ist gar ein heyliger gschmack... Herr du tranckest an den heyligen creutz essich und gallen... *Passional*, f. 60.

³ Leprosos et alios sordidos balneis lavabat... Velum lineum, quo domus consue-

verat tornari, rupit et linteamina pauperibus balneatis stravit. *Diet. iv Ancill. 2027.*

⁴ Balneatis sternerbat, in lectos deponobat et tegebat. *Theod. l. c.*

⁵ Quam bene nobis est quod Dominum nostrum sic balneis lavamus et tegimus... Tibi Dominæ bene est cum istis : nescio si aliis ita est. *Theod. l. c.*

leur maladie¹ ; mais cette précaution manqua son but, car le chagrin que lui firent éprouver cette défense et la contrainte imposée à la compassion impétueuse de son cœur, fut tellement violent, qu'elle en tomba gravement malade².

Ce n'était pas du reste aux seuls maux physiques de ses frères que cette ardente disciple du Christ bornait sa compassion et ses bienfaits : elle ne perdait jamais de vue la santé de leurs âmes et les remèdes spirituels. Elle mêlait aux tendres soins qu'elle leur rendait de pieuses et fréquentes exhortations; elle veillait scrupuleusement à ce que les pauvres fissent baptiser leurs enfans le plus tôt possible, à ce que tous ses malades demandassent et reçussent les sacremens, non seulement à leur dernière heure, mais dès leur entrée à l'hospice. Quoique son exemple dût ajouter tant de force à ses paroles, elle trouvait souvent de la résistance dans ces âmes aigriées par le malheur, ou attiédies par un long éloignement des secours offerts par l'Église. Elle savait alors unir l'énergie du zèle chrétien à sa douceur habituelle³. Un jour, entre autres, un aveugle malade se présenta à l'hôpital en demandant d'y être reçu. Elisabeth se trouvait justement devant la porte avec maître Conrad⁴ : elle consentit avec joie à son admission, à condition qu'il commencerait par guérir sa maladie intérieure en s'approchant du tribunal de la pénitence⁵. Mais l'aveugle, impatienté par son mal et par cette exhortation, se mit à jurer et à blasphémer, en maudissant ces coutumes superstitieuses⁶. Elisabeth indignée le reprit avec tant de véhémence qu'il en fut subitement touché de contrition et que s'étant agenouillé il se confessa sur-le-champ à maître Conrad.

Elle était loin de renfermer sa charité dans l'enceinte de cet hô-

¹ A tactu et deosculacione ulcerum prohibebat. Id. — Timens nobilem ejus tenebritatem infici vel corrumpi. Dict. iv Ancill. 2025.

² Cœpit infirmari nimio misericordiæ et compassionis motu perturbata. Ibid.

³ Ibid. Theod. l. c.

⁴ Contigit præ foribus adesse cum ma-

gistro Conrado Elisabetham.... Wadding, II. 220.

⁵ Modo prius ageret de animæ languore curando per confessionis sacramentum. Id.

⁶ Superstitiosas has recipiendorum dicere condiciones... Ibid.

pital qui était son séjour favori : elle allait avec ses suivantes visiter les huttes de tous les pauvres de Marbourg et des environs, et faisait porter en même temps de la viande, du pain, de la farine, et d'autres objets ¹ qu'elle distribuait elle-même aux malheureux. Elle pénétrait avec un touchant intérêt dans tous les détails de leurs tristes réduits, et examinait soigneusement leurs habits et leurs lits, afin de pouvoir subvenir à tout ce qui leur manquait ². Elle distribuait entre eux le produit de tous ses bijoux, de ses bagues, de ses voiles de soie, et de tous les ornemens mondains qui lui étaient restés et qu'elle avait fait vendre secrètement ³. Là aussi elle se montrait empressée de leur rendre les services les plus intimes, de prévenir jusqu'à leurs moindres désirs ⁴. Un jour d'hiver, par une très forte gelée, une pauvre malade eut la fantaisie d'avoir du poisson ; elle courut aussitôt à une fontaine voisine, en invoquant le secours de son pourvoyeur divin ; « Seigneur Jésus-Christ, dit-elle, « si vous le voulez bien, donnez-moi du poisson pour votre pauvre malade. » Ayant ensuite puisé de l'eau, elle y trouva un gros poisson qu'elle se hâta de rapporter à son patient ⁵.

Quand elle rencontrait dans ses courses bienfaisantes quelques pauvres dont la misère, la faiblesse ou les souffrances lui paraissaient dignes d'une compassion tout-à-fait spéciale, ou que leur dévotion rendait d'autant plus sacrés à ses yeux, elle les faisait venir non plus seulement à son hôpital, mais à sa propre et chétive demeure, s'y consacrait entièrement à leur service, et les faisait manger à sa table. Conrad lui fit des remontrances à cet égard, mais elle lui répondit : « Oh non ! mon cher maître, laissez-moi-les : « songez à mon ancienne vie passée dans l'orgueil du monde ; il faut « guérir le mal par son contraire : il me faut vivre maintenant avec

¹ Panes, carnes, farinam, aliaque victui necessaria. Id. vi. 10.

² Diligenter lectos et vestes eorum rescipiens visitabat. Id. ibid.

³ Occultè aureos annulos, pepla serica, aliaque xenia secularia vendendo... Ibid.

⁴ Quidquid desiderabant pauperes, stu-

diose providebat. Déposition d'Irmen-garde ; Dict. iv Anc. 2027.

⁵ Do iz sere gefroren waz... Herro Jhesu Christe ist iz din wille so gip mir vische dime siechen. Herm. Fritzl. — Procuratorem suum invocans Dominum Jesum Christum. Theod. vi. 4.

« les humbles. Cette société me donne des grâces nombreuses. Laissez-moi donc en jouir ¹. »

Elle prit entre autres chez elle un petit garçon, orphelin de père et de mère, paralytique de naissance, borgne, et en outre malade d'un flux de sang continu. Ce pauvre être abandonné et accablé de tant de misères trouva en elle plus qu'une mère; elle passait les nuits entières à le veiller et à lui rendre les services les plus humilians, en le comblant de caresses et en le consolant par les plus tendres paroles ². Il mourut, et elle le remplaça aussitôt par une jeune fille que la lèpre avait atteinte et défigurée de la manière la plus horrible, au point que dans l'hôpital personne n'osait l'approcher, ni même la regarder de loin ³. Elisabeth, au contraire, dès qu'elle la vit, vint près d'elle avec une pieuse vénération comme si c'était le Seigneur lui-même qui se fût montré à elle sous ce voile de douleurs, et on vit la princesse s'agenouillant devant la lépreuse, dénouer ses souliers et se mettre en devoir de la déchausser, malgré la résistance de l'enfant ⁴. Après quoi elle lava et pansa ses ulcères, lui donna tous les médicamens prescrits, lui coupa les ongles des pieds et des mains, et l'entoura de soins si affectueux et si bien-faisans, que bientôt l'état de cette infortunée s'améliora. Après l'avoir fait transporter chez elle, Elisabeth faisait elle-même son lit et passait à ses côtés de longues heures, pendant lesquelles elle cherchait à la distraire en jouant avec elle, et à la consoler par des paroles pleines de douceur et de tendresse ⁵. Cependant maître Conrad ayant appris cette conduite de sa pénitente, éloigna d'elle la jeune lépreuse, de peur qu'elle ne fût atteinte de la contagion, et même lui imposa

¹ Do sprach sie : Eia liebe nein
Wizzet daz mir ir gemein, etc.
Dy lat mich slsus triben.

Cod. Argent., p. 201.

Necessario se contraria contrariis sic curare. Theod. l. c.

² Quandoque sex vicibus, vel pluries, ad hujus ægritudinis requisita, brachiis sanctis noctibus deferens, suis manibus sordis abluebat. Theod. vi. 10. Eidem blandiundo loquebatur. Dict. iv Ancill. 2027.

³ Quamdā fœtidissimā leprosam et plenam ulceribus et sanie... quam quilibet a longe videre abhorruit. Déposition d'Irmengarde. 2027.

⁴ Se prosternans coram illa, corrigias calceamentorum ejus solvit, et voluit tolerare calceos ejus, sed non permisit. Ibid.

⁵ Lavabat, tegebat et medicamentis fovebat... Ungues manuum et pedum præcedit... Jocundabatur plurimum cum ea, et stravit lectum ejus et dulcissime illi paupercule loquebatur et consolabatur eam. Ibid.

pour cet excès de zèle, une pénitence tellement sévère, qu'il crut devoir en témoigner plus tard son repentir au pape ¹.

Mais Elisabeth, dont rien ne pouvait décourager l'infatigable ardeur, recueillit aussitôt après chez elle un jeune enfant atteint d'une maladie presque aussi révoltante que la lèpre, et qu'elle soignait et traitait avec une adresse et une expérience que la charité, cette science suprême, avait seule pu lui donner ². Elle le garda auprès d'elle jusqu'à sa mort.

Toutefois, les lépreux continuaient toujours à être l'objet de sa prédilection, et en quelque sorte de son envie, puisque c'était, de toutes les misères humaines, celle qui pouvait le mieux détacher ses victimes de la vie. Frère Gérard, provincial des Franciscains d'Allemagne, qui était, après maître Conrad, le confident le plus intime de ses pieuses pensées, étant un jour venu lui rendre visite, elle se mit à parler longuement avec lui de la sainte pauvreté, et, vers la fin de leur entretien, elle s'écria : « Ah ! mon père, ce que je voudrais avant tout et du fond de mon cœur, ce serait d'être traitée en tout comme une lépreuse ordinaire. Je voudrais qu'on fit pour moi comme on fait pour ces pauvres gens, une petite hutte de paille et de foin, et que l'on y suspendit devant la porte un linge, pour avertir les passans, avec un tronc, afin qu'on put y jeter quelque aumône ³. » A ces mots, elle perdit connaissance et tomba dans une sorte d'extase, pendant laquelle le frère provincial, qui la soulevait entre ses bras, lui entendit chanter des hymnes sacrés ⁴; après quoi elle revint à elle.

Qu'il nous soit permis, pour expliquer cette merveilleuse parole de notre Sainte, d'introduire ici, dans notre récit, quelques détails sur la manière dont la lèpre et les infortunés qui en étaient atteints

¹ Quo percepto (pareat mihi Dominus) quod verebar, eam inde infici, gravissime castigavi. Ep. Conr. ad Papam, p. 113.

² Ejus in lavando et medicando, nescio a quo didicerit, curam gessit. Ep. Conrad.

³ Sy rette mit ime von der heiligen armut und sprach : Ich beger von allem

hertzen.... als eine andern ussetzigen menschen.. Cod. Heidelb. p. 31. C'était dans des huttes de cette sorte qu'on renfermait avec une certaine solennité religieuse les lépreux dont la guérison était reconnue impossible.

⁴ Cod. Heid.

furent envisagés pendant les siècles catholiques¹. Dans ces temps de foi universelle, la religion pouvait lutter de front avec tous les maux de la société, dont elle était la souveraine absolue ; et à cette misère suprême, elle avait opposé tous les adoucissements que la foi et la piété peuvent enfanter dans les âmes chrétiennes. Ne pouvant anéantir les déplorables résultats matériels de ce mal, elle avait su au moins détruire la réprobation morale qui pouvait s'attacher à ses malheureuses victimes ; elles les avait revêtues d'une sorte de consécration pieuse, et les avait constituées comme les représentans et les pontifes de ce poids d'humaines douleurs que Jésus-Christ était venu soulever, et que tous les enfans de son Église ont pour premier devoir d'alléger chez leurs frères. La lèpre avait donc, à cette époque, quelque chose de sacré aux yeux de l'Église et des fidèles : c'était un don de Dieu², une distinction spéciale, une marque, pour ainsi dire, de l'attention divine. La main de Dieu, du Dieu toujours juste et miséricordieux, avait touché un chrétien, l'avait frappé d'une manière mystérieuse et inaccessible à la science humaine ; dès lors il y avait quelque chose de vénérable dans son mal. La solitude, la réflexion, la retraite auprès de Dieu seul, devenaient une nécessité pour le lépreux ; mais l'amour et les prières de ses frères le suivaient dans son isolement. L'Église avait su concilier la plus tendre sollicitude pour ces rejetons infortunés de son sein³, avec les mesures exigées par le salut de tous, pour empêcher la contagion de s'étendre. Peut-être n'y a-t-il rien, dans sa liturgie, de plus touchant et de plus solennel à la fois que le cérémonial, dit *separatio leprosorum*, avec lequel on procédait à la séparation de celui que

¹ Nous les devons pour la plupart à l'excellent ouvrage de M. Clément Brentano sur les *Sœurs de Charité*, où l'on trouve une foule de renseignemens précieux sur la charité catholique de toutes les époques.

² C'est l'expression dont on se sert dans les actes publics relatifs aux lépreux, jusqu'au milieu du xvii^e siècle. En 1541, maître Henri, organiste de Coblentz, pria le conseil de la ville d'accorder une place à l'hospice à son fils, à qui Dieu tout puis-

sant a fait présent de la lèpre. « Somit dem Uszsatz von Gott dem almechtigen begabt. » Voyez d'autres exemples dans Brentano, p. 131, etc.

³ On trouve dans le cartulaire de l'abbaye de la Couture, au Mans, une bulle adressée directement par le pape Clément III, en 1189, aux lépreux de Sablé, *dilectis filiis leprosis de Sabolio*, où il leur accorde un cimetière à Solesmes, malgré l'opposition de l'abbé.

Dieu avait frappé, dans les lieux où il n'y avait pas d'hospice spécialement consacré aux lépreux. On célébrait en sa présence la messe des morts ; puis après avoir béni tous les ustensiles qui devaient lui servir dans sa solitude, et après que chaque assistant lui eut donné son aumône, le clergé, précédé de la croix, et accompagné de tous les fidèles, le conduisait à une hutte isolée qu'on lui assignait pour demeure. Sur le toit de cette hutte le prêtre plaçait de la terre du cimetière, en disant : « *Sis mortuus mundo, vivens iterum Deo* : » Meurs au monde et renaiss à Dieu ! Le prêtre lui adressait ensuite un discours consolateur, où il lui faisait entrevoir les joies du paradis et sa communauté spirituelle avec l'Église, dont les prières lui étaient acquises dans sa solitude plus encore qu'auparavant. Puis il plantait une croix de bois devant la porte de la hutte, y suspendait un tronc pour recevoir l'aumône des passans ; et tout le monde s'éloignait. A Pâques seulement, les lépreux pouvaient sortir de leurs tombeaux, comme le Christ lui-même, et entrer pendant quelques jours dans les villes et villages, pour participer à la joie universelle de la chrétienté. Quand ils mouraient ainsi isolés, on célébrait leurs funérailles avec l'office des *Confesseurs non évêques*.

La pensée de l'Église avait été comprise par tous ses enfans. Les lépreux avaient reçu du peuple les noms les plus doux et les plus consolans ; on les appelait : *les malades de Dieu, les chers pauvres de Dieu, les bonnes gens*. On aimait à se rappeler que Jésus lui-même avait été désigné par l'Esprit-Saint comme un lépreux : *Et nos putavimus eum quasi leprosum* ¹ ; qu'il avait eu un lépreux pour hôte, lorsque sainte Marie Madeleine vint lui oindre les pieds ; qu'il avait choisi le lépreux Lazare pour symbole de l'âme élue ; qu'il avait souvent pris lui-même cette forme pour apparaître à ses saints sur la terre ². En outre, c'était par suite des pèlerinages en Terre Sainte et des croisades, que la lèpre s'était le plus répandue en Europe ; et cette origine ajoutait à son caractère sacré. Un ordre de chevalerie, celui de saint Lazare, avait été fondé à Jérusalem,

¹ Isaïe, c. liii, v. 4.

celle de Martyrius racontée par saint Grégoire-le-Grand dans ses Homélies.

² Voyez les belles légendes de saint Julien, de saint Léon IX, pape, et surtout

pour se consacrer exclusivement au soin des lépreux, et avait un lépreux pour grand-maître¹; et un ordre de femmes s'était voué au même but, dans la même ville, à l'hospice Saint-Jean-l'Aumônier. Parmi les rois et les grands de la terre, notre Élisabeth ne fut pas seule à honorer le Christ dans ces successeurs de Lazare; des princes illustres et puissans regardaient ce devoir comme une des prérogatives de leurs couronnes. Robert, roi de France, visitait sans cesse leurs hôpitaux. Saint Louis les traitait avec une amitié toute fraternelle, les visitait aux Quatre-Temps, et baisait leurs plaies². Henri III, roi d'Angleterre, faisait de même. La comtesse Sybille de Flandre ayant accompagné son mari, Théodoric, à Jérusalem, en 1156, alla passer le temps que le comte employait à combattre les infidèles, dans l'hospice de Saint-Jean-l'Aumônier, pour y soigner les lépreux. Un jour qu'elle lavait les plaies de ces infortunés, elle sentit, comme notre Élisabeth, son cœur se soulever contre une si dégoûtante occupation; mais aussitôt, pour se châtier, elle prit dans sa bouche de l'eau dont elle venait de se servir, et l'avalait, en disant à son cœur: « Il faut que tu apprennes à servir Dieu dans ses pauvres; c'est là ton métier, dusses-tu en crever. » Quand son mari quitta la Palestine, elle lui demanda la permission d'y demeurer, pour consacrer le reste de ses jours au service des lépreux. Son frère, Baudouin III, roi de Jérusalem, joignit ses prières à celles de cette héroïne de la charité; le comte résista long-temps, et ne consentit à se séparer de Sybille qu'après avoir reçu du roi son

¹ Cet ordre fut transféré en France par saint Louis, et réuni depuis à celui du Mont-Carmel, comme en Savoie à celui de Saint-Maurice.

² On se rappelle sa conversation avec Joinville, quand il demanda à celui-ci ce qu'il aimerait mieux d'être lépreux ou d'avoir commis un péché mortel. Joinville répondit qu'il aimerait mieux en avoir fait trente, que d'être lépreux. Quand ils furent tous deux seuls, le saint roi reprocha à son ami cette réponse en ces termes: « Vous « deistes comme hastis musarz (comme un

« étourdi); car nulle si laide mezelerie
« (lèpre) n'est comme d'estre en péchié
« mortel, pource que l'ame qui est en pé-
« chié mortel est semblable au dyable;
« pourquoy nulle si laide mezelerie ne
« peut estre.... Ci vous prie, tant comme
« je puis, que vous mêtez votre cuer à ce
« pour l'amour de Dieu et de moi que vous
« amissiez mieux que tout meschief avenit
« au corps, de mezelerie et de toute ma-
« ladie, que ce que le péchié mortel ve-
« nist à l'ame de vous. » Joinville, éd.
1761, p. 6.

beau-frère, pour récompense de son sacrifice, une relique inappréciable, une goutte du sang de Notre Seigneur, recueillie par Joseph d'Arimathie, lors de la déposition de la croix. Il retourna donc seul dans sa patrie, emportant avec lui ce trésor sacré qu'il alla déposer dans sa ville de Bruges : et les pieux peuples de Flandre apprirent avec une grande vénération comment leur comte avait vendu sa femme au Christ et aux pauvres, et comment il leur rapportait, pour prix de ce marché, le sang de leur Dieu ¹.

Mais ce sont surtout les Saints du moyen âge qui ont témoigné aux lépreux un dévouement sublime. Sainte Catherine de Siéne eut les mains atteintes de la lèpre, en soignant une vieille lépreuse qu'elle voulut elle-même ensevelir et enterrer ; mais après avoir ainsi persévéré jusqu'au bout dans son sacrifice, elle vit ses mains devenir blanches et pures comme celles d'un nouveau-né, et une douce lumière sortir des endroits qui avaient été le plus attaqués. Saint François d'Assise et sainte Claire, sa noble compagne ; sainte Odile d'Alsace, sainte Judith de Pologne, saint Edmond de Cantorbéry, et plus tard saint François Xavier et sainte Jeanne de Chantal, se plaisaient à rendre aux lépreux les plus humbles services. Souvent leurs prières obtenaient une guérison instantanée ².

C'est au sein de cette glorieuse compagnie qu'Élisabeth avait déjà pris sa place, par les élans invincibles de son cœur vers le Dieu qu'elle voyait toujours dans la personne de ses pauvres. Mais en attendant qu'elle pût goûter avec eux les joies éternelles du ciel, rien ne suffisait sur la terre pour calmer l'ardeur de la compassion qui dévorait son cœur, ni pour guérir les langueurs d'une âme malade et déchirée par les souffrances de ses frères ³.

¹ On voit encore à Bruges, près de l'hôtel de ville, la belle chapelle dite du *saint sang*, construite pour servir de sanctuaire à cette relique.

² Une tradition très ancienne et profondément symbolique faisait regarder la lèpre comme le symbole le plus complet du péché, et comme ne pouvant être, par conséquent, guérie que par le sang innocent, de même que le péché originel de

l'homme n'avait pu être racheté que par le sang innocent de l'Homme-Dieu. Cette tradition se retrouve dans une foule de légendes et de poésies du moyen âge ; c'est elle qui fait la base d'un des poèmes les plus célèbres de l'époque de sainte Élisabeth, le *Pauvre Henri*, par Hartmann von der Aue.

³ *Ipsa languens erat miserationis affectu et in dolore compassionis intrinsecus cruciata.* Theod. VII. 8.

Chapitre xxv.

Comment la chère sainte Elisabeth refusa de retourner dans le royaume de son père, afin d'entrer plus sûrement dans le royaume des cieux.

Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi
propter amorem Domini mei Jesu Christi quem vidi,
quem amavi, in quem credidi, quem dilexi.

BREVIAIRE ROMAIN.

In nidulo meo moriar.

JOB. XXIX. 18.

Cependant le roi de Hongrie, le père riche et puissant de cette pauvre infirmière¹, avait reçu, par les pèlerins hongrois qui se rendaient à Aix-la-Chapelle et à d'autres sanctuaires sur le Rhin², la nouvelle de l'état de pauvreté et d'abandon où sa fille se trouvait réduite. Ils lui racontèrent combien ils avaient été choqués d'apprendre que leur princesse vivait sans honneurs, sans cour, et dans un dénuement complet. Le roi fut consterné et ému jusqu'aux larmes par leur récit; il se plaignit à son conseil de l'injure qu'on faisait à sa fille, et résolut d'envoyer un ambassadeur pour la ramener auprès de lui³. Il confia cette mission au comte Banfi⁴. Ce seigneur se rendit en Thuringe avec une suite très

¹ Rex potens Ungariæ, pater hujus pauperulæ Elisabeth... Theod. vi. 8.

² Vita Rhyt. § 53.

³ Ibid.

⁴ Les auteurs contemporains nomment

ce comte *Pamias* ou *Panias*, mais nous avons cru devoir adopter la correction proposée par M. le comte Mailath, savant Hongrois de nos jours.

nombreuse¹, et s'en vint d'abord à la Wartbourg. Il y trouva le landgrave Henri, à qui il demanda compte de la position extraordinaire de la duchesse. Le jeune prince lui répondit : « Ma sœur est devenue tout-à-fait folle, tout le monde le sait : vous le verrez vous-même². » Il lui raconta ensuite comment elle s'était retirée à Marbourg, et toutes les extravagances qu'elle y faisait, ne vivant qu'avec des mendiants et des lépreux, et autres détails de cette sorte. Il démontra à l'ambassadeur que la pauvreté d'Elisabeth était tout-à-fait volontaire, et que pour sa part il lui avait garanti la possession de tout ce qu'elle pouvait désirer. Le comte profondément étonné se mit en route pour Marbourg. Lorsqu'il y fut arrivé il demanda à l'aubergiste chez lequel il était descendu ce qu'il fallait penser de la dame qu'on nommait Elisabeth et qui était venue de Hongrie dans ce pays ; pourquoi elle vivait dans la misère ; pourquoi elle avait quitté les princes de la famille de son mari ; s'il y avait pour cela quelque raison qui ne fût pas à son honneur³. « C'est une dame très pieuse », lui répondit l'hôte, « et pleine de vertus : elle est aussi riche qu'on peut désirer l'être, car cette ville et tout son canton, qui n'est pas petit, lui appartiennent en toute propriété ; et si elle l'avait voulu, elle aurait trouvé bien des princes pour l'épouser. Mais par sa grande humilité elle veut vivre ainsi misérablement, elle ne veut habiter aucune des maisons de la ville, pour demeurer auprès de l'hôpital qu'elle a bâti, car elle méprise tous les biens du monde. Dieu nous a fait une grande grâce en nous envoyant une si pieuse dame : tous ceux qui ont affaire à elle en profitent pour leur salut. Elle ne se repose jamais dans ses œuvres de charité : elle est très chaste, très douce, très miséricordieuse, mais surtout plus humble que qui que ce soit⁴. » Le

¹ Cum multo comitatu. Theod.
² Meine schwester Ellsbeten... die ist
 aller welt tœrinn werden.... Passional,
 f. 62. Stultissimam Elisabeth... Koch, Fes-
 tung Wartburg.

³ Und fraget den wirt der mère
 Wy es umb dy frawe were
 Dy Elisabet wore genant

Und dar kommen aus Hungernlandt...
 Ob sy das lyes umb ire unere...

Vita Rhyt. l. c.

⁴ Sy is fromm und aller tugend voll...
 Und wollte sy das haben gehabt
 So wurden ir reicher fursten saet...
 Wan Got der thut gutlich dyser stadt
 Dy eine solche fromme Frau hat...

comte se fit aussitôt conduire auprès d'elle par l'aubergiste. Celui-ci entra d'abord et lui dit : « Madame, voilà vos amis qui sont venus • vous chercher ; à ce que je crois , et qui veulent vous parler ¹. » L'ambassadeur étant entré dans la hutte, et voyant la fille de son roi occupée à filer et tenant sa quenouille à la main, fut tellement saisi à ce spectacle qu'il fit le signe de la Croix, et fondit en larmes ². Puis il s'écria : « A-t-on jamais vu la fille d'un roi filer de la « laine ³ ! » S'étant ensuite assis à côté d'elle, il lui dit comment le roi son père l'avait envoyé pour la chercher et la ramener dans le pays où elle avait vu le jour ; il lui dit qu'elle y serait traitée avec tout l'honneur qui lui était dû et que le roi la regardait toujours comme sa très chère fille. Mais elle repoussa toutes ses prières : « Pour qui me prenez-vous ? » lui dit-elle ; « je ne suis qu'une pauvre pécheresse qui n'ai jamais obéi à la loi de mon Dieu comme « je le devais ⁴. » « Qui vous a réduit à cet état de misère ? » lui demanda le comte : « Personne , » répondit-elle, « si ce n'est le fils « infiniment riche de mon père céleste qui m'a appris par son exemple à mépriser la richesse et à chérir la pauvreté par dessus tous « les royaumes de ce monde ⁵. » Et alors elle lui raconta toute sa vie depuis son veuvage, et ses intentions pour le reste de sa vie, et l'assura qu'elle n'avait à se plaindre de personne, qu'elle ne manquait de rien, et qu'elle était parfaitement heureuse ⁶. Cependant le comte insistait toujours : « Venez , » lui dit-il, « noble reine, venez avec « moi, auprès de votre cher père, venez posséder son royaume et « votre héritage. » « J'espère bien, » répliqua-t-elle, « que je

Von guten werken sy mimmer geruwet
Sy ist keusch barmhertzig und gutig
Und ubir alle frawen recht demutig.

Ibid.

Der wirt sprach Fraw ewer freunde
Dy sint hier zu euch kommen...

Ibid.

• Invenit filiam domini sui regis sedentem ad colum et lanam nere. Et præ admiratione signo se crucis consignans.... Theod. l. c. Do weynete er und flehete. Rothe, p. 1753.

³ Acclamavit : numquid hactenus visum est filiam regis lanam fusare ? Theod.

⁴ Wer wollen ir wenen der ich sey : ich bin ein arme sunderin und hab die gebot meines Gottes nie alsich von recht sol. Passional, f. 62.

⁵ Wer ist der jenige, etc. ?... Diess hat niemand anderst gethan als der reichste sohn des himmlischen Vatters welcher, etc. Kochem, p. 326.

⁶ Vita Rhyt. l. c.

« possède déjà l'héritage de mon père , c'est-à-dire la miséricorde « éternelle de notre cher Seigneur Jésus-Christ ¹. » Enfin l'ambas- sateur la supplia de ne pas faire à son père l'injure de mener une vie aussi méprisable , de ne pas l'affliger par une conduite aussi in- digne de sa naissance. « Dites à mon seigneur père , » lui répondit Elisabeth , « que je me trouve plus heureuse dans cette vie méprisa- « ble qu'il ne peut l'être dans sa pompe royale , et que bien loin de « s'affliger à cause de moi , il doit plutôt se réjouir de ce qu'il a un « enfant au service du grand roi des cieus et de la terre. Je ne lui « demande qu'une seule chose au monde ; c'est de prier et de faire « prier Dieu pour moi ; et moi je prierai pour lui tant que je vivrai ². »

Le comte voyant que tous ses efforts étaient inutiles , la quitta avec une profonde douleur. Mais elle reprit sa quenouille , heureuse de pouvoir réaliser d'avance les sublimes paroles que l'Église con- sacre au culte de celles qui , comme elle , ont renoncé à tout pour Jésus : *J'ai méprisé le royaume du monde et toute la pompe du siècle , pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ ; c'est lui que j'ai vu , que j'ai aimé , que j'ai cru , et que j'ai préféré* ³.

¹ Du edle kœnigin far mit uns heim zu deinem lieben vater und besitz dein reich und sein erb. Do sprach sie : ich hoff ich besitz meines vaters erb unsers lieben Herrn J. C. in ewikeit. Passional.

² Saget meinem herrn vater dass ich in diesem meinem verächtlichem stand beser zufrieden seye , etc.... Kochem.

³ Bréviaire romain : Antienne des saintes femmes.

Chapitre xxvj.

Comment la chère sainte Elisabeth distribua toute sa dot aux
pauvres.

**Si dederit homo omnem substantiam domus ejus pro
dilectione, quasi nihil despiciet eam.**

CANTIC. viii. 7.

**Calore charitatis
Calefacti pauperes
Juxta prunas nuditatis
Lætantur immemores.**

ANTIENNE DE SAINTE ÉLISABETH,
dans le Bréviaire ancien des Dominicains.

Quelque persuadé que pût être le landgrave Henri de la folie de sa belle-sœur, il n'en crut pas moins devoir tenir les promesses qu'il lui avait faites, de son propre mouvement; la crainte du pape qui s'était constitué le protecteur d'Elisabeth, et l'influence de Conrad de Marbourg, qui était aussi grande sur lui qu'elle l'avait été sur son frère Louis, purent bien contribuer à cette fidélité ¹. Il lui envoya donc les cinq cents marcs d'argent qu'il lui avait promis lors de son départ de la Wartbourg pour servir à ses frais d'établissement dans sa nouvelle résidence ². Cet accroissement de richesses ne parut à la charitable princesse qu'une occasion favorable pour réaliser un projet qu'elle nourrissait depuis long-temps, celui de se décharger

¹ Theod. vii. 4.

² Rothe, p. 4756.

définitivement du poids de tous ses biens, dont elle avait dû conserver la propriété, tout en se privant d'en jouir. Malgré les ordres de maître Conrad et peut-être à son insu, elle réalisa tous les biens dotaux que son beau-frère avait été obligé de lui restituer lors du retour des chevaliers croisés, et qui produisirent la somme très considérable alors de deux mille marcs ¹. Elle cherchait, dit un de ses pieux historiens, à donner à ces richesses une mobilité conforme à la courte durée de la vie mortelle, et qui pût d'autant plus sûrement la conduire à l'immobile bonheur de la vie éternelle ². Elle fit de même vendre tous les bijoux et tous les ornemens qui lui restaient de ceux que ses parens avaient envoyés avec elle en Hongrie, entre autres des vases d'or et d'argent, des étoffes brodées d'or, et divers objets garnis de pierreries du plus haut prix ³. Tout l'argent qui provenait de cette vente ainsi que de celle de ses domaines fut entièrement distribué par elle aux pauvres en diverses fois, mais avec une profusion qui lui valut les injures d'un grand nombre de ceux qui n'avaient pas besoin de ses secours : on la traitait hautement de prodigue, de dissipatrice, et surtout de folle ⁴. Mais elle n'était nullement émue de ces discours, et trouvait que c'était acheter à bon compte le salut éternel de son âme, que de lui sacrifier ces périssables richesses ⁵. Quand elle eut reçu les cinq cents marcs que le duc Henri lui envoyait, elle résolut de les distribuer aussitôt aux pauvres en une seule fois et le même jour. Pour donner à sa charité une extension proportionnée à la grandeur de la somme dont elle voulait disposer, elle fit publier dans tous les lieux à vingt-cinq lieues à l'entour de Marbourg, que tous les pauvres eussent à se réunir au jour fixé dans une plaine

¹ Fere duo millia marcarum quæ pro sua dote habuit. Dict. iv Ancill. 2022.

² Omnia quæ habuit vendidit, pro rebus suæ dotis immobilibus res petens et acceptans mobiles, mobilem per mortem se cognoscens, de mobilibus sibi satagens æterna et immobilia promovere. Theod. l. c.

³ Si qua ei residua fuerant ornamenta quæ in suâ traductione de domo patris sui regis Hungariæ attulerat, aurea et argen-

tea vasa plurima, sericos pannos auro intextos, pretiosos et multos, et corporis ornatum ex auro copioso et gemmis nobilissimis regaliter fabricatum. Dict. iv Anc. 2022.

⁴ Propter quod reputabant eam dissipatricem et prodigam, et cuncti appellabant eam insanam. Theod. l. c.

⁵ Divitiis in omnibus eleemosynarum opibus expensis emit regnum æternæ salutis. Theod. nov. de Sanctis. serm. 133.

près de Wehrda, ce village où elle avait elle-même passé les premiers temps de sa pauvreté volontaire. Au jour indiqué on vit paraître plusieurs milliers de mendiants, d'aveugles, d'estropiés, d'infirmes et de pauvres des deux sexes ¹ : et en outre une foule nombreuse vint d'assister à un spectacle si merveilleux. Pour maintenir l'ordre au milieu de cette multitude, ainsi que pour établir une stricte justice dans la distribution des secours parmi les indigens trop souvent impatiens et désordonnés, la duchesse avait disposé un nombre suffisant d'officiers et de serviteurs robustes, avec ordre de faire rester chacun à la place qu'il occupait, de peur que quelques uns ne trouvassent moyen de recevoir deux fois l'aumône destinée à chaque pauvre, au préjudice de leurs compagnons ². Elle ordonna que tous ceux qui transgresseraient cette défense auraient les cheveux coupés sur-le-champ. Une jeune fille, nommée Radegonde, remarquable par l'extrême beauté de sa chevelure, ayant été saisie comme elle s'éloignait du lieu où elle s'était d'abord placée, on lui coupa les beaux cheveux qu'elle portait flottans sur ses épaules, selon l'usage des filles de Marbourg ³. En se voyant ainsi traitée, la jeune fille se mit à pleurer et à se lamenter à haute voix ⁴. On la mena à la duchesse, qui, après l'avoir félicitée de ce que la perte de sa chevelure l'empêcherait de prendre part désormais aux réjouissances profanes ⁵, lui demanda, avec l'instinct profond des âmes saintes, si elle n'avait jamais conçu le projet de mener une vie meilleure. « Il y a long-temps, » répondit Radegonde, « que je me sens consacrée au Seigneur en prenant l'habit religieux, s'il ne m'avait pas trop coûté de sacrifier la beauté de mes cheveux ⁶. » A ces mots, Élisabeth, pleine de joie, s'écria : « Alors, je suis plus

¹ Pauperum, debilium, cæcorum et aliorum egentium infiniter utriusque sexus undique multitudo... Theod. VII. 2. Il y en eut douze mille selon le MS. des Bollandistes.

² Si quis de loco surgeret, vel aliis præjudicium faciens eleemosynam iterato accipere præsumeret. Ibid.

³ Cet usage s'est conservé jusqu'au dix-septième siècle. P. Kochem, p. 827.

⁴ Cœpit adolescentula alta voce ejulare. Theod.

⁵ Bene, inquit, pro ea factum est, his capillis choreas de cætero non fræquentabit. Ibid.

⁶ Dudum Domino in habitu religionis famulatum exhibuissem, si non me tantum cesariæ meæ claritas pulcherrima delectasset. Elle aurait péri, ajoute l'historien, comme Absalon, à cause de sa chevelure.

* heureuse de ce qu'on te les a coupés, que je ne le serais si mon fils « était élu empereur des Romains ¹. » Elle prit ensuite chez elle cette pauvre jeune fille, qui, obéissant à l'avertissement qu'elle avait involontairement reçu en ce jour, se consacra au service de Dieu et des pauvres dans l'hospice de la duchesse.

Cependant la distribution des aumônes annoncées se faisait avec une grande régularité à toute cette multitude par l'entremise de personnes sûres et fidèles qu'Élisabeth avait préposées à cet office. Elle-même présidait à cette répartition, passait de rang en rang et servait tous ces pauvres, les reins ceints d'un linge, comme J. C. avait servi ses disciples ². Elle errait au milieu de ce vaste assemblage d'hommes, toute glorieuse et heureuse de ce bonheur dont elle était la cause, le visage serein et tranquille, la joie dans le cœur, et sur les lèvres des paroles douces et affectueuses, adressées surtout aux indigens étrangers qu'elle voyait pour la première fois; mêlant une douce gaieté à sa compassion, une simplicité céleste à sa générosité sans bornes; trouvant à chaque pas qu'elle faisait de nouvelles consolations pour de nouvelles misères. Cette fille de roi se voyait enfin au milieu de la seule cour qui pût lui plaire: vraiment reine en ce jour par sa miséricorde, elle était là au milieu de son armée de pauvres comme une puissante souveraine sur son trône ³, et malgré le misérable costume qu'elle avait adopté, aux yeux éblouis de ceux dont elle soulageait la souffrance, elle parut resplendissante comme le soleil et couverte de vêtements blancs comme la neige ⁴.

Les cinq cents marcs étant épuisés à l'approche de la nuit, et la lune s'étant levée avec éclat ⁵, les pauvres valides se remirent en

¹ Plus igitur gaudeo de tuorum præcissione capillorum quam de filii mei gavisura forem in Romanum imperatorem protectione. Theod. Selon le Passional, elle aurait dit: « Plus que si mon fils était pape et ma fille impératrice. »

² Ad similitudinem Domini linteo succincta per ordinem transibat et ministrabat eis. MS. Bolland. Brux.

³ Stabat medio regina gloriosa et in-

clyta, vultu placido, corde jucundo, miserans in hilaritate, tribuens in simplicitate. Ibat succincta inter miseros consolatrix miserorum. Gaudebat in exercitu pauperum filia principis. Gratulabatur in advenis et pupillis... Theod.

⁴ Do erscheinen ire kleider als die sun und waren weiss als der schnee. Pass. f. 61.

⁵ Luna clara lucente. Dict. iv Ancill. 2026.

marche pour retourner dans leurs différens foyers ; mais un grand nombre de ceux qui étaient faibles ou malades ne purent repartir aussitôt, et se disposèrent à passer la nuit dans divers recoins de l'hôpital et des bâtimens voisins ¹. Élisabeth les aperçut en rentrant, et, toujours dominée par son inépuisable compassion, elle dit aussitôt à ses suivantes : « Ah ! voilà que les plus faibles sont restés : donnez-leur encore quelque chose ². » Sur cela, elle fit donner à chacun d'eux six deniers de Cologne, et ne voulut pas que les petits enfans qui se trouvaient parmi eux reçussent moins que les autres ³. Puis elle fit apporter du pain en grande quantité, et le distribua entre eux. Enfin, elle dit : « Je veux donner à ces pauvres gens une fête complète ; qu'on leur fasse donc du feu ⁴. » D'après ses ordres, on alluma de grands feux partout où ils étaient couchés, et on vint leur laver les pieds et les parfumer. Les pauvres, se voyant si bien traités, commencèrent à se réjouir hautement, et se mirent à chanter. Élisabeth, ayant entendu leurs chants de chez elle, fut émue jusqu'au fond de son cœur simple et tendre, et s'écria, toute joyeuse : « Je vous l'avais bien dit : il faut rendre les hommes aussi heureux que possible. » Et aussitôt elle sortit pour aller prendre part à leur joie ⁵.

Vous l'avez donc étudié et connu, àme tendre et sainte, ce secret plein de charmes, le secret du bonheur d'autrui : si sévère et si impitoyable pour vous-même, vous avez été initiée à toute la plénitude de ce doux mystère. Ce bonheur terrestre, que vous aviez si complètement renié et exclus de votre propre vie, vous saviez le rechercher et le conquérir avec une généreuse persévérance pour vos pauvres frères. Ah ! combien nous sommes heureux de penser que, dans le Ciel où vous recueillez maintenant le prix éternel d'une si fervente

¹ *Quique in angulis et in sepibus hospitalis. Theod.*

² *Ecce debiliores remanserunt, adhuc demus illis. Déposition d'Élisabeth, témoin oculaire, Dict. IV Ancill. 2026.*

³ *Et noluit quod pueris minus daretur. Ibid.*

⁴ *Volimus istis facere plenam jocunditatem. Fiat ergo eis ignis. Ibid.*

⁵ *Cœperunt cantare pauperes et bene se habere... Ecce dixi vobis, quod lætos debemus facere homines... et ipsa gaudens erat cum gaudentibus. Ibid.*

charité, vous êtes encore fidèle à cette pieuse sollicitude qui remplissait votre cœur sur la terre ! et qu'il nous est doux de savoir que les pauvres âmes qui vous implorent dans leur tristesse et leur indigence d'ici-bas, ne seront pas délaissées par cette inépuisable pitié, qui n'aura certes fait que redoubler d'énergie et d'ardeur en participant à votre bienheureuse immortalité.

Chapitre xxvij.

Comment la chère sainte Elisabeth apprenait de maître Conrad à briser en tout sa volonté.

Melior est obedientia quam victima.

I. REG. XV. 22.

Malheur à ceux qui dédaignent de s'abaisser avec les petits, parce que la porte du ciel est basse, et qu'ils n'y pourront passer.

IMIT. L. III. c. 53.

On pourrait croire qu'il ne manquait rien à notre Elisabeth pour être arrivée au but qu'elle s'était si courageusement imposé, à l'amour exclusif de Dieu et de ses frères en Dieu, au mépris absolu du monde et de ses biens. Et cependant, dans ce merveilleux chemin de la perfection chrétienne, elle avait encore de redoutables obstacles à surmonter, de nombreuses victoires, et les plus difficiles de toutes, à remporter. Il ne lui suffisait pas d'avoir vaincu le monde et tout ce qui en elle pouvait y tenir : il lui fallait encore se vaincre elle-même dans l'asile le plus inexpugnable de la faiblesse humaine, dans sa volonté. Il fallait que cette volonté, quelque pure, quelque avide du Ciel, quelque détachée qu'elle pût être des choses terrestres, ne s'élevât plus en rien par ses propres forces ; mais qu'elle ployât sous chaque souffle de la volonté divine, comme un épi chargé de ses grains, jusqu'au moment où le moissonneur céleste la récolterait pour l'éternité.

Celui que le père commun des fidèles avait spécialement chargé

de la conduite de cette âme précieuse, maître Conrad de Marbourg, qui savait apprécier tout ce dont elle était capable pour l'amour de Dieu, résolut de la conduire vers ce but suprême de la perfection évangélique par une voie qui certes répugnerait à ce que de nos jours nous appelons sagesse ; et plus certainement encore à la mollesse et à la tiédeur de nos âmes languissantes et déshabituées de toute foi vivace et pratique ; mais qui n'excitait ni murmures, ni même surprise à cette époque de naïve simplicité, d'abandon absolu, au moins dans l'intention, à tout ce qui pouvait ramener et enchaîner l'âme à Dieu ¹. Ce n'est pas d'ailleurs que nous prétendions justifier absolument tout ce que nous allons raconter sur la conduite de Conrad envers son illustre pénitente : la violence naturelle de son caractère, dont il finit par être victime ², a pu l'entraîner souvent au delà des bornes de la modération chrétienne ; mais, outre que cette conduite est autorisée par de nombreux exemples à toutes les époques de la piété chrétienne, par les règles de plusieurs ordres d'une sainteté renommée, nous préférons, plutôt que de juger témérairement un homme pareil, nous associer simplement à la soumission toujours si entière de cette noble princesse, ambitieuse de courber en tout sa tête sous le joug de l'amour divin, et de suivre les traces de celui qui s'est fait obéissant pour nous jusqu'à la mort.

Maître Conrad, ayant donc résolu de dompter et d'anéantir dans l'âme d'Élisabeth le seul principe de complaisance humaine qu'il pût y découvrir encore, commença par attaquer sa volonté dans ce qu'elle avait à la fois de plus légitime et de plus enraciné, dans l'exercice des œuvres de miséricorde. Il mit un frein, bien cruel pour son cœur, à sa générosité dont nous venons de rapporter de si éclatantes preuves, en lui interdisant de donner à aucun pauvre plus d'un seul denier. Avant de se résigner à une restriction si dure, Élisabeth essaya de s'y dérober par plusieurs voies détournées, sans y

¹ *Intelligens vir prudens discipulam Christi ad summæ perfectionis culmen velles conscendere, omne, quod ab hoc proposito retardare eam putavit amovere, et quod, promovere credidit, studuit adhibere.* Theod. vi. 6.

² Il fut tué, en 1253, par des chevaliers qu'il avait injustement punis comme hérétiques. Le pape Grégoire IX ne donna l'absolution à ses meurtriers que sous condition d'une très sévère pénitence. V. *Bullar. Rom. t. 1.*

désobéir positivement. Elle fit d'abord frapper des deniers, non plus de cuivre, mais d'argent, qui valaient chacun un schelling du pays ¹; elle les distribuait en guise de deniers ordinaires. Ensuite, comme les pauvres, habitués à ses largesses excessives, se plaignaient de la parcimonie de ses dons, elle leur disait : « Il m'est défendu de vous donner plus d'un denier à la fois, mais il ne me l'est pas de vous en redonner un chaque fois que vous reviendrez ². » Les mendiants ne faisaient pas faute de profiter de ce conseil; et après avoir reçu une première aumône, ils allaient faire une ou deux fois le tour de l'hôpital, et venaient ensuite redemander un second denier, que la duchesse leur donnait toujours; ils recommençaient à l'infini ce manège ³. Au lieu d'être touché de ces ruses d'une âme dévorée par la charité, Conrad, les ayant découvertes, s'emporta contre elle jusqu'à lui donner des soufflets; mais elle souffrit cet outrage avec joie, car il y avait long-temps qu'elle désirait ardemment être associée en tout aux outrages qu'avait reçus son divin Sauveur avant de mourir pour elle ⁴.

Conrad lui défendit même de donner désormais de l'argent sous quelque forme ou quelque prétexte que ce fût aux pauvres; mais il lui permit de leur distribuer du pain. Cependant, bientôt, comme elle trouvait moyen d'être encore prodigue malgré cette restriction, il lui prescrivit de ne plus leur donner des pains entiers, mais seulement par tranches ⁵. Enfin, il finit par lui défendre de faire des aumônes quelconques, et ne laissa plus d'autre refuge à son ardente charité que le soin des malades et des infirmes : encore eut-il, comme nous l'avons vu, la précaution de lui interdire tout rapport avec ceux qui lui étaient les plus chers, avec les lépreux; et quand

¹ Telle est du moins une tradition très générale, appuyée sur le nom qu'on a donné pendant plusieurs siècles à une monnaie d'argent nommé *Elisabethen pfennige*, *Elisabethen heller*, qui se trouve encore dans plusieurs collections numismatiques. Liebknecht, p. 33. Happel. Concio II. Justi.

² Mir ist gebotten worden dass ich nicht mehr als ein pfennig auf einmal gebe. Wan

ih'r aber über eine zeit wieder kommt.... Kochem, p. 351.

³ Giengen nur ein oder andermahl um das spital... Ibid. Sigillatim tribuit quod simul largiri non licuit. Theod. VII. 4.

⁴ Ita ut alapas in faciem ei daret, quas tamen ex desiderio optaverat in memoriam alaparum Domini sustinere. Theod. I. c.

⁵ Jubetur ne panes integros tribuat, sed panis particulas. Ib.

sa compassion lui faisait transgresser cette prohibition, il n'hésitait pas à la frapper sévèrement ¹.

On peut se figurer la douleur d'Élisabeth en se voyant ainsi privée d'une liberté qui lui avait été pendant toute sa vie si précieuse et si nécessaire, en voyant cette barrière élevée entre son affectueuse pitié et les besoins des malheureux. Cependant, elle comprit le nouveau devoir qui venait prendre la place de tous les autres; elle comprit que l'abnégation totale d'elle-même, dont elle avait fait vœu, devait entraîner aussi l'abnégation de tout ce qui lui offrait la moindre jouissance ou la moindre consolation humaine; et certes il y en avait d'ineffables pour elle dans l'aumône. Elle sut en faire le sacrifice; elle sut obéir sans murmure, et bientôt elle devint très savante dans cette science suprême, qui est pour le chrétien la science de la victoire ².

Aucune fatigue, aucune peine ne lui semblait trop rude, lorsqu'il lui fallait se conformer aux volontés de celui qu'elle s'était habituée à regarder comme le représentant de la volonté divine envers elle. Aucune distance ne lui semblait trop longue à franchir pour accourir sans délai auprès de lui dès qu'il la faisait appeler ³; et cependant il n'usait avec elle d'aucun de ces ménagemens qu'on pouvait croire exigés par son sexe, son jeune âge, son rang: il ne s'appliquait en quelque sorte qu'à lui rendre dure et épineuse la voie du salut, afin qu'elle parût devant son Juge éternel revêtue de plus de mérites. « Ce lui faisoit le saint homme », dit un écrivain français, « pour lui froissier sa volonté: sy que elle esdrechat toute son amour en Dieu, affin que il ne lui souveinst de sa première gloire. Et en toutes choses elle estoit hastive de obéyr, et ferme à souffrir: sy que elle possédast son ame en patience, et sa victoire fut ennoblie par obédience ⁴. » Cette obéissance était donc aussi prompte que complète, dans les choses de moindre importance comme dans les préceptes les plus graves. Un jour qu'elle s'était mise en route pour aller visiter

¹ Voyez plus haut, p. 217.

² Fuit in omnibus obedientiæ peritissima. Dict. iv Anc. 2029. Vir obediens loquetur victoriam. Prov. xxxi. 28.

³ Ad loca quantumcumque distantia a magistro vocata sine mora citius veniebat. Theod. l. c.

Jean Lefèvre, l. xlvi. c. 25.

un ermite qui demeurait dans le voisinage de Marbourg, maître Conrad lui envoya dire de revenir sur-le-champ; elle s'en retourna à l'instant même, et dit en souriant au messager : « Si nous sommes « sages, nous devons faire comme la limace, qui, dans les temps « de pluie, rentre dans sa coquille : obéissons donc et revenons sur « nos pas ¹. » Elle ne dissimulait pas la crainte que lui inspirait son directeur, non pas par lui-même, mais comme lieutenant de Dieu auprès d'elle. « Si je crains tellement, » disait-elle à ses suivantes, « un homme mortel, combien plus ne faut-il pas trembler « devant Dieu, qui est le Seigneur et le juge de tous les hommes ² ! » Cette crainte était du reste toute spirituelle; car elle avait abdiqué sa volonté entre les mains de Conrad, principalement parce qu'il était pauvre et dépourvu de toute grandeur humaine, comme elle voulait être elle-même : « J'ai choisi, » remarquait-elle, « la vie « des pauvres sœurs, parce qu'elle est la plus méprisée de toutes : si « j'en avais connu une plus méprisée, je l'aurais prise. J'aurais « pu faire vœu d'obéissance à un évêque ou à un riche abbé; « mais j'ai préféré maître Conrad, parce qu'il n'a rien, qu'il n'est « qu'un mendiant, et qu'ainsi je n'ai aucune ressource dans cette « vie ³. » Cependant, maître Conrad continuait à user sans pitié du pouvoir qu'elle lui avait cédé sur sa personne. Se trouvant au couvent d'Aldenbergh, où était déjà placée sa fille Gertrude, il eut l'idée de l'y faire entrer elle-même, et il l'envoya chercher de Marbourg pour qu'elle vint en délibérer avec lui. Elle se rendit aussitôt à ses ordres. Les religieuses du monastère, ayant appris son arrivée, demandèrent à Conrad la permission de la faire entrer dans la clôture afin de la voir. Conrad, voulant mettre son obéissance à l'épreuve,

¹ Nos simus similes testudini quæ tempore pluvia se retrahit in domum suam : sic nos obediamus, retrahamus nos a via qua ire cæperamus. Déposition d'Irmengarde, 2029.

Amis bien pert que nos son sage
Ser ne resambions la limace.

Rutebeuf, p. 59.

² Sed in loco Dei, dicens : « Si hominem mortalem tantum timeo, quantum Dominus

omnipotens est timendus qui est Dominus et iudex omnium. » Irmengarde, *ibid.*

³ Vita sororum despectissima est et si esset vita despectior illam elegerem. Fecissem quidem uni episcoporum aut abbatum qui possessiones habent obedientiam, sed cogitabam melius facere mag. Conrado qui non habet, sed omnino mendicans, ut pœnitens in hac vitâ nullam haberem consolationem. *Ibid.*

et l'ayant déjà prévenue de l'excommunication qui était encourue par les personnes des deux sexes qui franchissaient la clôture, répondit : « Qu'elle entre si elle veut ¹. » Mais Élisabeth prit ces paroles pour une autorisation, et entra dans l'enceinte prohibée. Conrad l'en fit bientôt sortir, et, lui ayant montré le livre où était inscrit le serment qu'elle avait fait de lui obéir en tout ², il ordonna à un moine qui l'accompagnait de lui infliger, en guise de pénitence, ainsi qu'à sa suivante Irmengarde, un certain nombre de coups avec un long bâton qui se trouvait là ³. Pendant cette exécution, Conrad chantait le *Miserere*. La duchesse subit sans murmure, et avec une soumission surnaturelle, cette humiliante punition d'un si léger délit; et peu de temps après, comme elle en parlait avec Irmengarde, à qui elle avait bien malgré elle attiré ce traitement, elle lui dit : « Il nous faut endurer patiemment de pareils châtimens; car il en est de nous comme des roseaux qui croissent le long des rivières : quand la rivière déborde, le roseau s'incline et se ploie, et l'inondation s'écoule sans le briser; après quoi il se redresse et se relève dans toute sa vigueur et jouit de sa nouvelle vie. Nous aussi, nous devons quelquefois être ployées vers la terre et humiliées, et puis aussitôt nous redresser avec joie et confiance ⁴. »

Une autre fois, Conrad prêcha sur la passion, afin qu'Élisabeth pût gagner, en assistant à son sermon, l'indulgence que le pape avait accordée à tous ceux qui écouterait la parole de son commissaire. Mais, absorbée par le soin de deux malades nouvellement arrivés, elle se dispensa d'aller l'entendre. Le sermon fini, il la fit venir et lui demanda où elle avait été au lieu de venir l'écouter; et,

¹ Intret si vult. Ibid.

² Præparatum librum exhibuit ut juraret stare mandatis propter excommunicacionem quam incurrit intrando claustrum. Ibid.

³ Ut bene verberaret eas cum quadam virga grossa satis longa. Ibid. Irmengarde raconta en même temps qu'elle avait encore les marques de ces coups trois semaines après, et que sainte Élisabeth avait dû les conserver bien plus long-temps

encore, quia acrius fuerat verberata.

⁴ Oportet talia sustinere libenter, quia sic est de nobis ut de gramine, quod crescit in flumine: fluvio inundante gramen inclinatur et deprimitur, et sine læsione ipsius aqua inundans pertransit. Inundatione cessante gramen erigitur et crescit in vigore suo jucunde et delectabiliter. Sic nos quandoque oportet inclinari, humiliari et postmodum jucunde et delectabiliter erigi. Ibid.

avant qu'elle n'eût le temps de répondre, il la frappa avec violence, en lui disant : « Voilà pour vous apprendre à venir une autre fois quand je vous appelle ¹. » L'humble et patiente princesse ne fit que sourire de cette rudesse, et voulut encore s'excuser; mais il la frappa de nouveau et la blessa jusqu'au sang. Elle leva alors les yeux au ciel et les y tint fixés quelque temps, puis elle dit : « Seigneur, « je vous remercie de m'avoir choisie pour ceci. » Ses femmes vinrent ensuite la consoler, et, en voyant le sang couler à travers ses vêtemens, elles lui demandèrent comment elle avait pu supporter tant de coups; elle leur répondit en souriant : « Pour les avoir en- « durés avec patience, Dieu m'a permis de voir le Christ au milieu « de ses Anges; car les coups du maître m'ont envoyée jusque dans « le troisième ciel ². » On rapporta cette parole à Conrad, qui s'écria : « Alors, je me repentirai toujours de ne pas l'avoir envoyée « jusque dans le neuvième ciel ³. »

Nous le répétons : ce n'est point avec les idées de notre temps qu'il faut juger de pareilles scènes. Les habitudes de la vie ascétique, les mœurs chrétiennes, ne sont pas les mêmes à toutes les époques de l'Église : mais à aucune époque elles ne sauraient attirer le dédain ou le mépris des âmes pieuses et simples; car toujours elles ont offert à la charité, à l'humilité, à l'abnégation de soi, d'immortelles victoires à remporter, une pure et sainte gloire à conquérir.

Tandis que le Juge suprême pesait dans sa balance éternelle cette sévérité de son ministre, et cette inyincible patience de son humble épouse, des hommes profanes trouvaient dans ces relations un aliment pour leur malignité, et préparaient à la pauvre Élisabeth l'occasion d'ajouter un nouveau sacrifice à tous ceux qu'elle pouvait déjà offrir à son époux céleste. Après qu'on l'eut décriée comme prodigue et folle, et proclamé partout qu'elle avait perdu l'esprit, on chercha à flétrir sa renommée par d'infâmes soupçons et d'insolens propos sur la nature de ses relations avec maître Conrad ⁴. On

¹ Ein andermall so komm wan ich dir ruff, und das hab dir darum... *Passion.*, 39.

² Yeh sahe daz mich der meister schlug bis in den dritten chor. *Passional*, f. 39.

³ So muss es mich ymer reuwen das ych sy nit schlug biss in den nündten chor. *Ibid.*

⁴ Quidam perversi spiritus carnaliter sentientes.. *Cœperunt falsa suspicione appeterè*

disait hautement que ce religieux avait séduit la jeune veuve du duc Louis, et qu'il l'avait emmenée avec lui dans son pays pour y jouir avec elle de sa dot et de ses richesses ¹. La jeunesse de la duchesse, qui n'avait, comme nous l'avons dit, que vingt-deux ans lorsqu'elle se retira à Marbourg, pouvait donner une ombre de prétexte à ces calomnies. Elles parurent assez sérieuses au fidèle protecteur d'Élisabeth, au sire Rodolphe de Varila, pour motiver de sa part une démarche auprès d'elle. Le féal et prudent chevalier se rendit donc à Marbourg, et, s'approchant d'elle avec un grand respect, il lui dit : « Qu'il me soit permis, madame, de vous parler sans détour et »
 « sauf votre respect ? » Élisabeth lui répondit humblement qu'elle voulait tout entendre. « Je supplie donc, » dit-il alors, « ma chère »
 « dame de veiller à sa bonne renommée, parce que sa familiarité »
 « avec maître Conrad a donné lieu chez le vulgaire stupide et igno- »
 « ble à des opinions perverses et à des propos inconvenans ³. » Élisabeth, levant les yeux au ciel, et sans que son visage exprimât le moindre trouble, répondit : « Béni soit en toutes choses notre très »
 « doux Seigneur Jésus-Christ, mon unique ami, qui daigne recevoir »
 « de mes mains cette chétive offrande : par amour pour lui, et pour »
 « me donner à lui comme sa servante, j'ai renié la noblesse de ma »
 « naissance, j'ai méprisé mes richesses et mes possessions, j'ai terni »
 « ma beauté et ma jeunesse ; j'ai renoncé à mon père, à mon pays, à »
 « mes enfans, à toutes les consolations de la vie ; je me suis faite »
 « mendiante. Je ne m'étais réservé qu'un seul petit bien, mon hon- »
 « neur et ma réputation de femme. Mais voici qu'il me le demande »
 « aussi, à ce que j'apprends, et je le lui donne de bon cœur, puis- »
 « qu'il daigne accepter comme un sacrifice spécial celui de ma bonne »
 « renommée, et me rendre agréable à ses yeux par l'ignominie. »
 « Je consens à ne plus vivre que comme une femme déshonorée ⁴.

et verbis impiis infamare. Theod. vi. 5.

¹ Si sprachen das ist meister Conrad
 Dy frawen Elisabet entfuhr hat...
 Das wollen sy mit einander verzeren.

Vita Rhyt. 52.

² Vir prudens... cum multa reverentia :
 liceat mihi domina salva gratia vestra loqui

cum vobis. Cui humiliter annuenti... Theod.
 l. c.

³ Curam igitur habeat domina mea de
 bono nomine... Vulgus stultum et ignobile
 opinatur perverse et loquitur in verecunde.
 Ibid.

⁴ Suspiciens in cœlum devote cum sere-

« Mais, ô mon cher Sauveur! mes pauvres enfans, qui sont encore
 « innocens, daignez les préserver de toute honte qui pourrait re-
 « tomber sur eux à cause de moi ¹. » Voulant toutefois rassurer le
 dévotement de son ancien ami, elle ajouta : « Pour que vous au moins,
 « sire échanson, n'ayez point de soupçon sur moi, voyez mes épau-
 « les meurtries. » Elle lui montra alors les marques récentes des
 coups qu'elle avait reçus : « Voilà, » dit-elle, « l'amour dont ce saint
 « prêtre est animé envers moi ; ou plutôt, voilà comment il m'anime
 « à l'amour de Dieu ². Union admirable, dit son historien, d'humili-
 « té, de patience et de pieuse prudence, qui, tout en rendant grâce
 à Dieu d'une ignominie non méritée, sait éloigner tout scandale du
 cœur du prochain ³.

Cependant ce n'était pas seulement par ces violences extérieures
 et corporelles que Conrad exerçait sur elle l'autorité illimitée qu'elle
 lui avait concédée ; il s'appliquait encore plus à briser et à meurtrir
 son cœur, et à en arracher jusqu'aux dernières racines de toute
 affection, de toute préoccupation humaine, afin que l'amour et la
 pensée de Dieu pût l'envahir et le remplir tout entier. De toutes les
 jouissances de sa vie passée, Élisabeth n'avait conservé que la douce
 et ancienne habitude de vivre avec les amies de sa jeunesse, qui
 avaient partagé les grandeurs de son existence de souveraine,

nitate respondit : « Benedictus per omnia
 Dominus Deus noster Jesus Christus, qui
 hoc munusculum a me recipere dignatus
 est. Ego nobilitatem generis mei abnegans
 pro amore ejus ancillam me sibi tribui ;
 mundi divitias contemnens pauperulam
 me feci. Juvenile decus parvipendens de-
 formavi, solum hoc muliebris honestatis
 ornamentum servare contenderam. Verum
 hoc in sacrificio suo, ut audio, a me dig-
 natum est acceptare tanquam aliquid spe-
 ciale volens me sibi placitum per infamiam
 et bonam famam. Theod. l. c.

O du süesser Herre Jesu Christ
 Mein Liebhaber du allein bist...
 Vatter und mutter man und kynt
 Und alle ding dy nur tröstlich sind

Land und leute, burge und staete...
 Ein kleines hatte ich mir behalden...
 Soll ich der ouch nicht haben mehr
 So will ich dyr sy ouch geben.
 Und als ein verschmeets weib leben.

Vita Rhyt. 32.

¹ Abir lieber Herre meine kyndt
 Dy nuch unverleumbt sind
 Dy behuete vor schanden nue
 Das ir inen von mir nicht kommen zu.

Ibid.

² Ne autem vos, domine pincerna, aliquo
 suspicionis scrupulo laboretis, ostendens
 pudica femina lividas scapulas suas et
 cruentas : hic est, inquit, amor quo circa
 me sacerdos sanctus afficitur, vel potius me
 afficit amoris Dei. Theod. l. c.

³ Theod. l. c.

comme ses demoiselles d'honneur, qui avaient mangé avec elle le pain de la misère, lors de son expulsion de la Wartbourg ; et qui enfin, compagnes inséparables et fidèles, s'étaient associées à toutes les privations volontaires de sa vie religieuse, à toutes ses œuvres de miséricorde, à ses pénitences et à ses pratiques de piété. A son insu, peut-être, les relations de tendre et intime sympathie qui unissaient Élisabeth à ses fidèles amies, avaient dû adoucir pour elle bien des amertumes, alléger souvent le joug de tant de mortifications et d'épreuves ; et ce jeune cœur, que nous avons toujours vu dévoré d'amour, et comme inondé d'une charité prête à déborder sur tous les hommes, avait dû se livrer sans réserve à cette suave et pieuse consolation. Il ne pouvait y avoir d'intimité plus complète et plus affectueuse que celle qui régnait entre la princesse et ses suivantes, comme nous le voyons à chaque ligne de leurs récits sur elle ¹. C'est ce doux et dernier lien que Conrad résolut de briser. Il avait déjà congédié successivement toutes les personnes de son ancienne maison qui étaient restées auprès d'elle, et elle n'avait pu les voir partir sans exprimer la plus vive douleur ². Puis il en vint à ses deux amies. Ce fut d'abord le tour d'Ysentrude, qui était celle qu'Élisabeth aimait le mieux, et pour qui elle n'avait rien de caché ; à qui elle avait toujours dévoilé toutes les secrètes pensées de son âme, avant comme depuis sa retraite du monde ³. « Il lui fallut cependant, » raconte cette fidèle amie, « me voir chassée, moi, Ysentrude, qu'elle aimait par dessus toutes les autres, et qu'elle ne laissa partir que le cœur accablé d'angoisse et avec des larmes infinies ⁴. » Enfin Guta, qui avait été la compagne de son enfance dès l'âge de cinq ans, qui depuis lors ne l'avait jamais quittée, et qu'elle aimait aussi

¹ Dans les dépositions qu'elles furent appelées à faire devant les juges commis par le Pape pour examiner la sainteté d'Élisabeth. C'est la source la plus authentique et la plus féconde où nous ayons pu puiser, à l'instar de Théodoric, et de tous les autres historiens de la Sainte.

² *Omnem familiam pristinam in qua delectari vel solitarii consueverat paulatim*

ac sigillatim ab ipsa repulit quos singulos cum dolore gemituque dimisit. Theod. vi. 6.

³ *Ita familiaris quod fuit conscia omnium secretorum ejus. Dict. iv Ancill. 2014.*

⁴ *Et tandem me Ysentrudem ei prædictam ab ipsa expulit, quæ cum multo cordis gravamine et infinitis lacrymis me dimisit. Ibid. p. 2022.*

avec la plus vive tendresse, fut renvoyée la dernière, au milieu des pleurs et des sanglots de la pauvre Élisabeth¹. « Il lui sembla, » dit à ce propos un pieux historien que nous nous plaçons à citer, « il lui sembla que son cœur était déchiré en deux, et cette fidèle servante de Dieu en conserva la douleur jusqu'à sa mort. C'est ce que tout cœur fidèle comprendra facilement; car enfin il n'y a pas sur la terre de plus grande peine que lorsque des cœurs fidèles sont arrachés l'un à l'autre. O chère sainte Élisabeth! je rappelle à ta mémoire cette séparation, et au nom de cette cruelle douleur que tu as ressentie alors avec tes plus chères amies, obtiens-moi la grâce de connaître combien j'ai mal fait de m'être tant de fois séparé de mon Dieu par le péché². »

La victime, restée ainsi seule avec le Dieu auquel elle s'était immolée³, n'eut pas même la consolation de cette solitude entière. Conrad remplaça ses compagnes chéries par deux femmes d'un genre fort différent. L'une était une fille du peuple, assez dévote, nommée Élisabeth, comme elle-même, mais rude et grossière à l'excès, et si horriblement laide, qu'elle servait d'épouvantail aux enfans⁴. L'autre était une veuve, âgée, sourde, d'un caractère acariâtre et revêche, toujours mécontente et en colère⁵. Élisabeth se résigna à ce changement si pénible dans ses habitudes avec une parfaite docilité, pour l'amour du Christ; et toujours défiante d'elle-même, elle s'appliquait à avancer dans l'humilité par ses relations avec la grossière paysanne, et dans la patience, en subissant les invectives de la vieille femme colère⁶. Ces deux femmes la mettaient chaque jour à l'épreuve, et

¹ Postremo Gutam... quam specialissime dilexit... cum multis fletibus ac suspiriis dereliquit. Theod. l. c.

² Als wann ihr Hertz mitten waere entzwey gerissen.... Es mags ein jedes treue hertz leichtlich bey sich erachten, weil ja auf erden kein grösseres leyd ist als wann treue Herzen sich von einander müssen scheiden. Ich erinnere dich dieses traurigen scheidens, o liebe H. Elisabeth, und bitte dich, etc... Kochom, p. 829.

³ Remansit autem pauperula Elisabeth sola Deo soli derelicta... Theod. vi. 7.

⁴ Und zemaels eyschlich gestalt
Das man mit ir wol fleuhete dy kint.
Vita Rhyt. § 36.

⁵ Sy horte abir zemall kleine....
Sy zærnet tag und nacht.. Ibid.

⁶ Von der mayt wuchs iz dy demut...
Und von den weibe der alten
Lernet sy halten dy gedult. Ibid.

l'accablaient de mauvais traitemens ¹. Loin de s'opposer à ce qu'elle se chargeât, par esprit de pénitence, des travaux et des soins domestiques qu'il leur appartenait d'accomplir, elles lui laissaient au contraire l'ouvrage le plus dur, comme de balayer la maison ; et lorsque, en veillant au feu de la cuisine, la princesse, absorbée par ses contemplations religieuses, négligeait les chétifs mets qui s'y trouvaient, au point de leur faire sentir le brûlé, ses servantes ne craignaient pas de la reprendre aigrement ², et lui reprochaient de ne pas même savoir faire une soupe ; et cependant, comme remarque le biographe que nous citions plus haut, elle n'avait jamais dû apprendre de sa vie à faire la cuisine ³.

Ces mêmes femmes la dénonçaient impitoyablement à Conrad, toutes les fois qu'elles lui voyaient transgresser cette prohibition de faire l'aumône, que son âme compatissante avait tant de peine à subir, et lui attiraient ainsi de la part de son directeur des châtimens sévères ⁴. Mais rien ne réussissait à la rendre infidèle, même pour un instant, même par un mouvement involontaire d'impatience, à l'inviolable soumission qu'elle avait jurée à celui qui lui semblait spécialement chargé de la conduire promptement et assurément à la patrie éternelle. Sa docilité était si scrupuleuse, que, lorsque ses anciennes et bien-aimées compagnes venaient quelquefois lui rendre visite, elle n'osait leur offrir quelque nourriture, ni même les saluer, sans en avoir demandé la permission à Conrad.

Enfin une dernière épreuve était réservée à cette âme à la fois si tendre et si dure contre toutes ses tendresses ; ce devait être pour elle l'objet d'un dernier triomphe. On a vu comment elle s'était séparée de ses enfans, pour lesquels elle ressentait une affection dont l'amour divin avait seul pu dompter la violence. Cependant il parait

¹ Per quas multas sustinuit oppressiones et coercitationes. Theod. VII. 4.

² Cum miserabilis cibus ejus neglectu adustionem saperet, pro hoc ancillarum correctionem cum gaudio sufferebat. Theod. VI. 7.

³ Und rüpften ihr für dass sie nicht einmahl eine suppe kochen kœnte... dan S. Eli-

sabeth ihr lebtage nicht gekocht noch das kochen gelehrt hatte... Kochem, p. 350.

⁴ Accusata sic ab illis multa sæpius verbera a magistro pertulit. Theod. VII. 4.

⁵ Amantissimis suis et intimis, domina Ysentrudi et sorori Gutæ, ad eam quandoque venientibus.... Ibid.

que cette séparation n'avait pas été complète ni absolue, que le cœur maternel avait parlé trop haut, que si elle n'avait pas conservé avec elle une de ses filles ou même son fils, comme on pourrait le croire d'après certaines expressions de ses biographes ¹, du moins elle faisait venir souvent un de ces chers enfans pour satisfaire, en le voyant, en le caressant, et en imprimant sur ce front innocent de nombreux baisers, aux exigences de sa tendresse de mère. Mais bientôt elle s'aperçut qu'il n'y avait plus de place dans son cœur pour deux amours, qu'elle ne pouvait impunément le partager entre Dieu et une créature quelconque. Elle vit que ces caresses et ces baisers, trop prodigués au fruit de son sein, l'empêchaient de se livrer avec son assiduité habituelle à la prière ²; elle craignit de trop aimer un autre être que Dieu; et, soit à l'instigation de maître Conrad, soit de son propre mouvement, elle fit éloigner pour toujours ce dernier vestige de bonheur terrestre ³.

Tant de victoires surnaturelles de cette grâce divine qu'Élisabeth reconnaissait pour son unique et absolue souveraine, ne pouvaient être long-temps méconnues; ce n'était pas seulement dans le ciel que les attendait un prix ineffable. Les hommes eux-mêmes se préparaient enfin à rendre hommage à cette héroïne de la foi et de la charité, et à récompenser ces enfans délaissés pour l'amour de Dieu, en reportant sur eux la tendre vénération qu'un siècle fidèle ne pouvait refuser aux rejetons d'une Sainte. A peine quelques années se furent-elles écoulées, qu'à la cour plénière, tenue à Saumur par le roi Louis IX de France, on vit paraître un jeune prince allemand, âgé de dix-huit ans; il servait en même temps que le comte de Saint-Pol et le comte de Boulogne, à la table de la reine, de la reine de France, qui de tout temps, pour les chevaliers du moyen

¹ Selon la déposition d'Irmengarde, p. 2050, c'était *puerum ejus anni et dimidii habens*: mais son fils étant né en 1223, avait déjà quatre ans lorsqu'elle devint veuve. Theodoric (VII. 7.) dit: *parvulum uteri sui infantulum*, ce qui peut s'appliquer à une de ses filles. Wadding, qui a puisé à d'autres sources, dit, au contraire,

que c'était son fils aîné: *filium natu majorem*, II. 217.

² Rutebeuf, p. 59.

³ *Jussit omnino elongari a se, ne nimis diligeret eum, et ne per eum impediretur in servitio Dei.* Irmengarde, 2050. Theod. l. c.

Age, était le type de la beauté et de la noblesse féminine ; et cette reine était alors Blanche de Castille. Or les assistans se répétaient à l'envi, en s'émerveillant, que c'était là le fils de sainte Élisabeth de Thuringe, et que la reine Blanche l'embrassait souvent avec grande dévotion, en cherchant sur son jeune front les traces des baisers qu'y avait autrefois déposés sa mère ¹. C'est ainsi que la mère d'un saint rendait hommage au fils d'une sainte ; c'est dans ce baiser si touchant et si pieux que se rencontrent dans l'histoire, dans la mémoire des hommes, comme elles s'étaient sans cesse rencontrées devant Dieu, les deux âmes si tendres, si ferventes et si pures de saint Louis de France et de sainte Élisabeth de Hongrie.

¹ Un Alemant de l'age de 18 ans, que on disoit que il avoit été filz sainte Helizabeth de Thuringe, dont l'on disoit que la royne Blanche le besoit au front par devocion, pourceque ele entendit que sa mere li avoit mainte foiz besié. Joinville, p. 22, ed. 1761.

Chapitre xxviii.

Comment le Seigneur fit éclater sa puissance et sa miséricorde par l'entremise de la chère sainte Elisabeth; et de la vertu merveilleuse de ses prières.

Fecit mihi magna qui potens est.

Luc, i.

Voluntatem timentium se faciet, et deprecationem eorum exaudiet.

Ps: 144. v. 20.

Le terme approchait où Elisabeth allait trouver au sein de son père céleste l'immortelle récompense des épreuves de sa courte vie : mais avant de la rappeler à lui pour lui donner part à sa gloire, il plut au Dieu tout-puissant de l'entourer dès son vivant d'une auréole de céleste majesté, de l'investir, aux yeux des hommes qui l'avaient persécutée et calomniée, d'une puissance émanée de la sienne, et de déposer entre les mains de cette faible femme qui avait su tellement dompter en elle la nature déchue, la force surnaturelle de vaincre et d'extirper chez ses frères toutes les misères qui sont la suite du péché.

Ce ne sera plus seulement par sa profonde compassion, par son affectueuse sympathie, par sa générosité sans bornes, par ses fatigues et son dévouement qu'on la verra soulager les maux des malheureux et porter sa part de tous leurs fardeaux : cette divine charité, pour qui il n'y a rien d'invincible, et qui est devenue toute sa vie, recevra mainte fois d'en haut assez d'extension et de force pour qu'une seule

parole, une seule prière échappée de sa bouche, dissipe et éloigne à jamais les souffrances qu'auparavant elle ne pouvait que partager et adoucir. Désormais, lorsque la dévotion ou la charité la feront sortir de sa pauvre chaumière, ce sera pour faire resplendir non plus seulement sa propre pitié, mais souvent toute la puissance miséricordieuse que le Seigneur se plaît à déléguer aux âmes de son choix : et les nouveaux bienfaits qu'elle semera ainsi sur sa route, conservés avec des détails aussi touchans que précis dans la mémoire du peuple chrétien, seront pour nous le dernier et le plus éclatant témoignage de sa sainteté.

Il ne se passait pas de jours qu'elle n'allât deux fois visiter ses pauvres malades dans son hôpital, et leur porter les secours et les vivres qu'elle leur destinait ¹. Un matin, à l'entrée de cet hôpital, elle vit couché sur le seuil de la porte un jeune garçon estropié et difforme, étendu sans mouvement; c'était un pauvre enfant sourd-muet, et dont tous les membres avaient été tordus et contrefaits par une maladie cruelle, de sorte qu'il ne pouvait que se traîner sur ses pieds et ses mains comme un animal immonde ². Sa mère, qui en rougissait, l'avait porté en ce lieu et l'y avait abandonné dans l'espoir que la bonne duchesse aurait pitié de lui. En effet, dès qu'elle l'aperçut, elle le regarda avec anxiété, et se sentit pénétrée de douleur; elle lui dit, en se baissant vers lui : « Dis-moi, cher enfant, où sont donc tes parens? qui t'a amené ici ³? » Mais comme l'enfant n'avait pas l'air de l'entendre, elle répéta sa question d'une voix très douce, en le caressant et en lui disant : « Mais de quoi souffres-tu donc : ne veux-tu pas me parler ⁴? » L'enfant la regarda alors, mais sans répondre. Élisabeth, ne sachant pas

¹ Und nymmer keinen tag verlag
Sy ging selbst zwir darein
Und brachte inen brod hier und wein.

Vit. Rhyt. § 38.

² Es hat die giecht also gar zebrochenn
Das ime sein glied und knochen
Krumb stunden beyd aus und ein
Er lag dae vor ir als ein schwein...
Es kroch kaum auf allen vieren...

Ibid.

³ Sant Elisabet sach das kint an...

Dy was ir von hertzen leyte
Und sprach « Sage mir, du liebes kynt... »

Inclinata ad eum dixit statim : « Quis te huc addixit, dilecte puer? » Theod. VII, 6.

⁴ Elisabeth verò blandiens et pie responsum instantius requisivit. Ibid.

« Abir was ist dein Gebrech

Wiltu mir nicht zusprech. »

Vita Rhytm.

qu'il était muet, se figura qu'il était possédé par quelque démon; et sentant redoubler sa pitié, elle lui dit à haute voix : « Au nom de notre Seigneur, je t'ordonne, à toi et à celui qui est en toi, de me répondre et de dire d'où tu viens ¹ ? » Aussitôt l'enfant se releva tout droit devant elle; la parole lui fut tout-à-coup rendue; et il lui dit : « C'est ma mère qui m'a amené ². » Il lui raconta ensuite qu'il n'avait jamais parlé ni entendu jusqu'alors, qu'il était né tel qu'elle l'avait vu estropié et perclus de tout son corps : « Mais voilà, » dit-il en étendant ses membres l'un après l'autre, « voilà que Dieu m'a donné le mouvement, la parole et l'ouïe; je dis des mots que je n'ai jamais appris ni entendus de personne ³. » Puis il se mit à pleurer et à remercier Dieu : « Je ne connaissais pas Dieu, » disait-il « tous mes sens étaient morts : je ne savais pas ce que c'était qu'un homme; maintenant seulement je sens que je ne suis plus comme une bête : je sais maintenant parler de Dieu : bénie soit cette question de votre bouche qui m'a obtenu de Dieu la grâce de ne pas mourir comme j'ai vécu jusqu'à présent ⁴. » A ces mots qui peignaient d'une manière si touchante les premières émotions d'une âme qu'une parole toute-puissante venait de rendre au sentiment de Dieu et d'elle-même, Elisabeth vit bien que Dieu avait agi miraculeusement par son entremise; mais toute troublée et effrayée de ce redoutable ministère, elle tomba aussitôt à genoux et mêla ses pleurs en abondance à ceux de l'enfant qu'elle avait sauvé ⁵. Après avoir remercié Dieu avec lui de cette faveur, elle lui

¹ Das kynt sy also ansach....
Dae deuchte sy es were besessen...
Das erbarmet dy frawe gar...
In der kraft unsers hern Jesu Christ
So gebiete ich dir und was bey dir ist...

Vita Rhythm.

² Zu hant stund das kynt dae uff...

Ibid.

Tunc apertum est os muti... et respondit
dicens : Mater mea me adduxit. Theod.

³ Seine glieder es anch in einander richt
Und sprach : « Gott hat mir gegeben
Das ich kan gesprechen und vernemen eben
Dy wort....

Der ich vor nit gelernet han.»

Ibid.

⁴ Und huebe vor freuden an zeweinen
Darnach sprach « Ich wuste nicht umb
Gott

Wan alle myne syn waren todt...
Und weyss nu von Gotte ze sagenn...
Gebenedeyt sey ewers mondes frage... »

Ibid.

⁵ Sy erschrag und wuste nicht was sy thet
Und fiell danyder in ir gebet...
Und weynet mit dem kynde seer...

Ibid.

dit : « Retourne maintenant bien vite chez tes parens, et ne dis pas
 « ce qui t'est arrivé : surtout ne parle de moi à personne : dis seu-
 « lement que Dieu t'a secouru : et garde-toi bien nuit et jour de
 « tout péché mortel ; car autrement tu pourrais bien retomber dans
 « ta maladie. Souviens-toi toujours de ce que tu as souffert jusqu'ici ,
 « et prie Dieu toujours pour moi , comme je le prierai pour toi ¹. »
 Aussitôt elle s'échappa comme pour fuir cette gloire imprévue : mais
 la mère de l'enfant survint à l'instant, et toute stupéfaite de le voir
 debout et parlant, s'écria : « Qui t'a rendu la parole? » à quoi l'en-
 fant répondit : « Une douce dame en robe grise m'a ordonné de lui
 « parler au nom de Jésus-Christ : et j'ai trouvé la parole pour lui
 « répondre ². » La mère se mit alors à courir dans la direction
 qu'avait prise Élisabeth, et l'ayant aperçue qui fuyait de loin, elle
 la reconnut bien et publia partout ce miracle ³.

Aussi, malgré la modestie d'Élisabeth, le bruit de la puissance
 dont Dieu l'avait rendue dépositaire se propagea au loin, et lui at-
 tira les supplications de l'infortune et de la douleur. Son invincible
 compassion l'empêchait de se refuser jamais aux désirs des pauvres
 qui l'invoquaient ; mais jamais non plus les grâces éclatantes que le
 Tout-Puissant répandait par ses mains ne la firent devenir infidèle
 à cette profonde et fervente humilité qui la rendait surtout agréable
 devant lui. Un jour un malade vint lui demander de le guérir, au
 nom du cher apôtre saint Jean, pour qui elle avait, comme nous
 l'avons vu, une dévotion toute spéciale : après qu'elle eut prié
 pour lui, il se sentit guéri, et se jeta sur-le-champ à genoux devant
 elle pour la remercier : mais elle s'agenouilla aussitôt à côté de
 lui, et se mit à remercier ardemment Dieu de ce qu'il avait exaucé
 les prières de son cher apôtre saint Jean : et cependant, dit
 l'écrivain à qui nous empruntons ce trait, c'étaient les siennes que

¹ Und sprach « Nu gang hinweg balde...
 Du solt mich ouch den leuten nicht nennen.
 Dan das dis Got geholfen hat...
 Und hit ouch Gott allezeit für mich...

Ibid.

² Quis tibi loquelam concessit?... In-

travit quædam domina benigna qua allo-
 cuta, etc... Theod. l. c. — Eine frawe in
 growen gewande... Passional.

³ Des Kindes muter lief ir balde nach
 und sach sie wol vor ir einweg fliehen...

und erkante sie wol. Ibid.

Dieu avait exaucées tout aussi bien que celles de saint Jean ¹.

Une autre fois un malheureux estropié des mains et des pieds lui cria : « O brillant soleil de clarté parmi toutes les femmes, je suis
« de Reinhartsbrunn, où ton mari repose : pour l'amour de son âme,
« viens à mon secours et guéris-moi. » Au nom de son mari, émue par le souvenir de son doux et saint amour, elle s'arrêta et regarda avec une infinie tendresse celui qui l'invoquait ainsi ; et au moment même par ce seul regard le pauvre estropié se trouva guéri. Elle en remercia aussitôt le Seigneur ².

Quelque temps après, comme elle était en marche pour se rendre au couvent d'Aldenburg, un pauvre homme l'appela de loin et lui dit : « Voilà douze ans que je suis possédé d'un malin esprit : laisse-
« moi toucher le bord de ta robe, et il faudra alors qu'il me quitte. » Elle se détourna à l'instant, et alla se mettre à genoux à côté de lui au milieu de la route, et l'embrassa en le bénissant au nom de Jésus-Christ, et sur-le-champ le possédé se trouva délivré ³.

Enfin un autre jour, elle s'était rendue à l'église qu'elle avait fait bâtir pour son hôpital, vers midi, qui était l'heure qu'elle préférait, parce que c'était celle où le soin des repas éloignait tous les fidèles, et où elle pouvait se livrer en toute liberté à sa dévotion ⁴. Elle y vit un pauvre aveugle tout seul qui marchait à tâtons autour de l'église : ses yeux étaient ouverts comme ceux de tout le monde ; mais ses prunelles étaient flétries et vides ⁵. Elle alla aussitôt à lui et lui de-

¹ Das leyste sie gerne und williglich
In des lieben sant Johans ehre...
Der sieche knyet vor sy nider
Und dancket ir des : und sy hinwieder
Knyte nieder uf die erden...
Got der erborte sie beide schire
Beyd S. Johansen und Elisabeth...

Vit. Rhyt. § 54.

• Aller weiber ein klare sünne hilf mir
durch deines mannes seel wan ich bin von
Reinhartsbrunn da er ligt... Do sah sy inn
gar gutiglichen ann do ward er zu hanndt
gesundt des dancket sy unser Herrn J. C.
Passional, fol. 62.

³ Las; mich deinen saum berühren so

muss der böess geist weichen von mir. Do
knyet sie nieder uff die strass und kuset
das mensch... Ibid.

⁴ Als sie viel gerne umb die zeit that
Wan es darinne gar gereumig was.

Vita Rhyt. § 57.

On sait qu'aujourd'hui encore dans toute
l'Italie, la Belgique, et dans une partie de
l'Allemagne, les églises sont fermées de-
puis midi jusqu'à trois heures.

⁵ Hatte er seine ougen offen weyt...

Und hatte dy ougen appfel verlorn
Dy waren ime verwelcket als gar.

Vita Rhyt.

manda ce qu'il faisait là tout seul, et pourquoi il errait ainsi dans l'église ¹. Il lui répondit : « Je voulais aller à cette chère dame qui
 « console les pauvres gens, pour lui demander de me faire quelque
 « aumône au nom de Dieu; mais je suis d'abord venu faire ma
 « prière dans cette église, et j'en fais le tour afin de savoir com-
 « ment elle est grande et large, puisque j'ai le malheur de ne pas
 « pouvoir la voir de mes yeux ². » « Aimerais-tu la voir cette
 « église? » lui dit alors la compatissante Élisabeth ³. « Si Dieu le
 « voulait, » répondit l'aveugle, « j'aimerais beaucoup la voir, mais
 « j'ai perdu la vue en naissant; je n'ai jamais vu la lumière du so-
 « leil, je suis devenu le prisonnier de Dieu ⁴. » Puis il se mit à lui
 raconter toutes ses misères : « J'aurais bien voulu pouvoir travailler
 « comme un autre, » disait-il, « car je ne sers de rien à personne,
 « ni à moi-même : les heures les plus courtes me paraissent bien
 « longues; quand je suis avec les autres hommes qui ont leurs yeux,
 « je ne peux pas me défendre du péché de l'envie : si je reste tout
 « seul, je pleure mon malheur; car je ne peux pas prier toujours,
 « et même en priant je ne puis m'empêcher d'y songer sans cesse ⁵. »
 « C'est pour ton bien, » répondit Élisabeth, « que Dieu t'a envoyé
 « ce malheur : tu aurais peut-être été entraîné à des excès; tu
 « aurais plus péché qu'à présent ⁶. » « Oh! non, » reprit l'aveugle,
 « je me serais bien gardé du péché; je me serais livré pour vivre
 « à de durs travaux; je n'aurais pas eu mes tristes pensées d'au-
 « jourd'hui ⁷. » Élisabeth, vaincue par la pitié, lui dit alors : « Prie

¹ Do fragete sy en, waz er do tede al-
 leyne, und also umme ginge... Rothe,
 Chr. Thur. p. 1736.

² Ich wolde zcu der liebîn frowin, der
 armin luthē trosterynne, gehin, ob mir
 dy etwaz dorch Got geben wolde... Daz ich
 gewisse wi wit und groz desse kerche sy,
 der ich leider nicht besehin kan. Ibid.

³ Woldistu sy icht gerne besehin? Ibid.

⁴ Were es Gottes welle gewest, etc. Ibid.
 Und bin worden Gotts gefangenn.

Vita Rhyt.

⁵ Dy kortzer stunden mir sere langenn

Wan ich mit bin under den leuten
 So kan ich mit vor suenden nicht gehueten
 Sitzsich dan vill alleine

So muss ich mein ungemach beweyne
 Und kan ouch zu meinem gebete
 Von den geduncken nicht bleiben stete.

Ibid.

⁶ Sy sprach « Got der thuet es dir zu guet
 Du wurdest zu wilde in deynem muete. »

Ibid.

⁷ Er sprach. Das woll ich nimmer gethu...
 Und mich der sawern arbeit neren...

Ibid.

« Dieu de te rendre la lumière, et moi je le prierai avec toi ¹. » A ces mots l'aveugle comprit tout-à-coup que c'était la sainte duchesse Élisabeth qui lui parlait, et tombant la face contre terre devant elle, il s'écria : « Ah ! noble et miséricordieuse dame, ayez « pitié de moi ² ! » Mais elle lui enjoignit de nouveau de prier Dieu avec une entière confiance, et s'agenouillant elle-même à quelque distance, se mit aussi à prier avec ferveur. Aussitôt la vue fut rendue à l'aveugle, et des yeux d'une beauté céleste vinrent remplir ses orbites creux et vides ³. Il se leva, regarda autour de lui, et s'empressa d'aller vers Élisabeth : « Madame, » lui dit-il, « Dieu « soit loué : sa grâce m'a favorisé : je vois tout bien et clair : vos « paroles sont vérifiées. » Mais la pieuse princesse qui savait unir toujours la prudente sollicitude d'une mère chrétienne à sa charité, lui dit : « Maintenant que la vue t'est rendue, songe à servir Dieu « et à éviter le péché : travaille et sois honnête homme, humble et « loyal en tout ⁴. »

La prière de cette humble servante de Seigneur, si puissante auprès de lui pour porter remède aux maux du corps, ne devait pas l'être moins pour assurer le salut des âmes.

Madame Gertrude de Leinbach, femme d'un noble chevalier des environs, étant venue un jour rendre visite à la duchesse, avait amené avec elle son fils, nommé Berthold, jeune homme de douze à quatorze ans, qui était magnifiquement vêtu, et qui paraissait se complaire beaucoup dans la recherche et l'élégance de ses habits ⁵. Élisabeth, après s'être entretenue long-temps avec sa mère, se retourna vers lui et lui dit : « Mon cher enfant, tu me parais t'habiller

¹ *Bethe Gott das her dich irluchte, ich wil dir helfinn beten. Rothe, l. c.*

² *Do duchte den blindin, daz er sente Elzebeñ were, an dessin reden, unde sprach do : Ach gnedige frowe, irwarmet uch obir mich. Ibid.*

³ *Daz eme... der nicht ougepphel hatte, schone ougin werdin. Ibid.*
Dy ougen lecher wurden ime voll.

Vita Rhyt. l. c.

⁴ ... *Er schene umb sich sach....*

Dae stundt er auf allzehaudt

Und ging zu ir...

Und sprach « Fraw Got sey gelobet...

... Nu arbeit und bis ein frommer kaecht

Und bis demuttig und gerecht. »

Ibid.

⁵ *Er was gecleit nach der welt*

Kurtzs und enge sein kleit geschnitten

Er dauchte sich freudig und bieder.

Vita Rhyt. § 33.

« beaucoup trop mondainement et trop délicieusement, tu tiens trop à servir le monde. Pourquoi ne songes-tu pas plutôt à servir ton créateur? Tu ne l'en trouveras que mieux d'âme et de corps. Dis-moi, cher enfant, crois-tu que ton Seigneur et le mien portât des habits de cette sorte quand il vint en toute humilité verser son sang pour nous ¹? » Le jeune homme lui répondit : « O madame, je vous supplie de prier le Seigneur pour qu'il m'accorde la grâce de le servir? » « Veux-tu vraiment, » lui dit-elle, « que je prie pour toi? » « Oui certainement. » « Alors il faut que tu te disposes à recevoir cette grâce que tu désires, et je prierai bien volontiers pour toi : allons ensemble à l'église, et demandons-la tous deux ². » Il la suivit aussitôt à l'église et se prosterna devant l'autel, ainsi que sa mère, à quelque distance du lieu où Élisabeth se mit à prier elle-même. Après que leur prière eut duré un certain temps, le jeune homme s'écria à haute voix : « O chère dame, cessez de prier ³. » Mais Élisabeth n'en continuait pas moins à prier avec ferveur. Alors Berthold se mit à crier plus fort : « Cessez, madame, de prier; car je n'en puis plus, tout mon corps est enflammé ⁴. » En effet, une immense chaleur le pénétrait; la fumée semblait s'exhaler de son corps; sa mère et deux des suivantes de la duchesse étant accourues à ses cris, trouvèrent ses vêtemens tout baignés de sueur, et sa peau si brûlante, qu'elles pouvaient à peine la toucher ⁵. Cependant Élisabeth priait toujours jusqu'à ce que le jeune homme désespéré lui dit :

¹ Liebes kynt...

Du kleidest dich viel zu werltlich

Und heldest dich viel zu zartlich

Und dynest der werlt alzu sere

Warumb dynest du nicht deynem schoepffere?

Es ginge dir allerzceid an leibe unde an sele deste baz. Sag mir, lieber jungling, trug mein Herr und der dein auch soliche kleider an.... Rothe, p. 1735. Vita Rhyt. § 33. — Passional, f. 39.

² O Domina mea supplico vobis, ut oratis pro me, ut Dominus det mihi gratiam suam serviendi ef. At illa: Vellesne, ait, quod ego orarem pro te? Et ille: Vellem

utique... Oportet ut te ad gratiam Dei habilites similiter orando... Theod. vii. 3.

Kom wir wollen in dy kirch gehen

Und wollen darumb flehen.

Vita Rhyt. 33.

³ O Domina cessate ab oratione. Theod. Liebe fray... Vita Rhyt.

⁴ Altius vociferari cepit... Quia jam deficio. Theod. — Ich bin ubir min gantztes Leib entbrant. Vita Rhyt.

⁵ Sudabat et fumabat... Invenerunt eum totum incoluisse vestesque nimio sudore madidas... Vix calore manibus poterant tolerare. Theod. l. c.

« Au nom du Seigneur, je vous conjure de ne plus prier ; car je suis consumé par le feu intérieur, et mon cœur va se briser en moi ¹. » Alors elle cessa sa prière, et Berthold se refroidit graduellement ; mais le feu de l'amour divin que cette ardente charité d'Élisabeth avait fait descendre dans son jeune cœur, ne s'y éteignit plus, et il entra aussitôt après dans l'ordre de Saint-François ².

De pareils exemples attirèrent à Élisabeth la charge de prier pour une foule d'âmes souffrantes qui avaient recours à sa puissante intervention : elle se rendait avec une pieuse humilité à leurs désirs, et à l'instar du jeune Berthold, plusieurs, éclairés et calmés par suite de ses prières, embrassèrent la vie religieuse ³. Cette douce et bienfaisante influence s'étendait même au-delà des bornes de cette vie. Ce secours si efficace était réclamé par les âmes qui n'avaient point encore expié toutes leurs fautes. Une nuit elle vit en songe sa mère, la reine Gertrude, lâchement assassinée plusieurs années auparavant, qui vint s'agenouiller devant elle et lui dit : « Ma chère fille, bien-aimée de Dieu, je te supplie de prier pour moi ; car j'ai encore à expier les négligences de ma vie ; souviens-toi de la douleur avec laquelle je t'ai mise au monde, et aie pitié de mes souffrances actuelles ; demande à Dieu de les abréger, et d'envisager plutôt que mes péchés la mort ignominieuse que j'ai subie quoique innocente : tu le peux si tu veux ; car tu es pleine de grâce à ses yeux ⁴. » Élisabeth s'éveilla en pleurant, se leva de son lit et se mit sur-le-champ en prière ; après avoir prié avec ferveur

¹ In nomine Domini oro... quia jam igne consumor. Theod.— Anders mir zerspringt mein herz in meinen Leib. Passion.

² Tous les auteurs fixent la date de ce trait à l'année qui précéda la mort de la sainte. Discite, dit Theodoric à ce sujet, quo caritatis ardore fervebat, quæ calore suo fluxum secularis concupiscentiæ siccabat, et ad amorem æternitatis inflammat.

³ Contigit hoc frequentius et aliis, pro quibus ipsa Dominum exorabat. Ibid.

⁴ Flexis genibus dixit : Mi dilecta filia ora pro doloribus meis quæ adhuc patior, quia negligenter vixi : potes enim. Theod. VI. 10. Du geminnete des almächtigen Gottes... Gedanke der arbeit und not do ich dich gebar. Cod. Heidelb. 11.

Du vermagst zu thun woll

Du bist seyner gnaden und liebe voll.

Vit. Ryt. 54.

Voyez aussi Rothe, Chr. Thur., p. 1720.

pour l'âme de sa mère, elle se recoucha et se rendormit. Sa mère lui apparut de nouveau, et lui dit : « Bénis soient le jour et l'heure où je te donnai la vie, ta prière m'a délivrée : demain j'entrerai dans le bonheur éternel. Mais prie toujours pour ceux que tu aimes ; car Dieu soulagera tous ceux qui l'invoqueront dans leurs peines ». Élisabeth se réveilla encore le cœur tout réjoui de cette vision, et en versa des larmes de joie : puis fatiguée elle se rendormit d'un si profond sommeil, qu'elle n'entendit pas la cloche des matines des frères mineurs, où elle avait coutume de se rendre, et ne s'éveilla qu'à prime. Elle alla aussitôt confesser sa paresse, et demanda à son directeur de lui infliger une pénitence³.

Cette voix si pressante et si efficace pour obtenir la miséricorde du ciel, l'était aussi quelquefois pour la justice. Dans une de ses courses, Élisabeth, qu'on nommait à juste titre la nourrice des pauvres, avait trouvé une pauvre femme en travail⁴ : elle la fit aussitôt transporter à son hôpital, et lui fit prodiguer tous les soins possibles. Elle voulut être marraine de l'enfant que cette femme mit au monde, et lui donna son doux nom d'Élisabeth. Chaque jour elle allait visiter la mère et la bénissait, et lui apportait toute sorte de secours⁵. Après l'avoir gardée ainsi un mois, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement rétablie, elle donna à la malheureuse un manteau et sa chaussure qu'elle ôta de ses propres pieds, avec des vivres et douze deniers de Cologne ; elle fit en outre envelopper la nouvelle née dans

¹ Evigilans Elisabeth surgit cum fletu, oravit devote et iterum dormivit. Theod. — Und gieng da wieder in ir bette. Vita Rhyt.

² Gebenedeyt si der tag und die stunde dae ich dich iegebar. Cod. Heid.

Ich soll zu dem ewigen leben
Noch kommen chir es wird tag...
So vergiss nymmer deine freunde.

Vita Rhyt.

Dicens orationem ejus cunctis eam invocantibus profuturam. Theod.

³ Do wart sie so herzeclichen fro das si von freuden wart innenliche weinen : und entslief aber do von müde. Und ents-

lief der bruder mettenglocken weder ir gewonheit... Cod. Heidelb. Quelques auteurs placent cette vision à l'époque même de la mort de Gertrude, quand Élisabeth n'avait que sept ans. Nous avons suivi la version la plus accréditée.

⁴ Alée estoit esbatre un jour
Loing de son hospital trouva
Une fame qui travailla...

Rutebeuf, f. 37.

Nutrix pauperum Elisabeth... Theod. VII. 7.

⁵ Benedicebat, pascens eam pie et dulciter. Ibid.

une fourrure qu'elle ôta au manteau d'une de ses suivantes ¹. Mais cette mère dénaturée, au lieu d'être touchée de tant de générosité, ne songea qu'à spéculer sur sa prolongation, au mépris de l'amour maternel, et après avoir pris congé de la duchesse le soir, elle partit de grand matin avec son mari, en abandonnant son enfant ². Cependant Élisabeth, que la pensée de ses chers pauvres ne quittait ni jour ni nuit, dit en entrant à l'église, avant matines, à une suivante : « J'ai quelque argent dans ma bourse, cela peut servir à cette pauvre mère et à son enfant, va le lui porter ³. » Mais la suivante revint lui dire qu'elle était partie en laissant son enfant : « Cours vite le chercher et apporte-moi-le », dit la bonne Élisabeth, « afin qu'il ne soit pas négligé ⁴. » Cependant la justice fit sentir ses droits à ce cœur si plein de pitié; elle fit venir le juge de la ville, et lui ordonna d'envoyer des soldats à la recherche de la mère sur les différentes routes. Ils revinrent sans l'avoir trouvé; alors Élisabeth se mit en prières, et une de ses suivantes, qui redoutait la colère de maître Conrad quand il apprendrait cette histoire, dit à sa maîtresse de prier pour que Dieu fit découvrir la mère ingrate. Mais Élisabeth lui répondit : « Je ne sais rien demander à Dieu, si ce n'est que sa volonté se fasse ⁵. » Quelque temps après on vit arriver le mari et la femme, qui vinrent se jeter aux genoux de la duchesse et demander pardon de leur faute; ils déclarèrent en même temps qu'ils s'étaient sentis arrêtés dans leur marche par une force invisible qui les avait absolument empêchés de continuer et les avait contraints de revenir sur leurs pas ⁶. Personne ne douta que ce ne fût l'effet des prières de la duchesse; on ôta à la mère

¹ Calceos quos de sanctis pedibus exuit, et pepla, lardum et farinam et duodecim nummos coloniensem, et puerum manicis, quas de pellicio famulæ tolli jusserat, involutum. *Ib.* — Tellement que du pellicion de sa chamberière elle osta les manches pour envelopper la petite fillette. *Ann. Hainaut, XLVI, 26.*

² Sero valefaciens dominæ beneficæ recessit mane cum marito, puero derelicto. *Ibid.*

³ Mane cum esset in ecclesia ante inceptionem matutinarum... Habeo species quasdam in marsupio, quibus illa paupercula cum puero uti potest ad confortationem. Vade et apporta illi. *Dict. IV Ancill. 2026.*

⁴ Vade cito, apporta puerum, ne negligatur. *Ibid.*

⁵ Nescio aliud petere a Domino nisi quod ejus fiat voluntas. *Ibid.*

⁶ Quod procedere nequaquam cum uxore sua poterat, unde quasi coactus rediit. *Ibid.*

coupable tout ce qui lui avait été donné pour le distribuer à d'autres pauvres plus dignes : mais Élisabeth, chez qui la pitié avait rapidement repris tout son empire, lui fit rendre d'autres souliers et des peaux pour l'envelopper ¹.

Cependant au milieu de tant de preuves éclatantes de sa puissance auprès de Dieu, son extrême humilité prenait quelquefois l'apparence d'une sorte de défiance de la miséricorde divine. Elle éprouvait quelquefois de ces momens de découragement et de ténèbres intérieures où les âmes les plus avancées dans la voie du ciel succombent sous le poids de leur vie mortelle, et alors son cœur, toujours dévoré d'amour, osait douter s'il trouverait en Dieu un amour proportionné à celui qu'elle avait concentré tout entier en lui. Son ancien confesseur, le P. Rodinger de Wurtzburg, étant venu lui rendre visite, elle alla se promener avec lui sur les bords de la Lahn, accompagnée de trois suivantes ; dans ses épanchemens avec ce vieil ami, qui sans doute lui inspirait moins de crainte que Conrad, elle lui dit : « Il y a une chose qui me tourmente plus que tout, révérend
« père, c'est que je doute un peu de l'affection de mon Créateur
« envers moi : non pas qu'il ne soit infiniment bon et toujours pro-
« dige de son amour ; mais à cause de mes nombreux démerites
« qui me repoussent loin de lui, quoique je sois tout enflammée
« d'amour pour lui ². » « Il n'y a là rien à craindre », lui répondit le père, « car la bonté divine est si grande, qu'il est impossible de
« douter que Dieu n'aime infiniment plus ceux qui l'aiment qu'il
« n'est aimé par eux ³. » « Comment donc, » reprit Élisabeth,
« permet-il que la tristesse ou la langueur de l'âme viennent m'é-
« loigner même pour un moment de lui, à qui je voudrais être tou-
« jours et partout unie ⁴. » Le religieux lui répondit que c'était là les indices d'une âme non pas délaissée, mais préférée, et les sûrs

¹ Miserta autem illius pauperculæ jussit dari ei calceos alios et pelles.

² Nihil adeo me torquet, religiose pater, quam quod aliquantulum diffidam de creatoris mei erga me benevolentia, non quod eum summè bonum et sui amoris profusivè ignorem, sed quod mea demerita multa

esse comperiam, propter quæ repellar, quantumvis ego illius amore exardescam. Wadding, Ann. Min. II. 203.

³ Ut omnino certum sit, eum plus satis redamare amantem. Ibid.

⁴ Vel ad momentum divelle, cui semper et ubique vellem inherere? Ibid.

moyens d'accroître l'amour : puis lui montrant un bel arbre qui s'élevait sur le bord opposé, de la rivière, il lui dit que cet arbre viendrait plutôt de lui-même sur la rive où ils marchaient ensemble, que Dieu ne céderait en amour à l'une de ses créatures ¹. A peine eut-il prononcé ces mots, que les assistans stupéfaits virent l'arbre dont il avait parlé traverser la rivière et changer de rive ². A ce signe merveilleux de l'amour divin, Élisabeth reconnut la puissance et l'éternelle véracité de Celui qui avait dit à ses disciples : *Si vous aviez seulement de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à ce mùrier : Déracine-toi, et va te planter au milieu de la mer, et il vous obéirait* ³. Et aussitôt elle se jeta humblement aux pieds du père Rodinger, pour lui confesser le péché de la défiance et en obtenir le pardon ⁴.

Pour donner d'ailleurs à sa prière une force si invincible que celle dont nous l'avons vue revêtue, Élisabeth n'avait pas eu de meilleur moyen que l'exercice perpétuel de cette faculté suprême ; et malgré les nombreuses et fatigantes œuvres de miséricorde qui semblent avoir dû remplir ses jours, elle trouvait de longues heures pour la méditation et la prière. Elle savait unir avec un rare bonheur la vie active et la vie contemplative. Après avoir, comme Marthe, pourvu avec une laborieuse sollicitude aux besoins de Jésus-Christ dans la personne de ses pauvres, elle venait s'asseoir comme Marie aux pieds de son Seigneur pour se perdre dans la contemplation de ses grâces et de sa miséricorde ⁵. « Je jure devant Dieu, » écrivait son sévère confesseur au souverain pontife, « que j'ai rarement vu de femme plus contemplative ⁶. » Elle restait souvent

¹ Non derelictæ sed dilectæ hæc esse indicia... Prius arborem proceram, ad oppositam ripam plantatam, ad eam in qua coambulabant, transituram, quam Deus in amore reciproco cederet creaturæ. Ib.

² Non omnino dixit cum... tota arboris moles transplantata fuit ad deambulationis locum. Ibid.

³ Si habueritis fidem sicut granum sinapis, dicetis huic arbori moro : eradicare et transplantare in mare, et obediet vobis.

Luc. xvii. 6.

⁴ Ad religiosi viri pedes prostrata, veniam suæ exoravit diffidentia. Wadding, l. c.

⁵ Tanquam sollicita et laboriosa Martha.. Theod. vii.

Si konde beides warten
Wol gelich und ebene
In einem heiligen lebene.

Cod. Arg. f. 201.

⁶ Coram Deo dico, quod raro vidi mu-

pendant plusieurs heures de suite en prières, les yeux, les mains et le cœur élevés vers le ciel ¹. Elle passait souvent une partie des nuits dans l'église, malgré les prohibitions de Conrad, qui ne voulait point qu'elle se privât de son repos nécessaire. Comme elle ne se trouvait pas toujours assez seule ni assez libre dans les églises de Marbourg, elle aimait à aller faire ses prières dans les champs, sous la voûte du ciel, au milieu de cette nature dont chaque détail lui rappelait la grandeur et la clémence du Créateur. La tradition raconte que lorsqu'elle priait ainsi en plein air, et qu'il pleuvait, elle seule n'était pas mouillée ². Elle se réfugiait de préférence dans ces courses pieuses auprès d'une charmante fontaine, située dans un bouquet de bois au pied d'une montagne escarpée, peu éloignée du village de Schrœck, à deux lieues de Marbourg. Le chemin qui y conduisait était très roide et dangereux; elle fit construire une chaussée pavée, et éleva auprès de cette source pure une petite chapelle. Bientôt ce lieu champêtre et solitaire prit le nom de *fontaine d'Élisabeth*, qu'il porte encore aujourd'hui ³. Les plus mauvais temps ne pouvaient l'empêcher de se rendre à cette retraite chérie. Elle priait toujours en marchant; mais pendant toute la durée du trajet de Marbourg à sa fontaine, elle ne récitait qu'un seul *pater*, tant sa prière était mêlée de réflexion et de contemplation ⁴.

Elle assistait avec une dévotion et une exactitude exemplaire à tous les offices divins : elle avait pour les saints de Dieu une affectueuse vénération : elle écoutait les récits de leur vie avec un pieux intérêt, observait scrupuleusement leurs fêtes, et rendait à leurs reliques un culte plein de tendresse : sans cesse elle les honorait en faisant allumer devant elles des cierges et brûler l'encens ⁵. Après

liorem magis contemplativam. *Contr. Marb.*
Ep. ad Papam.

¹ Oculis, manibus, cordeque ad Deum
suspensus... Theod.

² Rebbahn. *Hist. eccl. Isenac.* MS. —
Herm. Fritz. MS. Heid.

³ Le site est un des plus jolis de cette
belle contrée. Le village de Schrœck est en-
core catholique, ayant appartenu jusqu'en
1802 à l'archevêché de Mayence. La fon-

taine existe encore; mais, au lieu de la
chapelle d'Élisabeth, on n'y voit plus
qu'une sorte de temple classique, d'ordre
dorique et ionique, élevé en 1896 par un
landgrave protestant, avec une inscription
très longue et des plus ridicules. *Happel.*
Conc. II. 22. Koch's Wartburg, p. 87.

⁴ *Justi*, p. 265.

⁵ *Sacras eorum reliquias condigno et
dulci amplectens amore, consuevit chris-*

son ami spécial saint Jean l'Évangéliste, c'était pour sainte Marie-Magdeleine qu'elle professait le plus d'affection ¹. La sainte Vierge était naturellement l'objet de sa fervente vénération : elle avait toujours avec elle quatre images de cette reine du ciel, qu'elle conserva jusqu'à sa mort, et qu'elle légua à sa fille aînée Sophie ². Et cependant elle était loin d'attacher une trop grande importance à ces signes de dévotion extérieure, et savait parfaitement distinguer le prix purement matériel qu'on pouvait y trouver du sens intime et pur que la foi leur assigne. Ainsi, étant allée un jour visiter un couvent de moines, comme ces religieux réunis autour d'elle au nombre de vingt-quatre environ lui montraient avec une certaine complaisance des sculptures richement dorées qui ornaient leur église, elle leur dit : « En vérité vous auriez mieux fait d'employer l'argent que
« cela vous a coûté à vous vêtir et à vous nourrir; qu'à orner ces
« murs; car vous devez porter toute cette sculpture dans vos
« cœurs ³. » Elle n'était pas moins sévère pour elle-même; car, comme on lui vantait un jour la beauté d'une image en l'engageant à l'acheter, elle dit : « Je n'ai nul besoin d'une telle image, car je la
« porte dans mon cœur ⁴. » C'est le même sentiment qui régnait dans l'âme d'un de ses plus illustres contemporains, quoique d'un caractère bien différent du sien, Simon, comte de Montfort, de qui saint Louis racontait avec admiration à Joinville, que lorsqu'on vint lui dire « qu'il viensist veoir le corps de nostre Seigneur, lequel estoit

tiano more candelis ardentibus et thure accenso devote honorare. Theod. vii. 9.

¹ Cod. Argent. f. 201.

² Wadding, Ann. II, 224. Juste Lips. Diva Virgo Hallensis. Sophie, depuis duchesse de Brabant, apporta ces quatre images avec elle en Belgique : l'une d'elles fut placée à Vilvorde, et devint célèbre par ses miracles sous le nom de *N. D. de Consolation*; la seconde à Gravesande; la troisième chez les carmélites de Haarlem; enfin la quatrième dans la belle église gothique de Halle, près Bruxelles, où elle est encore aujourd'hui l'objet de la vénération publique et le but de nombreux péleri-

nages. Juste Lipse, qui était comme l'on sait un des plus illustres savans du xvi^e siècle, ne dédaigna pas de consacrer un ouvrage spécial à l'histoire de cette image, sous le titre de *Diva Virgo Hallensis* : il lui légua sa plume après avoir cessé d'écrire.

³ Ecce melius posuissetis hanc expensam in vestibus vestris et victualibus quam in parietibus, quoniam hanc sculpturam ymaginum in corde vestro gerere deberetis. Dict. iv Ancill. 2051. Cette réponse a valu à notre Sainte le triste honneur d'être citée avec éloge par Luther dans ses *Tischreden*.

⁴ Non habeo opus tali ymagine quia eam in corde meo porto. Ibid.

devenu en char et en sang entre les mains du prestre, dont ils estoient fort émerveillés, le comté leur dist : Allez y vous autres qui en doutez. Car quant à moy, je crois parfaitement et sans doute... Pourquoy j'espère pour le croire ainsi en avoir une couronne en paradis plus que les anges, qui le voient face à face, parquoy il faut bien qu'ils le croyent ¹.

L'image de Dieu était sans doute trop profondément gravée dans le cœur d'Élisabeth, trop perpétuellement présente à son amour, pour qu'elle eût besoin de ces secours que l'Église offre avec une généreuse pitié aux âmes ordinaires. Ravie sans cesse par la contemplation jusque dans la présence de la divinité et de ses plus augustes mystères, elle perdait de vue les imparfaites figures que l'imagination humaine pouvait lui offrir des objets de sa foi. Plus elle avançait vers la fin de sa courte carrière, plus ses prières se transformaient en extases et en ravissements, et plus ces merveilleuses interruptions de la vie d'ici-bas se prolongeaient chez elle, comme pour lui préparer par une douce transition l'accès de la vie éternelle. A la fin ce fut chaque jour et pendant plusieurs heures qu'elle quittait ainsi ce monde de douleurs et d'ennuis pour goûter d'avance les jouissances du ciel ². Le nombre des révélations, des visions, des entretiens surnaturels qu'elle eut à ces occasions fut immense, et quoiqu'elle s'attachât en général à tenir cachées ces faveurs immortelles, elle ne pouvait les dissimuler entièrement à celles qui vivaient avec elle : sa joie et sa reconnaissance la trahirent mainte fois; et l'existence de ces communications surnaturelles fut toujours regardée par ses contemporains comme un fait incontestable ³. Les anges du Seigneur étaient les intermédiaires habituels entre le ciel et cette âme élue ⁴ : non seulement ils lui donnaient des avertissemens et des instructions

¹ Joinville, p. 131. ed. Petitot.

² Rapiébatur enim in excessum et extasin mentis, sed non erat in ejus raptu rara hora et brevis mora, verum multa frequentia et persistentia diuturna; siquidam per aliquot horas perduravit. Theod. VII. 10.

³ Non discredas nec mireris in his, quæ

audis, luce enim clariùs cuncta patent. Ib.

⁴ Angelicas visitationes, visiones et allocutiones, multasque revelationes tam diebus quam noctibus habere meruit. Ibid. Le MS. des Bollandistes à Bruxelles contient le discours d'un ange à la Sainte, en forme d'homélie, du reste assez peu remarquable.

célestes, mais encore ils venaient la consoler de toutes ses épreuves et de tous les accidens même passagers de sa vie temporelle. Une fois entre autres qu'Élisabeth avait recueilli une pauvre femme malade chez elle et l'avait soignée avec tendresse, cette malheureuse, étant rétablie, prit la fuite un jour de grand matin en emportant avec elle tous les vêtemens de sa bienfaitrice, qui n'ayant plus rien pour se couvrir, fut obligée de rester nue au lit. Mais loin de s'impatienter ou de se plaindre, elle se borna à dire : « Mon cher Seigneur, « je vous remercie de m'avoir rendue ainsi semblable à vous, car « vous êtes venu au monde nu et dépouillé de tout, et c'est ainsi que « vous avez été cloué à la croix ¹. » Aussitôt, comme autrefois lorsqu'elle avait donné d'elle-même tous ses habits aux pauvres, elle vit paraître un ange avec un beau vêtement, qu'il lui remit en disant : « Je ne t'apporte plus de couronne comme autrefois ; car c'est Dieu « lui-même qui veut te couronner bientôt dans sa gloire ². »

Mais souvent aussi le divin époux de son âme, le maître unique de sa vie, Jésus lui-même, se montrait à elle face à face, accompagné d'une multitude de saints. Il la consolait par ses très douces paroles et la fortifiait par sa vue ³.

Au sortir de ces entretiens célestes, son visage, au dire du grave Conrad, resplendissait d'une clarté merveilleuse, reflet de la splendeur divine qui avait rejailli sur elle, et ses beaux yeux lançaient des regards brillans comme les rayons du soleil ⁴. Ceux-là seuls pouvaient la contempler sans être éblouis, qui n'étaient point en péché mortel ⁵. Si ces ravissemens se prolongeaient pendant quel-

¹ Dan sy bloss und nackent sass... und sprach mein lieber Herr du hast mich dir gelichet in dem wan du kamest auch nackent und bloss in die welt und hingest auch nackent an den creutz, und dancket unsern Herrn der genaden. Passion. f. 62. Rebhahn. Hist. Isen. Eccl. MS. p. 87.

² Ich bring dir kein kron mer als ich gethon habe, wann du leuchtest vor Got, der will dich selbst kronen mit seinen göttlichen eern. Ibid. La légende ajoute qu'elle envoya aussitôt ce vêtement au couvent d'Aldenbergh, pour l'échanger con-

tre des haillons, dont elle se revêtit avec une grande joie.

³ Ipsum quoque Dominum Jesum facie ad faciem... vidit, se benignissime alloquendo consolantem et apparendo confortantem. Theod. VII. 10.

⁴ Frequentius viderunt faciem ejus mirabiliter fulgentem et quasi solis radios ex oculis ejus procedentes. Ep. Conr. Marb. ad Papam, p. 115. Splendida quippe siebat facies ejus dum respiceret in eam Dominus. Theod.

⁵ Passional, p. 61. Theod. VII. 10.

ques heures, elle y puisait une si grande force, qu'elle n'avait plus ensuite besoin de nourriture, pas même la plus restreinte, pendant un très long espace de temps. La nourriture de l'âme qu'elle y avait reçue suffisait à sa subsistance ¹. Elle ne vivait plus pendant le reste du jour qu'en celui en qui elle s'était transformée par l'amour ²: elle n'avait, pour exprimer l'état où la laissaient ses entretiens célestes, d'autres paroles que le texte sacré: *Mon âme s'est fondue quand mon bien-aimé m'a parlé* ³.

Ainsi devait se justifier l'instinct prophétique qui lui avait fait choisir, toute enfant, pour patron, pour ami, et pour modèle, ce bienheureux évangéliste qui avait reçu le *privilege de l'amour*, et qui en se reposant sur le cœur du Sauveur y avait lu tous les secrets du ciel ⁴.

Une joie divine s'était donc répandue sur toute sa vie, tout son être: aucune tribulation, aucune épreuve ne pouvait en troubler la paix et la douceur. On ne la vit jamais troublée ni irritée ⁵: elle redoublait au contraire de gaieté dans ses contrariétés. Ceux qui la voyaient de plus près ne purent jamais distinguer sur son visage l'expression d'une peine quelconque ⁶: et cependant elle pleurait sans cesse, et le don des saintes larmes qu'elle avait reçu dès le berceau était devenu de plus en plus abondant à mesure qu'elle s'approchait de la tombe. Plus elle se sentait heureuse et plus elle pleurait; mais ses pleurs coulaient comme d'une source tranquille et cachée, sans jamais rider son visage, sans altérer en rien ni la pure beauté, ni la placidité de ses traits ⁷: ils n'y ajoutaient qu'un

¹ Diutissime permansit quod nullo cibo corporali, vel modicissimo pascebatur. Reficiebatur namque intus invisibili mentis cibo. Theod. vii. 10.

² Jam tota die transformata et transformans in dilectum. Additions au MS. latin de Theod. à la Bibl. de Cassel.

³ Ibid. Anima mea liquefacta est ut dilectus locutus est. Cant. v. 6.

⁴ Hic est beatissimus evangelista... qui privilegio amoris... meruit honorari. Iste est Joannes qui supra pectus Domini recu-

buit, beatus Apostolus, cui revelata sunt secreta cœlestia. Bréviaire romain.

⁵ Nunquam enim, sicut lego, invenitur irata, vel turbata. Serm. S. Bonav.

⁶ In tribulatione gaudens et jocundissima et patientissima ita quod nunquam visa est molestiam pati. Déposit. d'Irmen-garde, p. 2031.

⁷ Quandoque ipsa maxime jocunda fuit maxime flevit, quod dictu mirabile videtur, simul gaudere et flere et nunquam cum flebat faciem in rugas, id est defor-

charme de plus ¹ : c'était le dernier épanchement d'un cœur auquel nulle parole ne pouvait plus suffire ². Certes, comme autrefois les larmes d'angoisse qu'un amour humain ou de cruelles persécutions avaient arrachées de ses yeux, ainsi ces larmes de joie surnaturelle qu'elle laissait tomber dans le calice de sa vie, étaient recueillies goutte à goutte par son céleste époux, et devenaient les perles de la couronne éternelle qui lui était réservée dans les cieux ³.

mitatem vertebat, sed lacrimæ quasi de fonte, vultu ejus serenissimo et jucundissimo existante, fluebant. Ibid.

¹ Hæc quadam vultûs lætitiâ venustaret. Cod. Florent. 432.

² Ainçois cheoit la larme plainne
Com li ruissiaux de la fontaine
Les larmes viennent; c'est la fin
Dou cuer loial et pur et fin.

Rutebeuf, MS. f. 40.

³ Théodoric résume ainsi toute cette par-

tie de la vie de notre Sainte : Refulgebat in ea conversatio amabilis, actio humilis, habitus contemptibilis, affectio sancta, cogitatio sincera, mundum cor, conscientia bona, intellectus purus et simplex, fides non ficta, spes invicta, caritas perfecta, vita immaculata, contemplatio continuata.

VII. 10. Il ajoute qu'il aurait encore une infinité de détails à raconter sur elle, mais que la crainte d'être trop prolix lui impose silence.

Chapitre xxix.

Comment la chère sainte Elisabeth, étant âgée de vingt-quatre ans, fut conviée aux noces éternelles.

Jam hiems transiit, imber abiit et recessit : surge amica mea, speciosa mea, et veni. Veni sponsa mea, et coronaberis...

CANT. II. 11. 14.

Deux années s'étaient à peine écoulées depuis que l'humble Élisabeth avait revêtu avec l'habit de saint François la force de mépriser toutes les joies de la vie et de marcher vers le ciel par un chemin semé de tant d'épines, et déjà le Seigneur avait trouvé l'épreuve assez longue, la tâche laborieuse qu'elle s'était imposée suffisamment achevée. « Il ordonna que celle qui avoit despité le royaume mortel, eut le royaume des anges¹. » Comme le divin époux du cantique inspiré, il vint annoncer à sa bien-aimée que le triste hiver de sa vie, avec tous ses orages, était passé, et que l'aurore du printemps éternel allait se lever pour elle. L'année 1231 tirait à sa fin, année où l'ordre de saint François avait cédé au ciel ce glorieux saint Antoine de Padoue, l'honneur du Portugal et de l'Italie², et où le Tout-Puissant, jaloux d'augmenter encore l'armée de ses saints³, allait lui demander un nouveau sacrifice, et cueillir sa plus belle fleur. Une nuit qu'Élisabeth était couchée, partagée entre le som-

¹ Ann. Hainaut, l. xlvi, c. 27.

² Mort le 15 juin 1251.

³ Dae es Götte behaget deme Herren

Das er dy schare wolt merenn

Seyner sêligen in dem ewigen leben.

Vita Rhét. § 40.

meil et la prière ¹, le Christ lui apparut au milieu d'une lumière délicieuse ², et lui dit d'une voix très douce : « Viens, Élisabeth, ma fiancée, ma tendre amie, ma bien-aimée, viens avec moi dans le « tabernacle que je t'ai préparé de toute éternité; c'est moi-même « qui t'y conduirai ³. » Dès son réveil, toute joyeuse de cette prochaine délivrance, elle se hâta de faire tous ses préparatifs pour cet heureux voyage : elle disposa tout pour son ensevelissement et son enterrement; elle alla visiter une dernière fois tous ses pauvres et tous ses malades; elle les bénit tous avec une joie immense, et partagea entre eux et ses suivantes tout ce qu'il lui restait à donner ⁴. Maître Conrad était en ce moment même atteint d'une grave maladie qui lui faisait souffrir les plus violentes douleurs. Il fit prévenir sa docile pénitente, et aussitôt elle courut chez lui, fidèle jusqu'au bout à sa mission de consolatrice et d'amie des malades ⁵. Il la reçut avec beaucoup d'affection; et elle se lamenta beaucoup de le voir ainsi souffrant ⁶. « Que deviendrez-vous, lui dit-il alors, « madame et chère fille, lorsque je serai mort, comment arrangeriez-vous votre vie, qui sera votre protecteur contre les méchans, et qui vous dirigera vers Dieu ? » Mais elle lui répondit aussitôt : « Votre question est inutile; c'est moi qui mourrai avant

¹ Vit. Rhyt. § 40. — Als sy lag in erno innigin gebete. Rothe, p. 1756.

² Gar ein wunderschœn lichte.

Vita Rhyt.

³ Vien, bien aymée, au lieu qui est glorieusement apareillée. Jean Lefèvre, l. c.

Kom zu mir du ansserwelte braut
Kom du suesse innigklich
Und gehe frolich in das ewige reich
Dae will ich dich selber angeleyten.

Vit. Rhyt. l. c.

Du allirliebste frundynne myn. Rothe, l. c.

Vocavit eam dulciter loquens et : Veni dilecta mea in preparata tibi tabernacula ab æterno. Theod. VIII. 1.

⁴ Zu hant als es die morgen wart
Lyes sy bereyten auf der fart...

Und gieng zu allen iren sychen
Und gesegnet sy und was fro...

Vit. Rhyt.

⁵ Seyne pflegere er da bat.
Nach sant Elisabet giengen...
Sy kaem da gar schier gegangen...

Theod.

Intravit ad eum infirmorum consolatrix Elisabeth. Theod.

⁶ Und wart von ime gar gutlichen entpfangen
Sy klagt es were ir leyt
Das er lyede so grosse kranckheit.

Vita Rhyt.

⁷ Quomodo, mi domina et filia, post mortem meam statum tuum proponis ordinare? Theod. — Und kegin Gothe schicken. Rothe.

Wer sal dan ewer vormunde worden
Das ir nicht werdet geleidigt...

Vita Rhyt.

« vous : croyez-m'en , je n'aurai pas besoin d'un autre protecteur
« que vous ¹. »

Le quatrième jour après cet entretien elle sentit la première atteinte du mal qui devait mettre un terme à la longue mort de son existence terrestre, et la conduire à la vie véritable et éternelle ². Elle se vit forcée de se mettre au lit ; et elle y languit pendant douze ou quinze jours en proie à une fièvre ardente ; mais toujours joyeuse et gaie, et occupée sans cesse à prier ³. Au bout de ce temps, un jour qu'elle semblait dormir retournée contre la muraille de sa chambre, une de ses femmes, nommée comme elle Elisabeth, qui était assise à côté de son lit, entendit comme une douce et exquise mélodie qui s'échappait du gosier de la malade ⁴. Un moment après la duchesse changea de place, et, se tournant vers sa compagne, elle dit : « Où es-tu, ma bien-aimée ? » « Me voici, » répondit la suivante, en ajoutant : « Oh ! madame, que vous avez « délicieusement chanté ⁵ ! » « Quoi ! » lui dit Elisabeth, « as-tu « aussi entendu quelque chose ? » Et, sur sa réponse affirmative ⁶, la malade reprit : « Je te dirai qu'un charmant petit oiseau est venu « se poser entre moi et la paroi ; et il m'a chanté pendant long- « temps d'une manière si douce et si suave, et il a tellement réjoui « mon cœur et mon âme, qu'il m'a bien fallu chanter aussi ⁷. Il

¹ Ir habt umbsust gefraget

Ich sall ehir ersterben dan ir,

Verwahr das gleubet nu mir

Ich will keynen vormunden haben

Dan euch dieweil mir das Gott gaen.

Vita Rhyt. l. c.

² Ægritudinem in qua ex hac luce subtracta mortem perdidit, et vitam æternam adiit. Theod. l. c.

³ Elle estoit toujours lye et ne cessa oncques de oraison. Ann. Hain. l. c.

⁴ Après douze jours d'une fièvre ardente. P. Apoll., p. 473. — Per dies duodecim et amplius... Audivit quasi intra guttur ejus vocem dulcissimam. Theod. VIII. 2. — Elle ouit de suis douliche melodie. Ann. Hain. l. c. — Eynen unmassin sussin gesang. Rothe ; l. c.

⁵ Corpus illum convertens se ad ancillam (jacuerat enim ad parietem versus) dixit : ubi es dilecta mea?... Adsum... o domina, quem dulciter cantasti!

⁶ Hast du ouch etwas gehært ? Rothe, p. 1727. Et dixit etiam. Theod.

⁷ Dico tibi quod inter me et parietem avicula quædam mihi jucundissime cantavit ; cujus dulcedine excitata, oportebat et me cantare. Theod. l. c. — Eyn schoener vogel gesessin hat, unde mir lange wele alzo sussiglichin gesungin had, daz sich myn sele und min herze irfrowete. Rothe, l. c.

Lors dit, un oizeles chantoit

Leis moi si qu'il matalentoit

De chanter si que je chantai.

Rutebeuf, f. 40.

— Ann. Hain. l. c. — Selon le récit con-

« m'a révélé que je mourrai dans trois jours ¹. » C'était, sans doute, dit un ancien narrateur, son ange gardien qui venait sous la forme de ce petit oiseau lui annoncer la joie éternelle ².

Dès ce moment, n'ayant devant elle que ce peu de temps pour se préparer à sa dernière lutte, elle ne voulut plus admettre auprès d'elle aucune personne séculière, pas même les nobles dames qui avaient coutume de lui rendre visite ³. Elle congédia tous ceux qui venaient la voir habituellement, en les bénissant une dernière fois ⁴. Elle ne garda auprès d'elle, outre ses femmes, que quelques religieuses qui lui étaient spécialement attachées, son confesseur, et le petit pauvre qui avait remplacé dans sa sollicitude le jeune lépreux que Conrad avait éloigné ⁵. Comme on lui demandait pourquoi elle excluait ainsi tout le monde, elle répondit : « Je veux rester seule avec Dieu, et méditer sur le terrible jour du jugement dernier, et sur mon juge tout-puissant. » Puis elle se mit à prier en pleurant, et à invoquer la miséricorde de Dieu ⁶.

Le dimanche, veille de l'octave de la Saint-Martin (18 novembre 1231), après matines, elle se confessa à Conrad, qui était suffisamment rétabli pour l'assister. Elle prit son cœur entre ses mains, dit un manuscrit contemporain, et y lut tout ce qu'elle y pouvait lire; mais il n'y avait rien dont elle pût s'accuser, rien que la plus sincère contrition n'eût mille fois lavé ⁷. Sa confession achevée, Conrad lui

temporain inséré par Martene et Durand dans leur *Amplissima collectio*, t. i, p. 1234, sa fille entendit aussi ces chants : c'est la seule trace que nous avons de la présence d'un de ses enfans à ses derniers instans.

¹ Rothe, l. c.

² *Illa enim avicula... credimus fuisse ejus angelum qui fuerat ad sui custodiam deputatus, qui eidem eternum gaudium nuntiavit.* Cod. Flor. p. 161.

³ *Nec etiam nobiles qui ad eam frequenter visitandi gratia venerant.* Theod.

⁴ *Dy gesegnet sy und liess sie gehen.*

Vita Rhyt.

⁵ *Iste puer, eà moriente, stratui suo assedit.* Ep. Conr. Mar.

⁶ *Volo de extremo districti judicii examine, et de meo omnipotenti giudice meditari.* Theod.

Sondern sich bekommern mit Gott allein Und begunde bedencken und beweyne... Das er seine barmherzigkeit uber sy wendet..

Vita Rhyt.

⁷ *Dy frowe ir herz vor sich nam*

Dar uz sy laz unde laz

Mit bichte swaz darin waz

Doch bichte sy da nitches nicht.

Cod. Argent.

Verum mundum cor nil recoluit quod non per veram compunctionem sæpius fuerit expurgatum. Theod. — *Nihil inconfessum recognovit.* Mart., p. 1234.

demanda, quelles étaient ses dernières volontés à l'égard de ses biens et de ses meubles. « Je suis étonnée », répondit-elle, « que vous me fassiez une telle question ; car vous savez que lorsque je vous ai fait vœu d'obéissance, j'ai renoncé à toutes mes propriétés, en même temps qu'à ma volonté, à mes chers enfans, et à tous les plaisirs mortels : je n'ai rien gardé que selon vos ordres pour payer des dettes et faire des aumônes : j'aurais voulu, avec votre permission, déjà renoncer à tout et vivre dans une cellule avec la pitance quotidienne que d'autres pauvres m'auraient donnée¹. Il y a long-temps que tout ce que je paraissais posséder n'appartenait en réalité qu'aux pauvres : distribuez donc entre eux tout ce que je laisse, excepté cette vieille robe usée que j'ai, dans laquelle je veux qu'on m'ensevelisse. Je ne fais point de testament ; je n'ai d'autre héritier que Jésus-Christ². » Mais comme une de ses compagnes la suppliait de lui léguer un souvenir d'elle, elle lui donna le pauvre manteau de son père saint François, que le pape lui avait envoyé. « Je te lègue mon manteau, » lui dit-elle, « ne te soucie pas de ce qu'il soit tout déchiré, rapiéceté et misérable : c'est le plus précieux bijou que j'aie jamais possédé. Je te déclare que chaque fois que j'ai voulu obtenir quelque grâce spéciale de mon bien-aimé Jésus, et que je me suis mis en prières couverte de ce manteau, il a toujours daigné se rendre à mes vœux avec une infinie clémence³. » Elle demanda ensuite à être enterrée dans l'église même de l'hôpital

¹ Mirabiliter quæritis cum sciatis... quandocumque potero a vobis habere licentiam, omnia libentissime relinquam, ta quod de quotidiana eleemosyna vivam in recluso ab aliis pauperibus accipienda. Mart. p. 1234.

² Omnia quæ jamdudum videbar possidere erant pauperum... Præter vilem tunicam in qua sepeliri voluit. Testamentum non statuit : hæredem propter Christum habere noluit. Theod. VIII. 8. Conrad. Marb.

Einen bosen rock hab ich hie

In dem sal man mich begraben. Cod. Argent.

³ Cuidam sociæ petenti aliquid in morte.. Mantellum meum, inquit, tibi relinquo... tibi teste conscientia, fateor, quod dilectus meus Christus votis meis dulciter descendere consuevit, quoties ipso mantello cooperta dulcissimam faciem Jesu conquirebam. Cod. Lov. ap. Wadding, II, p. 139.

Du solt nit ansehen daz der mantel gepletzert krank und versmehet ist, etc. Cod. Heidelb. p. 32.

qu'elle avait fondé et dédié à saint François. Elle n'eut point d'autre pensée à donner aux funérailles qu'on lui ferait ici-bas, déjà tout absorbée par l'anticipation de son entrée dans le ciel ¹. Après qu'elle se fut longuement entretenue avec Conrad, et qu'on lui eût dit la messe, vers l'heure de prime on lui apporta les derniers sacrements, qu'elle attendait avec une pieuse impatience. Qui pourrait savoir et juger avec quelle sincère tendresse, quelle pureté de cœur, quel ardent désir, quelle joie céleste elle reçut ce doux repas? Certes celui-là seul qui daigna lui servir de guide et de viatique dans ce dernier voyage. Mais ce qui s'en manifestait au dehors suffisait pour révéler aux assistans la présence de la grâce divine dont elle était inondée ². Après avoir communiqué, et reçu l'extrême-onction, elle resta immobile et silencieuse pendant toute la journée, jusqu'à l'heure de vêpres, absorbée dans la contemplation, et comme enivrée de ce sang de vie dont elle venait de s'abreuver pour la dernière fois sur la terre ³. Puis tout-à-coup ses lèvres s'ouvrirent pour laisser échapper un torrent de pieuses et ferventes paroles : « sa langue, auparavant si retenue à parler, répandait ses lumières avec profusion ; mais avec telle prudence et telle efficace, que bien que jamais elle n'eût tant discoursu, il n'y avait pas une de ses paroles de perdues. On remarqua que tout ce qu'elle avait appris des prédicateurs, ou dans les bons livres, ou compris dans ses ravissemens, lui revint en mémoire pour en faire part à ses filles, avant que de mourir ⁴. » Une source inconnue d'éloquence et de savoir avait tout-à-coup jailli dans cette âme au moment où elle prenait son vol vers les cieux. En reportant son esprit sur les saintes Écritures, elle y choisit le récit le plus propre

¹ Nec de pompa funeris cogitavit... Hereditatem immarcessibilem, immortalitatis stolam, societatem angelicam et cœlestem quærens habitationem. Theod.

² Qua sinceritatis affectione, qua mentis puritate, quanto cordis desiderio, et spirituali gaudio hoc suavè et internum accepit epulum, nullum æstimare posse arbitrator, præter ipsum quem in hoc ipso conviatorem, viaticum, ducemque, quo pergebat itineris assumere digna fuit. Attamen

quæ apparuerunt... interioris gratiæ exstiterunt certissima argumenta. Theod. l. c.

³ Und liess sich oelen ouch damit...

Also lag sie stille bis zum vesperzeit...

Vita Rhyt.

Utpote... e sanguine vitæ, qui Christus est, meracissimo decubriata. Theod.

⁴ Le P. Apollinaire, p. 477. — Loquebatur de optimis quæ in prædicatione audierat. Theod.

peut-être à charmer la mémoire d'une âme aimante comme la sienne. Elle se mit à réciter tout au long l'évangile de la résurrection de Lazare ¹, et s'épancha avec une abondance merveilleuse sur la visite que fit Jésus aux bienheureuses sœurs Marthe et Marie, lorsqu'il daigna s'associer à leur douleur, aller avec elles au tombeau de leur frère et leur montrer sa tendre et sincère compassion en mêlant à leurs larmes ses larmes divines ². Arrêtant là sa pensée, elle se mit à disserter profondément, et à la grande admiration des assistans, sur ces larmes du Christ, ainsi que sur celles qu'il versa à la vue de Jérusalem, et pendant qu'il était en croix : ses paroles furent si vives, si poignantes, si enflammées, si propres à remuer jusqu'au fond des cœurs, que bientôt un torrent de larmes s'échappa des yeux de tous ceux qui l'écoutaient ³. La mourante s'en aperçut, et comme pour leur donner un doux avertissement, elle répéta les paroles que dit le Seigneur en marchant à la mort ⁴ : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ; pleurez sur vous-mêmes. » Son cœur, toujours si plein de compassion et de sympathie, tout en s'élançant vers le ciel, restait encore ouvert à ceux qu'elle avait aimés : elle songeait encore à soulager la douleur de ses suivantes, leur adressait les consolations les plus affectueuses, les appelait sans cesse : « Mes amies, mes bien-aimées ⁵ ! » Après tous ces discours elle se tut, baissa la tête, et garda long-temps un complet silence ⁶.

¹ Seriatim cœpit recitare evangelium de suscitatione Lazari. Martene, p. 1233.

² Tractans quemadmodum illis lacrymantibus collacrymatus flevit super mortuum, memoriam abundantiae suavitatis Domini eructavit affectu et effecti. Theod. — Ut pariter ad sepulcrum ierit ; ut denique lacrymas intimæ, verissimæque compassionis indices profunderet. Wadding, II, 271.

³ Quomodo Dominus ter flevit, scilicet in suscitatione Lazari et super Jerusalem et in cruce. p. 1235. Profundam rei pulcherrimæ disputationem ingressa, cum stupore et admiratione presentium, de iis Christi lacrymis tam viva, tam aculeata,

tam flammea, tamque ad imum spiritum penetrantia verba fecit, ut omnibus penitissime compunctas lacrymas excivit. Wadding. — Lacrimis resolutæ sleverunt. Theod. Conr. Marb.

⁴ Sancti Dei ad mortem jam tendens, domini ad mortem euntis verba dulcia memoravit... Theod.

⁵ Domina mea beata Elyzabeth jocundissimis verbis nobis loquebatur, vocans nos dilectas vel amicas. Dict. IV Anc. Déposition d'Élisabeth.

⁶ Darnach sy mit dem houppte neigt
Eine lange weyle sie schweig...
Vita Rhyt.

Cependant, après un certain temps, sans qu'on vît ses lèvres s'entr'ouvrir, une harmonie d'une exquise suavité et doucement voilée se fit de nouveau entendre dans sa gorge ¹. Comme on la questionnait à cet égard, elle répondit : « Ne les avez-vous pas entendus, ceux qui chantaient avec moi? j'ai chanté comme j'ai pu avec eux ². » « Aucune âme fidèle n'en doutera », dit son historien, « elle mêlait déjà sa douce voix aux chants de triomphe et aux délicieux concerts de l'armée céleste qui attendait l'instant où elle entrerait dans ses rangs; elle chantait déjà la gloire du Seigneur avec ses anges ³. » Elle resta depuis la chute du jour jusqu'au premier chant du coq dans un état de joie expansive, d'exaltation pieuse unie à la plus fervente dévotion ⁴. Au moment de la victoire, elle célébrait à bon droit les combats à jamais terminés. Déjà sûre de sa glorieuse couronne, elle dit à ses amies, un peu avant minuit : « Que ferions-nous, si notre ennemi le diable venait à paraître ⁵. » Un instant après elle s'écria d'une voix très haute et claire : « Fuis, fuis, méchant ! je t'ai renié ⁶. » Bientôt elle dit : « Or il s'en va : parlons maintenant de Dieu et de son Fils ⁷ : que cela ne vous ennuie pas, ce ne sera pas long. » Vers minuit son visage devint tellement resplendissant, qu'on pouvait à peine le re-

¹ Tunc voces suavissima sine omni motu labiorum in ejus gutture audiebatur. Theod.

Dy was dunckell und nicht helle.

Vita Rhyt.

² Namquid audistis aliquos mecum decantantes? Dict. iv Anc. Qua potui facultate concinendi munus adjunxi, quos mirum si non audistis. Wadd. 172.

Habt ir sy nicht gehoert

Doe dy engele mit mir syngenn?

Vita Rhyt.

³ Hic nulli fidelium dubitare conceditur, quando caelestium agminum ejus exitum praestolantium-suavem ac mulcebre[m], cui concinuerit tam dulciter, audierit harmoniam, cantans gloriam Domini cum ipsis. Theod.

⁴ Quasi exultans et jubilans, eximieque

devotionis signa praefrens et ostendens usque ad galli cantum. Theod.

⁵ Tanquam jam secunda in Domino... Quid faceremus, si se nobis inimicus humani generis diabolus ostenderet? Theod.

⁶ Alta et libera voce... Fuge, fuge! Déposit. d'Elisabeth. Du bœser geist, wan ich hab dir widersagt. Passion. f. 62. Le Cod. Flor. dit que le démon était venu voir, selon son habitude à la mort des Saints, *si forte aliquod jus haberet*, mais que n'en ayant aucun sur Elisabeth, il lui fallut fuir honteusement. Caesarius, MS. Boll., rappelle l'exemple de S. Martin à ce propos.

⁷ Puis dit apres : or s'en va cil

Parlons de Dieu et de son fil

Ni parler pas ne vos anuit.

Rutebeuf, p. 40.

garder ¹. Au premier cri du coq, elle dit : « Voici l'heure où la Vierge Marie mit au monde le Seigneur et le présenta aux assistants. Parlons de Dieu et de l'enfant Jésus; car voici minuit quand Jésus naquit, quand il fut couché dans la crèche, et qu'il créa une nouvelle étoile que nul n'avait encore vue : voici l'heure où il vint racheter le monde; il me rachètera aussi : voici l'heure où il ressuscita des morts, et où il délivra les âmes enchaînées; il délivrera aussi la mienne de ce monde misérable ². » Sa joie et son bonheur croissaient à chaque instant. « Je suis faible, » disait-elle, « mais je ne sens aucune douleur, pas plus que si je n'étais pas malade ³... Je vous recommande tous à Dieu ⁴. » Elle parla encore beaucoup, tout enflammée par l'Esprit saint; mais ses paroles, qui respiraient le plus tendre amour de Dieu, ne sont pas venues jusqu'à nous ⁵. Enfin elle dit : « O Marie, viens à mon secours... Le moment arrive où Dieu appelle ses amis à ses noces.... L'époux vient chercher son épouse ⁶. » Puis à voix basse : « Silence !... silence ! » En prononçant ces mots elle baissa la tête comme dans un doux sommeil, et rendit en triomphe le dernier soupir ⁷. Son âme s'envola au ciel au milieu des anges et des saints qui étaient venus au devant d'elle ⁸. Un délicieux parfum se

¹ Passion. 62.

² Ecce instat hora in qua virgo peperit Dominum et intulit ad presentes. Modo loquamur de Deo et puero Jesu quia instat media nox, quando... novamque stellam... creavit quam nunquam aliquis prius vidit. Theod.

Der will mich nue ouch erlesen...
Nu wirt uns ouch dy zeit kont
Dae Kristus von tode enstondt...
Also wœlle er meine seele in seine hende
Entfahen von dysen elende.

Vita Rhyt. 40.

³ Jocundissima fuit... Licet debilis sim, nullius tamen infirmitatis molestiam sentio, vel dolorem. Theod. — Rothe, 1727.

⁴ Omnes sibi assidentes Deo devotissime commendavit. Theod.

⁵ Per totam diem illam et noctem... sacratissimis mentis affectionibus in Deum elevata, divinissimis quoque eloquiis et colloquiis spiritu inflammata. Theod. — Sponsi sui adventum præstolans cum eo intratura ad nuptias. Cæsar. MS. Bolland.

⁶ O Maria, kumm mir zu helf. Passion. fol. 32. Ann. de Hainaut, XLVI. c. 27. — Tempus instat in quo omnipotens Deus eos qui amici sui sunt ad nuptias evocet. Cod. Flor. 160. — Es nahet der Brautigam, die Braut zu holen... Justi, Vorzeit. 1823.

⁷ Submissâ voce omnibus qui circa ipsam erant silentium indixit, et ita quasi suavissime obdormiens expiravit. Martene, p. 1233. Tandem jubilando requievit... inclinato capite expiravit. Theod.

⁸ Occurrentibus et comitantibus angelis

répandit aussitôt dans l'humble chaumière qui ne renfermait plus que sa dépouille mortelle ¹, et l'on entendit dans les airs un chœur de voix célestes qui chantait avec une ineffable harmonie le sublime répons de l'Église ² : *Regnum mundi*, etc.

C'était dans la nuit du 19 novembre de l'année 1231 ; la sainte avait à peine accompli sa vingt-quatrième année ³.

Ici un des pieux religieux qui a écrit sa vie, s'écrie : « Me blâmez-vous point, cher lecteur, d'avoir écrit qu'Élisabeth est morte ? M'accusez-vous pas aussi de n'avoir point allégué d'autres causes de sa mort que l'amour et la joye ? Si l'amour et la joye l'ont tirée de cette vallée de larmes, elle n'en est pas sortie par violence : la mort donc, qui est si terrible et si violente, n'a point de part dans cette retraite, qui ayant fait succéder immédiatement à une vie vertueuse et sainte, une triomphante et bienheureuse vie, est plutôt un privilège de la grace qu'une punition de péché, ou qu'une faiblesse de notre nature mortelle ⁴. »

et sanctorum choris, ad regna evolavit sideria. Theod.

Des anges fut convoiée
La sus en paradis celestre
Quant dou siècle déguerpi l'estre.

Rutebeuf.

¹ Dae wart also suesser roch geleyst
Als ob dy wurtz suf erdem
Musten zu einer pulver werden.

Vit. Rhyt., 40.

² In aere quoque audita est... suavissima melodia... In nocte cantus deprehensæ sunt fuisse illius responsorii Regnum mun-

di, etc., sæpius repetiti. Petr. de Natalibus, f. 265, ed. 1514.

³ Le manuscrit du prince de Solms, intitulé *Antiquitates monasterii Aldenbergensis*, raconte que la petite Gertrude, âgée de quatre ans, qui était alors à Aldenberg, dit ce même jour à ses compagnes : « J'entends sonner la cloche des morts à Marbourg : en ce moment même la chère dame ma mère sera morte ! » Justi, Vorzeit, 1825, p. 306.

⁴ P. Apollinaire, p. 330.

Chapitre xxx.

Comment la chère sainte Elisabeth fut ensevelie dans la chapelle de son hôpital ; et comment les petits oiseaux du ciel célébrèrent ses obsèques.

*Ecce quod concupivi, jam video : quod speravi .
jam teneo ; ipsi sum juncta in cœlis, quem in terris
posita , tota devotione dilexi.*

ANTIENNE DE SAINTE AGNÈS , Bréviaire romain.

A la différence de toutes les gloires humaines, celle des élus de Dieu ne commence sur la terre, comme dans le ciel, qu'avec leur mort : il semble que dans sa paternelle sollicitude le Seigneur ait voulu mettre toujours leur humilité sous la protection de l'oubli ou des injures de ce monde, jusqu'à ce que leur dépouille mortelle reste seule exposée à ses dangereux hommages. Aussi à peine l'âme de notre Élisabeth eut-elle été chercher le riche repos du ciel¹, que son corps devint l'objet de la vénération qui lui avait été trop souvent refusée pendant sa vie ; et nous allons voir cette pauvre veuve si long-temps persécutée, méprisée, calomniée, préoccuper la pensée des fidèles et remuer tous les esprits catholiques depuis le chef suprême de l'Église jusqu'aux plus humbles pèlerins de la pieuse Germanie.

¹ Migrante anima ad requiem opulentam. Theod. VIII. 6.

Après qu'elle eut rendu le dernier soupir, ses fidèles suivantes et quelques autres femmes dévotes, lavèrent et ensevelirent son corps sacré avec un grand respect pour tout ce qui restait de celle dont les derniers instans avaient si noblement répondu à toutes les glorieuses victoires de sa vie antérieure. Elles lui donnèrent pour linceul cette pauvre robe déchirée qu'elle avait eue pour seule parure, et qu'elle-même avait désignée et désirée pour vêtement mortuaire ¹. Ce corps sacré fut ensuite transporté par les religieux Franciscains, accompagnés du clergé et du peuple, au milieu des chants sacrés et des larmes de tous, à l'humble chapelle de cet hôpital de Saint-François ², qui devait être le premier théâtre de sa gloire après avoir été celui de ses héroïques luttés pour l'amour de Dieu et de ses pauvres. Cette chapelle était celle-là même où elle avait coutume de prier et de se livrer à tous ses exercices de dévotion ³.

Le bruit de sa mort s'étant bientôt répandu, on vit accourir tous les prêtres et les religieux des environs, notamment les moines de l'ordre de Cîteaux, et une foule immense de fidèles, tant riches que pauvres, afin de rendre les derniers devoirs à celle qui venait de recueillir si jeune encore le fruit de ses labeurs. Animés par cet instinct populaire qui est si souvent le sûr présage de la vraie renommée, et pressentant les honneurs dont l'Église entourerait bientôt ses dépouilles précieuses, les plus ardens songèrent déjà à se procurer des reliques de la Sainte future. On se jeta sur sa bière; les uns arrachèrent des morceaux de sa robe, les autres lui coupèrent les cheveux et les ongles; quelques femmes allèrent même jusqu'à lui couper le bout des oreilles et des seins ⁴. Cependant la douleur causée par cette perte était générale; des larmes coulaient de tous

¹ Tunica, sicut desideraverat, induerunt... Theod. VIII. 4. In einem growen versmehten und bösem rocke in dem sie got gedienet het. Da wolte sie ouch innen sterben und begraben werden. Cod. Heidelb. f. 52.

² A religiosis et a clero et populo in cappellam cum canticis et orationibus, et cum multis lacrymis deportatum est. Ib.

³ Justi, p. 189 et 220.

⁴ Plurimi devotione accensi, particulas pannorum incidebant, alii rumpebant, alii pilos capitis incidebant et ungues. Quædam autem aures illius truncabat: etiam summitatem mamillarum ejus quidam præcidebant, et pro reliquiis hujusmodi sibi servabant. Dict. IV. Ancill. 2052.

les yeux ; on entendait partout les gémissemens et les lamentations des pauvres, des malades à qui ses tendres soins allaient à jamais manquer, et qui accouraient en foule pour voir une dernière fois leur bienfaitrice : ils la pleuraient tous ensemble comme si chacun d'eux avait perdu sa mère ¹. Mais comment décrire l'angoisse et la désolation de tous ceux qui perdaient en elle un soutien ou un exemple ² ? Entre autres les religieux Franciscains, qui avaient en elle à la fois une sœur par la communauté d'habit et de règle, et une mère par la constante et efficace protection qu'elle leur avait accordée, déploraient sa perte avec une violente affliction. « Quand j'y « pense », dit celui d'entre eux qui nous a laissé la biographie de leur céleste amie, « quand j'y pense, j'ai bien plus d'envie de pleurer que d'écrire ³. »

L'amour et la dévotion du peuple exigea et obtint que ces dépouilles chéries resteraient exposées pendant quatre jours entiers dans l'église, au milieu de la multitude des fidèles qui chantaient de pieux cantiques ⁴. Son visage était découvert, et offrait aux regards avides de la contempler le plus doux et le plus séduisant spectacle ⁵. Sa jeune beauté y avait reparu avec toute sa fraîcheur et tout son éclat : l'incarnat de la vie et de la jeunesse se retrouvait sur ses joues ⁶. Sa chair, au lieu d'être roidie par la mort, était tendre et flexible au toucher comme si elle vivait encore ⁷. « Avant de mourir », dit un de ses historiens, « elle avait la figure comme l'ont ordinairement les personnes qui ont passé leur vie dans l'aumertume et la douleur. Mais à peine eut-elle expiré que son visage

¹ O quantus dolor pauperum, concurrentium ! o quantus luctus omnium, quantaque præcipue lamenta infirmorum et egentium sunt auditæ. Ibid. Tanquam si mater omnium exstisset. Theod. VIII. 3.

² Difficile esset singulorum dolorem querelas et mœrorem explicare.

³ Dann was von ir aller klage und jamer als gros das mich bas gelustet zu weinende wen ich dar an gedênke denne ihtes iht zu scribinge oder zu sagende. Cod. Heidelb. p. 32.

⁴ Exigente autem devotione populi... in medio multitudinis et psallentium. Theod.

⁵ Erat non horror sed honor, non abominabile sed amabile cernere mortuum corpus istud... Ibid.

⁶ Sy bran under iren augen recht als ob sy lebt. Passional, fol. 62.

⁷ Inerat carni quadam, tanquam viveret, teneritudo, et in partem hinc et inde ad libitum contractantium leniter flectebatur. Theod. l. c.

parut si poli, si vif, si majestueux et si beau, qu'on ne pouvait voir ce changement si subit qu'avec admiration, et qu'on eût dit que la mort, qui détruit tout dans les autres, n'était venue en elle que pour réparer non les ruines de la vieillesse et du temps, mais celles de la souffrance et de l'austérité, comme si la grâce, qui jusque-là avait animé son âme, eût voulu animer son corps à son tour. Il semblait qu'on y vît briller, à travers des ombres et des ténèbres de la mort, quelques unes des beautés immortelles, ou que la gloire même eût répandu quelques rayons par avance sur une chair qu'elle devait toute couvrir un jour de lumière et de clarté ¹. »

Cette charmante tradition, qui veut que la beauté physique ait été rétablie et accrue dans le corps d'Élisabeth, dès que son âme en fut délivrée, a été fidèlement suivie par l'artiste inconnu qui a sculpté les principaux traits de sa vie sur les autels de Marbourg, et qui l'a représentée exposée sur sa bière et bien autrement belle dans ce sommeil de la mort que dans tous les autres sujets.

Ce n'était pas seulement la vue que réjouissait en ce moment douloureux le corps sacré et délicat ² de la jeune défunte : il s'en exhalait un suave et délicieux parfum comme un doux symbole de sa grâce et des vertus divines dont il avait été le dépôt et l'enveloppe ³. Les âmes pieuses pouvaient se rappeler alors les paroles du sage, quand il dit que la mémoire du juste est comme un parfum admirable. « Cette senteur si merveilleuse, » dit l'écrivain que nous venons de citer, « sert beaucoup à consoler les pauvres et tout le peuple de la perte qu'il venoit de faire : cette odeur céleste charmoit doucement son ennuy et arrêtoit le triste cours de ses larmes et de ses regrets, par l'assurance qu'il recevoit de ce gage miraculeux, que quoy que la Sainte fût morte, elle serait encore plus que lorsqu'elle étoit vivante, la mère charitable des pauvres, le refuge assuré des affligés, et que le sacré parfum de ses prières montant sans cesse jusqu'au trône de la majesté divine, il répan-

¹ Le P. Archange, p. 478.

² Hoc sacrosanctum corpusculum. Theod.

³ Quoniam fuit divinatorum apotheca charismatum virtutumque gratiarum alabas-

trum, ... mirifica suavissimi odoris jucunditas prodiit, quæ mentes reficeret, sensum delectaret. Ibid.

⁴ Eccli. xlix. 1.

droit à tout moment sa force et sa vertu sur tous ceux qui l'invoqueroient en leurs besoins ¹.

Le quatrième jour après sa mort, ses obsèques furent célébrées avec la plus grande solennité. Ce baume pur et précieux fut concentré dans un étroit cercueil : ce riche et resplendissant bijou fut caché sous une humble pierre ², dans la chapelle même de son hospice, en présence des abbés et des religieux de plusieurs monastères voisins, et d'une multitude immense que les prudens efforts du clergé pouvaient seuls contenir et régler ³. La douleur de cette foule de chrétiens fut violente et bruyante. C'était certes le plus éclatant hommage que recevait en ce moment la Sainte défunte : mais à leurs larmes abondantes et à leurs gémissemens venaient se mêler en même temps l'expression de sentimens plus féconds et plus dignes encore d'elle : car tous élevaient au ciel les accens d'une dévotion fervente et de la pieuse reconnaissance qu'ils éprouvaient d'avoir reçu de Dieu un exemple aussi glorieux et d'aussi admirables avertissemens ⁴.

Mais le Seigneur réservait à son amie un autre doux et touchant hommage. La nuit précédente, pendant qu'on chantait les vigiles des morts, l'abbesse de Wechere, qui était venue prendre part à la cérémonie funèbre, entendit une harmonie extérieure qui l'étonna vivement ; elle sortit accompagnée de plusieurs personnes pour s'en assurer, et vit sur le toit de l'église, quoique ce fût en hiver, un nombre infini d'oiseaux d'une espèce inconnue jusque-là aux hommes, qui chantaient avec des modulations si suaves et si variées que tous les assistans en furent pénétrés d'admiration ⁵.

¹ Le P. Archange, p. 479-80.

² Post celebrata devotissime ac solemnissime missarum officia purissimum illud balsamum suo vasculo conceptum sepulturæ tradiderunt, gemmam pretiosissimam sub respectabili lapide reponentes. Theod. VIII. 6.

³ Ibid.

⁴ Iterum fiebat multarum effusio uberima lacrimarum. Factus est ploratus et ululatus. Infundebatur pectoribus compunctio, accendebatur piis devotionis ora-

tio. Eratque omnibus in communi vox laudis et gratiarum actio. Ibid.—Quelques auteurs modernes rapportent ici l'építaphe bizarre mise sur sa tombe avant sa canonisation :

Hic jacet Elisabeth, si bene fecit, habet.

Pffefferkorn. Geschichte Thüringen, p. 147. Nous ne l'avons trouvée dans aucune des anciennes sources.

⁵ Audivit jocundissime decantare et admirans ubi hoc esset, exivit ecclesiam... Dict. IV Ancill. l. c. — Visæ sunt aves in-

Ils semblaient vouloir célébrer à leur façon ces glorieuses funérailles¹. C'étaient, disaient quelques uns, des anges envoyés par Dieu pour convoyer l'âme de la chère Élisabeth au ciel, et qui étaient revenus pour honorer son corps par leurs chants de céleste allégresse². « Ces petits oiseaux », dit saint Bonaventure, « ont rendu témoignage à sa pureté en lui parlant leur langage lors de sa sépulture, et en chantant avec cette merveilleuse douceur sur sa tombe : celui qui a parlé par la bouche d'une ânesse pour réprimer la folie d'un prophète, pouvait bien parler par celle des oiseaux pour proclamer l'innocence d'une Sainte³. »

finita alias nunquam visæ hominibus cunctis incognitæ... Peir. de Natalibus. f. 265. Quæ tam suavi modulatione cantabant et tantâ varietate modos cantandi formabant ut cunctos in admirationem adducerent. Cod. Florent. p. 160.

¹ Eoque ejus exequias quodammodo agere viderentur. Cod. Flor.

² Credimus fuisse angelos qui a Deo missi fuerunt ut animam ejus in cœlum

deferrent et corpus cœlestibus jubilationibus honorarent. Ibid.

³ In signum puritatis, ei aviculæ suo modo locutæ sunt in sepultura ejus, canentes mirâ dulcedine supra locum... qui enim locutus est in asina ad corripiendam prophetæ vesaniam, loqui potuit in avibus, ad manifestandam sanctæ innocentiam.

Chapitre xxxj.

Des beaux miracles obtenus de Dieu par l'intercession de la chère sainte Elisabeth, et comment son beau-frère, le duc Conrad, s'occupa de la faire canoniser.

In vita sua fecit monstra et in morte mirabilia operatus est.

ECCL. XLVIII. 15.

Le Seigneur ne tarda pas à manifester la puissance miraculeuse dont il voulait désormais rendre dépositaire celle dont toute la vie mortelle n'avait été qu'un long acte d'humilité. A cet invincible amour qui avait préféré à tout sur la terre l'abjection et la misère, il se hâta de conférer, pour gage de sa victoire, le droit de disposer des richesses du ciel.

Dès le second jour après ses obsèques, un certain moine de l'ordre de Cîteaux vint s'agenouiller auprès de sa tombe pour lui demander son secours. Il y avait plus de quarante années que cet infortuné languissait en proie à une douleur intérieure, et rongé par une plaie secrète du cœur qui avait triomphé pendant toute sa vie de tous les remèdes humains¹; mais, après avoir invoqué avec une foi entière la zélée consolatrice de toutes les souffrances, il se sentit tout-à-coup guéri et délivré du joug sous lequel il gémissait,

¹ Qui a plaga cordis, ac mentis morbo, quo per quadraginta annos et amplius turbulentus languerat. Theod. VIII. 6.

et en rendit témoignage sous la foi du serment devant maître Conrad et le curé de Marbourg ¹. Ce fut la première guérison opérée par son intercession; et ce n'est pas sans un doux intérêt que l'on voit cette âme si tendre et si aimante, qui avait tant souffert pendant sa vie par les émotions de son cœur, choisir pour premier objet de sa miséricordieuse intervention dans le ciel, une de ces cruelles épreuves intérieures que la médecine de l'homme ne sait ni guérir ni plaindre.

Peu après il vint à sa tombe un prélat d'une très illustre naissance et pourvu d'une haute dignité ecclésiastique; l'histoire ne nous a pas conservé son nom, mais l'accuse de s'être livré à tous les excès de la débauche, que le caractère sacré dont il était revêtu rendait d'autant plus odieux ². Souvent, vaincu par les remords et la honte, il avait recours au tribunal de la pénitence, mais sans fruit: à la première tentation il succombait de nouveau, ses rechutes n'en étaient que plus scandaleuses et plus déplorables. Cependant il luttait toujours contre sa faiblesse, et tout souillé qu'il était s'en vint chercher des forces auprès du tombeau de la pure et sainte Élisabeth. Il s'y mit en prières et invoqua sa protection et son intercession en versant des torrens de larmes, et y resta pendant de longues heures absorbé par une ferveur sincère et une intime contrition ³. Il ne cessa ses ardentes supplications qu'après avoir acquis la conviction qu'elles étaient parvenues jusqu'aux oreilles divines, et que le Seigneur avait exaucé la prière que sa bien-aimée Élisabeth lui présentait au nom d'une pauvre victime du péché ⁴:

¹ *Invocans in beata Elisabeth plena fide Dominum Jesum Christum... per mœrentium consolatricem liberatus est. Ibid. Hoc juravit, me præsentem et Plebanum de Marburch. Conr. Ep. ad Papam, p. 115.*

² *Vir nobilis clari sanguinis ac sublimi prælationis qui horrendis vitiis intricatus lubrico carnis miserabiliter et detestabiliter laborabat. Theod. l. c.*

³ *Ad confessionis præsidium frequentius veniebat. Verum... rursus tempestate tentationis exorta, etc... Is pollutus et*

immundus et obscænis peccatorum sordibus, tanquam sus in volutabro volutatus, ad tumbam amatricis munditiæ, sanctæ Elisabeth, cum multa devotione recedens, lacrimarum fluvios cum intima cordis fundens contritione, orationi non perfunctorie, sed diutissime cum fervore valido assistebat. Ibid.

⁴ *Nec destitit donec introiret clamor ejus in aures Altissimi. Precibus dilectæ suæ Elisabeth suscepit orationem tribulati pauperis. Ibid.*

il se sentit, en effet, pénétré d'une force spirituelle et supérieure à toutes les impulsions du vice; et dès ce moment, ainsi qu'il le déclara en se confessant à maître Conrad; l'aiguillon de la chair fut tellement dompté en lui, qu'il n'eut plus à combattre que de légères tentations, dont il se rendait facilement maître¹.

Bien d'autres âmes souffrantes et opprimées sous le joug du péché, apprenaient à le secouer auprès des cendres de cette jeune femme qui vivante avait su si noblement le briser; on nous cite surtout parmi ceux qui venaient ainsi l'invoquer contre leurs propres faiblesses, et qui en furent guéris, des hommes dominés par l'orgueil, l'avarice, la haine et la colère; et certes ils ne pouvaient suivre, pour sortir de leur servitude, un guide plus fidèle que celle qui s'était toujours humiliée au dessous de tous, qui avait donné et son avoir et son être tout entier aux pauvres de Dieu, qui avait passé sa vie à aimer et à pardonner.

Mais ce n'étaient pas seulement les maux de l'âme qui trouvaient en elle une compassion efficace: les souffrances et les infirmités physiques qu'elle avait mis tant de sollicitude et de courage à soulager pendant sa vie, tout en perdant avec elle les soins affectueux et empressés dont elle les avait entourés, gagnaient d'un autre côté à la nouvelle et plus abondante puissance dont Dieu l'avait investie, et possédaient désormais en elle un médecin céleste². Un touchant récit montre combien elle fut rapidement appelée à exercer cette puissance bienfaisante, et comment son âme glorifiée restait fidèle à cette douce familiarité avec les humbles et les pauvres, qui avait répandu tant de charmes sur ses relations d'ici-bas avec eux. Au monastère de Reinhartsbrunn, où reposait auprès de ses aïeux le duc Louis, il y avait un frère convers qui exerçait l'office de meunier:

¹ Sensit sibi quandam spiritualis consolationis superinfundi gratiam... ex tunc stimulus carnalis lubricitatis sic in ipso extinctus fuit, etc. Ibid.

² Aliis itidem spiritu superbie inflatis, aut iracundiæ, vel invidiæ stimulis agita-

tis, aut avaritiæ vinculo frenatis... Ibid.

³ Sunt nimirum et alia exterioris hominis curationi concessa, quibus coruscant nostra cœlestis medica Elisabeth beatissima incessanter. Ibid.

il était d'une très fervente piété, et pratiquait de grandes austérités; entre autres il portait une cuirasse de fer contre sa chair pour mieux la dompter ¹. La duchesse, dans ses fréquentes visites à cette abbaye, avait distingué ce pauvre frère, et lui portait, à cause de la sainteté de sa vie, une affection toute spéciale ². Un jour qu'elle était venue prier sur le tombeau de son bien-aimé époux, elle rencontra le frère meunier, lui parla avec beaucoup de tendresse, et exigea de lui la promesse qu'il y aurait entre elle et lui une communauté et une fraternité spirituelles, en foi de quoi elle lui tendit la main et prit la sienne, malgré la résistance de l'humble et simple religieux, qui rougissait dans sa simplicité de toucher la main d'une si illustre dame ³. Quelque temps après, comme il était occupé à réparer les instrumens de son métier, une aile du moulin le frappa inopinément et lui fracassa tout le bras. Il souffrit cruellement de cet accident, mais attendit avec patience qu'il plût au Seigneur de le soulager ⁴. Dans la nuit du 19 novembre, pendant que sa sainte et noble sœur rendait à Dieu son âme prédestinée, le frère meunier veillait et priait dans l'église de son abbaye, tout en gémissant de la douleur que lui causait son bras ⁵. Tout-à-coup il vit apparaître la duchesse Elisabeth revêtue d'habits royaux et resplendissante d'une lumière inexprimable, qui lui dit, avec sa douceur habituelle : « Que deviens-tu, mon bon frère Volkmar, et comment te portes-tu ⁶ ? » Quoique effrayé et ébloui d'abord par la clarté divine qui l'entourait, il la reconnut et lui dit : « Mais, madame, comment, vous qui étiez ordinairement vêtue d'habits si misérables, avez-vous au-

¹ Arte et exercitio serviebat officio molendini... Ad carnem loriam ferream gestans, corpus proprium affligebat. Ibid. c. 7.

² Hunc pro sua sanctitate speciali diligebat affectione. Ibid.

³ Huic Dei famula devotissimè se commendans, caritativè fraternitatis ac communicationis exegit manualè et accepit a viro renitente et humili sponsonem. Erubuit enim vir rusticus et justus, ma-

num contingere excellentissimæ mulieris. Ibid.

⁴ Multo dolore affectus consolationem a Domino cum patientia expectabat. Ibid.

⁵ In ecclesia sua vigilans et orans et in doloribus suis gemens residebat. Ibid.

⁶ Electa Dei Elisabeth in visu apparuit regalibus induta, inestimabilique claritate fulgens et dulciter eum alloquens : Qualiter, inquit, agis, et quomodo valges, frater mi Volkmar ?

« jourd'hui des robes si belles et si éclatantes ¹ ? » « Ah ! » dit-elle, « c'est que j'ai changé de condition ². » Et alors elle lui prit de nouveau la main droite, la même qu'il lui avait autrefois donnée en signe de fraternité, et que le moulin avait brisée, et le guérit. Cet attouchement à la partie blessée lui ayant semblé douloureux, il s'éveilla comme d'un songe, et trouva sa main et son bras entièrement sains et rétablis. Il en remercia aussitôt le Seigneur et cette sœur qui avait songé tout d'abord à lui en entrant dans le Ciel ³.

Mais de plus grands prodiges eurent lieu près de sa tombe dès les premiers jours qui suivirent ses funérailles. Des malheureux, atteints par de pénibles infirmités, des sourds, des boiteux, des aveugles, des insensés, des lépreux, des paralytiques, qui étaient venus peut-être, la croyant vivante encore, implorer sa générosité, s'en retournaient entièrement guéris après avoir prié dans la chapelle où elle reposait. Les récits contemporains nous ont conservé le détail authentique de ces guérisons ⁴ : nous n'en citerons qu'une seule, telle qu'elle fut racontée sous la foi du serment aux juges apostoliques : elle donnera une idée des autres. Un homme de Marbourg, nommé Henri, et âgé de quarante ans, avait depuis quelque temps la vue si faible, qu'en marchant il prenait souvent les champs de blé pour le grand chemin, ce qui lui attirait les moqueries de ses camarades ⁵. Enfin il devint tout-à-fait aveugle, et fut obligé de se laisser conduire partout où il voulait aller. Il se fit alors mener au tombeau de celle qu'on appelait déjà l'*heureuse Élisabeth* ⁶, et lui

¹ Quomodo, o Domina mi, quæ abjectis operiri solebas, indumentis, nunc tam speciosis vestibus et splendidissimis amicis ?

² Ego mutavi statum meum.

³ Apprehensa dextera fratris, qua fraternitatem sponderat, quam molendinum confregerat, sanavit eum. Qui ad tactum tanquam dolens expavens repente evigilavit... In suæ salutis procuratrice Dominum benedixit.

⁴ On peut voir surtout dans le récit de la mort d'Élisabeth, inséré dans Martene,

Collectio Amplissima, P. I, p. 1233-36, l'énumération des guérisons miraculeuses qui suivirent immédiatement son décès, avec la date du jour de chacune. On y remarque plusieurs personnes guéries de la rage.

⁵ Ita ut sæpe, de via declinans, per media sata transiret, unde et comites itineris sui ipsum sæpe deridebant. Ep. Conr. Marburg. ad Pap., p. 136.

⁶ Sepulchrum felicis Elizabeth visitans. Ibid.

fit un vœu, en lui offrant deux cierges. Les juges lui demandèrent de quelles paroles il s'était servi pour l'invoquer, il leur répéta les suivantes : « Chère dame sainte Élisabeth, guéris mes yeux, et je serai toujours ton fidèle serviteur, et je paierai chaque année de ma vie deux deniers à ton hôpital ¹. » Et aussitôt la vue lui revint, plus claire qu'il ne l'avait jamais eue. C'était le quinzième jour après la mort de la Sainte ².

Plus le bruit de ces prodiges se répandait dans les environs de Marbourg, et plus on voyait s'accroître la foule des malheureux de toute sorte qui venaient solliciter la guérison de leurs maux divers : la miséricorde divine ne faisait pas défaut à la foi du peuple chrétien, et chaque jour elle accordait aux prières de ceux qui prenaient Élisabeth pour avocate, des grâces plus nombreuses et plus évidentes ³. Maître Conrad, attentif aux éclatans résultats d'une vie dont il se sentait en quelque sorte responsable, et dont il pouvait s'arroger à juste titre une partie de la gloire, n'hésita pas à faire connaître au pape Grégoire IX les merveilles dont la puissance divine entourait le tombeau de la glorieuse défunte, et la vénération toujours croissante du peuple, en lui proposant de constater et de déclarer solennellement ses droits à l'invocation des fidèles. L'illustre pontife, qui malgré ses quatre-vingt-dix ans avait le cœur tout jeune d'amour et de sollicitude pour l'honneur de Dieu et de l'Église, qui avait déjà eu le bonheur de canoniser saint François d'Assise, et qui en cette même année avait inscrit à côté de lui dans le ciel son plus illustre disciple, saint Antoine de Padoue, répondit à la proposition de Conrad avec un affectueux empressement ; mais en même temps avec une apostolique prudence. « Nous avons appris par ta lettre », lui écrivit-il, « cher fils Conrad, avec des larmes d'une douce joie, comment ce glorieux ouvrier, dont rien ne limite la puissance, a béni sa servante Élisabeth d'illustre mémoire, en

¹ Requisitus quibus verbis ipsam invocavit, respondit : Cara Domina sancta Elisabeth, sana oculos meos, et semper libenter tibi serviam, etc. Ibid.

² Requisitus de tempore, dixit, decimo

die post mortem prædictæ domnæ. Ibid.

³ Catervatim veniens populus in variis miseriis ; optatum consequuntur præsidium... cum instanti devotionis pulsanti janua gratiæ aperitur. Ibid.

« son vivant notre très chère fille en Jésus-Christ et duchesse de Thuringe ; comment de faible et fragile qu'elle était par la nature, il l'a rendue par le don de sa grâce robuste et inébranlable dans le culte de son nom divin ; et comment, après l'avoir admise dans l'assemblée des Saints, il manifeste par des signes glorieux la béatitude qu'il lui a accordée ¹. » Toutefois, le pontife se souvenant que *tout ce qui reluit n'est pas or* ², et voulant lever tous les doutes des esprits soupçonneux, ordonna à l'archevêque de Mayence, à l'abbé d'Eberbach, et à maître Conrad, de recueillir des témoignages publics et solennels sur tout ce qui, dans la vie de la duchesse, avait pu être agréable à Dieu et aux hommes, ainsi que sur les miracles qui avaient suivi sa mort ³, et après avoir rédigé par écrit ces diverses dépositions, et les avoir munies de leurs sceaux, de les envoyer à Rome par des messagers fidèles. Il prescrivit en même temps l'ordre et la méthode qu'il fallait suivre dans l'examen des témoins, avec un soin et un esprit de détail qui prouvent toute la sollicitude et la sage réserve avec laquelle il entamait cette délicate matière ⁴.

Cependant l'archevêque Sigefroi de Mayence, dans le diocèse duquel étaient situés la ville de Marbourg et le tombeau d'Élisabeth, avait été également frappé par les merveilles que la bonté divine faisait éclater au sein de son troupeau ⁵. A la prière de maître Conrad, et d'après une révélation qui lui fut faite dans une vision ⁶, il se rendit à Marbourg et y consacra solennellement, le jour de la fête de Saint-Laurent (10 août 1232), deux autels que les fidèles avaient construits en l'honneur d'Élisabeth dans l'église même où elle était

¹ Sane cum lætitia dulcium lacrymarum concursibus comitatu, dilecte fili Conrade, ex litteris tuæ devotionis accepimus, quod ille artifex gloriosus, etc... Voyez l'original de ce bref dans toute son étendue au n° VII de l'Appendice.

² Eo quod omne rutilum auri nomen non impetrat, nec ebur quodlibet nivem imitatur.

³ Vitam et conversationem lantgravie memoratæ, quibus Domino et hominibus sancitur placuisse, nec non miracula, etc.

⁴ Testes legitimi... prius ab eis præstito juramento, diligenter examinentur, et interrogentur de omnibus quæ dixerint, quomodo sciunt, quo tempore, quo mense, quo die, quibus præsentibus, quo loco, ad cujus invocationem, et quibus verbis interpositis, etc., etc. Ex Wadding, t. II, .606. Voyez l'Appendice n° VII.

⁵ Vit. Rhyt. § 41.

⁶ Propter meam petitionem quia evidenter hoc acceperat in revelatione. Ep. Conr. Marb. p. 208.

enterrée ¹. Une immense multitude s'y était rassemblée, tant pour assister à cette cérémonie que pour écouter le sermon que maître Conrad devait prononcer en l'honneur de son illustre pénitente ². Pendant que celui-ci prêchait, il lui vint à l'esprit qu'il ne pourrait jamais y avoir d'occasion plus favorable pour satisfaire aux vœux du souverain pontife, et aussitôt, sans y avoir plus long-temps réfléchi ³, il enjoignit à tous ceux qui, parmi les auditeurs, auraient obtenu quelque guérison ou faveur céleste par l'invocation de la duchesse, de se présenter avec leurs témoins le lendemain à l'heure de prime, devant l'archevêque de Mayence et les autres prélats qui étaient venus assister à la dédicace des autels. L'heure fixée, on vit arriver un nombre considérable de personnes qui affirmaient tous qu'ils avaient reçu des grâces par l'intercession d'Élisabeth; l'archevêque étant pressé de retourner à cause de certaines affaires très importantes, se borna à faire écrire les faits les plus remarquables et les mieux avérés : il ne put les sceller, pas plus que les autres prélats, parce qu'ils n'avaient pas leurs sceaux avec eux ⁴. Maître Conrad copia mot à mot toute cette série de dépositions, en recueillit lui-même plusieurs autres toujours sous la foi du serment, et après avoir relu l'ensemble à l'archevêque de Mayence et à l'abbé d'Eberbach, qui n'y trouvèrent rien à changer ⁵, il l'envoya au pape en y ajoutant un résumé de la vie d'Élisabeth d'après ses propres souvenirs. Ce précieux monument nous a été conservé ⁶, et forme la source la plus ancienne où doit puiser l'historien de la Sainte.

¹ Constructa sunt in ipsa capella ad laudem ejus duo altaria. Quæ venerabilis dominus... in die sancti Laurentii dedicaret. Theod. VIII. 7.

² Cum ego illic magnam multitudinem populorum tam ad prædicationem quam ad dedicationem convocassem. Conr. Marb. p. 109.

³ Infra cursum sermonis, sine omni consilio utique præhabito, vestræ sanctitatis, in mente concipiens, satisfacere desiderio... Ibid.

⁴ Cum non modica turba convenissent;

qui omnes asserebant... Dominus Moguntinus quia ad alia quædam festinabat ardua negotia, magis evidentia fecit conscribi... quia ibi sua sigilla non habebant. Ibid.

⁵ Series subnotata quam de verbo ad verbum compilatam ego Conradus humilis prædicator vobis proximo destinavi : nec quippiam nunc auditum movit conscientias nostrum trium ad variandum seu minuendum aliquid circa hanc seriam vel minuendum. Præambule de la lettre de Conrad, p. 108.

⁶ V. Indication des sources, p. cxxix.

Cette première énumération des miracles, transmise par maître Conrad, contient la narration détaillée de trente-sept guérisons surnaturelles et surnaturelles, rédigée conformément aux ordres du pape, avec les détails les plus précis sur les lieux, les dates et les personnes, ainsi que sur les formules de prières qui avaient été employées. La plupart de ces récits sont empreints, à nos yeux du moins, du plus touchant intérêt. On y voit que les infortunés qui avaient recours à elle, lui parlaient toujours le tendre et familier langage que son extrême douceur et humilité avait autorisé pendant sa vie : « Chère sainte Élisabeth, » lui disait-on, « guéris ma jambe, et je serai toujours ton zélé serviteur... » Ou bien « Sainte dame et duchesse Élisabeth, je te recommande ma pauvre fille ¹. » « O bienheureuse Élisabeth », s'écriait une pauvre mère en ensevelissant le corps de son fils qui venait de mourir, « pourquoi ai-je perdu ainsi mon fils? Viens donc à mon secours, et fais-le revivre. » Un instant après le pouls de l'enfant recommença à battre; il revint à la vie, et après avoir long-temps essayé de parler, il dit vers minuit « Où suis-je? bien-aimée. » Il ne reconnaissait pas encore sa mère ².

Une autre pauvre mère, dont la fille était depuis cinq ans atteinte des plus cruelles infirmités, entre autres d'énormes tumeurs sur le dos et la poitrine, la fit porter au tombeau d'Élisabeth, et y resta avec elle deux jours en prières. Au bout de ce temps voyant que ses prières n'étaient pas exaucées, elle murmura hautement contre la Sainte, en disant : « Puisque tu ne m'as pas exaucée, je détournerai tout le monde de venir à ton sépulcre ³. » Elle partit ensuite de Marbourg vivement irritée; mais après avoir fait un mille

¹ Cara domina Elisabeth, sana me in crure meo, et semper libenter serviam tibi... Cara domina sancta Elisabeth sana oculos meos... Sancta domina landgravia Elisabeth, meam filiam gratiæ tuæ recomendo... Ap. Conr. Marb. p. 157, 144.

² Beata Elisabeth, puerum meum quomodo sic amisi? Succurre et fac quod spiritus ejus redeat intra ipsum... Et his dictis

puer revixit... Et pulsus arteriarum vite redditæ indicium primum fuit... Impotens loqui usque ad noctis medium et tunc dixit : ubi sum, dilecta? et adhuc matrem non recognovit... Ibid. p. 126.

³ Mater irata murmuravit contra dominam Elisabeth, dicens : omnes avertam homines a visitatione sepulchri tui, quia non exaudisti me. Ibid. p. 120.

et demi, les cris et la douleur de sa fille l'obligèrent de s'arrêter auprès d'une fontaine dans le village de Rosdorf; l'enfant s'y endormit quelques instans, et lorsqu'elle s'éveilla, elle dit qu'elle avait vu venir à elle une belle dame dont le visage était tout resplendissant, et dont les mains étaient toutes blanches et fines, et qu'elle avait doucement passé ses mains sur les parties les plus douloureuses de son corps en lui disant : « Lève-toi et marche. » Et aussitôt la jeune fille s'écria : « O ma mère, voici que je me sens délivrée dans tout mon corps ! » Elles retournèrent ensemble au tombeau pour y rendre grâces à la Sainte, et y laissèrent le panier où la malade avait été apportée ¹.

Un jeune homme, dont les jambes étaient paralysées, et qui avait en outre une cruelle douleur à l'épine dorsale, se fit transporter dans un chariot au tombeau de la duchesse, où le mal qu'il avait au dos fut guéri, et comme on le ramenait chez lui, il dit : « Sainte Élisabeth, je ne retourne plus chez toi, à moins que par ta miséricorde je ne puisse y aller sur mes pieds; mais j'irai bien si tu me donnes cette grâce ². » Quelques jours après, à la fête de la Toussaint, il se sentit guéri complètement et put accomplir son vœu.

Nous nous arrêtons, presque à regret, dans ces récits qui sont des témoignages si précieux de la foi et des mœurs de cette époque. Ce recueil des dépositions ne put être terminé que dans les premiers mois de l'année de 1233, et son envoi à Rome fut retardé par des causes qui nous sont restées inconnues. Avant qu'il eût lieu, Conrad avait péri, victime de son zèle pour la foi. La hardiesse avec laquelle il accusait et poursuivait les seigneurs et les princes les plus puissans, lorsque leur foi lui semblait suspecte, avait depuis long-

¹ Resedit juxta fontem... filia ex dolore corporis multum plorante... Obdormiens parum, cum evigilasset, dixit, se in somno quandam donnam ad se venientem vidisse, cujus facies splendida, manus graciles et candidæ, quæ manibus suis lenivit corpus ejus in dorso et pectore, et dixit: Surge et ambula... O mater, ecce jam re-

solvor in toto corpore meo... Sportam, in qua puella portata fuerat, apud sepulchrum relinquentes. Ibid.

² Reductus in biga, unde venerat, ita dixit: Sancta Elizabet, de cætero ad te non veniam, nisi, de tua misericordia per me vadam: et ibo, si fuerit mihi data facultas. Ibid. p. 145.

temps excité contre lui des haines et des rancunes redoutables, que la sévérité excessive et peut-être l'injustice de quelques uns de ses arrêts augmentaient chaque jour. Le 30 juillet 1233, comme il revenait de Mayence à Marbourg, il fut surpris près du village de Kappel, par plusieurs chevaliers et vassaux du comte de Sayn, qu'il venait d'accuser d'hérésie : ils fondirent sur lui et l'égorèrent. Les assassins voulurent épargner son disciple et compagnon, frère Gérard, franciscain ; mais celui-ci s'opposa à leur dessein, et embrassa si fortement le corps de son maître, qu'il leur fut impossible de tuer l'un sans l'autre ¹. Les corps de Conrad et de son ami furent transportés à Marbourg, au milieu des regrets du peuple ². Il fut enterré dans la même chapelle que la sainte duchesse, sa fille en Jésus-Christ, et à peu de distance de sa pierre sépulcrale ³.

La mort de Conrad, qui avait veillé aussi fidèlement à la gloire posthume d'Élisabeth qu'à son salut, pendant qu'elle vivait encore, fut un grand obstacle pour la canonisation que beaucoup de fidèles avaient désirée et espérée. Les pièces qu'il avait rassemblées furent négligées ou perdues, et le zèle qu'on avait témoigné pour cet intérêt populaire, commença à se ralentir ⁴.

Toutefois le Seigneur ne tarda pas à susciter un nouveau et zélé défenseur de la gloire de son humble servante, et là même où cette protection semblait la plus inattendue. Des deux frères que le duc Louis, mari d'Élisabeth, avait laissés et dont nous avons vu l'indigne conduite envers leur belle-sœur, l'un, Henri, gouvernait les duchés pendant la minorité du jeune Hermann, fils de Louis ; l'autre, Conrad, se livrait sans frein aux violences que pouvaient lui suggérer toutes

¹ *Glutino caritatis corpori ejus adhærens simul cum eo periit : et qui in totâ viâ suâ se amaverant, in morte non sunt separati, in uno loco occisi, et uno loco sepulti, hoc est in basilica B. Elisabethæ. Cæsar. Heisterb. Ap. Man. Bolland.*

² *Das volg klaget sy zumaell sere.*

Vita Rhyt.

³ *Trith. in Chron. Hirsaug. — Broweri, Antiquit. Trevirens. Apud Justi, p. 153. Les meurtriers de Conrad furent d'abord*

absous par le concile de Mayence : mais le pape Grégoire IX, par sa bulle datée de Pérouse, des calendes d'aout 1233, blâme sévèrement le concile de ce procédé ; par une autre bulle, en date du même jour, il les absout lui-même moyennant une très sévère pénitence. Labbe, *Concilia*, tom. xi. pars. II. col. 2546 et 2547.

⁴ *Deinde neglecta vel deperdita acta processus... paululum remissus est fervor... Wadding, II, p. 364.*

les passions de la jeunesse. En 1232, à l'occasion d'une pénitence infligée par l'archevêque de Mayence à l'abbé de Reinhartsbrunn, protégé naturel de la maison de Thuringe, le landgrave Conrad fut tellement irrité contre le prélat, qu'il courut sur lui en plein chapitre, à Erfurt, le prit par les cheveux, le renversa par terre, et l'aurait certainement poignardé, si ses serviteurs ne l'en eussent empêché. Mais non content de ces excès, il se mit à ravager les possessions du siège de Mayence, et assiégea, entre autres lieux, la ville de Fritzlar. Il la prit d'assaut, et pour se venger des dérisions qu'il avait eu à essuyer de la part des bourgeois pendant le siège, il y fit mettre le feu qui consuma la ville toute entière avec ses églises, ses couvens et une grande partie des habitans ¹.

Il se retira ensuite en son château de Tenneberg, près Gotha, où la main de Dieu ne devait pas tarder à le toucher. Un jour il y vit arriver une fille de joie, qui semblait tombée dans la plus profonde misère, et qui venait lui demander l'aumône. Le landgrave lui ayant reproché très durement l'infamie de sa profession, l'infortunée lui répondit que c'était la misère seule qui l'y avait forcée, et lui fit un tableau si déchirant de cette misère, qu'il en fut ému au point de lui promettre de subvenir dorénavant à tous ses besoins, à condition qu'elle renoncerait à sa vie criminelle. Cet incident produisit une profonde impression sur son âme; il passa la nuit suivante toute entière dans une agitation extrême, en réfléchissant combien il était plus coupable que cette malheureuse qu'il avait insultée, et que la seule pauvreté avait poussée dans le vice, tandis que lui riche et puissant, faisait un si grand abus de tous les dons de Dieu. Le lendemain matin il communiqua ses pensées à plusieurs de ses compagnons d'armes et de violence, et apprit avec surprise qu'ils avaient été agités par les mêmes réflexions: ils regardèrent aussitôt cette voix intérieure et simultanée comme un avertissement du ciel, et résolurent de faire pénitence et de changer de vie. Ils s'en allèrent d'abord pieds nus à un pèlerinage voisin, à Gladenbach, et de là à

¹ Dillich's Hess. Chronica. Rothe, p. 1729. Ad. Ursin. 1239.

Rome pour obtenir du pape même l'absolution de leurs péchés ¹.

Arrivé à Rome (1233), le duc donna l'exemple de la pénitence la plus sincère et d'une fervente piété. Tous les jours il recevait à sa table vingt-quatre pauvres qu'il servait lui-même. Le pape lui donna l'absolution en lui imposant pour condition de se réconcilier avec l'archevêque de Mayence et tous ceux à qui il avait fait tort, de construire et de doter un monastère au lieu de ceux qu'il avait brûlés, de faire publiquement amende honorable sur les ruines de Fritzlar, et enfin d'entrer lui-même dans un ordre religieux. Pendant qu'il se rapprochait ainsi de Dieu, le souvenir de son humble et sainte belle-sœur, de cette Élisabeth qu'il avait méconnue et persécutée, lui revint aussi dans la mémoire : il résolut d'expier ses torts envers elle en travaillant à propager sa gloire ; et dans les entretiens qu'il eut avec le souverain pontife, il lui parla en détail de sa grande sainteté, et insista vivement sur sa canonisation ².

A peine revenu en Allemagne (1234), il s'empressa d'accomplir toutes les conditions de son absolution. Il se rendit à Fritzlar, où ceux qui avaient échappé au massacre des habitans, étaient revenus chercher un refuge auprès des ruines du principal monastère : il se prosterna tout de son long devant eux, et les supplia pour l'amour de Dieu de lui pardonner tout le mal qu'il leur avait fait ³. Il fit ensuite une procession pieds nus et une discipline à la main, il s'agenouilla devant la porte de l'église et tendit la discipline à la foule des assistans, en invitant tous ceux qui voudraient à la prendre et à l'en frapper. Une seule vieille femme obéit à cette invitation, et lui donna plusieurs coups sur le dos, qu'il endura avec patience ⁴. Il fit immédiatement reconstruire le monastère et l'église, et y établit des chanoines, en même temps qu'il concédait à la ville de Fritzlar d'importans privilèges. Il se rendit ensuite à Eisenach, où de concert avec son frère Henri, il fonda un couvent de frères prêcheurs, sous l'invocation de Saint Jean, mais à l'intention spéciale de sa

¹ Sagittarius. — Teuthorn geschichte der Hessen. III. p. 339. Histoire de l'Ordre Teutonique, I, p. 309.

² Hellichin hatte er ouch mit deme bab-

ste rede von sente Elsebethin... Rothe, p. 1752.

³ Ibid.

⁴ Hist. de l'Ordre Teutonique, t. I, p. 310.

belle-sœur Élisabeth, et pour se purifier ainsi d'avoir été complice des cruelles douleurs qu'elle avait eu à souffrir dans cette même ville d'Eisenach, lors de son expulsion de la Wartbourg¹.

A dater de ce moment il se dévoua aux intérêts de sa gloire avec le même zèle que le défunt Conrad. S'étant décidé à entrer dans l'ordre Teutonique, il prit l'habit et la croix de l'ordre dans l'église même de l'hôpital de Saint-François, fondé par Élisabeth à Marbourg : il fit confirmer par son frère la donation qu'Élisabeth avait faite de cet hôpital et des biens qui en dépendaient, à ces moines-chevaliers², et y ajouta toutes ses propres possessions en Hesse et en Thuringe. Il obtint en outre, que cette donation fût sanctionnée par le pape, et que cet hôpital, devenu un des chefs-lieux de l'ordre Teutonique, fut exempt de toute juridiction épiscopale et doté de plusieurs autres droits et prérogatives, le tout en l'honneur de la duchesse Élisabeth qui y reposait, afin, était-il dit dans sa supplique au pape, que ce corps sacré, déjà célèbre par la vénération des fidèles, jouisse du privilège de la liberté³.

Cependant il insistait surtout auprès du pontife pour obtenir une reconnaissance solennelle de la sainteté de sa belle-sœur, et des grâces nombreuses que Dieu accordait chaque jour à son intercession. Le pape céda enfin à ses instances, et voulant, dit un contemporain, que la pieuse simplicité de l'Église militante ne fût pas trompée, si les faits avancés n'étaient pas prouvés, mais aussi que l'Église triomphante ne fût point frustrée de sa gloire, si la vérité se trouvait d'accord avec la renommée⁴; il chargea par un bref

¹ Rothe, p. 1732.

² Nous n'avons pu réussir à fixer précisément l'époque de cette donation dans la vie d'Élisabeth; mais son existence est reconnue par tous les actes des pontifes et des papes relatifs à cette fondation. La légalité seule de cette donation avait été contestée par le duc Henri, parce qu'il n'avait entendu céder à Élisabeth que l'usufruit des domaines situés à Marbourg, et non la propriété absolue. Voyez Ayrmann; Historisch: diplomatischer Nachrichte von

der erstén Anknft des deutschen ordens zu Marburg, cité par Justi, p. 191-199.

³ Pro reverentia beatæ memoriæ Elisabethæ landgraviæ, cujus corpus requiescit ibidem, ut sicut est celebre veneratione fidelium, sic prærogativa gaudeat libertatis. Wadding, t. II, p. 364.

⁴ Ut si forsan opinioni res minime responderet, non circumveniretur pia simplicitas Ecclesiæ militantis, si vero fama veritatis viribus et suffragio niteretur, debita laus non negligeretur Ecclesiæ triumphan-

daté du 5 des ides d'octobre de l'année 1234, l'évêque de Hildesheim et les abbés Hermann de Georgenthal, et Raymond de Herford, de procéder à un nouvel examen des miracles attribués à Élisabeth. Dans ce bref¹, il ordonnait aux trois commissaires de lui envoyer les résultats de l'examen dont il avait autrefois chargé l'archevêque de Mayence et maître Conrad, et dans le cas où ils ne trouveraient pas ces pièces, de recueillir par écrit les dépositions des mêmes témoins et de tous autres, et de les lui faire parvenir dans le délai de cinq mois après la réception de sa lettre. L'évêque et ses collègues, dociles aux ordres du souverain pontife, firent publier dans tous les diocèses circonvoisins le bref, en indiquant un jour où tous les fidèles qui avaient connaissance de quelque guérison obtenue par les prières de la duchesse, eussent à se trouver à Marbourg, pour en déposer avec l'attestation de leurs prélats et curés. Au jour fixé, les commissaires apostoliques se rendirent eux-mêmes à Marbourg, où ils trouvèrent réunis plusieurs milliers de personnes venues de toutes les parties de l'Europe²; ils s'adjoignirent plusieurs abbés de Cîteaux et de Prémontré, un grand nombre de prieurs et de frères mineurs et prêcheurs, de chanoines réguliers de l'ordre Teutonique, et d'autres hommes doctes et prudents. Les témoins vinrent déposer, après avoir prêté serment, devant cet imposant tribunal; leurs dires furent scrupuleusement pesés et examinés par des légistes et des professeurs de droit³.

On ne trouve pas les noms des témoins qui se présentèrent cette fois⁴, à l'exception des quatre suivantes de la duchesse, Guta, qui lui avait été attachée alors qu'elle n'avait encore que cinq ans,

tis. Préambule de la déposition des quatre suivantes, p. 2007.

¹ Voyez l'Appendice, n° VII, 3.

² *Multis millibus de diversis mundi partibus ad idem negotium confluentibus.* Dict. iv Ancill. p. 2008.

³ *Testibus cautissime examinatis per juris professores, et circa omnia exactissimam exercens diligentiam.* Ibid.

⁴ Rutebeuf, poète français à peu près contemporain de la Sainte, et qui a écrit

sa vie, nous dit qu'il ne nomme point les témoins, parce qu'ils avaient tous des noms allemands :

Dont je pas les noms ne vos nome...
 Ce il ne fussent allemand
 Les nomasse; mais ce serait
 Tens perdu qui les nomerait
 Plustost les nomasse et a sois
 Ce ce fust langage françois...
 Pseudomme furent et créable.

Ysentrude, sa confidente et sa meilleure amie, Élisabeth et Irmen-
garde, qui l'avaient servie pendant son séjour à Marbourg. Ce fut
alors qu'elles vinrent raconter toutes les quatre ce qu'elles savaient
sur la vie de leur maîtresse; ces inappréciables récits nous ont été
conservés dans leur entier ¹, et nous ont fourni la plupart des traits
intimes et touchans de cette narration. Les dépositions de la plupart
des autres témoins portaient sur les miracles obtenus par son inter-
cession; parmi le nombre immense qu'on en rapporte, il faut re-
marquer la résurrection de plusieurs morts ². Cent vingt-neuf dépo-
sitions furent jugées dignes d'être recueillies, transcrites et munies
des sceaux de l'évêque de Hildesheim et des autres prélats et abbés,
pour être envoyées à Rome. L'abbé Bernard de Buch, Salomon
Magnus, frère prêcheur, et frère Conrad, de l'ordre Teutonique,
ci-devant landgrave ³, et beau-frère de la défunte, furent désignés
pour porter au pape le résultat de l'examen qu'il avait prescrit,
ainsi que de celui qu'avait fait trois ans auparavant maître Conrad.
Ils étaient en même temps porteurs des lettres d'un grand nombre
d'évêques et d'abbés, de princes, de princesses et de nobles sei-
gneurs, qui suppliaient tous humblement le père commun des fidèles,
d'assurer la vénération de la terre à celle qui recevait déjà les féli-
citations des anges, et de ne pas souffrir que cette vive flamme de
céleste charité, allumée par la main de Dieu pour servir d'exemple
au monde, fût obscurcie par les nuages du mépris, ni étouffée sous
le boisseau de l'hérésie ⁴.

¹ Voyez l'Indic. des sources, p. cxxi.

² Les historiens varient sur le nombre de ces résurrections miraculeuses : Théodoric et le prologue des quatre suivantes le fixent à seize. Le pape Benoît XIV cite spécialement cette éclatante faveur accordée à Élisabeth; de serv. Dei beatif. lib. iv. pars. I, c. XXI, n° 3.

³ Fratrem Conradum quondam Thurin-

giæ landgravium. Dict. iv Anc. Prolog.

⁴ Quatinus lucernam ardentem in caritate ac lucentem aliis per exemplum... non sineret sub nubilo sinistrae derogationis obscurari, vel sub modio hæreticæ depressionis suffocari, ut cui chorus gaudet angelorum, devotio deserviat terrenorum. Prolog. Dict. iv. Ancill. 2009.

Chapitre xxxij.

Comment la chère sainte Elisabeth fut canonisée par le pape Grégoire; et de la grande joie et vénération des fidèles d'Allemagne lors de l'exaltation de ses reliques à Marbourg.

Annuntiaverunt cœli justitiam ejus, et viderunt omnes populi gloriam ejus.

Ps. xcvi.

Mihi autem nimis honorificati sunt amici tui, Deus.

Ps. cxxiii. 46.

Au printemps de l'année 1235, le pape était à Pérouse, dans la ville même où sept années auparavant il avait canonisé saint François d'Assise, lorsque le pénitent Conrad revint auprès de lui, avec les autres envoyés, le supplier d'inscrire dans le ciel, à côté du père Séraphique, la jeune et humble femme qui avait été en Allemagne sa fille première née et la plus ardente de ses disciples. Le bruit de leur arrivée fit beaucoup d'impression sur le clergé et le peuple. Le pontife ouvrit leurs lettres en présence des cardinaux et des principaux prélats de la cour romaine et d'une foule de prêtres qui s'étaient assemblés pour les entendre : il leur communiqua tous les détails transmis sur la vie d'Elisabeth et sur les miracles qui lui étaient attribués. Ils furent grandement émerveillés, nous dit-on, et émus jusqu'aux larmes par tant d'humilité, tant d'amour des pauvres et de la pauvreté, tant de merveilles pro-

duites par la grâce d'en haut ¹. Cependant le pape résolut de mettre la plus grande sévérité dans l'examen de ces miracles : il y fit procéder avec toute la maturité qui le caractérisait, et en observant scrupuleusement toutes les formalités requises pour dissiper le moindre vestige de doute ². Les soins et l'exactitude que l'on apporta à cette discussion furent si remarquables qu'elle a mérité d'être citée comme modèle, à cinq siècles de distance, par un des plus illustres successeurs de Grégoire IX, par Benoît XIV ³. Mais toutes ces précautions ne servirent qu'à rendre la vérité plus incontestable et plus éclatante ; plus l'examen fut sévère, tant à l'égard des faits que des personnes, et plus la certitude fut complète ; et pour nous servir du langage des récits contemporains, le soc de l'autorité apostolique, en sillonnant ce champ inexploré, y mit au jour un immense trésor de sainteté : on vit clairement que le filet du Seigneur avait retiré cette chère Elisabeth du milieu des flots et des tempêtes de la tribulation terrestre et l'avait déposée sur le rivage de l'éternel repos ⁴.

Dans un consistoire présidé par le souverain pontife, et auquel assistaient les patriarches d'Antioche et de Jérusalem et un grand nombre de cardinaux, on donna lecture des pièces officiellement constatées sur la vie et la sainteté d'Elisabeth ; et tous d'un commun accord déclarèrent qu'il ne fallait plus tarder à inscrire authentiquement dans le catalogue des Saints sur la terre, ce glorieux nom,

¹ Vita Rhyt. § 41.

Tost fut la nouvelle seue
La prêtraille s'est émeue
Chascuns vient chascuns acourt...
L'apostoles ces lettres ouvre...
Moult prise la dame et honeure
Pour la dame de pitié pleure
Et de grand joie ausiment.

² Qua vero sollicitudine, grave districtione curia negotium tractaverit... Singula tangit digito discussionis, ad libram pensat rationis, cribro rigidi examinis medullum indagans et eliciens veritatis, huic districti iudicii eliminans fantasiam polli-

citæ falsitatis... Re ipsa rerumque circumstantiis non perpunctorie transitis sed circumspecto scrutinio ad unguem climatis... Prol. Dict. IV Anc. 2009.

³ De serv. Dei beatif. lib. I. c. XX. n° 10.

⁴ Omni quoque ambiguitatis semoto scrupulo, elucebat thesaurum immensis sanctitatis in agro fluidæ dubitationis absconditum hactenus et sepultum, rastro et vomere apostolicæ auctoritatis effodiendum... Sagenam dominicam hanc nostram Elyzabeth ad litus æternæ quietis e fluctibus et tempestatibus tribulationum traxisse... Ibid.

déjà inscrit dans le livre de vie , comme l'avait magnifiquement prouvé le Seigneur ¹.

On fit ensuite cette même lecture devant le peuple , dont la piété en fut profondément émue , et qui , ravi d'admiration , s'écria tout d'une voix : « Canonisation ; très saint Père , canonisation , et sans délai ². » Le pape n'eut pas de peine à céder à cette pressante unanimité , et pour donner plus d'éclat à la cérémonie de la canonisation , il décida qu'elle aurait lieu le jour même de la Pentecôte (26 mai 1235).

Le duc Conrad , dont le zèle ne pouvait être que redoublé par le succès de ses efforts , se chargea de tous les préparatifs nécessaires à cette imposante solennité.

Le jour de cette grande fête étant arrivé , le pape accompagné des patriarches , des cardinaux et des prélats , et suivi de plusieurs milliers de fidèles se rendit en procession au couvent des Dominicains , à Pérouse ; des trompettes et d'autres instrumens annonçaient cette marche solennelle ³ : tous , depuis le pape jusqu'aux derniers du peuple , portaient des cierges que le landgrave avait distribués à ses frais. La procession étant arrivée à l'église et les cérémonies préparatoires étant accomplies , le cardinal diacre assistant du pape , lut à haute voix aux fidèles un récit de la vie et des miracles d'Élisabeth , au milieu des acclamations du peuple , et des larmes de sainte joie et de pieux enthousiasme qui coulaient par torrents des yeux de tous ces fervens chrétiens , heureux et transportés d'avoir une si tendre et si puissante amie de plus dans le ciel ⁴. Ensuite ⁵ le pape exhorta tous les assistans à prier , comme il allait

¹ Unanimi omnium approbatione decretum est , ut digne censeretur super candlelabrum apostolicæ canonizationis collocanda , autenticacionis titulo decoranda , sanctorum in terris catalogo annotanda , eujus nomen in libro vitæ ascriptum non dubitabatur , sicut per Dominum magnifice comprobatur. Ibid.

² Le P. Apollinaire , p. 514. Le P. Archange , p. 508. — Accensa multitudinis

devotio in ejus canonizationem unanimiter et ardentissime declamavit. Theod. VIII. 9.

³ Cum tubis ductilibus et voce tubæ cornæ... Prol. Dict. IV Ancill.

⁴ Lectis itaque et expositis populo tam de vita quam de miraculis , etc... communi omnium applausu et acclamatione , lacrimarum flumine uberrimarum Dei civitatem lætificante. Ibid.

⁵ Nous avons suivi dans cette descrip-

prier lui-même, pour que Dieu ne lui permit point de se tromper dans cette affaire ¹. Après que tout le monde se fut agenouillé et eut prié à cette intention, le pape entonna l'hymne *Veni creator spiritus*, qui fut chanté en entier par l'assemblée. L'hymne terminé le cardinal diacre à droite du pape, dit : *flectamus genua*, et aussitôt le pape et tout le peuple s'agenouillèrent et prièrent à voix basse pendant un certain temps ². Le cardinal diacre de gauche dit ensuite : *levate*, et alors le pape étant assis sur son trône, la mitre en tête, déclara Sainte la chère Elisabeth, en ces termes ³ :

« En l'honneur de Dieu tout puissant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, pour l'exaltation de la foi catholique et l'accroissement de la religion chrétienne, par l'autorité de ce même Dieu tout puissant, par celle des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et par la nôtre, et avec le conseil de nos frères, nous déclarons et définissons qu'Elisabeth d'heureuse mémoire, en son vivant duchesse de Thuringe, est sainte et doit être inscrite au catalogue des saints; nous l'y inscrivons, et nous ordonnons en même temps que l'Église universelle célèbre sa fête et son office avec solennité et dévotion chaque année, au jour de sa mort, le treize des calendes de décembre ⁴. En outre par la même autorité nous accordons à tous les fidèles vraiment pénitens et confessés, qui visi-

tion des cérémonies de la canonisation, d'abord l'extrait du cardinal d'Ostie, *de Reliq. et vener. SS.*, inséré dans le traité de Benoît XIV, *de serv. Dei beat.* l. I, c. 56, § 5 et 9 : ensuite le fragment intitulé *ex ordine Romano sæculi XIV*, inséré par Mabillon dans son *Museum Italicum*, t. II, p. 422 et seq. Ce sont, à ce que nous croyons, les monuments les plus anciens sur la forme employée pour la canonisation des Saints; Angelo Roccha, évêque de Tagaste et préfet de la sacristie apostolique, dit dans son commentaire *de Canonisatione sanctorum*, Romæ, 1610, n° 66, que le pape Grégoire IX, celui-là même qui canonisa saint Elisabeth, a le premier fixé les règles de la canonisation.

¹ Quod Deus non permittat eum errare in hoc negotio. Mabillon, l. c.

² Domnus papa et ceteri alii basse et secreta genibus flexis orant et devote oratione facta; post morulam... Ibid.

³ Illam felicem et benedictam Elisabeth canonisavit, ... ipsam inter sanctos invocavit, ac in sanctorum cathalogo annotari præcepit, indicensque constituit per scripturam, demandans, ut dies sacræ migrationis ejus annua devotione inter sanctorum festivitates ab universali ecclesia venerabiliter recolatur. Theod. VIII. 10.

⁴ Traduction textuelle de la formule rapportée par Mabillon dans le fragment cité plus haut.

« teront son tombeau à pareil jour, une indulgence d'une année et « quarante jours ¹. »

Le son des orgues et de toutes les cloches accueillit les dernières paroles du pontife ², qui bientôt, ayant déposé sa mitre, entonna le cantique de joie, *Te Deum laudamus*, qui fut chanté par l'assistance avec une harmonie et un enthousiasme propres à ébranler les cieux ³. Un cardinal diacre dit ensuite à haute voix : « *Priez pour nous, sainte Elisabeth, alleluia* ⁴, et le pape récita la collecte ou l'oraison en l'honneur de la nouvelle sainte, qu'il avait composée lui-même ⁵. Enfin le cardinal diacre dit le *Confiteor*, en insérant le nom d'Elisabeth immédiatement après ceux des apôtres; et le pape donna l'absolution et bénédiction habituelle en faisant également mention d'elle au lieu où il est parlé des mérites et des prières des saints ⁶. La messe solennelle fut aussitôt célébrée : à l'offertoire trois des cardinaux juges firent successivement les offrandes mystérieuses des cierges, du pain et du vin, avec deux tourterelles, comme symboles de la vie contemplative et solitaire, deux colombes comme symbole de la vie active, mais pure et fidèle, et en dernier lieu une cage de petits oiseaux qu'on laissa s'envoler en liberté vers le ciel, comme symbole du vol des âmes saintes vers Dieu ⁷.

Dans le couvent même des Dominicains de Pérouse, où cette cérémonie avait été célébrée, on éleva aussitôt en l'honneur de la sainte nouvelle un autel que le souverain pontife dota d'une indulgence de trente jours pour tous ceux qui viendraient y prier ⁸. Ce fut ainsi

¹ Ibid. Benoît XIV, de serv. Dei beat., l. 1., c. 56, § 5. — On remarque que cette indulgence a quarante jours de plus que celle accordée par le même pontife aux tombeaux de saint François et de saint Dominique.

² Roccha, de Canonizatione, p. 116.

³ Cum sollempni decantatione ymni angelici, cujus dulce melos tangebatur cœles. Dict. IV. Ancill. 2010.

⁴ Mabillon, l. c.

⁵ Cum orationibus, quæ collectæ dicuntur, quas dominus papa ipse dictator eo die

in missa promulgavit. Dict. IV. Ancill. l. c.

⁶ Mabillon, l. c.

⁷ Roccha, de Canonizatione, p. 116, 124, 125. Il cite saint Ildephonse et plusieurs autres auteurs pour l'explication de ces symboles. Nous n'affirmerons pas du reste que cet usage ait déjà été appliqué au temps de la canonisation de sainte Elisabeth, mais voulant donner un tableau complet des cérémonies usitées par l'Église à cette occasion, nous avons cru pouvoir le citer, avec cette observation.

⁸ Theod. VIII. 10.

le premier lieu du monde où le culte de la chère sainte Elisabeth fut officiellement célébré, et depuis les religieux de ce couvent ont toujours honoré par de très grandes solennités le jour de sa fête, en y chantant son office avec les mêmes mélodies que l'office de leur père saint Dominique ¹.

Pour fêter encore cet heureux jour, le bon duc Conrad invita à sa table trois cents religieux, et envoya du pain, du vin, des poissons et des laitages à beaucoup de couvens des environs, aux ermites, aux recluses, et notamment aux pauvres Clarisses ², à qui la nouvelle sainte semblait devoir servir de patronne spéciale dans le ciel, après avoir été leur rivale sur la terre. En outre, il fit distribuer à plusieurs milliers de pauvres, à tous ceux, sans distinction, qui lui demandaient l'aumône, des secours abondans en viande, en pain, en vin et en argent, non pas en son propre nom, mais au nom de l'ordre Teutonique, et spécialement en l'honneur de celle qui avait été envers tous les pauvres d'une générosité si prodigieuse ³. C'était certes, le meilleur moyen de lui rendre hommage; celui qui eût le plus souri à sa tendre sollicitude. On se figure avec une douce émotion l'allégresse de tous ces pauvres mendiants, à qui la renommée de la royale et sainte étrangère venait se révéler par une voie si bienfaisante. Cette générosité de Conrad plut tellement au pape, qu'il l'invita à sa table; ce qui était une très grande distinction, et le plaça à ses côtés, tandis qu'il faisait magnifiquement traiter toute sa suite ⁴. Lorsqu'il prit ensuite congé pour retourner en Allemagne, le pontife lui accorda toutes les grâces qu'il demandait au nom de beaucoup de pétitionnaires depuis long-temps en instance ⁵; puis il lui donna sa bénédiction et l'embrassa en pleurant beaucoup ⁶.

Le 1^{er} de juin de la même année 1235, le pape publia la bulle de

¹ Sub melodia officii patris sui sancti Dominici celebriter peragentes. Ibid.

² Heremitis, reclusis, servibus domesticæ paupertatis et ordinis beati Francisci, et pane, vino, piscibus et lacticiis sufficienter eo die ministrabat. Dict. iv Ancill. 2010.

³ Ob ejus reverentiam, quæ effusæ libe-

ralitatis erat in pauperes. Ibid.

⁴ Ipsum invitans in propria mensa, quod rarum est, statuit collateralem, totam ejus societatem lautissime procurans. Ibid.

⁵ Pauperum, in curiâ laborantium. Ibid.

⁶ Benedicens ei et deosculans cum uberimis lacrymis valedixit. Theod. l. c.

canonisation, qui fut aussitôt envoyée aux princes et aux évêques de toute l'Eglise. En voici la teneur¹ :

GREGOIRE EVESQUE , SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU.

A tous archevesques , evesques , abbez , prieurs , archidiaeres , prestres , doyens et autres prélats de l'Eglise , à qui ces lettres parviendront , salut.

« La majesté infinie du Fils de Dieu , Jesus-Christ , le doux Sau-
 « ueur et Redempteur de nos âmes , considerant du plus haut des
 « cieux la noblesse et l'excellence de nostre condition alterée et
 « corrompuë par le peché de nostre premier pere , puis par un
 « vaste concours de misereres , de vices et de crimes , touché de
 « pieté pour sa plus chere creature , prist resolution de lui faire
 « ressentir les traits de sa toute-puissante misericorde , de delivrer
 « les hommes assis dans l'ombre de la mort , et de rappeler les
 « pauvres exilés dans la patrie de la bienheureuse liberté , iugeant
 « tres-raisonnable par sa divine et infinie sagesse que comme par
 « bien-séance il appartient à l'ouvrier qui a commencé quelque
 « chef-d'œuvre de le perfectionner , et si par mal-heur il vient à
 « décheoir et perdre de son lustre , de le reparer et retablir en sa
 « premiere forme ; ainsi qu'à luy seul convenoit privativement à
 « tout autre de racheter et de renouveler sa créature decheuë de
 « son ancienne dignité.

« A ces desseins il entre dans les flancs étroits de la tres-sainte
 « Vierge (si pourtant on peut nommer étroit ce qui a eu assez d'am-
 « plitude pour contenir celui qui est infiny) , de son throne donc cé-
 « leste il entre et se cache dans le palais virginal de sa mere tres-
 « sainte , s'y couvre des faiblesses de notre nature , se rend visible
 « d'invisible qu'il estoit ; et par l'adorable mystere de son Incarna-

¹ L'original se trouve à l'Appendice no vii. La traduction que nous insérons ici , avec quelques corrections , est celle donnée par le P. Apollinaire dans son histoire , p. 319.

« tion abbat et surmonte le prince des tenebres, triomphe de sa
 « malice par la glorieuse redemption de sa nature humaine, en tra-
 « çant à ses fideles par ses divines instructions une route certaine
 « pour assurer le retour dans la patrie.

« La bienheureuse et gracieuse Élisabeth, de naissance royale et
 « par alliance, duchesse de Thuringe, considerant avec maturité,
 « et comprenant sagement cette admirable œconomie de notre salut,
 « a courageusement entrepris de suivre les sacrées traces du Sau-
 « veur, et de trauailler de toutes ses forces à la pratique de la
 « vertu; et afin de se rendre digne d'être inondée de l'éternelle
 « clarté, depuis le lever de sa vie jusqu'à son coucher, elle n'a ja-
 « mais cessé de se delecter dans les embrassemens de l'amour cé-
 « leste, et d'une ferveur toute surnaturelle, elle employa toutes les
 « puissances de son cœur à aimer uniquement et souverainement
 « Jésus-Christ, notre Sauveur, qui estant vray Dieu et vray Fils
 « eternel de Dieu, s'est fait Fils de l'Homme, et Fils de la tres-sainte
 « Vierge, royne des Anges et des hommes: amour tres-pur et tres-
 « feruent, qui l'a renduë digne de gouster à longs traits les dou-
 « ceurs celestes, et de posseder les faveurs divines qui se commu-
 « niquent aux nopces de cet Agneau adorable.

« Puis estant illuminée de ces mesmes clartez, et se montrant
 « vraye fille de l'Euangile, regardant en la personne de son pro-
 « chain ce divin Jesus, obiet unique de ses affections, elle l'a aimé
 « d'une charité si admirable, que toutes ses delices estoient de se
 « voir environnée de pauvres, de vivre et converser avec eux; elle
 « chérissoit dauantage ceux que la misere et les puantes maladies
 « rendoient les plus horribles et dont l'approche eust fait horreur
 « et donné la fuite aux cœurs les plus forts du monde: elle leur dis-
 « tribuoit si charitablement ses biens qu'elle s'est rendue pauvre et
 « indigente pour les faire abondamment pourvoir de tout ce qui leur
 « estoit necessaire. Elle estoit encore enfant et avoit besoin pour
 « son jeune aage de gouernante, et desja elle estoit la bonne
 « mere, la tutrice et la protectrice des pauvres, et son cœur res-
 « toit plein de tendresse pour leurs misereres.

« Ayant appris que le juge universel devoit surtout faire men-

« tion en sa dernière sentence des services qu'on luy rendoit, et
 « que l'entrée de la gloire estoit aucunement à la disposition des
 « pauvres, elle conçut une telle estime de leur condition, et entre-
 « prit avec tant d'assiduité de se concilier l'affection et la faveur de
 « ceux que l'esprit ordinaire des personnes de sa condition méprise
 « et a peine de supporter, que non contente de leur faire l'aumosne
 « de ses abondantes richesses, de vuidier ses greniers, ses coffres
 « et sa bourse pour les secourir, renonçant de plus aux delices qui
 « estoient préparées pour sa bouche; elle maceroit rigoureusement
 « son tendre corps par jeusnes et par la douleur de la faim, pour
 « leur bien faire, gardoit une parsimonie perpétuelle pour les ras-
 « sasier, et pratiquoit une austérité qui n'avoit point de trèves
 « pour les mettre à leur aise : vertu d'autant plus louable et de plus
 « grand merite que c'estoit de sa pure charité, et de l'abondance
 « de sa propre devotion, sans y estre contrainte ny obligée de
 « personne.

« Que voulez-vous que je vous dise davantage? Cette noble prin-
 « cesse renonçant à tous les droits que la nature et sa naissance luy
 « donnoient, et plongeant tous ses desirs dans l'unique volonté de
 « plaire et de servir à Dieu, dès le vivant du prince son mary, par
 « sa permission et luy conservant les droits qui lui appartenoient,
 « elle promit et garda une tres-fidèle obeïssance à son confesseur.
 « Mais apres le decez de son tres-honoré epoux estimant la sainte
 « vie que jusques alors elle avait menée trop imparfaite, elle prit
 « le saint habit de religion, et vécut le reste de ses jours en tres-
 « parfaite religieuse, honorant par son estat et ses exercices
 « continuels, les sacrés et adorables mysteres de la mort et pas-
 « sion douloureuse de notre Sauveur. O femme bienheureuse!
 « ô dame admirable! ô douce Élisabeth! Tres-justement ce beau
 « nom vous convenoit qui signifie satiété et assouvissement de
 « Dieu : puisque vous avez si charitablement sustenté les en-
 « trailles des pauvres faméliques qui sont les images et les lieu-
 « tenans de Dieu, voire qui sont les membres tres-chers de son
 « divin Fils. Vous avez merité tres-justement d'estre repuë du pain
 « des Anges, puisque vous avez donné avec tant de misericorde le

« vostre aux Anges et messagers terrestres du Roy des cieux. O be-
« noïste et tres-noble veufve , plus feconde en vertu que durant vos-
« tre honorable mariage vous ne l'avez esté en enfans, qui cherchant
« dans la vertu ce que la nature semble denier aux femmes, estes
« devenuë une magnanime guerriere contre les ennemis de nostre
« salut : Vous les avez vaincus avec le bouclier de la foy, comme
« parle l'Apostre, la cuirasse de la justice, l'espée de l'esprit et de
« la ferveur, le casque de salut et la lance de perseverance.

« Aussi s'est-elle renduë aimable à son espoux immortel, liée con-
« tinuellement avec la royne des Vierges par la cordiale affection
« qu'elle avoit à son seruice, et par l'alliance d'une très-parfaite
« conformité, abaissant à son exemple son Altesse aux exercices
« d'une tres-humble seruante : elle a ainsi representé sa bonne
« patronne Elisabeth, dont elle portoit le nom, et le venerable Za-
« charie marchant simplement et sans reproche dans la voye des
« commandemens de Dieu, conservant par affection la grace de
« Dieu dans l'interieur de son ame ; l'enfantant et la produisant à
« l'exterieur par les saintes actions et continuelles bonnes œures ;
« et la fomentant et nourrissant par l'accroissement continuel des
« vertus, elle a merité à la fin de ses jours d'estre receuë amou-
« reusement par celui auquel seul nous devons mettre toute nostre
« esperance, qui se réserve comme un tiltre singulier le pouvoir et
« la charge d'exalter les innocens et les humbles, et qui l'a delivré
« des liens de la mort pour l'asseoir sur le thrône eclatant de l'inac-
« cessible lumiere. Mais tandis qu'au sein des beautés et des riches-
« ses de l'empire éternel, triomphante en la compagnie des Saints
« et des Anges, son esprit jouit de la face de Dieu, et resplendit
« avec eclat dans l'abyrne de la gloire supresme ; sa charité l'a fait
« sortir comme hors de ce thrône pour nous eclairer nous autres
« qui vivons dans les ténèbres de la terre, et nous consoler par un
« grand nombre de miracles, en vertu desquels les fidelles ca-
« tholiques s'enracinent fortement et croissent glorieusement en la
« foy, en l'esperance et en la charité, les infidelles sont illuminez
« et informez de la veritable voye de salut, et les heretiques en-
« durcis demeurent la face couverte de honte et de confusion.

« Car les ennemis de l'Eglise voyent deuant leurs yeux sans pou-
« voir apporter aucune resistance, que par les mérites de celle qui
« durant la prison de cette vie estoit amatrice de la pauvreté, pleine
« de douceur et de misericorde, qui pleuroit abondamment, non
« tant ses pechez propres que par une tres-grande charité ceux des
« autres, qui avoit faim de la justice, menoit une vie tres-pure et
« tres-innocente, et qui dans les persecutions continuelles et les op-
« probres dont elle a esté battue et attaquée a conservé une ame
« nette, et un cœur calme et pacifique, ils voient que par l'invo-
« cation de cette fidelle espouse de Jesus-Christ, la vie est divine-
« ment renduë aux morts, la lumiere aux aueugles, l'oüie aux
« sourds, la parole aux muets et le marcher aux boîteux. Ainsi les
« miserables heretiques pleins de rage et d'envie, malgré leur fu-
« reur, et leur poison dont ils prétendoient infecter toute l'Allema-
« gne, sont contrains de voir en cette mesme contrée la religion
« qu'ils voulaient etouffer, s'elancer glorieusement et avec une joye
« inenarrable, triompher de leur malice et de leur impiété.

« Ces merveilles nous ayant esté attestées par des preuves qui
« ne reçoivent point de contradiction, de l'avis de nos freres les
« venerables Patriarches, Archevesques et Evesques et tous les aus-
« tres Prelats qui se sont rencontrés en nostre cour, selon le devoir
« de nostre charge qui nous oblige de veiller diligemment à ce qui
« tourne et contribué à l'augmentation de la gloire de notre Seigneur,
« nous l'avons inserée au Catalogue des Saints, vous enjoignant es-
« troitement de faire solennellement celebrer sa feste le treizième jour
« des calendes du mois de decembre, qui est celui où ayant brisé les
« liens de la mort, elle est accourue à la fontaine de la supresme vo-
« lupté: afin que par sa pieuse intercession nous puissions obtenir ce
« qu'elle a déjà obtenu du Christ et dont elle se glorifie de jouir eter-
« nellement. En outre, afin d'user du pouvoir qui nous est donné d'en
« haut pour faire goûter à l'universalité des fidelles ces delices de la
« cour invisible; et afin d'exalter le nom du Tres-Haut, en faisant
« honorer par leur concours la vénérable sepulture de son epouse,
« pleins de confiance en la misericorde du Tout-Puissant, par l'auto-
« rité de ses bienheureux Apostres saint Pierre et saint Paul, nous

« accordons miséricordieusement un an et quarante jours de peni-
 « tence à tous ceux et celles qui contrits et dignement confessez y
 « viendront le jour de sa feste et durant toute l'octave offrir leurs
 « prieres et oraisons.

« Donné à Peruse aux calendes de juin, l'an neuvieme de notre
 « pontificat. »

A peine cette bulle eut-elle été publiée, que le pape semble avoir éprouvé le besoin d'exprimer ses sentimens d'amour et d'admiration pour la nouvelle sainte, d'une manière plus intime et plus spéciale encore : en cherchant à qui il pourrait s'adresser pour décharger son cœur des émotions qui le remplissaient, il songea à écrire à une souveraine qu'il chérissait vivement, à cause de sa piété et de son dévouement au saint siège¹ ; c'était Béatrice, fille de Philippe, roi des Romains, et femme de Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, depuis canonisé. Dès le 7 juin il lui adressa une longue épître où il lui vantait les vertus d'Élisabeth, qu'il rehaussait par de nombreuses applications de l'Écriture sainte².

« Ces jours-ci, » lui disait-il, « il nous a été présenté, selon l'ex-
 « pression de Jésus, fils de Sirach, un vase admirable, œuvre du
 « Très Haut, destiné à servir de fournaise de charité par l'ardeur
 « de ses bonnes œuvres³. Ce vase d'élection et consacré au Sei-
 « gneur, n'est autre que sainte Élisabeth, dont le nom s'interprète
 « par *rassasiement de Dieu*, parce qu'elle a tant de fois rassasié
 « Dieu dans les personnes de ses pauvres et de ses malades. Elle
 « a nourri le Seigneur avec trois pains, qu'elle a empruntés à
 « son ancien ami dans la nuit de sa tribulation⁴, le pain de la
 « vérité, le pain de la charité, et le pain du courage..... Cette
 « Élisabeth, tant amoureuse de la félicité éternelle, a servi sur
 « la table du maître de la terre et du ciel trois mets précieux,

¹ Wadding, p. 593.

² Voyez le texte latin dans toute son étendue, n° VII de l'Appendice.

³ Vas admirabile opus excelsi... forna-

cem custodiens in operibus arboris... Eccli.

XLIII, 2.

⁴ Luc. XI. 5. 6.

« en repoussant tout ce qu'il défend, en obéissant à tout ce qu'il
 « ordonne, en accomplissant tout ce qu'il conseille... Oui, c'est
 « bien d'elle dont il est écrit : *Vase admirable, œuvre du*
 « *Très Haut*. Vase admirable par la vertu de son humilité,
 « l'abjection de son corps, la tendresse de sa compassion, et que
 « tous les siècles aussi admireront!... O vase d'élection, vase
 « de miséricorde! Tu as offert aux tyrans et aux grands de ce
 « monde le vin de la vraie compection ¹! Voilà déjà l'un
 « d'entre eux, ton frère Conrad, ci-devant landgrave, encore
 « jeune, et chéri du monde et des hommes, mais que tu as telle-
 « ment enivré de cette boisson sacrée, qu'il foule aux pieds toutes
 « les dignités, et que rejetant tout jusqu'à sa tunique, il s'est
 « échappé tout nu des mains des impies qui crucifient le Seigneur,
 « pour se réfugier dans l'asile de la croix, dont il a posé le sceau
 « sur son cœur! Voilà encore ta sœur, la vierge Agnès ², fille du roi
 « de Bohême, que tu as aussi enivrée de cette même boisson, et qui,
 « dans un âge si tendre, a fui les magnificences impériales qu'on
 « lui offrait, comme des reptiles vénéneux, et saisissant la triom-
 « phante bannière de la croix, s'élance au devant de son époux,
 « accompagnée d'un chœur de vierges sacrées.... OEuvre du Très
 « Haut! œuvre nouvelle que le Seigneur a faite sur la terre, puis-
 « que sainte Élisabeth a enveloppé le seigneur Jésus-Christ dans
 « son cœur, puisque, par son amour, elle l'a conçu, elle l'a mis
 « au monde, elle l'a nourri.... Le diable, notre ennemi, a élevé
 « deux grands murs pour voiler à nos yeux l'éclat de la lumière
 « éternelle; savoir : l'ignorance dans notre esprit, et la concupis-
 « cence dans notre chair.... Mais sainte Élisabeth, réfugiée dans
 « l'asile de son humilité, a renversé ce mur d'ignorance, et dis-
 « sipé ces nuages de l'orgueil, de manière à jouir de l'inaccessible
 « clarté : elle a déraciné la vigne de la concupiscence et mis un

¹ O vas admirable! vas electum! vas misericordiæ! in quo tyrannis principibus et magnatibus mundi vinum veræ compectionis propinasti. Inter quos sororium tuum, etc.

² Nous avons parlé dans l'Introduction, p. xxiii et lvi. de cette sainte princesse. Elle avait refusé la main de l'empereur Frédéric II pour fonder un couvent de Clarisses à Pragus. Voyez aussi le ch. 55.

- frein à toutes ses affections, de manière à trouver le véritable
 • amour.... Aussi elle est déjà introduite par la Vierge mère de
 • Dieu dans le lit de son céleste époux, elle est bénie entre toutes
 • les femmes et couronnée d'un diadème de gloire ineffable; et
 • tandis qu'elle réjouit l'Eglise triomphante par sa présence, elle
 • glorifie l'Eglise militante par l'éclat de ses miracles... Très chère
 • fille en Jésus-Christ, nous avons voulu mettre devant toi l'exem-
 • ple de sainte Élisabeth, comme la perle la plus précieuse, pour
 • deux motifs : d'abord afin que tu te regardes souvent dans ce mi-
 • roir, pour voir s'il ne se cache rien dans les recoins de ta con-
 • science qui puisse offenser les yeux de la majesté divine : ensuite
 • afin qu'il ne te manque rien de ce qui est exigé pour la parure
 • d'une épouse céleste, et afin que, quand tu seras invitée à
 • paraître devant Assuérus, c'est-à-dire le roi éternel, il te voie
 • ornée de toutes les vertus, et revêtue de bonnes œuvres.
- Donnée à Perouse, le 7 des ides de juin, dans la neuvième
 • année de notre pontificat. »

La bulle de canonisation arriva aussitôt en Allemagne et y fut reçue avec enthousiasme ¹. Il paraît qu'elle fut d'abord publiée à Erfurt, où l'on célébra à cette occasion une fête qui dura dix jours, et pendant laquelle on fit aux pauvres d'immenses distributions ². L'archevêque Sigefroi de Mayence, fixa aussitôt un jour pour l'exaltation et la translation du corps de la Sainte, et en différa l'époque jusqu'au printemps suivant, pour donner aux évêques et aux fidèles d'Allemagne le temps de se rendre à Marbourg pour y assister. Le 1^{er} mai 1236 fut désigné à cet effet ³. Aux approches de ce jour la petite ville de Marbourg et ses environs furent inondés par une foule immense de fidèles de tous les rangs, s'il faut en croire les

¹ Cum ingenti populorum gaudio. Wadding, t. II, p. 588.

² Jusqu'en 1785, l'usage s'était conservé à Erfurt de faire des distributions aux pauvres dans la cathédrale le jour de la fête de sainte Élisabeth. Galletti, Gesch. Thüring.,

t. II, p. 275.

³ Cette date est celle donnée par Cæsarius de Heisterbach, le Chronicon Hildesheimense, et Rommel, Hist. de Hesse, p. 290. Le bréviaire franciscain fixe cependant la fête de cette translation au 18 avril.

historiens contemporains, *douze cent mille* chrétiens se trouvèrent réunis par la foi et la ferveur autour du tombeau de l'humble Élisabeth ¹. Toutes les nations, toutes les langues y semblaient représentées ². Beaucoup de pèlerins des deux sexes étaient venus de la France, de la Bohême, et de sa patrie, la lointaine Hongrie ³. Ils s'émerveillaient eux-mêmes de leur grand nombre en s'abordant et se disaient que pendant des siècles on n'avait jamais vu tant d'hommes réunis, que pour honorer la chère sainte Élisabeth ⁴. Toute la famille de Thuringe y était naturellement assemblée : la duchesse Sophie, sa belle-mère, et les ducs Henri et Conrad, ses beaux-frères, heureux de pouvoir expier par ce solennel hommage les torts qu'elle leur avait si noblement pardonnés. Ses quatre petits enfans y étaient aussi avec une foule de princes, de seigneurs, de prêtres, de religieux et de prélats. On remarquait parmi ceux-ci, outre l'archevêque Sigefroi de Mayence qui présidait à la cérémonie, les archevêques de Cologne, de Trèves et de Brême, les évêques de Hambourg, de Halberstadt, de Mersebourg, de Bamberg, de Worms, de Spire, de Paderborn et de Hildesheim ⁵. Enfin l'empereur Frédéric II, alors au comble de sa puissance et de sa gloire, réconcilié avec le pape, récemment uni à la jeune Isabelle d'Angleterre, si célèbre par sa beauté, l'empereur lui-même suspendit toutes ses occupations et ses expéditions militaires pour céder à l'attrait qui entraînait à Marbourg tant de ses sujets, et vint rendre un solennel hommage à celle qui avait dédaigné sa main pour se donner à Dieu ⁶.

Les religieux Teutoniques ayant appris l'arrivée de l'empereur, crurent qu'il serait impossible de déterrer le corps de la Sainte en sa

¹ *Quarum omnium numerus ad duodecenas centena millia fuerat æstimatus. Trithemius, Chr. Hirsang. an 1231, ex Gothofredo de S. Paul.*

² *Theod. VIII. 13.*

³ *Cæsar. ap. MS. Bolland.*

⁴ *Dy leute merckten das volg eben Und sprachen das bey hundert iahren Sich das ny mechte offenbaren*

Das ir also viel bei einander waren, Der lieben frawen S. Elisabet zu erenn.

⁵ *Theod., l. c. — Vit. Rhyt. l. c. — Rothe, p. 1728. — Wadding, l. c.*

⁶ *Ipse gloriosissimus Romanorum imperator omnibus postpositis negotiis.... fama sanctitatis B. Elisabeth attractus et illectus. Cæsar. l. c.*

présence, et résolurent de devancer le jour fixé ¹. Trois jours auparavant le prieur Ulric, accompagné de sept frères, entra de nuit dans l'église où elle reposait, et après avoir soigneusement fermé toutes les portes, ils ouvrirent le caveau où était sa tombe. A peine la pierre qui le fermait eut-elle été soulevée qu'un délicieux parfum s'exhala de ses dépouilles sacrées ²; les religieux furent pénétrés d'admiration pour ce gage de miséricorde divine, d'autant plus qu'ils savaient qu'on l'avait ensevelie sans arômes ni parfums quelconques. Ils trouvèrent ce saint corps tout entier, sans l'apparence de corruption, quoiqu'il eût été près de cinq ans sous terre. Elle avait encore les mains pieusement jointes en forme de croix sur sa poitrine ³. Ils se disaient les uns aux autres que sans doute ce corps délicat et précieux ne répandait aucune odeur de corruption dans la mort, parce que vivant il n'avait reculé devant aucune infection, devant aucune souillure pour soulager les pauvres ⁴. Ils le retirèrent ensuite de son cercueil, et l'ayant enveloppé d'une draperie de pourpre, ils le déposèrent dans une châsse de plomb qu'ils replacèrent ensuite dans le caveau sans le fermer ⁵, de manière à ce que l'on n'éprouvât aucune difficulté pour l'enlever lors de la cérémonie.

Enfin, le premier mai, au point du jour, la multitude s'assembla autour de l'église, et l'empereur ne put qu'avec difficulté fendre les flots du peuple pour pénétrer dans l'enceinte ⁶. Il semblait pénétré de dévotion et d'humilité : il était pieds nus, et vêtu d'une pauvre robe grise ⁷, comme l'avait été la glorieuse sainte qu'il allait honorer; cependant il avait sur la tête sa couronne impériale ⁸ : autour de lui étaient les princes et les électeurs de l'empire également cou-

¹ *Scientes fratres occupationem imperatoris, etc. Ibid.*

² *Et ecce tanta fragrantia lapide amoto de sacro corpore esserbuit, ut omnes odoris illius suavitate recreati, etc. Ibid.*

³ *Ipsium sacrum corpusculum quod aromatis non fuisse conditum, totum invenerunt integrum et incorruptum. Habebat enim manus forma crucis*

proprio pectori superpositas. Ibid.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Turbis hinc inde ipsum comprimentibus in kalend. Maii summo diluculo. Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ *Raumer, tom. III, p. 620. Rotlie, p. 1723.*

ronnés, et les évêques et les abbés avec leurs mitres ¹. Cette pompeuse procession se dirigea vers la tombe de l'humble Elisabeth ; c'est alors, dit un narrateur, que fut payé en gloire et en honneur à la chère sainte dame le prix de toutes ses humiliations et de toute son abnégation sur la terre ². L'empereur voulut descendre le premier dans le caveau, et soulever la pierre qui le recouvrait ³ ; le même pur et céleste parfum qui avait déjà surpris et charmé les religieux, se répandit aussitôt sur tous les assistans et augmenta les sentimens de fervente piété qui les animaient ⁴. Les évêques voulurent eux-mêmes exhausser le corps sacré de sa fosse ⁵ ; l'empereur les aida aussi ; il baisa avec ferveur le cercueil dès qu'il le vit et le souleva en même temps qu'eux ⁶. Elle fut sur-le-champ scellée avec les sceaux des évêques, et puis transportée solennellement et au milieu d'un concert de voix et d'instrumens, par eux et par l'empereur, au lieu qui avait été préparé pour l'exposer au peuple.

Pendant une ardente impatience dévorait les cœurs de ces milliers de fidèles qui se pressaient autour de l'enceinte, qui attendaient la vue des saintes reliques, qui brûlaient du désir de les contempler, de les toucher, de les baiser à leur aise ⁷. « O heureuse terre ! » disaient-ils, « sanctifiée par un tel dépôt, gardienne d'un tel trésor ! « O heureux temps où ce trésor s'est révélé ⁸ ! » Enfin quand la procession arriva au milieu du peuple, quand ils virent ce corps précieux porté sur les épaules de l'empereur, des princes et des prélats, quand ils respirèrent ce doux parfum qui s'en exhalait, l'enthousiasme n'eut plus de bornes. « O petit corps très sacré, » s'écriait-on, « qui avez tant de poids auprès du Seigneur, et tant de vertu pour guérir les

¹ Rothe, l. c.

² Ibid.

³ Cæsarius, l. c. — Raumer, l. c.

⁴ Odor pietatis et munditiæ redolevit, ædificans et lætificans assistentes. Theod. VIII. 11.

⁵ Do griffin dy bischofe selbir zcu, etc. Rothe, l. c.

⁶ Alberic apud P. Apollinaire, p. 354. Sepulcrum intravit et principibus sibi as-

sistentibus archam cum sacro corpore elevans... Cæsarius, l. c.

⁷ Expectabant autem et affectabant cum pio desiderio ambientes, qui aderant, cupientes videre, amplecti et osculari ossa illa sacra... Theod. VIII. 12.

⁸ O terra sancta, tanto consecrata deposito, tanti custos et conscia sacramenti ! hujus enim temporis felix ætas, cui se talis thesaurus aperuit. Ibid.

« hommes ¹ ! Qui pourrait n'être pas attiré par ce fragrant parfum ?
 « comment ne pas courir après la nouvelle sainteté et la merveilleuse
 « beauté de cette sainte femme ² ? Que les hérétiques tremblent,
 « que les perfides juifs s'épouvantent ! la foi d'Elisabeth les a
 « confondus. Voilà celle que l'on regardait comme folle, et dont
 « la folie a confondu toute la sagesse de ce monde ! Les anges ont
 « honoré son tombeau, et voilà tous les peuples qui y accourent,
 « les grands seigneurs et l'empereur romain lui-même s'abaissent
 « pour la visiter ³ ! Voyez l'aimable miséricorde de la majesté divine !
 « Voilà celle qui vivante a méprisé la gloire du monde, qui
 « a fui la société des grands, la voilà honorée magnifiquement par
 « la souveraine majesté du pape et de l'empereur ! Celle qui a toujours
 « choisi la dernière place, qui s'est assise par terre, qui a
 « dormi dans la poussière, la voilà portée, exaltée par des mains
 « royales !... Et c'est bien justement, puisqu'elle s'est faite pauvre
 « et qu'elle a vendu tout ce qu'elle avait pour acheter l'inappréciable
 « perle de l'éternité ⁴ !

Le corps saint ayant été exposé à la vénération publique, on célébra solennellement l'office en son honneur ; la messe propre de la Sainte fut chantée par l'archevêque de Mayence. A l'offrande l'empereur s'approcha de la châsse et plaça sur la tête de la chère Elisabeth une couronne d'or ⁵, en disant : « Puisque je n'ai pas pu la
 « couronner vivante comme mon impératrice, je veux au moins la
 « couronner aujourd'hui comme une reine immortelle dans le

¹ O sanctissimi gleba corpusculi, tanti ponderis apud Dominum, apud homines tantæ virtutis !... Ibid.

² Quis in hujus tam suavi fragrantie odore non cucurrat ?... Quem in fœmina tam sanctæ novitatis pulchritudo non trahat ? Ibid.

³ Paveat hæreticæ vesania pravitatis, et judaicæ cœcitatæ perfidia contabescat... Taceat sapientia hujus mundi... Cujus loculum sepulturæ angeli frequenter visitant... et Romanum imperium se inclinavit ad videndum. Ibid.

⁴ Intueri libet misericordiæ divinæ majestatis admirandum in hoc opere ordinem clamandum. Ecce hæc quæ mundi gloriam respuit, etc... et quæ in hoc tempore novissimum locum eligens, ... nunc regis et principum manibus in sublime sustollitur... nec immerito ; vendidit namque omnia quæ habuit... et facta pauperula... hanc sibi æternitatis margaritam inappreciablem comparavit. Ibid.

⁵ Elle valait, selon tous les historiens, 4,300 florins. Le Passional dit que c'était la couronne même de l'empereur.

« royaume de Dieu ¹. » Il y ajouta une coupe en or, dont il avait coutume de se servir dans ses festins, et où fut renfermé plus tard le crâne de la sainte ². Il mena ensuite lui-même à l'offrande le jeune duc Hermann, fils de la sainte; l'impératrice y mena également les jeunes princesses Sophie et Gertrude ³. La vieille duchesse Sophie, ses fils Henri et Conrad, s'approchèrent aussi des restes glorifiés de celle qu'ils avaient trop long-temps méconnue, prièrent long-temps auprès d'eux et offrirent de riches présens en leur honneur. La noblesse et le peuple se pressaient à la fois au pied de l'autel où ils voyaient sa châsse, pour lui faire l'hommage de leurs prières et de leurs offrandes; les fidèles de chacun des pays différens qui s'y trouvaient assemblés voulurent y célébrer l'office à leur manière avec les cantiques de chaque pays, ce qui fit durer infiniment la cérémonie ⁴. Les offrandes furent d'une richesse et d'une abondance incroyable; rien ne semblait suffire à ces âmes pieuses pour orner et embellir ce lit tout fleuri de miracles, où dormait la chère Élisabeth ⁵. Les femmes donnaient leurs bagues, les ornemens de leur poitrine, et toutes sortes de bijoux; d'autres offraient déjà des calices, des missels, des ornemens sacerdotaux pour la belle et grande église qu'ils demandaient qu'on élevât sur-le-champ en son honneur, afin qu'elle pût y reposer avec l'honneur qui lui était dû, et que son âme en fût d'autant plus disposée à invoquer Dieu pour ses frères ⁶.

Mais bientôt une nouvelle merveille vint ajouter encore à la vénération publique, et prouver la constante sollicitude du Seigneur pour la gloire de sa sainte ⁷. Dès le lendemain matin en ouvrant la

¹ Sit ich ir nit kronen sollte uf ertrich zu eine keiserin so wil ich sie aber eren mit der kronen also ein ewige kunigin in gottes riche. Cod. Heidelb. f. 34.

² Chron. Senon. I. IV, c. 51. ap. Spicilleg. II. 642.

³ Le P. Archange, 816. — P. Apollin., p. 833.

⁴ Ein itzlich volg nach seynem wesen Das hatte dae sunderlichen gesang Dys geschefte das wart lang

Wan des volgs was also viell Das man es nicht woll mogte geziell...

On massen gross opfer da geschach.

Vit. Rhyt. § 4.

⁵ Lectulum sepulchri Elisabeth miraculis floridum. Theod. VIII. 15.

⁶ Vit. Rhyt. I. c.

⁷ Adjecit divina liberalitas magnificare sanctam suam raro ac miraculo glorioso Theod. VIII. 15.

châsse scellée du sceau des évêques où reposait le saint corps ; on la trouva inondée d'une huile extrêmement subtile et délicate, et qui répandait un parfum semblable à celui du nard le plus précieux. Cette huile coulait goutte à goutte des ossemens de la sainte, comme une bienfaisante rosée du ciel¹ ; à mesure qu'on recueillait ces gouttes ou qu'on les essayait, il en reparaisait aussitôt d'autres presque imperceptibles, et formant comme une sorte de transpiration vaporeuse².

A cette vue le clergé et les fidèles éprouvèrent un nouvel accès de reconnaissance envers le divin auteur de tant de merveilles, et d'enthousiasme envers celle qui en était l'objet. Ils saisirent sur-le-champ, avec la pénétration que donne la foi, le sens symbolique et mystique de ce phénomène. « O beau miracle ! » disaient-ils, « digne
« d'elle, et conforme à toutes nos prières³ ! Ces ossemens qui ont
« été usés et brisés par tant d'exercices pieux et de mortifications,
« exhale un doux parfum, comme si on avait brisé le vase d'albâtre
« qui renfermait le baume précieux de sainte Madeleine⁴. Son
« corps distille une huile sainte et douce parce que toute sa vie a
« regorgé d'œuvres de miséricorde, et comme l'huile surnage dans
« toutes les liqueurs où on la verse, ainsi la miséricorde surmonte
« tous les jugemens de Dieu⁵. Il en coule surtout de ses pieds parce
« qu'ils l'ont tant de fois portée aux chaumières des pauvres⁶, et
« partout où elle trouvait quelque misère à soulager. Cette chère
« Élisabeth, comme une belle et féconde olive toute fleurie et par-
« fumée par la vertu, a reçu comme l'huile le don d'éclairer, de
« nourrir et de guérir à la fois⁷. Combien d'âmes malades, com-

¹ Processit odor mirifica et guttæ liquoris sancti, tanquam roris super gramen vel herbam descenditis, stant et distillant. Ib.

² Aliæ paulatim nascuntur subtilissimæ, tanquam sudor de poris corporis evaporans. Ibid.

³ O vere condignum et congruum et orationi consonum miraculum ! Ibid.

⁴ Tanquam de fracto unguenti pretiosi alabastro. Hæc nempe ossa exercitiorum spiritualium attritione et mortificatione at-

trita sunt. Ibid.

⁵ In ejus corpore oleum emanavit, quæ toto in vita misericordiæ operibus redundavit. Cod. Flor. 161. — Oleum cuicumque liquori infusum supernat, unde misericordiam ex similitudine designat. — Superexaltet enim misericordia judicium. Canisius. Thesaur., t. iv, p. 230.

⁶ Ad tuguria pauperum, etc. — Cæs. Heisterbac.

⁷ Speciosa nempe et pullulens oliva Eli-

« bien de corps souffrans n'a-t-elle pas guéris par sa charité et
 « l'exemple de sa sainteté ? Que de milliers de pauvres elle a nour-
 « ris et rassasiés de son propre pain ! Par combien de prodiges n'a-
 « t-elle pas illuminé toute l'Église ! C'est donc avec grande raison
 « que cette suave liqueur, cette huile odoriférante vient proclamer
 « la sainteté de celle qui a su briller d'un éclat si pur, guérir avec
 « tant de douceur, nourrir avec tant de générosité, et qui dans
 « toute sa vie a répandu un si riche et si fragrant parfum ¹. »

Cette huile précieuse fut recueillie avec un soin religieux et un zèle immense par le peuple, et beaucoup de guérisons furent obtenues par son emploi dans de graves maladies ou pour des blessures dangereuses.

Tant de célestes faveurs consacrées par le suffrage suprême de l'Église, et les honneurs qu'elle avait si solennellement décernés à la nouvelle sainte, ne pouvaient qu'accroître le nombre et la ferveur des fidèles qui venaient chercher auprès de sa tombe soit un aliment à leur piété, soit un remède à leurs maux ; sa gloire se répandit bientôt dans tout l'univers chrétien ; elle attirait à Marbourg une foule de pèlerins aussi grande que celle qui se rendait de tous les pays de l'Europe au tombeau de St-Jacques de Compostelle ².

De nombreux miracles furent le résultat de la tendre confiance

sabeth, generoso virtutum odore, florida unctionis pacisque germinis fecunda luminis nihilominus et medicaminis refectio-nisque ubertate prædita... Theod. l. c. — Oleum illuminat, pascit et sanat. Sic pietas... Canisius, l. c.

¹ Per exemplarem vitæ sanctimoniam ægris mentibus, et per gratiam curationum languidis corporibus exhibuit medicinam. Multa pauperum millia, etc... Meritò igitur hujus dulcissimi liquoris, olei olivæ odori-fera decoratur miraculo, cujus sanctitatis tam luculente puritas excellenter irradicat, lenit suaviter, abundanter satiat, fragrat redolens opulenter. Ibid. — Les personnes qui sont le moins du monde familiarisées avec les écrits ascétiques et légendaires du moyen âge, ne sauraient ignorer le sens

profondément symbolique qui y est partout attaché à l'huile. Il y a d'admirables pas-sages sur ce sujet dans S. Bernard, serm. 15, *super Cantica*, et S. Grégoire, cap. 3, *in Reg.* On trouve aussi un bon résumé de ce point de vue à la fin de la légende de sainte Waldpurge, par l'évêque Philippe d'Eichstadt, dans le *Thesaurus de Canisius*, t. iv, p. 250. Outre sainte Élisabeth, on cite sainte Hedwige sa tante, sainte Walpurge, sainte Catherine, saint Jean-Baptiste, saint Démétrius martyr, et saint Nicolas de Myre, parmi les saints dont les ossemens ont reçu le privilège de distiller une huile salubre.

² Wadding, p. 539, ex Chron. mag. Belgic.

qui entraînait à un si long et si pénible voyage tant d'humbles et pauvres fidèles¹. Parmi tous ceux dont les légendes et les chroniques nous ont conservé le détail, nous ne voulons en rapporter ici que deux qui nous semblent empreints d'un caractère particulièrement touchant et qui démontrent tous deux jusqu'à quel point l'amour de notre Sainte et la foi en elle s'étaient rapidement propagés et enracinés jusque dans les contrées les plus éloignées.

Il était du reste naturel que le culte d'Élisabeth s'établît surtout en Hongrie où elle avait vu le jour, et que le récit de sa sainte vie et la nouvelle de sa canonisation eussent excité la joie et l'admiration la plus vive dans un pays auquel elle appartenait si spécialement. Or, il y avait à cette époque à Strigonie en Hongrie, deux honnêtes et pieux époux, dont la fille unique, encore toute enfant, venait de mourir. Le père et la mère ressentirent de cette mort une douleur excessive. Après avoir beaucoup pleuré et gémi, ils se couchèrent, mais ne purent s'empêcher de parler encore pendant une partie de la nuit de leur malheur². Cependant la mère s'étant un peu assoupie, elle eut une vision qui lui inspira de porter sur-le-champ le corps de sa fille morte au tombeau de sainte Élisabeth en Allemagne. S'étant éveillée, elle prit confiance dans le Seigneur et dit à son mari : « N'enterrons pas encore notre pauvre petite, mais portons-la avec foi à sainte Élisabeth, que le Seigneur orne de tant de miracles, afin que par ses prières la vie lui soit rendue³. » Le mari se laissa convaincre par l'inspiration de sa femme. Dès le matin comme on s'attendait à voir le corps de l'enfant conduit à l'église et enterré, le père et la mère, au grand étonnement de tout le monde, l'enfermèrent dans un panier, et se mirent en route pour le porter au sanctuaire d'Élisabeth, sans se laisser arrêter par les

¹ Un grand nombre de ces miracles sont énumérés dans Wadding, t. II, p. 339-391, et dans le Passional, fol. 65-65.

² Qui dum post amarissimas lacrimas et graves singultus, ad quiescendum se in lecto pariter collocassent, de miserabili eventu infaustæ mortis dolenter ad invicem loquebantur. Theod. VIII. 16.

³ Inter quæ mœstissima verba mater aliquantum soporavit... Nequaquam sepulturæ trademus filiæ nostræ corpusculum, sed ad sanctam Elisabeth, quam Dominus tot decorat miraculis, fideliter deferemus, ipsius suffragiis vivificandum in nomine Salvatoris. Ibid.

murmures ni par les dérisions des assistans ¹. Ils furent trente jours en route au milieu des larmes, des fatigues et des peines de toute sorte; mais au bout de ce temps Dieu eut pitié de leur foi et de leur douleur, et cédant aux mérites de sa chère Élisabeth, il renvoya l'âme innocente de cette enfant au corps inanimé qui lui était offert avec tant de simplicité, et lui rendit la vie ². Malgré leur joie sans bornes, les parens n'en voulurent pas moins achever leur long pèlerinage à sainte Élisabeth; ils menèrent leur fille ressuscitée jusqu'à Marbourg; après y avoir fait leurs actions de grâces, ils s'en retournèrent en Hongrie y jouir de leur miraculeux bonheur. Cette même jeune fille accompagna plus tard en Allemagne une fille du roi de Hongrie, donnée en mariage au duc de Bavière; étant venue à Ratisbonne avec sa princesse, elle y entra dans un couvent de dominicaines, dont elle devint prieure, et où elle vivait encore dans une grande sainteté, lorsque Théodoric écrivit son histoire.

A l'autre extrémité de l'Europe, en Angleterre, il y avait vers ce même temps une noble dame qui après avoir vécu vingt ans avec son mari, le vit mourir sans en avoir jamais eu d'enfans à son grand regret: pour se consoler de son veuvage et de sa solitude, elle se vêtit d'une robe grise, se coupa les cheveux, et adopta douze pauvres pour lui servir d'enfans ³. Elle les logeait chez elle, les nourrissait, les habillait, les lavait et les servait en tout de ses propres mains. Partout où elle rencontrait un être pauvre ou souffrant, elle allait à lui et lui faisait l'aumône pour l'amour de Dieu et de sainte Élisabeth, car elle avait entendu parler d'Élisabeth, et elle l'aimait plus que tout en ce monde, et plus que tous les autres saints de Dieu; la pensée de sa sainte chérie, ne quittait jamais son cœur; nuit et jour elle méditait sur sa bienheureuse vie ⁴.

¹ Mane igitur facta, cum putaretur tumulandum, etc... cunctis admirantibus et multis reclamantibus pater et mater involutum corpusculum rapuerunt ad sanctæ limina delaturum. Ibid. — Sy namén das kind in einen korp... und die luten spot-teten ir. Herm. Frizlar.

² Misertus Deus, videns fidem illorum

et audiens gemitum, meritis electæ suæ Elisabeth, remisit animam in visceris puellæ, et reversus est spiritus in cor ejus divino miraculo et revixit. Theod. l. c.

³ Und name ir zwœlff arm menschen zu kinden. Passional, f. 63.

⁴ Wann sie hat sant Elssbeten vor allen dingen lieb und vor allen gottes heiligen,

Au moment voulu par Dieu, cette noble et pieuse dame mourut ¹. Au milieu des regrets que sa mort excita, son confesseur vint dire à ceux qui la pleuraient qu'il fallait la porter au tombeau de sainte Élisabeth, parce qu'étant en vie, elle avait fait vœu d'y aller. Ses amis obéirent à ce conseil, et traversèrent la mer et une vaste étendue de pays; ils arrivèrent après sept semaines de marche avec son corps à Marbourg. Après qu'ils eurent invoqué la sainte avec une grande ferveur, le corps de la pieuse dame se ranima tout-à-coup et elle revint à la vie en disant : « Que je suis heureuse ! J'ai reposé sur le sein de sainte Élisabeth ² ! » Ses amis voulurent la ramener en Angleterre, mais elle refusa de s'éloigner des lieux sanctifiés par sa céleste amie; elle y vécut encore quinze années d'une vie très sainte, mais dans un silence complet, ne parlant absolument à personne qu'à son confesseur. Celui-ci lui ayant un jour demandé pourquoi elle s'imposait ce silence, elle lui répondit : « Pendant que je dormais sur le sein d'Élisabeth, j'ai eu trop de bonheur et de joie pour m'occuper d'autre chose que de regagner ce bonheur pour l'éternité ! »

Ce fut au milieu de ces doux et touchans hommages, offerts en échange de tant de bienfaits et de tant de grâces, que le corps de notre chère Élisabeth reposa pendant trois siècles, sous les voûtes de sa magnifique église et sous la garde des chevaliers de l'ordre Teutonique, toujours croisés pour la foi. Mais son cœur, cette plus noble partie d'elle-même, fut demandé et obtenu par Godefroy, évêque de Cambrai, transporté solennellement par lui dans sa ville épiscopale, et déposé sur un autel de sa cathédrale ³. Ni l'histoire ni la tradition ne nous laissent entrevoir les motifs qui ont pu déterminer les fidèles d'Allemagne à se dépouiller d'un si précieux trésor, en faveur d'un diocèse étranger et lointain. Mais qui ne verrait là une mystérieuse disposition de la Providence qui voulait que ce cœur si tendre et si

und vergass ir gar solten in irem hertzen,
und gedacht allzeit an ir heilliges leben.
Ibid.

¹ Die frau starb als es Gott wolt haben.
Ibid.

² Wol mir ! ich habe geruet uff sant

Elssbeten Brust.

³ Note des manuscrits des Bollandistes à Bruxelles. L'époque de cette translation du cœur de la sainte à Cambrai y est fixée à 1252.

pur allât attendre à Cambrai un autre cœur digne de lui par son humilité, sa charité et son ardent amour de Dieu, le cœur de Fénelon ?

Cependant de toutes parts le culte d'Élisabeth se propageait dans la chrétienté ; tandis que des milliers de pèlerins venaient honorer son tombeau , des églises nombreuses s'élevaient au loin sous son invocation ; partout, et notamment à Trèves , à Strasbourg , à Cassel , à Winchester , à Prague ¹, des couvens, des hôpitaux, asiles de la souffrance morale et physique, la prenaient pour patronne et protectrice auprès de Dieu. Le jour de sa fête, conformément aux ordres du souverain pontife, fut célébré dans toute l'Église et dans quelques localités avec une pompe et une recherche toute particulière. Le diocèse de Hildesheim se distingua particulièrement par la solennité avec laquelle ce beau jour y était célébré, et l'harmonie des chants qui retentissaient en son honneur, dans la belle cathédrale bâtie en l'honneur de Marie, autour du rosier gigantesque de Louis le-Débonnaire ². Innocent IV, à peine monté sur le trône pontifical, accorda un an et quarante jours d'indulgence à ceux qui visiteraient l'église et le tombeau de notre Sainte dans les trois derniers jours de la semaine Sainte ³. Sixte IV accorda cinquante années et autant de quarantaines d'indulgence à tous les fidèles pénitens et confessés, qui visiteraient les églises de l'ordre de saint François, en l'honneur d'Élisabeth, le jour de sa fête ⁴. En ce même jour, il y a encore aujourd'hui à Rome cent ans d'indulgences à gagner, dans deux des sept basiliques de la ville éternelle, Sainte-Croix-de-Jérusalem, et à Sainte-Marie-des-Anges. Enfin les riches inspirations de la liturgie, de la véritable poésie chrétienne, ne pouvaient manquer à notre sainte. Des proses, des hymnes, des antiennes nombreuses furent composées et généralement usitées en son honneur : les ordres religieux, et notamment ceux de saint François, de saint Dominique,

¹ On verra dans l'Appendice, n° ix, l'énumération de quelques unes des fondations faites en son honneur.

² Leibnitz, Script. rer. Brunswicens., t. I, p. 759. Grimm's Deutsche Sagen,

t. II, p. 457.

³ Donné au Latran, le 2 des ides de février 1244. Le texte se trouve dans Wadding, t. III, p. 428.

⁴ Bulle *Sacri Prædicatorum*, de 1479.

de Citeaux et de Prémontré, lui consacèrent chacun un office spécial¹. Ces effusions de la foi et de la reconnaissance des générations contemporaines de sa gloire, avaient ce charme tout particulier de naïveté, de grâce et de tendre piété qui distingue les anciennes liturgies, aujourd'hui si cruellement oubliées; et ainsi se trouvait rempli et accompli, pour cette Élisabeth que nous avons vue si pleine d'humilité et de mépris pour elle-même, tout le cercle de ces éclatans honneurs, de ces ineffables récompenses, de cette gloire sans rivale que l'Église a créée et réservée pour les saints.

Oui, nous le disons sans crainte, saints et saintes de Dieu, quelle gloire est semblable à la vôtre? Quel souvenir humain est chéri, conservé, consacré, comme votre souvenir? Quelle popularité y a-t-il qui puisse se comparer à la vôtre dans le cœur des peuples chrétiens? N'eussiez-vous recherché que cette gloire humaine dont le mépris est votre plus beau titre, jamais vos plus ardens efforts n'auraient pu vous élever à celle que vous avez acquise en la foulant aux pieds! Les conquérans, les législateurs, les génies s'oublient ou ne brillent qu'à d'incertains intervalles dans la vacillante mémoire des hommes: pour l'immense majorité ils demeurent à jamais indifférens et inconnus. Vous, au contraire, ô bienheureux enfans de la terre que vous glorifiez et du ciel que vous peuplez, vous êtes connus et aimés de tout chrétien; car tout chrétien a au moins l'un d'entre vous pour son ami, son patron, le confident de ses plus douces pensées, le dépositaire de ses timides espérances, le protecteur de son bonheur, le consolateur de ses tristesses. Associés à l'éternelle durée de l'Église, vous êtes comme elle impassibles et inébranlables dans votre gloire. Chaque année, une fois au moins, le soleil se lève sous votre invocation; et sur tous les points de la terre, des milliers de chrétiens se saluent et se félicitent seulement parce qu'ils ont le bonheur d'être nommés comme vous: et ce nom sacré est célébré, chanté, proclamé dans tous les

¹ Dans l'Appendice, n° VIII, nous avons recueilli des anciens monumens liturgiques reproduit tout ce que nous avons pu consacrer à sainte Élisabeth.

sanctuaires de la foi, par des milliers de voix innocentes et pures, voix de vierges sans tache, voix d'héroïnes de la charité, voix de lévites et de prêtres, enfin par toute la hiérarchie sacerdotale, depuis le pontife suprême jusqu'à l'humble religieux dans sa cellule, qui répondent ainsi tous ensemble par le plus bel écho qui soit sur la terre, aux concerts des anges dans les cieux. Encore une fois, saints et saintes de Dieu, quelle gloire est comparable à votre gloire!

Chapitre xxxiiij.

De ce qui advint aux enfans et aux parens de la chère sainte Elisabeth après sa mort, et des grandes saintes qui sortirent de sa race.

O quam pulchra est casta generatio cum claritate : immortalis est enim memoria illius ; quoniam et apud Deum nota est et apud homines... in perpetuum coronata triumphat incoinquinatorum certaminum præmium vincens.

SAP. IV. 1. 2.

On nous pardonnera sans doute de placer ici quelques détails abrégés sur la destinée des enfans d'Élisabeth, ainsi que des principaux personnages qui ont figuré dans l'histoire de sa précieuse vie.

En suivant l'ordre dans lequel ces derniers ont successivement quitté le monde, nous trouvons d'abord le roi André, père de notre Sainte. Depuis la nouvelle de la mort de sa fille, il était tombé dans une profonde tristesse, produite surtout par la pensée qu'il n'avait pas su apprécier et honorer suffisamment la vertu de son enfant, et qu'il s'était si facilement résigné à la laisser dans la misère et l'abaissement. Il eut cependant la consolation de voir sa sainteté reconnue par l'Église et proclamée dans le monde chrétien, mais peu de temps après sa canonisation, il mourut lui-même¹.

La belle-mère d'Élisabeth, Sophie, mourut aussi en 1238, deux

¹ *Ingenti tristitia rex ille correptus est, quod filiæ præstantiam, etc. Bonfinii, Rer. Ungaric. Dec. II, lib. VII, p. 286. — Wadding, t. II, p. 592.*

ans après avoir assisté à la translation solennelle de celle dont elle avait si long-temps méconnu la haute destinée : elle se fit enterrer au couvent de Sainte-Catherine à Eisenach, que le duc Hermann, son mari, avait fondé.

Le plus fervent des admirateurs et des champions de la Sainte, son beau-frère Conrad, ne survécut pas très long-temps à la satisfaction éclatante qu'il lui avait faite pour ses anciens torts envers elle. Sa piété, son courage, sa grande modestie le firent élire grand-maître de l'Ordre Teutonique, où il était entré par esprit de pénitence ; il consacra une grande portion de sa puissance et de ses richesses à la construction de la basilique qui porte le nom d'Élisabeth à Marbourg, et dont il eut la gloire d'être le fondateur. Ce fut sans doute pour surveiller de plus près et hâter ces vastes travaux, ou peut-être par affection pour les lieux que sa sainte sœur avait sanctifiés, qu'il choisit la ville de Marbourg pour centre et résidence de l'ordre dont il était le chef, et qu'il y fit élever le palais dit de la *Commanderie* dont on voit encore les débris. Ses séjours prolongés en Hesse ne l'empêchèrent pas de présider au nouveau développement que prenait l'Ordre Teutonique en Prusse, où le duc de Masovie l'avait appelé au secours des Chrétiens contre les Païens. Conrad y combattit avec courage et talent ; il étendit les nouvelles possessions de l'ordre, et recut du pape l'investiture de cette province qui devait être le théâtre du plus grand éclat de son ordre. Mais avant de finir sa vie il voulut encore retourner à Rome : y étant arrivé, il tomba gravement malade ¹ ; pendant cette maladie il était parvenu à un tel degré de pureté intérieure et même sensible, qu'il ne pouvait endurer sans de très vives douleurs la présence de quiconque avait commis un péché mortel ². Tous ceux qui le servaient se virent donc forcés de s'abstenir de tout péché. Il avait pour confesseur l'abbé de Hagen, de l'ordre de Cîteaux. Un jour que ce vénérable religieux ³ se trouvait à côté de son lit, il le vit plongé dans

¹ Les historiens varient sur la date de sa mort, fixée par les uns à l'année 1240, par les autres à 1245.

peccato, præsentiam absque gravi cruciati poterat sustinere. Theod. VIII, §.

² Homo valde venerabilis et devotus.

³ Nullius qui criminali obnoxius esset. Ibid.

une extase. Lorsque le prince revint à lui, l'abbé lui demanda ce qu'il avait vu dans sa vision. « J'étais, répondit Conrad, devant le tribunal du juge éternel, où l'on examinait sévèrement mon sort futur. Enfin la justice voulut que je fusse condamné à cinq ans de purgatoire. Mais ma bonne sœur Élisabeth s'est approchée du tribunal et m'a obtenu la rémission de cette peine. Sachez donc que je mourrai de cette maladie et que je jouirai de l'éternelle gloire ¹. » Il mourut en effet, après avoir ordonné que son corps fût transporté à Marbourg pour y reposer auprès de la Sainte, dans l'église qu'il avait commencée pour elle. On y voit encore son tombeau sur lequel il est représenté pieusement endormi dans le Seigneur, et tenant à la main la discipline qu'il présenta au peuple pour le frapper, sur les ruines de Fritzlar ².

Si Conrad sut réparer complètement tous ses torts envers Dieu et envers sainte Élisabeth, il n'en fut pas de même de son autre beau-frère, Henri Raspon, dont la vie se trouve douloureusement entremêlée à celle des enfans de notre Sainte dont nous allons parler. Ces enfans se montrent, dans tous les monumens qui nous sont parvenus sur eux, pénétrés de reconnaissance envers Dieu de ce qu'il avait daigné les faire naître d'une Sainte, et justement fiers devant les hommes d'une si glorieuse origine : dans toutes leurs chartes et autres actes officiels, ils inscrivaient toujours leur qualité de *fil*s ou *fil*le de *sainte Élisabeth* avant tous leurs titres de souveraineté et de noblesse ³. Deux d'entre eux, ses deux dernières filles, la seconde Sophie et Gertrude achevèrent paisiblement leur vie dans les asiles qu'elle leur avait choisis, au milieu des vierges consacrées au Seigneur, l'une à Kitzingen, et l'autre à Aldenberg, près Wetzlar. Toutes deux devinrent abbesses de leurs communautés ; Gertrude fut élue en 1249 et gouverna sa maison pendant quarante-neuf ans, elle

¹ *Accedens autem soror mea Elisabeth remissionem hujus purgatorii mihi protinus impetravit. Unde sciatis, etc. Ibid.*

² Voyez p. 295.

³ *Nos Sophia, filia beatæ Elisabeth, landgravia Thuringiæ, etc... Charte de*

1298. Il y a plusieurs autres exemples dans Gudemis, *Cod. diplomat.* 1, p. 345. Wenk, *Hessische landesgeschichte*, tom. II, 133 ; t. III, 128, 146. On voit même que son petit-fils Henri, duc de Brabant et de Hesse, s'intitulait *nepos sanctæ Elisabethæ*.

marcha dignement sur les traces de sa mère, par sa piété et sa générosité envers les pauvres : on lui attribuait même des miracles, et elle a toujours porté le nom de Bienheureuse. Elle mourut le 15 août 1297, à l'âge de soixante-dix ans. A la prière de l'empereur Louis de Bavière, le pape Clément VI accorda des indulgences à ceux qui célébreraient sa fête ¹. On voit encore son tombeau à Aldenberg ², ainsi que plusieurs précieux monumens de sa sainte mère, qu'elle y avait réunis avec un soin pieux ³.

Les deux autres enfans d'Élisabeth, son fils Hermann, et l'aînée de ses filles, Sophie, eurent une destinée bien différente et furent, comme l'avait été leur mère, victimes de l'injustice des hommes.

Hermann, parvenu à l'âge de seize ans en 1239, prit possession des états de son père que son oncle le duc Henri avait administrés jusqu'alors. Il fit bientôt après un voyage en France pour rendre visite au saint roi Louis IX, et se trouva, comme nous l'avons vu, à la cour plénière de Saumur où sa qualité de fils de sainte Élisabeth lui attira des hommages universels, et où la reine Blanche de Castille lui donna surtout les marques de la plus tendre affection ⁴. Il se maria avec Hélène, fille du duc Othon de Brunswick. Tout annonçait à ce jeune prince un brillant et heureux avenir, lorsqu'il mourut à dix-huit ans, en 1241, à Creuzbourg où il était né : on attribua généralement cette mort précoce au poison que lui avait administré une femme, nommée Berthe de Seebach, à l'instigation de son indigne oncle Henri. Avant de rendre le dernier soupir, l'infortuné jeune homme témoigna le désir d'être enterré à Marbourg auprès de sa bienheureuse mère ; mais Henri, qui ressaisit aussitôt les rênes du gouvernement, ne voulut pas même lui laisser cette consolation ; et craignant que sa mère ne le ressuscitât comme elle

¹ La bulle est insérée dans les Act. Sanct. August. t. iv, p. 142. De beata Gertrude.

² On y lit cette inscription : Anno Dni. MCCXCVII in die Bti Ypoliti obiit Bta Gertrudis Felix mater hujus conventus filia Ste Elysabet lantgravie Thuringie. Justi, p. 80.

³ Tels sont une chasuble faite avec une

robe de sainte Elisabeth en velours rouge, une coupe d'argent doré dans laquelle elle versait à boire aux pauvres de son hôpital, son anneau de noces. (sur lequel M. Justi a fait un travail spécial), et d'autres objets en partie transférés au château de Braunfels, chez le prince de Solms. Ibid.

⁴ Voyez plus haut, p. 243.

avait ressuscité tant d'autres morts ¹, il fit transporter ses dépouilles à la sépulture des ducs, à Reinhartsbrunn, où l'on peut voir encore sa pierre sépulcrale à côté de celle de son père.

Henri Raspon, désormais seul maître et légitime héritier des vastes possessions de la maison de Thuringe, devint bientôt chef de l'opposition qu'excitaient chaque jour davantage en Allemagne les entreprises de l'empereur Frédéric II contre l'indépendance des princes et les droits de l'Église. Le pape Innocent IV ayant fulminé contre Frédéric, au concile de Lyon, la sentence de déposition, le duc de Thuringe se trouva naturellement sur les rangs pour le remplacer. Quoiqu'il soit permis de croire que la couronne impériale fût le but de sa suprême ambition, il protesta toutefois de son incapacité; mais le pape l'exhorta à se dévouer au bien de la chrétienté et lui envoya des subsides considérables. Il se laissa élire roi des Romains à la diète de Francfort en 1246, et fut sacré l'année suivante. Il fit la guerre avec assez de succès à Frédéric et à son fils Conrad, mais il ne jouit pas long-temps de sa nouvelle dignité. En 1248, la mort l'enleva à son tour; et quoiqu'il eût été trois fois marié, il ne laissa point d'enfans. Le peuple chrétien vit dans cette extinction de sa race, le juste châtement de sa perfidie envers Élisabeth, et du crime qu'on lui imputait à l'égard de son neveu ². Il avait cependant demandé que son cœur fût déposé au couvent de Dominicains qu'il avait fondé à Eisenach, en expiation de ses méfaits envers sa belle-sœur.

A sa mort la Thuringe fut livrée à toutes les horreurs d'une longue guerre de succession. La descendance mâle des anciens ducs de Thuringe étant éteinte en la personne du roi Henri, ses vastes possessions furent dévolues à la ligne féminine: aussi Sophie, l'aînée des filles de sainte Élisabeth et du duc Louis, mariée comme nous l'avons vu au duc de Brabant, Henri II le Magnanime, se présenta

¹ Rothe, p. 1755.

Er hatte das umb dy foreht erkorn
Wen er inen gein Martpurg schikte
Das ine sein matter nicht orquickte.

Vita Rhyt., § 41.

² Unde darumme vordynete her daz en
God darmede plagede, daz her libis erbin
ny gewunn. Rothe, 1729. Vita Rhytmica,
l. c.

pour recueillir l'héritage de son père, tant en son nom qu'en celui de son fils, Henri dit l'*Enfant*, âgé de trois ans seulement. Elle fut reconnue sans beaucoup de difficulté en Hesse, qu'elle gouverna pendant toute la minorité de son fils avec beaucoup de sagesse et de vigueur. Mais pour la Thuringe, elle trouva un compétiteur redoutable dans son cousin germain Henri, dit l'*Illustre*, margrave de Misnie, fils de Guta, sœur du duc Louis et du roi Henri. Ce prince profitant des dissensions qui avaient éclaté en Thuringe aussitôt après la mort de Henri, de celles aussi qui déchiraient l'empire tout entier, réussit à s'emparer d'une très grande partie de la Thuringe et notamment du château de Wartbourg. Il n'y avait plus d'empereur universellement reconnu pour rendre justice dans le saint Empire Romain, depuis la déchéance de la maison de Souabe. Sophie obtint le secours d'un prince vaillant et dévoué, Albert, duc de Brunswick, dont la fille fut fiancée au jeune Henri de Brabant. Mais malgré les efforts de cet allié, malgré le courage avec lequel Sophie elle-même prenait part à toutes les expéditions de la guerre, le margrave Henri réussit à rester maître de ses usurpations. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette lutte trop cruelle; nous nous bornerons à rapporter quelques traits significatifs du caractère de Sophie, et propres à montrer combien le peuple, fidèle à la mémoire de sa Sainte chérie, avait entouré la cause de ses descendants de tout le prestige de la poésie et de la tradition.

Ainsi il est dit que dans la première conférence qui eut lieu entre Sophie et le margrave, celui-ci se montra assez disposé à écouter sa cousine; mais pendant qu'il lui parlait, son maréchal, le sire de Schlottheim, le prit à part et lui dit : « Monseigneur, qu'allez-vous faire? S'il était possible que vous eussiez un pied dans le ciel et l'autre sur la Wartbourg, il faudrait retirer celui du ciel pour mieux tenir la Wartbourg. » Henri se laissa convaincre et alla dire à la duchesse : « Chère cousine, il me faut réfléchir sur ces objets, et prendre conseil de mes féaux. » Alors Sophie fondit en larmes et ôtant son gant de sa main droite, elle le jeta en l'air, en disant : « O ennemi de toute justice, je veux dire toi, Satan; je te jette mon gant, emporte-le avec tous les perfides conseillers. » Le

gant fut enlevé dans l'air et disparut, et quelque temps après le conseiller mourut de male mort ¹.

Plus tard, en 1254, dans une seconde conférence, Sophie désespérant de convaincre son rival par la raison comme aussi de le dompter par la force, crut pouvoir s'adresser à sa religion; elle apporta avec elle une côte de sa sainte mère, et exigea de lui qu'il jurât sur la relique sacrée de celle qui avait tant honoré la Thuringe, qu'il croyait ses droits sur ce pays justes et fondés. La noble et touchante foi de la fille dans l'influence de sa mère et la conscience de son adversaire fut trompée. Henri jura sans embarras, et son serment fut appuyé par celui de vingt de ses chevaliers.

Les habitans d'Eisenach s'étaient déclarés avec énergie pour Sophie, comme s'ils avaient voulu expier leur ancienne ingratitude envers sainte Élisabeth par leur dévouement envers sa fille. Ils assiégèrent même la Wartbourg où les troupes du margrave tenaient garnison, et bâtirent deux forts pour mieux bloquer ce château. Mais Henri surprit la ville de nuit et s'en empara par trahison. Il fit mettre à mort plusieurs des principaux bourgeois, partisans de la fille et du petit-fils d'Élisabeth. Pour effrayer les autres, il eut la barbarie de faire attacher le plus acharné de tous, nommé Welspeche, à une machine de guerre et de le faire lancer du haut de la Wartbourg dans Eisenach; l'intrépide bourgeois pendant qu'il fendait les airs, s'écria encore: « La Thuringe appartient cependant au petit de Brabant ². » La tradition rapporte qu'il subit trois fois ce supplice, en répétant toujours les mêmes paroles: « La Thuringe appartient au petit de Brabant, » et qu'il ne mourut qu'à la troisième chute.

Sophie arriva bientôt après de la Hesse devant Eisenach, et se présenta à la porte Saint-George, qu'elle trouva fermée: elle somma les habitans d'ouvrir, et comme on ne lui répondait pas, elle saisit une hache et en frappa avec violence le bois de chêne de la porte, de ma-

¹ O du feind aller gerechtigkeit, ich Chron. MS.

meine dich, teufel! nimm hin den hand-
schuh mit den falschen rathgebern! etc.
Grimm, Deutsche sagen., 339, ex Imhof,

² Thüringen gehert doch dem kinde
von Brabant. Grimm, Deutsche sagen, ex
Rothe, Spangenberg, Winkelmann, etc.

nière à y faire une entaille qui se voyait encore deux cents ans après ¹.

Enfin, en 1265, le duc Albert de Brunswick ayant été complètement battu et fait prisonnier par les fils du margrave, il fallut en venir à un accommodement définitif. Sophie dut renoncer à toutes ses prétentions sur la Thuringe qui resta en toute propriété à la maison de Misnie; en revanche la souveraineté de la Hesse fut garantie à son fils, Henri l'Enfant, et à sa postérité. Cette division des deux provinces a subsisté jusqu'à nos jours, et les maisons actuelles de Hesse et de Saxe descendent des deux princes rivaux dont les droits furent fixés par ce traité. Sophie ne mourut qu'en 1284, à l'âge de soixante ans, après avoir consacré toute sa vie à veiller à la prospérité de son pays et de sa famille. Elle repose à Marbourg, dans le même tombeau que son fils, et dans l'église consacrée à sa sainte mère. On y voit sa statue couchée et en prières, selon l'usage des temps catholiques, et ayant à ses côtés ce fils encore enfant sur lequel elle avait veillé avec tant de courage et une si maternelle sollicitude; sa figure est tout usée par les baisers des pèlerins qui lui transféraient une partie de leur amour pour sa mère.

Henri I^{er}, dit l'Enfant, fils de Sophie, petit-fils de sainte Élisabeth, et premier souverain de la Hesse, comme état isolé et indépendant, régna jusqu'en 1308, avec beaucoup de gloire et entouré de l'affection de son peuple qu'il protégeait efficacement contre les rapines et les invasions. Il avait soixante-cinq ans à sa mort, quoiqu'il soit représenté comme un petit enfant sur le tombeau qui lui est commun avec sa mère. Il est la tige de toutes les différentes branches de la maison de Hesse, avec lesquelles la plupart des maisons souveraines de l'Europe se sont alliées, en prenant ainsi part au glorieux privilège d'avoir sainte Élisabeth pour aïeule ².

Après avoir donné ces détails sur les descendants d'Élisabeth, qu'il nous soit permis de dire un mot des saints personnages que nous trouvons dans la famille dont elle était elle-même issue, et sur lesquels son exemple a dû nécessairement exercer la plus puissante

¹ Ad. Ursinus, p. 4294.

à la reine Marie-Thérèse, femme de

² Voyez la dédicace du P. Apollinaire Louis XIV.

influence. Dans la ligne maternelle ¹, sa tante, sainte Hedwige, duchesse de Pologne et de Silésie, lui survécut; et de même que nous avons vu que la pieuse renommée de cette princesse avait réagi avec tant d'efficacité sur Élisabeth encore presque au berceau ², il est bien permis de croire que la duchesse Hedwige fut considérablement fortifiée dans sa ferveur et ses austérités par les récits qu'elle dut recueillir sur l'admirable vie de sa jeune nièce, et par la proclamation solennelle de sa bienheureuse immortalité dans le ciel et sur la terre. Il semble qu'Hedwige ait eu hâte de s'élancer sur les traces de celle qui, plus jeune qu'elle, l'avait cependant devancée au port, où toutes deux devaient si glorieusement aborder. A la mort d'Élisabeth, on lui envoya un voile qui avait servi à notre sainte; Hedwige éprouvait pour cette précieuse relique la plus grande vénération, et voulut la porter jusqu'à son dernier soupir; et certes personne ne pouvait être plus digne de revêtir cette parure symbolique. Mariée à douze ans au duc Henri-le-Barbu, après avoir eu six enfans, elle fit encore toute jeune avec son mari le vœu de vivre désormais comme frère et sœur. Elle l'engagea à fonder une grande abbaye pour des religieuses de Cîteaux, dans un lieu où il était tombé dans un marais profond, dont un ange l'avait retiré en lui tendant une branche. Ce monastère fut nommé *Trebnitz*, parce que quand le duc demanda aux nouvelles religieuses ce dont elles avaient besoin, elles répondirent qu'elles n'avaient besoin de rien, en polonais *trzeba nic*. Hedwige fit élire sa fille Gertrude abbesse de cette maison, où elle se retira bientôt elle-même, et où avec la permission de son mari elle prit l'habit de religieuse; mais sans vouloir faire vœu d'obéissance ni de pauvreté, afin de n'être pas gênée dans ses aumônes. Pendant toute sa vie elle rivalisa avec sa sainte nièce par son humilité et ses mortifications extraordinaires: en lisant le récit des incroyables austérités qu'elle imposait à son

¹ La maison de Méran avait déjà donné le jour à plusieurs saints personnages, entre autres à saint Otton, évêque de Bamberg et apôtre de la Poméranie, à sainte

Mechthilde sa sœur, abbesse de Diessen, à sainte Euphémie, abbesse d'Altomünster, au B. comte Rasso, etc.

² Voyez page 13.

corps frêle et délicat, on se demande ce qu'il faut admirer le plus, ou de la force indomptable de sa volonté, ou des merveilleux secours accordés par le Seigneur à la nature déchue, mais avide de remonter vers lui. Elle recherchait avec anxiété la dernière place en tout : toute pénétrée de cet esprit qui sauva la cananéenne de l'évangile¹, et qui lui faisait réclamer de Jésus les miettes qui tombaient de la table des enfans de Dieu, ainsi Hedwige ne voulait souvent pour toute nourriture que les miettes qui tombaient de la table des moines et des religieuses qu'elle aimait à servir. Mais c'était surtout par son immense charité et la puissante compassion de son cœur qu'elle rivalisait avec notre chère Élisabeth. « Elle avoit », dit un pieux hagiographe, « le cœur si tendre, qu'elle n'eust sceu voir personne pleurer sans jeter des larmes en abondance, ny estre à repos, voyant les autres en ennuy et amertume.... Elle avoit toujours des pauvres qui mangeoient à sa table, lesquels elle servoit à genoux avant que de s'asseoir... Souvent, quand personne n'y prenoit garde, elle baisoit les pas par où les pauvres avoient passé, honorant Jésus-Christ en eux, lequel estant roy de gloire, se fit pauvre pour nous. Elle aymoît si tendrement et passionément les pauvres et la pauvreté, qu'elle achetoit d'eux les morceaux de pain que les religieux leur donnoient par aumosne, qu'elle mangeoit et les baisoit souvent comme le pain des anges et une chose sacrée. Entre les autres pauvres, elle en avoit treize plus souffreteux, en l'honneur de nostre Redempteur Jésus-Christ et de ses Apostres, lesquels elle menoit toujours quand et soy en quelque part qu'elle allast, les faisant bien loger et accommoder, et vouloit qu'ils disnassent devant elle, les servant elle-mesme. Quand elle mangeoit, elle leur envoyoit ce qu'il y avoit de meilleur, et estoit si charitable qu'elle faisoit toujours part aux pauvres de ce qu'on luy présentoit, quand ce n'eust été qu'une poire, parce qu'elle ne l'eust pas trouvée de bon goust, si les pauvres n'y eussent premièrement tasté . »

¹ Tam et catelli edunt de micis, quæ cadunt de mensa dominorum suarum. ² Ribadeneira, la Fleur des Saints, traduction de René Gaultier. Matth. xv. 27.

Elle ne voulait jamais qu'on pressât ses vassaux, ni ses serfs, pour leur faire payer leurs fermages et redevances ; elle allait sans cesse assister aux audiences des tribunaux où se jugeaient les causes des pauvres, et quand elle voyait que les juges étaient disposés à la sévérité, elle faisait rendre la sentence par le chapelain qui l'accompagnait.

Son mari, qui avait pour elle autant de respect que d'amour, imagina le moyen le plus touchant de lui témoigner la sympathie qu'il éprouvait pour sa compassion envers le pauvre peuple : il ordonna que lorsque Hedwige passerait devant les prisons publiques, les portes en fussent ouvertes et les prisonniers délivrés pour l'amour d'elle !

Elle avait dans tous ses exercices de piété la ferveur la plus vive : chaque jour elle entendait autant de messes qu'il y avait de prêtres auprès d'elle, en versant chaque fois d'abondantes larmes. C'était surtout à la sainte Vierge qu'elle portait une ardente dévotion : elle ne quittait jamais une petite image de cette mère divine, avec laquelle elle s'entretenait souvent dans sa simplicité, qu'elle portait à la main lorsqu'elle allait visiter les malades, et dont elle se servait pour les bénir, ce qui les guérissait souvent. Son mari ayant été blessé et fait prisonnier par le duc Conrad son rival, elle alla toute seule à pied trouver cet ennemi acharné et exalté par sa victoire : lorsqu'elle parut devant lui, il crut voir un ange, et, sans essayer de résister, il lui accorda sur-le-champ la paix et la liberté de son mari. Peu de temps après elle perdit cet époux chéri ; et ensuite son fils Henri, qu'elle aimait avec la plus vive tendresse, et qui fut tué en combattant pour la foi et l'indépendance de l'Europe contre les hordes tartares. Elle supporta ces deux pertes avec le calme et la résignation que donne l'amour suprême. Mais sa propre mort suivit de près cette séparation. Le jour de la Nativité de la Vierge de l'an 1243, la religieuse qui la servait vit une troupe de belles jeunes filles qui brillaient d'un éclat surnaturel venir rendre visite à Hedwige, qui leur dit avec beaucoup de joie : « Salut, chères saintes et « bonnes amies, Madeleine, Catherine, Thècle, Ursule, et vous « toutes qui êtes venues me voir. » Ensuite elles parlèrent latin, et la religieuse ne comprit plus ce qu'elles disaient. Le 15 d'octobre suivant elle rendit le dernier soupir en bénissant Dieu. De nombreux

miracles ayant constaté sa sainteté, elle fut canonisée par le pape Clément IV en 1267 : on fit sa translation solennelle l'année suivante ; lorsqu'on déterra son corps, on trouva serrée entre les doigts de sa main la petite image de la sainte Vierge qu'elle avait tant aimée.

Pendant que sainte Hedwige jetait tant de lustre sur la ligne maternelle d'Élisabeth, l'influence de notre chère sainte produisait des fruits sinon plus précieux, du moins plus nombreux encore, dans sa famille paternelle, dans cette illustre maison de Hongrie qui seule de toutes les maisons royales de l'Europe comptait déjà dans son sein trois rois canonisés, saint Étienne, saint Éméric ¹, et saint Ladislas ². Bela IV, frère de notre Élisabeth et successeur de son père André, se montra digne d'être le frère d'une telle sœur et le père de deux autres saintes par la piété, le courage et la résignation qu'il déploya pendant trente-cinq ans de règne et de lutte contre les Tartares victorieux. Séduit par l'exemple de sa sœur, il se fit agréger comme elle au Tiers-Ordre de Saint-François, et enterrer dans l'église que les Franciscains avaient fondée à Strigonie sous l'invocation de sainte Élisabeth, malgré l'opposition de ceux qui lui recommandaient de ne pas abandonner l'ancienne sépulture des rois ³. Le second frère de notre Sainte, Coloman, semble avoir été encore plus enivré par le parfum de perfection qui s'exhalait de la vie de sa sœur ⁴. Ayant épousé une princesse polonaise d'une grande beauté, Salome, fille du duc de Cracovie, qui lui avait été fiancée et élevée avec lui dès l'âge de trois ans, il fit avec elle dès le premier jour de ses noces le vœu de chasteté perpétuelle, qu'il observa avec la plus courageuse fidélité ⁵. Élu roi de Gallicie, il défendit contre les Tartares cette partie de la Pologne, et mourut glorieusement en combattant contre eux pour sa patrie et son Dieu. Sa veuve fonda un couvent de Franciscains et un autre de sœurs Clarisses, et prit

¹ Tous deux canonisés par Benoît IX en 1056.

² Canonisé par Célestin III en 1191.

³ Cod. Heidelb., cx. p. 33. — Wadding, II, p. 592.

⁴ B. Elisabethæ frater a sorore, velut ab unguentaria taberna suavissimum virtutum odorem trahens... Wadding, I. c.

⁵ Ibid., t. III, p. 334.

elle-même le voile chez ces dernières, où elle vécut jusqu'à la fin de ses jours dans l'exercice des plus héroïques vertus et honorée par des faveurs toutes particulières de la miséricorde divine. Le jour de sa mort (1268), on entendit dans les airs une douce harmonie et des voix qui chantaient ces paroles : *Fronduit, floruit virgula Aaron*. Une religieuse ayant remarqué que sa figure exprimait une joie extrême, et qu'elle souriait avec complaisance, lui dit : « Quoi ! madame, voyez-vous quelque chose d'agréable qui puisse vous réjouir au milieu de tant de douleurs ? » « Oh oui ! » répondit la bienheureuse, « je vois madame la très sainte Vierge, la mère de mon Seigneur, qui me réjouit outre mesure. » Au moment où elle rendit le dernier soupir, l'on vit comme une petite étoile sortir de ses lèvres et monter vers le ciel¹.

Mais les filles de Bela IV, nièces par conséquent d'Élisabeth, plus rapprochées par le sexe de celle qui était l'honneur de leur famille, voulurent aussi rivaliser avec elle par l'austérité et la sainteté de leur vie. L'une d'elles, connue dans l'Église sous le nom de la bienheureuse Marguerite de Hongrie², fut sans cesse préoccupée, à ce que nous dit son historien, de l'exemple que lui avait laissé sa glorieuse tante³; et tout dans sa vie devait justifier en elle cette tendance. Vouée avant de naître au Seigneur, par sa mère, Marie, fille de l'empereur de Constantinople, comme une offrande propitiatoire, afin d'obtenir du ciel quelque soulagement aux maux que les Tartares infligeaient à la Hongrie, sa naissance fut signalée par une éclatante victoire sur les infidèles, comme si Dieu avait voulu témoigner ainsi son acceptation du sacrifice. Aussi ses pieux parens, fidèles à leur promesse, la firent entrer à trois ans et demi dans un couvent de Dominicaines. Douée d'une intelligence et d'une ardeur très précoce, elle y prit le voile à douze ans, quoique son angélique beauté⁴ et sa haute naissance l'eussent fait rechercher

¹ Video Dominam meam, virginem sanctissimam, matrem Domini, que ultra captum detificat, etc. Wadding, t. v, p. 283.

² Née en 1242, morte en 1270.

³ Castiglio, Historia generale di S. Do-

menico e del suo ordine. Part. 1, lib. 3, p. 551, traduit de l'espagnol.

⁴ Era questa santa Margarita di gratia e di bellezza corporale com' un angelo. Ibid.

en mariage par plusieurs princes puissans : elle y passa tout le reste de sa vie , qui ne fut que de vingt-quatre années. Ce temps si court en apparence fut tout entier employé par elle à des œuvres de charité , à des actes de la plus fervente piété et à des austérités surnaturelles , en un mot à tout ce qui peut à la fois développer dans un cœur pur l'amour de Dieu et le manifester au dehors. Marie et la Croix étaient les voies par où elle élevait surtout cet amour vers celui qui en était l'objet. Elle ne pouvait jamais nommer la sainte Vierge sans ajouter aussitôt : *mère de Dieu et mon espérance*. Ce fut à l'âge de quatre ans qu'elle vit pour la première fois une croix , et qu'elle demanda aux religieuses : « Quel est ce bois ? » « C'est sur un bois pareil , » lui répondit-on , « que le fils de Dieu a versé son sang pour le salut du monde. » A ces mots l'enfant s'élança vers la croix , et la baisa avec passion ¹. Depuis lors elle ne vit jamais une croix sans se jeter à genoux pour l'adorer , et avant de s'endormir elle posait un crucifix sur ses paupières , afin qu'en rouvrant les yeux ce fut le premier objet qui frappât ses regards. Dieu lui accorda à la fois le don des miracles et de prophétie , et la grâce de régner sur les cœurs de ses compatriotes , sans jamais sortir de son couvent : elle mettait dans les soins qu'elle donnait aux pauvres et aux malades qui venaient la trouver , tant de grâce , de charme et d'adresse , que long-temps après sa mort , pour désigner quelque chose de maladroit ou de désagréable , le peuple hongrois disait , en guise de proverbe : « On voit bien que ce n'est pas à la façon de « sœur Marguerite ². Elle n'avait que vingt-huit ans lorsque Dieu la ravit à sa famille , à sa patrie , et à l'ordre qui s'en enorgueillissait , pour la réunir à sainte Élisabeth dans le ciel.

Sa sœur , Cunégonde ou Kinga , mariée en 1239 à Boleslas-le-Pudique , duc de Pologne , engagea son mari à faire avec elle le vœu solennel et public de chasteté perpétuelle qu'ils observèrent scrupuleusement pendant quarante ans de mariage. Devenue veuve en 1279 , en même

¹ Si lanciò subito verso quel legno , basciandolo molte volte con le ginocchie in terra. Ibid.

² Era tanta la pulitezza , la maniera , e

la gentilezza sua... Dicevano , ben pare che ciò non sià stato fatto secondo il libro di suora Margarita. Ibid.

temps que sa troisième sœur Yolande, mariée comme elle à un Boleslas, duc de Kalisz en Pologne, elles résolurent de prendre toutes deux le voile, et après avoir distribué tous leurs biens aux pauvres, elles entrèrent, comme l'avait fait leur tante Salome, dans cet ordre des pauvres Clarisses qui semble avoir offert des attraits si irrésistibles aux princesses de ce siècle. Cunégonde mourut en 1292, après avoir donné l'exemple des plus grandes austérités, et avoir reçu du Ciel le don des miracles. Elle a toujours été regardée en Pologne comme sainte et patronne du pays; son tombeau a été l'objet de la vénération fervente de toutes les races slaves, et le but de nombreux pèlerinages : le lundi de chaque semaine lui était spécialement consacré ¹. On nous a conservé les oraisons dont se servaient ces pieux pèlerins : ils invoquaient l'heureuse Cunégonde en même temps que la glorieuse Vierge Marie et sainte Claire ². Plus de trois siècles après sa mort, la dévotion qu'elle inspirait était si loin d'être refroidie que Sigismond, roi de Pologne, adressa en 1628 une lettre très pressante au pape Urbain VIII, pour obtenir la canonisation officielle de celle que les Polonais proclamaient depuis si long-temps leur sainte tutélaire. En 1690 Alexandre VIII approuva le culte public qu'on lui rendait; et plus tard Clément XI la reconnut solennellement comme patronne de la Pologne et de la Lithuanie ³.

Comme si cette maison de Hongrie avait été destinée à servir en quelque sorte de pépinière pour le Ciel, les princesses de cette race bénie, mariées comme notre Élisabeth à des souverains étrangers, qui n'ont pas jeté par elles-mêmes un éclat spécial, semblent avoir

¹ In universo regno Poloniae pro patrona, ac tutelari proclamatur ejusque sepulcrum magna devotione invisunt non tantum Poloni, sed etiam provinciae Scythiensis incolae, Germani, Rutheni, Silesii, Moravi et Hungari... Diem lunae sanctae Cunegundi fatalem jejuinis, etc... sacrare non omitunt. Wadding, ad 1292, tom. v, p. 512. Voyez aussi sa vie par Dlugosz, apud Bolland. Act. Sanct. Julii, die 24.

² Sancti archangeli Dei omnes et cus-

todes nostri nos ad aeterna gaudia illase, laete, pariterque cum gloriosa Virgine Maria, et omnibus sanctis, per te, sancte Clara, et felix Kunegundis, nos perducant. Wadding, l. c.

³ Un Appendice de Wadding, tom. v, p. 452, nous révèle l'existence d'une quatrième nièce d'Élisabeth, sœur des bienheureuses Marguerite, Cunégonde et de Yolande, nommée Constance, qui se fit Clarisse comme ces deux dernières, et mourut à Léopol en 1500.

eu du moins le privilège de donner le jour à des saintes. Ainsi Yolande, sœur d'Élisabeth, mariée au roi d'Aragon, Jacques-le-Conquérant, fut grand-mère de sainte Élisabeth de Portugal; et Constance, sœur du roi André, fut mère de cette Agnès de Bohême, sur laquelle nous avons déjà vu le souverain pontife s'exprimer en termes si magnifiques ¹. Après avoir refusé la main du roi d'Angleterre, du roi des Romains, de l'empereur Frédéric II, au risque même d'attirer tous les fléaux de la guerre sur sa patrie, après avoir passé quarante-six années dans son monastère, ceintu du cordon de saint François, et marchant nu-pieds sur les traces de sainte Claire et de sainte Élisabeth, dans la pratique la plus exemplaire de l'humilité, de la pauvreté et de la charité, Agnès mourut en 1283, et a toujours été depuis vénérée en Bohême et en Allemagne comme Sainte, bien que le saint siège n'ait pas accordé sa canonisation solennelle aux prières de l'empereur Charles IV, qui avait eu deux fois la vie sauvée par son invocation.

Quant à sainte Élisabeth de Portugal, il faudrait presque un volume pour raconter tous les traits de sa touchante et glorieuse vie, et nous ne pouvons lui consacrer que quelques lignes. Née en 1271, de Pierre, roi d'Aragon, et de Constance de Sicile, elle sembla comme prédestinée à la gloire céleste par le nom qui lui fut donné; car au mépris de l'usage, alors universellement suivi en Espagne, de nommer les princesses d'après leur mère ou leur grand-mère, elle fut appelée Élisabeth, d'après notre Élisabeth qui était la tante maternelle de son père ². Elle fut mariée à quinze ans à Denis, roi de Portugal; mais, loin de trouver comme sa sainte patronne, un époux tendre et digne d'elle, elle fut long-temps accablée par ses mauvais traitemens et désolée par ses infidélités. Elle n'en fut que plus fidèle à tous les devoirs de l'épouse chrétienne; elle chercha à le ramener par un redoublement de tendresse et une patience inaltérable. « Faut-il », répondait-elle aux dames qui lui

¹ Voy. plus haut, page 309, ainsi que p. xxiii et lvi de l'Introduction.

pour toutes celles indiquées dans ce chapitre, les deux tables généalogiques, à

² Voy. pour cette descendance, comme

l'Appendice n° II.

reprochaient sa trop grande tolérance, « qu'à cause des péchés du roi je renonce à la vertu de la patience, et que j'ajoute ainsi mon péché aux siens. J'aime mieux me borner à prendre Dieu et ses chers saints pour confidens de ma honte, et à amollir le cœur de mon mari par ma propre douceur¹. » Elle poussa l'indulgence et la résignation jusqu'au point de sourire aux maîtresses du roi, et d'élever ses enfans naturels en même temps que les siens, avec la même sollicitude pour leur salut et leur bien-être. Cependant, l'aîné de ses fils légitimes, indigné de la conduite de son père, se révolta contre lui : le roi voulut regarder Elisabeth comme complice de cette révolte, la dépouilla de sa dot et de tous ses biens, et la fit enfermer dans une forteresse. A peine eut-elle été délivrée de cette injuste captivité, qu'elle consacra toute son activité à réconcilier son mari avec son fils; voyant tous ses efforts inutiles, elle choisit le moment où l'armée du roi et celle de l'infant, rangées en bataille, allaient en venir aux mains, pour monter à cheval et se jeter toute seule entre les deux lignes au milieu d'une grêle de flèches, en conjurant les combattans de suspendre leurs coups. Les soldats, moins inexorables que leurs chefs, furent touchés par tant de dévouement; ils laissèrent tomber leurs armes, et forcèrent ainsi le père et le fils à faire la paix. Quelque temps après, elle vint à bout de rétablir l'union entre deux de ses fils qui se livraient une guerre cruelle, puis entre son frère le roi d'Aragon et son gendre le roi de Castille, à la sollicitation des peuples de l'Espagne, qui l'imposèrent pour médiatrice à leurs souverains. C'est ainsi qu'elle a mérité que l'Église universelle lui décernât le titre glorieux de *mère de la paix et de la patrie*². Son mari étant tombé mortellement malade, elle voulut être la seule à lui rendre les services les plus pénibles, et reçut son dernier soupir. Après quoi elle revêtit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François, qu'elle tenait depuis long-temps enfermée dans sa cassette, et tout prêt pour le premier moment de son veu-

¹ Kochem, p. 850.

² Elisabeth pacis et patriæ mater, in cælo triumphans, dona nobis pacem. An-

tiennes du *Magnificat*, de la fête de sainte Elisabeth, au Bréviaire romain, 3 juillet.

vage. Elle fit un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle pour l'âme de son époux, et y offrit à son intention la couronne de pierrieres qu'elle avait porté le jour de ses noces. Elle passa le reste de sa vie dans la pratique de toutes les vertus, rivalisant avec sa sainte patronne en charité et en austérités, et dans la fidèle observation de toutes les cérémonies de l'Église. Elle aimait avec passion les offices et la musique religieuse, et assistait chaque jour à deux messes en musique. Un an avant sa mort, elle voulut retourner à Saint-Jacques de Compostelle; mais à pied, déguisée en paysanne et en mendiant son pain tout le long du chemin, afin de n'être pas reconnue et importunée par la vénération du peuple. Enfin, en 1336, son fils, le roi de Portugal, ayant déclaré la guerre à son gendre le roi de Castille, elle résolut, malgré son grand âge, d'employer le reste de ses forces à faire sept jours de marche pour essayer de les réconcilier : elle remporta cette dernière victoire; mais les fatigues du voyage, entrepris dans les grandes chaleurs de l'été, la menèrent aux portes du tombeau. « Voyez, » dit-elle la veille de sa mort, « voilà la sainte Vierge vêtue d'une robe blanche qui vient m'annoncer mon bonheur. » Elle mourut le 8 juillet. Trois siècles après sa mort, le pape Urbain VIII l'a canonisée avec une très grande solennité, et composa lui-même un des plus beaux offices de la liturgie romaine en son honneur ¹. C'est ainsi que se trouva deux fois béni et consacré dans le ciel et sur la terre ce beau nom d'Élisabeth, qu'il nous a fallu tant de fois répéter, mais qu'il nous est si doux de nommer toujours .

¹ Bzovius, Ann. eccles., tom. XIV, ad ann. 1536. — Chron. Minor., p. 2, lib. 8, cap. 26, etc.

² *Sæpe fatæ et semper dulciter nominandæ beatæ Elisabeth.* Dict. IV Ancill. p. 2011. — Nous ne saurions terminer cette généalogie sacrée de la maison d'Élisabeth sans rappeler que saint Louis de Sicile, évêque de Toulouse, l'une des plus belles gloires de l'ordre séraphique, était son petit neveu, étant né de Charles-le-

Boîteux, roi de Sicile, et de Marie de Hongrie, fille d'Étienne V, neveu d'Élisabeth. Voy. la table généalogique. — Nous devons aussi ajouter que s'il nous est arrivé de donner dans ce chapitre le nom de *saint* ou de *bienheureux* à ceux que l'Église n'a point solennellement investis de ce caractère, c'est toujours dans l'esprit de la plus complète soumission à son autorité souveraine, et notamment au décret d'Urbain VIII sur cette matière.

Chapitre xxxiv et Dernier.

De la belle église qui fut construite à Marbourg en l'honneur de la chère sainte Elisabeth; et comment ses précieuses reliques furent profanées; et aussi de la fin de cette histoire.

**Ave gemma speciosa,
Mulierum sidus, rosa,
Ex regali stirpe nota
Nunc in cœlis coronata :
Salve rosa pietatis,
Salve flos Hungariæ,
Salve fulgens margarita,
In cœlesti sede sita ;
Roga regem Majestatis
Ut nos salvet hodie
Lumen mittens caritatis
Ac cœlestis gratiæ.**

ANCIEN OFFICE DE SAINTE ÉLISABETH.

Au milieu d'un bassin qu'arrose le cours sinueux de la Lahn, une éminence se détache en s'avancant de la chaîne des hauteurs qui l'entoure. L'ancien château gothique de Marbourg, construit par le petit-fils d'Élisabeth, en couronne le sommet; les maisons et les jardins de la ville et de l'université se groupent en terrasse sur ses flancs et à ses pieds : les deux sveltes tours et les hautes nefs de l'église de Sainte-Elisabeth s'élèvent entre la racine du mont et les bords de la rivière, qui s'arrondit pour enlacer l'enceinte de la ville. Hors de ses portes, de vertes prairies, de charmans jardins, de longues et belles allées attirent le voyageur et le conduisent jusques

sous les vieux ombrages qui couvrent les collines environnantes, d'où il peut jouir à son aise de la rare beauté de ce coup d'œil. Nous ne savons si c'est notre affection pour tout ce que la mémoire d'Élisabeth a sanctifié qui nous égare, mais il nous semble n'avoir jamais rencontré, hors de l'Italie, un site plus pittoresque, plus attrayant, plus d'accord avec les souvenirs que l'on sait s'y rattacher. De quelque côté qu'on se dirige dans les environs de Marbourg, en tournant les yeux vers la ville, on retrouve toujours la même beauté sous des aspects infiniment variés : le caractère suave et pur des bords de la Lahn, les admirables proportions de la cathédrale, son élévation majestueuse au dessus de tout ce qui l'avoisine, la disposition gracieuse et pittoresque de toutes les vieilles maisons, ainsi que des tours du vieux château, tout séduit et enchaîne la vue : on croit voir réalisé un de ces charmans paysages que les miniatures des missels, que les tableaux des anciennes écoles catholiques nous offrent encore dans les lointains des scènes qu'elles représentent.

Il nous semble donc impossible de ne pas aimer et admirer cette belle ville de Marbourg, même en y arrivant, comme nous l'avons fait d'abord, sans aucune idée des trésors qu'elle renferme ; mais combien plus encore lorsqu'on y cherche les traces de la chère sainte Élisabeth, lorsqu'on y rencontre partout ses souvenirs, qu'on y trouve son nom dans toutes les mémoires et sur toutes les lèvres, comme sur tous les monumens. Il reste encore des parties très anciennes du couvent et de l'hospice qu'elle fonda, et où elle mourut : ces constructions, aujourd'hui dégradées, qui ont long-temps servi de siège au grand bailliage de l'ordre Teutonique en Hesse, entourent l'église, la séparent de la rivière, et forment encore un ensemble antique et pittoresque. On remarque surtout un grand bâtiment, avec pignons en gradins, appelé la *firmaney* (infirmerie), où une tradition constante, appuyée par plusieurs historiens ¹, place le lieu même de sa mort. La porte de la ville la plus voisine de l'église s'appelle la porte de Sainte-Élisabeth ; à quelques pas en dehors, sur la route qui conduit au joli village de Wehrda, où elle passa les premiers

¹ Winkelmann, p. 422, etc.

temps de son séjour à Marbourg, on voit une fontaine à triple jet qu'on appelle *Elisabethsbrunn*. C'est là qu'elle lavait elle-même le linge des malades : une large pierre bleue, sur laquelle elle s'agenouillait pendant ce rude travail, a été transportée dans l'église et s'y voit encore. Un peu plus loin on arrive au *pont d'Elisabeth*, puis au *moulin d'Élisabeth*, constructions dont l'origine est sans doute contemporaine de la sainte. De l'autre côté de la ville, la chaussée du pont que l'on traverse en venant de Cassel, conduit jusque devant l'église, en passant au pied du mont où est construit le château, et le long des charmans ombrages du jardin botanique, cette chaussée s'appelle encore la *Pierre des Pèlerins (Pilgrimstein)*; c'est un souvenir des longues files de pèlerins que les habitans de Marbourg ont vu pendant trois siècles venir de tous les points d'Allemagne, de la chrétienté même, visiter le saint tombeau, et dont l'influence a tant contribué à la prospérité de la ville, qui n'était guère auparavant qu'un bourg ouvert ¹.

Il n'y a pas jusqu'au sévère Conrad lui-même qui n'ait ici sa consécration populaire : une fontaine, appelée *Mænchsbrunn*, est couronnée par sa statue en habit de moine, avec un gros livre ouvert qu'il appuie sur son cœur : le peuple dit que chaque nuit, à minuit, il retourne une page de ce volume.

Mais il est temps de parler de cette célèbre église qui est plus qu'aucun autre lieu au monde l'apanage spécial et le produit de la gloire d'Élisabeth. Elle s'élève, comme nous l'avons dit, sur les bords de la Lahn, au pied de la montagne du château, en face d'une crête élevée qui réunit cette sorte de promontoire avec les hauteurs voisines. Le terrain sur lequel elle est construite est marécageux, et a dû offrir de grandes difficultés aux architectes ; mais il est impossible de concevoir une position plus heureuse, plus propre à faire valoir les beautés de l'édifice, et à embellir par sa présence même la ville et le charmant paysage qui l'entoure. Il faut avoir parcouru tous les environs, avoir successivement étudié tous les points de vue qu'ils offrent sur la ville, pour apprécier le mérite de cette situation

¹ Winkelmann, p. 216.

et la valeur qu'elle ajoute au noble monument qui s'y élève. Il semble qu'on aurait pu passer dix années à parcourir ces environs, et qu'on aurait cherché en vain un site mieux adapté à cette fin. C'est du reste un trait distinctif de la plupart des grands édifices que nous ont légués les siècles chrétiens. Le peuple, frappé des avantages extraordinaires de cette position, comme de l'admirable beauté de l'église en elle-même, a entouré son origine de toute sorte de traditions merveilleuses. Selon lui, ce fut d'abord Élisabeth elle-même qui eut l'idée de construire son église : elle voulait la placer au sommet d'un rocher nommé encore *Kirchspitze*, qui domine la basilique actuelle ; elle voulait, en outre, qu'il y eût une tour immense avec une cloche qui pût se faire entendre jusqu'en Hongrie. Mais tous les efforts qu'elle fit dans ce but furent inutiles : il lui fut impossible d'en creuser même les fondations ; l'ouvrage du jour se trouvait détruit la nuit. Elle eut beau recommencer dans plusieurs endroits différens ; elle n'eut pas plus de succès : enfin un jour, impatientée, elle ramassa une pierre et la jeta au hasard du haut du rocher, en jurant qu'elle bâtirait une église à l'endroit où cette pierre tomberait. La pierre vint tomber au lieu où s'élève aujourd'hui cette magnifique nef, et aussitôt on se mit à l'œuvre, et avec succès. Cette tradition semble puiser une nouvelle force dans la nature extrêmement marécageuse du terrain sur lequel l'église est bâtie, ce qui aurait éloigné tout projet de construction, à moins d'une raison surnaturelle.

Le peuple raconte encore que pendant toute la durée de ces grands travaux, les fonds étaient déposés dans un coffre ouvert où chaque ouvrier allait prendre ce qui lui était dû, et lorsqu'il prenait trop, dans la nuit l'argent retournait de lui-même au coffre. Symbole expressif et touchant de cette foi et de ce désintéressement dont les générations modernes ont perdu l'habitude, en même temps que le secret de ces merveilles sans rivales de l'art chrétien.

Approchons maintenant de l'église même, à travers un jardin de roses, fleur qui, ici comme à Wartbourg, semble spécialement consacrée à Élisabeth. Disons d'abord que la première pierre de ce noble édifice fut posée par le bon landgrave Conrad, la veille de

l'Assomption de l'année 1235, quelques mois après la canonisation de la sainte ¹, et que cette date fait de l'église de Marbourg la plus ancienne de toutes celles d'Allemagne qui ont été entièrement construites dans le style ogival ². Il fallut vingt années pour achever les fondations seulement, et vingt-huit autres pour élever les parties les plus essentielles qui ne furent terminées qu'en 1283 : l'intérieur, les flèches et tout cet ensemble grandiose, tel qu'il se présente aujourd'hui à nos regards, ne fut complété que dans le courant du quatorzième siècle. L'église a 230 pieds de long, 83 de large; ses fondations ont 43 pieds de profondeur; la hauteur des voûtes intérieures est de 70 pieds, celle des deux tours surmontées de leurs flèches, de 303.

Ce qui frappe d'abord dans cette basilique, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, c'est son admirable harmonie, sa parfaite unité; sous ce rapport elle nous semble sans pareille. Quoique ayant été près d'un siècle et demi en construction, on la dirait d'un seul jet, et sortie en un jour du moule de la sainte et forte pensée qui l'a conçue. C'est le monument, non seulement le plus ancien, mais encore le plus pur et le plus complet de l'architecture gothique dans les pays germaniques, et nous pensons qu'il n'y a plus en Europe un édifice considérable où cette architecture se présente aussi totalement libre de toute influence étrangère à son essence, de tout mélange des formes qui l'ont précédée ou suivie. On n'aperçoit nulle part la trace du plein-cintre, dit roman ou bysantin, sauf dans une petite porte latérale de la nef, pas plus que des ornemens fleuris et abondans qui ont peu à peu altéré la simple beauté de l'ogive.

Il résulte de cette rare et merveilleuse unité, en même temps que des proportions excellentes de toutes les parties de l'édifice, un ensemble qui produit sur l'âme une impression de douceur pieuse et

¹ On a constaté l'existence de deux églises plus anciennes que celle-ci, où il est probable qu'Élisabeth pria et que ses obsèques furent célébrées : l'une d'elles a disparu dans les constructions plus récentes des chevaliers; l'autre, dite de Saint-Fran-

çois, de forme romane, existait encore il y a cinquante ans, et a été détruite par les derniers chevaliers.

² Moller. Die kirche der heilige Elisabeth zu Marburg, in-folio. Darmstadt, 1825, avec 18 planches.

de satisfaction intime, à laquelle les hommes même les plus étrangers aux inspirations religieuses de l'art pourraient, ce nous semble, difficilement échapper. En errant sous ces arcades si simples, si légères et si solides à la fois, dans le silence et l'abandon actuel de cette vaste enceinte, en goûtant le calme et la fraîcheur qui y règne, on peut se croire quelquefois transporté, pour ainsi dire, dans l'atmosphère d'Élisabeth, et on reconnaît, dans ce monument élevé à sa gloire, le miroir le plus fidèle de sa personnalité sacrée. Les caractères et les contrastes de sa charmante vie semblent tous s'y réfléchir; on y trouve, comme en elle-même, quelque chose d'humble et de hardi à la fois, de gracieux et d'austère, qui séduit en même temps qu'il impose. Chacune de ces pierres consacrées et marquées de la croix pontificale, semble, comme chacun des actes de sa vie, s'élançer vers Dieu et le ciel, en se dépouillant de tout ce qui peut enchaîner à la terre. Tout en ce lieu respire et inspire la ferveur et la simplicité, ces deux fondemens du caractère d'Élisabeth. On est tenté de croire, avec le peuple, et malgré le témoignage des dates historiques, qu'il faut lui attribuer l'idée, le plan et même l'exécution de ce glorieux édifice, surtout quand on cherche en vain dans les récits si détaillés de ce temps, un nom, un seul nom qui nous ait conservé la mémoire d'un architecte, d'un maçon, d'un ouvrier quelconque, parmi tous ceux qui, pendant cent cinquante ans, ont travaillé à cette œuvre immense. Ils semblent avoir pris, pour se cacher, les mêmes précautions que d'autres pour éterniser leurs insignifiants ouvrages. Anonymes sublimes, ils ont voulu confondre leur gloire dans celle de la chère sainte, aimée du Christ et des pauvres, et quand leur mission laborieuse a été achevée, ils sont morts comme ils avaient vécu, dans la simplicité de leurs cœurs, ignorans, ignorés, oubliant tout, hormis Dieu et Élisabeth, oubliés de tous, hormis de lui et d'elle.

C'est en recherchant en vain leurs noms qu'on reconnaît combien il y avait une autre force que celle des efforts matériels, que celle même de l'intelligence la plus savante, dans l'ensaulement de ces maisons de Dieu, vraiment dignes de ce nom, et antérieures à la misérable dégradation de l'architecture religieuse depuis le seizième

siècle. On se surprend à croire à je ne sais quelle vie supérieure et mystérieuse répandue dans ce fruit de l'antique puissance de notre foi : on se rappelle ces belles paroles de saint Augustin : « Nul ne
 • pourrait entrer ici si ces poutres et ces pierres n'adhéraient point
 • les unes aux autres dans un ordre certain, si elles ne s'attachaient
 • ensemble par une pacifique cohésion, et si, pour ainsi dire, elles
 • ne s'aimaient pas entre elles * . »

S'il nous fallait définir en deux mots ce qui nous paraît être le caractère distinctif de l'église de Sainte-Élisabeth, nous dirions que c'est une pureté et une simplicité en quelque sorte virginales. La véritable architecture chrétienne y apparaît dans toute sa primitive beauté, parée des seules grâces de la jeunesse, tout fraîchement éclosée et s'épanouissant au soleil de la foi. En la rapprochant des cathédrales plus pompeuses et plus récentes de Strasbourg, de Cologne, de Salisbury, d'Amiens ; en comparant entre elles ces images diverses de l'immortelle Épouse du Seigneur, on pourrait trouver la même différence qu'entre la parure d'une vierge qui s'approche pour la première fois de la table sainte et l'éclatante parure d'une mariée.

Qu'on nous pardonne quelques détails. L'extérieur, qui a l'avantage d'être complètement dégagé de toute autre construction, nous offre la curieuse particularité de deux rangées de fenêtres l'une sur l'autre, tandis qu'à l'intérieur l'élévation des murs latéraux n'est interrompue par aucune galerie ou division. Ces fenêtres sont, du reste, de la plus grande simplicité : ce sont deux ogives accolées, surmontées d'un cercle et enfermées dans une grande ogive, disposition qui rappelle exactement celle des fenêtres à plein-cintre des cathédrales de Pise et de Sienne, de l'Or-San-Michele et du Palais Strozzi, à Florence, et de la plupart des bons édifices du moyen âge en Italie. On ne voit ni pinacles, ni clochetons, ni arcs-boutans à jour, ni aucun des ornemens du gothique postérieur ; seulement, deux galeries font le tour de l'édifice entier. La façade principale ou occidentale est de la plus élégante simplicité : elle se compose d'un large por-

* *Ligna ista et lapides, si non sibi certo ordine cohererent, si non se pacifice innecterent, si non se invicem, coherendo*

sibi, quodam modo amarent, nemo huc intraret. S. August., serm. 556, in Dedic.

tail surmonté d'une grande croisée et d'un pignon triangulaire, flanquée de deux hautes tours surmontées de leurs flèches en pierre, parfaitement semblables, et dont on ne saurait assez admirer la forme élancée et pure. Le tympan du portail est occupé par une belle statue de la sainte Vierge, protectrice spéciale de l'arche teutonique. Elle écrase les vices et les péchés sous la figure de petits monstres; de ses pieds sortent à droite une vigne chargée de grappes nombreuses; à gauche, un rosier garni de fleurs, où chantent de petits oiseaux; de chaque côté un ange agenouillé, adore cette reine victorieuse du péché et source éternelle des fruits de la vérité et des fleurs de la beauté. L'exécution répond à la grâce touchante et au sens profond de l'image ¹. Les feuillages des chapiteaux et des filets de la voussure de ce portail sont aussi traités avec une délicatesse exquise. Les deux tours renferment sept cloches, dont la plus petite est d'argent, qui forment entre elles des accords parfaits et savamment combinés.

En entrant dans l'intérieur, on est frappé par la division de l'église en trois nefs d'égale hauteur; cette particularité, qui se retrouve assez rarement dans les grandes basiliques du moyen âge, paraît avoir été un trait distinctif des églises de l'ordre teutonique, et a été transporté par lui dans toutes les vastes constructions qu'il a laissées en Prusse ².

On est aussi agréablement surpris par la couleur naturelle de la pierre, qu'aucun vil badigeon n'a jamais recouvert, pas plus au dedans qu'au dehors: on voit partout les jonctions des pierres de taille; on admire la merveilleuse union de solidité et de légèreté qui a permis de ne donner aux murs latéraux que deux pieds et quelquefois dix-huit pouces seulement d'épaisseur. Une double rangée de colonnes établit la division des trois nefs; elles sont tout-à-fait simples et flanquées seulement de quatre colonnettes chacune: leurs chapiteaux, taillés en feuilles de vigne, de lierre, de rose et de trèfle,

¹ M. Moller, l'un des premiers archéologues et architectes de l'Allemagne, déclare que, dans le cours de ses longs travaux, il n'a jamais rencontré une représentation de la sainte Vierge qui lui parût

mieux conçue et mieux exécutée que celle-ci. Die kirche der H. Elisabeth, p. 6.

² Schnaase, Niederländische briefe, p. 167.

sont les seuls ornemens de sculpture que l'architecte ait admis. Une petite statue en bois, de la Sainte, tenant une église à la main, est adossée à l'une des colonnes de la nef¹.

L'église, comme de raison, est en forme de croix : le chœur, ainsi que le transept, ou les deux bras de la croix, se terminent par des absides polygonales. Le chœur est fermé par un beau jubé en boiseries avec de charmantes statuettes ; le maître autel, consacré le 1^{er} mai 1290, parfaitement d'accord avec le style du reste de l'église, est surmonté par un couronnement de la Vierge en relief : les fenêtres du chœur sont garnies d'admirables vitraux, qui ne représentent pas, comme dans les églises plus modernes, des scènes historiques ou des saints personnages ; mais seulement une sorte de tapis de fleurs et de plantes, qui conviennent mieux encore, selon quelques juges, à la peinture sur verre. Les vitraux du reste de l'église ont été détruits par l'armée du roi très chrétien Louis XV, qui dans la guerre de sept ans avait changé cette église en magasin de foin.

Dans les deux bras du transept on remarque, sur quatre autels abandonnés, des sujets de sculpture et de peinture représentant des traits de la vie de notre Sainte, ainsi que les légendes de saint Jean-Baptiste et de saint Georges, attribués en partie à Albert Durer, mais selon nous d'une date plus ancienne et d'un goût plus purement religieux que le sien. Ce sont des haut-reliefs en bois doré, recouverts par des volets en bois qui sont revêtus au dehors et au dedans de peintures naïves et expressives, mais un peu trop retouchées. On y distingue le miracle du manteau donné par Élisabeth à un pauvre, au moment de se rendre à la salle du festin ; puis le miracle du lépreux déposé dans le lit de son mari ; le dernier embrassement d'Élisabeth et de Louis, lors du départ de celui-ci pour la croisade ; son expulsion de la Wartbourg ; sa chute dans la boue ; la visite du comte Banfi ; sa prise d'habit, etc. Les reliefs représentent sa mort, ses obsèques, et l'exaltation de ses reliques, en présence de

¹ C'est celle qui est représentée au frontispice de ce volume.

BAS-RELIEF DU TOMBEAU DE SAINTE ELISABETH A MARBOURG.



G. CREUZER DELINEAVIT.

A. OLESZCZYNSKI POLON. SC.

- N° 1. SIGEFROI ARCHEVÊQUE DE MAVENCE. 2. S^e MARIE MADELEINE. 3. S^t JEAN BAPTISTE. 4. L'AME D'ELISABETH PRÉSENTÉE PAR LES ANGES À NS. 5. NOTRE SEIGNEUR. 6. NOTRE DAME. 7. CONRAD BEAUFRERE D'ELISABETH. 8. S^t JEAN EVANGELISTE. 9. S^t CATHERINE. 10. S^t PIERRE.



l'empereur. Ces trois sujets sont évidemment l'œuvre d'un artiste digne de traiter de tels sujets.

Dans le bras méridional de la croix, on voit les tombeaux des princes de la maison de Thuringe et de Hesse, qui ont recherché l'honneur d'être enterrés dans l'église de leur illustre aïeule. « Dans ce palais du roi suprême, » dit un historien, « Elisabeth, sa royale épouse, fut la première ensevelie; et puis elle y reçut plusieurs autres concitoyens des saints, et féaux serviteurs de Dieu, destinés à sortir avec elle de leurs tombeaux au dernier jour, et à jouir avec elle de l'éternelle joie ¹. » Son directeur, Conrad de Marbourg; Adelaïde, fille du comte Albert de Brunswick, femme très sainte et même renommée par ses miracles; le frère Gerard, provincial des Franciscains, d'une austérité remarquable, voulurent reposer auprès d'Elisabeth. Il ne reste plus aucune trace de leur sépulture; en revanche, on retrouve en très bon état les beaux mausolées du landgrave Conrad, beau-frère de la Sainte, avec sa discipline à la main ²; celui de la duchesse Sophie, fille d'Elisabeth, dont le visage est tout aplati par les baisers des pèlerins ³; et ceux de quinze autres princes et princesses de Hesse du treizième au seizième siècle, parmi lesquels on admire surtout celui du landgrave Henri III *le Ferré*, mort en 1376, dont la statue est couchée à côté de celle vraiment belle de son épouse Elisabeth, sur la même pierre: trois petits anges semblent soutenir et adoucir l'oreiller sur lequel reposent leurs deux têtes, tandis que des moines et des religieuses, agenouillés à leurs pieds, lisent des prières pour le salut de leurs âmes.

Dans un des angles de l'autre extrémité de la croix, au nord, se trouve la chapelle où reposaient les reliques de sainte Elisabeth elle-même; cette chapelle forme une sorte de portique en carré long et à quatre arcades, dont deux sont adossées aux murs de

¹ Principatur in hoc summi regis palatio, regalis illa Elisabeth sponsa ejus... Hos aliosque cives sanctorum et domesticos Dei Elisabeth nostra beata in hoc suo suscepit domicilio, resurrectura cum eis

in novissimo die et fruitura aternitatis gaudio. Theod. Suppl. apud MSS. Bolland.

² Voyez plus haut p. 326.

³ Ibid. p. 331.

l'abside, et les deux autres sont à jour. La voûte intérieure est à ogive croisée, mais le sommet du carré est plat et terminé par une haute balustrade, d'où l'on montrait sans doute les reliques au peuple assemblé, ou bien où se tenaient les musiciens dans les grandes solennités. De charmans feuillages sculptés et dorés sur fond d'azur, garnissent les archivoltés des arcades et le pourtour des angles de la chapelle, et contrastent avec la nudité des autres parties de l'église. Dans l'espace libre, entre l'arcade et le carré, on voit une fresque à demi effacée qui représente le couronnement d'Élisabeth dans le ciel, avec une inscription dont on ne peut lire que ces mots : GLORIA THEUTONIE. Sur la base latérale de la chapelle, on voit un bas-relief qui en occupe toute la longueur et qui mérite une grande attention, tant par son antiquité, qui remonte probablement au siècle même de la Sainte, que par son caractère simple et naïf. C'est le plus ancien monument d'art qui existe sur notre Sainte, et à ce titre nous avons cru devoir le faire reproduire par la gravure. On y voit d'abord Élisabeth morte¹, les mains en croix, couchée dans son cercueil ouvert; notre Seigneur, ayant à ses côtés Notre Dame, est debout près du cercueil; l'âme d'Élisabeth, sous la figure d'une petite fille nouvellement née, mais déjà couronnée de gloire, est présentée par son ange gardien au Christ, qui lève la main pour la bénir; un autre ange l'encense; la sainte Vierge regarde avec amour son humble et docile élève; à côté d'elle, un homme barbu, la lance à la main, et portant la croix des croisades, représente, soit le duc Louis, soit le pénitent Conrad. A droite, on voit saint Jean l'évangéliste, ami spécial de la sainte, sainte Catherine et saint Pierre avec la clef du Paradis; à gauche, saint Jean-Baptiste, sainte Marie-Madeleine et un évêque, qu'on croit représenter Sigefroi, archevêque de Mayence. C'est devant ce bas-relief que venaient s'agenouiller les pèlerins, et que les marches sont encore aujourd'hui profondément creusées et labourées par leurs genoux.

La châsse dans laquelle furent renfermées dès 1249² les reliques

¹ Voyez planche n° 3.

² Justi, p. 241, ex Ayrmann. On peut voir une description très exacte de ce pré-

cieux monument, accompagnée d'une planche explicative, par M. Justi, dans son histoire de la Sainte, p. 241-248.

de la Sainte , était posée au dessus de ce bas-relief , et protégée par un grillage qu'on voit encore. Elle est maintenant transportée dans la sacristie qui est placée dans l'angle entre le chœur et le transept septentrional. Cette châsse est un des monumens les plus curieux et les plus riches de la sculpture et de l'orfèvrerie du moyen âge : on n'en connaît pas plus l'auteur que celui de l'église elle-même. Elle a la forme d'une maison gothique , avec double toit à pignon , en carré long , de six pieds de long , deux pieds de large , et trois pieds et demi de haut. Elle est en bois de chêne recouvert en argent doré : les deux côtés étroits forment deux portails , sous l'un desquels est une statue de la sainte Vierge couronnée d'un diadème de pierreries , avec l'enfant Jésus , et sous l'autre une figure de sainte Élisabeth en habit religieux. Sur l'un des côtés longs , on voit une statue assise de Jésus-Christ docteur , avec trois apôtres à sa droite et trois à sa gauche ; sur l'autre , notre Seigneur sur la croix qui a la forme d'un arbre avec ses branches ¹ ; saint Jean et sainte Magdeleine sont à ses pieds ; deux anges couronnent sa tête penchée. A droite et à gauche sont les six autres apôtres. Toutes ces figures sont surmontées de dais richement sculptés. Sur les plans inclinés du toit on a adapté huit bas-reliefs qui représentent plusieurs scènes de la vie d'Élisabeth , surtout les adieux de la Sainte et de son époux partant pour la croisade , avec tous les détails , tels que la découverte fortuite de la croix dans l'aumônière de Louis , le don de la bague , leur dernier baiser. Ces statues et bas-reliefs , tous d'un travail excellent , sont en argent massif et recouvert de dorure. Une immense quantité de camées , d'onyx , de perles , de pierres gravées , de saphirs , d'émeraudes et d'autres pierreries du plus haut prix étaient incrustées dans la châsse et les encadrements des statues : la plupart étaient antiques et ajoutaient à la valeur presque inestimable d'un monument auquel la piété et l'affection des fidèles pour Élisabeth avait fait consacrer tant de trésors ². Un

¹ Ceci rappelle la belle légende si universellement répandue dans les siècles de foi , d'après laquelle le bois de la croix était fait de l'arbre de la science dont Ève avait cueilli le fruit mortel.

² On croyait généralement que cette châsse valait au moins six cent mille écus d'empire , c'est-à-dire plus de deux millions de francs ; d'autres estimations en portaient la valeur à six fois cette somme.

grand nombre des pierres gravées avaient été apportées d'Orient par les pèlerins et les croisés; quelques unes étaient regardées comme un produit spontané de la nature¹. On sait combien de qualités surnaturelles étaient attribuées aux pierres dans le moyen âge : c'était à la fois l'ornement le plus précieux et l'offrande la plus significative qu'on pût consacrer au tombeau d'une sainte. Il y avait un onyx si admirable que, d'après une tradition très répandue, un électeur de Mayence avait offert de l'acheter au prix de tout le bailliage d'Amœneburg. Malgré les guerres et les troubles de religion, il restait huit cent vingt-quatre pierres précieuses (non compris les perles) en 1810, lorsqu'on les compta avant l'enlèvement ordonné par le gouvernement franco-westphalien, qui fit transporter la châsse à Cassel, où on en vola les plus précieuses, au nombre de cent dix-sept.

Cette châsse rappelle par sa forme et sa beauté la fameuse châsse de saint Sebald à Nürnberg, ornée des douze apôtres, de Peter Fischer : mais elle a l'avantage d'être antérieure de trois siècles : nous ne savons pas s'il existe ailleurs un vestige aussi notable de l'art chrétien à une époque ainsi reculée.

Les reliques de la Sainte bien-aimée reposèrent dans cette couche que la foi et l'amour du peuple chrétien avaient cherché à rendre digne d'elle, jusqu'à l'époque de la réforme. Nous empruntons à deux historiens *luthériens*² le récit de ce qui se passa alors, comme

¹ Ces pierres ont une si grande importance historique et mythologique, que le célèbre Creuzer, auteur de la *Symbolique*, n'a pas dédaigné de consacrer à leur description et à leur examen un ouvrage spécial intitulé *Zur Gemmenkunde: antike geschnittene Steine vom Grahmable der H. Elisabeth, in der nach ihr genannter Kirche zu Marburg*, von D. FR. CREUZER, Leipzig, 1854. Puisque nous avons nommé ce savant écrivain, nous ne saurions passer sous silence la touchante description qu'il a faite dans ses mémoires (*V. Brockhaus Zeitgenossen*, n° 7, Leipzig, 1822) de l'impression qu'il ressentait, pendant son enfance passée à Marbourg, chaque fois qu'il entrait dans

l'église de Sainte-Élisabeth : il lui attribue son premier penchant pour les études religieuses et mystiques : il avoue que cette église porta le premier coup à son luthéranisme. « Cette Sainte-Élisabeth, dit-il, était pour moi tout un monde ! »

² Le Dr Justi, surintendant actuel de l'église luthérienne à Marbourg, dans la 1^{re} édition de l'histoire de sainte Élisabeth (1797), et dans le *Vorzeit* de 1824 : il a lui-même extrait ces renseignements d'un ouvrage intitulé : *Historische diplomatischer Unterricht und gründliche Deduction von des hohen Teutschen-Ritter-Ordens Gerechtsamen*, etc. 1731, in-folio.

un témoignage non suspect du genre de victoires que remportait en ce temps-là ce qu'on a depuis appelé la cause du progrès et des lumières. Le dimanche *Exaudi* de l'an 1539, le landgrave Philippe de Hesse, descendant en ligne directe de sainte Elisabeth, s'en vint à l'Eglise dédiée à son aïeule, et y fit célébrer pour la première fois le culte évangélique. Il était accompagné du duc Albert de Brunswick, du comte d'Isenbourg, d'un fameux poète, faiseur d'héroïdes à l'instar d'Ovide¹, et nommé Eobanus Hessus, du professeur Crato, et d'un assez grand nombre de ces docteurs et savans, parmi lesquels la réforme trouvait ses plus zélés adeptes. L'office terminé, il fit appeler le commandeur de l'Ordre teutonique en résidence à Marbourg, le sire de Milchling, depuis élu grand-maître de l'Ordre, et se rendit avec lui à la sacristie où était déposée la châsse. Une multitude immense de peuple le suivit. Le prince et ses amis étant entrés dans la sacristie, le commandeur en fit fermer la porte, pour arrêter la foule. La forte grille de fer derrière laquelle se trouvait la châsse, était fermée : le commandeur refusa de l'ouvrir et en jeta la clef au loin ; le sacristain dit également qu'il ne saurait comment s'y prendre pour y pénétrer. Alors le landgrave ordonna à un des assistans de chercher des serruriers et des forgerons avec de grands marteaux et des ciseaux pour forcer la grille : mais en se présentant pour sortir à la porte de la sacristie que le commandeur avait fermée, on trouva qu'elle ne pouvait pas s'ouvrir du dedans, mais seulement du dehors. Il fallut donc en jeter la clef dehors à travers une des fenêtres, pour qu'on pût la ramasser et l'appliquer extérieurement à la serrure. En attendant, son altesse daigna dire : « S'il nous faut mourir de faim dans cette sacristie, nous commencerons par manger le commandeur. » « C'est à savoir, » répliqua celui-ci, « si je suis d'humeur à me laisser manger². » Cependant on apporta bientôt les instrumens nécessaires pour faire l'effraction : au

¹ Il en a même fait une d'Élisabeth à son mari Louis, absent en Terre Sainte, sur le modèle de celle de Pénélope à Ulysse.

² Ward Sein Fürstl. Gnaden sagen : wan man in der Custorey Hungers sterben müest, wollen wir den Land-Commthur am

ersten essen, sagt der Land-Commthur : es müste einer ihn erst fragen, ob und wan Er geessen seyn wolte. — Récit d'un témoin oculaire dans le second des ouvrages ci-dessus cités.

moment où on'y procédait, le prince s'écria : « Allons, Dieu « merci! voilà donc les reliques de sainte Élisabeth! voilà mes os « et ses os! Viens-t'en, vieille maman Lisette! voilà ma grand' « mère ¹. » Puis ce digne petit-fils d'une sainte, se tournant vers le commandeur, lui dit : « C'est lourd, monsieur le commandeur, je « voudrais bien qu'il n'y eût que des écus! mais il y en aura là, de « bons vieux florins de Hongrie ². » « Je n'en sais rien, » dit le commandeur, « je ne sais pas ce qu'il y a; de ma vie je ne m'en suis « approché de si près, et plutôt au ciel que je n'y fusse pas aujour- « d'hui ³! » La chasse étant ouverte, le landgrave y plongea les mains et en retira une cassette longue de cinq quarts d'aune, doublée de satin rouge, qui contenait les ossemens de la Sainte: il les prit et les remit à un officier de sa maison, nommé de Collmatsch, lequel les fit jeter dans un sac à fourrage ⁴ que tenait un domestique, et emporter aussitôt au château. Le landgrave découpa ensuite lui-même un morceau de la chasse qu'il croyait d'or massif, et le fit essayer par un orfèvre: voyant que ce n'était que du cuivre doré, il dit « Voyez ces prêtres, comme ils trompent les gens! ils ont fait « ce cercueil de cuivre et ont gardé tout l'or pour eux ⁵. » Puis il s'aperçut qu'il manquait la tête de la Sainte, et après beaucoup d'insistance, il obligea le commandeur de lui montrer une armoire secrète de la sacristie, où cette tête était renfermée, avec la couronne et le calice d'or que l'empereur Frédéric lui avait consacrés le jour de sa translation solennelle, trois cent trois ans auparavant. Philippe fit aussitôt emporter ces objets précieux au château, et on ne les a plus revus.

C'est cet homme que les protestans ont surnommé *Philippe-le-Généreux*.

¹ « Das walt Gott! Das ist S. Elisabethen Heiligthum! mein Gebeines, ihre Knochen! Komm her, Muhme Eltz! Das ist meine Altermutter! » Ibid.

² « Herr Commthur! es ist schwer, wollte wünschen, das es eitel Kronen weren, es werden der alten ungarschen Gulden sein! » Ibid.

³ « Er wüsste nicht, was darinnen sey,

er sey seine Lebtag nicht so nah' dabei gekommen, und wollte Gott, er ware auch jetzo nicht so nahe dabei! » Ibid.

⁴ Welcher solche in einen bey sich gehalten Futtersack steckte. Ibid.

⁵ « Sehet, die deutschen Pfaffen haben die Leute betrogen, den Sarg kupfern gemacht, und das Guth genommen! etc. » Ibid.

En cette même année 1539 il obtint une dispense signée du docteur Martin Luther et de sept autres théologiens évangéliques assemblés à Wittemberg, pour épouser deux femmes à la fois. C'est le digne père de cette race de princes qui ont vécu pendant un siècle du prix de leurs sujets qu'ils vendaient à l'Angleterre pour être employés à combattre les sauvages de l'Amérique.

Les ossemens de la Sainte furent enterrés peu après sous une pierre nue de l'église, dans un lieu inconnu de tous, excepté du landgrave et de deux de ses confidens. En 1546, sous prétexte de dérober aux dangers de la guerre la précieuse châsse, il ordonna qu'elle fût déposée au château de Ziegenhayn. Mais, deux ans après, cédant aux instantes prières du commandeur Jean de Rehen, Philippe fit reporter à Marbourg cette propriété sacrée, en même temps qu'il crut devoir obéir à l'ordre que lui avait donné l'empereur Charles-Quint, dès l'année même du sacrilège, de restituer à l'église les reliques de sainte Elisabeth ¹. On les déterra et on les rendit au commandeur : cependant elles ne furent plus replacées dans la châsse ; d'après la quittance qu'en délivra Jean de Rehen le 12 juillet 1548, il en manquait dès lors une grande partie ², et à dater de cette époque, leur dispersion a été complète. Vers la fin du seizième siècle, à une époque où l'Espagne faisait beaucoup de frais et d'efforts pour sauver les reliques des saints qui se trouvaient dans les pays envahis par l'hérésie, la pieuse infante Isabellè Claire Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, dont la mémoire est encore aujourd'hui si populaire en Belgique, acquit le crâne et une portion considérable des ossemens de sa sainte patronne, et les fit transporter à Bruxelles et déposer chez les Carmélites : le crâne fut plus tard envoyé au château de La Roche-Guyon en France, d'où il a été tout récemment transféré à Besançon par le cardinal duc de Rohan ³. Un de ses bras fut envoyé en Hongrie : d'autres portions de ses reliques se voyaient encore à Hanovre ⁴, à Vienne, à Cologne, et sur-

¹ Justi, p. 230.

⁴ Thesaurus reliquiarum electoris
Brunswico - Luneburgensis, Hanoveræ,

² Idem. Vorgeit 1824, p. 49.

1715.

³ On le vénère aujourd'hui à l'hôpital
de Saint-Jacques dans cette ville.

tout à Breslau, dans la riche chapelle que lui consacra en 1680 le cardinal Frédéric de Hesse, évêque de cette ville et un de ses descendants. On conserve dans cette même chapelle le bâton en bois noir qui lui servit d'appui lors de son expulsion de la Wartbourg¹. Nous avons déjà parlé de son verre qui est à Erfurt, de sa robe de noces qui est à Andechs, de sa bague d'alliance qui est à Braunfels, avec son livre d'heures, sa table et sa chaise de paille. Enfin son voile se montre à Tongres.

En 1833, M. le comte de Boos-Waldeck possédait un des bras de la Sainte, qu'il avait offert en vente à plusieurs souverains qui la comptent parmi leurs aïeux, mais sans trouver d'acheteurs!

A Marbourg il n'y a aucune de ses reliques. Une tradition affirme que ses ossemens furent enterrés sous le maître-autel, d'où on les vola en 1634. On n'y rencontre d'elle aujourd'hui qu'une grande tapisserie à laquelle on dit qu'elle a travaillé, qui représente l'histoire de l'Enfant Prodigue, et dont on se sert encore pour la communion selon le rit luthérien. Sa châsse, vidée depuis trois siècles, fut emportée à Cassel sous le règne du roi Jérôme, puis ramenée à Marbourg en 1814, et replacée dans la sacristie. La magnifique église qui lui a été consacrée, vouée depuis 1539 au culte qui regarde l'invocation des Saints comme une idolâtrie, n'a jamais depuis lors retenti d'un seul hommage public en son honneur.

Ainsi, cette âme si chère au ciel et à la terre, n'a point eu le sort de tant d'autres Saints, dont la dépouille est restée jusqu'à ce jour au sein du peuple fidèle, entourée du culte et de l'amour des générations successives, à l'ombre des autels où se célèbre chaque jour le sacrifice sans tache. Au contraire, tout le pays qu'habitait cette sœur des anges a trahi sa foi; les fils du peuple qu'elle a tant aimé, tant consolé, tant soulagé, ont méconnu et renié sa puissante protection. La Thuringe, où elle vécut jeune fille et épouse; la Hesse, où s'écoula son veuvage, ont toutes deux renoncé au catholicisme. L'orgueilleuse empreinte de Luther est venue ternir les purs souvenirs de ce château de Wartbourg, à jamais sanctifié par sa pieuse

¹ Justi, p. 238.

enfance, par les épreuves de sa jeunesse, par cette union conjugale sans rivale dans sa tendresse et sa sainteté. Du haut de ces vieilles tours d'où planait sur toute la contrée son infatigable amour, l'œil du voyageur cherche en vain une église, une chaumière catholique. A Eisenach, dans cette ville où elle a si bien représenté le Christ par sa charité et ses souffrances, il n'y a pas un seul catholique pour l'invoquer, pas un autel, pas une pierre sainte où l'on puisse s'agenouiller pour honorer son doux nom et invoquer sa bénédiction sur un pèlerinage à elle consacré. Enfin, dans la ville même où elle est morte, où tant de milliers de pèlerins sont venus adorer ses reliques, où le marbre est encore tout usé et creusé par leur foi, sa vie n'est plus qu'un fait historique, et le peu de catholiques qui s'y trouvent n'ont pas même une messe le jour de sa fête¹! Sa tombe même n'a pas été respectée, et parmi ses descendans il s'est trouvé un homme qui en a arraché les os, en l'insultant.

N'est-ce donc point pour tout catholique un devoir que de lui rendre hommage, que de chercher à réhabiliter sa gloire et à lui offrir le tribut de son zèle et de son amour, fût-ce même sous la forme la plus insignifiante? C'est ce qu'a bien senti ce pauvre capucin que nous citons à regret pour la dernière fois, lorsqu'il disait au milieu du dix-septième siècle : « En visitant cette grande et belle église et ce riche tombeau de la sainte, j'ai eu le cœur percé de douleur en les voyant entre les mains des luthériens, et désormais si honteusement dépouillés de leur ancienne splendeur. Oh! je m'en suis plaint à Dieu tout-puissant dans le ciel, et j'ai recommandé de mon mieux à sainte Élisabeth d'y mettre ordre. Mais aussi, par compensation de tout l'honneur que les non-catholiques ne te rendent pas, devons-nous t'honorer d'autant plus, t'invoquer avec une ferveur redoublée, ô glorieuse servante de Dieu! et nous ré-

¹ Depuis 1811, et grâce à la conquête française et à la constitution nouvelle, l'exercice du culte catholique, sévèrement interdit pendant trois siècles par la tolérance protestante, est autorisé à Marbourg. Il y a une petite église catholique et environ trois cents fidèles; mais le curé

qu'on y a placé se borne à dire la messe le dimanche, et quand nous lui avons demandé, le jour même de la fête de sainte Élisabeth, s'il ne disait pas une messe en son honneur, il nous a répondu qu'il n'y avait jamais songé.

« jouir à jamais de ce que Dieu t'a retirée dès ton enfance du fond
« de ta Hongrie pour te donner à notre Allemagne, comme le plus
« précieux des bijoux ¹. »

On lui a du reste laissé, même dans les pays qui ont oublié ou renié sa gloire, un hommage peut-être le plus doux et le plus aimable de tous ceux qu'elle a jamais reçus ; on a laissé à une petite fleur, tout humble et modeste comme elle ; le nom de *fleurette d'Élisabeth* ² : elle ferme son calice le soir, lorsque la lumière du soleil disparaît, comme Élisabeth savait fermer son âme à tout ce qui n'était pas un rayon de la grâce et de la lumière d'en haut.

Que nous serions heureux, si ce faible témoignage que nous cherchons à rendre à sa gloire, pouvait être agréé par elle comme a dû l'être le sentiment de pieuse et confiante affection qui a autrefois porté quelques paysans catholiques à donner son nom chéri à la fleur qu'ils aimaient !

Aussi bien qu'il nous soit permis, avant de donner congé à ces pauvres pages, d'élever une dernière fois notre cœur et notre humble parole vers vous, ô douce Sainte ! vous, qu'après tant d'âmes ferventes, nous oserons nommer aussi *notre chère Élisabeth* ! O bien-aimée du Christ ! daignez être la céleste amie de notre âme et l'aider à devenir l'amie de votre Ami. Tournez vers nous, du haut des cieux, un de ces tendres regards qui, sur la terre, guérissaient les plus cruelles infirmités des hommes ³. Nous sommes venus, dans un siècle sombre et froid, nous éclairer à votre lumière sainte, nous réchauffer au foyer de votre amour ; et vous nous avez accueilli, et votre pensée nous a donné mainte fois la paix. Soyez bénie pour tant de précieuses larmes que nous a values le récit de vos peines et de votre patience, de votre charité et de votre angélique simplicité ; pour tant de travaux et d'erremens que vous avez protégés, tant de jours

¹ P. Martinus à Kochem, p. 856.

² *Elisabethen-blümchen* ; c'est un des nombreux noms donnés en Allemagne à la fleur dite *cystus helianthemum* en latin, *fleur du soleil* ou *herbe d'or* en français,

for del sole en italien, etc. Nernich's Catholicon, oder polyglotten lexicon der Naturgeschichte.

³ Voyez le miracle rapporté page 230.

solitaires que vous seule avez peuplés, tant d'heures tristes que votre chère image a pu seule charmer. Soyez-en bénie à jamais, et daignez bénir à votre tour le dernier venu et le plus indigne de vos historiens.

Respondens Iesus dixit : Confiteor tibi, Pater Domine coeli et terrae, quia abscondisti haec a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis.

18 Juillet 1836.

APPENDICE.

APPENDICE.

I.

Louis-le-Ferré, landgrave de Thuringe.

(Page 1.)

Le prince, aïeul du mari de sainte Élisabeth, qui régna de 1149 à 1168, a laissé une mémoire très populaire en Allemagne, à cause des efforts qu'il fit pour protéger le pauvre peuple contre l'oppression des seigneurs. Dans les premières années de son règne, il avait agi avec une nonchalance et une mollesse qui avaient encouragé ses vassaux dans leurs habitudes de violence et de rapine, et l'avaient fait regarder lui-même comme un prince lâche et incapable. Voici comment on raconte la cause du changement qui s'effectua en lui : Un jour qu'il chassait, il s'égara et fut obligé de demander asile pour la nuit à une forge, dans la forêt de Ruhla. Le forgeron lui ayant demandé qui il était, il répondit qu'il était un des chasseurs du landgrave Louis. « Fi du landgrave, » dit le forgeron, « chaque fois qu'on « le nomme, ce pitoyable sire, il faudrait s'essuyer la bouche ! »

1 « Pfui des Landgrafen! wer ihn nennet, sollte alle mal das Maul wischen, des barmherzigen Herrn! » Grimm's Deutsche sagen, 550. Rothe, 1683, etc., etc.

Le prince ne répondit rien ; le forgeron lui dit alors : « Je veux bien « t'abriter, mais pas pour l'amour de ton maître ; va dans l'écurie avec « ton cheval, tu y trouveras du foin ; il n'y a pas d'autre lit ici. » Louis gagna l'écurie, mais ne put dormir, et pendant toute la nuit il entendait le forgeron qui forgeait, et chaque fois qu'il frappait le fer avec son gros marteau, il criait : « durcis-toi, duc, durcis-toi, « duc, comme ce fer ¹ ; » et il ajoutait mille injures, en disant : « Mé- « chant, infâme, misérable seigneur ! à quoi sers-tu à ton pauvre peu- « ple ² ? » Et il nommait tous ceux qui outrageaient les lois, racontait tout haut à ses apprentis toutes les indignités qui se commettaient dans le pays, et qui demeuraient sans remède et sans réparation, à cause de la fainéantise du duc. Cela dura jusqu'au matin. Le landgrave recueillit chacune de ces paroles et sortit de là un autre homme qu'il n'y était entré. Dès le lendemain, il changea complètement de système ; et, comme il rencontrait beaucoup de résistance chez les seigneurs qu'il avait habitués à une excessive tolérance, il eut recours aux moyens les plus violens. Il leur fit la guerre à tous successivement, prit et renversa leurs châteaux ; et un jour qu'il avait fait prisonniers un grand nombre de ceux qui s'étaient ligués contre lui, il leur dit : « Je ne veux pas vous tuer, parce que cela dépeu- « plerait mon pays, ni vous mettre à rançon, parce que cela est au « dessous de moi, mais je veux vous humilier aux yeux du peuple. » Il les fit conduire dans un champ et les attela quatre par quatre à une charrue, dont deux de ses valets tenaient le manche, tandis que lui-même les aiguillonnait avec un fouet. A chaque sillon, il en attelait quatre autres, jusqu'à ce qu'ils y eussent tous passé ; puis il fit entourer ce champ de grosses pierres, lui donna le nom de champ des nobles ³, en fit un champ d'asile pour les malheureux, et le consacra comme un souvenir éternel de sa justice et de sa sollicitude pour les droits outragés du pauvre peuple. Ce châtiment, d'un genre nouveau, fit dans toute l'Allemagne un effet prodigieux. Cependant, les seigneurs et chevaliers, ne pouvant lui résister par la force, conspirèrent sans cesse contre lui ; pour se dérober à leurs poignards, il fut forcé de se faire forger une armure qui le couvrait tout entier et qu'il ne quittait jamais, ce qui lui valut son surnom de *Ferré*. Il redoubla de sévérité à mesure qu'il avançait en âge, mit fin à tous les

¹ « Landgraf werde hart, landgraf werde hart, wie dies Eisen!

² « Du schmeliger bosir unseligir herre, was saltu dynen armen luthin

enger gelebin... Sebst du nicht wiel deine Rathe mähren dir im munde. »

³ Edelacker.

désordres en suppliciant les plus coupables, et devint enfin la terreur de ses vassaux. Il les tint en respect jusqu'à sa mort ; car, se sentant atteint d'une maladie mortelle à Naumburg, il fit appeler ceux des seigneurs qui lui avaient le plus long-temps résisté, et leur dit : « Je sais que je vais mourir et que je ne guérirai pas de ce mal. Or je vous ordonne, par l'amour de votre propre vie¹, quand je serai mort, de me rendre les honneurs funèbres en portant mon corps sur vos épaules, d'ici à Reynhartsbrunn ; il faut que vous me le juriez. » Et ils le jurèrent ; car, dit l'historien, ils le craignaient plus que le diable². De plus, quand il eut rendu le dernier soupir, ils tinrent parole, et le portèrent sur leurs épaules de Naumburg jusqu'à Reynhartsbrunn, une distance de vingt lieues, craignant tout le temps qu'il n'eût fait semblant d'être mort pour mettre à l'épreuve leur fidélité.

C'est ce landgrave Louis qui fit construire le château de Naumburg, où Élisabeth et son mari séjournèrent souvent, et où eut lieu le miracle du lépreux qu'elle avait couché dans le lit de son époux. Le Ferréy reçut la visite de son beau-frère, l'empereur Frédéric Barberousse. Un matin que celui-ci se promenait et examinait la construction et la situation du château, il dit au duc : « Votre château me plaît bien, mais il manque de rempart ; il en faudrait un fort et beau tout à l'entour. — « Oh ! » répliqua le duc, « je ne me soucie pas de rempart ; je puis en faire un aussitôt que je veux. — Combien de temps vous faudrait-il ? » dit l'empereur. « Moins de trois jours, » reprit le duc. Frédéric se mit à rire, en disant : « Ce serait vraiment merveille, quand même tous les maçons du saint empire s'y trouveraient ensemble. » On se mit à table : cependant le landgrave envoya sur le champ des messagers à cheval à tous les comtes, barons et chevaliers des environs, avec ordre de venir de nuit à Naumburg dans leurs plus beaux équipemens, et avec tous leurs hommes. Au point du jour ils étaient tous là avec leurs armures dorées et argentées, leurs casques de soie et de velours, et leurs cottes d'armes, comme pour un tournoi. Le prince les arrangea en cercle autour du château, l'épée ou la lance à la main ; et aux endroits où il aurait dû y avoir une tour, il plaça un comte ou un baron, la bannière haute. Puis il alla trouver l'empereur et lui dit : « Le rempart dont je vous ai parlé hier est tout fait ; voulez-vous le voir ? » Barberousse, ébahi, lui dit : « Vous me trompez ; » et fit le signe de la croix, croyant qu'il y avait quelque sorcellerie. Mais, lorsqu'il fut sorti et qu'il eut vu toute cette

¹ « Alzo lieb alzo uch uwir leben sey. » Rothe, 1686.

² Wan sy vorchtin en me danne den Tufel. Ibid.

magnificence, il dit : « Vraiment, de ma vie, je n'ai vu de rempart
« plus beau, plus noble et plus fort ; je le reconnais devant Dieu et
« devant vous, cher beau-frère ; grâces vous soient à jamais rendues
« de me l'avoir montré ! »

Grimm, 532. Ex Bange, Winkelmann, Rothe.

Tableau généalogique de la famille de sainte Elisabeth.

LIGNE PATERNELLE.

Béla III, 16^e roi de Hongrie, = Marie de France, fille de
mort en 1196, époux de Louis VII, sœur de Philippe-
Auguste + 1194.

1. **EMERIC**, 17^e roi de Hongrie + 1206. — GÉTRUDE de Méranie, = 2. **ANDRÉ III**, 19^e roi de Hongrie en 1201, + 1235. — **YOLANDE** de Courtenay. — 3. **CONSTANCE**, mariée à Ladislas IV, 18^e roi de Hongrie + 1201. — **OTOCAR III**, roi de Bohême.

S^{te}. Agnès de Bohême.

1. **BÉLA IV**, 20^e roi de Hongrie + 1273. — 2. **COLOMAN**, roi de Gallicie, mari de la B. **ELISABETH**. — 4. **ANDRÉ** épouse la fille du roi d'Arménie. — 5. **ETIENNE**, épouse une Morosini, tige de la famille de Croi. — 6. **YOLANDE**, mariée au roi d'Aragon.

PIERRE, R. d'Aragon.

S^{te}. Elisabeth de Portugal.

1. **ETIENNE V**, 30^e roi de Hongrie. — 2. **S^{te}. Onnégonde**, — 3. **YOLANDE**, mariée à Polesine-le-Pieux. — 4. **ELISABETH**, mariée à Henri, duc de Bohême. — 5. **ANNE**, mariée au roi de Hongrie. — 6. **S^{te}. Margue-**

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

1950

III.

Hedwige, reine de Pologne, duchesse de Lithuanie.

(Page 57.)

On nous pardonnera de rassembler ici quelques détails puisés dans les anciens historiens de Pologne, sur une des princesses les plus remarquables du moyen âge, dont le caractère et la destinée offrent avec ceux de notre chère sainte Elisabeth des analogies qu'il sera bien facile de saisir.

Nous avons tiré ces détails principalement de l'*Histoire Polonoise* de Jean Dlugosz¹, ainsi que des chroniques de Strykowski² et de Bielski³, qui ont été imprimés dans la précieuse collection d'historiens en langue polonoise, publiée au dernier siècle par le jésuite Bohumolec.

Casimir-le-Grand, dernier roi de Pologne de la race nationale des Piast, mort en 1370, avait laissé sa couronne au fils de sa sœur, Louis d'Anjou, roi de Hongrie, issu de la race de saint Louis de France. Celui-ci régna de nom pendant douze années (1370-82), mais abandonna entièrement la Pologne à ses dissensions intérieures et aux attaques de ses ennemis, pour ne s'occuper que de la Hongrie; il mourut en 1382, laissant deux filles, Marie, l'aînée, qui avait pour époux Sigismond de Luxembourg, marquis de Brandebourg, depuis roi de Bohême et empereur; et Hedwige, née en 1371, et fiancée à l'âge de quatre ans au jeune duc Guillaume d'Autriche, qui fut élevé avec elle à dater de ce moment. Les Polonais élurent aussitôt pour reine cette jeune Hedwige, qui avait à la fois dans les veines du sang de saint Louis et de saint Étienne: mais sa mère, la reine Elisabeth, veuve de Louis, l'ayant gardée auprès d'elle sous divers prétextes, la couronne demeura pendant plusieurs années en proie

¹ *Joannis Dlugossi seu Longini, historia polonica, libri XII, etc. Lipsiæ, 1711; 2 volumes in-folio. Dlugosz fut chanoine de Cracovie, précepteur des enfans du roi Casimir III, archevêque nommé de Lemberg, et mourut en 1480.*

² *Kronika Macieja Strykowskiego, imprimé à Königsberg, en 1592; réimprimé par Bohumolec, en 1766. L'auteur était chanoine de Samogitie.*

³ *Kronika Marcina Bielskiego. L'auteur mourut en 1576.*

aux brigues et aux attaques de plusieurs compétiteurs , entre autres de Sigismond , beau-frère d'Hedwige , et de Ziemowit , duc de Masovie. Celui-ci fut même élu roi par une diète de petite noblesse , impatientée des interminables délais qu'éprouvait l'arrivée de la jeune souveraine. Enfin sa mère , effrayée par les menaces de toute la Pologne , consentit à se séparer de sa fille , et l'envoya en Pologne sous la garde du cardinal Demetrius , archevêque de Strigonie. Les prélats et les seigneurs de Pologne , qui désespéraient de la voir arriver , allèrent au devant d'elle avec un vif empressement , et la reçurent à Cracovie avec les plus grands honneurs. Elle n'avait pas encore quinze ans ; mais son éclatante beauté , ses grâces , ses vertus , sa pudeur et sa fervente piété inspirèrent aux Polonais tant d'enthousiasme et d'amour , qu'ils se regardèrent comme honorés d'avoir cette jeune fille pour seule maîtresse , sans songer à lui donner un époux qui pût leur servir de chef et de roi ¹. Elle se fit couronner dans la cathédrale de Cracovie , le 15 octobre 1385 , jour de la fête de sainte Hedwige , sa patronne. Les seigneurs lui garantirent le plein exercice des droits royaux , jusqu'à ce qu'elle fût mariée. « Comment s'en étonner ? » dit un historien. « Elle avait reçu de la nature le don de la plus rare beauté : elle était si merveilleusement belle , que la seule Hélène avait pu l'être comme elle ² ; mais sa piété et sa pudeur , sa modestie et sa douceur surpassaient encore sa beauté. Elle était très instruite et même savante en littérature ; elle avait toute la dignité , non seulement de sa haute naissance , mais d'une nature supérieure. Elle semblait avoir sucé avec le lait de sa mère toutes les vertus. A peine sortie de l'enfance , elle avait dans toutes ses paroles , dans toutes ses actions , une gravité et une maturité qui témoignaient de la sagesse céleste qui l'inspirait ³. »

Cependant le plus redoutable des voisins et des ennemis de la Pologne , Jagellon , grand-duc de Lithuanie , ayant appris par la renommée et par les rapports de ses ambassadeurs qu'il venait de monter sur le trône de Pologne une jeune vierge tellement belle et gracieuse , que dans le monde entier aucune femme ne pouvait rivaliser en beauté avec elle ⁴ , conçut le désir de l'épouser. Il lui envoya à cet

¹ Tanta erat erga illam affectio , tam charitas immensa , ut viros se esse obli-
ti , parere tam insigni et virtuosæ fem-
inæ putarent non inglorium. Ea in-
super charitate et affectione devicti ,
non dato , non procurato illi sponso ,
quasi ipsa sola ad gubernandum re-
gnum sine marito sufficeret , etc. Dlu-

gosz , liv. 10 , col. 95.

² Strykowski , liv. XIII , c. 1.

³ Dlugosz ; l. c.

⁴ Adeò venustam decoramque existi-
tere , ut pro illâ tempestate in orbe
universo , parem in forma non habere
credita sit. Ibid.

effet une ambassade dont le chef, Skirgyello, frère du grand-duc, ayant été admis en la présence de la reine et de son conseil, lui parla en ces termes : « Il y a long-temps que des rois et des princes illustres ont sollicité notre puissant souverain Jagellon, grand-duc des Lithuaniens, d'embrasser la foi des chrétiens, en abandonnant la foi de ses pères, mais ni leurs persuasions ni les guerres que lui ont faites dans ce but les croisés de Prusse n'ont jamais pu l'y engager. C'est à vous, noble et illustre reine, à vous et au royaume de Pologne, que le grand Dieu a réservé cet éternel honneur. Si votre excellence daigne accepter pour époux notre susdit seigneur Jagellon, voici à quoi il s'engage. D'abord lui et ses frères les ducs de Lithuanie, avec les seigneurs et tout le peuple de Lithuanie et de Samogitie, embrasseront la foi catholique, celle que vous et votre royaume pratiquez et observez. Il rendra ensuite tous les captifs chrétiens qui lui sont échus par le droit de la guerre. Il incorporera au royaume de Pologne, par une union irrévocable et intime, toutes ses terres de Lithuanie et de Samogitie, même celles qu'il a conquises sur la Russie ; il s'engage à regagner pour la Pologne, la Poméranie, la Silésie et les autres provinces qui en ont été détachées ; enfin il offre de payer les deux cent mille florins qui ont été remis au duc Guillaume d'Autriche comme arrhes de la consommation de son mariage avec vous. » Telles furent les offres de ce barbare¹ : elles parurent fort avantageuses aux seigneurs et aux prélats de la Pologne, mais fort tristes à la jeune reine qui était passionnément attachée à Guillaume, et qui objecta qu'elle lui avait été solennellement fiancée, et couchée dans le même berceau que lui². Elle obtint qu'on consulterait d'abord sa mère, la reine Elisabeth de Hongrie. Les ambassadeurs lithuaniens, accompagnés d'une députation de trois seigneurs polonais, allèrent aussitôt trouver cette princesse à Bude. Après de longues hésitations, Elisabeth se laissa dominer par l'intérêt de la propagation de la foi catholique³, et répondit qu'elle consentait volontiers à ce que sa fille Hedwige fit ce qu'il y avait de plus utile pour la république chrétienne et pour la Pologne⁴. Au retour des ambassadeurs, une diète fut convoquée à Cracovie pour délibérer sur les demandes de Jagellon, ainsi que sur les droits de Guillaume et les prétentions de Ziemowit, duc de Masovie, et de Ladislas, duc d'Oppeln, tous deux polonais et catholiques, qui briguaient aussi la main d'Hedwige et la couronne de Pologne. On déli-

¹ Hæc barbarus. Dlugosz.

² Strykowski, l. c.

³ Bielski, l. VII, p. 223.

⁴ Quod et reipublicæ christianæ et suæ profuturum duxerint. Dlugosz, l. c.

béra pendant plusieurs jours : les seigneurs qui voyaient le plus souvent la jeune reine et qui connaissaient son éloignement pour le projet d'alliance avec Jagellon, soutinrent qu'il était odieux d'aller chercher un barbare étranger pour en faire leur roi, au préjudice des princes catholiques et nationaux; mais la grande majorité fit valoir l'intérêt de la foi chrétienne et du repos de la Pologne : à la répugnance d'Hedwige ils opposèrent l'immense gloire qu'elle aurait, si, grâce à elle, la pure splendeur de la foi catholique allait éclairer la Lithuanie et les autres nations barbares. Cette pensée pouvait seule tempérer la violente répugnance d'Hedwige qui déjà avait donné à la religion la première place dans son jeune cœur ¹.

On envoya donc une ambassade à Jagellon pour l'inviter à venir demander lui-même la main d'Hedwige : mais pendant ce temps le duc Guillaume apprit ce qui se tramait contre lui, et ayant la conscience des désirs et de la bonne volonté de la reine ², qui, selon quelques récits, l'avait fait elle-même appeler, arriva à l'improviste à Cracovie avec beaucoup de trésors et une nombreuse suite. Les seigneurs polonais, pris au dépourvu par cette arrivée, n'osèrent d'abord s'opposer à la volonté bien décidée d'Hedwige, qui témoignait à Guillaume la plus vive affection, et qui brûlait du désir d'être unie au jeune ami de son enfance, au lieu d'être livrée à un barbare inconnu ³. Il y avait même quelques seigneurs, surtout Gniewosz, vice-chambellan de Cracovie, qui encourageaient le duc Guillaume dans ses espérances; tandis que, au contraire, Dobeslas, castellan de Cracovie, l'un des plus ardens partisans de l'union avec la Lithuanie, prenait sur lui d'interdire au jeune prince l'entrée du château de Cracovie où demeurait la reine. Mais celle-ci sans se décourager, allait, accompagnée de ses demoiselles d'honneur et de ses chevaliers, trouver son fiancé au couvent des Franciscains : elle y passait de longues heures avec lui dans le réfectoire des frères, en se livrant au plaisir de la danse et à d'autres récréations, mais toujours avec la modestie et la décence qui la distinguaient ⁴. Plus elle le voyait, et plus son affection devenait irrésistible. Elle résolut enfin de consommer son mariage avec lui, avant l'arrivée de Jagellon. Mais les sei-

¹ *Hæc sententia cum Hedwigis reginæ, feminae jam tunc devotæ et religiosissimæ, fastidium solo fidei christiani respectu temperasset, etc. Dlugosz, l. c.*

² Strykowski, l. c.

³ *Nemine baronum audente bene placitum reginæ Hedwigis rescindere...*

Quæ nubere illi potius noto visoque quam barbaro ignoto, et nunquam viso.... æstuebat. Dlugosz, l. c.

⁴ *In ejusdem cœnobii refectorio, Wilhelmo duci, chorearum solatiis, parco tamen et castigato atque honestissimo moderamine, utebatur. Ibid.*

gneurs polonais résolurent en même temps de s'y opposer à tout prix; et plusieurs d'entre eux ayant rencontré un jour le jeune duc comme il cherchait à s'introduire secrètement dans les appartemens intérieurs de la reine, ils le chassèrent du château en l'accablant d'injures ¹. Hedwige, persévérant dans ses intentions, se décida à aller le rejoindre dans la ville; mais en arrivant à la grande porte du château, elle la trouva fermée par ordre des barons. Désespérée et révoltée par cette oppression, la passion de la jeune fille l'emporta dans son cœur sur la dignité de reine: elle demanda au portier une hache, qu'il lui donna; alors, brandissant cette arme, elle se mit à frapper avec fureur sur les verroux et les cadenas de la porte qui la séparait de son amant, mais sans pouvoir la briser ². Aucun de ceux qui assistaient à cette scène douloureuse n'osait ni désobéir aux barons, ni arrêter la colère de la reine. Cependant, le vieux Dimitrj de Goraj, grand-trésorier du royaume, s'approcha d'elle, et, fort de l'autorité que lui donnaient ses cheveux blancs, il la supplia de se calmer et de sacrifier son inclination au bien de la patrie, aux vœux de ses sujets, mais surtout à l'intérêt de la religion. Hedwige ne répondit rien: elle laissa tomber sa hache, fondit en larmes et rentra chez elle.

Il fallut cependant céder: le duc Guillaume, craignant pour sa vie, quitta secrètement Cracovie, en laissant toutes ses richesses à la garde de Gniewosz qui ne les lui restitua jamais. Au commencement de l'année 1386, Jagellon arriva en Pologne. Au bruit de son approche les seigneurs se réunirent en grand nombre à Cracovie, et redoublèrent de prières et d'instances auprès de la reine Hedwige, pour la déterminer à ne pas repousser l'alliance du prince barbare, en réfléchissant à l'intérêt de la foi, qui avait toujours été le premier intérêt des Polonais ³. Hedwige avait elle-même envoyé un agent confidentiel pour voir Jagellon et lui rapporter secrètement des détails sur sa personne et ses mœurs; cet envoyé revint en disant que le duc n'était nullement aussi affreux qu'on l'avait représenté à la reine; que sa figure était bien un peu longue, mais n'avait rien de repoussant; que ses mœurs étaient graves et dignes d'un prince ⁴.

¹ Dùm ad Cracoviensem arcem thalami secreta cum Hedwigi regina suscepturus cubilia, perductus esset.... tam ex arce quam ex thalamo, cum dedecore et injuriâ exclusus expulsusque est, et ab omni carnali commercio reginæ prædictæ sequestratus.

² Strykowski, l. c. — Petita dataque

securi, violare illas manu propria nitentatur. Dlugosz, l. c.

³ Ut magno fidei fructu, qui principaliter à Polonis quærebatur, pensato, barbari principis non fastidiret conjugium. Ibid.

⁴ Faciem oblongam, nulla tamen turpitudine notatam, mores graves et

Mais elle n'en fut pas plus réconciliée avec cette destinée : elle insistait surtout sur le pacte solennel des fiançailles contracté entre elle et Guillaume : elle débattit longuement et douloureusement ce point avec ses conseillers. Elle s'obstinait à regarder un mariage avec tout autre que son fiancé comme un adultère. Cette pensée lui était plus amère que la mort ¹. Les scrupules de conscience venaient joindre leurs tortures à l'agitation douloureuse de son âme ². En attendant Jagellon fit son entrée officielle à Cracovie le 12 février, et alla aussitôt rendre visite à la reine au château ; il la trouva au milieu d'un grand nombre de nobles dames et demoiselles, et resta tout ébloui de l'éclat de sa beauté ³. Le lendemain il lui envoya les plus riches présens comme gages de son admiration. Mais le duc Guillaume était revenu secrètement à Cracovie, déguisé en marchand : Hedwige le savait et l'y avait encouragé ⁴. Les seigneurs polonais le surent aussi bientôt, et le firent chercher avec tant de soin qu'il eut beaucoup de peine à s'échapper de leurs mains.

Enfin Hedwige succomba, son cœur fut vaincu et pris d'assaut : *expugnata fuit*, dit le prélat qui a écrit cette histoire ⁵. Dieu seul pouvait donner à ce cœur de quinze ans, dévoré par une passion ardente et légitime, la force de consommer le plus douloureux sacrifice : aussi fut-ce à lui qu'elle eut recours. Voyant que rien ne pouvait plus la sauver, elle se rendit couverte d'un voile noir à la cathédrale de Cracovie, et là, dans une chapelle qu'on y montre encore aujourd'hui, elle s'agenouilla devant un crucifix et y resta toute seule pendant trois heures en larmes et en prières. Elle se releva, après avoir arraché de son cœur sa volonté, son amour, l'espérance de son bonheur, et les avoir cloués au pied de la croix, comme un sanglant holocauste offert au ciel pour le salut de sa patrie. Seulement, avant de sortir de la chapelle, elle prit son voile noir et en recouvrit l'image du Sauveur crucifié, comme d'un linceul dans lequel elle ensevelissait son amour. Elle alla du même pas trouver le chapitre, et lui fit une fondation pour que ce signe du deuil de son âme fût perpétuellement entretenu et renouvelé au besoin. Cette fondation a survécu à la Pologne elle-même : ce même crucifix

principe dignos enunciat et reginæ
auxietatem de agresti et deformis ducis
corpore dudum conceptam, dissoluit.
Ibid.

¹ Diù et graviter propter superius
fœdus cum Wilhelmo ictum relucta-
batur... Alteris nuptiis suam contami-
nare pudicitiam, amarius morte puta-

bat. Dlugosz, l. c.

² Timor quoque divinus, et vis con-
scientiæ mentem suam terrebant. Ibid.

³ Bielski, Dlugosz.

⁴ Sub habitu dissimulato mercatorio,
non sine annuentia Hedwigis clandes-
tine advenisse.

⁵ Dlugosz, l. c.

existe encore , et il est toujours recouvert d'un voile noir : on l'appelle encore *le crucifix d'Hedwige!*

Puis elle déclara qu'elle consentait à épouser le duc de Lithuanie, non certes pour son plaisir, mais pour accroître le domaine de la foi orthodoxe, et assurer le repos des chrétiens ¹. Le 14 février Jagellon reçut le baptême des mains de l'archevêque de Gnesen, et le même jour il célébra son mariage avec cette Hedwige dont on ne savait ce qu'on devait le plus admirer, la beauté de son corps ou celle de son âme ². Trois jours après il se fit couronner en présence d'Hedwige avec une très grande pompe.

Le duc Guillaume, désespéré, quitta Cracovie et s'en retourna en Autriche : selon quelques auteurs, il ne voulut jamais se marier tant qu'Hedwige vécut. Plus tard il épousa Jeanne, fille du roi de Naples; il mourut peu après.

Une fois mariée à Jagellon, la jeune reine consacra à son nouvel époux toute sa tendresse et toute sa fidélité ³. Vers le milieu du carême, Jagellon la conduisit dans la grande Pologne, afin d'employer sa popularité et sa douceur à pacifier les dissensions entre les nobles et les prélats qui déchiraient cette province. Ce fut pendant cette tournée qu'eut lieu le trait délicieux que nous avons cité sur elle dans notre texte. La cour était à Gnesen : une contribution excessive fut assise pour son entretien sur les paysans des environs, et la plupart de leurs bestiaux furent saisis : ils s'en vinrent tout en pleurs avec leurs femmes et leurs enfans se plaindre, en remplissant l'air de leurs clameurs. Hedwige, profondément émue, éclaira son mari sur son injustice, fit restituer tout ce qui avait été pris, et lever l'interdit que le chapitre de Gnesen avait déjà lancé pour châtier cette oppression : puis elle s'écria : « Les bestiaux leur sont rendus, mais qui leur rendra leurs larmes ? »

Grâce à l'intervention de cette jeune et touchante médiatrice, le roi réussit à rétablir la paix et la sécurité dans toute la Pologne. L'année suivante (1387), il la mena avec lui en Lithuanie, pour lui faire connaître sa nouvelle patrie et ses nouveaux sujets, et pour la faire assister à leur conversion à la foi chrétienne. Il renversa toutes les idoles du pays, éteignit les feux perpétuels, fit abattre les forêts sacrées. Tous les Lithuaniens, à l'instar de leur roi, reçurent le baptême. Pour abrégér cette cérémonie, qui eût été interminable s'il

¹ Non voluptatis explendæ causæ, sed fidei orthodoxæ amplitudinem, et christianorum quietem procuratura. Dlugosz, p. 104.

² Cum virgine decora et insigni Hedwigi, moribus incertum est an forma venustiore. *Ib.*, p. 103.

³ Niemcewicz. *Spiewy historyczne.*

avait fallu administrer séparément le sacrement à chaque individu , on répartit tous les néophytes , d'après leur sexe , en divisions nombreuses ; puis on aspergeait d'eau bénite chaque division en masse , et on assignait un même nom de baptême à tous ceux qui y étaient compris. A la première division d'hommes , le nom de Pierre ; à la première de femmes , celui de Catherine , et ainsi de suite : les chevaliers seuls et leurs familles furent baptisés individuellement. Les nouveaux chrétiens reçurent avec enthousiasme leur reine de seize ans , qui venait leur apporter la paix et la lumière de la vraie foi. Pendant tout son séjour , elle donna des preuves éclatantes de sa ferveur toujours croissante et de son ardent dévouement à la religion ¹ , par la profusion de ses dons à la nouvelle cathédrale de Saint-Stanislas de Wilna , et aux autres églises et fondations religieuses que son mari instituait , d'après ses avis , dans les principaux lieux de son royaume. Pendant qu'Hedwige était ainsi glorieusement occupée en Lithuanie , elle apprit la mort cruelle de sa mère chérie , la reine de Hongrie , lâchement assassinée , comme l'avait été la mère de sainte Elisabeth , par des seigneurs rebelles.

Après que le Christianisme eut été solidement établi en Lithuanie , le roi et la reine revinrent à Cracovie (1388) , où la paix de leur union fut compromise par la jalousie de Jagellon. La calomnie lui avait fait concevoir de violens soupçons sur la fidélité de son épouse : il l'accabla de reproches , et annonça même l'intention de divorcer. Les barons réussirent à le calmer , et Hedwige elle-même exigea du roi le nom de son accusateur et un jugement solennel². Le roi nomma Gniewosz , le même qui avait été l'hôte du duc Guillaume , et qui s'était approprié tous ses trésors. Il avait osé accuser celle qu'on nommait déjà la *sainte reine* ³ , d'avoir eu des relations clandestines avec le duc Guillaume depuis son mariage. La cause fut appelée et jugée à la diète de Wislica (1389). La reine se justifia par le témoignage de toute sa maison et par serment. Le castellan Jean Tenczynski et douze autres chevaliers affirmèrent également par serment que l'honneur de la reine était à l'abri de tout soupçon , et s'offrirent à la défendre par combat. Gniewosz , confondu , garda le silence. Le sénat le condamna à une peine spéciale en présence de toute l'assemblée et de la reine outragée. Il fut forcé de se courber sous un banc , et de déclarer dans cette posture qu'il avait aboyé malhonnêtement comme un chien contre la vertueuse et chaste reine

¹ Quanti esset fervoris in Deum et in amplitudinem suæ religionis monstravit. Dlugosz , p. 112.

² Bielski , p. 233.

³ Strykowski , p. 448.

sa souveraine ; et après avoir dit ces paroles , il imita trois fois l'aboïement d'un chien ¹. A dater de ce moment , rien ne vint plus troubler l'union de Jagellon et d'Hedwige , qui passèrent le reste de leurs jours dans la paix et l'amour ².

En 1390 , Jagellon étant allé défendre la Lithuanie contre les chevaliers teutoniques , Hedwige trouva que les frontières de Pologne étaient menacées du côté de la Hongrie. Elle rassembla aussitôt une armée ; et quoiqu'elle n'eût alors que dix-neuf ans , elle en prit elle-même le commandement. Rien ne saurait égaler l'enthousiasme avec lequel les guerriers polonais virent leur jeune souveraine à cheval au milieu de leurs escadrons. Ils cherchèrent à lui témoigner leur amour en obéissant à ses moindres ordres avec la plus scrupuleuse fidélité ³. A la tête de ses troupes , elle entra dans la Russie rouge ⁴, et combinant son plan de campagne avec autant de prudence que d'intrépidité , elle prit d'assaut ou par capitulation les villes et les forteresses de Przemisl , Jaroslaw , Halicz , Lemberg et une foule d'autres , et reconquit toute cette vaste province , que son propre père Louis avait détachée de la couronne de Pologne pour la donner à celle de Hongrie. Hedwige , tout entière aux intérêts de sa patrie , répara ainsi l'injustice de son père ; et en effectuant , par son héroïque courage , cette réunion qui a duré jusqu'à la ruine de la Pologne , elle s'est assuré , dit son historien , dans le cœur des Polonais , un éternel souvenir ⁵.

Aussitôt après elle marcha sur la Silésie , et reconquit également toutes les possessions polonaises que Ladislas , duc d'Oppeln , avait usurpées sur la couronne. Ce fut par ces nobles victoires qu'elle salua le retour de son époux ⁶.

Mais la Lithuanie , sans cesse envahie et ravagée par les chevaliers teutoniques , était en outre toujours déchirée par de cruelles guerres intérieures , entre les princes des branches collatérales de la maison de Jagellon. Le roi crut qu'Hedwige seule pourrait venir à bout de les pacifier , et l'y conduisit de nouveau en 1393. Les princes lithuaniens , vaincus par le charme qu'elle exerçait sur tous , la reconnu-

¹ Strykowski , p. 449.

² Sine suspicione , sine jurgiis rixisque , in amœnitate dulcedineque conjugalis fœderis , stabili concordia et charitate , utriusque status permansit. Dlugosz , p. 123.

³ Tanta erat apud milites affectio et charitas ut omnes illi juxta ac viro pa-

rerent , et singula quæ jubebat , obedienter exequerentur. Ibid. , p. 126.

⁴ Ce qu'on appelle aujourd'hui le royaume de Gallicie.

⁵ Sempiternum apud Polonos pro hujusmodi heroico opere habitura recordium. Dlugosz , l. c.

⁶ Strykowski , p. 434.

rent pour juge : ils plaidèrent leur cause devant elle. Elle réussit à les réconcilier ; et par un pacte solennel et public, ils convinrent que si désormais il s'élevait entre eux quelques dissensions, au lieu d'avoir recours aux armes, ils prendraient pour arbitre et pour juge sans appel la jeune reine de Pologne ¹.

Cependant, ce malheureux pays restait encore exposé aux incurSIONS des chevaliers teutoniques, qui redoublaient chaque jour de cruauté et de perfidie. Ce fut encore Hedwige qui dut intervenir pour préserver la Lithuanie des maux les plus redoutables.

Jagellon avait tout préparé pour faire à ses implacables ennemis une guerre décisive, où il pourrait employer contre eux toutes les forces de la Pologne, ajoutées à celles de la Lithuanie. Avant qu'elle n'éclatât, on convint d'une entrevue entre le roi et le grand-maître de l'ordre à Jwonoclaw, en Cujavie. Mais les seigneurs, craignant que la trop juste fureur de Jagellon ne fût un insurmontable obstacle à tout accommodement, supplièrent la reine d'y aller en sa place. Elle y consentit, et se rendit à Jwonoclaw avec plusieurs évêques et barons et une suite très brillante. Elle y rencontra le grand-maître Conrad de Jungen et les principaux commandeurs de l'ordre : elle leur proposa les conditions les plus équitables, relativement à la restitution de certaines terres qu'ils venaient d'usurper ; mais ils les refusèrent toutes sous de vains prétextes. Alors, dit un chroniqueur, cette femme bénie, inspirée du ciel, les foudroya par son indignation ². « Vous êtes si avides, leur dit-elle, que vous trahissez, par « votre avarice, non seulement le roi votre seigneur, mais Dieu « même. Vous avez juré fidélité et vassalité aux rois de Pologne, « comme à vos seigneurs et bienfaiteurs, qui vous ont souvent pro- « tégés contre les païens, et vous n'avez rien tenu ! Vous vous dites « ecclésiastiques, et vous arrachez de force aux pauvres gens leurs « biens, comme des brigands : et tout cela étant chrétiens et non « païens ! Je ne sais pas en vérité comment vous avez le cœur de « commettre tant de brigandages et de cruautés. Mais vous verrez, » ajouta-t-elle ; « tant que je vivrai, je réussirai peut-être à dissua- « der le roi de vous faire la guerre, car, avant tout, je désire que le « sang chrétien ne soit pas versé ; mais quand je serai morte, vous « recevrez le juste châtement d'une si indigne conduite. Le juste « Dieu vous paiera le prix de votre ingratitude et de votre insatiable « cupidité ³. » Ainsi parlait la jeune et courageuse reine à ces im-

¹ Dlugosz, col. 138.

² *Fœmina benedicta, cœlesti quodam sensu inspirata.* Dlugosz, col. 132.

— *Zgromila ie mowiaç.... Eielski, p. 235.*

³ *Ibid.*

pitoyables guerriers, et sa prédiction ne devait pas tarder à se vérifier. Après sa mort prématurée, Jagellon, dans les éclatantes victoires de Grünberg et de Tannenberg, porta à l'ordre un coup dont il ne se releva jamais. Le grand-maitre et ses chevaliers, tout en ne se laissant pas convaincre par les exhortations de la reine, ne purent se défendre de l'admirer et de la remercier solennellement de ce qu'ils l'avaient trouvée si zélée pour le maintien de la paix.

Cette sollicitude d'Hedwige pour la patrie de son époux, ne diminuait en rien celle qui remplissait son cœur pour sa chère Pologne, dont elle savait fort bien défendre les intérêts, chaque fois qu'ils pouvaient être compromis par l'union avec la Lithuanie. Ainsi, le roi son mari ayant donné à son favori Spithkon, palatin de Cracovie, l'investiture de la Podolie, à titre de fief perpétuel, Hedwige protesta de toutes ses forces contre cette donation, qui répugnait aux usages et aux lois de la Pologne, et elle vint à bout de l'annuler. Eclairée par une lumière supérieure¹, et malgré l'attrait qu'offrait à la Pologne une guerre contre les infidèles, elle ne voulut pas souffrir que les troupes polonaises prissent part à l'expédition téméraire que Witold, frère de son mari, entreprit avec les Lithuaniens contre les Tartares, et qui fut suivie d'une défaite terrible.

Sa renommée devint bientôt si grande, que les Hongrois songèrent à la prendre pour reine, à la mort de sa sœur aînée Marie, au lieu de l'époux de celle-ci, Sigismond de Luxembourg. Mais Sigismond vint à Cracovie pour supplier sa belle-sœur de ne pas accepter leurs offres et pour renouveler son alliance avec elle². Il n'est pas dit d'ailleurs qu'Hedwige, toute Polonaise de cœur, eût voulu d'une autre couronne.

Elle employait les loisirs que lui laissaient les guerres, les négociations et le gouvernement de son royaume, à l'étude, à l'aumône et à la piété. Jamais on ne la vit en colère, ni hautaine, ni orgueilleuse, ni livrée à de frivoles distractions. Elle avait de l'éloignement pour toute sorte de luxe et de faste; elle aimait surtout à s'enfermer pour prier avec une ardente dévotion et le plus tendre amour de Dieu³. Elle jeûnait pendant l'Avent et portait un cilice en Carême. Elle était d'une générosité sans bornes envers les pauvres, les veuves, les orphelins, les étrangers, les pèlerins; pleine de compassion et d'affection pour tous ceux qui souffraient, ses aumônes la faisaient accuser, comme notre Elisabeth, de prodigalité. Malgré sa jeunesse,

¹ Spiritu revelante... Dlugosz, p. 136. notare poterat superbia, invidia, vel

² Bielski, l. c. simultas. Summa in ea devotio, im-

³ Nulla in ea levitas, nulla immensus amor Dei, etc. Dlugosz, p. 161.

elle était regardée comme très savante ; elle se livrait surtout à la lecture de l'Écriture-Sainte , dont elle fit faire la première traduction en polonais (1390) ; elle lisait aussi assiduellement les Homélie des quatre docteurs de l'Église, les Vies des Pères, les Sermons des Saints, les Méditations et les œuvres diverses de saint Bernard et de saint Ambroise, ainsi que les Révélations de sainte Brigitte. Elle avait fait également traduire tous ces ouvrages en polonais. Ce n'était pas seulement pour elle-même qu'elle aimait la science, elle entretenait à ses frais une foule de pauvres étudiants dans les collèges. Elle rétablit le collège général, fondé par Casimir II, à Casimir ; elle fonda elle-même à Prague (1397) un vaste et magnifique collège, qu'elle dota très richement et qu'elle consacra exclusivement à l'éducation de l'élite de la jeunesse lithuanienne, afin, disait-elle, d'arroser les nouvelles semences de la foi orthodoxe que son mari avait plantées en Lithuanie ¹. Elle légua, en mourant, tous ses bijoux, ses meubles et son argent à l'évêque et au castellan de Cracovie, pour être consacrés à la fondation d'une université dans cette ville. Son vœu fut rempli deux ans après sa mort, et c'est à elle que la célèbre Université de Cracovie doit son origine. Elle fit en outre, de concert avec son mari, une foule d'importantes fondations religieuses, d'églises, d'hôpitaux et de couvens, entre autres celui de la Visitation, aux portes de Cracovie, et la belle église et abbaye de Sainte-Croix à Cleparz, où elle plaça des moines bénédictins qu'elle fit venir de Prague, pour y célébrer l'office dans la langue et le chant sonore des Slavons, comme cela se pratiquait chez les Bénédictins de Prague.² Elle avait un goût très vif pour la musique d'église, et fonda dans la cathédrale de Cracovie, en l'honneur de la sainte Vierge, un collège spécial de seize prêtres, destinés à chanter les psaumes en deux chœurs, d'après un mode particulier ³.

La réunion si rare et si séduisante de tant de qualités et de tant de vertus dans une jeune souveraine, dont la beauté extérieure était en outre sans égale, la rendirent bientôt célèbre et populaire dans tout le monde chrétien ; elle était universellement vénérée comme un mo-

¹ Plantationem fidei orthodoxæ novellam in Lithuanix terris, à rege institutam rigatura... Dlugosz, c. 154.

² Sonoro cantu et lectione in idiomate Slavonico. Ibid. 127. L'écrivain se félicite à cette occasion de ce que Dieu, dans sa bonté, a accordé à la langue slave le privilège de servir à son culte et à la célébration des mys-

tères sacrés, privilège qui avait été jusque-là réservé au latin, au grec et à l'hébreu.

³ Jugi jubilatione, cantu ordinario cessante, psalmos Davidicos bini et bini, in dextro et sinistro choro, vicibus et choris inter se partitis ex æquo decantanturos. Ibid. 150.

dèle vivant de sainteté ¹. Les souverains pontifes eux-mêmes parlaient cette opinion ; et les historiens ont conservé avec soin une lettre que lui adressait le pape Boniface IX, alors qu'elle n'avait encore que vingt ans (le 4 des calendes de janvier 1391), pour la remercier de son affectueux dévouement à l'Eglise romaine, et pour s'excuser de ce qu'il lui était quelquefois impossible de faire droit à toutes les sollicitations qu'elle lui transmettait de la part de ses sujets. Craignant qu'elle ne fût trop souvent obligée de céder à des importunités fatigantes, il lui conseillait d'adopter un signe particulier et confidentiel, dont elle marquerait toutes les demandes auxquelles elle attachait elle-même du prix, et qu'il s'empresserait alors d'accorder ².

Une seule douleur affligeait la Pologne sous le sceptre de sa bien-aimée Hedwige et du souverain de Lithuanie : c'était de voir leur alliance rester sans fruit ; c'était de penser que cette tendre mère de la Pologne n'avait point d'enfans à qui elle pût léguer son amour du pays et l'exemple de tant de vertus. Mais à la fin de 1398 la reine devint enceinte. A cette heureuse nouvelle, une joie merveilleuse se répandit dans tout le royaume ³. Jagellon annonça la grossesse de sa femme à la plupart des rois et princes chrétiens, et surtout au pape Boniface IX, qui lui répondit par une lettre pleine d'affection, où il s'offrait pour être parrain de l'enfant à naître et demandait au roi de lui imposer son nom de Boniface. Peu de temps avant que le terme d'Hedwige approchât, Jagellon fut obligé de quitter Cracovie pour présider à quelque expédition : il lui écrivit pendant son absence de veiller à ce que tous les préparatifs pour son accouchement fussent accomplis avec la pompe convenable, et de faire bien garnir son lit et sa chambre, de rideaux, de tentures et de draperies, brodées en or, en perles et en pierres précieuses. Mais Hedwige lui répondit : « Il y a long-temps que j'ai renoncé aux pompes du siècle : « ce n'est pas à l'article de la mort, où se trouve si souvent une « femme en couches, que je voudrais en user : ce n'est pas par l'or « et les bijoux que je veux me rendre agréable au Dieu tout-puissant « qui m'a délivrée de l'opprobre de la stérilité pour me donner la « grâce de la fécondité, mais bien plutôt par l'humilité et la rési- « gnation ⁴. » Le 12 juin 1399, cette dame presque sainte, dit Stry-

¹ *Universo orbi catholico adeo prop- ter claritatem morum grata et celebris, ut omnes illam veluti sanctitatis simu- lachrum in vita venerarentur. Ibid. p. 161.*

² *Ibid. c. 162.*

³ *Universum regnum, mira imple- tum hilaritate, lætabatur se per uteri reginalis fecunditatem.*

⁴ *Se pompam seculi dudum abdi- casse, etc... sed in humilitatis mansue- tudine placere. Dlugosz, 160, 2, p. 481.*

kowski, donna le jour à une fille qui fut aussitôt baptisée dans la cathédrale de Cracovie, en présence du légat du pape, et reçut sur les fonts le nom d'Elisabeth, à jamais cher à la race de Hongrie, et celui de Bonifacia, d'après le pape son parrain. Mais à peine Hedwige eut-elle mis au monde cet enfant tant désiré, que son état devint très dangereux. La petite Elisabeth mourut au bout de trois jours : on voulut cacher à la jeune mère ce malheur, de peur que cette nouvelle ne la fit empirer ; mais elle l'apprit au moment même, par une révélation intérieure, et l'annonça tout haut à ceux qui l'entouraient. Elle demanda bientôt les derniers sacrements qu'elle reçut avec la plus fervente piété. Elle prit congé de son mari avec tendresse en lui conseillant de se remarier, et en lui indiquant, pour seconde femme, sa cousine Anne, comtesse de Cilley, qui avait des droits à la couronne de Pologne ¹. Enfin le 17 juillet à midi, elle rendit le dernier soupir, pleine de bonnes œuvres et de mérites devant Dieu, et n'étant âgée que de vingt-huit ans.

Le légat du pape célébra ses obsèques : elle fut enterrée dans la cathédrale de Cracovie, à gauche devant le maître-autel. L'amour du peuple et le souvenir de ses éclatantes vertus en firent bientôt une sainte ²; des guérisons miraculeuses eurent lieu en grand nombre auprès de ses cendres ; beaucoup de malheureux vinrent y chercher les consolations qu'elle leur donnait si volontiers pendant sa vie, et les y trouvèrent. Les historiens qui ont raconté sa vie ³, semblent avoir cru que la postérité reconnaissante ferait solennellement constater sa sainteté ; ils se sont trompés, mais sa mémoire n'en est pas moins restée éternellement chère et sacrée en Pologne. Après sa mort, le roi Jagellon se remarria trois fois successivement, mais il déclara toujours que c'était Hedwige qu'il avait le mieux aimée : il garda toujours son anneau nuptial, et sur son propre lit de mort, il le légua à l'évêque de Cracovie, qui lui avait sauvé la vie dans une bataille, comme son bien le plus précieux, et comme une exhortation perpétuelle à bien servir cette patrie qu'Hedwige avait tant aimée.

On grava sur sa tombe une épigraphe en vers latins, dont voici quelques fragmens :

« Ici dort Hedwige, l'étoile de la Pologne.... Elle sut dompter son cœur par la raison, et se vaincre elle-même avec une force surnaturelle. Elle était la colonne de l'Eglise, la richesse du clergé, la rosée

¹ Bielski, l. c.

² Godescard lui donne même ce titre, tom. X, p. 178.

³ Bielski, l. c. — Iluzj devotissimæ

benedictæque mulieris sanctitas apud nos declarata et monstrata est... et apud futura sæcula declarabitur. Dlugosz, p. 162.

des pauvres, l'honneur de la noblesse, la pieuse tutrice du peuple. Elle aimait mieux être douce que puissante; elle n'eut pas une étincelle d'orgueil ni de colère... Hélas! cette royale étoile s'est couchée! elle a péri, la consolatrice des malheureux; elle a péri, notre dame, notre mère, notre espérance et notre confiance... O Roi des cieux, reçois dans ton paradis cette reine des Polonais! »

¹ Sidus Polonorum jacet hic Hedwigis...

Sed more gigantis animum ratione frenabat.

Se sibi subjiciens : nota pupillis erat.

Dos cleri, ros miseris fuit, ecclesiæque columna.

Gratia nobilium, civium tutrix pia...

..Noluit esse potens, maluit esse mitis.

Non ibi delituit scintilla fastus et iræ ;

...Petit occasum, heu, reginale sidus !

Occubuit inopum solamen et miserum,

Et mater et domina, spesque fidesque simul.

O rex Polorum, reginam hanc Polonorum,

Suscipe locandam in paradiso tuo!

IV.

Le château De Wartbourg.

(Page 112.)

Ce château, qui a servi de résidence à notre sainte depuis sa quatrième année jusqu'à sa vingt-unième, et qui a été le théâtre de tant d'événemens de notre récit, subsiste encore en partie, et dans toute l'Allemagne il n'y en a peut-être pas de plus remarquable par la beauté de sa position et le grand nombre d'intéressans souvenirs qui s'y rattachent. Il n'est point de voyageur qui ne soit frappé d'admiration en passant au pied de la montagne où est situé ce château, et qui domine la ville d'Eisenach et la grande route de Francfort à Leipzig et à Berlin. Il est rare de rencontrer un paysage aussi pittoresque, une vue aussi étendue et plus attrayante que celle dont on jouit du haut de la Wartbourg : la végétation des nombreuses forêts environnantes est surtout magnifique ; il n'y manque qu'une rivière ou un lac. Nous avons décrit dans notre texte les sites voisins qui rappellent le souvenir d'Elisabeth : il nous reste à rapporter ici quelques détails sur l'histoire de ce lieu lui-même, célèbre à plus d'un titre dans les annales d'Allemagne.

Le rocher à moitié garni de bois sur lequel est construit le château, se divise en deux crêtes, dont l'une s'appelle *Mittelstein*, ou pierre du milieu, parce qu'on la regardait comme le point central de jonction entre la Hesse, la Thuringe, la Franconie et les districts de Buchen et d'Eichsfeld. C'est sur l'autre que la Wartbourg fut fondé en 1067 par le fameux comte Louis de Thuringe, surnommé le *Sauteur (der Springer)*, à cause du saut qu'il fit du haut de la tour de Giebichenstein jusque dans la Saale qui coule au pied de cette prison, pour échapper au supplice qui l'attendait. Diverses traditions s'attachent à cette fondation. Selon les uns, le comte découvrit cet endroit un jour qu'il était égaré à la chasse, et y attendit long-temps ses serviteurs ; pendant cette attente il en examina la position, et en fut si enchanté qu'il résolut d'y bâtir un château, en lui donnant le nom de *Wart-*

¹ Limberg, das im jahre 1708 lebende schloss Wartburg, Grimm's Deutsche und schwebende Eisenach. Thon's sagen, etc.

berg ou *burg* (montagne du château d'attente). Selon d'autres, la première fois qu'il gravit ce rocher, il fut tellement frappé de la beauté du site, qu'il s'écria à l'instant : « Attends, montagne, je ferai de toi un château » (*Wart, berg, du sollst mir ein schloss werden*¹).

Ce château a servi de résidence principale aux landgraves de Thuringe jusqu'en 1440. C'est là qu'eut lieu en 1270 une scène touchante et célèbre. Le landgrave Albert-le-Méchant, fils de celui qui avait usurpé la Thuringe au détriment des enfans de sainte Élisabeth, avait pour femme Marguerite, fille de l'empereur Frédéric II, la dernière de l'illustre et malheureuse maison de Hohenstauffen ; mais livré à l'amour d'une concubine, il la prit bientôt en dégoût et chargea enfin un ânier de ses domestiques d'entrer de nuit dans sa chambre et de lui tordre le col, afin qu'on pût croire le lendemain que le démon l'avait étranglée. Le pauvre ânier eut des scrupules, et s'étant introduit auprès du lit de la duchesse, il l'éveilla en lui demandant grâce : elle le prit d'abord pour un fou ou un ivrogne ; mais il lui raconta la commission dont son mari l'avait chargé, en lui disant qu'il aimait mieux mourir avec elle que d'obéir. La duchesse consternée fit chercher son maître d'hôtel pour lui demander conseil ; celui-ci l'engagea à prendre la fuite sans délai en abandonnant ses enfans. Elle voulut d'abord les voir : ils reposaient dans leurs berceaux² ; l'un avait trois ans et l'autre dix-huit mois ; elle s'assit à côté des berceaux et pleura beaucoup. Le maître d'hôtel et ses filles d'honneur la pressaient de partir. Voyant qu'il ne pouvait en être autrement, elle prit l'aîné de ses fils, nommé Frédéric, entre ses bras, le couvrit de baisers et de larmes, et finit, dans l'angoisse et l'amertume de son cœur maternel, par le mordre sur la joue jusqu'au sang. Elle voulut ensuite prendre son autre fils, mais le maître d'hôtel le lui ôta des mains, en disant : « Les voulez-vous donc tuer, ces enfans ? » « Je l'ai mordu, » répondit-elle, « afin que lorsqu'il sera grand, il pense à mon angoisse et à cet adieu³. » Puis elle se fit descendre par une corde d'une des fenêtres de la salle des chevaliers, avec l'ânier et deux de ses femmes : elle marcha toute la nuit et se réfugia chez l'abbé de Hersfeld, d'où elle alla mourir de chagrin à Francfort, l'année suivante.

¹ Selon Rothe, p. 1744, *uf das gemolte huez by deme torme* : nous ne saurions indiquer à quelle partie de l'édifice actuel s'applique cette désignation.

² Grimm. 560.

³ « Wollt ihr die Kinder umbringen ? » — Ich hab ihn gebissen, wan er gross wird, das er an meinen Jammer und dieses Scheiden denkt. » Ibid.

Le jeune Frédéric conserva toute sa vie la cicatrice de la morsure de sa mère, ce qui le fit surnommer Frédéric-le-Mordu ¹. Il fut l'implacable ennemi de son père, et vengea sur lui les injures de sa malheureuse mère. — Pendant le cours de la guerre qui eut lieu entre le père et le fils, Frédéric, qui s'était emparé de la Wartbourg, y fut assiégé et étroitement bloqué par les troupes du roi des Romains et les bourgeois d'Eisenach. Sa jeune femme, Elisabeth, qu'il avait enlevée des mains de son père, venait de donner le jour à une petite fille : il n'y avait plus de vivres : le prince se décida à sortir de nuit du château avec sa femme, sa fille, la nourrice et dix hommes d'escorte. Il eut beau dissimuler sa marche et s'enfoncer dans la forêt, les gens d'Eisenach s'en aperçurent et se mirent à le poursuivre. Comme il hâtait le pas, la petite nouvelle-née commença à crier beaucoup : le prince dit à la nourrice de la faire taire ; mais elle répondit : « Monseigneur, elle ne se taira qu'en tétant ². » Frédéric fit aussitôt faire halte et dit : « Je ne veux pas que cette poursuite em-
« pêche ma fille de se nourrir, dùt-ce me coûter toute la Thuringe. » Et il resta immobile, la lance au poing, attendant les ennemis qui étaient si proches, qu'on entendait les pas de leurs chevaux. Quand la petite eut fini de téter, il reprit sa course et arriva heureusement en lieu sûr.

En 1317 une grande partie du château fut consumée par le feu du ciel. — En 1331 le landgrave Frédéric-le-Sérieux, et sa femme Mathilde de Misnie, fondèrent un couvent de Franciscains en l'honneur de la chère sainte Elisabeth, à la porte même du château, sur la descente qui conduit à Eisenach. En 1440, la Thuringe fut réunie à la Saxe, et la Wartbourg cessa d'être une résidence souveraine, si ce n'est par intervalles. On connaît l'histoire de la captivité simulée de Luther dans ce château. On y voit la chambre où il logeait, où le diable vint le tenter, et se fit jeter à la tête par le fougueux réformateur une bouteille d'encre qui alla se briser contre la muraille en faisant une large tache que l'on entretient soigneusement.

Aujourd'hui il ne reste guère de cette vénérable et célèbre résidence, telle qu'elle était du temps de sainte Elisabeth, que le *Landgrafenhaus*, vaste bâtiment à l'extrémité sud-est de la cour intérieure, et construit à plomb sur le bord du rocher. Encore le toit, la distribution intérieure et les fenêtres en sont modernes. La chapelle et la *Rittersaal*, ou salle des chevaliers, sont seules du douzième ou treizième siècle. On ne peut qu'admirer les arcades élégantes partagées

¹ Mit dem Biss, oder mit dem gebissenen Backen.

² « Herre es swigit nicht, es gesugodanne. » Rothe, 1767.

par des colonnettes accouplées avec des chapiteaux très variés, dans la grande salle. La chapelle a deux belles croisées à plein cintre, et un assez bon bas-relief du quinzième siècle. On y voit, à côté de la chaire où prêcha Luther, un détestable tableau, dans le goût moderne, qui est censé représenter la Sainte pratiquant les œuvres de miséricorde, et entre autres sujets le miracle des roses. En 1708, on montrait encore sa chambre, que le savant Paulini croyait avoir été réellement la sienne¹ : mais elle a disparu dans les réparations et les reconstructions subséquentes. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un prétendu lit de sainte Elisabeth, qui a été renouvelé vingt fois au moins, mais dont on emporte toujours des morceaux, comme préservatif contre le mal de dents.

Ce sont là les seuls vestiges matériels qui restent de notre chère Sainte à la Wartbourg, de nos jours; mais on retrouve à chaque pas son souvenir, au milieu des roses qui y sont plantées en abondance, comme en mémoire de son miracle; en parcourant ces lieux charmans, on sent qu'ils étaient dignes, au moins par leur beauté, d'être habités et sanctifiés par elle, et sa douce et céleste image semble s'y revêtir dans l'âme du pèlerin d'un attrait de plus.

¹ Annal. Isenacens. 1698, p. 42.

V.

Révélation faite par la sainte Vierge à sainte Elisabeth.

Tirée des MS. des Bollandistes à Bruxelles.

(Page 160.)

Quomodo beata Virgo Maria proposuit servare virginitatem cum esset in templo.

Semel vero dum stans cogitarem quod nunquam ab eo vellem discedere, surrexi et ivi ad legendum, desiderio inveniendi aliquid quod animam meam confortaret, cumque librum aperuissem, occurrit mihi illud Isaïæ : « Ecce virgo concipiet. » Ex quo dum intellexi quod filius Dei virginem debebat eligere de qua debebat originem trahere, statim proposui in corde meo, ob illius virginis reverentiam et gratiam, virginitatem servare et me sibi tradere ancillam et ei servire, et nunquam ab ea recedere etiamsi expediret per totum mundum peregrinari cum ipsa. Nocte vero quadam, ad orationem devote prostrata, affectuosissime Dominum deprecata sum, ut mihi dignaretur tanto tempore vitam præstare quod ipsam virginem viderem oculis meis : « Sibi servirem manibus et caput meum ad suam reverentiam inclinarem, et ad ejus obsequia totaliter me conferrem. » Et ecce quidam splendor clarior sole, et de splendoris medio audivi vocem dicentem mihi : « Præpara te ad pariendum filium meum. » Et adjunxit certissime : « Scias quod illa subjectio, quam, mei amore, alteri vis facere, volo quod ab aliis tibi fiat, et volo, quod sis filii mei Mater, Domina et Dominatrix, ut ipsum non solum habeas, sed omnibus quibus tibi placuerit illum præstare possis. Nec meam gratiam, nec meum habeat amorem, nec filii mei qui te non amaverit, et qui te filii mei matrem confessus non fuerit, in regnum meum non intrabit.

« Tu, inquit, petisti a me ut gratiosam te reddam illi virgini quæ eum genuerit, ut de te tantum confidat quod meum filium tibi præstet, et de te ipso tuus impleatur affectus; et ego dico tibi quod ipsam habebis, et a me non ab alio donabitur tibi, et qui tuam gratiam non postulaverit, a filio et de filio consolationem habere non poterit.»

His auditis, præ timore exanimis effecta, in faciem corruens meipsam sustinere non potui, sed angeli tunc venerunt et levaverunt et confortaverunt me, ex tunc divinis laudibus me totaliter dedi, ita quod Deum laudare et sibi gratias reddere satiari non poteram die ac nocte. Et expectans certissime divinæ promissionis effectum, rogabam Deum patrem instantissime dicens : Supplico, misericordissime Pater, clementissime et benignissime, ex quo tibi placet quod debeam filium tuum parere ; supplico, inquam, ut mihi donare digneris spiritum sapientiæ, quo instructa sciam ei servire secundum voluntatem suam ; donum intellectus quo illustrata valeam percipere voluntatem suam, quia si humano more nascetur, scio quod statim loquetur ; donum consilii quo informata sciam omnia consulte et discretè agere circa eum ; donum fortitudinis, quo roborata debite et reverenter valeam portare divinitatem suam ; donum scientiæ, quo erudita sciam omnes prudenter instruere quicumque ab eo habuerint aliquid facere ; donum pietatis, quo ordinata sciam compati humanitati suæ et ei in omnibus subvenire ; donum timoris, quo humiliata ei cum timore et amore et debita reverentia serviam. Ista sunt quæ petebam à Deo Patre antequam mihi donaret filium suum : considera ergo salutationem meam mihi missam a Deo et ab angelo allatam, et invenies omnes petitiones meas impletas.

Ita faciebat mihi, nam mens mea desiderio concipiebat filium Dei, spiritus meus succendebatur habendi ipsum, ex desiderio anima tota pinguefiebat et satiebatur immensa dulcedine quia voluntatis magnitudine videbatur mihi jam ipsum habere. Sed lingua carnis tantum vigorem habere non poterat quod valeret voce manifestare interiorem ardorem, propterea solum exteriores sensus rogabam conservari et ordinari ad obsequium virginis repromissæ. Sed Deus videns interiorem ardorem, et cernens exteriorem humilitatem, tempore sibi placito Gabrielem mihi archangelum destinavit, qui mihi promissiones a Deo mihi missas detulit, salutatione præmissa, secundum quod Evangelium manifestat. Ego vero quid feci? profunda devotione genuflexi et junctis manibus dixi : « Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. » Tunc donavit mihi Deus filium suum et septem dona Spiritus Sancti. Et scis quare hoc fecit? quia sibi credidi et meipsam humiliavi.

VI.

Le monastère de Reinhartsbrunn.

(Page 188.)

Ce monastère, qui renfermait la sépulture des souverains de Thuringe, fut fondé, comme le château de Wartbourg qui était leur résidence habituelle, par le même comte Louis dit le Sauteur. Ce prince, égaré par l'amour que lui avait inspiré la beauté extraordinaire d'Adélaïde, femme du comte palatin Frédéric, avait tué celui-ci dans une dispute à la chasse et avait ensuite épousé sa veuve. Après vingt ans d'union, la miséricorde divine qui veut le salut de tous, dit la chronique, et ne souffre pas volontiers que quiconque se perde, toucha le cœur d'Adélaïde. Elle conçut de grands remords et voulut les faire partager à son mari : le vendredi-saint de l'année 1083, elle le pria de dîner avec elle, et comme ils étaient tous deux à table, elle fit servir beaucoup de viande rôtie et bouillie, du gibier et d'autres mets gras : le comte, très scandalisé, lui demanda ce qu'elle voulait dire, et si elle ne savait pas qu'il ne convenait à aucun chrétien de manger de la chair le jour où son Créateur et Rédempteur était mort sur la Croix pour le sauver. « Ah ! dit Adélaïde, si cela « ne nous convient pas, que dirons-nous donc au bon Dieu, pour « nous excuser de n'avoir rien fait pour mériter sa miséricorde, et « d'avoir laissé nos péchés grandir jusqu'au ciel, sans l'ombre de « repentir ni de douleur, comme en ont les autres pieux chrétiens ? » Louis, profondément touché, baissa la tête et commença à pleurer amèrement : sa conversion était faite ¹. Dès le lendemain il envoya chercher son ami intime, l'évêque d'Halberstadt, et lui demanda le moyen de mettre sa conscience en bon ordre. D'après son avis, il alla avec sa femme à Rome demander au Pape l'absolution de leurs péchés. Le Pape lui imposa pour pénitence de renoncer au monde et de se retirer dans un monastère qu'il bâtirait en l'honneur de la compassion de Notre-Dame et de saint Jean, lorsqu'ils se tinrent

¹ Rothe, 1677.

ensemble sous la Croix au Calvaire ¹. De retour en Thuringe, Louis remit la seigneurie entre les mains de son fils, et lui abandonne tous ses états, excepté le seul château de Schauenbourg. Un jour qu'il chevauchait de ce château à la Wartbourg, il vit un potier nommé Reinhart, assis et travaillant près d'une fontaine très abondante. Ce potier et quelques paysans de Fricherode qui se trouvaient là, dirent au comte qu'ils voyaient, chaque nuit, deux belles lumières brûler près de cette fontaine, l'une au lieu où a été bâtie depuis l'église, et l'autre sur le site de la chapelle Saint-Jean. Louis fut étonné, et se souvenant de son vœu, crut que Dieu lui désignait ainsi le lieu où il devait bâtir son monastère; il se mit aussitôt à l'œuvre, toujours de l'avis de son bon ami l'évêque d'Halberstadt, et quand le monastère fut achevé, il lui donna le nom de Reinhartsbrunn, en souvenir du potier et de la fontaine. Il y passa le reste de ses jours dans la pénitence, et il y fut enterré, ainsi que tous ses descendans, jusqu'à la séparation de la Hesse et de la Thuringe.

L'abbaye de Reinhartsbrunn joue un grand rôle dans toute la suite de l'histoire de Thuringe : ses abbés paraissent toujours avoir été des personnages très importans dans le pays : nous avons vu quelle était la sollicitude et l'affection du mari d'Elisabeth pour ce lieu sacré. Les religieux ne trouvèrent pas dans tous ses successeurs des protecteurs aussi zélés : ils eurent beaucoup à souffrir de la part des seigneurs voisins, et même de celle de l'archevêque de Mayence, métropolitain de la province. Enfin le monastère fut incendié dans l'affreuse révolte des paysans de 1525, et ne fut jamais rétabli, grâce à l'introduction de la réforme. Les ducs de Saxe-Gotha l'ayant sécularisé, y construisirent une sorte de château, que le duc actuel vient de faire rétablir dans la forme d'un ancien manoir gothique, avec assez de goût, mais un peu trop d'ornemens ². Il ne reste des anciennes constructions qu'un très bon bas-relief du quinzième siècle, qui représente la crucifixion, sur la porte d'une des cours; et des pierres sépulcrales recouvertes des statues d'autant de souverains de la maison de Thuringe, savoir : de Louis I le Barbu († 1036), Louis II le Sauteur († 1096), Louis III, premier duc ou landgrave († 1149), Louis IV le Ferré († 1168), Louis V le Doux, avec la coquille de pèlerin, parce qu'il mourut à la croisade (1191), Louis VI le Saint, mari d'Elisabeth, et enfin le jeune Hermann, leur fils et le dernier mâle de sa race. Le caractère de ces monumens semble assez contemporain

¹ In unser lieb Frau und S. Johans minne, der mit ihr unterm Kreuze stand am stillen Freitage. Grimm. 549.

² L'architecte qui a accompli cette restauration s'appelle Eberhard.

de ceux qu'ils représentent : cependant on a élevé des doutes graves sur leur authenticité : on les croit refaits de souvenir par un moine du quinzième siècle, après un incendie qui aurait détruit les anciennes tombes. Notre duc Louis est qualifié dans son épitaphe, de *Maritus beatæ Elisabethæ*, ce qui indique une construction postérieure au moins de quelques années à sa mort.

Dans la chapelle, qui est toute moderne, on voit un crucifix ancien et beau, venant d'une vieille chapelle de Saint-Jean, située à une lieue du monastère, sur l'emplacement d'une église fondée par saint Boniface, et où un grand candélabre en pierre, au milieu des bois, rappelle le souvenir du grand apôtre de la Germanie.

Du reste, quoiqu'on ne trouve presque plus rien du monastère où l'époux bien-aimé d'Elisabeth et elle-même se sont si souvent rendus, il reste toujours la position vraiment délicieuse de cet ancien édifice, dans un vallon à trois lieues de Gotha, un de ces beaux vallons que la main de Dieu semble avoir formés exprès pour servir de retraite à ses serviteurs. D'épaisses et antiques forêts garnissent les flancs des hauteurs qui forment le ravin au fond duquel s'élevait le monastère : un heureux mélange de bois, de prairies et d'eaux vives, anime le paysage où règne un aspect retiré, paisible et hospitalier, parfaitement d'accord avec les souvenirs qui s'y rattachent. Du moins, à nos yeux prévenus, ce lieu a semblé, plus qu'aucun autre, empreint du charme suave et pur que le temps n'a pu effacer de tout ce que la chère sainte Elisabeth a marqué de son empreinte.

VII.

ACTES ÉMANÉS DU SAINT-SIÈGE RELATIVEMENT A LA
CANONISATION DE SAINTE ÉLISABETH.

N° 1.

RÉPONSE DU PAPE GRÉGOIRE IX A LA PREMIÈRE LETTRE
DE MAITRE CONRAD DE MARBOURG ¹.

Ex Manrique, *Annal. Cistercens.* ad ann. 1232, p. 437.

« Sane cum lætitiâ dulcium lacrymarum concursibus comitatu, dilecti filii Conrade, ex litteris tuæ devotionis accepimus : quod ille artifex gloriosus, qui terram in aurum et aquam alterat in crystallum, claræ memoriæ ancillam suam Elisabetham, quondam carissimam in Christo filiam nostram, landgraviam Thuringiæ, jure naturæ fragilem et labilem, demum dono gratiæ in cultu divini numinis stabilem et robustam, ac tamen mundanæ miseræ compedibus expeditam, aggregat collegio supernorum gloriæ concessæ beatitudinis signis exprimens gloriosis. Nam circâ sepulcrum ejus et locis aliis per invocationem sui nominis et devotionis sinceræ suffragia, vita mortuis, lumen cæcis, auditus surdis, verbum mutis, et gressus claudis, cœlesti dextrâ confessantur ². Verùm etsi per virtutum insignia, quibus olim jam dicta landgravia extitit multipliciter insignita, seu per famosa miracula, quibus ejus sancta rutilare dicitur sepultura, cœlestis sponsi vocibus esse de sanctorum numero debent affirmari; tamen quia mentibus ambiguis subito rei veritas non clarescit, et repentinus non solet miraculorum relativis quorundam spiritus exultare, eo quod omnè rutilum auri nomen non impetrat, nec ebur quodlibet nivem imitatur; nos quod Providentia preambula decet festinos in certis et lentos in dubiis inveniri, dissertationi vestræ, de qua plenam in Deo fiduciam obtinemus, per apostolica scripta (malo vulgo apostolicam sedem) mandamus, quatenus provide attendentes quod lux vera, sanctissimus Dominus Jesus-Christus, signis publicis et prodigiis evidentibus trepidantia discipulorum pectora roboravit, mentes eorum dubias de resurrectionis admiranda gloria expressæ certitudinis clarificans fulcimentis, vitam et conversationem landgraviæ memoratæ, quibus Domino et hominibus nascitur placuisse, nec non miracula quæ, auctore Domino, de sui corporis sanctitate procedunt, habitæ præ oculis sola divina reverentia majestatis, per testes idoneos studeatis inquirere cauta diligentia et sollicitudine vigilantia, quæ in scriptis redacta, sub sigillis vestris fideliter conservatis, illa nobis posteaquam mandatum receperitis, per fideles nuntios et solemnes transmissuri.

¹ V. page 287 du texte.

pour l'examen des miracles de S. Dominique.

² D'ici à la fin de la lettre, le pontife répète presque textuellement le bref public

V. Benedict. xiv, opera, t. 1, p. 42.

N^o 2.**SUPLÉMENT A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.**

Ex Wadding, tom. II, p. 606.

Ut series testimonii et verba testium de miraculis E. landgraviæ redigantur in scriptis (Reg. Vatic. Epist. 121.)

Testes legitimi qui super vitâ, conversatione, ac miraculis quondam E. landgraviæ Thuringiæ sunt recipiendi prius ab eis præstito juramento, diligenter examinentur et interrogentur de omnibus quæ dixerint, quomodo sciunt, quo tempore, quo mense, quo die, quibus præsentibus, quo loco, ad cujus invocationem, et quibus verbis interpositis, et de nominibus illorum, circa quos miracula facta dicuntur, et si eos ante cognoscebant, et quot dies ante viderunt eos infirmos, et quanto tempore fuerunt infirmi, et de qua civitate sunt oriundi; et interrogentur de omnibus circumstantiis diligenter; et circa singula capita fiant, ut expedit, quæstiones præmissæ. Et series testimonii et verba testium fideliter redigantur in scriptis.

Anno Christi MCCXXXIII. Gregorii IX pontif. Anno VII.

N^o 3.**LETTRE DU PAPE POUR ORDONNER UN SECOND EXAMEN.**

Ex Wadding, tom. II, p. 365.

GREGORIUS, ETC. — *Episcopo Ildesemensi, de valle Sancti Georgii, et Hervordensi abbatibus Moguntinæ diœcesis.*

Ne possimus argui si lucernam dignam super candelabrum collocari, detineri sub modio patiamur, præsertim cum evidentibus indiciis de cælo noscatur emittere multæ radios claritatis, discretionem vestram per apostolica scripta in virtute obedientiæ præcipiendo mandamus, quatenus inquisitionem, quam de miraculis beatæ recordationis Elisabethæ landgraviæ Thuringiæ per venerabilem fratrem nostrum archiepiscopum Moguntinum, et bonæ memoriæ magistrum Conradum de Marpurch, fieri mandavimus, nobis per solemnes nuncios quorum committi meritis tanti excellentiæ negotii debeatur ad nostram præsentiam, infra quinque menses post susceptionem præsentium destinatis. Verum si præfata inquisitio forte præ manibus non habetur, vos habentes præ oculis divinæ reverentiam majestatis, testes eosdem, quos dicti archiepiscopus et magister super ipsius Elisabethæ miraculis receperunt, aut alios si habere poteritis fide dignos, advocatis ad hoc viris prudentibus et in jure peritis, examinantes qua convenit sollicitudine diligenti, dicta eorum, et seriem testimonii de

verbo ad verbum in scriptis fideliter redigi faciatis; quæ, ut instruamur de dono gratiæ, quam circa gratitudinis filiam videtur virtutum Dominus effudisse, sub vestris ac prælatorum, nec non religiosorum virorum sigillis infra dictorum mensium spatium, omni occasione postposita, nobis mittere procuratis. Quod si non omnes, etc: Tu fr., Episcopo cum eorum altero, etc.

Datum Perusii, v idus octobris, pontificatus nostri anno viii.

Nº 4.

BULLE DE CANONISATION.

GREGORIUS EPISCOPUS SERVUS SERVORUM DEI, *archiepiscopus, episcopus, abbatibus, prioribus, archidiaconis, presbyteris, decanis, et aliis ecclesiarum prælatis, ad quos litteræ istæ pervenerint.*

Gloriosus in majestate suâ Patris æterni Filius Redemptor noster Dominus Jesus-Christus, de cælorum summitate prospiciens conditionis humanæ gloriam, multo concursu miseræ cui primi parentis culpa dedit initium deformatam, ineffabili dispositione providit, ut et virtutem suam sedentibus in umbra mortis exponeret, et in exilio positos ad libertatis patriam revocaret. Igitur quia nulli potiusquam sibi suæ facturæ redemptio competeat (eo quod artifici sit, et decens et debitum, ut quocumque casu depereat quod pulchrius finxisse dignoscitur, in statum pristinum suæ virtutis studio restauret) in exile vasculum, si tamen sit exiguum quod receipt hospitem super omnia spatiosum, scilicet in aulam Virginis refertam omni plenitudine sanctitatis, de regali throno se conferens, opus inde cunctis visibile protulit, per quod propulso tenebrarum principe de sui redemptione plasmatis triumphavit; certa relinquens instituta fidelibus, per quæ ipsis ad patriam redderetur transitus expeditus.

§ I. Hujusmodi quidem pietatis seriem beata Elisabeth ex regali orta progenie; et Thuringiæ landgravia gratiosa, solerti meditatione considerans, et jam dicta eligens instituta continuis observare studiis, ut dignam perceptione se redderet perpetuæ claritatis, quasi ab ortu vitæ usque ad occasum, virtutum vacando cultui, nunquam desit in caritatis amplexibus delectari. Nam in confessione veræ fidei, vitæque dedita sanctitati, cælestis reginæ diligendo filium, per quem dulcedinem consequi posset cælestium nuptiarum, ita dilexit et proximum, quod amœnum sibi constituens illorum familiarem habere præsentiam, quam eorum inimica corruptio cunctis suggerit effici peregrinam, se in multis sibi reddidit inopem, sollicitam fore pauperibus multipliciter affluentem. Quorum ab ætate tenera, tutrix esse desiderans et amatrix, eo quod sciret perennis vitæ præmium dilectorum Deo acquiri meritis egenorum, adeo conditionem illorum gratam sibi constituit, quam naturaliter sæcularis elatio vilipendit, quod etiam licitis sibi deliciis quas offerebat status excellentia conjugalis, deductis pluries in contemptum, corpus delicatum et tenerum reddebat assiduæ parcimoniæ studio maceratum, tanto sibi meriti quantitate proficiens, quanto quod sponte geritur, majoris gratiæ præmio muneratur. Quid ultra? Quæque jura sanguinis in supernæ desiderium transferens voluptatis, et imperfectum quid æstimans, si jam viri destituta præsidio, sic residuum vitæ decurreret, quod se ad jugum obedientiæ (cujus sub lege posita

maritali absque ipsius præjudicio amplexatrix exstiterat) non arctaret, religionis habitum induit, sub quo dominicæ Passicnis in se celebrare mysterium, usque in diem ultimum non omisit. O felix mulier! o matrona mirabilis! o dulcis Elisabeth dicta Dei saturitas, quæ pro refectione pauperum, panem meruerit Angelorum! O inclyta vidua virtutum sæcunda sobole, quæ studens ex gratiâ consequi, quod natura non poterat indulgeri, diris animæ hostibus per scutum fidei, lorica m justitiæ, gladium spiritus, salutis galeam et hastam perseverantiæ debellatis; sic amabilem immortalisponso se præbuit, sic Reginæ virtutum se dilectione continua colligavit, suum deprimendo dominiū, in ancillæ humilis famulatum! Sic sanctis Elisabeth antiquis processibus conformem se reddidit, dum in mandatis et justificationibus Domini sine querela simpliciter ambulavit, Dei gratiam secreto mentis per affectum concipiens, et eandem per effectum pariens, ac nutriens assidue per profectum, quod salus omnium in se sperantium, et exaltatio in se quorumlibet in humilitatis et innocentie vallibus positorum, in promissæ suis præmia retributionis exurgens, ipsam mortis nexibus expeditam provexit ad solium luce inaccessibili luminosum.

§ 2. De cujus stupenda et inexplicabili claritate procedit, quod illius spiritus, et in superni fulgoris abyso rutilat; et in hujus profundo caliginis, multis coruscat miraculis gloriosis, quorum virtute, catholicis fidei, spei, et caritatis augmenta proveniunt, perfidis via veritatis exponitur, et hæreticis confusionis multæ materia cumulat, dum stuporis turbine obvoluti, quod dictæ sanctæ meritis, quæ dum carnis clausa carcere teneretur, pauper spiritu, mitis mente, propria vel potius aliena peccata deplorans, justitiā sitiens, misericordiæ dedita, munda corde, vere pacifica, attrita persecutionibus, et opprobriis exstitit lacessita; vita mortuis, lumen cæcis, auditus surdis, verbum mutis, et gressus claudis, cœlesti dexterâ conferuntur: partes Theuthoniæ spatios, quas mortis dogmate gestiebant inficere, in doctrinæ cœlestis amplexibus cernunt multipliciter exultare.

§ 3. De hujusmodi quidem et aliis sanctæ miraculis, quæ mentis inspecta oculis uberiorem lætitiā proferunt, quasi diffusis distincta litteris viderentur, facta nobis per testes idoneos tanta plenitudine fidei, sicut debetur et competit colendæ per omnia veritati.

§ 4. Nos quorum deposcit officium his continuo desudare studiis, per quæ augeatur gloria Redemptoris, dictam sanctam quam sibi ad intuitum placuit suæ majestatis assumere; de fratrum nostrorum consilio et assensu, ac venerabilium fratrum nostrorum, Patriarcharum, Archiepiscoporum, Episcoporum, et Prælatorum omnium, qui tunc apud sedem apostolicam existebant, Sanctorum cathalo duximus adscribendam.

§ 5. Universitati vestræ per apostolica scripta districte præcipiendo mandantes quatenus XIII kal. decembris, die videlicet, quo eadem mortis absoluta vinculis, victura perenniter, ad fontem supernæ prodiit voluptatis, festum ejusdem prout miranda ipsius meritorum magnitudo exigit, celebretis, et faciatis solemniter celebrari; ut id nobis de thesauris cœlestibus ejus pia intercessione proveniat, quod ipsa præstante Christo percepissè dignoscitur, et possidere perpetuo gloriatur.

§ 6. Cæterum, ut universitati fidelium invisibilis aulæ consequendi delicias ex concessa nobis potestate, desuper propitiante Domino, sit facultas; quinimo et ut nomen exaltetur Altissimi, si sponsæ suæ venerabilem sepulturam fidelium procuremus accessibus honorari, omnibus vere pœnitentibus et confessis, qui se illic annis singulis devotionis aromata, et sinceritatis insignia deferentes in memorato festo, et usque ad octavas ipsius contulerint, de omnipotentia Dei misericordia, et beatorum Petri et

Pauli apostolorum ejus, auctoritate confisi, unum annum et quadraginta dies, de in-
 juncta sibi pœnitentia misericorditer relaxamus.

Dat. Perusii, kalen. junii, anno nono.

Nº 5.

**LETTRE DU PAPE A LA REINE DE CASTILLE BÉATRICE, FILLE
 DE PHILIPPE, ROI DES ROMAINS, ET FEMME DE SAINT
 FERDINAND.**

Ex Regist. Vatican., nº 120, apud Wadding, t. II, p. 394.

GREGORIUS, ETC. — *Beatrici illustri reginæ Castellæ, Toletæ, et Legionis.*

Jesus filius Sirach diebus istis obtulit nobis vas admirabile, opus excelsi, quod for-
 nacem caritatis in ardoris operibus custodivit. Vas, inquam, electum, Domino con-
 secratum, sanctam scilicet Elisabetham, quæ interpretatur saturitas Dei mei, quæ
 in pauperibus et infirmis consuevit Dominum sæpius saturare. Tribus sanè panibus,
 quos mutuo in nocte tribulationis suæ ab amico antiquo recepit, veritatis scilicet,
 caritatis et fortitudinis Dominum legitur recepisse, ut veritatis illustrata fulgoribus,
 purificatis affectibus, et membris corporeis roboratis, Dominum intellectu cognosceret,
 diligeret, per affectum et profectum boni operis satiaret. Ne igitur langueret per
 ignorantiam veritatis, voluntas per inopiam affectionis deficeret, caro suæ conditionis
 infirma effectum boni operis impediret, illuminatus exstitit intellectus, purificatus
 affectus, et effectus boni operis spiritu fortitudinis roboratus. Ne autem istorum par-
 cum usum quis profanâ facilitate negligeret, Dominum dixisse didicimus: *Qui appen-*
ditis argentum vestrum non in panibus, et subtilis infructuosum sine satietate laborem.
 quia quidam argentum eloquentiæ suæ in spiritu mendacii, non in spiritu veritatis
 appendunt; sicut adulationum artifices, fabri laudis, figuli falsitatis, et alii non in
 spiritu caritatis, sed vanitatis et inanis gloriæ cupidi, quæ nunquam suos satiat ama-
 tores, linguam instruunt in urbanitate verborum, laborum, morum et operum disso-
 nantiam fabricant. Tria quoque fercula in mensa dominica coram cœli et terræ do-
 minatore Elisabetha amatrix æternæ felicitatis apposuit, dum prohibita renuit, præ-
 cepta servavit, et exaudivit consilia Redemptoris, quæ necessaria sibi humanæ na-
 turæ subtrahens vigiliis, jejuniis et orationibus debita singulis jure distribuens, crea-
 turam Creatori, sensualitatem rationi, et carnem spiritui servire coegit. De hac qui-
 dem scriptum est: *Vas admirabile opus excelsi*, vas admirabile, vas misericordiæ,
 auro sapientiæ et lapidibus pretiosis, hoc est operibus incorruptis ornatum, in quo
 tot effudit Dominus charismata munerum supernorum, ut mundaret et tergeret vasa
 iræ in interitum apta, et ostenderet divitias, et copias gratiarum in vase misericor-
 diæ, quod Dominus in gloriam præparavit. O vas admirabile in virtute humilitatis,
 abjectione corporis, affectu compassionis, cunctis sæculis admirandum! In hu-
 militatis quippe virtute, quæ cum esset de stirpe regîa, excellenti principatum
 dignitate præcelsa, facta pauperum et egenorum ancilla, exinavit se formam

Eccles. 50. 29.

Isaïæ. 55. 2.

Eccles. 45. 2.

servilem accipiens, et usque ad mortem infirmis, peregrinis et pauperibus obedit. In abjectione corporis, quia quæ decorari consueverat regalibus ornamentis, mure-nulis aureis, argento, monilibus, margaritis et lapidibus pretiosis, spoliata repente mundanæ ambitionis exuviis, habitum pauperis et asperæ vestis assumpsit, ut vilibus involuta pannis Jesu Christi Domini nostri incunabulis vagientis, cum eo fieret op-probrium hominum et abjectio plebis, et exprimens in præsepio vagitus infantis, jam civis cælestis effecta, cum angelis decantabat : *Gloria in excelsis*. In affectu quoque compassionis, quia non solum manus regia *tornatilis*, aurea, plena *hyacinthis* pietatis propitia, sordes tergebat infirmorum et pauperum; verum etiam lavabat et alligabat osculans cunctis horrida vulnera leproso- rum. Manus ei *tornatilis*, quia facilis ad opera Redemptoris; aurea, quia scholam caritatis ingrediens, proficiebat in studio pietatis; plena *hyacinthis*, qui colorem habet æreum, quia pro amore cælestis patriæ copiosæ pauperum compatiebatur inopiæ. O vas admirabile! vas electum! vas misericordiæ! in quo tyrannis principibus et magnatibus mundi vinum veræ compunctionis propi- nasti. Inter quos sororium tuum fratrem Conradum, quondam landgravium, ætate tenerum, mundo carum, mortalibus gratiosum inebriasti præcipuè poculo vasi hujus, ita ut calcatis dignitatum fascibus, rejecta syndone, nudus profugeret de manibus impiorum crucifigentium Jesum Christum ad asylum crucis, cujus signaculum impressit pectori, mysterium cordi, ut per myrrhæ fasciculum posset crucifixi consortium pro- mereri. Inebriasti quoque poculo vasi hujus Agnetem ancillam Christi, virginem, natam regis Bohemiæ, sororem tuam, in cujus ætate tenera, et rebus asperis expe- rimus cælestis conservationis insignia, ita ut imperialis culminis oblata fastigia fugiens, sicut reptilia venenata, et nuda vexillum triumphale crucis arripiens, jam procedat obviam sponso suo, accensis lampadibus, choro sacrarum virginum comitata. Opus excelsi; Patris et Filii et Spiritus sancti fuit opus, operatum et operans; operatum ab auctore naturæ, operans dono gratiæ exquisita in omnes voluntates ipsius. Opus novum, quod fecit Dominus super terram, quia sancta Elisabetha circum- dedit virum Dominum Jesum Christum gremio cordis sui, quem affectu concepit, af- fectu peperit, profectu nutrit: ad damna quippe præsentia et futura vitanda processit nuntiatio operis novi hujus, quæ cautelam præsentibus et futuris indicit. Nuntiatione hujus operis jus nostrum conservatur illæsum, damnum depellitur, utilitas publica pro- curatur. Nuntiatio proponitur novi operis, ne officiatur luminibus domus nostræ, quæ cognitionis et dilectionis radiis illustratur, ut uno cognoscere, altero Dominum nos- trum diligere valeamus. Sed adversarius noster diabolus duos videtur erexisse parietes, ut lucem nobis æterni nominis obscuraret; ignorantiam cæcitatibus in mente, cum dixit : *eritis sicut dei scientes bonum et malum*, quia cum homo elatus contra Deum tumuit ignorantiam cæcitate percussus, lumen veritatis amisit: alium parietem, concupiscen- tiam in carne construxit, cum dixit : *Cur præcepit Deus ne comederitis de ligno scientia boni et mali; et mulier videns quod pomum visu esset pulchrum et ad vescendum suave, tulit et comedit illud, deditque viro suo*. Undè juxta verbum Domini necessi- tatem moriendi et pœnalitates mortalitatis incurrit. In primo obscuravit intellectum. in secundo verò deformavit affectum, ne cognosci possit potentia Creatoris, nec be- neficia Redemptoris amari. Verùm nuntiatio hujus operis mentem illuminat, et con- cupiscentiam refrænât, si sequi volumus lumen Christi, cujus sancta Elisabetha illu- minata radiis domicilium humilitatis incoluit, et abstinentiæ gulæ æmulæ desservivit, ut diruto pariete ignorantiam, tumore elationis erecto, tenebrarum abducto nubilo, claritas ipsi lucis inaccessibilis appareret, et destructa macerie concupiscentiæ sen-

Psal. 21. 7.

Luc. 1. 14.

Cantic. 5. 14.

Marc. 14. 52.

Cant. 1. 12.

Math. 5. 21.

Jeremi. 51.

Genes. 1. 5.

Ibidem. 6.

sualis, reformato affectu, amorem divini nominis inveniret. Fornacem etiam in ardoris operibus custodivit, quando Dominum et proximum ardentem amavit, et habitans cum igne devorante, ac ardoribus sempiternis, avaritia matre litigiorum extincta, manus suas a muneribus iniquis excussit; ideò in excelsis habitat, et munimenta saxorum sublimitas ejus est cœlestium spirituum felicitatibus aggregata, ardoris opera, quibus fornacem caritatis jugiter accendebat conditionis, reparationis et retributionis esse considerans studio piæ intentionis invenit. Quod Deus creaverat ipsam ad imaginem et similitudinem suam, ut eam faceret bonorum suorum participatione participem, et quæ *oculus non vidit, nec auris audivit, neque in cor hominis ascenderunt*, æterna gaudia præpararet. Ignem igitur dilectionis internæ non solum hac consideratione triplici custodivit, sed etiam caritatis lampades semper operibus pietatis accendit, quas nec aquarum impetus, nec ventorum flatus, nec torrens spinarum tribulationum et angustiarum extinxit. Ideòque jam cœlesti thalamo collocata a Virgine matre Dei, in mulieribus benedicta ineffabilis gloriæ diademate coronatus, quæ Ecclesiam triumphantem lætificans, militantem fulgore miraculorum illustrat. Cæci enim vident, surdi audiunt, muti loquuntur, claudi ambulant, mortui resurgunt, et alii variis detenti languoribus recipiunt per ipsius beatæ merita sanitatem. Carissima igitur in Christo filia, sanctæ Elisabethæ conversationis exemplum propter duo posuimus coram te quasi pretiosissimam margaritam; primum ut in hoc speculo sine macula frequenter aspicias, ne quid in angulis conscientiæ tuæ lateat, quod oculos divinæ majestatis offendant. Secundo ut nihil deesse valeat ad ornatum, quod ad decorem sponsæ cœlestis exigitur, ut cum invitata fueris ad cubiculum Assueri, scilicet regis æterni, appareas ornata virtutibus et pietatis operibus decorata.

1. Corinth. 2. 9.
Cant. 8. 7.

Sap. 7.

Esther. 9.

Datum Perusii, VII idus junii, anno nono.

Nº 6.

**LETTE DU PAPE INNOCENT IV, POUR AUTORISER LA
SECONDE TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINTE ÉLI-
SABETH.**

Ex MS. Mellicensi codice in-4º, apud MS. Bolland. Brux.

INNOCENTIUS EPISCOPUS SERVUS SERVORUM DEI, *venerabili fratri nostro episcopo Moguntinensi salutem et apostolicam benedictionem.*

Dilectorum filiorum magistri ex fratrum hospitalis S. Mariæ Teutonicorum Yerosolymitani nobis oblata petito continebat quod cum sepulcrum in quo beata Elisabeth in ecclesiâ S. Francisci de Marburg requiescit, ipsius gloriosis meritis miraculorum titulis refulgeat venerandis, ac per hoc populorum fidelium frequentationibus dicta ecclesia cum laudibus oblati Redemptori omnium visitetur, quem in suis sanctis humilium devotio mirabilem veneratur, ut ad ipsius sepulcrum propter loci angustias in qua ejus tumba dicitur collocata præ multitudine nimia confluentium absque periculo valeat accessus haberi, dictus magister et frater nobis humiliter supplicarunt ut

super hoc fidelium devotioni providere paterna sollicitudine curaremus. Cum igitur ubi fuerit corpus sanctum illic aquilæ congregentur, illi videlicet qui piis desideriis Deum quærent ac devotorum dona petunt, eorum exigunt merita pœnitentibus viam præparent latiore, fraternitati vestræ per apostolica scripta mandamus : quatenus personaliter ad prædictam ecclesiam accedentes, et locelli ejusdem sanctæ ubi sunt conditæ ipsius reliquiæ circumstantiis universis diligenter inspectis ad locum opportunum ac idoneum transferre facias, si tamen videbitur expedire. Ut autem ex præsenti collocatione munerum firma maneat expectatio futurorum, illis verè pœnitentibus et confessis qui die translationis ipsius ad prædictum locum cum debita veneratione accesserint, prout tibi videbitur, auctoritate tuâ, opportunam indulgentiæ gratiam largiare.

Datum Lugduni, II nonas novembris, pontificatus nostri anno VII, etc.

VIII.

Liturgie de sainte Elisabeth.

Nous avons cherché à réunir ici tout ce que nous avons pu recueillir dans les anciens antiphonaires, bréviaires, et missels en l'honneur de sainte Élisabeth. Nous ne pouvons, ce nous semble, nous dispenser de conserver tout ce que sa pensée a inspiré à l'Église et aux ordres religieux qui lui avaient voué un culte spécial : nous serions heureux de pouvoir, à cette occasion, procurer quelque satisfaction aux rares amis de ces vieilles liturgies que la refonte moderne des livres d'église a fait si cruellement disparaître.

Dans le préambule de la déposition des quatre suivantes, il est dit que le pape institua le jour même de la canonisation de sainte Élisabeth un office spécial en son honneur, qui devait être transcrit à la suite de cette déposition¹ ; mais cette transcription n'existait pas dans le manuscrit, tel que Mencken l'a imprimé, et nous n'en avons pu trouver nulle part la trace.

L'abbé Le Beuf, dans une lettre insérée au *Mercur de France*, de février 1737, p. 239, dit que, selon Trithème, Gérard, moine de Saint-Quentin, composa un office spécial de sainte Élisabeth. Cet office se trouvait encore alors dans les anciens antiphonaires du diocèse de Paris, que cet abbé Le Beuf eut le funeste pouvoir de faire supprimer : il s'en moque beaucoup dans sa lettre, ainsi que de l'ancien office de saint Louis : il n'en cite, par dérision, que la première antienne des secondes vêpres, ainsi conçue :

In secundis vespere
 Chorus noster gaude :
 Jubila cum superis
 In ducissæ laude.

Nous avons cherché en vain à la Bibliothèque du Roi un antiphonaire parisien qui renfermât cet office : nous n'avons trouvé qu'un

¹ Officioque missarum, quod in fine hujus legendæ abbreviatum reperitur, instituto, cum orationibus, quæ collectæ dicuntur, secreta et complenda, quas Dominus papa ipse dictator eo die in missa promulgavit, gratias divinæ agentes clementiæ. Dict. iv Ancill. p. rol. 20, 10.

bréviaire du XIII^e siècle, probablement du diocèse de Verdun, qui contient les divers hymnes et antiennes que nous donnons ci-après.

I^o.

OFFICIUM SANCTÆ ELISABETH.

(Tiré d'un Bréviaire MS. in-4^o du XIII^e siècle, à la Bibl. royale.)

IN I VESPERIS.

Capitulum.

Mulierem fortem, etc. (comme au bréviaire actuel).

ꝛ. Elyzabeth contemplata Christum atque visitata, flet et ridet præ gaudio fruens ejus consortio ac dulci colloquio. ⁊. Si vis igitur esse mecum volo ego esse tecum. Flet.

Hymnus.

Novum sidus emicuit,
Error vetus conticuit,
Novo splendore rutilat;
Plebs nova laudes intonat.

In ejus nunc præconia
Linguam solvat ecclesia,
Novæ præconis gloriam
Promat sperando veniam.

Dies solemnis agitur,
Dies salutis colitur,
In quo spes quæ promittitur
Hac attestante redditur.

Ergo Domini famula
Elyzabeth, per secula
Christo consequens, veniam
Nobis poscas et gratiam.

Ad Magnificat antiphona.

Ave mater pietatis,
 Forma patientiæ,
 Exemplar humilitatis,
 Roga regem gloriæ,
 Ut nos solvat a peccatis,
 Te colentes hodie,
 In hac valle cæcitatibus
 Lumen mittens gratiæ.

Altera.

Ave gemma speciosa,
 Mulierum sydus, rosa,
 Ex regali stirpe nata,
 Nunc in cœlis coronata;
 Mundo licet viro data,
 Christo tamen desponsata;
 Utriusque sponsalia
 Simul servans illibata,
 Saram sequens fide pia
 Et Rebeccam prudentia;
 O dilecta, o beata
 Nostra esto advocata,
 Elyzabeth egregia,
 Ut nostrorum peccatorum
 Sic veniam consequamur,
 Quod tantorum post laborum
 Tecum jungi mereamur.

Collecta.

Tuorum corda fidelium (*comme au breviaire actuel*).

AD MATUTINUM.

Invitat. Adoretur rex gloriæ sponsus matris ecclesiæ, qui Elyzabeth dat gaudia hodie cœlestia. Venite exultemus, etc.

Hymnus.

O Deus alme nostris ave votis,
 Festæ dilectæ celebramus tuæ,
 Supplices a te veniam precamur
 Solve reatus.

Regia proles mater hæc beata
 Sese sic rexit fragilem domando,
 Corporis sexum quod hostem devicit,
 Caste vivendo.

Castitate florens adhuc puerili
 Sitiens Christum ore juvenili,
 Osculabatur parietes templi,
 Januis clausis.

Dehinc adulta copulata viro
 Cum eo vivens modo valde miro
 Jura conservans spiritus in carne
 More devoto.

Post viri mortem castitatis votum
 Servans illesum christumque secuta,
 Quæque possedit pauperibus dedit
 Mente devota.

Hæc pia mater cordis in secreto
 Christum oravit corde tam devoto
 Quod Jesum dulcis meruit effari
 Ore beato.

Qui sanctam suam pie consolando
 Visitavit ei taliter loquendo:
 Si tu vis mecum esse volo tecum
 Jugiter ego.

Hæc pia prece pro quibus oravit
 Spiritus nece statim liberavit:
 Oret pro nobis illi supplicamus
 Omne per ævum.

Præsta hoc nobis deitas beata
 Patris ac nati, pariterque sancti
 Spiritus cujus reboat in omni
 Gloria mundo. Amen.

IN PRIMO NOCTURNO.

Ant. Ex regali stirpe nata, mulier hæc tam beata velut sol inter nebulas sic fulsit inter alias.

Ps. Domine Dominus noster.

Ant. Mundo namque senescente et ad finem jam tendente, tanquam stella clarissima hora lucet matutina.

Ps. Cœli enarrant.

Ant. Hæc sancta ab infantia manus misit ad fortia.... mundi divitias contemnens ac delicias.

Ps. Domini est terra.

Ant. Christum valde sitiebat intra portas infantia dum basia porrigebat liminibus ecclesiae.

Ps. Eructavit cor meum.

Ant. Sicut apis mellificans ex floribus mel colligens congregabat quotidie cœlestis fructum patriæ.

Ps. Dominus noster.

Ant. Caritate vulnerata, malis virtutum stipata, mactabat carnem propriam Christo placentem hostiam.

Ps. Magnus Dominus.

✠. Diffusa est.

Lectio j.

Fuit in Alemanniæ partibus Turingiæ quædam nobilissimæ regis Ungariæ filia, nomine Elyzabeth; quæ ab annis puerilibus religiosam duxit vitam, nulli unquam animum dedit voluptati.

✠. Elyzabeth quod dicitur Dei sui satietas opere complebat, dum pauperes satiabat. ✠. Christum enim tantopere satiabat in paupere. Dum.

Lectio ij.

Cum enim esset quinquennis litteras adhuc ignoraret, jamjam ex bonæ indolis præsgio frequenter intrans ecclesias et coram altaribus se provolvens, psalterium coram se aperiebat, et tanquam orans junctis manibus legendi desiderium prætendebat.

✠. Elyzabeth jejuniis se mactans ac vigiliis offerebat quotidie hostiam regi gloriæ. ✠. Non ex pectore alieno sed ex corpore proprio. Offerebat.

Lectio iij.

Visa est etiam muitoties ab ancillis secum pergentibus quod cum

ecclesiam intrandi opportunitatem habere non poterat, ecclesiæ saltem parietibus devota basia porrigebat.

ꝛ. Ornatam monili filiam Jerusalem Dominus concupivit et videntes eam filiæ Syon beatissimam prædicaverunt dicentes : unguentum effusum nomen tuum. ⁊. Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato circumdata varietate. Unguentum.

Lectio iiij.

Sic in ætate tenerrima nobilis puellula jam spiritus sancti gratia illustrata, demonstrabat quod postmodum devota consummavit.

ꝛ. Hæc matrona nobilis, post decessum conjugis sui, totum quicquid habuit egenis distribuit. ⁊. Nam de dote propria dispersit pauperibus marcarum duo millia diversis temporibus. Totum.

IN SECUNDO NOCTURNO.

Ant. Hæc mariti post obitum, castitatis tenens votum, viri superavit consortia et magnatum connubia.

Ps. Benedixisti.

Ant. Hæc est Lya plena prole quæ jam sine carnis mole suo Jacob conjungitur et ab eo diligitur.

Ps. Fundamenta.

Ant. Hæc ad modum jam Rachelis Deum videt nunc in cælis qui ejus est solatium sempiternumque gaudium.

Ps. Cantate.... cantate.

Ant. Ibi Martha non quæritur ubi Maria fruitur dulci sese colloquio in sanctorum consortio.

Ps. Dominus regit.

Ant. Elyzabeth sponsa Christi quæ per Deum meruisti in cœlesti claritate ejus frui bonitate.

Ps. Cantate... laus ejus.

Ant. Ora cum sanctis omnibus ut nos a pravis actibus emundet Deus gratia quæ tibi dedit gaudia.

Ps. Dominus regnavit, exultet.

ꝛ. Specie tua.

Lectio v.

Hæc cum ad nobiles pervenisset annos, tradiderunt eam parentes ejus cuidam illustrissimo viro duci Turingiæ, nomine Ludovico.

ꝛ. Postremo regis filia assumpta vili tunica caris abjectis vestibus

servit pauper pauperibus. ✕. Sequi Christum sic voluit Christo namque sic placuit. Caris.

Lectio vj.

Qui licet circa secularia et temporalia sui necessitate principatus intenderet necessario, Dei tamen timorem habens pro oculis cordis in secreto, ad omnia sane quæ ad Dei spectabant honorem religiosæ sponsæ suæ beatæ Elyzabeth liberam concessit facultatem.

✚. Erat matrona nobilis, totus ignescit juvenis; pro quo rogat incenditur, ac repente convertitur. ✕. Pro quo fundit preces pias delet ei lascivias. Pro.

Lectio vij.

Cum quo siquidem laudabiliter vixit in matrimonio, miro se affectu diligentes, ac dulciter se invicem ad divinum servitium invitantes.

✚. Elyzabeth dum oraret et oculis fixis staret: in altaris sacræ mensa resplenduit lux immensa. ✕. Ibi ostensa sunt ei mira secreta Dei. In.

Lectio viij.

Nam cum beata Elyzabeth sæpius media nocte de lecto ad orationem surgeret, maritus ejus de illius labore sellicitus manu sua manum beatæ Elyzabeth conjugis suæ aliquando sustinebat, rogans eam ne se nimis affligeret.

✚. Vere matronam felicem, vere Dei dilectricem; quæ meruit prece pia dulci Jesu præsentia in hac vita visitari ac frequenter consolari. ✕. O quanta Dei gratia refulget hæc mater pia. Quæ.

Ad cc. æ. Salve rosa pietatis, salve flos Ungariæ; salve fulgens margarita in cœlesti sede sita: roga regem majestatis ut nos salvet hodie lumen mittens caritatis ac cœlestis gratiæ. *cc.* Audite me. ✕. Adjuvabit eam.

Lectio ix.

In illo tempore: dixit Jesus discipulis suis parabolam hanc: simile est regnum cœlorum thesauro abscondito. Et reliqua.

Omilia lectionis ejusdem.

Thesaurus iste in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi, aut Deus verbum est quod in carne Christi videtur abs-

conditum , aut sancta est scriptura in quibus reposita est notitia saluatoris.

℞. Benedictus sit Dominus Deus omnis gratiæ qui coronavit ad portam Paradysi hodie : pauperulam suam exortam regum ex progenie. †. Mulieres opulentæ audite et facite secundum hanc ex divite fractam voluntarie. Pauperulam.

Lectio x.

Verum in omnibus processionibus non tanquam ducissa seu nobilis matrona beata Elyzabeth, imo tanquam pauper muliercula in laneis nudis procedens pedibus, in remotis sese locis inter pauperes mulieres abscondebat.

℞. O mirandam mulieris hujus fortitudinem quæ in se vitæ ventis sic ostendit hominem et potestatem aeris vertit in formidinem. †. Hæc pugnatura stadio mente virum induit, femur cingens gladio. Vertit.

Lectio xj.

Et cum absque manuum suarum labore satis haberet quod pauperibus erogaret ; ipsa tamen cum ancillis suis propriis manibus nendo lanam laborabat ac minorum fratrum vestes faciebat et consuebat.

℞. Egens egenis largiens nil sibi retinuit, cœleste regnum ambiens hoc præsens omne respuit. †. Fide grandi spe securo manum mittit ad futura. Cœleste.

Lectio xij.

Erga pauperes et infirmos tam benigna et tantum benevolam se exhibebat, quod eam omnes matrem appellarent, et cum ea tanquam cum paupere muliere confidenter jocarent.

℞. Cæco nato cujus nec sedes erant oculorum instrumenta suos dedit et naturæ donum reddit. Per mōmenta temporum. †. Notum hoc spectaculum idem est, verum Christi renovat miraculum. Per momenta.

AD LAUDES.

Antiphonæ. 1. Christo regnanti laus detur honorque potenti per quem regnat in gloria Elyzabeth mater pia.

2. Deo læti jubilemus, matrem sanctam collaudemus, quæ Jesu Christi gratia cœli gaudet in curia.

3. Deus, ad te vigilavit Elyzabeth, te cupiens ac præter te nil amavit, te Christe semper sitiens.

4. Benedicant creaturæ creatorem suum jure quia Elyzabeth gaudia in cœli confert curia.

5. Laudes Deo persolvamus matrem sanctam venerantes, corde voces attollamus nos ad laudem excitantes.

Capit. Mulierem fortem.

℞. Famulis se famulam fecit hæc beata, coquinæ squaloribus gaudens deturpata. Et cor gerens indefessum debiles debilior portat ad secessum. √. Sic sedula paupercula lavit istos, illis stravit. Et cor.

Hymnus. Hæc pia. *Sicut ad matut.*

Ad benedict. ant. O beata sponsa Christi. (V. verset 40 et 41 de l'Hymne cité plus bas n° III.)

Collecta.

Deus qui per Unigenitum tuum viam humilitatis et caritatis posteris sequacibus reliquisti; concede ut sicut ejus vestigiis inhærendo beata Elyzabeth coadhesit: ita jugiter nos jam per eadem vestigia gradiendo tecum in gloria collectemur. Per.

(Les antiennes de Prime et de Tierce sont formés par des versets de l'Hymne cité plus bas n° III.)

AD SEXTAM.

Ant. Habens cœlo fundamentum aurum super et argentum, prudentes ædificat dum pauperes lætificat.

Capit. Multæ filiæ congregaverunt.

Collecta. Deus qui mirabili virtutum fulgore beatam Elyzabeth decorasti, ut in nomine trinitatis deificæ mortuorum suscitatrix magna diceretur, concede propitius ut ejus intercedentibus meritis a morte animæ resurgamus. Per.

AD NONAM.

Ant. Deo decantant omnia qui vitam reddit mortuis Elyzabeth suffragiis, et fugat demonia.

Capit. Mulier timens Dominum.

Collect. Quæsumus, omnipotens Deus, ut sicut beata Elyzabeth humilitatis virtute subnixa, leprosis tam persona nobilis ministret,

annonam temporalem propriis manibus largiendo, concedas ut ejus pia intercessione annonam cœlestis gratiæ illabi nostris cordibus sentiamus.

AD VESPERAS.

(*Les antiennes sont tirées de l'Hymne n° III.*)

Hymnus. Novum sidus, sicut in *I. vesp.*

Ad magnif. Audi mater, o beata, audi preces, audi vota, hujus parvi collegii, in hac valle exilii; offer ea sponso tuo, cujus gaudes consortio in cœlesti jam gaudio.

II°.

HYMNE.

(*Tiré d'un ancien Bréviaire du diocèse de Wurtzbourg, dans les MSS. des Bollandistes à Bruxelles.*)

1. Hymnum vero nox jucunda
Decantat ecclesiæ,
Nam congaudet lætabunda
Sion mater filiæ,
Ascendenti de profunda
Convalle miseræ.
2. Quam regali stirpe natam,
In annis infantæ
Vir accepit desponsatam
Indolis eximiæ;
Semper tamen inspiratam
Voto continentæ.
3. Fide prole sacramento
Ratum hoc conjugium
Vero docet argumento,
Et patrum cœlestium
Vitæ sanctæ succremento
Attigit consortium.
4. Lege carnis sic ligata
Non extinxit spiritum,

Sed implevit fide vota
Nec relinquit irritum
Quod ab ore mens parata
Gerebat propositum.

5. Hæc insignis, hæc beata
Pauperum nutricia,
Fastu mundi non elata,
Hæc parentum gloria
In se carne timidata
Crucifixit vitia.

6. Aquam eam dum rogavit
Hostis innocentiae,
Polum lacte perforavit
Claro penitentiae,
Et sic sese liberavit
Virtus patientiae.

7. Tandem viro destituta,
Munda mundum exiit,
Christum mente jam induta
Sacrum carni conserit,
Et in tempus hæc statuta
Sic lampas emicuit.

8. Veras censu paupertatis
Redimens divitias,
De thesauro pietatis
Fudit auri copias,
Et multorum egestatis
Supplevit inopias.

9. Fecit opus fuso cibi
Querens alimoniam,
Et vilescens ipsa sibi
Sprevit ignominiam

10. Gloria sit Jesu bone
Tibi nunc et jugiter,
Qui certantes in agone
Adjuvas fideliter,
Et mercedem das coronæ
Vincenti viriliter.

III^o

HYMNE.

(Tiré d'un antiphonaire du XV^e siècle à la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles; se trouve aussi dans les MS. Bollandistes, *ibidem*. Il est cité dans le *Thesaurus Novus de Sanctis, Norimbergiæ, 1487*; et reproduit en grande partie dans l'ancien Bréviaire des Dominicains. Venise, 1538; il y forme les antiennes et les répons de l'office spécial de sainte Elisabeth, de même que dans plusieurs des offices du Bréviaire parisien, n^o 1.)

1. Lætare Germania ,
Claro felix germine
Nascentis Elysabet
Ex regali semine.
2. Quæ nexu conjugii
Data viro socia,
Suave jugum Domini
Tulit ab infantia.
3. Apta tandem viri votis,
Sicut crevit viribus
Ita piis et devotis
Crevit virtutibus.
4. Sic fulgebat in aspectu
Exulta decentius,
Paupertatem in affectu
Colebat attentius.
5. Quanto se deprimebat
Humilis nobilitas,
Tanto magis elucebat
Nobilis humilitas.
6. Cæli fulgens solio,
Solis amicta pallio,
Inter astra gloriæ
Novum sydus gratiæ,
Elysabet perfidiæ

Tenebras retundit
Et lucem lætitiæ,
Mœstis lapsis veniæ
Gaudium refundit.

7. Hujus ortu syderis
Redit egris sanitas,
Et læsi calamitas
Aeris recedit.
8. Gaude cœlum, terra plaude,
Dies adest digna laude
Plena dies gloria,
Qua Elysabet antiquum
Castitatis inimicum
Elisit victoria.
9. Pia mater et matrona,
Tuis sacris precibus
Interventrix et patrona
Sis pro nobis omnibus.
10. Regi Deo jubilantes,
Per laudum insignia
Exultemus venerantes
Elysabet solemnia.
11. Ex ore infantium
Laudem Deo perficit,
Infantes egentium
Dum quasi nutrix reficit.
12. A calore caritatis
Calefacti pauperes,
Juxta prunas nuditatis
Lætantur immemores.
13. Inquinati manus sordes
Reputans delicias,
Infirmorum mundo corde
Tractat immunditias.
14. De paupertatis palea
Dum quasi gramen germinat.
Elysabet insignis hæreses ab arca
Fidei disterminat.

15. Meritis et signis
 Aures surdis reserat,
 Cæcis visum reparat
 Et claudis incessum.
16. Ipsa regis filia
 Hæc contemptibilia
 Mundi non elegit,
 Sed se ipsa fortior,
 Se seque sublimior
 Se sibi subegit.
17. Spiritum jejunio
 Carnem sub cilicio
 Jugiter castigans,
 O mirandam mulieris
 Hujus fortitudinem!
18. Quam in se vitæ cæteris
 Sic occidit hominem,
 Et potestatem æris
 Vertit in fortitudinem.
19. Hoc pugnatura stadio
 Mente virum induit,
 Femur cingens gladio,
 Ab intus regis filiæ
 Omnis decor et gloria : nil foris
 Appeti laudis ac honoris.
20. Domini refugio
 Fortiter adhæret
 Dum viri solatio
 Vidua careret.
21. Habens cælo fundamentum
 Aura super et argentum
 Gaudentes edificat
 Dum pauperes lætificat.
22. Aspernata sæculum,
 Generosi sanguinis
 Parvi pendens titulum
 Apprehendens enim fusum
 Manuum consutio

Victus quam usum ?
In gazophylacio
Vidua cum vidua
Totum mittens prætium.

23. Egens egenis largiens
Nil sibi retinuit,
Cœlesta regna ambiens
Hoc præsens omne respuit.
24. Fide grandi, spe segura
Manum mittit ad futura :
Cæco nato cui non sedes erant oculorum
Instrumentum lucis dedit,
Et naturæ Deus redit
Per momenta temporum.
25. Novum hoc spectaculum
Idem isti vetus Christi renovat miraculum :
Deo decantent omnia
Qui vitam reddit mortuis
Elysaabeth suffragiis
Et fugat dæmonia.
26. Juste (?) lux orta gratiæ
Late spargens radium,
Rectis corde studium
Ingerit lætitiæ.
27. Deus palam omnibus
Revelans justitia,
Salutarem gentibus
Per hanc infunde gratiam.
28. Famulis se famulam
Fecit hæc beata ;
Coquine squaloribus
Gaudet deturpata.
29. Sic cor gerens indefessa
Debiles debilior
Portat ad secessus :
Persedula paupercula
Lavât istis, illis stravit.

30. Haman in patibulo
 Dum Hester appendit,
 Holofernis dexteram
 In caput extendit,
 Et suum periculo
 Populum defendit.
 Manum mittens ad fortia
 Sic vicit innocentia.
31. Dominus Elysabet
 Induit decore,
 Cujus nunc parata est
 Sedes in honore,
 Deo cum lætitia serviens puella
 Sui magistri manibus
 Sustinet flagella.
32. Hæc ad Deum sitiens
 Et currens in siti,
 Carnis desideriiis
 Didicit reniti.
33. Domo rebus dum ablatis
 Mendicat hospitium,
 In camino paupertatis
 Benedixit Dominum.
34. In tantis virtutibus
 Famulæ fidelis,
 Laudet omnis spiritus
 Dominum de cœlis.
35. O lampas ecclesiæ
 Rivos fundens olei
 Medicina gratiæ,
 Nutrimentum fidei.
36. Tutelam præstans pavidis,
 Calorem minus fervidis,
 Languidis medelam.
37. Tu Dei saturitas,
 Oliva fructifera
 Cujus lucet puritas
 Et resplendent opera.

48. O beata sponsa Christi,
Elysabeth quæ meruisti
Apud Regem angelorum
Suscitatrix mortuorum
Fieri quam plurium.
49. Felix tui depressio
Superbis fit repressio
Et robur humilium.
Tu pro nobis mater pia
Roga Regem omnium
Ut post hoc exilium
Nobis det vera gaudia.

IV^o.

MESSE DE SAINTE ELISABETH.

(Dans le Missel des Prémontrés, imprimé à Paris, 1530.)

Introït.

Gaudeamus omnes in Domino diem festum celebrantes sub honore
Elysabeth electæ : de cujus solemnitate gaudent angeli et collau-
dant Filium Dei.

Collecte ¹.

Tuorum corda fidelium, Deus miserator, illustra et B. Elisabeth,
precibus gloriosis fac nos prospera mundi despiceret et cœlesti sem-
per consolatione gaudere.

Prose.

Decorata novo flore,
Christum mente, votis, ore,
Collaudet Ecclesia.

Nova nobis lux illuxit,
Nova stella quam produxit
Nobilis Hungaria.

¹ Se trouve dans le missel romain.

APPENDICE.

Elysabeth stirps regalis,
Victis hujus mundi malis,
Migravit ad gaudia.

Illa quondam habens ratum
Velle patris et mandatam,
Contraxit sponsalia.

Viro semper sic servivit
Quod plus Christum concupivit
Quam carnis commercia.

Hoc defuncto, tamen dote
Spoliata, liti motæ
Cessit vendens omnia.

Ægros inde procuravit,
Nudis vestes erogavit
Quasi Dorcas altera.

Nocte stratum flens rigavit,
Ejus carnem maceravit
Vestis pilis aspera.

Vitæ cursum sic peregit
Quod cum Christo modo degit
In æterna gloria.

Pro qua Christus condescendit
Nobis quibus nunc impendit
Multa beneficia.

Deo sit igitur,
Quo duce regitur
Præsens Ecclesia,
Laus, honor, virtus et gloria.

Secrète.

Munera, Domine, nostræ devotionis offerimus : ut tibi grata et nobis salutaria beatæ Elysabeth pia supplicatione reddantur. Per, etc.

Post-communion.

Quæsumus omnipotens Deus ut quos salutaris dignatus es erudire mysteriis, beatæ Elysabeth intercessio gloriosa cœlestibus reficiat alimentis. Per Dominum, etc.

V°.

OFFICE DE SAINTE ÉLISABETH.

(Dans le Bréviaire des Dominicains de 1538, Venise.)

Hymne des premières Vêpres.

Gaude felix Ungaria ,
 Gaude de Christi munere ,
 Laudes in voce varia
 Cordè promas et opere.

Elysabeth sanctissima
 De te nascendo prodiit ,
 Rite detestans infima ,
 Cœleste règnum petiit.

Terreni regis filia
 Regi cœlesti placuit ;
 Electum super millia
 Querens invenit, tenuit.

Conjuncta cœli civibus
 Vitæ potatur flumine ,
 Divinis vacans laudibus
 Lumen videt in lumine.

Sit laus Patri cum Filio
 Sancto simul Paracleto
 Quod nos purgatos vitio
 Regno collocet cœlico.

Antienne du premier Nocturne.

A calore charitatis
 Calefacti pauperes ,
 Juxta prunas, nuditatis
 Lætantur immemores.

(Les autres antiennes sont comme celles-ci, composées des stances de l'hymne déjà imprimé, n° III.)

Hymne de Laudes.

Læta stupet Thuringia ,
 Fractis naturæ regulis ,
 Dum per sanctæ suffragia
 Miranda fiunt sæculis.
 Vita defunctis redditur
 Aëgris confertur sanitas
 Claudus directe graditur
 Cæcos illustrat charitas.
 Hanc ergo dignis laudibus
 Nostra collaudet concio :
 Quæ nos perfusis precibus
 Dei commendet Filio.

Antienne de Magnificat.

Exultet vox Ecclesiæ,
 Nam caput superbiæ
 Elysabeth contrivit
 Hodie, quæ non exaudivit
 Vocem exactoris :
 Cujus intercessio
 Nos ab hoc exilio
 Revertentes societ
 Angelorum choris.

VI°.**DE SANCTA ELYSABETH VIDUA, PROSA.**

(Dans l'Elucidatorium Ecclesiasticum, lib. iv, ed. 1548.)

1. Gaude Sion ¹ quod egressus
 A te decor et depressus
 Tui nitor speculi

¹ Selon le commentateur on félicite de nouveaux saints viennent lui rendre tout l'éclat des premiers siècles.

2. Rediviva luce redit :
O et alpha quod accedit
Jam in fine sæculi.
3. Poma prima primitivos
Deus sanctos adhuc vivos
Vidit in cacumine.
4. Ut extremos addat primis
Quamvis stantes nos in imis
Suo visit lumine.
5. Sed præ multis te respexit ;
Odor tuus hunc allexit
Et saporis puritas.
6. Ut de regum ramis nata
Juste vere sis vocata
Tu Dei saturitas.
7. Gaudent astra matutina
Quod in hora vespertina
Ortu novi syderis,
8. Cœli sydus illustratur ;
In quo terræ designatur
Novi signum fœderis.
9. Vere sydus tu præclarum
Quod a sole differt parum
Et luna lucidius.
10. Tu quod sole sis amicta
Carne probat hic relictæ
Lucis tuæ radius.
11. O quam dignis luce signis !
Vasa ¹ rapis a malignis
Possessa dæmoniis.
12. Lepros mundas labe tactos
Claudos ponis et contractos
In pedum officiiis.

¹ Ce mot doit signifier les corps des hommes.

13. Quod negatum est naturæ
Tu virtutis agis jure
Et potes ex gratia.
14. Vita functos tu reducis,
Cæcis reddis membra lucis,
Et membrorum spatia ¹.
15. Eia mater, nos agnosce,
Libro vitæ nos deposce
Cum electis inseri.
16. Ut consortes tuæ sortis,
Et a pœnis et a portis
Eruamur inferi. Amen.

Selon Rebhahn, *Hist. Eccles., Isenacens.* MS., la première prose en l'honneur d'Élisabeth commençait par ces deux dernières stances.

VII°.

PROSE DE SAINTE ELISABETH.

(Tirée du Missel romain de 1618.)

Concinat Ecclesia,
Celebri memoria
Elysaeth hodie.
Quæ in cœli curia
Coronatur gloria,
Stirps regis Ungariæ.
Pro Francisci chordula,
Mantello, tunicula,
Purpuram deposuit.
Tandem magisterio
Multis facta lectio
Stella mundo claruit.
Leprosis obsequio

¹ Cette stance fait allusion au miracle où elle donna des prunelles à l'aveugle qui n'en avait point, et lui rendit ainsi la vue et l'organe de la vue.

Languidis suffragio
 Mœstis fit in gaudium.
 Pauperum refectio
 Fuit in hospitio ,
 Cunctis patens ostium.
 Hospitalis Domina ,
 In tuorum agmina
 Nos hospites elige.
 Nostra dele crimina
 Et ad cœli culmina
 Pedes nostros dirige. Amen.

Pour satisfaire à la curiosité de ceux d'entre nos lecteurs qui comprendraient l'ancien allemand, nous avons cru devoir publier ici quelques unes des prières et des cantiques en l'honneur de sainte Elisabeth et de son mari, qui se trouvent dans le manuscrit allemand de la Bibliothèque de Cassel, écrit en 1492 par Jean de Mülhausen, prêtre.

EYN GUT GEBET VON SENTE ELYSABETH.

Elysabeth milde furstyn ,
 Des kœniges aller kœnnige dyneryn ,
 Du hast vorsmehet gantz und gar
 Der welde richtum , das ist war ,
 Und ouch alle wollust dar zcu.
 Durch den wurdigen namen Jesu
 Mit dem du dich hattest verbunden ;
 Des hastu nu frœyde funden.
 Ihn aus dine hülfe flissiglich
 Des betten wir mit ynnickeit dich.
 Erwirb uns leyde unde ruwe
 Unde mach uns von sunden nuwe.
 Gote hat an dir genuget ,
 Und hat das meistiglich vorfuget ,
 Das du bist in der schonde leger gantz
 Unde obertredest der sonnen glantz.
 Machts fusse(?) yn Gott unde gedancken ,

Das sy nummer von yme gewanken
 Tryb von uns alle schedelickeit,
 Unde bewyse uns dyne hülfe breit
 In der zeit wan uns besleecht der tod
 So hilf uns uss alles nod,
 Unde stiess zcu die helle pfortin
 Mit diner bette unde ynnigen wortin,
 Das wir mit froudin so schone
 Al obin in dem obersten throne
 Bey dir mægen werdin fünden,
 Wen uns dy seele geht us unserm munde. Amen.

Collecta.

O du allmächtiger Got,
 Unde eyn gebyter der gebot
 Der du hast zu unserm fromén
 Elysabet lassen komen,
 Unde werdichlich werde gebore
 Von koniglichen geschlechte zware,
 Unde hast sy bestetiget sunderlich,
 Mit guter wandelunge sicherlich,
 Unde hast yr vorwar nicht vorgessin
 Der abint spyse mit dir zcu essin
 Obir dyme kœniglichen tysche,
 Das sy darne hat zcumale gewysze:
 Wir betin dich gar ynnichlich süsse;
 Vorlieh uns das wy ir nachvolgin mussin
 In allen gotlichen geberdin,
 Unde an der seele mogen werdín
 Frohlich, selig und riche,
 Wan der tód uns wel ersliche;
 Czu besitzen dy stad an frist
 Do sy werlich heuer komen ist. Amen.

**EYN ANDER GEBET VON DEME HEILIGEN UND SELIGEN
 LUDEWIGE.**

O du herschende kœnig der hymmlischen Ritterschaft Jhesu, du
 alleredelster hussvater, uss allerbegerlicheheit myner seele grusse
 ich dich, unde dy hochwurdigen jungfrowin Mariam dine mutter,
 unde ouch dyssen heiligen fursten Ludewigen, dinen knecht mit allem

hymmelischen gesinde; betendē : vormittelst yren gebethin das ich moge erquicket wurde zu allen engistin mynes corps unde auch der seele. Amen.

Collecta.

O Got der du hast erhœet mit der ere der ewigkeit den heyligen furstin Ludewig, lantgrafin yn Düringin, ehelichen gemahl der heiligen frowin Elyzabeth, als wie das ane zcweyfel glauben. Verlich uns gnaedeglichn das wie dorch synen vordienst unde bete von allen obel unde sorgfaltigin engistin erlost mogen werde. Unde das wir mogen virdynen zcu kommen zcu der ewigen froude durch dich U. H. J. C., etc.

IX.

Monumens de sainte Elisabeth.

Nous désirons réunir sous ce titre toutes les indications que nous avons pu recueillir dans le cours de nos recherches et de nos voyages à l'intention de notre chère Sainte, relativement aux églises et fondations diverses élevées en son honneur, ainsi qu'aux œuvres d'art qui lui ont été consacrées. Nous sommes assurément bien loin d'avoir pu connaître la centième partie de ce qui existe encore, et nous ne prétendons donner ici que le résultat de nos observations personnelles nécessairement très restreintes. Afin de présenter au lecteur catholique un résumé complet de tout ce qui, à notre connaissance du moins, rappelle d'une manière sensible le souvenir d'Elisabeth, nous commencerons par répéter l'énumération de ses reliques et des objets qui lui ont appartenu, tels qu'ils sont aujourd'hui dispersés de par le monde.

§ I. RELIQUES DE LA SAINTE ET OBJETS QUI LUI ONT APPARTENU.

On voit à :

BESANÇON. Son crâne presque entier.

VIENNE. Une portion de ses reliques.

BRESLAU. Une portion de son crâne ;

Le bâton sur lequel elle s'appuyait en descendant de la Wartbourg : il est en bois noir, enchâssé d'argent : des bandes d'argent en spirale contiennent un récit abrégé de sa vie et la généalogie de ses descendants.

ANDECHS. Sa robe de noces et le reliquaire qu'elle portait toujours sur elle.

TONGRES. Son voile.

ERFURT. Son verre.

BRAUNFELS. Sa bague de noces, renfermant une améthyste ; sa robe en velours rouge, brodée avec les armes de Thuringe ; la coupe d'argent avec couvercle, dans laquelle elle versait à boire aux pauvres ; sa chaise et sa table.

MARBURG. Une tapisserie brodée par elle.

HALL et VILVORDE. Deux images miraculeuses de la Sainte Vierge, qui lui ont appartenu et qui ont été apportées en Belgique par sa fille Sophie, duchesse de Brabant.

ALSENBERGHE près Bruxelles. Une autre image de la Sainte Vierge, qui aurait été apportée en Belgique par la Sainte elle-même, selon une tradition locale qui ne s'accorde avec aucun des faits constatés de la vie d'Elisabeth. L'église où se trouve cette image est, comme celle de Hall, d'un très beau gothique.

Une autre bague de la Sainte était conservée dans le musée de Gotha. Le duc Ernest-le-Pieux, quoique protestant, y attachait le plus grand prix et regardait cette relique comme l'égide de sa maison. Elle a disparu depuis quelques années.

Son livre d'heures et sa ceinture étaient autrefois au couvent de Saint-Nicolas à Eisenach : selon Paullini, auteur des Annales d'Eisenach (1698, p. 42), ces objets précieux furent vendus à un italien nommé Gaspard Gerardini, marchand à Nüremberg, qui les emporta en Italie.

§ II. ÉGLISES ET FONDATIONS RELIGIEUSES.

FONDATIONS DONT LA DATE EST CONNUE.

EISENACH. 1227. Hospice de Sainte-Anne, fondé par elle-même ; et existant encore.

GOHA. 1229. Hospice de Sainte-Marie-Magdeleine, fondé par elle-même.

MARBURG. 1235. L'église collégiale de Sainte-Elisabeth.

BRIXEN. 1236. Monastère de Clarisses, qui prit le nom de Sainte-Elisabeth, dès que sa fondation eut été confirmée par le pape ¹.

STRASBOURG. 1238. Monastère de Dominicains, cédé aux religieuses du même Ordre en 1251 ².

TRÈVES. 1240. Eglise et hospice de Sainte-Elisabeth, annexés à la célèbre abbaye de Saint-Maximin, par l'abbé Henri de Brosch, et doté d'un tiers des biens et revenus du monastère : l'hospice devint par la suite immensément riche : il y avait onze cent quarante et une messes anniversaires. Supprimé à la révolution.

HONGRIE. 1244. La première église fondée en son honneur dans ce

¹ Greiderer. Germania Franciscana. tom. II, p. 102.

² Schoeffin. Alsatia illustrata, t. II, p. 299.

pays, le fut par deux frères, nommés David et Parkas, qui l'avaient suivie en Thuringe, et lui étaient restés fidèles jusqu'à sa mort ¹.

BRIXEN. 1245. Couvent de Franciscains, sous le nom de Sainte-Elisabeth, dépendant du monastère de Clarisses dans la même ville.

FRANKENBERG EN HESSE. 1288. Hospice de Sainte-Elisabeth, fondé par le landgrave Henri l'Enfant, petit-fils de la Sainte.

CASSEL. 1297. Hospice de Sainte-Elisabeth, fondé par Mathilde, épouse de Henri l'Enfant : existe encore ; renouvelé en 1587 par le landgrave Guillaume.

ULM. XIII^e siècle. Couvent de Franciscains.

REIMS. XIII^e siècle. Couvent de Pauvres Clarisses.

STRIGONIE EN HONGRIE. XIII^e siècle. Eglise et couvent de son nom, fondé par Bela IV.

WINCHESTER. 1301. Collège de Sainte-Elisabeth, fondé en son honneur par l'évêque Jean de Pontissara, pour l'instruction du clergé. D'après les statuts, qui étaient très sévères, et qu'on peut lire dans le *Monasticon* de Dugdale, on y célébrait tous les jours une grande messe en l'honneur de la Sainte. Milner fait la description de ce vaste et bel établissement dans son histoire de la cathédrale de Winchester : il fut confisqué par Henri VIII, qui le donna au comte de Southampton, lequel le fit raser en 1547.

LA WARTBOURG. 1331. Couvent de Franciscains, sous son invocation, fondé par Frédéric-le-Sérieux.

GRIMMENSTEIN près Gotha. 1332. Chapelle de Sainte-Elisabeth, fondée par Elisabeth, veuve de Frédéric-le-Mordu ².

OBERSPEIR en Souabe. 1378. Monastère de religieuses du Tiers-Ordre, portant son nom, fondé par Louis de Hornstein.

EISENACH. 1394. Chartreuse dite *Elisabethenhaus*, aujourd'hui rasée.

TACHAU en Bohême. 1466. Couvent d'Observantins, dit de Sainte-Elisabeth, fondé par la ville.

TOLÈDE. 1504. Communauté de jeunes filles pauvres, sous son invocation, fondée par le cardinal Ximènes.

SALINS. 1608. Couvent de son nom, aux religieuses du Tiers-Ordre.

PARIS. 1628. Fondation absolument semblable, rue du Temple. L'église existe encore et sert de paroisse à ce quartier.

BRESLAU. 1680. Chapelle de Sainte-Elisabeth, ajoutée à la cathédrale par le cardinal Frédéric de Hesse, prince-évêque de Breslau, descendant en ligne directe de la Sainte, et converti à la foi de ses

¹ Justi, p. 234, ex Hormayer.

² Sagittarius, Hist. Goth. p. 40.

aïeux en 1636. Cette chapelle en marbre blanc est très richement ornée de sculptures dans le goût de ce temps.

BUDE. 1692. Couvent de son nom , aux capucins.

GRATZ. 1692. Couvent de son nom , aux religieuses du Tiers-Ordre, dites *Elisabéthines*, fondé par une simple religieuse, Marie Joséphine de Stein , avec les secours de la princesse de Lichtenstein.

VIENNE. 1709. Couvent de son nom , avec hôpital , aux *Elisabéthines* , fondée par la même religieuse que celui de Gratz ; existe aujourd'hui.

PRAGUE. 1718. Couvent d'*Elisabéthines*, avec hôpital , fondé par Marguerite , comtesse de Waldstein , née comtesse Czernin.

BRUNN. 1750. Couvent d'*Elisabéthines* , fondé par la comtesse de Waldorf.

SANS DATE CERTAINE.

ROME. Eglise de Sainte-Elisabeth , vis-à-vis la porte latérale de S. Andrea della valle ; appartient à la confrérie des *Boulangers Allemands*.

VENISE. Eglise de *S. Elisabetta del Lido*, appartenant à une congrégation de prêtres séculiers.

FLORENCE. Eglise et couvent de Sainte-Elisabeth , dits *del Capitolo*, près S. Francesco.

Autre couvent dit *delle Convertite* , assez considérable.

Chapelle de Sainte-Elisabeth à Santa-Maria-Nuova.

COBLENTZ. Couvent de son nom , aux Franciscains , aujourd'hui transformé en hôpital. Les Sœurs de Charité, venues de France, y ont été installées le 19 novembre 1825, jour de la fête de notre Sainte, par les soins de plusieurs zélés catholiques de la ville.

BAMBERG. Eglise de son nom.

MUNICH. Eglise et hospice de son nom, desservi par les *Elisabéthines*.

MONS. Eglise de son nom , grande ; gothique modernisé.

ANVERS. Chapelle de son nom dans la *Kaiserstraet*.

GAND. Le grand béguinage , placé sous son invocation , comme presque tous les béguinages de Belgique : on voit sur la porte d'entrée sa statue , avec cette inscription : *Deo et reginæ Elisabethæ sacrum*. Très vaste et bel établissement.

BRUGES. Le Béguinage , avec l'église de son nom : c'est le modèle des établissements de ce genre , par son excellente situation , ainsi que par la paix et le charme qui y règnent : le caractère primitif de l'architecture y a été assez bien conservé.

LE BUIRON près Château-Gontier en Anjou. Couvent de Sœurs du Tiers-Ordre : aujourd'hui détruit.

§ III. MONUMENS DE PEINTURE.

MUNICH. A la galerie royale : Figure de sainte Elisabeth , en pied par Holbein ; médiocre.

Dans la collection Boisserée : figure de la Sainte par un anonyme de l'école de Cologne : pleine d'expression et de sentiment : la Sainte, en habits de veuve, donne un vêtement à un pauvre d'une taille beaucoup plus petite que la sienne.

MARBOURG. Peintures sur bois, attribuées à Albert Dürer, mais plus anciennes ¹, représentant les diverses scènes de sa vie.

NUREMBERG. Tableau sur bois qui représente la Sainte, par un anonyme de l'école de Cologne.

SCHWABACH, près Nuremberg : figure de la Sainte, attribuée à Michel Wohlgemuth, le maître d'Albert Dürer.

COLOGNE. Figure de la Sainte sur l'extérieur du grand reliquaire, transférée à la cathédrale, attribuée à maître Guillaume.

BRUGES. Deux figures de la Sainte, par le célèbre Hemling ; l'une en grisaille sur le volet de son beau tableau du martyre de saint Hippolyte, à Saint-Sauveur ; l'autre, comme patronne de la donatrice, dans le tableau du baptême de N. S., à l'académie des Beaux-Arts. — Il est à regretter que cet admirable peintre ait si peu étudié le caractère et la vie de la Sainte ; il n'y a dans ces figures rien qui réponde à l'une ou à l'autre : il en a fait une vénérable matrone.

VERONE. A la chapelle *del Monte della Pietà*, aujourd'hui détruite, Domenico Morone, l'un des plus grands peintres de l'école vénitienne du quinzième siècle, avait représenté l'histoire de la Sainte de manière à mériter de grands éloges de la part de Vasari.

A S. Bernardino dans la même ville, on voit encore un grand tableau de Paulo Cavazzuola, qui représente le miracle des roses ; ses figures sont plus grande que nature. Vasari en parle en ces termes : *S. Elisabetta, che è bellissima figura, con aria ridente, volto gratio, e con il grembo pieno di rose ; e pare che gioisca, veggendo per miracolo di Dio, che il pane, ch' ella stessa, gran signora, portava ai poveri, fosse convertito in rose, in segno che molto era accetta à Dio quella sua umile carità* ².

LA MADONNA DELLE GRAZIE, près Mantoue ; Pélerinage célèbre : la

¹ Passavanti, *Kunstreize*, p. 407.

² Vasari, t. III, p. 269, 272. édit. 1647.

Sainte est peinte en pied , avec saint Louis , à côté de la chapelle où est l'image miraculeuse.

FLORENCE. A l'académie des Beaux-Arts, figure de la Sainte , en pied , tenant des roses dans son manteau, dans un grand tableau de Luc Cranacci , élève de Fra Bartolommeo , qui représente la Sainte Vierge donnant sa ceinture à saint Thomas.

A l'église d'Ogni-Santi, un grand tableau par Giuseppe Pinzani , représente sa prise d'habit ; un autre de Matteo Roselli, la représente en habit de Franciscaine , distribuant des aumônes.

CORTONE. Au monastère de Sainte-Marguerite , tableau d'elle par Jacopo d'Empoli.

MADRID. Célèbre tableau de Murillo , regardé en général comme son chef-d'œuvre , qui représente sainte Elisabeth occupée à laver les malades et les lépreux. Tous les critiques sont d'accord pour vanter la perfection de la composition et de l'exécution de ce tableau , où les plus grandes difficultés de l'art ont été vaincues , et où le contraste des plaies hideuses des malades avec la beauté et la sérénité de la Sainte produit un effet admirable. Ce tableau , fait pour le couvent de la Charité à Séville , a long-temps orné la galerie du Louvre : il fut repris en 1814 , mais au lieu d'être restitué à ses légitimes propriétaires , on l'a gardé pour le musée de Madrid. Il a été lithographié par Florentin Craene.

Molanus (de Imagin. l. III, c. 48) dit que les anciens peintres catholiques représentaient sainte Elisabeth avec trois couronnes, l'une sur la tête et les deux autres à la main , pour exprimer qu'elle avait mérité une triple couronne dans le ciel , par la vie sainte qu'elle avait menée comme vierge , épouse et veuve ¹. Elle l'a été plus souvent encore avec des roses dans un pan de son manteau.

M. le marquis de Fortia d'Urban cite dans son édition des Annales du Hainaut, l. XVI, p. 18, un tableau de la Sainte par le Titien, gravé par Nicolas Béatrice. Il ne dit pas où on le trouve.

Nous devons avouer que dans aucune des images de la Sainte, que la peinture a reproduites, nous n'avons retrouvé le caractère qui nous semble convenir à Sainte Elisabeth. Aucun peintre ne paraît avoir étudié sa vie ; tous , oubliant qu'elle mourut à vingt-trois ans , la représentent comme une femme d'un âge mûr , et lui donnent en outre un air triste et mélancolique qui est en contradiction directe avec les témoignages de ses suivantes et des auteurs contemporains qui disent expressément qu'on ne put jamais , même au plus fort de

¹ L'auteur possède un tableau de Sainte se trouve vêtue en Franciscaine , Lucas de Leyde , daté de 1533 , où la avec ses trois couronnes.

ses épreuves, distinguer sur son visage l'expression d'une peine durable.

Nous croyons que l'étude de la vie d'Elisabeth dans ses détails offrirait à un peintre chrétien une source inépuisable d'inspiration et de succès. Cette prévision a été déjà justifiée par M. Frédéric Müller, jeune peintre de Cassel, qui né dans le pays que la Sainte a glorifié, et ramené à la foi catholique, lui a consacré son talent en même temps que ce culte tendre et dévoué qui parait d'un autre âge. Il en a été récompensé, car des hommes de toutes les opinions ont été unanimes pour admirer les tableaux dans lesquels il a représenté quelques uns des traits les plus touchans de la vie de sa sainte chérie ¹.

§ IV. MONUMENS DE SCULPTURE.

MARBOURG. Statue adossée à la deuxième colonne de la nef ².

Bas-relief en bois doré et colorié sur les autels du transept ; travail plein de grâce et d'inspiration.

Statues et bas-relief en argent, sur sa châsse, représentant divers traits de sa vie.

CASSEL. Statue d'elle, à l'angle de l'hospice de son nom ; très bien.

NURNBERG. Statue d'elle parmi celles qui décorent le beau porche de la Frauenkirche.

VORCHEIM. Statuette en bois, à la chapelle de l'hospice.

BRESLAU. Statue en marbre blanc, de grandeur naturelle, par Hercule Zanetti, dans la chapelle de son nom, à la cathédrale.

GAND et BRUGES. Plusieurs statues aux béguinages.

SOLESMES. Statuette transférée à l'église paroissiale de ce bourg, lors de la ruine du couvent des Elisabethines de Sablé.

MUNICH. Bas-relief qui représente le miracle des roses, fait pour M. Boisserée, par M. Schwanthaler : c'est une des plus délicieuses productions de cette nouvelle école d'art catholique qui s'élève en Allemagne, et promet quelques consolations aux âmes chrétiennes que le paganisme du prétendu art religieux depuis la renaissance a révoltées.

¹ La vignette placée en tête de notre premier chapitre, a été composée par M. Müller.

² Voyez notre frontispice.

§ V. NUMISMATIQUE.

Il existe dans les collections de numismatique en Allemagne, des monnaies d'argent dites *deniers d'Elisabeth*, qui, selon la tradition, furent frappées par son ordre, lorsque son confesseur lui eut défendu de donner aux pauvres plus d'un denier à la fois. Quelques unes de ces pièces très minces étaient portées par ceux qui l'avaient choisie pour leur patronne spéciale.—D'après le traité du landgrave Guillaume-le-Clément avec les quatre électeurs du Rhin, en 1502, on devait représenter la figure de la Sainte sur la monnaie officielle des états de ces princes : aussi rencontre-t-on souvent des pièces d'argent qui portent la figure d'Elisabeth en pied, tenant son église à la main, avec cette légende : *Sancta Elisabeth gloria reipublicæ*, 1502 ; sur le revers se trouvent les armes, le nom et les titres du souverain ¹.

Au cabinet des médailles de Gotha, on en montre une en or, dont la face porte le buste de la Sainte, avec cette légende : *Elisabeth filia Andreae regis Hungariæ obiit Marpurgi, anno MCCXXXI* : sur ce revers il y a une église avec deux tours, et pour légende : *Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in seculum* ². On prétendait que cette médaille avait été frappée lors de ses obsèques : mais on a découvert depuis qu'elle avait été forgée par un juif au commencement du seizième siècle.

¹ On peut voir la représentation fidèle de ces pièces dans Koch, Hist. Erzählung von Wartburg, fig. XI.

² Cette médaille est également gravée dans Koch, ainsi que dans Mencken.

REPORT OF THE

COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE
IN RESPONSE TO A RESOLUTION PASSED BY THE
LEGISLATURE OF THE STATE OF NEW YORK
ON JANUARY 14, 1874

ALBANY: PUBLISHED BY THE STATE PRINTING OFFICE, 1874.

The following report of the Commissioners of the Land Office, in response to a resolution passed by the Legislature of the State of New York on January 14, 1874, is published in accordance with the provisions of the said resolution. It contains a full and complete statement of the lands owned by the State, and of the proceeds of the sale of the same, and of the lands which have been sold or are to be sold, and of the proceeds of the sale of the same, and of the lands which have been sold or are to be sold, and of the proceeds of the sale of the same.

The following is a list of the lands owned by the State, and of the proceeds of the sale of the same, and of the lands which have been sold or are to be sold, and of the proceeds of the sale of the same, and of the lands which have been sold or are to be sold, and of the proceeds of the sale of the same.

Table with multiple columns and rows, containing detailed financial and land data. The text is extremely faint and illegible.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
DÉDICACE.	j
INTRODUCTION.	iij
INDICATION DES SOURCES HISTORIQUES.	cxvij
CHAPITRE PREMIER. Comment le duc Hermann régna en Thuringe, et le roi André en Hongrie, et comment la chère sainte Elisabeth naquit à Presbourg et fut transportée à Eisenach.	1
CHAP. II. Comment la chère sainte Elisabeth honorait Dieu dans son enfance.	13
CHAP. III. Comment la chère sainte Elisabeth eut à souffrir pour Dieu.	19
CHAP. IV. Comment le jeune duc Louis fut fidèle à la chère sainte Elisabeth et comment il l'épousa.	26
CHAP. V. Comment le duc Louis, mari de la chère sainte Elisabeth, était agréable à Dieu et aux hommes.	32
CHAP. VI. Comment le duc Louis et la chère sainte Elisabeth vivaient ensemble, devant Dieu, dans le saint sacrement de mariage.	39
CHAP. VII. Comment la chère sainte Elisabeth mortifiait son corps.	45
CHAP. VIII. De sa grande charité et de son amour pour la pauvreté.	53
CHAP. IX. De sa grande dévotion et humilité.	65
CHAP. X. Comment la chère sainte Elisabeth fut connue et chérie du glorieux saint François, et comment elle eut pour directeur maître Conrad de Marbourg.	74
CHAP. XI. Comment le Seigneur se plut à manifester ses grâces en la personne de la chère sainte Elisabeth.	87
CHAP. XII. Comment le bon duc Louis protégeait son pauvre peuple.	97
CHAP. XIII. Comment une grande disette dévasta la Thuringe et comment la chère sainte Elisabeth pratiqua toutes les œuvres de miséricorde.	103

	Pages
CHAP. XIV. Comment le duc Louis revint auprès de sa femme et rendit bonne justice aux moines de Reinhartsbrunn.	113
CHAP. XV. Comment le bon duc Louis se croisa, et de la grande douleur avec laquelle il prit congé de ses amis, de sa famille et de la chère sainte Elisabeth.	121
CHAP. XVI. Comment le bon duc Louis mourut en route pour la Terre Sainte.	137
CHAP. XVII. Comment la chère sainte Elisabeth apprit la mort de son mari, et de ses grandes angoisses et tribulations.	142
CHAP. XVIII. Comment la chère sainte Elisabeth fut chassée de son château avec ses petits enfans et réduite à une extrême misère, et de la grande ingratitude et cruauté des hommes envers elle.	148
CHAP. XIX. Comment le très miséricordieux Jésus consola la chère sainte Elisabeth dans sa misère et son abandon, et comment la très douce Vierge Marie vint l'instruire et la fortifier.	159
CHAP. XX. Comment la chère sainte Elisabeth refusa de se marier une seconde fois, et comment elle consacra sa robe de noces à Jésus, l'époux de son âme.	173
CHAP. XXI. Comment la chère Sainte reçut les ossemens de son époux bien-aimé, et comment ils furent enterrés à Reinhartsbrunn.	182
CHAP. XXII. Comment les chevaliers de Thuringe firent repentir le duc Henri de sa félonie, et rendre justice à la chère sainte Elisabeth.	189
CHAP. XXIII. Comment la chère Sainte renonça à la vie du siècle, et s'étant retirée à Marbourg y prit l'habit du glorieux saint François.	194
CHAP. XXIV. De la grande pauvreté où vécut la chère sainte Elisabeth, et comment elle redoubla d'humilité et de miséricorde envers tous les hommes.	206
CHAP. XXV. Comment la chère Sainte refusa de retourner dans le royaume de son père, afin d'entrer plus sûrement dans le royaume des cieus.	222
CHAP. XXVI. Comment la chère Sainte distribua toute sa dot aux pauvres.	226
CHAP. XXVII. Comment la chère Sainte apprenait de maître Conrad à briser en tout sa volonté.	232
CHAP. XXVIII. Comment le Seigneur fit éclater sa puissance et sa miséricorde par l'entremise de la chère sainte Elisabeth, et de la vertu merveilleuse de ses prières.	246
CHAP. XXIX. Comment la chère sainte Elisabeth, étant âgée de vingt-quatre ans, fut conviée aux noces éternelles.	268
CHAP. XXX. Comment la chère Sainte fut ensevelie dans la chapelle de son hôpital, et comment les petits oiseaux du ciel célébrèrent ses obsèques.	273
CHAP. XXXI. Des beaux miracles obtenus de Dieu par l'intercession de la chère sainte Elisabeth, et comment son beau-frère, le duc Conrad, s'occupa de la faire canoniser.	280

CHAP. XXXII. Comment la chère Sainte fut canonisée par le pape Grégoire, et de la grande joie et vénération des fidèles d'Allemagne lors de l'exaltation de ses reliques à Marbourg.	297
CHAP. XXXIII. De ce qui advint aux enfans et parens de la chère sainte Elisabeth après sa mort, et des grandes Saintes qui sortirent de sa race.	324
CHAP. XXXIV. De la belle église qui fut construite à Marbourg en l'honneur de la chère sainte Elisabeth, et comment ses précieuses reliques furent profanées, et aussi de la fin de cette histoire.	341
APPENDICE.	363
§ I. Louis-le-Ferré, landgrave de Thuringe.	363
§ II. Tableau généalogique de la famille de sainte Elisabeth, ligne paternelle et maternelle.	
§ III. Hedwige, reine de Pologne, duchesse de Lithuanie.	369
§ IV. Le château de Wartbourg.	384
§ V. Révélation de la sainte Vierge à sainte Elisabeth.	388
§ VI. Le monastère de Reinhartsbrunn	390
§ VII. Actes du Saint Siège relatifs à la canonisation de sainte Elisabeth.	393
§ VIII. Liturgie de sainte Elisabeth.	401
§ IX. Monumens de sainte Elisabeth.	426

February 1882

Received of Mr. J. H. ...
the sum of ...

for ...

Witness my hand and seal
this ... day of ...
1882

1882

[Faint handwritten signature or text at the bottom of the page]

ERRATA ET ADDENDA.

Page 14, note 2, *ajoutez* : Cæsarius, auteur contemporain, confirme expressément cette version, et ajoute que Gertrude mourut martyre, comme Abel.

Pag. 15, ligne 10, *au lieu de* une certain nombre, *lisez* un certain, etc.

Pag. 28, note 1, *ajoutez* : Ab initio sollicitus erat, cum aliunde rediret, cam allatis xeniis honorare, et amplexibus delinire. Theod. I. VI, apud MS. Bolland. Brux.

Pag. 31, note 2, *au lieu de* chap. XIII, *lisez* chap. X.

Pag. 36, note 1, *ajoutez* : Bis in signum suæ magnæ devotionis in castro Ysenache, per clericos traditionem Salvatoris, passionem et mortem, ac si ea oculis præsentialiter intuerentur præsentem fecit, ejusdem ludi omnes expensas solvens, sicut ab illis didici qui præsentem erant. — Vie de la Sainte, par Cæsarius, auteur contemporain. Apud MS. Bolland. Brux. — Nous reviendrons dans un autre lieu sur ce fait infiniment précieux pour l'histoire du drame sacré.

Pag 39, note 2, *ajoutez* : Corpore speciosa valde fuit. MSS. Bollandist. Brux.

Pag. 42, note 2, *ajoutez* : Ces expressions même ont été transportées dans l'Office de la sainte. Voyez Appendice, n^o VIII.

Page 43, ligne 19, *après* elle ne satisfaisait pas, *ajoutez* seulement.

Pag. 49, note 3, *ajoutez* : Cæsarius dit avec raison : Quadraginta italica.

Pag. 50, ligne 22, *au lieu de* : Elle descendit, selon l'usage, de la Wartbourg, à Eisenach, *lisez* elle descendit selon l'usage, de la Wartbourg à Eisenach.

Pag. 51, ligne 6, *après* le relevèrent, *retranchez* et.

Pag. 62, note 3, *ajoutez* : Cæsarius, auteur contemporain, répète mot à mot cette conversation, et dit qu'il la tenait de l'archevêque Théodoric de Trèves, à qui le mari d'Elisabeth l'avait un jour lui-même racontée. MSS. Bolland. Bruxell.

Pag. 66, ligne 10, *ajoutez* : Elle communiait très fréquemment, quoique toujours avec crainte et respect; *et en note* : Libenter et frequenter communicare studuit, cum timore tamen et reverentia, tanto sacramento se indignam reputans. Cæsarius apud MS. Bolland.

Pag. 90, note 1, lig. 2, *ajoutez* : celui des Bollandistes à Bruxelles.

Pag. 91, ligne 5, *ajoutez en note* : O Sponsa cœlestis regis... Jesus Filius Dei, quem et toto corde et tota anima dilexisti, amicabiliter te salutans, etc.

Pag. 136, lig. 15, *au lieu de* Criemhilde, *lisez* Chriemhilde.

INSTRUCTION AU RELIEUR

POUR LE PLACEMENT DES GRAVURES.

La statue de sainte Élisabeth, en face du titre.

Sainte Elisabeth distribuant des aumônes, en face du chapitre I.

Le bas-relief du tombeau, à la page 350.

Le tableau généalogique, à la page 368.

